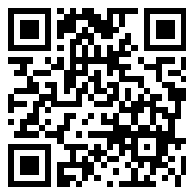

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord

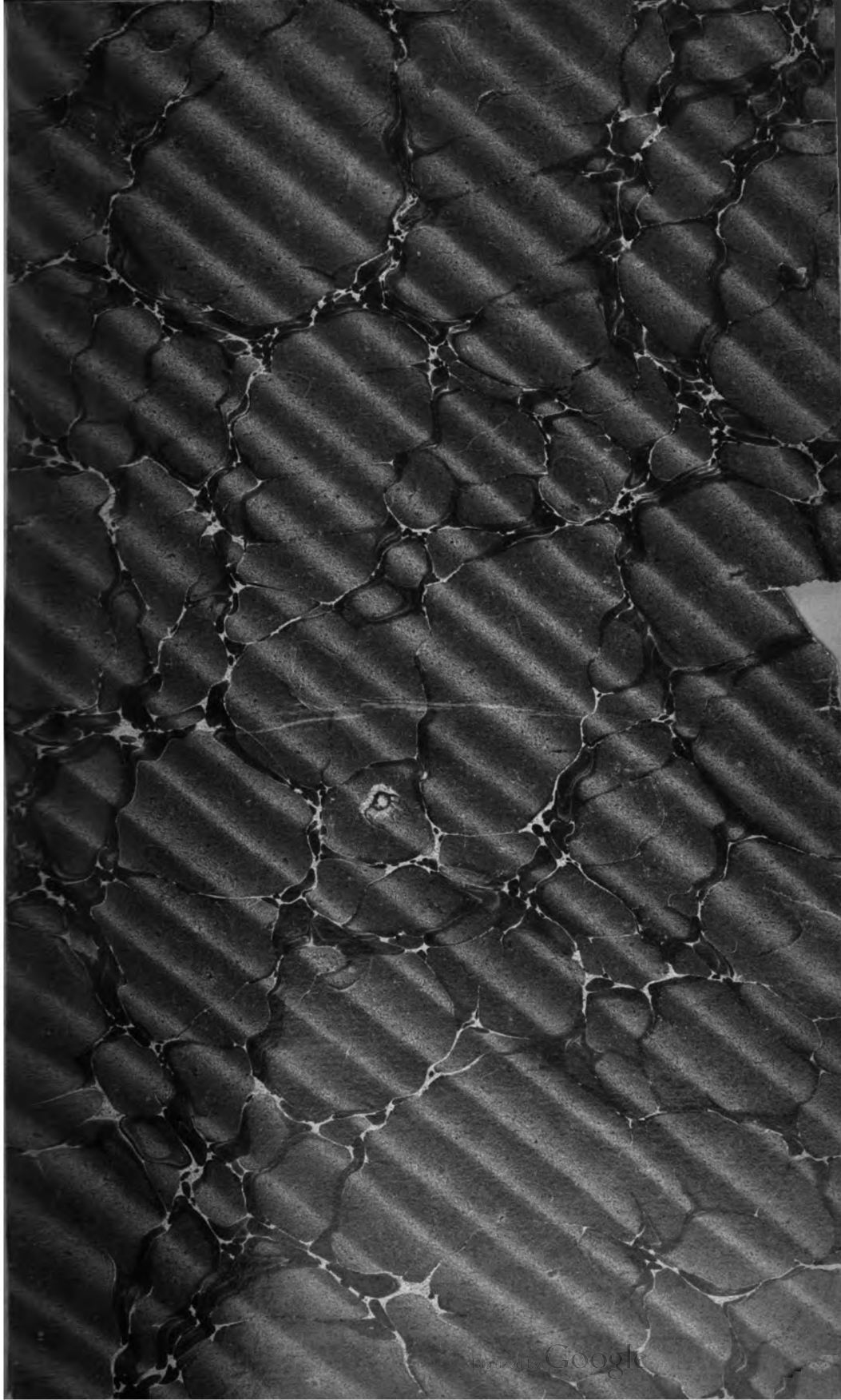
Société historique et archéologique du Périgord

Fr 42.3

Harvard College Library



FROM THE GIFT OF
ARCHIBALD CARY COOLIDGE
(Class of 1887)
PROFESSOR OF HISTORY
FOR BOOKS ON FRENCH HISTORY



BULLETIN
DE
LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE
DU PÉRIGORD.

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

DU PÉRIGORD.



TOME I^{er}



†
PÉRIGUEUX

IMPRIMERIE DUPONT ET C^o, RUES TAILLEFER ET DES FARGES.

—
1874.

Fr 42.3

Harvard College Library

JAN 19 1912

Gift of

Prof. A. C. Coolidge

(1-37; Feb 1974-1986)



INTRODUCTION.

La fondation d'une Société historique et archéologique dans le département de la Dordogne était vivement sollicitée depuis de longues années. Bien des fois nos concitoyens avaient manifesté le désir de voir établir à Périgueux une association ayant pour but la vulgarisation de l'histoire locale et la conservation de nos antiques monuments.

C'est pour répondre à des vœux constants et généralement exprimés qu'un groupe d'hommes studieux, résidant au chef-lieu du département, s'est réuni le 1^{er} mars 1874, au domicile de M. le docteur Galy, directeur du Musée départemental.

Dans cette assemblée préparatoire, on a résolu de créer immédiatement un grand foyer d'études, appelant à lui toutes les forces intellectuelles du Périgord ; on a jeté les bases de l'association projetée par l'adoption d'une série de dispositions réglementaires auxquelles ont aussitôt adhéré cent cinquante-cinq personnes,

qui ont ainsi constitué le noyau des fondateurs de la SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD.

L'installation de la Société a eu lieu le 27 mai 1874. A partir de ce jour, le département de la Dordogne compte une institution utile de plus. Tout permet d'espérer qu'elle sera féconde en heureux résultats.

EUGÈNE MASSOUBRE.

LISTE DE MM. LES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ.



BUREAU.

Présidents d'honneur.

- M. MAGNE (Pierre), G *, ministre des finances.
M. BARDI DE FOURTOU (Oscar), ministre de l'intérieur.
M. LOROIS (Emile), préfet de la Dordogne.
M^{re} DABERT, *, évêque de Périgueux et de Sarlat.

Président.

- M. le docteur GALY, *, directeur du Musée.

Vice-Présidents.

- M. DE FROIDEFOND DE BOULAZAC (Alfred).
M. le vicomte DE GOURGUES.
M. le baron DE VERNEILH-PUYRAZEAU (Jules).
M. BARDI DE FOURTOU (Paul).
M. DE BOSREDON (Philippe), C *, ancien conseiller d'Etat.

Secrétaire Général.

- M. MASSOUBRE (Eugène), *, inspecteur des monuments historiques de la Dordogne.

Secrétaires adjoints.

- M. l'abbé RIBOULET, premier vicaire de la cathédrale.
M. le vicomte DE LESTRADE DE CONTI, avocat.

Archiviste.

- M. VILLEPELET, archiviste du département.

Trésorier.

- M. LAPEYRE (Alexis).



MEMBRES TITULAIRES.

MM.

- L'abbé AUDIERNE, * †, inspecteur des monuments historiques de la Dordogne, correspondant du ministère de l'instruction publique.

AUDOYNAUD, peintre-verrier et émailleur, à Périgueux.

BARDI DE FOURTOU (Oscar), ministre de l'intérieur, député de la Dordogne à l'Assemblée nationale.

BARDI DE FOURTOU (Paul), juge de paix de Ribérac.

Le docteur BARDY-DELISLE, *, maire de Périgueux.

Le baron DE BASTARD, à Périgueux.

L'abbé BERNARET (René), chanoine de la cathédrale, missionnaire apostolique, à Périgueux.

BLEYNIE (Aubin), pharmacien, à Périgueux.

BONNET (Romain), *, ancien président du tribunal de commerce, à Périgueux.

DE BOSREDON (Philippe), C *, ancien conseiller d'Etat, membre du Conseil général de la Dordogne, à Paris.

BOULLE, photographe, à Périgueux.

BOURGADE (Alban), *, président de chambre à la cour d'appel de Bordeaux.

DE BOYSSON (Bernard), *, capitaine de cavalerie instructeur à l'école de Saumur.

DE BOYSSON (Richard), receveur particulier des finances, à Gourdon.

DE BRACHET DE LA MENUZE, à la Côte, commune de St-Geyrac.

BRÉHANT (Eugène), comptable, à Périgueux.

BUSSIÈRE (Georges), avocat, à Périgueux.

Le comte de CACCIA (Joseph), officier d'académie, à Marseille.

Le marquis DE CAMPAGNE, au château de Campagne, par le Bugue.

DE CARDENAL, avocat, à Razac-d'Eymet.

L'abbé CARRIER, curé de Saint-Amand-de-Coly.

L'abbé CHALAUD, curé de Boulazac.

CHARRIÈRE (Auguste), *, avocat, ancien juge de paix, à Périgueux.

CHASTENET-DUCASTIN, avocat, membre du Conseil général de la Dordogne, secrétaire de la Commission départementale, à Périgueux.

L'abbé CHEYSSAC, curé de Saint-Martial-de-Monsac, à Monsac.

CLÉDAT (Léon), élève pensionnaire de l'Ecole des Chartes, à Paris.

L'abbé COMBROUSE, curé doyen de Carlux.

Le comte DE CONSTANTIN, à Beaumont-du-Périgord.

CORNEILHAN, secrétaire-général de la préfecture de la Dordogne, à Périgueux.

COUDERC-MONPLAISIR, directeur des contributions directes, à Périgueux.

COURTEY (Léon), étudiant en droit, à Bordeaux.

CROS DE ROCHEFORT, propriétaire, à Vélines.

CROZALS, officier de l'instruction publique, proviseur du lycée de Périgueux.

Le comte DE CUMOND, au château de Cumond.

Mgr DABERT *, évêque de Périgueux et de Sarlat.

DAURIAC, percepteur, à Périgueux.

Le docteur DEBETS DE LA CROUSILLE (Armand), directeur-adjoint de la vaccination, à Périgueux.

DEBETS DE LA CROUSILLE (Marc), procureur de la République, à Nontron.

DECOUS DE LA PEYRIÈRE, *, ancien procureur général, à Périgueux.

L'abbé DELBOURG, curé de Saint-Jacques de Bergerac.

L'abbé DELPEYRAT, curé de Montcarret, par Vélines.

DEMARTIAL, *, sous-intendant militaire, à Périgueux.

DELPIT (Martial), député de la Dordogne à l'Assemblée nationale.

DELPIT (Jules), membre de l'Académie de Bordeaux, à Izon, par Vayres (Gironde).

DEREIX, membre du Conseil général de la Dordogne, receveur particulier des finances à Jonzac (Charente-Inférieure).

DESCHAMPS (Romain), maire de Razac-sur-l'Isle.

DESCHAMPS, directeur de l'école primaire communale Saint-Martin, à Périgueux.

DOSE, professeur de dessin au lycée de Périgueux.

DOURSOUT (Edmond), négociant, à Périgueux.

DUBET, architecte du département de la Dordogne, à Périgueux.

DUFOUR (Georges), avocat, officier d'académie, attaché au cabinet du ministre des finances, à Paris.

DUJARRIC DESCOMBES (Albert), licencié en droit, à Périgueux.

DUPONT (Paul) fils, imprimeur, à Paris.

DUPUY, dessinateur-lithographe, à Périgueux.

DURAND (Charles), agent des ponts et chaussées, à Bergerac.

DUSSOL, *, trésorier-payeur général, à Périgueux.

DUSSOL (Maurice), avoué licencié, à Périgueux.

FARGAUDIE, *, ingénieur en chef des ponts et chaussées, à Périgueux.

FARGIS, professeur de dessin au lycée de Périgueux.

Le marquis DE FAYOLLE, au château de Fayolle, commune de Tocane-Saint-Apre.

FÉLIX (Célestin), homme de lettres, à Bergerac.

Le comte DE FLEURIEU (Henri), au château de Marzac, près les Eyzies.

FRAISSE (Georges), bibliothécaire de la Société des bibliothèques populaires de la Dordogne, à Périgueux.

Le vicomte DE FONTENAY (Anselme), ingénieur de la compagnie d'Orléans, au château de Puychenil, arrondissement de Nontron.

FRENET, employé à la préfecture, à Périgueux.

DE FROIDFOND DE BOULAZAC (Alfred), propriétaire, à Périgueux.

GAILLARD (Etienne-Charles), président de la chambre des notaires, à Périgueux.

Le docteur GALY, *, officier d'académie, directeur du Musée départemental, à Périgueux.

GARÈS (Emile), avocat, à Périgueux.

DE GÉRARD (Gaston), à Sarlat.

DE GÉRARD (René), à Sarlat.

GILLES-LAGRANGE (Fernand), *, notaire, adjoint au maire de Périgueux.

GISCLARD, conseiller de préfecture de la Dordogne, à Périgueux.

GONTIER MAINE DE BIRAN (Elie), rédacteur au ministère de l'intérieur, à Paris.

Le vicomte DE GOURGUES, correspondant du ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques, à Lanquais, par Lalinde.

L'abbé GOUZOT, chanoine, curé-archiprêtre de la cathédrale Saint-Front de Périgueux.

L'abbé GOYHENÈCHE, docteur en théologie, curé de Bourgnac.

L'abbé GRANGER, curé de Château-l'Evêque.

Le docteur GUILBERT, ancien préfet, directeur de la vaccination, à Périgueux.

GUILLIER (Ernest), avocat, à Périgueux.

HERMANN (Gustave), licencié en droit, à Excideuil.

Le docteur JAUBERT, bibliothécaire de la Société médicale de la Dordogne, à Périgueux.

L'abbé LABAT, chanoine de la cathédrale, à Périgueux.

LABONNE-LAROCHE, *, ancien payeur du Trésor, à Tocane-Saint-Apre.

Le docteur DE LABROUSSE, maire de Mussidan.

Le comte DE LA CHAPELLE, à Londres.

LACOMBE (Henri), O *, capitaine de vaisseau, à Périgueux.

LAFOSSE, greffier du tribunal civil de Bergerac.

LAMOTHE-PRADELLE, notaire, à Saint-Pierre-de-Chignac.

LANDES (Justin), professeur en retraite de l'institution des sourds-muets de Paris, à Sarlat.

DE LANGLADE (Cyprien), propriétaire, à Périgueux.

LAPEYRE (Alexis), propriétaire, à Périgueux.

Le comte DE LARMANDIE, propriétaire, à Périgueux.

LAROCHE (Léo), au château de Labesse, commune de Milhac-d'Auberoche.

LASCOUX, C *, conseiller à la cour de cassation, à Paris.

LAURENT (Frédéric), architecte, place Bugeaud, à Périgueux.

LAVY (François-Gustave), adjoint au maire, à Brantôme.

LEMBLÉ, ingénieur en chef de la traction, à Périgueux.

Le vicomte DE LESTRADE DE CONTI (Marcel), avocat, au château de Barrière, à Périgueux.

LOROIS (Emile), préfet de la Dordogne.

MAGNE (Pierre), G *, ministre des finances, député de la Dordogne à l'Assemblée nationale.

MAGNE (Alfred), *, membre du Conseil général de la Dordogne, directeur du personnel au ministère des finances, à Paris.

DE MAILLARD (Camille), licencié en droit, à Razac-sur-l'Isle.

Le marquis DE MALET, membre du Conseil général de la Dordogne, au château de Puycharnaud, près Nontron.

MANDIN (Jules), architecte, à Périgueux.

MARÉCHAL, membre du Conseil général de la Dordogne, maire de Saint-Astier.

MARMIER (Gaston), *, capitaine à l'état-major du génie, Versailles.

DU MAS-PAYSAC (Henri-Mathieu), maire de Creyssensac.

L'abbé MASSON, *, chanoine honoraire de Reims et de Périgueux, curé doyen de Vergt.

MASSOUBRE (Eugène), *, officier d'académie, inspecteur des monuments historiques, correspondant du ministère de l'instruction publique, rédacteur en chef de l'*Echo de la Dordogne*.

MAUREAU (Télémaque-Charles), écrivain, à Villamblard.

MAURICE, professeur au lycée de Périgueux.

MENETREL, *, inspecteur d'académie honoraire, à Périgueux.

MERCIER-LACOMBE, contrôleur des lignes télégraphiques, à Périgueux.

MICHEL, directeur de l'enregistrement et des domaines, à Périgueux.

MILLET-LACOMBE, avocat, suppléant du juge de paix de Périgueux.

MONTAUZET, ancien magistrat, à Périgueux.

DE MONTÉGUT (Henri), procureur de la République, à Ribérac.

Le docteur MOREAU (Léon), *, membre du Conseil général.

MOREAU (Albert), négociant, à Périgueux.

MOURIÉ, *, ancien conseiller de cour d'appel, à Périgueux.

NABOULET, instituteur en retraite, officier de l'instruction publique, à Périgueux.

NALET (Henri), architecte, à Périgueux.

PALUT, tonnelier, à Bergerac.

Le docteur PARROT, O *, officier de l'instruction publique, à Périgueux.

L'abbé PARROT (Ernest), curé doyen de Monpont, à Monpont.

L'abbé PERGOT, chanoine honoraire, curé doyen de Terrasson.

L'abbé DU PLANTIER, curé doyen de Saint-Cyprien.

DE POURQUERY DE BOISSERIN, négociant, à Bergerac.

POUYAUD, pharmacien, juge au tribunal de commerce de Périgueux.

DE PRESLE, propriétaire, à Cherveix.

RAYNAUD, *, avocat, membre du Conseil général de la Dordogne, à Périgueux.

RENAUD (Louis), *, architecte en chef de la compagnie d'Orléans, à Paris.

Le docteur REY (PAUL), juge de paix du Bugue.

RIBAULT DE LAUGARDIÈRE, propriétaire, à Nontron.

RIBETTE, chef de district de la compagnie d'Orléans, à Paris.

L'abbé RIBOULET, premier vicaire de la cathédrale, aumônier de l'école normale, à Périgueux.

ROCHON-DU-VIGNEAUD (Albert), au château de La Rigaudie, commune d'Allemands.

Le comte DE ROFFIGNAC (Ferdinand), ancien sous-préfet, au Castel-Fadèze, à Périgueux.

DE ROUMEJOUX (Anatole), maire de Chalagnac.

Le docteur ROUSSELOT-BEAULIEU, médecin du bureau de bienfaisance de Périgueux.

Le marquis DE SAINT-ASTIER, propriétaire, à Périgueux.

Le marquis DE SAINTE-AULAIRE, ancien député, au château de Siorac, par Saint-Astier.

Le comte DE SAINTE-AULAIRE, sous-préfet de Saumur (Maine-et-Loire).

DE SAINT-OURS, adjoint au maire de Sarlat.

DE SAINT-PULGENT, O *, officier de l'instruction publique, ancien préfet, au château de Combes (Loire).

SARLANDE (Albert), au château de La Borie, canton de Champagnac-de-Belair.

SARLANDIE (Arthur), chef de division à la préfecture de la Dordogne.

SARLAT (Ludovic), homme de lettres, greffier du tribunal civil de Sarlat.

Le docteur SIMON (Achille), membre du Conseil général de la Dordogne, à Ribérac.

DE SIORAC (Armand), *, inspecteur divisionnaire des lignes télégraphiques, à Limoges.

SORBIER (Théodore), maire de Montignac-le-Comte.

SORBIER (Georges), étudiant, à Montignac-le-Comte.

TAILLEFER (Oswald), *, membre du Conseil général de la Dordogne, à Domme.

Le général TATAREAU, C *, à Périgueux.

THIRION-MONTAUBAN, *, chef du cabinet du ministre des finances, au château de Michel-Montaigne.

Le comte DE TOUCHEBŒUF-BEAUMOND, propriétaire, à Périgueux.

Le docteur USSEL, médecin des épidémies, au Coux.

DE VALBRUNE (Ivan), conseiller d'arrondissement, à St-Astier.

Le baron DE VERNEILH-PUYRAZEAU, inspecteur divisionnaire de la Société française d'archéologie, au château de Puyrazeau, par Nontron.

Le colonel DU VIGNAUD, O *, à Nontron.

Le comte DE VIEL-CASTEL (Ulric), à Périgueux.

VILLEPELET, officier d'académie, archiviste de la Dordogne, à Périgueux.

MEMBRES CORRESPONDANTS.

MM.

L'abbé ARBELLOT, chanoine, archiprêtre de Rochechouart.

L'abbé BARRÈRE, correspondant du ministère de l'instruction publique, à Agen.

BULLIOT (J.-G.), président de la Société Eduenne, à Autun.

CROZALS, professeur agrégé d'histoire au lycée de Pau.

Le comte DE CHASTEIGNER (Alexis), ancien officier des haras, membre de plusieurs Sociétés savantes, à Bordeaux.

DROUYN (Léo), *, membre de l'Académie de Bordeaux.

FILLON (Benjamin), homme de lettres, à Fontenay (Vendée).

Le docteur GARRIGOU, paléontologiste, à Tarascon (Ariège).

GERMAIN, membre de la Société archéologique de Montpellier.

LAFON (Emile), *, peintre d'histoire, conservateur du Musée de Tours.

LARTET (Edouard), professeur de paléontologie, au Muséum.

A. DE LONGPÉRIER, O *, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, conservateur du Musée des antiques au Louvre.

MARTIN-DAUSSIGNY, *, conservateur du Musée de Lyon.

MARY-LAFON, *, bibliothécaire de la ville de Montauban.

MASSÉNAT, paléontologiste, à Brive.

DES MOULINS (Charles), membre de l'Académie de Bordeaux.

G. DE RENCOGNE, président de la Société archéologique et historique de la Charente.

RICARD, secrétaire de la Société archéologique de Montpellier.

ROBERT (Charles), C *, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

DE SAULCY, C *, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

MEMBRES HONORAIRES.

MM.

DESSALLES (Léon), ancien archiviste de la Dordogne, au Bugue.

Le comte DE MELLET, officier de l'instruction publique, à Châltrait (Marne).

STATUTS.

ARTICLE PREMIER.

La *Société historique et archéologique du Périgord* a pour but : la recherche, l'étude et la conservation des documents et des monuments anciens, de tous les âges, qui intéressent l'histoire de notre province. Elle fera tous ses efforts pour développer, dans le Département de la Dordogne, le goût, l'amour de l'étude du passé, en publiant le résultat de ses travaux sur les hommes et les choses des *vieux temps*, et en décernant, chaque année, des encouragements consistant en médailles, livres, œuvres d'art et mentions honorables, aux auteurs des meilleures dissertations qui lui auront été envoyées, et aux personnes qui, dans notre pays, auront entrepris des fouilles dirigées avec savoir ou qui auront sauvé de la destruction quelque monument antique d'une importance constatée.

ART. 2.

Le siège de la Société est fixé à Périgueux.

ART. 3.

La Société se compose :

- 1° De Membres Titulaires ;
- 2° De Membres Honoraires ;
- 3° De Membres Correspondants.

ART. 4.

Les Membres Titulaires doivent, annuellement, une cotisation de dix francs, et, le jour de leur réception, un *Droit de Diplôme* de dix francs.

ART. 5.

La Société se réunit dans une des salles du Musée archéologique départemental : 1° en *Séance mensuelle*, tous les premiers jeudis du mois ; 2° en *Assemblée générale*, le 27 mai, le lendemain de la fête dite de la Saint-Mémoire ; 3° en *Séance publique*, à l'occasion de la Distribution des récompenses.

ART. 6.

Tous les deux mois, la Société publiera ses principaux travaux et des documents inédits, sous le titre de :

BULLETIN

de la Société historique et archéologique du Périgord.

Tous les Membres Titulaires de la Société recevront le *Bulletin*. Il sera échangé avec les Sociétés Savantes de la France et de l'Etranger qui nous honoreront de l'envoi de leurs publications.

ART. 7.

La Société est administrée par un Bureau composé de onze Membres :

Un Président ;
Cinq Vice-Présidents (un par arrondissement) ;
Un Secrétaire-Général ;
Deux Secrétares-adjoints ;
Un Archiviste ;
Un Trésorier.

ART. 8.

Le Bureau est nommé pour un an, en *Assemblée générale*.

ART. 9.

Le Président, assisté des Membres du Bureau, dirige les travaux, maintient l'ordre dans les *Séances*, donne et retire la parole dans les discussions, autorise la lecture des Mémoires présentés, propose les questions à résoudre, qui sont adoptées ou rejetées à la majorité des votes des Membres Titulaires présents. Mais, pour qu'une décision soit valable, il sera nécessaire que quinze Membres Titulaires assistent à la séance. En cas de partage égal des votes, la voix du Président est prépondérante. Un des Vice-Présidents remplace le Président absent ; l'initiative est due au plus âgé des deux.

ART. 10.

Le Secrétaire-Général convoque aux réunions sur l'invitation du Président. Il tient le registre des délibérations. Il donne lecture des procès-verbaux de la dernière *Séance* ; il constate la présence des Membres en recueillant leurs signatures. Il est chargé

de la correspondance ; il fait connaître ce qu'elle offre d'intéressant. Il reçoit et classe les matériaux envoyés à la Société ; il prend soin de l'impression du *Bulletin*. En cas d'empêchement ou de surcroît d'occupations, un des Secrétaires-adjoints le remplace ou lui vient en aide.

ART. 11.

Des Commissions composées de trois ou de cinq Membres Titulaires seront formées pour l'examen des manuscrits et des documents de toute espèce, pour en rendre compte, les apprécier, et, s'il y a lieu, en surveiller la publication conjointement avec le Secrétaire-Général.

ART. 12.

Les Commissions sont présidées de droit par le Président et, en cas d'empêchement, par l'un des Vice-Présidents. Le Secrétaire-Général en est le Secrétaire, et, à son défaut, un des Secrétaires-adjoints.

ART. 13.

L'Archiviste conserve la collection du *Bulletin* et le recueil de tous les actes de la Société, les livres, les journaux, les manuscrits, les titres originaux, les antiquités, les œuvres d'art, en un mot tout ce qu'elle publie, achète ou reçoit en don.

En cas de dissolution de la Société, l'Archiviste déposera les manuscrits et les titres originaux aux Archives départementales, les livres et journaux à la Bibliothèque publique de Périgueux, les antiquités et œuvres d'art au Musée archéologique du Département de la Dordogne.

ART. 14.

Le Trésorier est dépositaire des fonds de la Société ; il est chargé du recouvrement des cotisations et de toutes les sommes dues ou données ; il débat tous marchés, révisé les mémoires de fournitures et de travaux faits pour le compte de la Société ; il acquitte, après contrôle du Bureau et approbation du Président, les dépenses votées en *Assemblée générale* ou en *Séance mensuelle*.

ART. 15.

Tous les ans, au mois de Décembre, la Société votera le Budget général de l'année suivante, après vérification des comptes du Trésorier-Archiviste.

ART. 16.

La Société étant constituée par quarante Membres Titulaires au moins, nul, à l'avenir, ne sera admis s'il n'en a fait la demande par écrit au Président et s'il n'est présenté par deux Membres Titulaires.

ART. 17.

Les Membres Honoraires et les Membres Correspondants sont nommés en *Assemblée générale* sur la présentation du Bureau ; lorsqu'ils assisteront aux *Séances*, ils auront l'honneur de siéger avec les Administrateurs de la Société.

ART. 18.

Les Mémoires manuscrits envoyés à la Société et qui auront été imprimés dans le *Bulletin* ne seront pas rendus à leurs auteurs.

ART. 19.

Toute discussion religieuse ou politique est formellement interdite.

ART. 20.

A la fin de chaque année, la Société proposera, en *Assemblée générale*, d'étudier une série de questions d'histoire et d'archéologie locales, et, l'année suivante, elle récompensera, en *Séance publique*, les meilleures dissertations sur ces sujets. Elle réservera des médailles et des mentions honorables, ainsi qu'il a été spécifié à la fin de l'article 1^{er}, pour les personnes qui, dans le Département de la Dordogne, auront sauvé de la ruine, mis en lumière, fouillé ou réparé avec intelligence des monuments antiques dignes d'intérêt.

ART. 21.

La révision d'un ou de plusieurs articles de ce Règlement ne pourra avoir lieu que sur la proposition de dix Membres Titulaires, et la décision sera prise en *Assemblée générale*.

Périgueux, le 1^{er} mars 1874.

Ces Statuts ont été autorisés par arrêté du préfet de la Dordogne, en date du 18 avril 1874.

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

DU PÉRIGORD.

SÉANCE D'INSTALLATION

Du 27 Mai 1874.

Le mercredi 27 mai, à sept heures et demie du soir, la Société historique et archéologique du Périgord s'est réunie en assemblée générale, à Périgueux, dans une des salles attenant au Musée départemental, pour procéder à son installation.

Etaient présents : M. Lorois, préfet de la Dordogne ; Mgr Dabert, évêque de Périgueux ; MM. Bardy-Delisle, maire de Périgueux ; l'abbé Gouzot, curé de la cathédrale ; le général Tatareau ; Gilles-Lagrange, adjoint au maire de Périgueux ; Ivan de Valbrune, conseiller d'arrondissement ; Audouy, peintre sur verre ; Gisclard, conseiller de préfecture ; l'abbé Granger, curé de Château-l'Evêque ; Villepelet, archiviste ; le docteur Guilbert, ancien préfet ; l'abbé René Bernaret, chanoine ; Moreau, négociant ; Bleynie, pharmacien ; le docteur Jaubert ; le marquis de Campagne ; Henri Lacombe, capitaine de vaisseau ; de Brachet de la Menuze ; Alexis Lapeyre ; Alfred de Froidefond de Boulazac ; Demartial, sous-intendant militaire ; Fargaudie, ingénieur en chef des ponts et chaussées ; le marquis de Fayolle ; le comte de Larmandie ; l'abbé Carrier, curé de Saint-Amand-de-Colly ; Chaste-

net-Ducastin, membre du Conseil général ; Lemblé, ingénieur de la traction du chemin de fer ; le vicomte de Lestrade de Conti, avocat ; le comte de Constantin ; Corneilhan, secrétaire-général de la préfecture ; Mandin, architecte ; du Mas-Paysac ; Charles Gaillard, notaire ; le docteur Debets de La Crousille ; Crozals, proviseur du lycée ; Decous de La Peyrière, ancien procureur général ; Maurice, professeur au lycée ; Henri de Montégut, procureur de la République à Ribérac ; Boule, photographe ; Fargis, professeur de dessin au lycée ; Ernest Guillier, avocat ; l'abbé Pergot, curé de Terrasson ; A. de Roumejoux ; Deschamps, directeur de l'école primaire ; Ribette, chef de district ; l'abbé Chalaud, curé de Boulazac ; Naboulet, ancien instituteur ; le docteur Parrot ; l'abbé Ernest Parrot, curé de Monpont ; A. Sarlandie, chef de division à la préfecture ; Lamothe-Pradelle, notaire ; l'abbé Riboulet, vicaire de la cathédrale ; Dujarric Descombes, licencié en droit ; Montauzet, ancien magistrat ; Dubet, architecte départemental ; Mercier-Lacombe, contrôleur des lignes télégraphiques ; Dessalles, ancien archiviste ; Albert Sarlande ; Frenet ; le docteur Rousselot-Beaulieu ; de Presle ; Nalet, architecte ; Ch. Durand, agent des ponts et chaussées ; Mourié, conseiller de cour d'appel en retraite ; Emile Garès, avocat ; le docteur Galy, directeur du Musée ; Fraisse, bibliothécaire ; Rochon-du-Vigneaud ; Maurice Dussol, avoué ; Raynaud, membre du Conseil général ; Eugène Massoubre, inspecteur des monuments historiques.

M. Magne, ministre des finances, retenu au château de Michel-Montaigne par les soins de sa santé, a écrit pour exprimer ses regrets de ne pouvoir assister à la première réunion de la Société.

M. Bourgade, président de chambre à la cour d'appel de Bordeaux, a écrit que ne pouvant, à raison de ses fonctions à la cour, s'absenter de Bordeaux le 27 mai, il prie l'assemblée d'agréer l'expression du regret qu'il éprouve de ne pas prendre part à ses premiers travaux.

M. le vicomte de Gourgues, retenu par une indisposition, prie ses nouveaux collègues d'accueillir ses regrets de n'avoir pu se rendre à la réunion.

Se sont également fait excuser : MM. Lavy, adjoint au maire de Brantôme; Maréchal, maire de Saint-Astier; Moreau, Elie Gontier de Biran, Léon Clédât, Camille de Maillard, Ribault de Laugardière, le chanoine Labat, Sorbier, Palut, Hermann, l'abbé Cheyssac.

Les plus jeunes membres de la Société, MM. Dujarric Descombes, le vicomte de Lestrade de Conti, Garès, Sarlande, Guillier, Durand, faisaient courtoisement les honneurs aux arrivants; ils recevaient MM. les sociétaires leurs collègues à l'entrée de la grande cour du Musée, les introduisaient dans la salle des séances et veillaient à la ponctuelle observation du programme.

A sept heures et demie précises, M. Lorois, préfet de la Dordogne; Mgr Dabert, évêque de Périgueux et de Sarlat; M. Bardy-Delisle, maire de Périgueux; M. l'abbé Gouzot, curé archiprêtre de la cathédrale de Saint-Front de Périgueux, et M. le général Tatareau, tous membres titulaires de la Société, ont pris place au bureau.

La séance a été ouverte par le discours suivant de M. Eugène Massoubre :

MESSIEURS,

La solennité de ce jour aura dans les annales du Périgord une page de prédilection. L'histoire locale constatera avec satisfaction qu'en l'année 1874, il se produisit dans le département de la Dordogne un grand mouvement scientifique à l'issue duquel prit naissance la Société que nous inaugurons en ce lieu. Ce n'est pas un événement d'une médiocre importance que le concours spontané de cent cinquante-cinq personnes, toutes animées de l'amour des études historiques, toutes pénétrées du respect de nos antiquités nationales, et qui, de divers points de notre vieille province, se réunissent pour mettre en lumière son laborieux passé. Oui, Messieurs, c'est avec l'imposant cortège de cent cinquante-cinq membres fondateurs que la Société historique et archéologique du Périgord sort de ses langes et qu'elle affirme sa jeune et virile existence. Nous débutons dans des conditions de succès qui déjà nous placent à la hauteur de Sociétés voisines et depuis longtemps florissantes. Nous pouvons donc entrer hardiment dans la voie que nous nous sommes tracée. Comment

hésiterions-nous, lorsque dans nos rangs, qui se sont ouverts à l'élite des gens studieux du pays, nous remarquons et nous saluons avec respect cette pléiade d'érudits périgourds, l'honneur du département, dont les patientes recherches et les consciencieux travaux élargissent chaque jour le cercle des connaissances historiques locales et facilitent aux chercheurs futurs la découverte de nouveaux horizons ?

Et puis, Messieurs, ne sommes-nous pas encouragés dans notre entreprise par les sympathies les plus flatteuses qu'une institution naissante puisse ambitionner ? A peine notre programme était-il rendu public, que le Grand-Maitre de l'Université lui-même, ce jeune ministre que nous voyons parvenu à l'apogée dans un âge où d'autres commencent leur carrière politique, se souvenant de son origine périgourdine, daignait se faire inscrire sur nos listes comme membre titulaire d'une association qui relève directement de son ministère (1). En même temps, un autre illustre compatriote, ministre des finances, dont les vues élevées et pleines de sagesse sont depuis si longtemps appréciées, voulait bien nous accorder aussi son patronage et son concours effectif (2). Et comme si rien ne devait manquer à notre satisfaction dans ce jour solennel, nous sommes honorés ici de la présence de M. le Préfet de la Dordogne et de Mgr l'évêque de Périgueux. En venant partager nos premiers travaux, à titre de membres titulaires, le chef distingué de l'administration et notre vénérable et bien-aimé prélat nous donnent la mesure de l'intérêt qu'ils portent à notre œuvre. Qu'il me soit permis de les remercier au nom de tous nos collègues reconnaissants !

Cette œuvre, Messieurs, définie dans l'article 1^{er} de nos Statuts, a pour but « la recherche, l'étude et la conservation des documents et des monuments anciens, de tous les âges, qui intéressent l'histoire de notre province. »

Il faut bien le reconnaître, malgré l'importance et la multiplicité des études historiques auxquelles on se livre depuis un demi-siècle, l'histoire du Périgord n'est pas encore dégagée de ses obscurités. La nuit s'est faite sur une foule d'événements tombés pour toujours dans le gouffre de l'oubli. Parviendrons-nous jamais à lever le voile qui nous dérobe quelques-unes des grandes lignes de ce passé, témoin des vicissitudes et des gloires de nos pères ? Notre ambition ne va pas jusque-là. Mais nous espérons, dans une sphère plus modeste,

(1) M. Bardi de Fourtou, ministre de l'instruction publique, des cultes et des beaux-arts, et qu'un récent décret vient d'appeler au ministère de l'intérieur.

(2) M. Magne (Pierre), ministre des finances.

mettre à profit les « documents » inédits dont on nous signalera l'existence. L'histoire du Périgord est éparse dans les archives nombreuses des familles aussi bien que dans les dépôts publics. Titres, chartes, généalogies, actes notariés, etc., sont autant de mines fécondes dans lesquelles nous puiserons à pleines mains ; et nos explorations, en contribuant à l'illustration des familles, concourront à l'éclat de la patrie périgourdine.

Mais l'histoire de notre province ne se trouve pas seulement dans les manuscrits inédits ; nous la découvrons aussi, en traits ineffaçables, dans les monuments ! Sous ce rapport, il est peu de contrées qui offrent des éléments d'étude aussi intéressants et aussi variés.

Si nous remontons aux temps pré-historiques, les cavernes à ossements nous mettent en présence des premiers habitants du Périgord et nous initient à leur rude existence. Tout n'est pas dit assurément sur ces populations primitives. Beaucoup de grottes sont encore à explorer : nous étudierons avec intérêt ces sauvages retraits qui furent les habitations de nos aïeux.

Quelques rares monuments gaulois subsistent encore sur notre sol. La domination romaine y a laissé de nombreux vestiges de constructions, témoins vénérables d'une civilisation disparue. Le moyen-âge, époque de foi et de longues agitations politiques, l'a doté largement de ses divers types d'architecture religieuse, civile et militaire. La Renaissance y a semé quelques-uns de ses riches modèles. Nous consacrerons notre attention à ceux de ces monuments qui n'ont pas encore été décrits ou qui l'ont été d'une manière insuffisante ; nous rechercherons l'époque de leur fondation, le caractère de leur architecture et les souvenirs historiques qui s'y rattachent.

L'action de la Société se manifestera encore par des fouilles, lorsque des ruines ou des substructions nous seront signalées comme un indice d'établissements antiques plus ou moins considérables. Ceux de nos honorables collègues qui appartiennent au clergé feront connaître la situation des principales églises du diocèse ; ils diront si elles possèdent des tableaux anciens ou modernes, des statues, des vitraux, des vases antiques, des tombeaux dignes d'être cités. Nous reproduirons par des moulages, des calques ou des épreuves photographiques, suivant les cas, les fragments antiques, les inscriptions, les bas-reliefs qui nous paraîtront devoir être recueillis ainsi. Enfin, messieurs, la Société historique et archéologique fera tous ses efforts pour raviver le culte des souvenirs se rattachant à l'histoire du Périgord, et pour sauvegarder des monuments qui font à la fois partie du patrimoine local et du trésor intellectuel de la France.

Et dans l'accomplissement de cette tâche nous ne serons pas isolés.

Plusieurs Sociétés voisines nous ont déjà fait savoir qu'elles attendent l'installation de la nôtre pour se mettre en rapport de confraternité scientifique avec leur jeune sœur. Quelques-unes d'entre elles ont bien voulu nous aider de leur expérience et nous fournir des indications qui nous ont épargné les tâtonnements inséparables des débuts de toute entreprise (1). A Paris, on suit nos mouvements avec sollicitude et on est tout prêt à seconder nos efforts. La Commission des Monuments Historiques instituée au ministère de l'instruction publique n'a pas attendu ce jour pour applaudir à notre initiative et en entrevoir « les heureuses conséquences (2). » D'autre part, une des illustrations de la science archéologique, le savant conservateur du musée des antiques au Louvre (3), membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres, nous appuie de ses encouragements et de ses conseils : « Persévérez, écrivait-il un jour (4), dans votre louable projet de fonder une Société archéologique. Vous aurez rendu » service, non-seulement au Périgord, mais encore aux antiquaires » de toute la France. Pourquoi Périgueux n'aurait-il pas son foyer » de travail patriotique comme toutes les villes de France ! » Et, enflammé de zèle pour une science à laquelle il a fait faire tant de progrès, il daignait ajouter : « Si je n'étais pas cloué dans ma » chambre par une longue maladie, j'irais vous aider à prêcher la » croisade archéologique. » Aujourd'hui, l'illustre savant apprendra avec satisfaction que ses vœux sont exaucés, et que le Périgord n'aura bientôt plus rien à envier sous ce rapport aux contrées les plus favorisées.

C'est encore lui qui, appréciateur autorisé des grands services rendus à l'archéologie par un des hommes de science qui ont le plus honoré le Périgord, traçait ces lignes, fidèles interprètes des sentiments de nous tous : « Vous avez, écrivait-il, pour Wlgrin de » Taillefer un respect mérité. Placez votre Société naissante sous l'in- » vocation de sa mémoire ; inaugurez votre Comité un jour anni- » versaire relatif à cet homme distingué, et cela vous vaudra de sym- » pathiques adhésions. »

Rien n'est plus juste que cet hommage, rien ne va plus directe-

(1) La Société archéologique et historique de la Charente et la Société archéologique de Bordeaux.

(2) Voir la lettre de M. Gasnier, secrétaire de la Commission des Monuments Historiques, chef du bureau des monuments historiques au ministère des beaux-arts, insérée dans l'*Echo de la Dordogne* du 5 janvier 1870.

(3) M. de Longpérier (Henri-Adrien Prévôt).

(4) Voir l'*Echo de la Dordogne* du 7 janvier 1870.

ment à notre cœur (1). La mémoire de M. le comte Wlgrin de Taillefer vit toujours au milieu de ses concitoyens. Ses études sur les antiquités du Périgord et sur le passé de cette province la rendent impérissable. Il fut l'un des principaux initiateurs de la science archéologique parmi nous. Frappé de la rapidité avec laquelle on anéantissait alors les derniers restes de nos monuments antiques, il s'attacha à recueillir ou à faire dessiner tout ce qu'il était important de conserver. Il consacra sa fortune à sa noble passion pour les antiquités ; on le vit porter le désintéressement jusqu'à faire l'acquisition de l'enclos où est située la tour de Vésone pour avoir le droit de préserver des profanations cet édifice sans pareil. Sans lui, que de monuments dégradés, que d'inscriptions perdues, que de souvenirs éteints pour toujours ! M. Wlgrin de Taillefer est le premier qui ait entrepris l'histoire du Périgord par les monuments. Son livre sur les *Antiquités de Vésone* fut l'œuvre de toute sa vie (2). Dans sa jeunesse même, il ne s'en laissait détourner ni par les brillantes séductions de son âge, ni par la vie tout à la fois agitée et oisive des garnisons et des camps. « Je l'ai vu — écrivait un de ses » contemporains lors de la publication du premier volume de cet

(1) Henri-François-Athanase comte Wlgrin de Taillefer, né au château de Barrière, à Villamblard, le 23 avril 1781, décédé à Périgueux, le 2 février 1833.

« Chef des noms et armes de la maison de Taillefer en Périgord, maréchal de camp et armées du roi, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis. Entré sous-lieutenant dans le régiment de Royal-Pologne le 10 août 1777, il fut nommé capitaine dans celui de Royal-Cravate, cavalerie, le 13 juillet 1781. Sorti de France au commencement de la Révolution, S. A. S. M^{re} le prince de Condé le nomma son aide-de-camp à Worms en 1791. Il fit toutes les campagnes de l'émigration en Allemagne, commanda une compagnie du corps des cavaliers de la couronne depuis le commencement de 1795 et fut promu au grade de colonel de cavalerie le 6 janvier 1798, puis à celui de maréchal de camp et armées du roi par brevet du 29 janvier 1817. Le comte de Taillefer a fait, au cabinet du Saint-Esprit, ses preuves pour monter dans les carrosses du roi, et a eu l'honneur de chasser avec S. M. le 15 mai 1783. Livré par goût dès sa jeunesse à l'étude de l'histoire de sa patrie et à la recherche de ses plus anciens monuments, il a publié en 1821 les *Antiquités de Vésone, cité gauloise remplacée par la ville de Périgueux*, précédées d'un *Essai sur les Gaulois*, ouvrage monumental, où la critique s'est plu à louer la plus profonde et la plus saine érudition. »

(Extrait de la généalogie de la maison de Taillefer.)

(2) *Antiquités de Vésone, cité gauloise, remplacée par la ville actuelle de Périgueux, ou Description des monuments religieux, civils et militaires de cette antique cité et de son territoire*, par M. le comte Wlgrin de Taillefer. — Périgueux, impr. Dupont, 1821-1826. — Deux forts volumes in-1^o, avec vingt-quatre planches gravées sur cuivre.

» important ouvrage, — je l'ai vu, jeune officier de cavalerie, préféré aux plaisirs, aux avantages et aux succès de son âge, de sa position dans le monde et de ses qualités personnelles, les jouissances qu'il trouvait dans l'étude de l'antiquité et dans la recherche des antiques monuments de sa très antique patrie (1). » On pourra signaler en certains endroits de ce livre quelques conjectures hasardées dans un excès de patriotisme ; mais les *Antiquités de Vésone* resteront toujours comme le *vade mecum* indispensable des personnes qui voudront étudier le Périgord dans son passé et s'initier à la connaissance de ses antiques monuments.

Peu d'entre nous ont connu M. Wlgrin de Taillefer. Mais nous savons tous que ses contemporains ont été unanimes pour louer les riches qualités de son cœur et mettre en relief sa rare modestie. Il fut, dit l'un d'eux, doux, affable, généreux et ami dévoué (2). Il fut, dit un autre, tout à la fois bon citoyen, aimable homme du monde, savant antiquaire (3). Depuis plus de quarante ans déjà, l'infatigable et noble travailleur repose dans la paix du tombeau (4) ; il a dû tressaillir aujourd'hui en apprenant l'inauguration d'une Société dont le programme répond aux aspirations de toute sa vie.

En honorant la mémoire de M. Wlgrin de Taillefer, nous ne devons pas oublier celle des Périgourdins qui, comme lui, se sont consacrés à l'histoire du Périgord et de ses monuments. Inscrivons donc en ce jour, au frontispice de notre œuvre, les noms de Geoffroy de Vigeois, du P. Dupuy, d'Arnaud de Laborie, de Chevalier de Cablanc, de Tardes, de Leydet, de Jourdain de la Fayardie, de Lespine, de Delfau, de Jouannet, de Mourcin et de ce sympathique Félix de Verneilh si prématurément enlevé à son pays, dont il était l'orgueil et l'espoir. Nous les confondons tous dans un même sentiment de reconnaissance, car ils ont été les précurseurs de la science historique locale, et nous leur devons d'avoir développé le goût des études de la saine archéologie.

Et maintenant, Messieurs, mettons-nous à l'œuvre, et justifions

(1) Voir *Journal des Débats* du 8 mai 1822.

(2) M. l'abbé Audierne ; *Périgord illustré*, p. 182.

(3) M. de Féletz ; *Journal des Débats* du 28 janvier 1827.

(4) M. Wlgrin de Taillefer est inhumé dans une sépulture de famille, au cimetière de Périgueux. J'ai le pressentiment qu'un jour ses restes mortels seront revendiqués et honorés par cette ville, à l'illustration de laquelle ses travaux ont tant contribué.

par nos recherches et nos travaux la double devise que nous avons adoptée : *Acta majorum serva. Lumine caleat veritas.*

Ce discours a été favorablement accueilli.

Mgr Dabert s'est ensuite levé, et, dans une éloquente improvisation, s'est exprimé à peu près comme suit :

Messieurs,

Vous m'avez appelé à l'honneur inattendu de partager fraternellement, avec le digne chef de l'administration départementale, la présidence de cette brillante réunion où vous inaugurez votre Société historique et archéologique de la Dordogne. Cet honneur, je tiens à vous le dire tout d'abord, je l'apprécie hautement, et je vous prie d'en agréer l'hommage de ma gratitude.

Dans une de mes dernières circulaires, j'ai eu l'avantage de signaler à mon clergé votre Société naissante. Ces modestes lignes rendaient simplement, en toute sincérité, l'impression produite en moi à la première annonce du projet maintenant accompli avec un si éclatant succès. Et, à la vue de votre nombreuse assistance, ce m'est une joie de penser que je n'ai pas été seul à éprouver cette heureuse impression.

Messieurs, il ne pouvait en être autrement ; car, en vérité, c'est une grande œuvre que vous allez entreprendre ; oui, une grande œuvre, *grande opus* ! Votre œuvre est grande, parce qu'elle embrasse les intérêts les plus élevés de notre importante province. Elle est grande, parce que, destinée à enrichir les archives de notre histoire locale, elle étendra, au profit des générations à venir, les limites de son domaine, et par suite la puissance de ses enseignements. Elle est grande, enfin, parce que, en reportant l'attention des contemporains sur les monuments d'un passé trop oublié, elle leur apprendra à ne pas tant dédaigner les générations disparues, et contribuera ainsi, dans sa sphère d'activité, à restaurer parmi nous le sentiment du respect : le respect, Messieurs, ce lien social si malheureusement affaibli de nos jours.

Et ce n'est pas tout. Grande par elle-même, votre œuvre, messieurs, grâce à vos communs efforts, sera féconde en résultats. Cette séance a été ouverte par un discours riche de pensées, sobre de mots, qui a mérité votre flatteuse approbation. Ce discours nous a déterminé, avec une parfaite netteté, les limites du champ ouvert à vos recherches. Ce champ est vaste, vous l'avez vu ; si vaste, que le plus ferme courage, fût-il armé de tous les dons de l'esprit, ne suffirait pas à le parcourir. Que l'homme soit faible quand il est seul, c'est un fait dont chacun a conscience. Oui, sans doute ; mais,

associé à d'autres hommes, que ne peut-il pas ? Son pouvoir semble alors n'avoir d'autres limites que sa volonté. L'expérience en est vivante chaque jour sous nos yeux. Eh bien ! Messieurs, votre Société offrira de cette vérité une nouvelle et complète démonstration ; votre Société à qui rien ne manque, ni le talent, ni le savoir, ni l'ardeur, oui, elle remplira dans toute son étendue la noble et utile mission qu'elle s'est librement et généreusement imposée.

Je m'arrête, Messieurs ; après ce rapide regard porté sur les caractères dominants de votre œuvre, je m'arrête, non pas toutefois, — permettez-moi ce retour personnel, — sans éprouver un sincère regret. Comme vous tous, j'aime l'étude ; mais plus que toute chose au monde, je dois aimer mon devoir. Or, les exigences de ma charge épiscopale ne me laissent pas une heure de loisir que je puisse consacrer à des travaux de choix. C'est vous confesser humblement que, plein d'enthousiasme toujours pour vos belles études, je ne pourrai les seconder que de mes bénédictions et de mes vœux. Je vous fais cependant une promesse, c'est de ne jamais les perdre de vue ; c'est, pendant mes tournées pastorales, d'en répandre l'amour autant qu'il sera en moi. Mon clergé est laborieux, appliqué, et il y a dans ses rangs des prêtres en assez grand nombre attachés par goût aux recherches historiques : volontiers je serai l'anneau qui les reliera à notre chère Société.

Cette allocution du vénérable prélat a été couverte d'applaudissements.

M. le Préfet a prononcé à son tour les paroles suivantes :

Messieurs,

Arrivé depuis peu de mois dans le Périgord ; mal préparé, je l'avoue, par mes études antérieures à l'examen et à la solution des questions délicates qui vont former l'objet de vos travaux, ce n'est pas sans hésitation que j'avais accepté de faire, comme membre titulaire, partie de votre Société. J'étais donc loin de m'attendre à l'honneur d'en présider les débuts. Je ne veux cependant pas céder ce fauteuil à celui d'entre vous que vont désigner vos suffrages sans vous adresser tous mes remerciements et vous exprimer en quelques mots la reconnaissance que m'inspire votre gracieuse courtoisie.

Si j'ai accepté l'honneur que vous avez bien voulu me faire, c'est que j'y trouvais l'occasion de vous assurer que mon inexpérience, mon incompetence pour les travaux que vous entreprenez ne vont pas jusqu'à en méconnaître l'utilité ou le charme. Certes, Messieurs, il en est parmi vous qui, par la nature de leurs occupations ou de leurs loisirs, par leurs prédispositions ou leurs études, sont plus na-

tuellement appelés à jouer dans votre Société un rôle prépondérant, à prendre à ses recherches une part plus active, à l'honorer par de plus nombreux succès ; mais, pour ceux même à qui incombent d'autres tâches et qu'entraînent d'autres soins, je me réjouis de penser qu'ils pourront réserver, malgré les préoccupations des affaires, une part aux sereines études et aux pures spéculations de l'esprit, et qu'ils sauront poursuivre, au travers des agitations du présent, l'examen sérieux et désintéressé du passé. Vous ne vous préparez pas d'ailleurs à des jouissances égoïstes. Votre but n'est pas de vous enfermer dans les arcanes d'une science mystérieuse. Votre Société, comme l'indique son titre, est avant tout historique. Elle s'est donnée la mission de scruter dans leurs détails les plus minutieux, et, par là même, souvent les plus intéressants et les plus instructifs, les souvenirs du pays que vous chérissez et dont vous êtes justement fiers. Que ce soit là le but de vos constants efforts. Combien n'est-il pas à souhaiter que sur tous les points du territoire des associations semblables à la vôtre se consacrent à recueillir les vestiges des générations qui nous ont précédés, à exhumier tant de documents précieux aujourd'hui oubliés, non pour fournir des armes nouvelles à nos passions et à nos querelles du moment, mais dans le noble but d'en faire sortir pure et triomphante l'image de la vérité. C'est ainsi que nous apprendrons à juger notre patrie, sans complaisance, sans illusions, mais sans injustice ; et, pour la connaître mieux, j'ai la confiance que nous ne l'en aimerons pas moins. Donnez-nous l'exemple de l'étude équitable du passé ; donnez-nous l'habitude de l'impartialité ; le présent et l'avenir n'y perdront rien. Je souhaite à votre Société longue vie, prospérité, et le paisible éclat qui s'attache aux travaux utiles, fruits de la persévérance et de la concorde. Agréez, Messieurs, ces vœux comme un témoignage bien sincère de ma reconnaissance.

De nombreux applaudissements ont accueilli ce discours.

M. le vicomte de Lestrade de Conti, petit-fils de M. Wlgrin de Taillefer, a, par quelques paroles émues et bien senties, remercié l'assemblée d'avoir accueilli avec sympathie l'éloge de son grand-père.

Il a été procédé ensuite par la voie du scrutin à la nomination du bureau définitif. Aux termes de l'article 7 des Statuts, le bureau devait être composé d'un président, de deux vice-présidents, d'un secrétaire général, de deux secrétaires adjoints et d'un trésorier-archiviste. Mais la Société ayant pris, dès le début, une extension imprévue, l'assemblée a estimé

qu'il y avait lieu de porter de deux à cinq (un par arrondissement) le nombre des vice-présidents, afin de créer dans chacun des cinq arrondissements, s'il est possible, un centre d'étude et d'informations. Elle a décidé en outre que les fonctions de trésorier-archiviste seraient dédoublées et qu'il y aurait à la fois un archiviste et un trésorier.

Ont été élus :

Président.

M. le docteur Galy, par 64 voix.

Vice-présidents.

M. Alfred de Froidefond de Boulazac (arrondissement de Périgueux), par 57 voix ;

M. le vicomte de Gourgues (arrondissement de Bergerac), par 64 voix ;

M. le baron Jules de Verneilh (arrondissement de Nontron), par 67 voix ;

M. Bardi de Fourtou, juge de paix (arrondissement de Ribérac), par 61 voix ;

M. Philippe de Bosredon, ancien conseiller d'état (arrondissement de Sarlat), par 54 voix.

Secrétaire Général.

M. Eugène Massoubre, par 59 voix.

Secrétaires adjoints.

M. l'abbé Riboulet, vicaire de la cathédrale, par 58 voix ;

M. le vicomte de Lestrade de Conti, par 52 voix.

Archiviste.

M. Villepelet, par 66 voix.

Trésorier.

M. Alexis Lapeyre, par 64 voix.

Les nouveaux élus ayant été appelés à prendre place au bureau, M. le docteur Galy, président, a prononcé l'allocution suivante qui a été chaleureusement applaudie :

Messieurs et chers collègues,

Je vous suis reconnaissant de l'honneur que vous voulez bien me faire de me confier la présidence de la Société historique et archéologi-

que du Périgord. Il vous était facile de trouver parmi nous un membre plus méritant et plus digne de cette preuve de haute estime ; mais vous avez pensé, peut-être, que nul plus que moi n'avait le cœur ardemment périgourdin, que nul plus que moi n'avait l'enthousiasme du progrès intellectuel de notre cher pays, et vous ne vous êtes pas trompés ; à ce titre j'accepte, et je me sens rassuré, en songeant que c'est à votre savante et sympathique collaboration que je devrai un appui durable et ma véritable force.

En voyant le nombre et le choix des éléments intelligents et la notoriété des personnes qui constituent notre Société à ses débuts, nous nous demandons quelle est la cause du long retard qu'elle a mis à se former ? L'esprit périgourdin est, cependant, tout autant que les mieux doués, prompt à saisir et primesautier ; il a des dispositions naturelles, non à l'esthétique, mais à se plaire, à s'arrêter volontiers à tout ce qui est belles-lettres, sciences, beaux-arts. Dans un jour de succès, il faut oser avouer ses défauts ; nous sommes enclins à la paresse, et nous laissons trop aux étrangers l'initiative de bien des choses ; ne les voulant pas faire, il nous est pénible de les voir aux mains d'un compatriote qui se hasarde et à qui nous refusons notre concours ; peut-être n'ayant pas assez travaillé, sachant incomplètement, nous craignons d'aller en avant, et, disons-le, nous gardons toujours, et surtout pour celui qui réussit, une pointe de critique dédaigneuse et de raillerie.

Dieu merci, en ce qui regarde notre Société, de pareilles difficultés sont passées dans le domaine de l'archéologie. Mais pour nous reconnaître, nous compter, nous réunir et nous unir, que de combinaisons, de tact, de prudence et de persévérance il a fallu à M. Eugène Massoubre ! Au service de ses desseins, il a mis son journal, cet *Echo de la Dordogne et de Vésone*, si connu et si lu, et où, depuis de longues années, le rédacteur en chef affirme son talent d'écrivain et son dévouement aux intérêts de la Dordogne. A l'aide de ce puissant auxiliaire, il a, en véritable enchanteur, endormi toute résistance, et aujourd'hui, puisqu'il a eu la plus grande part à la peine, il a droit à la plus grande part du plaisir qu'occasionne ce succès ; qu'il reçoive donc nos sincères félicitations !

Nous voici réunis, Messieurs, pour la première fois, dans ce Musée archéologique, que Wlgrin de Taillefer a fondé et dont s'honore le département de la Dordogne, hommage le plus touchant que nous ayons pu rendre à la mémoire de l'auteur des *Antiquités de Vésone* ;

Sous la présidence de M. le préfet Lorois ; son adhésion empressée nous est une preuve de sa sollicitude pour notre œuvre et de sa bienveillance pour nous ; nous lui en témoignons notre vive et sincère reconnaissance ;

Sous le patronage de Mgr Dabert, évêque de Périgueux et de Sarlat.

Monseigneur ,

Vous avez daigné recommander à votre clergé la Société historique et archéologique du Périgord ; merci pour tant de bontés et de condescendance. Vos mandements, vos lettres pastorales où dans un magnifique langage vous combattez si fermement l'ignorance et l'erreur, nous disent pourquoi vous êtes le protecteur de ceux qui aiment et recherchent la vérité. Au milieu des temps troublés que nous traversons, nous espérons trouver dans l'étude du passé quelque tempérament à nos souffrances morales. Au seuil de notre demeure, qui n'admet que des travailleurs et des livres de bonne foi, expireront les passions politiques et religieuses ; ce sera un sanctuaire de paix ; il n'y aura jamais ici ni vainqueur ni vaincu. Si, parfois, dans certaines questions le doute naissait, croyez bien que, de notre part, ce doute ne serait pas une négation, ce serait l'*x* philosophique de Montaigne, nécessaire pour dégager l'inconnu. Nous respecterons les croyances intimes, et si quelqu'un de nous touchait à l'arche sainte, une pareille curiosité, indiscrete peut-être, n'irait jamais jusqu'à en profaner les mystères.

Je dois, mes chers collègues, au nom de la commission qui a rédigé nos statuts, vous fournir quelques renseignements sur le symbolisme du sceau proposé à votre adoption.

Sa forme est ovoïde. Vous savez quelle est la signification de cette figure, elle veut dire naissance. Au sommet de l'ogive est figurée une petite croix pattée, à branches égales, c'est le *signum Dei vivi* des chrétiens, car nous le sommes tous dans cette assemblée ; le signe du Dieu vivant, ainsi sculpté lors de la consécration de nos églises, prodigué sur les monnaies françaises et les sceaux du moyen-âge, semblable à cette croix que nous trouvâmes, il y a quelques années, dans le cercueil du pèlerin Jacob l'Arménien, inhumé au ^{xiii}^e siècle dans l'église Saint-Georges-des-Barris, et qui porte ces mots toujours vrais : *Xristus, lux, lex, pax, rex*. Aucune doctrine, aucun enseignement modernes n'ont encore prévalu sur cette solennelle inscription.

La légende placée dans le champ : *Acta majorum serva*, dit le but de la Société : garde le souvenir des actions de tes pères. Au-dessous est allumée une lampe à tige de suspension, c'est le *chaley*, la lampe du travailleur de nos campagnes : *Lumine caleat veritas*, que la vérité que nous cherchons soit échauffée par sa douce lumière. Le chaley suffira à nos veilles, à nos recherches, à nos fouilles pareilles à celles du mineur ; au lieu de métaux précieux, nous retirerons de la terre cette foule d'objets si utiles à l'histoire et à l'archéologie. Il nous guidera dans les bibliothèques, les archives,

les *chartriers* pleins de ces trésors dont nous voulons nous enrichir. Il occupe une place importante dans nos meilleurs souvenirs ; c'était lui qui, dans notre enfance, éclairait les longues veillées d'hiver pendant lesquelles nous écoutions raconter par les vieux parents et les vieux serviteurs, les bons contes, les légendes chevaleresques, qui nous faisaient palpiter tour à tour de plaisir et de terreur. Nous apprenions, alors, ces naïves chansons patoises et ces noëls candides que les chants patriotiques ont forcés à s'abriter sur les rayons de nos bibliothèques d'amateurs. Cette lampe est celle que les historiens, les poètes, les sculpteurs et les peintres donnent à *Psyché*, *Ψυχή*, à l'esprit pur, à l'âme revêtue de la forme humaine la plus séduisante, lorsque, voulant éclairer le secret de son bonheur devant la lumière terrestre, elle vit évanouir celle du ciel, *Ερως*, l'Amour ! Enseignement plein de charme. L'homme ne saurait aller impunément au-delà de certaines limites de la science : nous ne pouvons tout expliquer ; soyons discrets, même comme antiquaires.

Je viens de prononcer un nom qui s'applique à nous tous, curieux des vestiges de l'antiquité. Cette dénomination si bien portée aujourd'hui a été parfaitement caractérisée par le P. Cahier, l'un des auteurs des *Mélanges d'archéologie* et de la splendide monographie des vitraux de la cathédrale de Bourges, il dit :

« Ce désir si naturel et si vif dans l'homme cultivé par l'étude, »
» qui le porte à vouloir prendre sur le fait les hommes d'un autre »
» âge dans les détails de leur vie domestique, civile et religieuse, à »
» s'enquérir et à s'inquiéter des secrets jadis les plus vulgaires et »
» les moins importants, ce semble, au bonheur du présent ; c'est ce »
» qui a produit dans toutes les sociétés avancées *cette curieuse* »
» *espèce d'hommes* que l'on appelle *antiquaires*, dont les préoccupations semblent bizarres et à peu près oisives aux esprits qu'absorbe la sollicitude quotidienne des choses immédiatement pratiques. »

Aucun pays n'a été plus favorisé que le Périgord pour y retrouver les traces du génie humain. Dès l'époque quaternaire, de puissants et intelligents chasseurs s'établissent dans nos vallées, et leurs exploits contre les innombrables troupeaux de bêtes fauves qui infestent la contrée justifient ce que racontent les poètes du demi-dieu qui délivra la Gaule des monstres qui l'habitaient. C'est à cette race, dont le front est large et l'ossature herculéenne, que nos contrées doivent leur première civilisation. Ils constituent notre première station dans l'histoire locale ; il semble même, en examinant leurs merveilleux ouvrages, qu'ils aient eu, à défaut de la connaissance, de caractères spéciaux, en un mot d'une écriture, des moyens de fixer le souvenir des jours qui s'écoulaient ou du nombre d'ani-

inaux qui succombaient sous leurs coups ; des stries ou encoches qu'on voit sur quelques-uns de leurs instruments nous portent à croire que ce sont là, avec les premiers dessins, les premiers essais de *calligraphie*.

Depuis ces âges reculés, mais moins éloignés de nous qu'on l'affirmait il y a quelques années, ce que constatent des travaux récents, jusqu'à nos jours, le Périgord n'a pas cessé d'être habité ; et, successivement, les générations, en y élevant des monuments nécessaires à leur existence et à leurs croyances religieuses, nous ont légué une série non interrompue de moyens d'étudier le progrès de la civilisation des peuples qui occupèrent et fertilisèrent notre sol.

Le champ à parcourir est donc immense, les moyens d'exploration faciles ; nous ne les laisserons pas inutiles entre nos mains.

Quant aux documents écrits, ils sont encore plus nombreux ; depuis les médailles gauloises des Pétrocoriens jusqu'aux Lettres Patentes du dernier siècle, il y a une mine dont la richesse est intarissable. Je me bornerai à vous citer les Archives de l'hôtel-de-ville de Périgueux, qui, avec leurs cinquante-deux volumes intitulés : *Livres des comptes*, véritables journaux, commençant au *xiv^e* siècle, et leurs cinq cents chartes originales, attendent une publication méthodique et une critique éclairée.

Il faudra fouiller un peu partout. Parmi les titres des anciennes familles, dans les registres des églises, dans les études des notaires, et jusqu'à l'arrière-boutique des marchands de chiffons ; nous ne devons rien négliger. C'est chez un marchand de poisson que furent retrouvées les œuvres de Quintilien ; c'est chez un marbrier de notre ville que j'ai mis la main sur les Œuvres poétiques inédites, le *Recueil des jeunes amours* de l'abbé de Brantôme, Pierre de Bourdailles, plus soldat qu'abbé, plus conteur qu'historien, mais qui, au milieu de ses scandaleux récits, a donné des preuves d'un grand savoir et d'un talent d'écrivain qui, parfois, le place au premier rang.

Est-il nécessaire de vous rappeler que les cent soixante-huit volumes de la collection Lespine attendent à la Bibliothèque nationale d'être non pas consultés, ils l'ont été bien souvent, mais complètement examinés, copiés et publiés.

Les archives de Pau, celles de la Tour-de-Londres, que la France aurait pu et dû racheter lorsque Cromwell les offrait à Mazarin pour 100,000 écus, renferment bien des pièces inédites sur notre Périgord. Les archives de la Gironde, si malheureusement compromises par un incendie, ne doivent pas être non plus délaissées.

Que de fouilles à entreprendre ! La première et la plus importante, celle de l'Amphithéâtre de Vésone, qui sous ses voûtes conserve, depuis le *xiv^e* siècle, les ruines du château des Talleyrand,

abattu par la juste indignation populaire et royale, et qui n'était construit que de matériaux romains, nous fournira un nouveau musée.

M. E. Massoubre vous a dit les noms de nos principaux écrivains de l'histoire et de l'archéologie périgourdines ; je n'insisterai pas ; il l'a fait dans des termes excellents et chaleureux ; j'affaiblirais un pareil éloge en voulant le reproduire ; mais n'omettons pas de rappeler avec quelle sollicitude toute paternelle la bourgeoisie, les maire et consuls de Périgueux conservaient leurs archives ; les inventoriaient et les préservaient de la poussière, des rats, des vers et des emprunteurs, ces éternels ennemis des livres. L'inventaire de 1728 constate l'existence de 930 registres ou documents, et, souvent, une liasse contenant plusieurs titres relatifs au même sujet : vous voyez à quel chiffre s'élevait le Trésor des chartes de la ville de Périgueux. Les dépenses de la ville, les moindres événements quotidiens, l'élection des magistrats, le salaire des officiers municipaux, le travail des fortifications, les dépenses de la guerre, le dénombrement des hommes d'armes, qui, soit dit en passant, consistait, au mois de juin 1570, en 1,500 hommes de guerre ; les voyages des envoyés de la cité auprès des rois de France, dont les diplômes, les titres de privilèges, concessions et d'immunités accordés à la ville sont soigneusement roulés, l'un d'eux ayant plus de cent pieds de longueur, et la plupart munis de leurs sceaux, sont minutieusement mentionnés. Des copies et des extraits de chartes qui paraissent perdus ont été refaits par leurs soins, et rien de ce qui regarde la cité, ses franchises, son économie, son honneur, rien, dis-je, n'est négligé.

S'agit-il d'aliéner le jardin où sont enfermées les Arènes ? la municipalité consent bien à céder le terrain aux sœurs de la Visitation ; mais elle entend que les ruines de l'Amphithéâtre soient respectées, et l'administration municipale se réserve le droit de pénétrer dans l'enceinte du nouvel enclos ; or, on sait qu'elle s'exposa plusieurs fois, bravement, à la mauvaise humeur des saintes filles, dont elle troublait le recueillement, pour accomplir un devoir tout patriotique. Même attention pieuse pour cette Tour de Vésone, qui a tant exercé la sagacité des antiquaires de tous pays ; un maire de Périgueux la sauva de l'entreprise de je ne sais plus quel industriel qui voulait la transformer en un immense colombier.

Notre Société n'est pas la première association littéraire qu'ait possédée Périgueux ; La Grange-Chancel était parvenu à y fonder une Académie ; l'éclosion de quelques pièces de vers fut le résultat de cette louable tentative. Au commencement du XVIII^e siècle, une ville plus importante que la nôtre fut plus heureuse, et l'Académie

que fonda à Bordeaux, un Périgourdin, Henri Jacques Nomparr, duc de Caumont Laforce, prospère encore ; elle édite chaque année de remarquables travaux. Notre illustre compatriote institua, pour les sciences physiques, un prix consistant en une médaille d'or de trois cents livres. Cinq Périgourdins figurent au nombre des membres correspondants ; ce sont : En l'année 1751, l'abbé Xaupi, chanoine de Périgueux, numismate, cité par M. de Tallefer et l'abbé Peix, prêtre de la Mission de la même ville et professeur de philosophie ; en 1752, M. Sarlat, à Dôme ; en 1757, le P. Baudeau, chanoine régulier de Chancellade ; en 1758, Jourdain de Lafayardie, écuyer à Périgueux.

Cette famille des Caumont-Laforce aimait passionnément les bonnes études et les belles œuvres. Ferm Caumont, auteur d'Enseignements moraux pour ses enfants, composés en l'an mccccxvi, écrivit le récit de son voyage d'*oultremer* à Jérusalem et ne l'entreprit qu'après avoir institué l'Ordre de l'écharpe d'azur. Au xvi^e siècle, Jacques Nomparr de Caumont écrivit d'intéressants mémoires édités seulement de nos jours. M^{lle} Rose de Caumont-Laforce, auteur de tant d'histoires et de biographies romanesques, appartient à la même famille. Le château des Laforce était, au xviii^e siècle, un véritable palais rempli des archives de la famille, de meubles magnifiques, de tableaux, d'œuvres d'art et d'excellents et rares livres, reliés à leurs armes. Honte au vandalisme de cet abbé Prunis, qui, malgré son amour des lettres et le service qu'il leur avait rendu par la découverte du manuscrit du *Voyage de Montaigne en Italie*, ordonna, ayant soif de popularité, de livrer aux flammes une partie des richesses historiques et artistiques que contenait cette splendide habitation !

Chers collègues,

Bacon a dit, en parlant de l'étude des belles-lettres, qu'elle était une source d'amusement dans la retraite et la solitude ; une source d'ornement dans les entretiens particuliers et les discours publics ; enfin, une source d'habileté dans la vie active, où elle met l'homme en état de faire des observations et des dispositions judicieuses. Appliquons ces réflexions à l'étude de l'histoire et de l'archéologie ; elles lui conviennent. Le philosophe anglais ajoute : « *Les intrins gants méprisent le savoir ; les simples se contentent de l'admirer ; les sages, seuls, en tirent parti ;* » c'est la conduite des sages que nous nous proposons de suivre.

Groupés en une compagnie toute fraternelle, nous imiterons la coutume de quelques-uns de nos ancêtres, de ces Gaulois dont le spiritualisme, le savoir, l'industrie et le courage transformèrent le monde romain. Certaines tribus ensevelissaient leurs héros sur le bord de la voie la plus fréquentée, et, sur la terre qui les recouvrait, chaque

passant était tenu de déposer une pierre ; bientôt l'humble tertre primitif devenait un gigantesque tumulus. Que chacun de nous apporte donc sa pierre à l'édifice que nous nous proposons d'élever à la gloire de nos devanciers ; avant peu, nous aussi, nous aurons élevé un monument, moins durable sans doute, que celui du plus aimable des poètes latins, mais qui attestera, pendant quelques années, notre zèle studieux, notre amour du progrès et notre patriotisme.

Après ce discours, l'assemblée a décerné par acclamation le titre de *présidents d'honneur* à quatre de ses membres titulaires dont les noms suivent :

M. Magne, ministre des finances ;

M. de Fourtou, ministre de l'intérieur ;

M. Lorois, préfet de la Dordogne ;

Mgr Dabert, évêque de Périgueux.

Il a été procédé ensuite, sur la proposition du bureau, à la nomination des membres correspondants, conformément à l'article 17 des statuts.

Ont été nommés :

M. A. de Longpérier, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, conservateur du Musée des antiques au Louvre.

M. de Saulcy, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres,

M. Charles Robert, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

M. Edouard Lartet, professeur de paléontologie, au Muséum.

M. Ch. Des Moulins, membre de l'Académie de Bordeaux.

M. Léo Drouyn, membre de l'Académie de Bordeaux.

M. le comte Alexis de Chasteigner, ancien officier des haras, membre de plusieurs Sociétés savantes, à Bordeaux.

M. Emile Lafon, peintre d'histoire, conservateur du Musée de Tours.

M. G. de Rencogne, président de la Société archéologique et historique de la Charente.

M. l'abbé Arbellot, chanoine, archiprêtre de Rochechouart.

M. Massénat, paléontologiste, à Brive.

M. Benjamin Fillou, homme de lettres, à Fontenay-le Comte (Vendée).

M. Ricard, secrétaire de la Société archéologique de Montpellier.

M. le docteur Garrigou, paléontologiste, à Tarascon (Ariège).

M. Bulliot, président de la Société éduenne, à Autun.

M. Martin-Daussigny, conservateur du musée de Lyon.

M. Mary-Lafon, bibliothécaire de la ville de Montauban.

M. l'abbé Barrère, à Agen.

M. Crozals, professeur agrégé d'histoire au lycée de Pau.

M. Germain, membre de la Société archéologique de Montpellier.

Aux termes du même article des Statuts, deux membres honoraires ont été proposés et admis. Ce sont MM. le comte de Mellet, inspecteur divisionnaire de la Société française d'archéologie, à Chaltrait (Marne), et Léon Dessalles, ancien archiviste.

L'assemblée a été appelée à donner son avis sur le sceau de la Société. Elle a adopté à l'unanimité le spécimen mis sous les yeux de chaque membre et dont la description venait d'être faite par M. Galy, dans son discours d'installation.

Les questions se rattachant à la publication du *Bulletin* ont été réservées pour être discutées dans la prochaine réunion mensuelle de la Société, fixée, d'après les Statuts, au premier jeudi du mois de juin. Mais il a été décidé, dès à présent, que ce *Bulletin* ne contiendra que des documents inédits et que la première livraison sera publiée le 1^{er} juillet.

M. l'abbé Pergot désirerait, dans l'intérêt des membres n'habitant pas le chef-lieu du département, et afin de faciliter leur assiduité aux séances mensuelles, que les réunions eussent lieu dans l'après-midi, et non dans la soirée. Cette disposition leur permettrait de venir le matin et de repartir par les trains du soir. La proposition a été prise en considération par l'assemblée.

M. le président Galy a fait savoir que, depuis la clôture de la liste d'adhésions, M. le vicomte de Fontenay, ingénieur de la compagnie d'Orléans, au château de Puychenil, arrondissement de Nontron, et M. Justin Landes, professeur en retraite de l'institution des Sourds-Muets de Paris, résidant à

Sarlat, ont manifesté le désir d'être admis dans la Société comme membres titulaires. Les formalités prescrites par le règlement ayant été remplies, l'admission de ces deux honorables candidats a été prononcée à l'unanimité.

Sur la proposition du président, l'assemblée a voté par acclamation des remerciements à MM. les membres du bureau provisoire qui ont bien voulu accepter la mission de diriger les premiers travaux de la Société.

La séance a été levée à 9 heures et demie. Chacun s'est retiré enchanté de cette séance d'inauguration. Elle aura obtenu déjà un important résultat, celui d'établir des relations de cordiale estime et de confraternité intellectuelle entre des personnes qui poursuivent un but commun et dont la plupart se voyaient pour la première fois. On a échangé des sentiments de mutuelle confiance dans l'avenir de la Société naissante, et tous les membres présents ont promis de consacrer leurs efforts au succès d'une institution qui répond aux vœux de la population studieuse du Périgord.

Le Secrétaire-Général, EUGÈNE MASSOUBRE.



ÉTUDE HISTORIQUE SUR Mgr GUILLAUME LE BOUX,

ÉVÊQUE DE PÉRIGUEUX ET PRÉDICATEUR ORDINAIRE DE LOUIS XIV.

Quid virtus et ingenium possint,
enituit in Guillelmo Le Boux.

(*Gallia christ.*, tome II, folio 1487.)

Depuis près d'un demi-siècle, en France, les lettres profanes avaient pris leur essor. Elles s'étaient signalées par des œuvres fortes et durables, tandis que l'éloquence de la chaire, restée sans éclat, n'avait encore élevé aucun monument digne de fixer l'attention (1).

Mais, en demeurant sans gloire, elle n'était pas restée inactive. Elle s'était débarrassée peu à peu des pédantesques formules qui l'opprimaient. Des erreurs depuis longtemps en crédit avaient été combattues ; d'édifiants exemples de raison, de méthode, de langage correct et poli avaient été donnés. En un mot, l'éloquence sacrée, défigurée jusque-là par l'affectation ou la barbarie, avait été épurée et se trouvait prête à recevoir du génie les beautés les plus hautes, les traits les plus sublimes.

Cette salutaire réforme fut le résultat de trop louables efforts, pour qu'un légitime intérêt ne s'attache point aux hommes qui l'exécutèrent. Talents modestes, mais pleins de courage, ils aplanirent la voie où d'autres devaient marcher après eux ; ils redressèrent le bon sens public ; et s'ils mirent leur gloire à se faire oublier, l'histoire reconnaissante doit tenir compte de leur abnégation et garder leur souvenir.

A ce titre, une place est due à Mgr Le Boux dans les annales de la chaire chrétienne. Prédicateur applaudi, il partagea avec Lingendes et Sénault la faveur de ses contemporains

(1) JACQUINET. — *Des Prédicateurs du XVIII^e siècle avant Bossuet*, ch. I, II, III, passim.

pendant les premières années du grand siècle. Durant plusieurs carêmes, il prêcha à la cour et s'y fit admirer souvent à côté de Bossuet. Malgré ce voisinage écrasant, sa réputation se soutint et lui valut les amitiés les plus illustres. Appelé à l'évêché de Périgueux, il consacra aux œuvres son long épiscopat. Zélé comme La Béraudière, pieux comme Philibert de Brandon, le disciple et l'ami de saint Vincent de Paul, il fut un des prélats les plus estimés de son temps. Il rétablit la discipline ecclésiastique, fit fleurir la science parmi ses prêtres et travailla sans relâche à relever les ruines de tous genres que la guerre et l'hérésie avaient accumulées dans son diocèse.

Notre but, on le conçoit, n'est point de raconter en détail une vie si pleine et si variée. Nous voudrions simplement esquisser par ses côtés les plus saillants la physionomie, aujourd'hui un peu effacée, du prédicateur autrefois si célèbre, et remettre à sa vraie place, dans la galerie des successeurs de saint Front, la figure d'un grand évêque « en qui la vertu et le talent brillèrent du même éclat (1). »

I

Guillaume Le Boux naquit à St-Maurice-de-Souzai, en Anjou, le 30 juin 1621 (2). Son père, qui était pêcheur, l'initia aux travaux de sa profession. Il l'amenait avec lui sur la Loire, où l'enfant l'aidait de son mieux à tendre des filets : prélude modeste et en quelque sorte prophétique de cette pêche mystérieuse des âmes à laquelle Guillaume devenu évêque devait se dévouer plus tard.

Entré comme domestique au collège de Saumur (3), il fixa bientôt l'attention de ceux qui l'entouraient.

(1) *Gallia christ.*, tom. II, fol. 1487.

(2) *Plebeia et paupere familiâ natus.* (*Gall. christ.*, tome II, fol. 1487.) Son père s'appelait Pierre Le Roux et sa mère Barbe Lecourt. (Manuscrits de l'Oratoire, archives nat. L K. 64-74.)

(3) MORÉNI, *Dictionnaire historique*, supplément.

Sa physionomie ouverte prévint en sa faveur. On remarqua ses manières affables, sa piété douce, les saillies de son esprit, la vivacité de son intelligence et un si vif désir de s'instruire qu'il n'était pas rare de le rencontrer parfois prêtant furtivement l'oreille à la porte des classes : trop heureux quand il pouvait entendre la parole du maître et comme recueillir quelques-unes des miettes tombées de la table de la science où d'autres plus heureux que lui venaient s'asseoir.

Admis d'abord gratuitement au nombre des élèves, ses progrès lui ouvrirent à dix-sept ans les rangs déjà glorieux de l'Oratoire (1).

A la fin de ses humanités, Le Boux vint à Paris suivre les leçons de Sénault. Ce dernier professait à St-Magloire l'éloquence sacrée (2) ; et son enseignement avait une autorité d'autant plus grande qu'il était à cette époque dans tout l'éclat de sa renommée. La ville et la cour se pressaient à ses sermons. Ecrivain non moins heureux, ses livres couraient de main en main et s'en allaient jusqu'au fond des provinces lui conquérir des admirateurs (3).

A une école si autorisée, Le Boux fit des progrès rapides.

(1) Grâce, en effet, à la féconde impulsion qu'elle avait reçue du génie pratique de son fondateur, cette société compta dès les premiers jours des hommes illustres dans presque toutes les branches de la science sacrée. Sans parler du cardinal de Bérulle, le conseiller aimé de Henri IV et de Louis XIII, du P. de Condrem, si dignement loué par ses contemporains, si saintement apprécié d'Ollier et de Vincent de Paul, il suffit de citer les noms de Morin, le savant orientaliste, de Lamy, de Thomassin, l'auteur des *Dogmes catholiques*, et des prédicateurs Lejeune et Sénault. (V. M^r Ad. PERRAUD. *L'Oratoire de France*, II^e partie.)

(2) V. FROMENTIERES, *Œuvres meslées*, p. 310.

(3) Son traité *De l'usage des Passions*, malgré les épigrammes de Boileau, eut une vogue immense; et jusqu'en plein règne de Louis XIV, de beaux-esprits comme M^{me} de Grignan, Corbinelli, se plaisaient encore aux définitions morales et aux belles périodes de ce livre. M^{me} de Sévigné, il est vrai, s'en étonnait, et leur rompait là-dessus tout net en visière : « Je m'en vais, écrivait-elle des Rochers à sa fille, » je m'en vais prendre quelque livre pour faire usage de ma raison. Je ne prendrai pas votre père Sénault : où allez-vous chercher cet obscur galimatias ? » — On l'a dit avec raison, le mot était dur, injuste même, en parlant d'un auteur qui justement avait contribué pour sa bonne part à bannir le mauvais goût de la chaire, et à mettre en honneur dans l'Eglise et dans le monde l'élocution nette et polie, la phrase française.

Son talent pour la chaire se développa ; et à vingt-deux ans il prononçait l'oraison funèbre de Louis XIII. Cet éloge le mit en relief et le plaça du coup parmi les élèves les plus distingués du maître, qui compta parmi ses disciples le fameux père Mascaron, populaire en son temps, par ses défauts autant que par ses qualités ; les pères Hubert et de la Roche, sermonnaires habiles, moralistes sévères et hardis sous leur constante élégance de langage, et l'aimable Fromentières, précurseur de Massillon dans l'Oratoire, par sa méthode insinuante, son abondance persuasive et sa douce fluidité (1).

Après avoir régenté la rhétorique à Troyes, à Riom, à Vendôme, il vint à Saumur achever son cours de théologie. Ordonné prêtre au mois de septembre 1645 par Claude de Rueil, évêque d'Angers, il quitta l'enseignement pour la chaire. Tours, Blois, Orléans admirèrent son éloquence naissante. Ses prédications achevèrent de le faire connaître ; et bientôt on l'appelait à Paris où commençaient à éclater les troubles de la Fronde (2).

II

Pendant ces jours de discorde civile, le clergé en général ne prit fait et cause pour aucun parti. Il se tint à l'écart, bien que ses sympathies fussent pour la cause monarchique, à laquelle il se croyait lié par la religion même (3).

Il ne faut donc pas s'étonner si plusieurs de ses membres.

(1) *Des Prédicateurs avant Bossuet*, III, p. 197.

(2) On sait que l'histoire de la Fronde a été écrite par notre savant compatriote M. le comte de Saint-Aulaire, ancien ambassadeur de France en Angleterre, qui a cherché à la réhabiliter, en la présentant comme un essai sérieux d'une monarchie tempérée par la magistrature.

(3) A. FEILLET. — *La Misère au temps de la Fronde et de saint Vincent de Paul*, pages 418-419. — Sur les sentiments et l'attitude du clergé pendant la Fronde, voir *l'Histoire de saint Vincent de Paul*, par l'abbé Maynard, tome III, p. 21-22, *l'Eloge de Bossuet*, par Saint-Marc Girardin, et les *Souvenirs du règne de Louis XIV*, par le comte Jules de Cosnac, tome 1^{er}, p. 391.

sortant de cette neutralité au fond plus apparente que réelle, répondirent parfois aux homélies frondeuses du cardinal de Retz.

Avec Bossuet et Claude de Lingendes, Le Boux se fit remarquer par son zèle pour la cour (1). Il se rangea du côté d'Anne d'Autriche et de Mazarin, prêcha avec ardeur sur l'obéissance due au roi, et mit tout en œuvre pour calmer les esprits et ramener la paix dans la capitale.

En combattant la Fronde, Le Boux n'oublia point ce qu'il devait à la chaire chrétienne ; il ne la profana jamais. Ennemi des déclamations furieuses et des invectives à outrance, il se montra toujours plein de charité, en un mot, toujours prêtre. C'était moins un homme de parti qu'un homme de cœur qui cherchait à désarmer les passions, à éteindre les discordes et à rétablir sur sa base la tranquillité ébranlée.

Cette modération lui conciliait l'estime de ceux-là même qu'il combattait. Séduits par son attitude réservée et toute chrétienne, les chefs de la Fronde venaient l'entendre, et plus d'une fois il profita de leur présence pour les exhorter à mettre bas les armes.

Apercevant un jour à Saint-Severin, où il prêchait le carême, le duc d'Orléans et sa fille, la Grande Mademoiselle, il les interpella avec la liberté d'un apôtre :

Il dit même à ce fils de France,
Que l'on avait grande espérance
Qu'il mettrait fin à nos malheurs
Qui causaient partout tant de pleurs,
Et que la bonté sans égale
De sa dite Altesse royale
Serait enfin d'opinion
D'une sainte réunion.

(1) FLOQUET : *Etudes sur la vie de Bossuet*, tome 1^{er}, p. 149.

Le clergé, du reste, fut suivi dans cette voie par les cœurs les plus nobles et les plus mâles esprits de ce temps-là. Saint Vincent de Paul, Balzac, Pascal, Corneille, etc., se déclarèrent ouvertement contre les princes en faveur de la reine. (V. *Lettres manuscrites* de saint Vincent de Paul, passim ; — Balzac, *Lettres* XXV, 30 nov. 1651 ; — *Vie de Blaise Pascal*, par M^{me} Périer sa sœur ; Floquet, *Histoire du Parlement de Normandie*, tome V, p. 554.)

Dieu le veuille, Dieu le permette :
Voilà tout ce que je souhaite. (1)

Ce souhait, hélas ! ne fut pas exaucé. Dominé par de Retz, Gaston continua d'intriguer contre la cour. Quant à la duchesse de Montpensier, entièrement oublieuse des paroles de Le Boux, quelques semaines après, elle allait rallier ses troupes aux troupes des princes et se faire battre par Turenne aux portes d'Orléans.

Il arriva pourtant un jour où Le Boux eut à se repentir d'être descendu dans l'arène politique. Son dévouement pour Anne d'Autriche, surtout pour son ministre, excita des haines. On s'attroupa,

« Et quelques gens pernicioeux,
Poussés par d'autres pleins de rage,
Qui haïssent ce personnage,
Lui crièrent au Mazarin,
Au sortir de Saint-Severin.
Mais l'aventure en fut telle
Qu'elle ne lui fut pas mortelle.
Il échappa de ces mauvais,
Il prêche encor, mieux que jamais (2). »

Ce qui était assurément se venger en homme d'esprit.

Un an après cette mésaventure, Le Boux faisait à Saumur l'ouverture d'un jubilé et prêchait sur les indulgences « un sermon si solide » qu'il convertissait plusieurs ministres protestants de la province.

La station finie, il allait partir pour Paris, lorsqu'il reçut une lettre de cachet, qui lui défendait de paraître dans la

(1) *Muse historique*. — Lettre du 17 mars 1652. Loret, poète médiocre, mort vers 1655, publia à partir de 1650, une gazette burlesque, en vers, dont il paraissait un numéro par semaine et qui eut beaucoup de vogue. Il fut pensionné par Mazarin et Fouquet. Le recueil de sa *Gazette* forme 3 volumes in-folio. Il a été réimprimé de nos jours sous ce titre : *La Muse historique ou Recueil des lettres en vers contenant les nouvelles du temps*, écrites à M^{lle} de Longueville, avec une introduction, des notes et une table générale, par J. Ravenel et Ed. V. de la Pelouze, 1857.

(2) LORET. — Lettre du 24 mars 1652.

capitale. Ses ennemis l'avaient obtenue en l'accusant de jansénisme. Mais cette accusation n'était qu'un prétexte derrière lequel se cachaient des médiocrités envieuses et de basses jalousies.

Que Le Boux, circonvenu par l'évêque d'Angers, frère du fameux Arnaud, ait incliné un instant vers les idées nouvelles alors que l'Eglise ne s'était pas prononcée, c'est possible. Mais qu'il se soit attaché sciemment aux doctrines condamnées de Port-Royal, qu'il les ait professées, qu'il les ait soutenues, c'est là une calomnie contre laquelle nous devons d'autant plus protester, qu'à part un mot intéressé et malicieusement spirituel de Gui-Patin (1), nous n'avons rien trouvé dans les auteurs du temps qui puisse la justifier.

Ainsi éloigné de Paris, Le Boux « se contenta de briller en province (2). » Le 4 avril 1653 il prononça dans la cathédrale de Rouen, devant le clergé et le parlement de Normandie, l'oraison funèbre de l'archevêque François II de Harlay : « Dequoy il s'acquitta très-dignement et par un discours aussy plein de piété et d'éloquence qu'attendait de luy une si honorable et si nombreuse compagnie (3). » L'Avent qu'il y donna huit mois après eut le même succès. « Ce fut une telle affluence de personnes de tout âge et de tout état que l'église, toute vaste qu'elle est, n'en pouvait contenir qu'une partie (4). » Gens de robe et gens d'épée, peuple, nobles et bourgeois, chacun voulait l'entendre ; et parmi ses nombreux auditeurs, l'oratorien, sans nul doute, compta plus d'une fois l'auteur immortel du *Cid* et de *Polycucte*, le grand Corneille (5).

(1) GUI-PATIN, *Lettre*, tom. II., p. 379. On peut consulter encore sur le prétendu jansénisme de Le Boux le P. RAPIN, *Mémoires*, tom. II.

(2) ADRY, *Hist. litt. de l'Orat.*

(3) Histoire des archevêques de Rouen, in-f°, p. 668.

(4) Préface des sermons de Le Boux.

(5) Un manuscrit nous montre le grand poète revêtu à cette époque de la charge de trésorier d'une des églises de Rouen, et tenant lui-même le compte des recettes et des dépenses. A DEVILLE : *Note biograp. sur Pierre Corneille*, citée par Guizot dans son livre sur *Corneille et son temps*. On sait, du reste, que la religion eut toujours sur Corneille le plus grand ascendant, et qu'il récita tous les jours le bréviaire romain, pendant les trente dernières années de sa vie. (ONÉSIME LE ROY : *Corneille et Gerson*, p. 2.)

III

Prêcher à la cour était, au xvii^e siècle, une faveur glorieuse. C'était le point de mire des prédicateurs en vogue, et comme la consécration officielle de leur réputation. L'intrigue, ailleurs si puissante, ne pouvait rien dans le choix des orateurs (1). Des mérites rares, un talent connu et apprécié du roi lui-même, le patronage d'hommes autorisés conduisaient seuls à la chaire du Louvre. Bossuet lui-même n'y monta que sur le témoignage favorable de Cospéan, et la disgrâce de ce dernier suffit pour ajourner la fortune naissante de l'archidiacre de Metz.

118/ Les succès de Le Boux l'avaient mis en relief. Il pouvait donc prétendre à cette illustre chaire ; et cela d'autant mieux que sa belle conduite pendant la Fronde le désignait naturellement à l'attention royale. Mais l'accusation de jansénisme, à tort portée contre lui, l'en tenait éloigné. Sans nul doute il n'y serait parvenu jamais sans l'intervention bienveillante de François de Harlay. Ce prélat, s'étant porté garant de son orthodoxie, le remit dans les bonnes grâces de la reine-mère, et celle-ci, toute heureuse de donner enfin cours à une gratitude que des scrupules de conscience avaient seuls retardée, permit non-seulement à Le Boux de rentrer à Paris, mais encore l'invita à prêcher devant elle.

Le Boux débuta à la cour le jour de la Pentecôte 1654.

On était à la veille du sacre ; et l'orateur, en y faisant allusion, avait mérité des applaudissements. Ce succès souleva une tempête. Jaloux d'un début si heureux, les ennemis de l'oratorien cherchèrent une dernière fois à le perdre. Ils allèrent répandant partout qu'il avait parlé contre le sacre et

(1) Ce choix était réservé au roi, et il consultait lui-même la liste entière de prédicateurs que lui présentait chaque année, au sortir du carême, son grand aumônier. Les orateurs des deux stations suivantes étaient invités alors par son ordre exprès, et cela six mois pour l'une, un an pour l'autre à l'avance, afin qu'ils eussent le loisir de se préparer. (HURTEL : *Les Orateurs sacrés à la cour de Louis XIV.*)



M^{OR} GVILLAVME LE BOVX

EVÊQUE DE PÉRIGUEUX DE 1666 A 1693.

enseigné que cette cérémonie « était tout extérieure, indifférente pour l'âme du prince et faite uniquement pour frapper les yeux et l'imagination des peuples (1). »

Malgré son invraisemblance, la calomnie, habilement propagée, s'accrédita; et bientôt la cour elle-même ne parut pas très-sûre de ce qu'elle avait entendu. Un aumônier du roi, l'abbé de Cériziers, se fit l'instrument de cette cabale. Sans avoir entendu le discours incriminé, ni s'être renseigné près d'auditeurs sérieux, il dénonça Le Boux du haut de la chaire, réfuta ses prétendues erreurs et le blâma vertement d'avoir dissimulé « certaines vérités » « par des sentiments plus honteux que l'ignorance (2). »

A la nouvelle d'une accusation si étrange, Le Boux s'empressa de se disculper. Sa réponse, datée de la province où il prêchait, est d'une rare modération. Il commence par féliciter son adversaire de son « éloquent et pieux discours, » après quoi il se justifie et lui envoie en preuve le passage incriminé. « Sire, ai-je dit, c'est le Saint-Esprit qui doit faire la principale onction, et ce sacre, pour lequel les peuples témoignent tant d'impatience il y a si longtemps, ne paraît que comme une cérémonie extérieure en comparaison de cette présence du Saint-Esprit qui vous doit remplir et qui doit obliger vos sujets à l'amour et à l'obéissance (3). » Et l'excellent père termine en assurant « qu'il ne se plaint de personne, et qu'il adore la Providence qui a permis qu'on abusât du zèle et de l'éloquence de M. de Cériziers contre lui. Enfin comme preuve qu'il ne garde point rancune, il offre son amitié au calomniateur.

Une justification si nette produisit son effet. On admira tant d'humilité, de douceur, de bon ton, d'urbanité chrétienne. Touché ou convaincu, l'abbé de Cériziers fit amende honorable, et écrivit à Le Boux « qu'il n'avait aucune peine à recon-

(1) *Histoire littéraire de l'Orat.* Manuscrit de la Biblioth. nat. Franc. 25,681, tom. 1^{er}, p. 207 et suiv.

(2) *Discours sur le sacre du roy.* Paris, 1654, in-4^o.

(3) *Hist. litt. manuscrite de l'Orat.*

(TOME I. — 1^{re} livraison. — Mai-Juin 1874.)

naître son innocence et que le même zèle qui l'avait d'abord poussé contre lui se tournerait désormais contre ses détracteurs (1). »

Dès ce moment, la calomnie tomba. Les barrières furent abaissées, et le digne oratorien put reparaitre au Louvre.

Cette année même, il y prêcha l'Avent (2), et, selon l'usage, ouvrit la station le jour de la Toussaint. Le premier sermon fut donné aux Feuillants. Il eut un grand succès. « L'orateur ajouta à son éloquence ordinaire tant de nouveaux charmes que Leurs Majestés n'en furent jamais plus satisfaites (3). » La reine surtout le goûta ; et quand deux ans plus tard il donna le carême à l'église Saint-Honoré, Anne d'Autriche vint souvent l'y entendre : « Distinction bien marquée, puisqu'elle abandonnait ainsi le prédicateur du roi. (4) »

Ce goût de la reine pour Le Boux ne se démentit pas, et deux fois de suite elle l'appela à la cour, où il prêcha l'Avent de 1656 et le Carême de 1657. Un manuscrit du temps nous en fournit la preuve. « Le 26^e de mars, premier jour de semaine sainte, on ne monta pas en nostre Académie, à cause de la feste de Notre-Dame, qui se devant rencontrer un dimanche, avoit été remise au lundy.... Estant donc sans cocher, nous fusmes contraincts de nous mettre dans le carrosse de notre couzin pour aller entendre le Père Le Boux

(1) Archiv. nat. *Vies manuscrites des Pères de l'Oratoire*.

(2) La *Muse historique* se montre tout heureuse d'enregistrer cette bonne nouvelle :

Cet interprète très-habile
Des oracles de l'Evangile
Presche au Louvre durant l'Avent....
O quelle précieuse manne
Pour Louis et madame Anne.

Aussi bien elle constate avec joie le vif succès de l'orateur dans son discours sur le Jugement dernier. (*Muse hist.*, 4 novembre et décembre 1654.)

(3) *Gazette de France* 1654. Bien que les stations à la cour ne s'ouvrirent d'ordinaire que le premier dimanche de l'Avent et le premier dimanche du Carême, il était d'usage que le prédicateur désigné pour les remplir se fît entendre en ville, devant la cour, le 1^{er} novembre et le 2^e février, fête de la Chandeleur. (*Journal du marquis de Dangeau*, tom. 1^{er}, page 116.)

(4) ADIV, *Histoire litt. de l'Orat.* M^e Fr. 25, 683, Bib. nat.

dans la grande salle du Louvre où le roy assista avec toute sa cour (1). » Ce fut dans cette même salle et devant ce même auditoire que trois jours après le célèbre oratorien

Prêcha sur la mort du Sauveur
Avec tant de sainte ferveur,
Avec tant de célestes charmes,
Qu'il tira quantité de larmes
Et remplit d'un divin amour
La plupart des gens de cour. (2)

Le Boux fut donc très-suivi, et les applaudissements ne lui manquèrent pas.

Ces deux stations, du reste, avec celle qu'il donna l'année suivante à Saint-Germain-l'Auxerrois, marquent l'apogée de sa réputation. Parmi les prédicateurs en vogue, nul plus que lui n'était apprécié : il pouvait lutter avec tous de popularité et de talent. Quant à ceux dont le mérite devait l'éclipser dans la suite, ils n'avaient pas encore paru (3); et il restait avec Godeau, Lejeune, Lingendes et Sénault, une des étoiles les plus brillantes de l'éloquence française.

(1) « Nous trouvâmes le sermon commencé, et l'ayant ouy jusques à la fin, nous allâmes voir M. l'ambassadeur de Hollande. » (*Journal d'un voyage à Paris en 1657*. Bib. nat. L. K. 64, 74. M^e.)

(2) *Muse hist.* 7 avril 1657. — Cette Passion, déjà prêchée par Le Boux en 1651, et redonnée par lui avec tant de succès à la fin de son carême au Louvre, devait susciter plus tard une querelle qui faillit s'envenimer. L'auteur ayant accusé Mascaron de s'être approprié son œuvre, celui-ci s'en défendit. La discussion s'échauffa, et bientôt la cour se trouva divisée entre les deux parties. A la fin pourtant la charité chrétienne prit le dessus; et l'amitié qui unissait les deux oratoriens ne se refroidit pas. Avouons pourtant qu'Horace se faisait la part trop belle quand il attribuait aux poètes seuls la susceptibilité littéraire : *Genus irritabile vatum*, (V. ARNAUD. *Mémoires*, collect. Michaud, tome IX, 554, et l'intéressante étude de M. l'abbé Blampignon. (*Mascaron*, d'après des documents inédits.)

(3) A ce moment Bossuet jetait à peine ses premiers éclairs; Bourdaloue régénait la philosophie; Fénelon, tout jeune encore, n'avait pas quitté les bords de la Dordogne, et Massillon n'était pas né. Alors pourtant Balzac était descendu dans la tombe, Descartes avait publié le Discours de la Méthode, Corneille ses chefs-d'œuvre, et Molière faisait oublier Térence, tandis que Pascal, au déclin de la vie, traçait de sa main défaillante le livre des *Pensées*, immortel confident de ses doutes et de sa foi.

IV

Le Boux se faisait du ministère évangélique une idée très-sérieuse, très-élevée. Mais il n'était pas moins préoccupé de bien dire que de bien penser, et ne séparait point d'un scrupuleux attachement à la vérité la crainte peut-être excessive de blesser la langue, l'oreille et les convenances (1). De là sa manière méthodique, réservée et noble ; de là cette constante politesse de langage qui lui conciliait la faveur des « honnêtes gens » et lui valut si longtemps le privilège presque exclusif de parler devant le Roi et devant la cour (2).

Orateur tempéré plutôt que véhément, il n'avait pas de ces éclairs qui éblouissent, de ces traits qui pénètrent, de ces images qui enchantent, de ces couleurs qui font resplendir la vérité. Comme Bossuet, il n'avait pas la foudre à son commandement, ni dans les mains les chaînes puissantes d'une dialectique toujours victorieuse comme l'aura plus tard Bourdaloue. Sa parole était simple, naturelle, facile. Elle coulait, elle s'en allait sans secousse, sans effort. Ce n'était point peut-être de la grande éloquence ; c'était toujours « une éloquente fluidité (3). »

« Il avait du reste un merveilleux talent pour la chaire,

(1) Son auteur favori était Tertulien. Faydit, dans ses *Dialogues*, nous montre ce père disputant contre Mallebranche et lui parlant ainsi : « Le Père Le Boux, qui charmait autrefois la cour et la ville par ses admirables prédications qui l'élevèrent à l'épiscopat, prenait tout ce qu'il disait de beau et de bien dans mes livres. Il me citait sans cesse dans ses sermons. Cet éloquent barbare, disait-il quand il parlait de moi, cet illustre Africain, qui m'a toujours fourni de belles pensées dans la chaire. Il avait une si grande habitude avec moi et s'était rendu mon style si familier, que quand il ne trouvait pas chez moi ce qu'il voulait dire, il inventait des termes qui approchaient et ressemblaient aux miens. » (Faydit, *Remarques sur Virgile*.)

(2) « Le Boux était de l'école de Sénault, ou plutôt tous deux se rattachaient à celle de Balzac ; et, qu'on y prenne garde, cela ne veut pas dire qu'ils aient manqué de gravité. Balzac lui-même, surtout dans la dernière partie de sa vie, à la veille et au lendemain du *Socrate chrétien* (1652), ne mériterait pas un tel reproche. » (E. GANDAR, *Bossuet orateur*, chap. v, page 178.)

(3) VINCENT-HOUDRY. — *Bibl. des Préd.*, tome I^{er}, page 13.

nous dit Duguet qui l'avait connu ; et il parlait avec une grâce et une naïveté charmantes. »

« Sa manière de composer était assez particulière et convenait parfaitement à cet air naturel qui régnait dans ses sermons. Il prenait un texte, faisait une division et méditait sa matière sans rien écrire ; ensuite il montait en chaire et se livrait à son heureuse facilité et à la beauté de son imagination ; et au sortir de la chaire, lorsque ses esprits étaient encore émus par l'action, il écrivait ses sermons. La raison qu'il donnait de cette pratique était que son imagination se trouvait si froide et si ingrate, que, lorsqu'il était renfermé dans son cabinet, elle refusait de le servir et ne lui fournissait rien ; mais qu'il lui fallait le spectacle de l'auditoire pour l'animer, les idées se présentant alors en abondance et se sentant tout d'un coup devenir un homme nouveau (1). »

« La distinction de sa personne rehaussait ce beau talent et le mettait en relief. Un portrait gravé par Landry (2) nous montre le célèbre oratorien avec un visage ovale et des traits d'une régularité remarquable. Le front est large et noble, le regard sympathique et profond, le nez aquilin, les lèvres sont ombragées d'une légère moustache (3). L'ensemble de la physionomie rappelle celle de Massillon, mais elle est moins fine, moins vivante : le soleil de Provence ne l'a point éclairée. Ajoutez à cela une taille avantageuse, une voix claire et sonore, des gestes expressifs, une action agréable, et vous resterez convaincu que « ce bel extérieur » devait charmer l'auditoire toujours un peu mondain de la cour « et achever de lui gagner tous les suffrages (4). »

Il est dès lors facile de comprendre le succès de Le Boux à

(1) DUGUET, *Mémoires manuscrits*. Écrivain judicieux, théologien et moraliste. Duguet était contemporain de Le Boux à l'Oratoire. Né en 1619, il mourut en 1733.

(2) Pierre Landry, graveur au burin et éditeur, né à Paris vers 1630. Il a publié des pièces hiéroglyphiques d'un immense format et un certain nombre de portraits.

(3) Ce portrait, daté de 1666, et reproduit en tête de cette notice par le crayon habile de notre collègue M. Dupuy, appartient à M. le marquis de Saint-Astier, qui a bien voulu nous le confier. Nous lui en exprimons ici tous nos remerciements.

(4) Archives nat., loc. cit.

cette époque et l'estime presque incroyable dont il jouit parmi ses contemporains. « C'est un des prédicateurs les plus excellents et les plus éloquents de tout Paris, » écrivait, en 1657, un académicien qui venait de l'entendre. Le gazetier Loret, naïf écho des admirations du temps, va plus loin encore. Il proclame le père Le Boux :

Des sçavants precheurs l'exemplère

.....

Un des plus solides esprits
Et voire l'un des plus habiles
Pour expliquer les Evangiles
Avec ardeur, zèle et clarté
Qui jamais en chaire est monté.

L'oratorien est pour lui :

Cette ame en clarté sans pareille,
Cet ange humain, ce bel esprit,
Qui les plus durs cœurs attendrit ;
Le precheur que chacun admire,
Le père Le Boux c'est tout dire (1).

Et comme faisant cortège à ce « merveilleux orateur » il nous montre au pied de sa chaire le roi et la reine, des princes et des princesses du sang, des cardinaux et des maréchaux, des ambassadeurs et des évêques, des grands seigneurs, de nobles dames qui se piquaient d'estimer et de cultiver le bel esprit, à qui Vaugelas avait appris la grammaire et dont Molière ne craignait pas d'invoquer le témoignage, en un mot l'élite de cette société si fine, si spirituelle, si distinguée, à tous égards, des premières années du grand siècle.

Tant que le carême a duré
Les Majestés l'ont écouté,
Témoignant souvent à lui-même
Leur satisfaction extrême.

in

(1) *Muse historique* : Lett. Dec. 1657.

Les esprits les plus délicats
En ont fait un merveilleux cas.
Les princesses, les grandes dames,
Les courtisans, les saintes âmes,
Les magistrats et les docteurs
Ont été ses admirateurs (1).

La protectrice de Descartes, et de presque tous les savants de l'Europe (2), la fameuse Christine, alors à Paris, suivit l'entraînement général :

Cette illustre reine gothique
Qui n'entend pas mal la critique,
A ce qu'on dit l'estime fort.

Si fort en effet, qu'elle retarda son départ uniquement pour l'entendre. « On ne saurait chasser d'ici la reine de Suède, écrivait le caustique Patin ; elle admire Paris et toutes ses merveilles, et dit au roi qu'elle a bien envie de profiter tout ce carême prochain des sermons du père Le Boux (3). » De fait, tant qu'elle resta, elle se montra très-assidue aux discours du célèbre oratorien.

Tout heureux de le constater, Loret, là-dessus, s'enthousiasme à son ordinaire et devient presque lyrique. Furetière partage cette admiration et l'appuie de sa grave autorité de critique (4). Enfin, un autre lettré, un autre savant, Faydit, ne craint pas d'affirmer que de bons juges, après avoir entendu Le Boux, crurent pendant longtemps qu'il « n'était pas possible de rien ajouter à son éloquence (5). »

(1) Lettre du 4 mai 1658.

(2) V. COUSIN, *La Société française au XVII^e siècle*.

(3) GUI-PATIN. *Lettres*, tom. II^e, p. 379.

(4) « D'autre côté, la reine envoya dans la province homélique Oger le Français, grand capitaine et qui en connaissait fort bien la langue. Dans cette entreprise, il fut accompagné par les capitaines de Lingendes, Le Boux, Desmares, Hersent, et quelques autres qui y menèrent les figures les plus fortes et les plus véhémentes, et ils les surent si bien ranger et disposer au combat qu'en peu de jours ils gagnèrent plusieurs éminences et commandèrent à beaucoup de provinces à qui ce gouvernement fut fort salutaire. » (FURETIÈRE, *Nouvelle allégorique des troubles arrivés au Royaume d'Eloquence*.)

(5) FAYDIT, *Remarques sur Virgile et sur Homère*, Paris, 1715, p. 190.

Ces témoignages sans doute ne doivent point être pris au pied de la lettre, et il faut faire ici la part de l'exagération. Néanmoins ils ont une valeur; et même dans cette forme par trop admirative, ils sont une preuve irrécusable des succès de Le Boux et de sa grande réputation d'orateur: réputation établie sur des mérites solides et qui, éclore au milieu du siècle le plus littéraire de notre histoire, devait s'épanouir à côté de Bossuet, et rester brillante jusque parmi les contemporains charmés des Bourdaloue, des Mascaron et des Fléchier.

(Lz suite à la prochaine livraison.)

L'abbé RIBOULET.



DONATION FAITE, EN 1243, A L'ABBAYE DE LA FAYE,

PAR PIERRE DE SAINT-ASTIER, ÉVÊQUE DE PÉRIGUEUX.

Pierre de Saint-Astier occupa le siège épiscopal de Périgueux pendant trente-trois ans, de 1233 à 1266; il succéda à Ramnulf de Lastours; il était fils du seigneur de l'Isle-sur-Drôme.

C'était un homme savant et éloquent, d'une piété s'affirmant, sans cesse, par de bonnes œuvres; tous ses actes ont un caractère de grandeur et de gravité qui lui valut le respect et l'amitié des puissants de cette époque. Les papes Grégoire IX, Innocent IV et Alexandre IV l'employèrent dans différentes circonstances difficiles; notamment en 1235 dans l'affaire de l'élection de l'évêque de Poitiers, et le roi de France, saint Louis, dans le différend qui s'éleva pour la juridiction du Puy-Saint-Front contestée à Louis IX par le comte et l'évêque; ce prince accepta de Pierre de Saint-Astier, par composition, la moitié de la justice temporelle de la ville du Puy-Saint-Front.

On peut dire que Pierre de Saint-Astier passa sa vie à être médiateur entre la vieille ville, la *Cité*, où il avait sa cathédrale et son château fortifié, et la ville nouvelle, le *Bourg* du Puy-Saint-Front. Le fameux traité de paix de 1240 entre les deux antagonistes fut son œuvre, mais qui fut bientôt violée. En 1250, les habitants de la *Cité* se rendirent coupables d'offenses si graves envers les bourgeois du Puy-Saint-Front, que l'évêque fut obligé de sévir ; ils furent condamnés à une pénitence publique et durent se rendre processionnellement à l'église des Frères Prêcheurs, *tous en chemise*, et là, à genoux, demander pardon à la bourgeoisie du Puy-Saint-Front. Ce jour-là, la suprématie du Puy-Saint-Front fut conquise sur la *Cité*.

Et, cependant, ce bon évêque voulait sauvegarder les intérêts de tous, car il se compromit bientôt auprès de Louis IX en soutenant la cause de la *Cité* et du comte du Périgord contre les prétentions du Bourg et celles du roi ; il fut assiégé dans son château par le sénéchal de Périgord, en même temps qu'Elie de Taleyrand résistait dans sa forteresse des Rolphies ou des Arènes. Il paraît cependant qu'il n'attira pas sur sa tête de cruelles représailles ; il s'était mis du côté des victimes, le roi lui pardonna.

Pierre de Saint-Astier avait élevé, en 1242, le couvent des Frères Prêcheurs de l'ordre de Saint-Dominique sur l'emplacement où l'on croyait que saint Euparque, fils du comte de Périgord, avait bâti un monastère, espérant ainsi que les religieux placés entre les deux villes seraient un moyen d'apaisement et d'union. C'est lui qui fit constater l'authenticité des reliques de saint Front, l'apôtre du Périgord, que l'on disait avoir été enlevées de son tombeau, lors du pillage et de l'incendie de la ville de Périgueux par les Normands.

Epuisé par tant de travaux et de bonnes œuvres, *propter debilitatem corporis proprii*, et, ce qui est encore plus probable, ainsi que le relatent les lettres accordées par Clément IV, *propter plebis sui malitiam*, à cause de la méchanceté de son peuple, il obtint, après de longues sollicitations, la résignation de son évêché. Il se retira au couvent des Frères

res Prêcheurs de Limoges, où il prit l'habit de dominicain, et mourut le 14 juillet 1275, en odeur de sainteté. Il fut inhumé dans le chœur de l'église du monastère. Le P. Dupuy a donné l'építaphe élogieuse que les Frères avaient placée à gauche de son tombeau. Elle nous apprend que Pierre de Saint-Astier avait fait des dons nombreux à cette abbaye en ornements d'église, en constructions et en manuscrits.

La donation suivante, faite à l'abbaye de La Faye, près de Périgueux, et dont nous publions le texte pour la première fois, est une nouvelle preuve de la piété profonde et de la générosité de notre évêque. Le prieuré conventuel de la Faye; de l'ordre de Saint-Augustin, dépendait de l'abbaye de La Couronne, près d'Angoulême; il était sous le vocable de *Beata Maria de Faya*. Sa fondation était due aux seigneurs de La Faye qui, en 1209, donnèrent tous les biens qu'ils avaient dans les paroisses de l'Aiguillac et de Mensignac. On dit qu'ils étaient cinq frères; les deux premiers avaient été évêques, l'un de Saint-Bertrand de Comminges, l'autre de Bayonne (?); le troisième, Armand, était chanoine de Saint-Front; le quatrième, Jean, prieur de la Grande-Sauve; le dernier, Guillaume, était laïque.

P. Dei gratia Petragoricensis episcopus, universis presentes litteras inspecturis in Domino salutem. Notum sit omnibus presentes litteras inspecturis quod nos dedimus et concessimus fratribus Domus de Faia ordinis de Corona unum sextarium frumenti pro salute anime nostre et episcoporum predecessorum nostrorum, predictis fratribus, a nobis, ultimo mandato nostro, a successoribus nostris, annuatim, in celario nostro Petragoricense persolvendum; secundum, etiam, alium sextarium prefatis fratribus conferri pro salute anime bone memorie Armandi de Sancto-Asterio, jam defuncti, fratris nostri, cum voluntate Petri de Sancto Asterio, Donzelli, filii dicti Armandi: solvendum ipsis fratribus in domo dicti Petri, apud Insulam, in perpetuum, tandiù, annuatim, quousque alibi percipiendum dictis fratribus a prefato Petro commode assignetur. In cujus rei testimonium predictis fratribus concessi-

mus litteras sigilli nostri munimine corroboratas. Datum idus februarii, anno Domini M. CCXL. textio.

Pierre (de Saint-Astier), par la grâce de Dieu, évêque de Périgueux, à tous ceux qui verront les présentes lettres, salut dans le Seigneur. Sachent tous ceux qui liront ces lettres, que nous avons donné et concédé aux frères de la Maison de La Faye, de l'ordre de La Couronne, un setier de froment pour le salut de notre âme et de celles des évêques nos prédécesseurs, lequel setier sera livré annuellement, selon notre suprême recommandation, par nous et nos successeurs, dans notre grenier de Périgueux ; qu'un second setier sera encore payé aux frères sus-nommés pour le salut de l'âme de notre frère de bonne mémoire, Armand de Saint-Astier, mort depuis peu ; don fait avec l'assentiment de Pierre de Saint-Astier, damoiseau, fils dudit Armand. La livraison aux frères aura lieu dans l'habitation dudit Pierre, à l'Isle, et cela à perpétuité, chaque année tant et jusqu'à ce que Pierre assigne aux frères désignés un autre local à sa convenance. En témoignage de quoi nous avons concédé auxdits frères ces lettres corroborées par la garantie de notre sceau (1).

Donné le jour des Ides de février, l'an du Seigneur Mil deux cent quarante-trois.

E. GALY.



ENGEINTE MURALE GALLO-ROMAINE DE LA CITÉ,

A PÉRIGUEUX.

Lorsque la puissance impériale, affaiblie par l'extension de ses domaines, eut assisté, frémissante, à la violation de ses

(1) Le sceau est perdu, son attache en parchemin tient seule, encore, au titre, qui n'a que 0,14 centimètres de largeur sur 0,09 centimètres de hauteur et qui est écrit en très-fine et élégante minuscule. (Collection calligraphique du Musée départemental.) — Donné par M. Alexis Lapeyre.

frontières par les populations barbares qui convoitaient des contrées fertiles et un ciel plus doux, elle sentit, mais trop tard, qu'elle ne pouvait plus protéger les peuples nombreux qui faisaient partie de la grande famille romaine. La Gaule avait été une des premières provinces envahies par les peuplades germaniques, invasion favorisée par les Gaulois eux-mêmes, les des exactions des magistrats romains et des lourdes charges que leur imposaient les fonctions municipales; le peuple des campagnes secoua le joug servile sous lequel il gémissait, et la décomposition de l'empire marcha à grands pas. Ce fut en vain que des généraux d'origine gauloise, valeureux et dignes, tels que les Posthume et les Tétricus, se revêtirent de la pourpre; ils ne purent arrêter la chute du colosse; leur triomphateur, Aurélien, malgré son mérite, ne ramena ni la grandeur, ni la sécurité de l'Empire.

Les empereurs romains qui prirent pour séjour Arles, Lyon, Tours, Paris, ne réussirent pas à redonner la vie au corps qui se mourait. Enfin, sous Honorius, la Gaule dévastée n'offrait plus que d'immenses ruines. Ce fut alors qu'un édit, qui ne fut rendu obligatoire qu'en l'an 438, prescrivit aux cités la reconstruction de leurs murs et l'autorisation d'employer, pour ces travaux, les monuments antiques renversés.

Le nombre des habitants était bien diminué, et chaque ville, pour s'abriter derrière ses remparts, n'eut pas à tracer l'enceinte d'une vaste citadelle; chaque cité eut la sienne; on en a retrouvé quelques parties à Bordeaux, Angoulême, Toulouse, Poitiers, Tours, etc. Celle de Vésone avait environ 950 mètres de circonférence. Des tours rondes en saillie se reliaient aux courtines par des pierres de taille énormes provenant comme toutes les autres des édifices païens abattus. Les deux dessins faits par M. Hippolyte Dupuy sont pris sur un des côtés extérieurs du nord, et en donnent une idée exacte. C'est dans ce mur qu'ont été entassés des débris de tout genre, tels que colonnes, entablements, chapiteaux, corniches, tombeaux, autels, inscriptions, en un mot, tout ce qui restait de la ville gallo-romaine. La base des tours et quelques portions des courtines sont renforcées, à l'intérieur,



FRAGMENTS DE L'ENCEINTE MURALE GALLO-ROMAINE DE LA CITÉ
DE PÉRIGUEUX.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD. — TOME 1^{er}. 1^{re} LIV. — 3^e PL.

par une couche haute de 3 à 4 mètres formée de matériaux provenant de Vésone. La grande salle du château de Barrière, qui repose sur une partie de cette enceinte, a tout son sol formé par des fûts de colonnes cannelées, couchés les uns sur les autres et de 3 mètres d'épaisseur, en tous sens.

Les pierres sont placées à sec, sans mortier, et dans les parties conservées, il est impossible de faire pénétrer l'ongle entre les joints. L'amphithéâtre romain était compris dans cette enceinte. Les comtes de Périgord l'utilisèrent pour leur citadelle. L'entrée principale était à l'est; elle existe encore; elle est cachée sous la terrasse de la maison de M. Boisseuilh. Sa porte et les deux tours qui la flanquent, si elles étaient dégagées, seraient certainement un des monuments antiques les plus curieux de Périgueux et de la France. La baie a 6 mètres sous clef. A droite de l'entrée, existe un corps de garde qui est un monument unique.

Grâce à la Société Française d'archéologie, nous avons pu, en 1860, fouiller et dessiner, en compagnie de MM. Félix de Verneilh et Eugène Massoubre, cette magnifique ruine; mais nous ne pûmes pas faire comprendre à l'administration municipale l'importance qu'il y avait, pour la ville de Périgueux, à devenir propriétaire d'un édifice qui aurait appelé dans nos murs le monde entier des curieux et des savants; et voilà comment cette porte gigantesque, véritable arc de triomphe, est encore cachée et ne reparaitra à la lumière que lorsque notre Société aura tenté de nouveaux efforts, avec le concours de la ville de Périgueux, qui a un intérêt réel à sauver ce monument.

E. GALY.

LETTRE INÉDITE DE M^{sr} DU LAU,

ARCHEVÊQUE D'ARLES.

Jean-Marie Du Lau d'Allemans naquit dans la paroisse de Biras, au château de la Coste, le 30 octobre 1738. Il acheva ses études à Paris, au collège royal de Navarre, sous les yeux

de son oncle l'abbé Du Lau, curé de Saint-Sulpice. En 1770, la province ecclésiastique de Vienne le désigna pour être agent-général du clergé. Dans ce poste difficile, où il fut appelé à discuter au conseil du roi les intérêts de l'Eglise, il déploya une capacité et des talents rares, qui lui valurent la confiance du premier ordre de l'Etat. Aussi Louis XV n'hésita pas à le nommer, en 1775, à l'archevêché d'Arles, vacant par la mort de M^{re} de Jumilhac, bien qu'il n'eût pas occupé auparavant de siège inférieur. C'était une faveur fort grande alors et bien justifiée du reste par celui qui en fut l'objet.

A la nouvelle de la nomination de l'abbé Du Lau à l'archevêché d'Arles, la municipalité de Périgueux s'empressa d'adresser à cet illustre compatriote une lettre de félicitations. Nous transcrivons ici la réponse de l'abbé Du Lau aux maires et consuls de Périgueux, d'après l'original, que nous avons découvert à la bibliothèque publique de la ville.

« L'intérêt, Messieurs, que vous avez la bonté de prendre à ma nomination à l'archevêché d'Arles ajoute infiniment au prix de cette grâce. Si quelque chose pouvait me rendre digne d'une marque d'attention aussi flatteuse, c'est le tendre attachement que je conserverai toute ma vie pour ma patrie et mes concitoyens. L'honneur d'être né Périgourdin sera toujours à mes yeux le premier des titres.

» Je suis avec un sincère et respectueux dévouement, Messieurs, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

» L'abbé DU LAU, nommé à l'archevêché d'Arles.

» Paris, 27 mars 1775.

» MM. les maires, consuls et autres officiers municipaux de Périgueux. »

M^{re} Du Lau fut sacré à Paris, le 1^{er} octobre suivant. On connaît son immense et inépuisable charité : à l'exemple de cet évêque de Périgueux, dont nous avons écrit l'histoire (1),

(1) *Essai historique sur M^{re} de Francheville, surnommé le Père des Pauvres, évêque de Périgueux, 1693-1702, d'après des documents inédits, Périgueux, Dupont, in-8°.*

l'archevêque d'Arles consacra sa fortune très-considérable (150,000 livres de rentes environ) au soulagement des pauvres et à des établissements d'utilité publique dans son diocèse. En 1789, il fut chargé par ses diocésains d'aller défendre aux Etats-généraux la cause de Dieu et de l'Eglise. Tant de vertus et de talents ne purent le préserver des fureurs révolutionnaires : il tomba, comme un soldat, dans l'église des Carmes, à Paris, sous les piques des septembriseurs (? septembre 1792) (1).

A. DUJARRIC DESCOMBES.



LE CLUSEAU DE SAINT-LÉON-SUR-L'ISLE.

Au mois d'octobre 1872, étant chez ma sœur à Neuvic, j'ai fait avec mon gendre, M. de Gourcy, des fouilles dans une caverne ou *cluseau* que je connaissais depuis mon enfance, et qui s'ouvre sur la pente des coteaux surplombant la rive gauche de la rivière de l'Isle, dans la commune de Saint-Léon et à deux kilomètres environ du château de Neuvic. On s'est enfoncé à 1 mètre 50 cent. environ dans un limon rouge très tenace, qui est très positivement un dépôt alluvionnel des eaux de la rivière, à une époque très éloignée. Nous avons trouvé, empâtés dans ce limon et à des profondeurs un peu diverses, de nombreux fragments de poterie, des ossements d'oiseaux, des ossements de petits rongeurs et de quelques carnassiers, loups ou chiens ; quelques silex, dont un charmant couteau, une jolie hachette, semblant sortir des mains de l'ouvrier, tant elle est bien conservée ; un disque en une substance jouant le marbre, de 5 à 6 centimètres de diamètre, avec un évidement intérieur de 1 cent. et demi environ ; et enfin des fragments ou débris d'ossements humains, des

(1) On égorga à ses côtés son vicaire-général, l'abbé Armand de Foucauld de Pontbriand, né à Celles (Dordogne), le 24 novembre 1751.

portions de mâchoire ayant encore des dents dans les alvéoles, et une portion de tête humaine dont la cavité crânienne était pénétrée par le limon rouge qui s'y était durci et moulé. Cette portion de tête, qui était à peu près intacte lorsque l'ouvrier l'a mise à découvert, s'est effritée et brisée en nombreux morceaux sous l'action de l'air et d'une dessiccation absolue. Nous avons également trouvé dans les couches limoneuses plusieurs foyers avec des morceaux de charbon intacts.

J'ai soumis ces divers objets à l'appréciation de M. l'abbé Lambert, savant géologue, vicaire de Notre-Dame-des-Victoires, à Paris. Il a jugé qu'ils pouvaient répondre à l'âge des *Kjoekken-moeddings* (1) du Danemark et être antérieurs à la pierre polie. J'ai fait aussi, au sujet de cette fouille, un rapport détaillé au Comité des travaux historiques. Je ne désespère point, si je puis la continuer dans un voyage subséquent à Neuvic, d'arriver, en m'enfonçant dans le sol, à une civilisation antérieure à celle que j'ai rencontrée jusqu'ici. C'est au moins l'opinion de M. l'abbé Lambert, et c'est ce qui s'est passé dans des fouilles analogues. Peut-être la Société jugera-t-elle qu'il ne serait pas indifférent de relater l'existence de la caverne de Saint-Léon-sur-l'Isle dans une revue des monuments ou vestiges pré-historiques du Périgord.

Comte DE MELLET.

Chaltrait, par Montmort (Marne).



VARIA.

Le dolmen de Saint-Aquilin a été fouillé, il y a peu de jours, par MM. Galy, de Lestrade de Conti et E. Guiller, grâce à l'obligeance de M. le docteur Prad, qui a mis à la disposition de nos collègues tous les moyens qui pouvaient faciliter leurs recherches. Les objets

(1) Amas coquilliers, débris de cuisine (Danemark).

découverts dans cette sépulture, qui paraît appartenir à l'époque de la pierre polie, sont au nombre de cinquante environ. Ils seront le sujet d'une dissertation spéciale dans le prochain Bulletin.

Le dolmen d'Eymet, exploré cette année par M. Dombrowski, a dû l'être incomplètement, car M. Hoareau de la Source, membre du Conseil général de la Dordogne, vient de faire don au musée départemental d'un anneau en pierre calcaire et d'un couteau en silex trouvés dans ce dolmen. Nous ne saurions trop recommander aux personnes qui se livrent à de pareilles recherches de procéder avec lenteur et avec soin au criblage de la terre qui recouvre ou qui remplit ces sépultures.

Les pierres druidiques de Carnac (Morbihan), ce prodigieux souvenir de l'ancienne Gaule, qui reste, au milieu des merveilles de notre civilisation, comme un objet d'étonnement et de rêverie pour la postérité, vont enfin pouvoir échapper aux actes de vandalisme qui, depuis tantôt soixante ans, menaçaient leur existence, et n'auraient pas tardé sans doute à les faire à jamais disparaître.

Au *xvi^e* siècle, le chanoine Moreau comptait, en effet, 12,000 à 15,000 menhirs à Carnac : on n'en voit plus aujourd'hui que quelques milliers à peine. Tantôt les habitants les brisent pour former avec leurs débris des talus de pierres dont ils entourent leurs champs ; d'autres fois, les paysans viennent avec indifférence y chercher dans des tombereaux, pour en engraisser leurs terres, les cendres des milliers de victimes humaines dévorées par le feu et réclamées par l'impitoyable religion des druides, détruisant ainsi sans horreur ni respect ce terrible monument de la superstition des vieux âges.

Le monument de Carnac n'en est pas moins encore prodigieux. Les dix avenues formées par les onze alignements de menhirs, qui, partant de la métairie de Menec, se prolongent pendant plus de 1,500 mètres pour rencontrer, après quelques interruptions, le tumulus en face duquel s'élevait le célèbre cromlech qui servait de sanctuaire aux druides, ont pu braver les siècles et sont restés debout, indéchiffrables, et gardant, même en face des savants, le secret de leur sauvage et dédaigneuse grandeur.

Malheureusement, cette réunion de menhirs, cette phalange de pierres levées, cette surprenante armée de rochers informes, mais symétriquement alignés, qui font de cette partie de la côte armori-

caine comme une terre sacrée, ne sont pas dans le domaine public. Elles appartiennent à de simples particuliers, peu soucieux d'en assurer la conservation. Était-il légalement possible, pour les préserver d'une destruction plus ou moins prochaine, de recourir à la loi du 3 mai 1841 sur l'expropriation ? Aucune loi n'a défini l'utilité publique, et la jurisprudence administrative fournit de très-nombreux exemples dans lesquels l'utilité alléguée n'a pas paru assez pressante pour faire fléchir le principe du respect dû à la propriété.

Mais, en se reportant à la discussion de la loi sur l'expropriation pour cause d'utilité publique, le ministre de l'instruction publique, des cultes et des beaux-arts, a pu se convaincre que cette loi pouvait, à la rigueur, devenir applicable lorsqu'il s'agissait de la conservation d'un monument historique.

C'est ainsi qu'il advint pour le chœur de l'église de Cunault, dans le département de Maine-et-Loire, aliéné à l'époque de la Révolution française et devenu propriété particulière, tandis que la nef était demeurée affectée au culte ; l'administration en obtint l'expropriation et put le réunir à l'église dont il faisait autrefois partie.

De même l'intérieur et les abords des théâtres antiques d'Arles et d'Orange, ainsi que l'amphithéâtre romain de la première de ces villes, étant obstrués par des maisons appartenant à des particuliers, le gouvernement prononça l'expropriation de toutes les constructions modernes bâties en partie sur le sol de ces monuments ou qui en gênaient l'accès.

Aussi, en présence de ces décisions antérieures, le ministre a-t-il cru pouvoir soumettre à la signature du maréchal de Mac-Mahon un décret déclarant d'utilité publique la conservation des pierres de Carnac et autorisant en conséquence l'administration à ordonner leur expropriation en tant que de besoin.

Cette expropriation pourra comprendre une étendue de plusieurs hectares, notamment les champs de Menec et de Kermario. Les frais d'acquisition seront supportés par les communes de Carnac et Aurau, par le département du Morbihan, dont le conseil général a voté une allocation importante, et enfin par le Trésor public.

Depuis le moyen-âge, l'église de Saint-Georges des Barris, à Périgueux, devait être un lieu de pèlerinage très-fréquenté. Sans rapporter l'inscription du tombeau du musée trouvé dans la base de cette église, on peut s'en convaincre par un passage du *Livre-registre* de M. de Veyrel, seigneur de la Jarthe, que possède M^{me} Jar-

javay, veuve de l'éminent professeur de la Faculté de Médecine de Paris.

On lit à la date de décembre 1363 :

« Le 27 dudit mois, Jacques Bruneteaud, un des faux témoins de mon conseil Veyrel, a esté exécuté à mort et pendu et estranglé devant la fontaine de Saint-Georges, pour avoir tué d'une arquebusade un pauvre pèlerin au mesme lieu où il a esté exécuté. »



La distribution des prix aux élèves de l'école municipale des beaux-arts de Tours a eu lieu, il y a quinze jours, dans les salons de la mairie. M. le préfet d'Indre-et-Loire, M. le maire de Tours et une foule de personnes notables de la ville y assistaient. Notre collègue et compatriote M. Emile Lafon, directeur de l'école, a prononcé un discours très-applaudi dont nous avons remarqué le passage suivant :

« J'ai nommé tout à l'heure quelques-uns des grands artistes qui illustrèrent la Touraine ; mais combien sont restés inconnus de ces architectes puissants, de ces modestes tailleurs de pierres, comme ils s'appelaient, de ces charpentiers hardis et savants, de ces sculpteurs sur bois qui construisirent et ornèrent ces milliers de monuments qui enrichissaient ce pays et la France entière !

» Le temps, les guerres et l'ignorance en ont malheureusement bien réduit le nombre partout ; et il fut une époque sinistre où l'on se fit un plaisir, aussi lâche que fou, de mettre la mine et la pioche à ces merveilles d'architecture et de mobilier. Nous ne sachions pas qu'elles aient été avantageusement remplacées par ces constructions sans solidité et sans art, demeures le plus souvent sans attrait et dans lesquelles ni le souvenir du berceau ni celui du trépas des aïeux ne devaient plus se conserver.

» Que n'y avait-il pas à dire de ces temples et de ces monuments civils où tous les arts et tous les métiers trouvèrent l'occasion d'un complet développement et dont les cités du moyen-âge surent se glorifier ?

» Lisez ce que dit de la ville de Tours ce voyageur du XVe siècle dont vos archives littéraires conservent le manuscrit : il la place au-dessus de Rome pour la beauté et la richesse de ses monuments.

» Le temps, les troubles civiques ont passé, disons-nous, sur ces merveilles de l'art sans parvenir à les détruire toutes, et dans la dixième partie qui nous en reste encore, il y a de quoi

justifier notre orgueil national, guider nos études et former notre goût. »

Est-il bien vrai qu'on vient de retrouver dans les magasins du Louvre des fragments du bras gauche de la Vénus de Milo, et qu'ils prouvent que ce bras était élevé ? Mais que tenait la main ? M. Ravaisson a annoncé à l'Académie des inscriptions et belles-lettres que ces débris seraient exposés, désormais, à côté de la statue. La solution du problème n'est pas encore résolue. *Adhuc sub judice lis est.*

Nous nous sommes égayés, il y a quelque temps, dit la *Patrie*, sur l'acquisition faite par M. de Bismarck, en Grèce, du monopole exclusif des fouilles de l'Olympe. Il y avait là, en effet, un rapprochement de Jupiter tonnant qui s'indiquait de lui-même. En outre, on comprenait facilement qu'une nation comme la Prusse, assez dépourvue de richesses artistiques, ait songé à employer une partie de ses économies à l'achat d'un stock de Praxitèles ou autres Phidias, à forfait, suivant les hasards de la pioche.

Nous avons peut-être tort de ne pas nous arrêter sérieusement sur cette acquisition. Tout est sérieux avec M. de Bismarck. La *République française* publie une longue et très-précise correspondance d'Athènes, d'où il résulte que le traité passé par la Prusse, à un point de vue purement artistique, pourrait gêner beaucoup, pour ne pas dire annihiler, incessamment, notre Ecole d'Athènes. En effet, par un article de la convention ci-dessus : « l'Allemagne se réserve le droit *exclusif* (et cela pendant cinq ans à partir du jour de la découverte de chaque objet) de prendre des empreintes et des moulages. Elle aura, en outre, le droit de prendre également des empreintes et des moulages de tous les objets qui *seraient découverts sans son concours*. » On voit les conséquences : elles ne tendent à rien moins qu'à mettre bientôt l'archéologie européenne aux ordres de l'Allemagne.

La présente Livraison est accompagnée de trois planches, représentant : la première, le portrait de M^{re} Guillaume Le Boux, évêque de Périgueux ; les deux autres, une partie et des fragments de l'enceinte murale gallo-romaine de la Cite de Périgueux.

Vu :

Le Secrétaire-Général,

EUGÈNE MASSOUBRE.

SÉANCES MENSUELLES

DE LA

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD.

Séance du jeudi 4 juin 1874.

Présidence de M. le docteur GALY.

La séance est ouverte à deux heures.

Sont présents : MM. le docteur Galy, Alexis Lapeyre, l'abbé Riboulet, F. Villepelet, A. Gisclard, l'abbé René Bernaret, le marquis de Campagne, le docteur Jaubert, Emile Garès, Mercier-Lacombe, J. Mandin, Th. Sorbier, G. Sorbier, A. Dujarric-Descombes, l'abbé Granger, le docteur Parrot, Naboulet, H. Dupuy, Bussière, E. Guillier, Bleyne fils, H. Mourié, I. de Valbrune, le docteur Debets de Lacroussille, Eugène Massoubre.

Le procès-verbal de la séance d'installation du 27 mai est adopté.

M. l'abbé RENÉ BERNARET demande que les noms de MM. les membres de la Société soient inscrits sur un tableau affiché dans la salle. — Adopté.

Il propose que l'heure de l'ouverture des séances soit modifiée. Celle de 2 heures de l'après-midi, incommode pour quelques membres de la ville, est trop rapprochée du départ des trains pour ceux de la campagne qui veulent repartir le même jour.

L'assemblée décide que les séances auront lieu désormais à midi et demi.

M. l'abbé RENÉ BERNARET demande, en outre, qu'on s'occupe d'un questionnaire d'archéologie et qu'on l'envoie à tou-

tes les personnes pouvant le remplir utilement, avec prière d'écrire très-lisiblement les noms propres.

Cette proposition est adoptée, et l'assemblée décide qu'une commission sera nommée pour examiner le questionnaire dressé en d'autres temps par M. l'abbé René Bernaret et pour en extraire ce qui sera applicable à notre Société.

M. l'abbé RENÉ BERNARET présente ensuite une série d'observations relatives à la publication des travaux de la Société. Ainsi, il désirerait que, dans la prochaine livraison du *Bulletin*, il y eût le dessin de quelques monuments et de quelques inscriptions. On pourrait demander à M. J. de Verneilh le dessin de l'église de La Chapelle-Saint-Robert, chef-d'œuvre d'art roman, et de la pierre branlante de Saint-Estèphe. On pourrait aussi faire relever quatre inscriptions de la grande et belle église de Saint-Avit, celles de Saint-Amand-de-Coly, celles de l'église de Saint-Martin-de-Limeuil. On publierait aussi le dessin de quelques dolmens, par exemple celui de Brantôme, celui de Paussac. Enfin, il paraîtrait utile à M. l'abbé Bernaret de donner la physionomie ancienne des villes de Périgueux, de Bergerac, de Nontron, de Ribérac, de Sarlat, avec leurs anciens monuments, établissements civils ou religieux, et avec les noms antiques et nouveaux de leurs rues.

La Société décide qu'il sera tenu compte de ces observations dans la plus large mesure possible.

En ce qui concerne particulièrement l'église de La Chapelle-St-Robert, il est dit que M. Mandin, architecte, et M. Boulle, photographe, tous les deux membres de la Société, se concerteront pour la reproduction de ce monument dans son ensemble et dans ses détails.

M. le docteur GALY, président, donne lecture de la lettre suivante, que lui a adressée M. Philippe de Bosredon, l'un des vice-présidents élus :

Paris, 3 juin 1874.

« Monsieur le président,

» La Société historique et archéologique de la Dordogne m'a fait l'honneur de me désigner comme l'un de ses vice-présidents. J'ai été

très-sensible à ce témoignage de sa bienveillance, d'autant plus flatteur qu'il était adressé à un absent, et je viens vous prier de faire agréer à mes honorables collègues mes remerciements les plus pressés. Les obligations impérieuses qui me retiennent à Paris ne me permettent pas d'assister régulièrement aux séances de la Société, mais elles ne m'empêcheront point de participer à ses travaux. Je ferai tous mes efforts pour lui prouver, par une collaboration active, l'intérêt que je porte aux études qu'elle entreprend, et le prix que j'attache à la distinction dont elle m'a honoré.

» Agréé, je vous prie, monsieur le président, l'assurance de ma considération très-distinguée.

» Ph. DE BOSREDON. »

Cette lettre est accueillie avec satisfaction, et l'assemblée vote des remerciements à M. Philippe de Bosredon pour l'offre de sa collaboration.

Il est donné lecture d'une lettre de M. du Mas-Paysac, maire de Cressensac, qui exprime ses regrets de ne pouvoir assister à la séance de ce jour. S'il avait été présent, il aurait formulé la proposition suivante : « A la fin de chaque Bulletin, on fera connaître ce qui devra être publié au suivant, et chaque membre de la Société sera invité à fournir les renseignements qui sont à sa disposition. »

Cette proposition est prise en considération.

Il est également donné lecture d'une lettre de M. le docteur Rey, juge de paix du Bugue, qui, empêché par des devoirs de famille d'assister à la séance d'installation, ainsi qu'à la réunion de ce jour, prie l'assemblée d'agréer ses excuses et ses regrets.

M. VILLEPELET, archiviste du département, dépose sur le bureau un mortier en bronze du commencement du xvi^e siècle, orné de sujets religieux, et un calice en argent, avec ornements au repoussé, de la fin du xvi^e siècle. Puis il communique une lettre qu'il a reçue de notre honorable collègue M. l'abbé Cheyssac, curé de Monsac, qui aurait découvert, dans le bourg de Monsac, par suite de l'élargissement d'un chemin, « une série de tombeaux circulaires, au nombre de huit, creusés dans le tuf et renfermant, avec du charbon, des ossements calcinés, unis à quelques débris de poteries gros-

sières et à un silex taillé. Deux de ces cavités circulaires, encore à demi engagées dans le talus de la route, ont pu seules être conservées, grâce à la protection du maire et du curé ; elles sont revêtues à leur partie supérieure d'une petite arcature de maçonnerie, ce qui permet des études ultérieures sur place. »

La Société donne acte de cette intéressante communication.

M. le marquis DE CAMPAGNE dit qu'il existe dans la commune de Bayac, sur le chemin qui conduit au château de M. le marquis de Losse, deux tombeaux circulaires qui ont été coupés par la construction de ce chemin, et dont la moitié subsiste encore dans le talus. M. le vicomte de Gourgues, beau-père de M. le marquis de Losse, pourrait donner des renseignements sur ces tombeaux.

M. BUSSIÈRE, avocat, signale l'existence de tombeaux de pierre à Condat, près Brantôme. Il démontre la nécessité de garantir quelques-uns de ces tombeaux, qui ne sont respectés ni par la bêche des paysans ni par le pic des ouvriers de la route. Il dit qu'il serait utile d'en étudier le caractère et surtout de remonter à leur origine, qui paraît être antérieure au moyen-âge proprement dit. Ces tombeaux sont en très-grand nombre. Ils sont placés au pied des rochers sur lesquels est bâti Condat.

M. Bussière offre de se transporter sur les lieux, de faire mettre de côté quelques-uns de ces tombeaux, de recueillir les objets intéressants qu'ils peuvent receler et quelques-uns des ossements qu'ils contiennent. Il remettra à la Société un rapport sommaire sur son opération.

M. l'abbé RENÉ BERNARET dit qu'en effet, le lieu de Condat, qui possède une vieille église et un vieux château, et qui paraît avoir été très-important dans les siècles passés, renferme, au levant et au couchant de son église, une multitude de cercueils en pierre. Ils étaient aussi pressés, il y a quelques annés, que les cercueils de bois dans les cimetières de nos villes et de nos bourgs ; beaucoup de paysans s'en servent comme d'auges pour leurs bestiaux. Ces tombeaux sont tournés du côté de l'Orient ; ils sont peu élevés et ont un

couvercle plat. M. l'abbé René Bernaret en a vu ouvrir quatre, qui se touchaient. Il n'y avait dedans que le squelette, les bras croisés et la tête penchée du côté droit. Dans l'un des quatre, on trouva deux squelettes. C'est de tombeaux semblables, posés dans le même champ, qu'ont été recueillis deux objets, un christ et une médaille. Le christ, posé sur une croix à double croisillon, sur laquelle on lit : *Maria ora pro me*, n'a pas la tunique ; il paraît être du xvii^e siècle. Quant à la médaille, elle a été perdue.

Pourquoi, dit M. l'abbé Bernaret, tant de tombeaux de pierre dans un lieu si ignoré aujourd'hui ? On peut croire que Condat était, autrefois, plus important ; on peut croire aussi que son église était primitivement une église centrale pour le baptême et pour les sépultures, les chrétiens se plaisant, en certain temps, à choisir leur tombeau près de leur berceau. Pourquoi, d'ailleurs, les chrétiens de ces siècles de foi n'auraient-ils pas choisi leur sépulture dans un lieu plutôt que dans un autre, pour reposer à l'ombre d'un sanctuaire vénéré et sous la protection d'une communauté ou commanderie qui garderait leur dépouille, alors souvent violée par des voleurs, comme nous le voyons dans les conciles ? Les gardiens de Condat étaient des chevaliers de Malte.

Les tombeaux de Condat, ainsi que d'autres qui existent en quelques départements, étaient enfouis peu profondément et par lignes régulières. On comprend aisément la facilité qu'il y avait de les fouiller, et d'y insérer, dans un moment donné, le corps d'un enfant ou d'un autre membre de la famille.

A l'ouest du même cimetière, est une autre pièce appelée l'Ancien-Cimetière, et, autrefois, par quelques-uns, le Cimetière-du-Chien. Cela voudrait-il dire qu'on plaçait là ceux qui avaient vécu séparés de la communion de l'Eglise ?

Ces tombeaux de pierre prouvent le respect que les familles portaient à leurs morts ; et cet usage, si louable, qui remonte bien haut dans l'antiquité, se perpétua jusqu'au xvi^e siècle pour un grand nombre de familles qui pouvaient faire les frais d'une pierre.

Finalement, les tombeaux de Condat que l'on voit aujour-

d'hui ne paraissent pas remonter à une très-haute antiquité ; mais cela ne veut pas dire que dans le même champ il n'y en a pas d'autres non encore découverts qui auraient le cachet des temps antérieurs, pour la hauteur, la position de la tête et des épaules, la forme du couvercle, et les vases ou autres objets qu'ils contiendraient.

Les savants, dit en terminant M. l'abbé Bernaret, donnent une origine celtique au mot Condat, signifiant *confluent*, origine qui paraît justifiée, à Condat, près Brantôme, par la jonction de la Côle à la Drône, et à Condat-sur-Vézère, par la jonction du Coly à la Vézère. Ne serait-il pas permis de dire, sans blesser leur opinion, que Condat vient de *Condatum*, mot de la basse latinité qui, au moyen-âge, signifiait domaine, comté, seigneurie ?

M. le docteur GALY répond : Nous remercions M. l'abbé René Bernaret de son intéressante communication, et nous croyons, comme lui, que le cimetière de Condat remonte à une haute antiquité. Quant à l'étymologie du mot Condat, nous lui ferons observer qu'il trouvera le mot de *condatescum* employé dans la vie de saint Claude (Annales bénédictines de Mabillon), pour désigner le monastère de Saint-Claude, à cause de sa position au confluent de deux rivières. Si des domaines, des fiefs, ont été désignés par ce nom, c'est qu'ils étaient placés dans les conditions que nous signalons. Sur les cartes des Gaules et sur celles de Bretagne, *condate*, *condatomagus*, *condivicnum condadiscone*, sont toujours à la jonction de deux cours d'eau. *Condat* est un mot gaulois, sans conteste ; *Komhthath*, en irlandais, veut dire jointure, *Komhthathaim*, je joins ; et, en Erse Gaélique, *Komhdhalaich*, joindre, rencontrer.

M. IVAN DE VALBRUNE dit que, sur le territoire de Saint-Astier, on a découvert, en creusant un aqueduc, un tombeau en pierres de taille renfermant des ossements d'homme. Il n'y avait à l'intérieur ni vase ni urne, mais un anneau oxydé. Les pierres du tombeau, grossièrement travaillées, étaient reliées entre elles par un ciment de bonne qualité. Le côté de la tête était carré, non ovale.

M. le docteur GALY dit qu'il serait essentiel, à chaque décou-

verte de ce genre, de conserver les ossements ou au moins le crâne des squelettes. A défaut d'autre indication, on arriverait à une classification ethnique.

M. DUJARRIC-DESCOMBES lit à la Société la lettre suivante de notre collègue M. Martial Delpit, membre de l'Assemblée nationale :

« Il a été un temps, bien éloigné déjà, où j'espérais m'occuper de l'histoire de notre chère province ; la vie qui s'échappe m'oblige à y revenir aujourd'hui. C'est à vous, monsieur et cher compatriote, et à vos doctes amis, qu'il appartient de mettre en lumière les monuments de cette histoire ; tant qu'il me restera un peu de force, j'applaudirai à vos travaux. Je compte bien profiter du premier loisir que me laissera la politique pour mettre un peu en ordre et offrir à la Société que vous avez formée les matériaux que j'ai recueillis autrefois. »

L'assemblée accueille avec une vive sympathie cette communication.

M. Dujarric Descombes donne également lecture d'une lettre inédite, découverte par lui, de Mgr Du Lau d'Allemans, archevêque d'Arles, par laquelle cet illustre prélat remercie le maire et les consuls de Périgueux pour les félicitations qu'ils lui avaient adressées à l'occasion de sa promotion au siège archiépiscopal d'Arles. On y lit cette phrase caractéristique : « *L'honneur d'être né Périgourdin sera toujours à mes yeux le premier des titres.* »

Cette lettre de l'infortuné prélat, massacré à Paris, aux Carmes, pendant la Terreur, fait impression dans l'assemblée, qui décide qu'elle sera insérée dans la première livraison du *Bulletin*.

M. Dujarric fait hommage à la Société de sa brochure nouvellement imprimée : *Aperçu philosophique de la doctrine de Maine de Biran à l'occasion de la nouvelle édition de ses PENSÉES.*

M. VILLEPELET appelle l'attention de la Société sur la question des *chuseaux*. Il dit que, dans ses tournées d'inspection des archives communales, on lui signale souvent des souterrains-refuges. Il en a visité quelques-uns, qui sont très-beaux, no-

tamment au château de Fayolle, près St-Apre ; à Pouyol, près Villamblard, chez M. de Larmandie. On lui en a indiqué d'autres sur les bords de la Dordogne, à Mouleydier, sous l'église de Saint-Cybard ; au village du Cluzel, près du bourg de Liorac ; dans la commune de Saint-Félix-de-Villadeix, etc. Il n'oublie pas que M. de Roumejoux, notre collègue, en a décrit un, avec une grande exactitude, dans les *Annales de la Société d'agriculture* de 1869 ; mais les *cluseaux* et *roffis* du Périgord n'ont pas encore été l'objet d'une étude spéciale. M. Villepelet voudrait, sur ce sujet, un travail embrassant toute notre province, travail analogue à ceux qu'ont publiés M. de Beaufort en 1862 sur les souterrains des limites de la Marche, dans les *Mémoires de la Société des antiquaires de l'Ouest*, et M. le docteur Noulet, en 1870, dans la *Revue archéologique du Midi*. Ce serait là une question fort intéressante, suivant lui, à mettre au concours, en temps opportun.

M. EUGÈNE MASSOUBRE signale l'existence d'un cluseau dans la commune de Manzac ; il l'a exploré en 1861, en compagnie de M. Louis du Mas, alors maire de cette commune et propriétaire du sol.

M. LE PRÉSIDENT signale celui de Valeuil.

La Société décide qu'une commission de cinq membres, un par arrondissement, sera nommée ultérieurement pour examiner la question des cluseaux dans le département de la Dordogne et pour faire un travail d'ensemble. Il est sursis à la nomination de cette commission jusqu'après l'arrivée de nouveaux renseignements qui sont annoncés.

M. GALY met sous les yeux de ses collègues de nombreux objets provenant de Laugerie-Basse et donnés la veille au Musée départemental. Ils consistent en bois de renne et de cerf sciés avec des couteaux en silex, en racloirs doubles, en poinçons et instruments dont la forme est bien connue et qui augmenteront les richesses du Musée. Mais l'attention de la Société est spécialement appelée sur de nombreux fragments de poteries qui ont été trouvés dans les foyers les plus élevés et par conséquent les plus récents de cette station. Ils sont en terre, faits à la roue et cuits au feu ; variés de couleurs, gris, jaunâtres, rouges, noirs. La panse et l'orifice de

quelques-uns, quoique bien endommagés, accuse un galbe d'une certaine élégance. Ces vases ont une grande analogie avec les poteries gallo-romaines qu'on découvre à Vésone ; ce qui en diffère, c'est l'ornementation, qui est à peu près la même sur tous et qui est formée d'une sorte de ruban figurant un tissu ou filet à larges mailles, très-irrégulier et qui a été dessiné sur le vase avant sa cuisson. Sur quelques-uns, par une bizarrerie singulière, le dessin a été obtenu à l'aide d'empreintes, et le parallélisme et la forme des lignes feraient croire, au premier aspect, à des caractères d'une écriture inconnue. Ce sont des débris qui demandent à être étudiés et reproduits dans notre *Bulletin* par la gravure.

M. THÉODORE SORBIER, maire de Montignac, dit que c'est avec raison qu'on a émis l'opinion que toutes les cavernes des temps pré-historiques du Périgord n'ont pas été découvertes. Pour sa part, il en pourrait citer six ou huit dans les environs de Montignac. Il fournira, à cet égard, à la Société, des renseignements plus complets.

M. l'abbé RENÉ BERNARET communique à la Société la copie d'une inscription romane existant au-dessus de la porte d'entrée d'une chapelle de la commune de Saint-Léon-sur-Vézère et se rapportant à un fait du XIII^e siècle. C'est M. l'abbé Maleville, curé de Saint-Léon, qui a bien voulu la relever. La Société l'en remercie, et elle prie M. René Bernaret de faire prendre une empreinte de cette inscription, afin d'avoir un spécimen de l'épigraphie murale de l'époque. D'après la copie mise sous les yeux de la Société, cette inscription paraît avoir été refaite ; elle a trait à un miracle qui aurait eu lieu en 1239. Le P. Dupuy l'a rapportée dans son *Estat de l'Eglise du Périgord*.

M. EUGÈNE MASSOUBRE raconte qu'étant allé récemment visiter l'église de Saint-Cyprien, curieux monument des XII^e et XIII^e siècles, en voie de restauration, son attention s'est portée sur une longue pierre plate, engagée dans la construction de la tour du clocher, à 1^m 80^c au-dessus du sol actuel, et à l'angle du sud-est, où elle interrompt la régularité de l'appareil. Sa longueur, qui se développe sur la façade latérale du sud, est de 1^m 65^c ; elle y fait une saillie de 0^m 09^c ; sa largeur est de

0^m 70^c ; son épaisseur d'environ 0^m 25^c. Une inscription, en partie effacée, règne dans toute l'étendue de la saillie, en dessous. Il serait à souhaiter qu'on en relevât une empreinte ; elle nous apprendrait peut-être la date exacte de la construction du clocher, qui, avant d'être lié à l'église, était probablement une tour de défense, à en juger par l'épaisseur de ses murs, l'aspect de ses voûtes et les meurtrières qui subsistent encore. M. Eugène Massoubre se demande si, d'après les dimensions de cette pierre et la disposition des caractères, on ne serait pas autorisé à conclure qu'elle a dû être le couvercle d'un sarcophage et que son inscription est une inscription tumulaire. Si cette hypothèse était admise, on serait désireux de savoir dans quel but l'architecte du monument avait consenti à rompre l'uniformité de son appareil de construction en y intercalant une pierre tombale et en la mettant en relief de toute la largeur de la bande qui a reçu l'inscription. Est-ce un grand personnage qu'on a eu l'intention d'honorer ainsi et dont on a voulu transmettre le nom et rappeler les bienfaits aux générations les plus reculées ? On pourrait aller loin dans le champ des hypothèses. Il convient d'attendre l'estampage que la Société jugera certainement à propos de faire relever.

M. Eugène Massoubre signale ensuite à la Société les riches boiseries de l'intérieur de l'église de Saint-Cyprien. On y remarque deux admirables statues en bois de saint Augustin et du bienheureux Alain de Solminhiac, ainsi qu'une chaire sculptée, représentant, dans ses panneaux, les quatre évangélistes, avec leurs attributs. M. l'abbé du Plantier, notre honorable collègue, curé doyen de la paroisse, a bien voulu lui promettre de faire sur ces boiseries un travail historique et descriptif, qui paraîtra dans une des prochaines livraisons du *Bulletin*.

En terminant, M. Eugène Massoubre dit qu'il ne peut s'empêcher de déplorer les récentes constructions que l'Etat a fait entreprendre à Saint-Cyprien pour convertir en magasin des tabacs l'ancien prieuré attenant à l'église. Alors que partout les administrations dépensent des sommes considérables pour isoler les églises en les débarrassant des bâtiments para-

sites qui les masquent ou en compromettent la solidité, l'Etat vient d'appliquer des constructions sur le mur nord de cet antique monument, qui peut être à tout instant menacé d'incendie par la fermentation des tabacs emmagasinés.

M. le docteur GALT prend la parole : Il y a quelques jours, dit-il, en lisant la dédicace du F. J. Blancone en tête de la traduction du *Traité des Anges et Démon*s, du R. P. Maldonat, par François Arnaud de Laborie, j'ai pu me convaincre de nouveau que le savant chanoine de Périgueux n'a pas fait imprimer son *Mémoire sur les Antiquités de Périgueux*, que Belleforest signale et qu'il avait lu, mais manuscrit seulement. Voici ce passage :

A Monsieur de Laborie, grand archidiacre et chanoine, à Périgueux.

Monsieur,

« Cette version du *Traité des bons et mauvais anges* (1) a esté jugée si nette et naïve qu'on l'a estimée devoir estre tirée du creux et obscur cachot où elle gisoit, entre plusieurs autres monumens de vostre bel esprit, comme morte et ensevelie, pour jouir de la belle lumière du soleil, et vivre et converser entre les hommes. Je seay bien que votre modestie assez connue à tous ne voudroit pas que ce discours portast vostre nom sur son front, pour ne commencer maintenant d'estre connue au monde par un effort si léger, ayant mesprisé infinies occasions d'estre célébré par la bouche des hommes savans, par plusieurs plus hardies et hautaines entreprises.... mais vous avez acquis si grande réputation pour avoir bien faict qu'il ne vous chaut pas d'estre honoré pour avoir bien dict ou escrit.. que si vous me dictes : Qu'avois-je affaire de trompeter vostre nom ? Je répons que ça esté : premièrement, l'affection ; secondement, afin de vous rendre ce thrésor qu'il vous plust me donner en garde ; tiercement, pour vous convier à n'envier point au public tant de beaux et riches traictés tant de vostre invention que traduction qui moisissent dans vostre cabinet.... »

Cette publication est de 1605, et Arnaud de Laborie mourut en 1607, dans un âge très-avancé. — La *Cosmographie* de Munster augmentée par Fr. de Belleforest est de 1575.

(1) A Paris, chez François Huby, rue Saint-Jacques, à l'enseigne du Soufflet-Vert, devant le collège de Marmoutier, 1605.

M. DUJARRIC-DESCOMBES annonce qu'ayant entendu dire par une personne érudite que le livre d'Arnaud de Laborie se trouvait dans la bibliothèque de Mgr Gousset, archevêque de Reims, et avait figuré au catalogue de Sainte-Geneviève, où l'aurait vu Leydet, avant la Révolution, il a reçu du chanoine secrétaire de Mgr Landriot, successeur de Mgr Gousset, une lettre lui annonçant que le livre d'Arnaud de Laborie ne se trouvait pas parmi les livres de Mgr Gousset, légués à sa ville archiépiscopale. D'un autre côté, M. Clédat, élève pensionnaire de l'école des Chartes, s'est assuré, à Sainte-Geneviève, que le livre ne figurait aucunement sur le catalogue de cette bibliothèque.

M. Dujarric-Descombes promet un travail sur les *Historiens du Périgord au XVII^e siècle*, auquel il travaille depuis longtemps et dans lequel la question de l'existence du livre d'Arnaud de Laborie sera particulièrement traitée ; mais il conclut, comme M. le docteur Galy, que le livre n'a jamais été imprimé.

M. l'abbé GRANGER, curé de Château-l'Evêque, dit : Personne n'ignore, — car c'est aujourd'hui un fait avéré, — que saint Vincent-de-Paul a été ordonné prêtre à Château-l'Evêque. Mais les raisons pour lesquelles saint Vincent-de-Paul est venu en Périgord plutôt que dans tout autre diocèse restent encore inconnues. Il serait à désirer que les personnes qui auraient des documents sur ce point historique de l'Eglise du Périgord voulussent bien les envoyer à la Société. Saint Vincent-de-Paul était né à Pouy, département des Landes. L'évêque d'Aire, à cette époque, était Mgr du Saulx. Saint Vincent tenait une petite pension à Buzet, près de Toulouse, et avait pour élèves les enfants du grand-maître des chevaliers de Malte, Jean de La Valette, et les fils du gouverneur du château, Grossolles de Flamarens, dont un descendant fut plus tard évêque de Périgueux.

M. le docteur DE LACROUSILLE fait remarquer que depuis longtemps déjà M. l'abbé Petit, prédécesseur de M. l'abbé Granger à Château-l'Evêque, avait fait des recherches laborieuses sur ce sujet, et qu'après avoir fouillé dans les papiers de la commune, dans les archives du département, dans la

bibliothèque nationale de Paris et enfin dans la bibliothèque du Vatican, il était arrivé à prouver que saint Vincent-de-Paul avait été ordonné prêtre à Château-l'Evêque. Il avait pu ainsi, grâce à ses intéressantes recherches, créer une prospérité nouvelle pour cette charmante localité. Quoi qu'il en soit, il est à désirer que notre *Bulletin* publie les travaux de MM. Petit et Granger sur ce point historique si intéressant de l'ordination de saint Vincent-de-Paul dans notre département.

M. l'abbé GRANGER répond qu'il a déjà publié une brochure sur le fait historique de l'ordination de saint Vincent-de-Paul dans l'église de Château-l'Evêque. Il ajoute qu'au surplus cette question n'est plus à discuter. Ce qu'il faut rechercher maintenant, ce sont les raisons qui ont amené saint Vincent-de-Paul dans le Périgord plutôt que dans toute autre contrée. La communication de M. l'abbé Granger à la Société n'a pas d'autre objet.

M. l'abbé RIBOULET communique son travail sur Mgr Le Boux, évêque de Périgueux. La Société en vote l'impression dans le *Bulletin*, et décide que la première livraison paraîtra le 1^{er} juillet prochain.

M. EMILE GARÈS, avocat, promet un travail sur l'histoire de la Fronde en Périgord.

M. ERNEST GUILLIER, avocat, a l'intention de traduire les passages les plus intéressants de la chronique de Geoffroy, prieur de Vigéois, insérée dans l'ouvrage du P. Labbe, *Nova bibliotheca manuscriptorum*. Cette chronique relate des faits remarquables sur l'histoire d'Aquitaine et par suite sur celle du Périgord à la fin du XII^e siècle. Un exemplaire est à la bibliothèque de Périgueux. Le *Bulletin* reproduira à la fois et le texte latin et la traduction de notre jeune collègue.

M. le docteur GALY dépose sur le bureau l'empreinte d'un tiers de sou d'or mérovingien d'Uzerche (*Userca castrum*).

M. EUGÈNE MASSOUBRE fait le rapport sur l'admission de neuf candidats, qui, s'étant conformés aux prescriptions de l'art. 16 des Statuts, sont proposés comme membres titulaires de la Société.

L'assemblée admet à l'unanimité, au scrutin secret, les honorables collègues dont les noms suivent :

M. le marquis de Saint-Astier, propriétaire, au château des Bories, près Périgueux ;

M. Menetrel *, inspecteur honoraire d'académie, à Périgueux ;

M. l'abbé Masson *, chanoine honoraire de Reims et de Périgueux, curé doyen de Vergt ;

M. Ludovic Sarlat, homme de lettres, greffier du tribunal civil de Sarlat ;

M. Pouyaud, pharmacien, juge au tribunal de commerce de Périgueux ;

M. Dauriac, percepteur, à Périgueux ;

M. Georges Sorbier, étudiant, à Montignac ;

M. Bernard de Boysson *, capitaine de cavalerie instructeur à l'école de Saumur ;

M. Richard de Boysson, receveur particulier des finances, à Gourdon.

La prochaine réunion mensuelle de la Société aura lieu le jeudi 2 juillet, à midi et demi.

La séance est levée à 4 heures.

Le Secrétaire-Général, EUGÈNE MASSOUBRE.

Séance du jeudi 2 juillet 1874.

Présidence de M. le docteur GALY.

La séance est ouverte à midi et demi.

Présents : MM. le docteur Galy, le baron de Verneilh, Alfred de Froidefond, le marquis de Campagne, le général Tatareau, F. Villepelet, A. Lapeyre, Gisclard, Mandin, Boulle, Dujarric-Descombes, le marquis de Saint-Astier, le curé Gouzot, A. de Roumejoux, Ernest Guillier, Audoynaud, Mercier-Lacombe, le docteur Parrot, Emile Garès, le docteur

Rey, de Brachet de Lamenuze, Ch. Durand, Bleynie fils, G. Fraisse, G. Bussière, G. Lavy, l'abbé Riboulet, le vicomte de Lestrade de Conti, H. Mourié, l'abbé Chалаud, Dauriac, Eugène Massoubre.

Le procès-verbal de la séance du 4 juin est lu et adopté.

Il est donné lecture d'une lettre de M. de Fourtou, ministre de l'intérieur, et d'une autre lettre de Mgr Dabert, évêque de Périgueux et de Sarlat, qui acceptent avec reconnaissance le titre de Président d'honneur à eux conféré par la Société dans sa séance d'installation du 27 mai.

M. le vicomte de Gourgues, M. le baron de Verneilh et M. Paul Bardi de Fourtou ont également transmis par écrit leur acceptation des fonctions de Vice-Président pour les arrondissements de Bergerac, de Nontron et de Ribérac.

Il est ensuite donné lecture de lettres adressées à la Société par MM. Martin-Daussigny, directeur des musées de Lyon et du palais des arts ; Bulliot, président de la Société Eduenne, à Autun ; Mary-Lafon, bibliothécaire de la ville de Montauban ; Crozals, professeur d'histoire au lycée de Pau ; l'abbé Barrère, correspondant du ministère de l'instruction publique, à Agen ; Léo Drouyn, membre de l'Académie de Bordeaux ; Charles des Moulins, membre de l'Académie de Bordeaux ; Emile Lafon, directeur du Musée de Tours ; A. Germain, doyen de la Faculté des lettres de Montpellier ; le docteur Garrigou, paléontologiste, à Toulouse ; le comte A. de Chasteigner, membre de l'Institut des provinces, à Bordeaux ; de Rencogne, président de la Société archéologique et historique de la Charente ; l'abbé Arbellot, curé archiprêtre de Rochechouart. Ces honorables savants remercient la Société de les avoir choisis comme membres correspondants et lui promettent une coopération active.

MM. le comte de Mellet et Léon Dessalles, nommés membres honoraires, ont aussi transmis leurs remerciements pour cette marque de considération.

La Société décide que les lettres dont il vient d'être fait communication seront conservées dans ses archives.

L'assemblée est ensuite appelée à se prononcer sur l'admission de dix-huit candidats qui, s'étant conformés aux dis-

positions de l'article 16 des Statuts, demandent à faire partie de la Société comme membres titulaires. Sont élus en cette qualité, au scrutin secret, et à l'unanimité des suffrages, les honorables membres dont les noms suivent :

M. le marquis de La Valette, G *, ancien ministre, ancien ambassadeur, au château de Cavalerie, près Bergerac ;

M. Henri Viger, propriétaire, à Bergerac ;

M. l'abbé Garnaud, chanoine honoraire, curé de Saint-Etienne de la Cité, à Périgueux ;

M. Donneau, directeur des contributions indirectes, à Périgueux ;

M. Chappgier-Dalair, banquier à Saint-Yrieix ;

M. Bonnet (Julien), banquier à Sarlat ;

M. Auzely, secrétaire général de la Société d'horticulture de la Dordogne, à Périgueux ;

M. Malafayde, officier d'académie, ancien juge de paix, maire d'Hautefort ;

M. Audemard, notaire, à Montanceix ;

M. Lacombe, docteur-médecin, à Périgueux ;

M. Léonardon , *, docteur-médecin , ancien conseiller général, maire de Monpont ;

M. le comte de Castéras-Seignan, *, ancien sous-préfet, à Menesplet (par Monpont) ;

M. Dufour, *, fabricant de voitures, juge au tribunal de commerce de Périgueux ;

M. Saint-Martin, négociant, censeur de la Banque de France, à Périgueux ;

M. Couturier (Maurice), négociant, juge au tribunal de commerce de Périgueux, administrateur de la Banque ;

M. l'abbé Château, curé de Razac-sur-l'Isle ;

M. de La Rigaudie (Jules), propriétaire, à Périgueux ;

M. l'abbé Pradier, secrétaire particulier de Mgr l'évêque de Périgueux.

Il sera donné avis de leur nomination à ces nouveaux collègues par M. le secrétaire-général.

Plusieurs ouvrages, transmis à la Société, à titre de don gratuit, dans l'ordre suivant, sont déposés sur le bureau :

M. de Rencogne a envoyé la collection du Bulletin de la

Société archéologique et historique de la Charente (15 volumes) ;

M. Tamizey de Larroque, *la Vie des poètes bordelais et périgourdins*, et sa notice sur le *Président Ranconnet* ;

M. Leguay, les ouvrages suivants : *Notice sur un Carneillou ou cimetière de l'âge archéologique de la pierre*, découvert à La Varenne-St-Hilaire, commune de Saint-Maur-les-Fossés (Seine). — *Antiquités anté-historiques et gauloises des Parisii*. — *Notice sur un grès sculpté de l'époque de l'âge de la pierre polie*, trouvé à La Varenne-Saint-Hilaire (Seine). — *Fouilles de l'allée couverte d'Argenteuil*. — *Notice sur les monuments dits druidiques et les sépultures de Maintenon* (Eure-et-Loir). — *Note sur une pierre à polir les silex*, trouvée à La Varenne-Saint-Hilaire (Seine). — *Des Sépultures de l'âge archéologique de la pierre chez les Parisii* ;

M. l'abbé Arbellot, une *Etude historique et littéraire sur Adémar de Chabannes* ;

M. l'abbé Granger, sa brochure sur l'*Ordination de saint Vincent-de-Paul dans l'église de Château-l'Evêque*.

La Société accueille ces envois avec reconnaissance et charge le secrétaire-général de remercier en son nom les généreux donateurs.

M. EUGÈNE MASSOUBRE communique une lettre par laquelle M. Tamizey de Larroque manifeste le désir d'être nommé membre correspondant de la Société historique et archéologique du Périgord.

La Société accueille avec sympathie le désir de cet honorable savant. Aux termes de l'article 17 du règlement, il sera statué sur cette candidature dans la prochaine assemblée générale.

M. BUSSIÈRE demande la même faveur pour M. Leguay. Cette candidature est également réservée.

M. LE BARON DE VERNEILH demande la parole pour une proposition et s'exprime ainsi :

Messieurs, je viens soumettre à la Société un projet qui aura, je l'espère, son assentiment, car il est dans la pensée de la plupart d'entre vous, et a été indiqué en partie, à votre dernière réunion, par M. l'abbé René Bernaret.

Le zélé missionnaire de notre diocèse vous a demandé qu'on donnât dans le *Bulletin* des descriptions et des dessins de certains édifices du Périgord, et il a indiqué ceux qui devraient, selon lui, être signalés particulièrement à vos études. J'irai plus loin que notre savant collègue. Ce qu'il demande pour quelques œuvres remarquables du passé, dont l'importance même leur a valu déjà ou leur vaudra sûrement des historiens et des dessinateurs, je vous propose de le généraliser, et, sans nous livrer à la délicate opération d'un triage qui pourrait faire des mécontents ou des jaloux, de passer toutes nos communes en revue, depuis la plus riche jusqu'à la plus humble, de façon à dresser une *statistique monumentale* du département de la Dordogne.

Vous savez, messieurs, ce qu'il faut entendre par ce titre de statistique monumentale : M. de Caumont en a laissé un modèle excellent pour le Calvados. Je vous propose d'entreprendre pour notre Périgord ce que l'illustre archéologue avait mené à bonne fin pour une partie de la Normandie, et de procéder dans l'ordre adopté par lui.

Il s'agit, le canton étant pris comme point de départ, de décrire dans chaque commune les monuments anciens qu'elle possède, et d'en dresser en quelque sorte l'inventaire. Eglises paroissiales, abbayes ou prieurés, simples chapelles, châteaux, maisons, constructions agricoles, ponts du moyen-âge, ruines et voies romaines, tumuli, dolmens, grottes habitées par nos sauvages ancêtres de la période pré-historique, tout est compris dans ce terme élastique de *monuments*. A cette partie descriptive, plus ou moins détaillée, suivant l'importance des objets, s'ajouterait naturellement la partie historique. Rechercher les noms anciens des communes (ce qui est fort simplifié par le beau travail de M. le vicomte de Gourgues) ; de quelle manière et à quelle époque elles se sont formées ; les événements dignes de mention dont elles ont pu être le théâtre ; les hommes illustres qu'elles ont vus naître ; quels furent les fondateurs de leurs églises, de leurs châteaux, de leurs fiefs ; indiquer pour les terres féodales la succession de leurs divers possesseurs, et pour les monastères celle de leurs abbés : tels seraient, avec bien d'autres que je

passé, mais qu'un *questionnaire* détaillé n'aura garde d'oublier, les sujets d'investigations et d'études qui s'imposent à chacun de nous.

Cette statistique sera en effet une œuvre collective : du moins, telle que je la comprends. Tous nos collègues doivent, suivant leurs aptitudes diverses et la nature de leurs travaux antérieurs, contribuer à en fournir les matériaux, qui seront plus tard mis en œuvre par une commission spéciale et publiés aux frais de la Société.

Ce que je vous demanderais quant à présent, ce serait de nous organiser par arrondissements et par cantons. Nous nous partagerions la tâche. Les uns rassembleraient les renseignements historiques déjà publiés dans les ouvrages relatifs à notre province ou enfouis dans les archives publiques et privées, et restés ignorés. D'autres parcourraient consciencieusement les communes, visitant, mesurant, prenant des notes, ne laissant pas un coin inexploré, car c'est souvent dans les lieux les plus dépourvus d'intérêt, en apparence, que l'archéologue fait de vraies trouvailles. Enfin, Messieurs, et j'appelle particulièrement votre attention sur ce point, il serait essentiel que tous ceux d'entre nous qui manient plus ou moins bien le crayon, ou qui se sont essayés à la photographie, apportassent leur contingent de croquis, de vues, de détails d'ornementation et de plans. Le dessin le plus imparfait en dit plus que la meilleure description.

Il est facile, — lorsqu'on n'a pas une grande habitude d'analyser les formes anciennes, et par suite de se rendre compte de l'âge des monuments, — de se tromper sur leur date, d'autant plus que la plupart ont été successivement remaniés, retouchés, dénaturés par des restaurations, et peuvent, par la variété ou l'incohérence de leur architecture, dérouter des explorateurs un peu novices. Mais les dessins, encore moins les photographies, ne se trompent guère, et la commission que vous chargerez du classement méthodique des documents et de la rédaction définitive rectifiera aisément les erreurs inévitables qui se seraient glissées dans quelques-unes de vos appréciations.

Sans doute, Messieurs, c'est une grosse entreprise ; je n'en

méconnaiss ni les difficultés ni les lenteurs ; mais elles ne me paraissent pas de nature à vous faire hésiter un seul instant. Lorsqu'une Société archéologique débute avec autant d'éclat que la nôtre ; lorsqu'elle est soutenue à ses premiers pas par de hauts et bienveillants patronages ; lorsque les adhésions lui arrivent de toutes parts, avec un empressement que les plus optimistes étaient loin d'espérer, on peut lui prédire sans flatterie de longues et brillantes destinées. Elle peut donc entreprendre, sans crainte de les laisser imparfaites, des œuvres comme celle que j'ai l'honneur de vous proposer. Je n'en connais pas de plus pratique, de plus utile, de mieux faite pour coordonner et réunir en un monument durable, élevé à notre vieux Périgord et que tous ses enfants voudront posséder, des efforts qui, s'exerçant isolément, risqueraient de s'éparpiller et de demeurer impuissants.

Du reste, pour considérable qu'elle soit, l'entreprise n'est pas aussi difficile qu'elle le semble au premier abord ; je dirais même volontiers qu'elle est à moitié réalisée. Notre belle province, si riche en monuments de toute sorte, si intéressante au point de vue historique, si féconde en hommes distingués, a été déjà l'objet de sérieuses études et de savantes publications, dont ce n'est pas à vous qu'il faut rappeler les auteurs.

C'est là un fonds précieux où nous puiserons sans réserve, et qui nous épargnera des recherches sur les antiquités romaines de Périgueux et ses autres édifices du moyen-âge et de la Renaissance ; sur nos principales églises à coupoles, sur nos villes neuves ou *Bastides* ; sur presque tous nos grands châteaux féodaux. Dans beaucoup de cas, nous n'aurons qu'à glaner dans un champ cultivé par nos prédécesseurs et nos maîtres. Mais il reste encore bien des points obscurs et explorés, et ce n'est pas trop du concours actif de tous les membres de la Société pour compléter et mettre en ordre le catalogue de nos richesses monumentales. Il n'est aucun de vous qui ne soit disposé à le donner, et je ne me crois pas téméraire en vous promettant la collaboration dévouée de notre excellent président pour ce qui aura trait aux ruines romaines et à l'épigraphie de Vésone ; de M. Villepelet, tout prêt

à mettre son érudition et ses archives à notre disposition ; de M. de Froidefond, si compétent en matière héraldique ; de M. de Gourgues, dont vous avez apprécié le savant ouvrage ; de M. Léo Drouyn, votre correspondant, qui possède sur le Périgord des notes et des dessins précieux ; de M. de Roumejoux, accoutumé à bien voir et à dessiner l'architecture. Je ne doute pas non plus que Mgr l'évêque nous communique obligeamment les réponses de ses prêtres au questionnaire qu'il leur a adressé récemment.

Enfin, Messieurs, je mets pour mon compte à votre entière disposition les croquis et les renseignements qu'une vieille passion, non refroidie, pour notre pittoresque pays, pour ses chroniques, pour les trésors artistiques qu'il renferme, m'a mis, depuis plus de trente ans, à même de recueillir. Je n'en saurais faire assurément un meilleur usage ; trop heureux de justifier ainsi, autant que je le pourrai, l'honneur que vous avez bien voulu me faire en m'appelant à la vice-présidence de notre Société.

M. GISCLARD applaudit au programme que vient de tracer M. le baron de Verneilh. Il annonce qu'il avait lui-même l'intention de présenter des propositions dans le même sens. La première mission de la Société historique et archéologique du Périgord, dit-il, doit être en effet de recueillir des matériaux et des renseignements précis pour l'histoire des faits et des institutions sociales, politiques, religieuses, administratives, juridiques et municipales de cette ancienne province. Or, le point de départ de ce travail doit être de dresser l'inventaire de toutes les richesses historiques et archéologiques du pays. C'est dans ce but que M. Gisclard croit devoir à son tour proposer à l'assemblée les résolutions suivantes :

1° Chaque canton du département sera exploré par un ou plusieurs membres de la Société.

2° Les commissaires de chaque canton devront lever la carte topographique des communes qui le composent sur le plan cadastral de chaque commune, et, avec ces cartes réunies, dresser une carte cantonale.

3° Cette carte indiquera les cours d'eau, les montagnes et vallées, les villages et, autant que possible, l'étendue des

anciennes forêts, la direction des anciens chemins et les anciennes divisions territoriales.

4° Elle indiquera, en outre, les églises, châteaux, abbayes, monastères, maisons anciennes, villages féodaux, et, en un mot, tous les points historiques et curieux de toute nature de la localité.

5° Les commissaires devront donner une notice sur chaque village, église, château ou points historiques anciens ; recueillir toutes les légendes du pays ; rechercher tout ce qui a été écrit sur la localité et en faire un résumé sommaire ; recevoir tous les écrits que les familles voudront bien leur confier ; explorer les archives des communes, des paroisses, des justices de paix, des notariats et les bibliothèques de famille, pour dresser l'inventaire des documents qu'elles peuvent contenir.

6° Les commissaires dresseront un rapport sur chaque canton, et, dès que ce travail sera préparé, se réuniront en commission au chef-lieu de leur arrondissement respectif pour préparer un rapport d'ensemble qui sera remis au bureau.

M. LE PRÉSIDENT pense que la Société ne peut qu'approuver la proposition qui lui est faite par l'honorable vice-président M. de Verneilh. Celle de M. Gisclard est excellente aussi : mais elle embrasse trop, elle est encyclopédique. La topographie, la géographie, l'orographie peuvent être négligées sans inconvénient dans cet inventaire, dans cette nomenclature que nous désirons obtenir pour connaître le nombre, l'importance et le caractère de nos richesses archéologiques et historiques. Si nous ne savions pas nous borner, nous n'atteindrions pas le but auquel nous tendons.

La proposition de M. J. de Verneilh, mise aux voix, est adoptée.

Après une discussion à laquelle prennent part MM. le baron de Verneilh, Villepelet, de Roumejoux, le marquis de Campagne, la Société décide qu'il sera dressé un questionnaire historique et archéologique sur les bases de celui déjà fait par le chanoine René Bernaret. Une commission de cinq membres sera chargée de sa rédaction. Sont nommés membres

de cette commission MM. le chanoine René Bernaret, le baron de Verneilh, de Roumejoux, Villepelet.

M. MANDIN, auquel la Société avait, dans sa précédente réunion, confié le soin de visiter la curieuse église de Lachapelle-Saint-Robert, rend compte de la mission dont il s'est acquitté avec zèle et empressement. Il a dessiné cette église et en a relevé le plan. Il a joint à ce travail une note historique et descriptive qui paraîtra dans la prochaine livraison du *Bulletin*.

M. LE PRÉSIDENT rend compte des fouilles qu'il a faites, il y a quinze jours, en compagnie de plusieurs membres de la Société, au dolmen de Saint-Aquilin. Il fournira pour le *Bulletin* un mémoire étendu sur cette importante exploration.

M. LE MARQUIS DE CAMPAGNE présente à la Société une tuile à bords relevés provenant de fouilles pratiquées dans sa propriété. Il raconte à ce sujet qu'il y a trois ou quatre ans, il faisait labourer avec des charrues d'une grande puissance une pièce de terre, de nature très-argileuse, dépendant de la propriété de Campagne et située dans la vallée de la Vézère, à 150 mètres de la rive, lorsque le soc de la charrue se heurta contre une maçonnerie très-dure dont quelques débris furent soulevés. Les débris consistaient en fragments de tuiles à bords relevés. M. le marquis de Campagne fit fouiller l'emplacement, et il se trouva en présence d'un massif de maçonnerie formant un carré de 4 mètres de côté et entièrement composé de tuiles à rebords posées à plat, par assises régulières, sur des lits de terre argileuse qui servaient à combler l'espace compris entre les saillies des rebords. Sur le milieu d'une de ces faces, dont il occupait à peu près le tiers, existait une espèce d'avant-corps, ayant 2 mètres de saillie environ, construit de la même manière et avec les mêmes matériaux ; le massif, complètement dégagé, avait un mètre de hauteur ; sur les quatre faces, les tuiles étaient placées avec une très-grande régularité ; mais dans l'intérieur, quoique toujours disposées par assises, elles étaient entremêlées de fragments.

Obligé à son grand regret de faire disparaître cette construction, M. le marquis de Campagne dit qu'il chercha inutilement à en retirer quelques tuiles entières. Les mieux con-

servées se partagèrent en deux morceaux, comme celle qu'il présente à la Société. En fouillant dans l'intérieur, il mit à nu des parties qui avaient été soumises à un feu violent et continu, et qui, par leur disposition, indiquaient un double canal s'étendant dans la direction de l'avant-corps dont il a parlé. Les tuiles en étaient calcinées comme les parois d'un foyer, et en parties vitrifiées. Pour qu'une flamme ardente ait pu circuler dans ces conduits et produire de tels effets, il a dû exister dans la partie supérieure quelque issue pour laisser échapper les gaz de la combustion et établir le tirage. J'en cherchais inutilement la trace, ajoute M. le marquis de Campagne. Deux autres constructions de même forme et de mêmes dimensions étaient groupées autour de celle-ci, et semblent, comme elle, avoir été des fours à tuiles. Bien que je n'aie pu comprendre clairement comment ils fonctionnaient, la nature du sol sur lequel ils étaient élevés et la grande quantité de tuiles de rebut, déformées par le feu et vitrifiées, que j'ai trouvées aux alentours, ne permettent guère d'en douter.

J'y ai rencontré aussi quelques débris de poteries, des cols d'amphores, une ou deux briques très-épaisses et une tuile creuse, de celles qui servaient de couvre-joints. Il ne faut pas oublier de faire remarquer que ces tuiles ont à une de leurs extrémités une marque de fabrique qui n'est autre chose que la trace de trois doigts trainés en forme de demi-cercle sur l'argile encore humide. Cette marque existe sur toutes ces tuiles à rebords que l'on trouve dans les environs. Je l'ai constatée sur des débris de diverses provenances, les uns trouvés au fond des fossés du château de Campagne, les autres dans les fouilles de la chapelle des sœurs de Saint-Vincent de Paul, à Saint-Cyprien.

M. DE ROUMÉJOUX communique un rapport sur le congrès archéologique tenu à Toulouse et à Agen, du 1^{er} au 10 juin, par la Société française d'archéologie. Ce travail sera inséré au *Bulletin*.

M. EUGÈNE MASSOUBRE fait part à la Société d'une communication qu'il a reçue de M. l'abbé Granger, curé de Château-l'Evêque. Notre honorable collègue n'a pu assister à la séance

de ce jour, retenu par la mise en adjudication des travaux de son église. S'il avait été présent, il aurait appelé l'attention de la Société sur une abbaye qui a existé autrefois dans la paroisse de Savignac-Lédrier, canton de Lanouaille. Elle portait le nom, dans le pays, d'abbaye des Bons-Hommes. Il y avait sept étangs dont plusieurs ont été desséchés et transformés en prairies. Plus d'un souvenir historique doit se rattacher à cette abbaye, dont le nom est resté au village. On l'appelle le village de l'Abbaye. Cette communauté paraît avoir appartenu aux Récollets.

M. LE DOCTEUR GALY présente : 1^o une hache double en bronze, qu'il croit être d'époque gauloise, et qui a été trouvée dans une des stations lacustres de Bienne, canton de Zurich (Suisse) ; 2^o une pyxis ou custode de style byzantin. Ces deux objets ont été acquis pour le Musée.

M. CHARLES DURAND communique le calque qu'il vient de faire d'un plan de Bergerac, dressé vers 1575. Ce plan, très-curieux, indique nettement les fortifications de la ville, démolies en 1621 par ordre de Louis XIII.

M. Charles Durand donne ensuite lecture de notes fort intéressantes sur l'histoire de Bergerac, relatives aux dépenses faites en 1393-1394 pour la restauration des tours de Malbec et du pont construit sur la Dordogne.

La Société vote l'impression de ce travail dans la prochaine livraison de son *Bulletin*.

La séance est levée à trois heures et demie.

Le Secrétaire-Général, EUGÈNE MASSOUBREZ.



ÉTUDE HISTORIQUE SUR M^{SR} GUILLAUME LE BOUX,
ÉVÊQUE DE PÉRIGUEUX ET PRÉDICATEUR ORDINAIRE DE LOUIS XIV.

(Suite*.)

M^{SR} Le Boux^V à Dax.

Le P. Le Boux était depuis un an prédicateur du roi (1) lorsqu'il fut appelé à l'évêché de Dax.

« Sa Majesté étant particulièrement informée de la piété et grande doctrine du Père Le Boux, lesquelles il a fait paraître dans les plus célèbres chaires de Paris et particulièrement au Louvre, a cru ne pouvoir choisir un sujet qui en fût plus digne ; et de fait cette nomination a été suivie d'un applaudissement d'autant plus général qu'il n'a point eu d'autre recommandation que celle de son propre mérite (2). »

Le jour même que la *Gazette de France* annonçait cette bonne nouvelle, Loret, de son côté, écrivait à la duchesse de Longueville pour lui apprendre l'heureux événement :

Le Boux, ce grand prédicateur,
Est, m'a-t-on dit, nommé pasteur

(*) Voir la précédente livraison, page 41.

(1) Ce titre n'était point une distinction banale ni une faveur vulgaire. C'était la juste récompense des orateurs qui parlaient devant la cour ; sa rédaction en fait foi : « En récompense des doctes et éloquentes prédications faites pendant plusieurs années en notre présence. » *Registre de la secrétairerie d'Etat* de 1672, folio 272, aux Archives nationales. — Il y avait une pension de prédicateur du roi : elle était de 400 écus. — (*Journal du marquis de Dangeau*, 17 avril 1702.)

(2) *Gazette de France* : octobre 1658. — Tous ceux qui ont écrit sur Le Boux sont unanimes à le reconnaître : « Le mérite de M. Le Boux et sa réputation le firent nommer à l'évêché de Dax, âgé seulement de 37 ans. Il avait accepté une cure que le conseil de l'ordre lui fit abandonner. » (*Archives nationales, manuscrits de l'Oratoire*). « Le Père Le Boux fit paraître tant de talent pour la chaire, qu'il a été un des plus fameux prédicateurs de son temps, et que par son seul mérite il a été élevé à l'épiscopat. » (*Biblioth. nationale, manuscrits français*, 20,941 orat. 278, folio 332). « M. Le Boux est d'Anjou : il ne doit son élévation qu'à son mérite... il fut fait évêque d'Aqs par ses prédications. (MENAGIANA, ou les bons Mots et Remarques critiques, historiques, morales et d'érudition de M. Menage. Édition de 1715, tome III, page 2.)

Par sa Majesté très-chrétienne
De Dax, évêché de Guyenne.
Et de cette façon, le roi,
Lui donnant cet illustre emploi,
Que de grand cœur il lui confère.
N'oblige pas seul ce bon père
A dire humblement merci,
Mais tout le diocèse aussi,
Qui, sous un prélat si capable . . .
Et d'esprit si considérable,
Aura, par ses instructions,
De saintes satisfactions
Et des lumières salutaires.
.
Bref, je crois qu'en cet heureux lieu.
La bénédiction de Dieu
Sera versée en abondance
Autant que pas un lieu de France (1)

Ces témoignages, qu'il serait facile de multiplier, prouvent mieux que tout ce qu'on pourrait dire la grande réputation de Le Boux et l'estime dont il jouissait parmi ses contemporains.

Pendant que la ville et la cour applaudissaient ainsi au choix du roi, le pieux oratorien faisait tous ses efforts pour éloigner une charge qu'il trouvait trop lourde. Ses confrères étant venus le visiter, il les supplia, avec larmes, de jeter les yeux sur quelqu'un de plus digne que lui. Il s'offrit même d'aller solliciter en personne ce changement près de Son Eminence. Mais on n'eut garde d'écouter ces réclamations d'une modestie alarmée ; et Le Boux se vit contraint d'accepter malgré lui les honneurs de l'épiscopat (2).

Nommé évêque le 30 septembre 1658 (3), il ne fut sacré que le 4 avril 1660 par l'archevêque d'Auch, son métropolitain.

(1) *Muse historique*. (Lettre du 5 octobre 1658.)

(2) *Manuscrits de l'Orat.*

(3) « Il fut nommé évêque pendant la tenue de l'assemblée de l'Oratoire, dont il était comme député de la maison de Paris. Le même jour, il fut invité à prendre séance auprès du Père général, ce qu'il ne fit qu'après une grande résistance. » *Archives nation. Oratoire.*

La cérémonie eut lieu dans l'église oratorienne de la rue Saint-Honoré (1). Elle fut magnifique. Plusieurs prélats y assistèrent, ainsi que « un grand nombre de personnes de marque (2), » heureuses de témoigner au nouveau pontife leur admiration et leur dévouement.

Deux semaines après, il arrivait à Dax (3), d'où Vincent de Paul était parti, il y avait soixante ans, pour venir se faire ordonner prêtre aux portes de Périgueux (4).

En acceptant l'épiscopat, Le Boux n'avait point rompu les liens qui l'unissaient à l'Oratoire. Il avait demandé comme une grâce de faire toujours partie de la congrégation ; et jusqu'à la fin, il entretint avec elle les meilleurs rapports. Chaque année, il écrivait aux membres de l'assemblée générale : tantôt pour les féliciter, tantôt pour les mettre au courant de sa vie pastorale, le plus souvent pour demander le secours de leurs prières.

Une de ces lettres nous a été conservée. Nous la transcrivons ici : elle porte la date du 13 septembre 1661.

« Mes Révérends Pères, comme vous représentez toute la

(1) « Consecratur die dominicâ in octavâ Paschæ, die IV aprilis anni 1660, in Ecclesiâ Patrûm Oratoris vicî sancti Honorati, apud Parisios, a suo metropolitano Dominico de Vic Auscienci, archiepiscopo, assistentibus et collaborantibus Constantienci et Tutelensi Episcopis. » (*Gallia christiana*, tome 1^{er}, folio 1060.)

(2) *Gazette de France* du 10 avril 1660. — La bulle qui conférait l'évêché de Dax à Le Boux était, avant la Révolution, dans les archives de l'évêché de Périgueux : elle était d'Alexandre VII et datée de Sainte-Marie-Majeure, anno Domini 1659, VII Kalend. junii. (*Manuscripts Lespine*.)

(3) Ce siège a été occupé par plusieurs Périgourdins : Au XIV^e siècle par Pierre Itier, un des plus fameux juriconsultes de son temps. Créé cardinal par Innocent VII, il mourut en 1637 et fut enseveli dans l'église des Frères-Prêcheurs d'Avignon. (V. l'*Hist. générale des cardinaux*, tome 1^{er}, 519, et la savante notice sur Pierre Itier de M. Dessalles.) — Au XVI^e siècle, Jean et Gaston de la Marthonie furent aussi évêques de Dax. Le premier était abbé de Peyrouse ; le second conseiller au parlement de Bordeaux et prieur de Saint-Jean-de-Côle. Ils étaient frères de Pierre Mondot de la Marthonie, premier président au parlement de Paris sous François 1^{er}. Ce fut lui qui bâtit Puy-Guilhem, le château le plus artistique de tout le Périgord, a dit M. de Verneilh. (*Architect. byzant. en France*, p. 300, et la *Généalogie de la maison de la Marthonie*, p. 8.)

(4) V. l'intéressant travail de M. l'abbé Granger sur l'ordination de saint Vincent de Paul dans l'église de Château-l'Évêque.

congrégation et comme elle vous considère comme ses plus dignes membres réunis à son digne chef, je ne puis laisser passer une occasion si favorable sans lui rendre en vos personnes le respect et la reconnaissance que je lui dois : je le fais avec toute la sincérité de mon cœur. Et vous voulez bien, mes Révérends Pères, que je vous fasse souvenir qu'il y a trois ans, ayant l'honneur d'être de la même assemblée que vous composez, il plut au roi de me nommer à l'évêché d'Acqs, et que ma première pensée fut d'avoir recours à votre charité. Cette parole a bien de l'étendue, et vous me permettez, s'il vous plaît, d'en prendre le sens dans l'acte que vous daignâtes en faire dresser dans une de vos sessions. Mais, j'ose vous dire, mes Révérends Pères, que l'expérience d'une année et demie dans mon diocèse m'a mis en état d'ajouter beaucoup aux choses que je vous dis alors dans la vue de mon indignité et de ma misère. Je m'assure que vous m'accorderez maintenant ce que vous eûtes la bonté de m'accorder il y a trois ans ; et puisque vous m'avez fait l'honneur de me donner place dans l'ordre de vos députations, en me regardant toujours comme prêtre de l'Oratoire, je ne puis douter que vous ne me fassiez la grâce de me donner toujours part dans vos affections et dans vos prières (1). »

Ainsi la congrégation était pour lui comme une mère. En toutes circonstances, il s'en montrait le fils.

VI

Oraison Funèbre de Philippe IV et d'Anne d'Autriche

Les succès de Le Boux et sa grande réputation d'orateur ne lui permirent pas de séjourner longtemps dans son diocèse. Bordeaux le disputa souvent à Dax (2), et la plupart des villes du Midi recueillirent les fruits de sa parole éloquente et toute chrétienne. Anne d'Autriche, toujours avide

1. Procès-verbaux manuscrits des assemb. de l'Orat., année 1661.

2. MORÉNI, *Dict. historique*.

de l'entendre, l'appela souvent à la cour, où il donna le carême et l'avent de 1663 « avec son succès ordinaire » (1). En 1664, il prêcha aux nouvelles converties, concurremment avec Faure d'Amiens, Mascaron et Bossuet (2), et conféra, le 20 septembre, dans l'église de l'Oratoire, l'ordination au P. Mallebranche (3). Enfin, le 24 novembre 1665, il prononça l'oraison funèbre de Philippe IV devant le roi et la reine et tout le parlement.

Le lendemain du service, le grave Olivier d'Ormesson notait dans son journal (4) « que le prédicateur avait fait plutôt le panégyrique de Louis XIV que celui du roi d'Espagne ; qu'il avait loué ce dernier de prudence, d'avoir retranché une partie de ses Etats pour conserver le reste, et l'avait comparé à un jardinier qui coupait les branches superflues de son arbre pour le rendre plus beau, et qu'on avait été peu satisfait de cette action. » (5) Ce qui ferait croire, en définitive, que l'orateur aurait peu réussi.

Il en fut autrement de l'oraison funèbre d'Anne d'Autriche, que Le Boux prononça quelques semaines après dans la chapelle du Val-de-Grâce. Les beaux esprits admirèrent ce discours, et les gazetiers du temps l'exaltèrent à l'envi. Il ne fut pourtant pas imprimé. Déposé à l'Oratoire jusqu'à la Révolution, le manuscrit est aujourd'hui à la bibliothèque de l'Arsenal (6).

Ce discours, divisé selon l'usage en trois parties, nous fait successivement admirer dans la reine défunte la chrétienne

(1) *Gazette de France*, année 1663.

(2) *Liste véritable et générale de tous les prédicateurs*. Bibl. nat. LK, 7-69-64.

(3) BLAMPIGNON : *Étude sur le P. Mallebranche*.

(4) *Journal* d'Olivier Lefèvre d'Ormesson, édit. Cheruel, tom. II, 411.

(5) Ces louanges, qui semblent un peu ironiques, rappellent l'emblème de Philippe IV. C'était un fossé avec cette devise : « Plus on lui ôte, plus il est grand. » V. *Art de vérifier les dates : Rois d'Espagne, Philippe IV*, tom. II, p. 411.

(6) L'écriture en est très-soignée. Il est catalogué sous la rubrique Ms, A, 11, B. L. F. ; et porte en titre : *Eloge funèbre d'Anne d'Autriche, épouse de Louis XIII, roi de France, prononcé par monseigneur Le Boucqs, évesque d'Az et nommé à l'evesché de Mâcon, dans la nouvelle église des Bénédictins du Val-de-Grâce à Paris, 1666.*

parfaite, la mère accomplie et la souveraine sans pareille. En voici les principales idées : 1° Anne d'Autriche fut une chrétienne parfaite, parce que sa piété fut constante, solide et basée sur l'humilité, ce qui amène naturellement l'orateur à évoquer un souvenir tout personnel. « Ah ! mes sœurs, il m'en souvient, il n'y a pas un an qu'à l'ouverture de ce temple, je fis retentir ma voix et que cette belle âme m'imposa silence, se plaignant des éloges véritables que je lui donnais ; mais ce temple parlera à jamais pour moi : *Lapides isti clamabunt.* » — 2° Anne d'Autriche fut une mère accomplie, parce qu'elle aima son fils d'un amour tendre, généreux et presque divin. Après avoir parlé de l'amour de la reine pour ses deux enfants, amour qu'il compare à celui de Rachel, Le Boux s'écrie avec un accent de véritable éloquence :

« O belle et grande âme ! écoutez ma prière. Il y a encore quelque chose à faire pour vous sur cette terre. O âme séparée, je ne vous arrête pas pour voir les larmes de Louis, je ne vous arrête pas pour voir Philippe chercher avec sa bouche sur vos lèvres quelques restes de vie ; je ne vous arrête pas pour entendre les cris d'une maison désolée qui vous a perdue ; je ne vous arrête pas pour entendre ceux des veuves et des orphelins qui sont à la porte du Louvre dans l'impatience de connaître leur destinée et qui veulent apprendre si leur mère est morte, pour mourir de douleur avec elle ; je ne vous arrête pas pour cela, mais pour vous faire voir à votre mort, d'un côté l'amour tendre de Louis, de l'autre l'amour respectueux de Philippe. Louis s'intéresse à la douleur de Philippe et l'envoie prier de se retirer : « Priez le roi, dit Philippe, de me laisser ici, et assurez-le que ce sera la seule désobéissance que je lui rendrai. » — 3° Enfin, Anne d'Autriche a été une reine incomparable, parce qu'elle s'est sacrifiée aux intérêts de son fils et de la France. L'orateur termine en appliquant très-ingénieusement à l'épouse de Louis XIII le dialogue de Dieu et de Satan au sujet de Job : « *Vallasti eam.* » Elle voit ses fils dans l'honneur et l'éclat ; elle voit tous les cœurs des Français tournés vers elle, « *vallasti eam* » ; voilà de forts remparts, dit Satan. Comment le doute et la révolte auraient-ils prise

sur son âme ? Mais éprouvez-la, Seigneur : *tange os et car-nem ejus, — et percussit eam Dominus ulcere pessimo*. Sa patience fut incomparable. Dieu seul, cependant, sait ce qu'elle souffrit. « Plutôt que d'employer le reste de ma voix à vous faire comprendre ses douleurs, permettez, messieurs, que je me taise ; souffrez que je descende de cette chaire pour y faire monter la douleur à ma place. Ah ! qu'elle sera plus éloquente que moi. Apportez-moi des larmes, des soupirs, des gémissements..... O cœur de mère, recevez les pleurs de vos enfants. Grand monarque, vous ne pouvez refuser ce tribut à votre mère..... Précieuse épouse de ce monarque, joignez votre cœur au sien. Adorable Dauphin, charmant duc de Valois, vous ne connaissez pas la perte que vous faites ; comment donc vous demander des larmes ; mais tournez-vous vers vos mères, et imitez leur juste douleur : *Si desint tuæ, matris imitare lacrymas !* (1) »

Cet éloge, sans doute, ne saurait être comparé aux chefs-d'œuvre de Bossuet ; mais il est digne, à tous égards, de figurer à côté des oraisons funèbres prononcées, dans les mêmes circonstances, par les archevêques de Rouen et d'Auch, par François Faure, Sénault et Mascaron.

Le 8 mai 1665, Le Boux avait été nommé à l'évêché de Mâcon, vacant par la mort de Jean de Lingendes (2), précé-

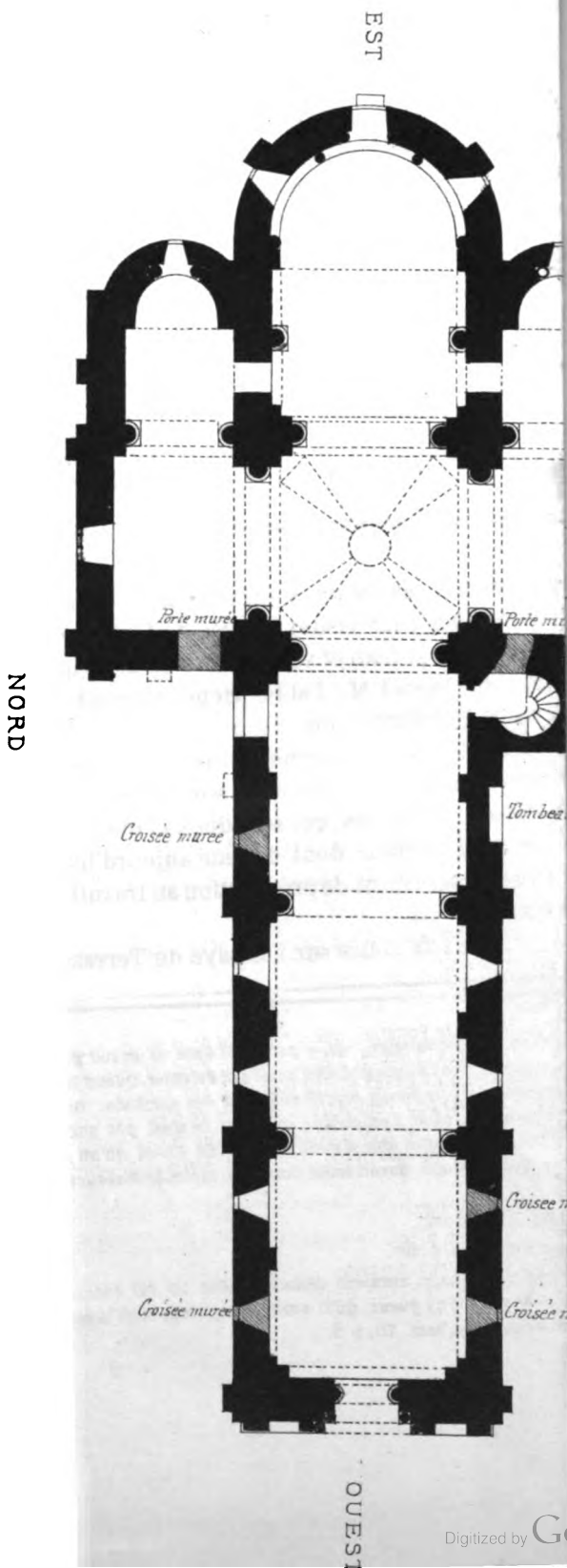
(1) HUREL : *Les Prédicateurs à la cour de Louis XIV*, tom. II, p. 306.

(2) Jean de Lingendes, né à Moulins en 1605, était frère de Nicolas de Lingendes, qui servit sous Louis XIII dans la diplomatie, et cousin du célèbre Claude de Lingendes, dont les sermons eurent, dit-on, l'heureuse fortune d'inspirer parfois Bourdaloue. Le crédit de sa famille l'amena de bonne heure à la cour, où il vécut en qualité de précepteur du comte de Moret. Une intrigue lui fit perdre sa place. Monsieur alors l'attacha à sa maison, et le donna ensuite au roi, qui, charmé de ses rares qualités, le fit son aumônier et bientôt après l'appela dans ses conseils.

Nommé par Louis XIII à l'évêché de Sarlat, il fut sacré à Paris dans l'église des Jésuites, le 14 décembre 1642. Le goût d'Anne d'Autriche pour ses sermons le retint trop souvent éloigné de son diocèse. Il le visita pourtant plusieurs fois. Et nous avons encore le procès-verbal de sa première visite à l'abbaye de Cadouin : monument d'autant plus précieux, qu'il relate l'existence de documents aujourd'hui détruits ou disparus. Transféré à Mâcon en 1650, Lingendes s'appliqua avec beaucoup de zèle au gouvernement de son église ; il fut député en 1655 à l'assemblée générale du clergé et mourut le 2 mai 1665.

N'oublions pas que de Lingendes fut un des prédicateurs les plus estimés de son

ÉGLISE DE LA CHAPELLE-S^T ROBERT



deinment évêque de Sarlat. Mais il n'en prit pas possession (1); et bientôt après « en considération de son rare mérite (2). » Louis XIV le transférait sur le siège de saint Front, qu'il devait occuper si glorieusement durant l'espace de vingt-sept années (3).

(La suite à la prochaine livraison.)

L'abbé RIBOULET.



NOTICE SUR L'ÉGLISE DE LA CHAPELLE-ST-ROBERT.

(Lue à la Société historique et archéologique, dans la séance du 2 juillet).

Messieurs, dans votre séance du 4 juin, vous m'avez fait l'honneur de me désigner pour visiter l'église de La Chapelle-Saint-Robert, en relever le plan et vous donner la description de ce monument, sur lequel M. l'abbé René appelait avec tant de chaleur toute votre attention.

Et tout d'abord, Messieurs, permettez-moi de vous lire quelques notes, hypothétiques il est vrai, sur le lieu dit La Chapelle-Saint-Robert. Ces notes, qui sont dues à l'obligeance d'un ancien curé de Javerlhac dont dépend aujourd'hui La Chapelle-Saint-Robert, serviront de préparation au travail que vous m'avez demandé.

M. l'abbé Pergot, dans sa notice sur l'abbaye de Terrasson,

temps, et au des premiers, assure Voltaire, qui « parlèrent dans le grand goût. » Loué par La Bruyère, il eut encore l'honneur d'être imité par Fléchier. Quand il prêchait, tout ce que Paris comptait de beaux esprits courait à ses sermons. On dit même que Bossuet vint plus d'une fois l'entendre; et certes ce n'est pas une des moindres gloires de l'évêque de Sarlat que d'avoir surpris, ne fût-ce qu'un jour, l'admiration littéraire de celui qui devait louer Condé et écrire le *Discours sur l'histoire universelle*.

(1) *Gallia Christ.*, tom. II, folio 1487.

(2) *Gazette de France*, 8 mai 1666, p. 507.

(3) Ses amis, au rapport de Ménage, auraient demandé pour lui cet évêché en disant au roi : « Que Le Boux était né *gueux*, qu'il avait vécu *gueux*, et qu'il voulait *périr-gueux*. » Voir le *Ménagiana*, tom. III, p. 2.

faisant suite à la Vie de saint Sour, cite (page 272) une charte sans date, mais qui peut remonter au x^e ou au xi^e siècle. En vertu de cette charte, un Frotaire de Terrasson, conjointement avec Ode, sa femme, pour le salut de son âme et de l'âme de son père, abandonne à Dieu et à Saint-Pierre-de-Vigeois divers immeubles situés à Haute-Faye et à Javerlhac.

Or, l'ancienne petite paroisse de La Chapelle-Saint-Robert, annexée aujourd'hui à celle de Javerlhac, se trouvant enclavée entre cette dernière et celle de Haute-Faye, il est permis de supposer que les immeubles dont il s'agit dans la charte précitée étaient situés dans le lieu où s'est élevé depuis le bourg de Saint-Robert. A quelques centaines de mètres de ce bourg et dans ses dépendances, on trouve, en se dirigeant du côté de Haute-Faye, un hameau du nom de Las-Badias. Ce nom, pour tout homme initié au patois périgourdin, n'est qu'une corruption du mot abbaye. Cela admis, il semble naturel de faire les suppositions suivantes :

Aussitôt propriétaires des immeubles que leur a légués Frotaire de Terrasson, les religieux de Vigeois s'empressent d'envoyer une colonie y fonder un monastère. Cette première résidence ne reçoit point de dénomination propre ; on y appelle simplement à l'Abbaye, et le peuple dit : à Las-Badias.

Robert, fondateur et premier abbé du célèbre monastère de La Chaise-Dieu, au diocèse de Clermont, étant mort en 1067 avec une grande réputation de sainteté, la grande famille bénédictine ne tarda pas à lui rendre un culte public, et c'est ainsi que, dès le siècle suivant, les religieux de notre abbaye érigèrent en son honneur, à quelques centaines de mètres de leur monastère, la gracieuse église romane que nous admirons sous le vocable de Chapelle-Saint-Robert. Que le saint abbé de la Chaise-Dieu soit bien le titulaire de notre église, et non un autre saint Robert, car on sait qu'il y a plusieurs bienheureux de ce nom, c'est ce qui n'est plus douteux, quand on sait que la fête de ce saint, qui arrive au mois d'avril, avait toujours été, jusqu'à ces dernières années, la fête patronale du lieu. Ce n'est que depuis environ 25 ans que les habitants de La Chapelle-Saint-Robert, désireux d'avoir leur fête dans une saison plus favorable aux attroupements, ont, de leur

autorité privée, laissé de côté la fête de saint Robert pour adopter celle de sainte Anne, qui est plus populaire et se célèbre au mois de juillet. Il paraît que, dans le diocèse de Tulle, il y a une église du même nom, de la même époque et faite sur le même plan que la nôtre. N'est-il pas probable que cette dernière est l'œuvre des religieux de Vigéois et que ceux de l'abbaye périgourdine voulurent avoir, eux aussi, leur chapelle de Saint-Robert, ne fût-ce que par imitation de leurs pères ? C'est une question qui vaudrait la peine d'être étudiée.

La tradition du pays est qu'autrefois il y avait un couvent de religieux attaché à l'église de Saint-Robert. Les habitants du petit bourg racontent même qu'en faisant, il y a quelques années, des fouilles sur le côté de l'église qui regarde le midi, on avait trouvé les ruines d'un édifice considérable, notamment les marches d'un escalier en pierre. D'autre part, sauf son nom, il ne reste pas au village de Las-Badias le plus petit vestige ni le plus petit souvenir qu'il y ait jamais eu là un monastère. Ne faut-il pas en conclure qu'à une époque incertaine, mais nécessairement très-reculée, probablement vers le *xiv^e* siècle, l'abbaye primitive ayant été ruinée ou incendiée, les religieux allèrent fixer leur résidence à côté de leur chapelle de Saint-Robert, ne laissant à leur première résidence que son nom d'abbaye ? Le nouveau monastère lui-même ne dut pas subsister bien longtemps, car dès le commencement du *xvii^e* siècle nous trouvons La Chapelle-Saint-Robert, chef-lieu d'une petite paroisse, ayant son curé, son presbytère, ses registres des baptêmes, mariages et sépultures. La plupart de ces registres se trouvent encore à la mairie de Javerlhac ; il n'y est jamais fait mention de la présence de religieux à Saint-Robert. Toutefois, si l'abbaye avait disparu, le titre et les droits abbatiaux subsistaient encore au *xviii^e* siècle. En effet, dans la collection des registres de la paroisse de La Chapelle-Saint-Robert, on conserve un projet de lettre que M. Lapouge, curé de cette église, écrivait au président du parlement de Bordeaux, au moment où allait éclater notre grande Révolution française. Dans cette lettre, empreinte d'une certaine irritation, M. Lapouge fait un tableau de la

pauvreté de sa paroisse et termine en disant que, pour comble de misère, la contrée est soumise aux exactions d'un jeune prieur de douze ans, qui n'use de son titre que pour dépouiller le curé et les paroissiens.

L'église, en forme de croix latine, orientée suivant la tradition antique, a 34^m 80 de longueur sur 5^m 50 de largeur, dans œuvre ; elle était attenante à un prieuré auquel on accédait par une porte aujourd'hui murée qui s'ouvrait dans la petite abside sud. Bâtie au x^r siècle par des religieux bénédictins de l'ordre de Cîteaux, dont saint Robert fut un des fondateurs à la fin du x^r siècle, elle possède tout le charme religieux que cet ordre sut imprimer à ses innombrables créations. La nef, qui paraît allongée, est peu éclairée, relativement au transept, que le jour inonde en entourant d'une auréole lumineuse les trois absides du chevet, qui sont mises en communication directe par des portes en plein cintre. Le clocher à deux étages, dont un seul est ajouré, s'élève au centre du transept ; il est bâti sur quatre arcs doubleaux surmontés d'une voûte en arc de cloître, panachée sur trompes, rappelant la forme d'une coupole, suivant les usages des écoles du Limousin et de l'Auvergne.

L'artiste qui l'a édifiée, employant une grande simplicité de lignes à l'extérieur, a gardé toutes les beautés pour l'intérieur, notamment pour l'abside principale, où l'un des chapiteaux des colonnes, entre autres, montre la colombe tenant un serpent sous ses pattes. Voûtée en berceau demi-cylindrique, elle a 8^m 50 de hauteur sous les voûtes, qui reçoivent directement la toiture en tuiles creuses. La hauteur, du sol à l'intrados de la voûte en arc de cloître, est de 11^m 60. Cette voûte est élégée à son sommet d'un trou cylindrique destiné au passage des cloches. Enfin, les joints d'appareil, à l'intérieur du moins, sont légèrement en saillie sur le nu des murs et ont 0^m 03 de largeur. Une arcature, élégée à l'extérieur, dans le mur goutterot sud, lors de la construction de l'église, appelle l'attention sur une sépulture qu'on a voulu sans doute rendre apparente.

Prise dans son ensemble intérieur, cette œuvre, qui est abandonnée et qui bientôt tombera en ruines, est belle et

religieuse ; on ne la quitte qu'à regret, en pensant à Frotaire de Terrasson, dont les richesses nous ont légué ce gracieux édifice et dont elles seront, dit le proverbe, la rédemption de l'âme.

Périgueux, le 24 juin 1874.

Jules MANDIN, *architecte*.

NOTES SUR L'HISTOIRE DE BERGERAC,

RELATIVES AUX DÉPENSES FAITES EN 1393-1394 POUR LA RESTAURATION DES TOURS DE MALBEC ET DU PONT CONSTRUIT SUR LA DORDOGNE.

Lorsque, en étudiant l'histoire du moyen-âge, on veut ne point s'attacher seulement aux grands faits historiques, mais approfondir et suivre avec sollicitude les détails intimes qui appartiennent exclusivement à l'existence d'une commune, on trouve d'intéressants documents qui nous initient à la façon de vivre de nos aïeux, et nous apprennent quelle perspicacité et quel bon sens ils mirent toujours au service de leurs idées, de leurs passions et de leurs besoins. On ne saurait trop mettre en lumière ce qu'on découvre se rapportant à ces époques tout empreintes de virile énergie, de l'étude desquelles nous pourrions sûrement retirer de sérieuses et saines leçons pratiques.

Nous avons précisément, en compulsant les jurades de l'hôtel-de-ville de Bergerac, remarqué une fort curieuse relation des dépenses faites en 1393-1394 pour la restauration des tours de Malbec et du pont construit sur la Dordogne. Elle indique d'une façon fort minutieuse, non-seulement les dépenses faites pour l'achat, le transport des bois nécessaires, mais aussi les moyens mis en œuvre pour les mener au lieu d'emploi. et, chose surtout plus précieuse, les divers salaires alloués aux ouvriers attachés à ces réparations.

Il est nécessaire, avant d'aller plus avant, de dire quelle était à cette époque la situation de la ville, afin d'expliquer ce que pourraient avoir d'obscur les jurades que nous aurons à citer.

La paix de Brétigny, traitée le 8 mai 1360, entre Jean le Bon et Edouard III d'Angleterre, ne fit que confirmer à ce dernier la possession de Bergerac, déjà sous la domination anglaise depuis plusieurs années. Ce ne fut qu'en 1377, après la venue en Guyenne du frère de Charles V, Louis duc d'Anjou, avec Bertrand du Guesclin, commandant une puissante armée, composée de l'élite des chevaliers gascons, que la ville, après un siège qui dura 12 jours (du 22 août au 2 septembre 1377), se soumit à son obéissance.

Sa reddition lui valut, de la part du duc qui usait de l'autorité royale, ainsi que le constatent ses lettres patentes (1), la confirmation de ses privilèges, la promesse de 4,000 francs (2) à employer aux fortifications de la ville et la réunion à la commune des paroisses de la châtellenie, au nombre de dix : Maurens, Saint-Aubin de Sadillac, Saint-Nexans, Cours-de-Piles, Conne, Mouleydier, Saint-Martin, Eyraud, Saint-Gleyrac et Prignonrieux.

Bergerac en sa possession, le duc d'Anjou partit à la conquête d'autres villes. Il vint devant Sainte-Foy, dont il s'empara ; il prit Castillon, Sainte-Bazeille, Monségur, Auberoche, Saint-Macaire, Duras, puis se retira à Toulouse.

Après son départ, Bergerac, fidèle au roi de France, tint à rester sous sa domination ; tandis que presque tous les châteaux du pays se replacèrent sous le pouvoir anglais. La ville, sans garnison française, — le duc d'Anjou ayant retiré ses troupes, — ne possédant pour se défendre que les milices recrutées dans les rangs de ses bourgeois, tint tête à tous, mais ne put sauvegarder les droits des habitants de la châtellenie, qui, dans la campagne, étaient souvent exploités par les sei-

(1) Scellées de cire verte en lacs de soie verts et rouges.

(2) Le franc d'argent valait alors 20 sols (monnaie de compte) et le franc d'or 20 sols d'argent. Le sol valait 12 deniers.

Il est bon de dire que les 4,000 fr. ne furent jamais payés et donnèrent lieu, de la part des habitants, à de nombreuses réclamations.

gneurs des environs, s'ébattant en des chevauchées de chaque instant et pillant tout ce qu'ils trouvaient bon à prendre.

La ville, dans ces temps malheureux, se trouva fatalement, par la force des choses, devenir elle-même la proie de ces pillards. Ne pouvant cultiver ses terres, ensemençer, cueillir ses récoltes sans avoir obtenu des trêves qu'elle achetait aux seigneurs ses rapaces voisins, ceux-ci, le plus souvent, peu soucieux de la foi jurée, les rompaient et forçaient la ville, les armes à la main, à en acquérir de nouvelles.

Ces chevauchées continuelles, ces pilleries de chaque instant, ces extorsions si fréquentes causèrent un tel désarroi dans la situation financière de la communauté, qu'en 1394, on trouve dans une jurade, en réponse à une demande de secours faite par Meriguot Darias, connétable de Cahuzac, *que la ville, d'aucune façon, ne pouvait l'aider, car personne n'avait plus rien. (E que nulh hom n'aya re.)*

Ce fut pendant cette époque de troubles continuels que les consuls reconnurent l'urgence de réparer les tours de Malbec et du pont sur Dordogne.

Les revenus de la communauté, employés presque en entier pour se rendre favorables les seigneurs et capitaines des environs, ne pouvant suffire pour exécuter ces réparations, on voulut recourir à un emprunt qui ne put réussir, puis enfin on imposa une taille sur *tous* les habitants de la ville, *le fort portant le faible*, qui permit d'exécuter les réparations projetées.

Plusieurs jurades, dans lesquelles il est question des grandes charges de la communauté, de la pauvreté en laquelle elle se trouve, furent tenues par les consuls et jurats, et plusieurs ordonnances faites relativement aux restaurations dont nous nous occupons. Notre intention est de les faire connaître d'abord, puis de donner ensuite les détails intéressants des dépenses faites pour aller prendre les bois nécessaires aux forêts des Vergnes et à Bosc-Redon (1), les transporter

(1) Commune de Lembras. — Malgré les plus actives recherches, nous n'avons pu découvrir l'emplacement qu'occupait ce bois, aujourd'hui disparu.

par eau sur la Dordogne et sur la dérivation du ruisseau le Caudeau jusqu'au *Pas de Saffroc* (1), puis de là à Bergerac. Nous aurons le soin de citer fréquemment les textes originaux, après toutefois les avoir traduits et résumés.

Cette détermination est basée sur la remarque qu'une traduction est souvent fade ; aussi respecterons-nous les délibérations telles qu'elles furent conçues et les rapporterons-nous telles que dans ce poétique et harmonieux langage du xiv^e siècle elles ont été écrites.

La première jurade fut tenue le 1^{er} août 1393. Il fut ce jour parlé des réparations qu'il serait nécessaire d'entreprendre aux tours de Malbec et du pont de Dordogne, lesquelles, est-il dit, se trouveraient *en grand péril* si aucune réparation n'y était rapidement faite.

Les jurats ordonnèrent qu'on vît, avec des charpentiers, maçons et *autres bonnes gens*, quelles pourraient être les réparations qu'il serait utile d'y faire et le montant des dépenses qu'elles nécessiteraient. Il fut en outre ordonné qu'on levât une taille sur tous les habitants ; et que, vu la grande pauvreté qui était en la ville, on la fit à moindre somme qu'il se pourrait, pourvu toutefois que lesdites tours fussent réparées :

« Veneris prima dies mensis augusti mcccLxxxiii.

» Fo parlat e mostrat als juratz de la reparacio de las tors de
» Malbec e del pont de Dordonha, las quals estavan en gran perill si
» alcuna reparacio no hi era prestamen facha. Sobre la qual causa,
» fo ordenat per los ditz juratz que vis hom am carpentiers e am
» massos e am dautras bonas gens las reparacios que hi son neces-
» sarias affar, e la soma quant se poyra tot montar. E que sia fach
» un talh generalmen sobre totz los habitans de la vila lo plus som-
» mariamen e a mendre soma que far se poyra, attendut la gran
» paubretat que es en la vila ; de que las dichas tors puscan esser
» reparadas. »

Quelques jours après, le 8 août, il en fut tenu une nouvelle dans laquelle il fut dit aux jurats que les consuls avaient

(1) Passage qui constituait un revenu à la communauté et se trouvait un peu à l'amont du pont actuel de la Peyre.

fait examiner, par maître Guillaume de Vilalayo et d'autres charpentiers de sa compagnie, les bois qui seraient nécessaires à la réparation des tours de Malbec et du pont de Dordogne, et montré également quelles seraient les dépenses qu'il conviendrait de faire. Il leur fut demandé conseil sur les moyens de faire exécuter ces ouvrages, attendu que les revenus de la ville étaient de trop petite valeur pour y subvenir :

« Veneris VIII dies mensis augusti MCCCLXXXIII.

» Lo qual jorn fo mostrat als juratz que los senhors consols avian
» fach reguardar las fustas que son necessarias a reparar las tors de
» Malbec e del cap del pont de Dordonha a mestre Guill. de Vilalayo e a dautres carpentiers en sa companhia. E mostrat sommariamen los costatges quen covendra affar. E que los juratz donessan cossell deque aquestas causas se poguessan far. Attendut
» que los esmolumentz de la vila son al jorn duy de petita valor, e
» sobre laqual causa fo ordenat per los juratz que lo talh que es
» ordenat affar, sia fach lo plus sommariamen que far se poyra
» de que tolas aquestas causas se puscan complir. »

Malgré ces deux ordonnances qui sont très-explicites et démontrent la grande volonté qu'avait la ville de voir réparées les tours de Malbec et du pont de Dordogne, les embarras financiers étaient tellement grands, les besoins plus pressants à satisfaire tellement considérables, qu'il ne put de sitôt y être donné suite. C'est ce que nous apprend la jurade tenue le 3 mai 1394.

Il fut ce jour-là montré aux jurats quelles étaient les réparations à faire à la tour de Malbec ainsi que d'autres frais et dépens qu'il convenait que la ville fit. Il leur fut exposé que, vu le peu d'importance des revenus du consulat, revenus suffisant à peine aux grandes charges, frais et dépens faits cette année par les consuls, la communauté ne pouvait prendre à sa charge les dépenses nouvelles.

Il était en conséquence demandé aux jurats voie et conseil, afin que toutes choses pussent se régler, car la non-exécution de ces réparations *serait à grand dommage et déshonneur de la ville.*

Ceux-ci, après délibération, dirent qu'il était certaines

grandes affaires et dépens auxquels la ville devait forcément faire face ; de plus, ils arrêterent que les réparations à faire aux tours de Malbec et du pont de Dordogne, ainsi que la construction de divers autres ouvrages nécessaires à la conservation de la ville, ne pourraient s'exécuter qu'à la condition qu'un consul, un jurat ou tout autre habitant de la communauté voulût prêter au consulat et à la ville une somme suffisante pour subvenir à ces frais.

Ils ordonnèrent alors que celui ou ceux qui prêteraient à la ville auraient en mains les revenus du consulat pour l'année à venir et en percevraient le montant jusqu'à complet acquittement des avances qu'ils auraient faites.

Les jurats, reconnaissant en outre la gravité des choses ci-dessus dites, voulurent que cette ordonnance eût et obtint fermeté et valeur, de préférence à toutes autres ordonnances faites ou à faire par le présent consulat.

De plus, les consuls et jurats voulurent et requirent que la présente ordonnance fût faite en forme d'acte public par Jehan Thoyr, notaire royal et greffier dudit consulat :

« Dominica III dies mensis maii mcccclxxxiv.

» Lo qual jorn fo mostrat als juratz de la reparacio de la tor de
» Malbec e dautres costatges e despens que covenia affar a la vila
» losquals nose podian supplir dels esmolumentz de cossolat, attendut
» la petita valor en que los ditz esmolumentz son al jorn duy ; e, las
» grans carguas, costatges et despens que acovengutz affar als sen-
» hors cossols en aquest an present ; per que los juratz donessan via e
» cosselh de que aquestras causas se poguessan supplir e acabar, o
» autramen, lobratge de la dicha tor covenia de tot en tot a layssar ;
» la qual causa seria a gran dampnatge e a gran deshonor de la vila.
» Sobre la qual causa, fo ordenat e passat en cosselh, deliberat per
» los juratz, que attendut los grans negocis e despens que la vila a
» affar de tot jorn e attendut que la dicha tor de Malbec e autres
» obratges necessaris ala guarda de la vila cove affar ; las quals cau-
» sas ses grans costatges e despens nose poden supplir ni acabar que
» si alcun cossol o jurat o autre habitan de la vila presta al cossolat
» e a la vila deque la dicha tor de Malbec se pusca acabar, e las
» autras cochas e negocis de la vila se puscan deliurar, que a aquel
» o a aquels que prestaran a la vila per las causas dessus dichas, que
» totz los esmolumentz de cossolat del an perdanamen venent lor
» sian obliguatz e engatgats a levar e a percebre totz los ditz esmolu-

» mientz ses nulha contradicció tant e per tant que sian entegramen
» paguatz e satisfachs deso que prestat auran.

» E aquesta present ordenanssa volgueren los ditz juratz que aia
» e obtenha fermetat e valor, attendut las causas dessus dichas, non
» obstan totas autras ordenanssas fachas o affar el dich cossolat.

» E daquesta present ordenanssa volgueren e requeregueren los
» senhors cossols e juratz que sia facha carta publica per mi Johan
» Thoyr public notari reyal e escriva e jurat del dich cossolat. »

On est véritablement ému en lisant ces lignes empreintes d'une si noble énergie. Le consulat de Bergerac, toujours si fier, était obligé d'aliéner ses revenus et de les laisser aux mains de ceux qui voudraient bien lui prêter les sommes suffisantes pour réparer des ouvrages si utiles à la défense générale de la communauté.

Il fallait évidemment que la misère fût grande, car les habitants, toujours prêts à seconder leurs consuls, ne s'offrirent pas cette fois. La bien triste phrase (*e que nulh no naya*) était malheureusement vraie ; autrement on ne s'expliquerait pas l'indifférence apparente des habitants, qui ne répondirent pas à l'appel pressant de leurs consuls et jurats.

Les consuls, cependant, ne trouvant point ce qu'ils demandaient avec tant d'instance, et les réparations devenant de plus en plus urgentes en ces temps où la ville eût pu tomber d'un moment à l'autre à la merci des ennemis qui l'entouraient et la pressaient de toutes parts, tinrent une nouvelle jurade le 14 juin 1394, par laquelle ils montrèrent aux jurats que les revenus de la communauté étaient de si petite valeur qu'ils n'avaient pu faire achever les réparations de la tour de Malbec parce qu'ils n'avaient pu fournir aux charpentiers les choses nécessaires.

Il fut à cela répondu par les jurats que précédemment il avait été ordonné et accordé en consulat, et cela sous forme d'acte public, que l'on cherchât voie et moyens et que quelques-uns prêtassent à la ville afin que cette tour pût enfin être réparée.

Pour cette cause, lesdits jurats voulurent, ordonnèrent et accordèrent que les revenus de la ville, du consulat et les

pougèses (1) de l'an à venir, fussent engagés, donnés et délivrés à celui ou ceux qui prêteraient à la ville une somme suffisante pour qu'elle pût faire exécuter les susdites réparations. Il fut de plus accordé que celui ou ceux qui prêteraient pourraient eux-mêmes lever et percevoir les revenus jusqu'à ce qu'enfin la ville se fût acquittée des avances qu'ils auraient faites, et ce malgré toutes ordonnances faites ou à faire par le présent consulat.

Puis, afin que cette ordonnance eût une plus grande fermeté et valeur, les jurats voulurent et ordonnèrent qu'elle fût scellée du sceau du consulat.

« XIV dies mensis junii MCCCLXXXIV.

» Fo mostrat als juratz de la reparacio de la tor de Malbec la
» quala no se podia acabar per so quar los senhors cossols no an de que
» pusan furnir als carpentiers ni a las autras causas que hi son neces-
» sarias affar a la vila, per so quar los esmolumentz de cossolat son
» al jorn duy de petita valor. E sobre aysso, fo respost per los ditz
» juratz, que dayssó era estat ordenat e acordat una altra vetz en
» cossolat e am carta publica, que cerques hom via e cosselh cum alcus
» prestessan a la vila de que aquela tor se pogues acabar e las autras
» cochas dela vila se poguessan deliurar. — Per que los ditz juratz vol-
» gueren, ordeneren e acorderen que alcu de la vila cossol o autre,
» preste a la vila de que la dicha tor se pusca acabar e las autras
» cochas de la vila deliurar. E aquels que prestaran per las causas
» dessus dichas complir e acabar, que totz los esmolumentz de la vila
» e del cossolat e las pogessas e totz autres esmolumentz de cossolat
» sian obliguatz e balhatz e liuratz, del an perdanamen venent a
» aquel qui prestara a la vila per las cochas dessus dichas deliurar ;
» a levar e percebre los ditz esmolumentz tant de temps que desso
» que auran prestat a la vila sian entegramen paguatz e satisfachs
» non contrastan totas ordenanssas fachas o affar en aquest present
» cossolat.

» E plus volguren e ordeneren que a mage fermetat e valor
» aquesta present ordenanssa sia sagelada am lo sagel de cossolat. »

Après cette ordonnance enfin, les consuls imposèrent, de l'avis de *tot lo poble comu*, une taille qui produisit, tant pour

(1) Droit qui frappait d'un impôt variable chaque barrique de vin vendue au détail en taverne. Il était de 3 sols en 1394.

subvenir aux frais nécessités par les réparations des tours de Malbec et du pont de Dordogne que pour régler certaines dettes de la communauté, une somme de 284 livres 4 sols.

Cependant, malgré la grande pauvreté des gens, plusieurs personnes voulurent aider le consulat. Ces personnes, qui évidemment s'imposaient des sacrifices pour le bien de la communauté, versèrent une somme de 8 livres 9 sols 7 deniers, qui se répartit de la manière suivante :

	LIVRES	SOLS.	Deniers.
Hélias Castang donna.....	»	25	»
Le recteur de Monbazillac donna quatre poignées (1 hectolitre) de froment, représentant une valeur de.....	»	13	4
Les Frères mineurs prêtèrent en argent une somme de.....	»	50	»
<i>(Cette somme devait leur être remboursée en valeur équivalente de chaux.)</i>			
<i>(Item avem recebut dels frays menors que deven prendre en caus.)</i>			
Perrot de Sanilhac donna.....	»	50	»
Paschalet de Laborde donna 1 franc 1/4 valant.	»	31	3
TOTAL.....	»	169	7
Après réduction.....	8	9	7

Le consulat, après sa dernière ordonnance du 14 juin 1394, mit un certain temps pour répartir sa taille et faire rentrer les fonds, car au mois d'août, le 6 seulement, nous voyons que l'on commença à s'occuper des réparations.

Nous allons en donner le détail ainsi que les dépenses relatives à chaque nature de travail.

Cette partie nous a paru assez intéressante pour que nous la reproduisons en entier. Nous y trouverons des prix de main-d'œuvre, nous verrons comment la communauté payait les travailleurs qu'elle occupait et enfin comment de divers lieux elle transportait ses matériaux à pied-d'œuvre.

	LIVRES	SOLS.	Deniers.
Le 6 août, nous envoyâmes Jehan Genebra, Gualayonat et Mondo de Capssanas aux Vergnes pour voir combien il y avait été taillé de pièces de bois (<i>per veyre quantas pessas de fusta hi avia de talhadas</i>). Ils dépensèrent.....	»	3	6
Le 11 août, nous envoyâmes à Bosco-Redon Brunet du Peyrou, Bernonet de la Baume et maître Guillaume de Vilalayo pour voir combien de pièces de bois il y avait. Ils dépensèrent....	»	14	4
Plus, pour une poignée d'avoine (1/4 d'hect.)..	»	»	20
Le 12 août, nous envoyâmes Guillaume Gualayo, Gualayonat, Bernard del Mas, Mondo Puisso et Hugues Niot au bois des Vergnes pour équarrir les bois nécessaires à la tour de Malbec. Ils y restèrent trois jours, et prenaient par jour : Guillaume Gualayo et son neveu chacun 3 sols. Bernard del Mas et Puisso.....id.... 5 id. Hugues Niot..... 2 id. 6 d.			
Dépense totale.....	3	13	6
Quand ils furent revenus du bois, ils dépensèrent en vin.....	»	»	20
Item, nous louâmes (<i>loquem</i>) Hugues Niot et Mondo de Capssanas pour faire le chemin par lequel on transporte les poutres hors le bois (<i>per ont hom gites la fusta foru del bosc</i>). Ils y restèrent un jour; chacun prenait 2 sols 6 deniers...	»	5	»
Le 17 août, nous louâmes Merquadier et le fils de Motat avec deux paires de bœufs pour tirer les bois des Vergnes jusqu'au port de Corbière (sur la Dordogne). Ils y restèrent deux jours. Il fut donné pour chaque paire de bœufs, par jour, 8 sols 4 deniers.			
Total.....			33 sols 4 den.
Merquadier et Motat dépensèrent en pain 13 sols 6 deniers; en vin, 17 sols 8 deniers; en chair, 8 sols 9 deniers. Nous donnâmes à Motat, en vin, 8 deniers.			
Dépense totale.....	3	13	11
<i>A reporter</i>	6	48	67

	LIVRES	SOLS.	Deniers.
<i>Report</i>	6	48	67
Item, nous louâmes Gualayonat deux jours pour trouer les bois à leur extrémité; il prenait par jour 4 sols 2 deniers	»	8	4
Item, pour attacher les bois, nous achetâmes une corde qui coûta.	»	2	9
Item, nous louâmes Moyssayro, Tenonat et Guillaume de Borzes, qui, par eau, transportèrent la charrette de Hélias Pons et les chars pour charroyer les bois (<i>e las guessas per carreiar la fusta</i>). Ils restèrent un jour; chacun prenait 20 deniers.	»	5	»
Nous louâmes le fils de Merquadier et Mondo Chille, qui aidèrent deux jours.	»	6	8
Item, nous donnâmes au fils de Merquadier en vin.	»	»	8
Item, le 22 août, nous envoyâmes Miquo de Cressse à Corbière conduire les chars pour avoir les poutres du Bois-Redon (<i>per aver la fusta del Bosc-Redon</i>). Nous lui donnâmes.	»	»	20
Item, le mercredi 24 septembre, nous envoyâmes maître Guillaume de Vilalayo et Gualayonat au Bois-Redon trouer les pièces de bois, afin que les bœufs puissent les tirer à Ponbonne (<i>per traucar la fusta cum los buos la tiressan à Ponbono</i>). Ils restèrent un jour et dépensèrent.	»	8	6
Le même jour, M ^{sr} Hélias de Roquafort, Brunet du Peyrou, Jehan Genebra, consuls; Pique Sinquenal, Girard de Belrieux, avec d'autres compagnons, allèrent au Bois-Redon donner renfort aux bœufs (<i>per affolquar los buos</i>). Ils dépensèrent avec les hommes en pain, vin et chair... ..	»	18	6
Item, nous louâmes le cheval de Jehan Genebra et la bête de maître Pique pour mener les chars au bois charroyer les pièces de bois et porter le pain et le vin. — Dépense.....	»	2	6
Ils portèrent un fromage qui coûta.....	»	»	8
<i>A reporter</i>	6	97	142

	LIVRES	SOLS.	Deniers.
<i>Report</i>	6	97	142
Item, le jeudi suivant, 25 septembre, nous envoyâmes au Bois-Redon maître Guillaume de Vilalayo et Gualayonat trouver les bois afin que les bœufs puissent les tirer à Ponbonne.....	»	8	4
Item, le même jour, vingt-huit bourgeois allèrent au Bois-Redon pour donner aide aux bœufs. Les hommes dépensèrent ce jour en pain, vin et chair.....	»	29	»
Item, nous louâmes le cheval de Jehan Genebra qui porta le pain et le vin.....	»	2	6
Item, nous louâmes Boyrel, qui menait les bœufs.....	»	»	20
Item, deux gobelets portés au bois coûtèrent...	»	»	12
Item, le 26 septembre, nous envoyâmes les bœufs à Bosc-Redon, et priâmes les bourgeois de la ville de nous prêter leurs bœufs pour renfort. — La dépense totale en pain, vin et poisson s'éleva à.	»	24	»
<i>(Item, lo divendres a xxvj de setembre, tramezem los buos al Bosc-Redon e preguem als borzes de la vila que nos affolquessan los buos. — Despenderen totz amassa en pa e en vi e en peys.)</i>			
Item, nous louâmes un cheval sur lequel chevaucha Brunet du Peyrou, consul.....	»	3	»
Nous louâmes le cheval de Jehan Genebra qui porta au bois du pain et du vin.....	»	2	6
Nous donnâmes aux bouviers, à leur retour, en vin.....	»	»	18
Item, le jour de saint Michel, nous allâmes à Ponbonne jeter les bois à l'eau. Il fut dépensé en vin.....	»	2	»
<i>(Item lo jorn de san Miquel anem a Ponbono per gitar la fusta en laygua).</i>			
Item, le lendemain de saint Michel, à Ponbonne, pour faire venir les bois, nous dépensâmes en pain, vin et chair.....	»	21	»
<i>A reporter</i>	6	188	208

	LIVRES	SOLS.	Deniers.
<i>Report</i>	6	188	208
<i>(Item lendema de san Miquel a Ponbono per far venir la fusta despendem en pa e en vi e en carn).</i>			
Item, nous achetâmes une corde pour tirer le bois, qui coûta.....	»	»	6
<i>(Item, comprem una cordela per tirar la fusta).</i>			
Item, nous louâmes Fotel qui tirait les bois par l'eau (Dérivation du ruisseau le Caudeau).....	»	»	20
<i>(Item, loquem Fotel que tirava la fusta per laygua).</i>			
Item, le mercredi suivant, nous allâmes au bois et dépensâmes.....	»	5	»
Item, le jeudi suivant, nous allâmes à Ponbonne et menâmes deux grandes pièces de bois au Saffroc (Pont de la Peyre), qui ont été mises au pont de Dordogne. — Nous dépensâmes pour tout le jour.	»	18	6
Item, le vendredi suivant, nous allâmes au Saffroc et fîmes venir à la ville ces deux grandes pièces de bois que nous mîmes dans le jardin de Pontet-Martin (attenant à la dérivation du ruisseau le Caudeau). — Nous dépensâmes pour tout le jour en pain, vin et poisson.....	»	13	6
Item, il fut ordonné qu'on envoyât chercher le charpentier de Monclar. — Nous y envoyâmes trois fois Mondî Salmo, et lui donnâmes.....	»	5	»
<i>(Item, fo ordenat que tramezessam cerquar lo carpentier de Monclar. — E tramezem hi m vetz Mondî Salmo).</i>			
Item, plus un quart de vin qui coûta.....	»	»	6
Item, nous fîmes marché le 28 octobre avec le charpentier de Monclar, et lui donnâmes (1).....	»	5	»
<i>A reporter</i>	6	234	252

(1) Il faut conclure de cette dépense que, lorsque la ville faisait ses marchés, elle donnait, pour se les rendre favorables, une espèce de denier à Dieu aux ouvriers qu'elle devait occuper.

	LIVRES	SOLS.	Deniers.
<i>Report</i>	6	234	252
Item, le 30 octobre, nous envoyâmes le bateau de Michel Sabatier à Corbière pour transporter les bois des Vergnes. — Nous louâmes cinq hommes au prix de 20 deniers. — Total : 8 sols 4 den. Ils dépensèrent en pain et en vin... 5 id. Loyer du bateau..... 3 id.			
Dépense totale.....	»	16	4
Item, le 14 novembre, nous fîmes marché avec les charpentiers pour construire la tour de Malbec, et leur donnâmes en vin (1).....	»	»	15
<i>(Item, fezem mercat am los carpentiers per obrar la tor de Malbec. — Donem lor en vy).</i>			
Quand nous fîmes la taille, nous dépensâmes...	»	5	9
Item, le 4 décembre, nous avons payé à Mondo de Capssanas, pour vingt-huit pièces de bois prises à son bois des Vergnes pour la tour de Malbec....	»	17	6
Item, nous avons acheté à des gens de Pont-Romieux 25 coyaux (terme de charpenterie), pour la tour de Malbec, à 20 deniers la pièce.....	»	41	8
<i>(xxv colondras per la tor de Malbec).</i>			
Item, plus, nous avons acheté pour ladite tour 8 pièces de bois à 2 sols 1 denier la pièce.....	»	16	8
Item, nous louâmes quatre bateliers pour transporter les bois, au prix de 20 deniers chacun. Ils dépensèrent en vin 16 deniers ; en pain, 2 sols.			
Total.....	»	10	»
Item, nous louâmes le bateau de Michel Sabatier pour charroyer ledit bois.....	»	3	»
<i>(Per carreiar la dicha fusta).</i>			
Item, nous avons acheté à deux charpentiers de Pont-Romieux 30 coyaux à 10 deniers la pièce...	2	11	»
Nous avons loué quatre bateliers pour aller chercher des bois à Corbière.			
<i>A reporter</i>	8	353	302

(1) Observation semblable à la précédente.

	LIVRES	SOLS.	Deniers
<i>Report</i>	8	353	302
Dépense pour le loyer des hommes, 6 sols 8 d.			
Id. en pain et en vin..... 3 id. 4			
Id. pour le loyer du bateau.... 3 id.			
DÉPENSE TOTALE.....	»	13	»
Nous avons loué cinq hommes pour porter les bois.	»	6	3
Item, nous avons acheté aux Frères mineurs 12 câbles qui coûtèrent.	»	20	»
Item, nous avons acheté à Miquel Sabatier cinq pieux pour faire la <i>sotz-lata</i> à la tour de Malbec. Ils coûtèrent.....	»	6	3
Item, nous avons acheté à un homme de Pont- Romieux 600 lattes à 3 sols 4 deniers le cent, plus un quart de chair qui coûta 15 deniers.....	»	21	3
Item, la dépense faite pour transporter la latte de Corbière au port de Clayrac s'éleva à.....	»	6	6
Item, la tour de Malbec a coûté, pour le loyer des charpentiers, le vin que nous leur avons donné; pour découvrir la tour, descendre les bois et la tuile, porter les bois travaillés devant le jardin de Ramond du Pont, et pour monter lesdits bois sur la tour, les assembler et faire latter.....	49	17	2
Item, il fut entendu, quand nous fîmes marché avec maître Guillaume de Vilalayo, que nous lui donnerions, pour faire l'œuvre de la tour, deux aunes de droguet (<i>doas aunas de rosset</i>) qui coûtèrent.....	»	36	»
Item, nous avons payé à Bernard de la Baume pour pieux que nous lui avons pris pour réparer le pont de bois de Dordogne, et pour le travail fait par lui au charroi des bois (<i>al carrech de la fusta</i>) de la tour de Malbec, et à l'œuvre de ladite tour.....	»	75	8
Item, nous avons remis à Miguonet Martin de sa taille pour le travail qu'il fit au charroi des bois.	»	12	3
TOTAL	57	565	330
APRÈS RÉDUCTION.....	86	12	6

Entrons un peu maintenant dans l'organisation communale, et voyons ce que dit l'art. viii des statuts et coutumes de la ville de Bergerac (1), relativement aux revenus et dépenses à faire par la communauté.

Cet article s'exprime ainsi :

« Toutefois, lorsque la nécessité dont il a été ci-dessus parlé ou autres semblables, ou même le profit évident de la ville le requerront, ils (les consuls) pourront faire lesdites tailles et impositions, *demeurant toujours, ainsi qu'il a été dit, cinq cents livres en commun ou au trésor.* » (2)

Outre l'avance de 500 livres que, pour cas imprévus, la communauté devait constamment posséder, elle prélevait certains droits dont les principaux étaient :

Le droit de *pontonage* prélevé pour le passage des étrangers sur le pont de Dordogne et du sel sur celui de la *Mérilhe* ;

Le droit de *carnelage*, droit d'imposition payé par les *bouchers jurés* sur chaque tête de bœuf, veau, mouton, pourceau et autres espèces. Outre ce droit d'imposition, la communauté en prélevait un autre sur les chairs vendues pendant le carême *aux malades et autres personnes qui en avaient besoin*. Il fallait dans ce cas qu'il y eût *attestation* d'un médecin à la requête des maire et consuls et permission obtenue du *sieur* lieutenant général de la sénéchaussée de la ville avec le consentement du procureur du roi ;

Le droit de *bancage*, payé annuellement par chaque boucher juré et chevrier de la ville et *faux bourgs* ;

Le droit de *coupe du poisson*, fixant à seize le nombre des *dernes* que l'on devait retirer de chaque saumon. Ils étaient imposés à *deux liards*, et les lamproies et colacs (aloses) à *un denier* ;

Le droit des *pougèses*, droit qui frappait d'un impôt variable

(1) Transaction de 1322.

(2) Acto tamen quod quotiens necessitates prædictæ vel quævis aliæ vel etiam evidentes utilitates dictæ villæ id exposcent, possint tallias et impositiones facere et exigere ut prius, *semper ut prius dictis quingentis libris remanentibus in communi seu thesauro*.....

chaque barrique de vin vendue au détail *en taverne*. Les maire et consuls en étaient *seuls* exempts pendant l'année de leur consulat ;

Le droit du *poids des blés*, impôt d'un denier par septier frappant les blés qui se portaient aux moulins de la ville ou en sortaient pour être transportés aux moulins du voisinage ;

Le droit de *boucle*, consistant en *huit sols*, que chaque batelier était tenu de payer pour attache de chacun de ses bateaux aux ports de Clayrac, Cadouin et Pardittes. Les bourgeois de la ville étaient exempts de cette imposition ;

Le droit de *marque de vin*, impôt frappant de *seize deniers* chaque tonneau de vin chargé sur rivière ou transporté par terre hors la juridiction. Les bourgeois de la ville ainsi que ceux de *Libourne* étaient exempts de cet impôt ;

Le droit de *criée des vins*, fixé à *trois deniers* par pipe (1) ;

Les droits de *justice du cot* (2) et *recot* (basse-justice), de *greffe*, du *cot* et *recot* des amendes, des cours du *cot* et *recot*, de *gar-diage*, de *juridiction*.

L'*afferme des amendes* contre ceux qui lavaient et faisaient des immondices aux fontaines ;

Le droit des *épaves* ;

Le droit du *poids du roy* par lequel on prélevait *six deniers* par quintal de marchandise mobilière vendue dans la ville, sauf le blé et le vin ;

Le droit de *marque* des pots, pintes, chopines, *roquilles d'estain*, poids à peser, mesures d'huile ou d'autres liqueurs, mesures de sel, de blé, de grains et denrées ; droit réglé à trois deniers par chaque marque ;

(1) La pipe valait 2 barriques.

(2) Le *cot* était une espèce de garde publique établie par le seigneur pour veiller à la conservation des fruits de toutes espèces, et empêcher qu'il ne pût être commis aucun dommage sur les terres des habitants de la châtellenie.

Celui qui était surpris causant quelque dégât payait au seigneur l'amende dite du *cot*, et, par surcroît, des dommages à la partie lésée. (Art. 97 et suiv. des statuts et coutumes de 1368.)

Le *cotier* était le préposé à la garde des fruits. (Art. 99 et 100 des statuts et coutumes de 1368.)

Le droit de *courretage des marchandises* qui se vendaient en la présente ville, faubourgs et *destroict d'icelle* ;

Revenu du tablier qui était au-devant le palais et auditoire royal de la présente ville, consistant en une imposition de *deux sols* donnés par ceux qui se présentaient en justice ;

Amendes provenant des contraventions aux règlements de police de la ville, etc.....

Ces droits divers, dont le montant n'atteignit jamais une somme bien considérable, permettaient toutefois à la ville de faire face aux dépenses ordinaires de chaque jour. Lorsque, et cela se présentait souvent, ces revenus ne suffisaient plus à l'amortissement des dettes, les consuls, après entente et estimation de la somme nécessaire à la communauté, imposaient une taille qui était impartialement prélevée sur chacun des habitants, suivant la quotité de ses revenus.

Les rôles de taille étaient dressés par les habitants les plus influents de chaque quartier, qui, en consulat, prêtaient le serment de *quotizer loyaument sans favoriser*.

La ville, en cette année 1393, avait donc dû, ainsi que le constatent les jurades que nous avons citées, imposer une taille pour subvenir aux grands frais nécessités par les réparations des tours de Malbec et du pont sur Dordogne.

Après encaisse des fonds, la communauté, ainsi que le démontre le détail que nous avons donné des dépenses faites, avait à sa charge tous les frais nécessités par les réparations, constructions nouvelles ; elle traitait directement avec les ouvriers et faisait elle-même construire après avoir pris des informations auprès des maîtres des œuvres, charpentiers, maçons, etc.

Les salaires de journées étaient payés en argent, et la ville avait à sa charge la nourriture des hommes qu'elle occupait.

Lorsque les consuls ou jurats se déplaçaient dans l'intérêt de la communauté, leurs dépenses réelles étaient exactement payées.

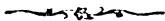
Tous les comptes de la communauté, sans exception, passaient au visa des consuls, et étaient réglés directement par le consulat.

Il y avait un receveur pour les deniers de la communauté.

On voit par ces quelques notes quelle était la sagesse de nos aïeux et quel esprit de justice les animait. Il est vrai de dire aussi qu'exposés ensemble journellement aux mêmes maux, il existait entre eux une solidarité et une union bien grandes qui furent rarement troublées. Nous aurons fréquemment occasion de le constater, en continuant le dépouillement que nous avons entrepris.

En terminant ces quelques lignes, — notre premier essai sur l'histoire de Bergerac, — nous remercions sincèrement M. Dupuy, archiviste, qui, avec une bienveillance extrême, a bien voulu nous familiariser avec les difficultés du langage adopté dans les jurades jusqu'au xvi^e siècle, et de plus nous donner tous les renseignements nécessaires pour faciliter nos premières recherches.

Ch. DURAND.



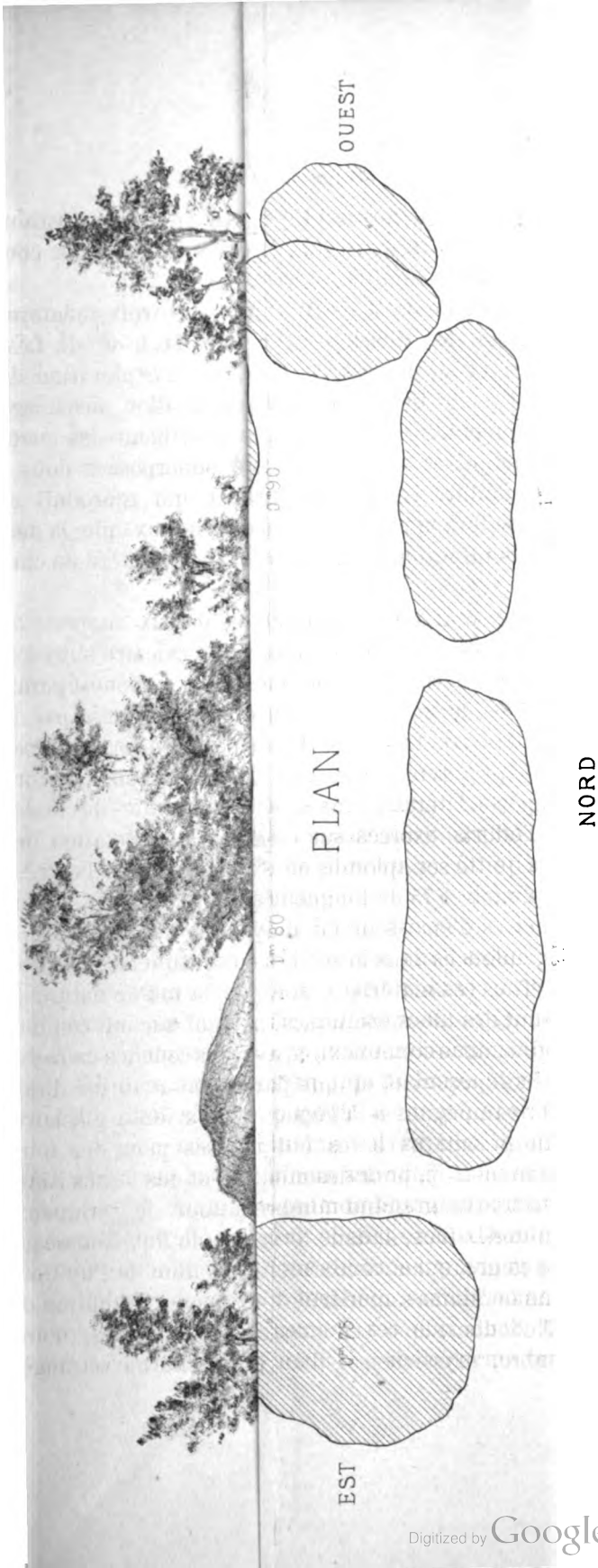
LE DOLMEN DE SAINT-AQUILIN.

Le dolmen de Saint-Aquilin, connu sous le nom de *Peyre-Brune*, est placé dans les bois, sur la montagne qui domine au nord-ouest le château de Belet, à droite de la route de Saint-Astier à Segonzac, et à une distance presque égale du bassin de l'Isle et de celui de la Drôme. Cette contrée, aujourd'hui si fertile et dont la culture variée ajoute tant de charmes à ses sites pittoresques, conserve, cependant, quelque chose de l'aspect triste et sauvage de ces temps où des peuplades, dont l'histoire inconnue est de nos jours le sujet de tant de recherches et d'études, élevèrent dans ses forêts et sur ses collines les monuments mégalithiques qui excitent si vivement notre étonnement et notre curiosité. Outre le dolmen de *Peyre-Brune*, il en existe un autre près du château de Segonzac; et, non loin de l'habitation de M. Boisseuil, ancien négociant, dont l'obligeance à seconder nos recherches ne saurait être trop remerciée, se dresse un

magnifique tumulus de forme elliptique, d'une conservation parfaite et qui doit recouvrir un dolmen ou une allée couverte; il mérite d'être fouillé.

C'est en compagnie de M. le D^r Prad et de trois membres de notre Société, M. Chastenet-Ducastin, M. le v^{te} de Lestrade de Conti et M. Ernest Guillier, que l'exploration de ce monument a eu lieu. Après sa description succincte, nous ferons l'inventaire des objets que le criblage des terres dont il était rempli et qui avaient été superposées nous a permis de recueillir. La planche gravée qui reproduit ce trésor funéraire fera apprécier, beaucoup mieux que la description la plus minutieuse, la forme et le caractère de chaque pièce.

Ce dolmen se compose d'une table et de six supports de nature mi-partie de grès ferrugineux et de calcaire siliceux; il est orienté du nord-est au sud-ouest; au sud-ouest paraît avoir été placée l'entrée principale, qui était fermée par de petits blocs de pierre. Les supports, disposés en forme de parallélogramme, figurent une auge; la table repose encore sur ses supports latéraux; mais, soit par suite de tassement, soit d'efforts exercés sur elle par la végétation des arbres, elle a quitté ses aplombs en s'inclinant vers l'entrée; elle mesure 2 mètres 75 de longueur sur 2 mètres de largeur et 65 centimètres d'épaisseur en moyenne. Les pieds-droits ou supports, enfoncés dans le sol, ont 80 centimètres environ de hauteur. Tous ces matériaux sont de la même nature de roche; ce sont des blocs erratiques, n'ayant aucune communauté d'origine, aucune connexion, avec les couches calcaires sur lesquelles ils reposent et qui paraissent avoir été disséminés dans nos campagnes à l'époque de la fonte glaciaire. Les populations primitives les ont utilisés pour des tombeaux tels que celui-ci, pour des menhirs et des lignes itinéraires. On en trouve un grand nombre autour de Périgueux, dans la Combe-des-Dames, dans le vallon de Puy-Rousseau; les débris de ce genre, qui encombrant le vallon de Puy-Gauthier, commune de Marsac, méritent d'appeler l'attention du géologue. Nul doute que ces pierres gigantesques, d'une couleur sombre, mystérieuse, d'un poids énorme, étrangè-



res au sol sur lequel elles gisaient abandonnées, n'aient frappé l'imagination des hommes anciens, qui ont cru devoir les utiliser pour leurs sépultures. Mais il ne faut pas exagérer les difficultés que leur emploi et leur déplacement présentaient à ces premiers et très-inexpérimentés architectes. Le plan incliné à l'aide de terres amoncelées, le levier et le rouleau ont été connus de tous les peuples à leur origine, et ont facilité le travail et le placement des tables des dolmens sur leurs supports. Et puis, ainsi qu'on l'a observé pour les menhirs et les milliers de monuments mégalithiques de la Bretagne, les pierres ainsi dressées étaient rarement amenées d'un lieu éloigné.

Objets trouvés dans le dolmen de Saint-Aquilin (1).

N°

1. Pendeloque en grès grisâtre roulé par les eaux de la Drône ou de l'Isle, perforée à son sommet.
2. Pendeloque en silex noir, de forme elliptique ou amygdaline de Saint-Acheul, bulbeuse aux extrémités, échancrée des deux côtés à son tiers supérieur, mais taillée sur chaque face à la manière de Solutré et de Bourdeilles.
3. Pendeloque faite avec une coquille fossile du genre spondile et portant deux échancrures sur ses bords.
4. Débris de pot ou de tasse en terre rouge mal cuite, feuilletée, avec engobe noire, paraissant avoir été tournée.
5. Quartz blanc en forme de cône tronqué à quatre pans provenant des sables de la Drône ou de l'Isle.
- 6, 7. Fragments de vases : le n° 6, en terre grise, a été noirci par son exposition au feu ; le n° 7 est en terre rouge.

(1) Ils sont représentés sur la planche ci-jointe de grandeur naturelle. — Nous en avons fait don au Musée départemental, où ils occupent une vitrine spéciale.

8. Débris d'un pot en terre grise muni d'une anse très-petite obtenue par un plissement de la pâte, et perforé d'un petit trou pour sa suspension; il est pétri, façonné à la main et carbonisé par le feu.
9. Portion d'*exogyre columba*, fossile, provenant des bancs calcaires de Saint-Aquilin.
10. Hache ou lance ayant la forme amygdaline de Saint-Acheul, mais taillée des deux côtés à petits éclats, à la manière de Solutré et de Bourdeilles; silex noir.
- 11, 12, 13, 16. Couteaux, type du Moustier; les n° 12 et 13 sont arrondis sur le tranchant et sans reprises. Les n° 11 et 12 en silex noir; 13 et 16 en calcaire siliceux du dolmen.
- 14, 15. Bouts de grattoirs fragmentés : le n° 14, en silex agate, cornaline, rappelle ceux du Moustier, et le n° 15, en silex du dolmen, porte de fines retouches dans le genre de celles des stations de la Madeleine et de Laugerie-Basse.
- 17, 18. Couteaux brisés, à biseaux bi-latéraux, type de la Madeleine, en calcaire siliceux du dolmen.
19. Poinçon très-fort, quadrangulaire, brisé; en pierre du dolmen.
- 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 48. Flèches à biseaux bi-latéraux antérieurs, et enlevées de leur nucleus (partie postérieure) d'un seul coup; elles sont sans retouches sur le bord et portent une encoche à la base sur l'arête médiane pour consolider l'emmanchure.
- 27, 28, 29. Débris de petites flèches à biseaux bi-latéraux.
- 30, 31, 32, 33. Aiguilles ou poinçons.
- 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42. Flèches prismatiques, épaisses, incurvées, avec encoche au talon sur l'arête médiane. Elles ne portent pas de retouches sur les bords. Depuis le n° 20 jusqu'au n° 42, tous ces petits instruments sont fabriqués avec des éclats de la pierre du dolmen.
- 43, 44. Traits en silex noir, type du Moustier, taillés d'un seul côté, avec bulbe à la base du plan postérieur.

- 45, 46, 47. Flèches myrtiformes, à arête médiane ondulée, sans retouches (type du Moustier, mais plus fin); silex noir. M. le Dr Prad possédait le n° 45; il a bien voulu s'en dessaisir en faveur du Musée.
- 49, 50. Flèches prismatiques imitant les dents fossiles de squales des strates calcaires du Périgord. Elles sont sans retouches et hardiment enlevées.
- 51, 52, 53. Flèches plates figurant un triangle isocèle, délicatement taillées des deux côtés, avec retouches sur les bords. Type très-rare et dont M. Reverdit a trouvé un exemplaire, mais plus allongé que les flèches de Saint-Aquilin, à La Balutie, près Montignac (abris sous roche). Les n° 51 et 52, si remarquables, sont en silex noir, et le n° 53 en silex blond.

Le dolmen contenait, de plus, des fragments de pierre de touche, provenant probablement des sables de l'Isle; des cendres végétales; du charbon de bois de chêne; et une masse terreuse, blanchâtre, composée d'argile siliceuse, de phosphate de chaux et de fragments osseux. — Analyse de M. Bleyne fils, pharmacien, membre de la Société. — Les cendres ne sont pas confondues, ainsi que l'argile arénacée, avec le phosphate de chaux et les os. Le corps n'a pas été incinéré. A défaut d'analyse, la comparaison de cette poussière osseuse avec celle que contiennent quelques urnes cinéraires du Musée, nous aurait suffi pour reconnaître que le squelette n'avait pas été brûlé; et cette constatation est d'autant plus significative, que la crémation est d'origine hindoue. Ce peuple antique croyait, en livrant les corps aux flammes, épurer les âmes en les dégageant de toute souillure terrestre.

Le principal fait qui se dégage et qui nous frappe, après avoir détaillé les richesses de cette découverte, c'est qu'elles ne sont mêlées à aucun débris révélateur d'une faune spéciale. Nous n'avons trouvé aucune trace de bois ni d'os de renne ou d'autres cervidés. Faut-il en inférer que le renne et le genre cerf avaient disparu de ces contrées? non sans doute, car si l'existence du renne à l'état sauvage ou domestique

n'a pas été constatée dans la Celtique par les historiens, il ne s'ensuit pas qu'il n'habitât plus les forêts du Périgord à l'époque du dolmen de Saint-Aquilin ; le cerf commun et le chevreuil, qui étaient encore chassés au XVI^e siècle dans ce pays, n'y figurent pas non plus.

A part quelques-uns de ces instruments qui paraissent avoir été intentionnellement brisés, les n^{os} 14, 15, 17 et 18, 19, particulièrement, ils sont en général dans un état parfait de conservation et semblent avoir été fabriqués, surtout ceux qui sont confectionnés avec les éclats de la pierre du dolmen, pour la cérémonie de l'ensepulturement. Ils appartiennent, comme forme et comme travail, à des types bien déterminés et bien connus, à commencer par les types du Moustier et de Solutré jusqu'à celui de la Madeleine; quelques-uns sont très-rares : de ce nombre sont les flèches prismatiques sans retouches, celles qui figurent une feuille de myrte ou de buis, et les numéros 51, 52 et 53 en triangle isocèle avec retouches sur les bords et qui paraissent avoir servi de transition ou d'acheminement à la flèche barbelée et à pédoncule.

La pendeloque en grès, n^o 1, est polie ; mais ce sont les eaux sablonneuses de l'Isle ou de la Drône qui ont fait les frais de ce polissage ; la perforation seule est due à l'industrie humaine ; la main de l'homme l'a traversée à l'aide d'un poinçon en silex. Ces pendeloques ont dû servir d'ornements ou d'amulettes. Le quartz conique n^o 5 est un fétiche ou manitou (1). La forme pyramidale a toujours eu un caractère religieux, dans l'ancien comme dans le nouveau monde. Les idées superstitieuses des peuplades américaines, à cet endroit, sont connues ; qui ignore que les pierres coniques ont été les premières divinités des Egyptiens, des Hébreux et des Grecs ?

A cette époque, les funérailles étaient-elles précédées de ces repas que nous avons constatés à l'entrée de la grotte de Cro-Magnon ? Nous n'avons retrouvé aucun débris de cuisine qui le prouve positivement ; mais le corps n'ayant

(1) DE BROSSES : *Du culte des dieux fétiches*. 1760.

pas été soumis à la crémation, les cendres, le charbon, les vases exposés au feu nous portent à le croire. Avec le mort, ont été enfermés les objets les plus précieux ; on a brisé en son honneur quelques pièces ; de nouvelles ont été ouvrées sur place avec la pierre tumulaire considérée elle-même comme fétiche, et le tout a servi de génie protecteur aux restes du mort. La visite du tombeau était facile, les petits blocs de l'ouverture sud-ouest pouvant être déplacés.

Malgré les travaux si remarquables auxquels ont donné lieu les recherches modernes sur l'époque de l'apparition de l'homme dans nos contrées, nous n'avancions que bien lentement dans l'explication des secrets qui voilent nos origines. Le désir si vif d'être le premier à saisir la vérité a engendré de séduisants systèmes qui feraient faire fausse route si nous nous y abandonnions. Nous devrions avoir constamment sous les yeux ce que dit Lanzi (1) ; c'est qu'en matière d'antiquités, il n'y a rien de plus dangereux ni de plus absurde que d'établir des lois générales qu'une seule exception peut renverser.

Tout en adoptant les grandes divisions des âges de la pierre taillée et de la pierre polie qui ont précédé les âges du bronze et du fer (2), car c'est un moyen ingénieux de se faire comprendre alors même que cette classification ne serait pas absolument vraie, il faut faire des réserves et reconnaître que chaque peuple, en changeant de résidence, apporte inévitablement les procédés de fabrication qui lui sont propres, mais qu'il adopte bientôt les usages de ses devanciers au milieu desquels il s'est établi ; qu'il s'approprie leurs procédés autant pour l'emploi des matériaux que le pays nouveau lui fournit que pour la manière de traiter ces mêmes matériaux. De sorte que ce peuple envahisseur ou émigrant ressemble plutôt à un successeur qu'à un maître des populations dont

(1) *Histoire de la Peinture en Italie*, tome I, page 91, trad. de M^{me} Arm. Dieudé.

(2) G. DE MORTILLET, *Classification des diverses périodes de l'âge de la pierre*. — Époques de la pierre taillée : — 1^o Saint-Acheul ; — 2^o Le Moustier ; — 3^o Solutré ; — 4^o La Madeleine. — Époque de la pierre polie : — 5^o Robenhausen.

il prend la place. Je ne sais plus quel écrivain a dit « que » rien n'arrive qui ne soit dès longtemps préparé..... Une » génération sème, une autre moissonne, semant à son tour » pour celles qui viendront : chacune d'elles entre dans les » travaux de celles qui l'ont précédée.. » C'est là l'enchaînement ordinaire ; c'est le progrès.

Quelques archéologues pensent que les monuments mégalithiques sont dus à une race venue de l'Asie et apportant avec elle une civilisation très-avancée ; elle aurait connu l'art de polir les matières les plus dures, ainsi que l'ont fait les Égyptiens, les Assyriens, les Indiens, les Chinois et toutes les nations de race sémitique. C'est elle qui aurait introduit le jade dans la Celtique, et la coutume d'élever à ses morts et peut-être aussi à ses *Dieux* ces monuments gigantesques dont l'intention originelle et le sens métaphysique sont, jusqu'à présent, complètement ignorés.

Durant cette longue succession de siècles et dans des contrées pareilles aux nôtres, si favorables à la chasse et à la pêche, les habitants semblent n'avoir jamais manqué au sol ; et, jusqu'à preuve contraire, nous ne croyons pas que le désert se soit fait devant de nouveaux venus qui refoulèrent au loin hommes et animaux. Rien n'atteste non plus qu'un cataclysme quaternaire ait rendu inhabitables les terrains où se retrouvent, en Périgord, les restes de l'industrie primitive humaine. La configuration des terrains est à peu près, sur nos montagnes et dans nos vallées, ce qu'elle était à l'époque paléolithique des abris sous roche. Les grands mouvements alluvionnaires avaient cessé.

Mais ce qu'on attribue à une race tout entière ne pourrait-il pas être l'œuvre de quelques nomades qui sont venus fortuitement se mêler aux populations aborigènes ? Il semble, du reste, devant la constatation de ce fait parfaitement établi aujourd'hui, indiscutable, que *tous les peuples, à leur origine et en tous lieux, taillent la pierre de la même manière*, que, dis-je, l'initiation de l'homme à la taille de la pierre par éclats et par polissage est due plutôt à un instinct naturel qu'à un enseignement spécial, et qu'un nouveau faire révèle plutôt un progrès dans la filiation et des perfectionnements

successifs que de nouveaux ouvriers. Les différents dialectes industriels sont nés du même génie artistique.

Dès son apparition, l'homme *sait* se servir pour sa défense, pour sa nourriture, pour s'abriter contre tant d'éléments qui tendent à sa destruction, du bois, de la pierre, des dépouilles des animaux et des retraites rocheuses ou souterraines que lui offre la nature. S'il n'avait pas été doué de cet instinct raisonné, jugeant, prévoyant, perfectible, la perpétuité lui était interdite ; dépourvu d'armes corporelles organiques, il était, dans l'échelle zoologique, l'un des plus faibles mammifères. Pourvu de trois variétés de dents, ses besoins étaient multiples et partant plus difficiles à satisfaire. Il ne galopait ni ne bondissait, sa conformation ne lui permettait pas de grimper comme le singe ou de ramper comme le serpent. Il ne pouvait donc se dérober par la fuite à la poursuite de ses ennemis. S'il n'avait *su* se préserver et s'armer, qu'aurait-il pu, même groupé, contre les formidables dangers dont le menaçaient des conditions météoriques et hygiéniques déplorable et les bandes innombrables de fauves qui peuplaient les forêts ? Grâce à son intelligence, il a utilisé les meilleurs matériaux qu'il avait autour de lui, et il a imité, pour la confection et le perfectionnement de ses moyens de défense et d'approvisionnement, le dessin élégant des feuilles et des fruits. De nombreux quartz, grès et silex roulés par les eaux de nos rivières, revêtent les mêmes formes que les instruments dus à la main de l'homme, évidemment, ils ont été les modèles que les ouvriers de la pierre polie ont copiés. Le Musée de la Dordogne en a recueilli plusieurs.

Si nous doutons de l'apport étranger ou de la révélation subite du secret du polissage parmi les populations préhistoriques, il n'en est pas de même de la fabrication du bronze ; sa double composition dénote une véritable science qui ne peut pas être née dans un pays auquel manquaient ses éléments constitutifs, le cuivre et l'étain. Le fer, si abondant chez nous, aurait dû précéder le bronze ; mais sa fusion, plus difficile, a dû le faire longtemps négliger. Le bronze est rare dans les dolmens, nous devons donc être portés à penser qu'il fut peu en usage, très-cher à se procurer et que c'est

tardivement et peut-être après une longue période de l'emploi des dolmens que ce métal a été connu.

Toutefois, des populations diverses, qui paraissent n'avoir eu aucuns rapports de société et de commerce, dont on ne peut pas suivre les migrations, se sont servies de ce genre de sépulture, et l'ont perfectionné. En effet, il existe une notable différence dans la construction du dolmen de Brantôme avec ses supports taillés, équarris, et l'ensemble si grossier du dolmen de Saint-Aquilin ; entre la plupart des allées couvertes, reproduites par M. le baron A. de Bonstetten (1), et les monuments sculptés, si curieux de Gavr'inis et de Manné-er-Hrock ; entre les trilithes de Stone-Henge et les cromlechs d'Avebury, si réguliers, et les alignements en pierres brutes de Carnac. D'ailleurs, il se peut, et quelques fouilles semblent le prouver, que les dolmens aient été utilisés comme sépultures par des populations qui en ignoraient l'origine, même pendant les époques gauloise et gallo-romaine. Enfin, dans l'état actuel des connaissances acquises, il serait téméraire d'affirmer que les peuples qui ont élevé les dolmens ne taillaient pas ou ne taillaient plus la pierre à petits éclats et avaient adopté le polissage.

Dans le cas qui nous occupe, on doit croire que les procédés de Saint-Acheul, du Moustier, de Solutré et de la Madeleine étaient toujours mis en pratique, et que l'art du polissage était peu ou point connu. La pendeloque en grès poli de Saint-Aquilin annonce bien une propension à se plaire à ce mode de travail ; mais enfin, il faut le reconnaître, elle n'y figure pas comme œuvre de l'industrie humaine ; c'est un produit naturel façonné, uni par les eaux de l'une de nos rivières. Ce qui convient, ce qui plaît encore aux populations, c'est le type en amande de Saint-Acheul et des plateaux, c'est le clivage à petits éclats et la forme laurinée de Solutré et de Bourdeilles.

Il est incontestable qu'à l'époque où le dolmen de Saint-Aquilin a été construit, la hache polie *cunéiforme* n'a pas été

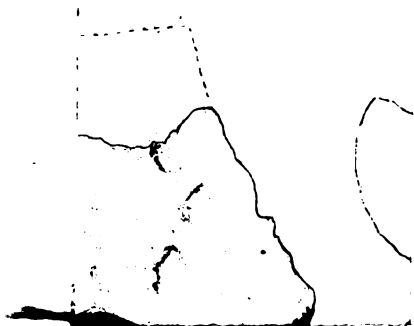
(1) *Essai sur les dolmens*. Genève, 1885.



6



9



Digitized by Google

mêlée aux restes humains et au mobilier funéraire enfermé dans cette sépulture. Si elle avait été alors un instrument usuel, nul doute que nous l'y retrouverions aujourd'hui ; et notons bien que la hache n'était pas seulement un outil ordinaire, c'était une arme, et peut-être un symbole national exprimant le courage, la force, la valeur ; ayant aussi, probablement, une signification religieuse, car sans cela, comment expliquer sa représentation sculptée avec d'autres attributs, en lignes hiéroglyphiques, à l'intérieur du monument de Gavrinis ? Si nous ne la retrouvons pas en nature dans le dolmen de Saint-Aquilin, c'est qu'elle n'était pas encore connue.

A ce moment, la civilisation n'est pas beaucoup plus avancée qu'à l'époque des abris sous roche. Les pratiques du fétichisme, les coutumes pieuses paraissent être les mêmes. Les plus belles flèches, les lances, les couteaux qui servirent au mort sont disposés autour de ses restes ; quelques-uns ont été brisés en son honneur, d'autres, nouveaux, fabriqués avec la pierre tumulaire, l'accompagnent dans sa dernière demeure. Des objets de parure, des amulettes protecteurs, sont disposés près de lui ainsi que les vases qui ont été brisés après avoir servi au repas funèbre. Nous n'avons pas retrouvé près du dolmen, comme à l'entrée de la grotte de Cro-Magnon, le foyer où gisaient encore les débris d'ossements des animaux dont on s'était nourri. Mais les pratiques superstitieuses des funérailles ne paraissent pas différer. L'usage de la crémation est également ignoré. Les honneurs rendus aux morts et tous les objets ensevelis avec lui prouvent que l'esprit humain s'avance dans la voie qui doit aboutir un jour au spiritualisme gaulois. Ces tribus sauvages soupçonnent que le tombeau recèle une autre vie ; mais les doctrines épurées de l'Orient ne sont pas encore arrivées jusqu'à elles. Les idées abstraites ne se sont pas fait jour, ou du moins elles sont confuses. Avant de s'élever à la synthèse divine, les nations ont passé par le culte des dieux tangibles. Cette fidélité aux antiques usages, ce respect pour la forme des instruments telle que les taillaient les ancêtres, en un mot pour *le vieux style*, sans admissi . . . de symboles étrangers

sont la preuve manifeste que les vestiges que nous avons sous les yeux appartiennent à la race qui taillait la pierre à petits éclats.

D'après ces données, le dolmen de Saint-Aquilin se rapprocherait de l'époque *solutréenne*, et l'origine des dolmens devrait être reportée à une date plus reculée que celle qu'on lui assigne.

Dr E. GALY.



STATISTIQUE HISTORIQUE DE MONPONT

A LA FIN DU XVI^e SIÈCLE (1).

René II, vicomte de Rohan, avait demandé et obtenu, en 1575, la main de Catherine, fille héritière de Jean de Partenay, seigneur de Soubise, déjà veuve du baron de Pons. Le versatile Henri III, voulant l'attacher à sa personne, lui donna, le 11 septembre 1580, par acte public signé par collation Mirambeau, avec le titre de comte du Périgord, la baronnie de Monpont, avec toutes ses dépendances, pour en jouir avec les avantages qui y étaient attachés. Il avait même le droit de vente et d'aliénation (2).

René ne s'en était montré ni plus reconnaissant ni plus fidèle lorsque la mort l'enleva en 1585 (3). Il était déjà père de cinq enfants, deux garçons et trois filles. Catherine les éleva dans la réforme, et leur en fit sucer l'esprit avec le lait. Henri, son fils aîné, duc et pair de France, fut sous Louis XIII

(1) Extrait du dénombrement qu'en fit noble Marc Duverdon, seigneur de Monpont, entre les mains de MM. les Commissaires députés par le roi Henri IV pour la réception des hommages, droits de justice, fiefs, etc., dépendant du comté du Périgord et du vicomté de Limoges. (Pièces manusc. inéd. déposées au presbytère de Montcaret, 10 feuillets in-4°.)

(2) Voir l'acte de donation contresigné Mirambeau. (Ibid.)

(3) *Dictionnaire historique* par Ladvocat (1755), t. II, pag. 302, 2 col. art. PARTENAY.

le chef des calvinistes (1). Benjamin de Soubise, son frère, le seconda dans toutes ses entreprises (2). Henriette et Catherine s'unirent à des protestants, et, après la prise de La Rochelle, Anne, qui ne s'était point mariée, partagea, au château de Niort, la captivité de sa mère (3).

Catherine de Partenay conserva la baronnie de Monpont jusqu'au 23 octobre 1603 (4). Devenus majeurs à cette époque, ses enfants la cédèrent à noble Marc Duverdon, galant gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi, qui la paya en beaux deniers comptant, et rendit hommage à sa majesté Henri IV le 21 août 1605 (5).

Pour servir à l'histoire du Périgord, il sera dit, en peu de mots, de quoi se composait la baronnie de Monpont à cette époque, quels en étaient la juridiction et les revenus.

D'après le dénombrement présenté aux commissaires du Roi, la baronnie de Mont-paon (6) se composait du château, de la ville et de la seigneurie, le tout entouré de fossés; ayant le droit de *haute, moyenne et basse* justice, cour mixte et juridiction sur les paroisses de Ménestérol, Saint-Martial et Saint-Remy, avec le droit de prélation, d'hommages, de dignités, de prééminence d'église, de promission, présentation et nomination de bénéfices, de cens, de rentes, de lots, d'accaptes, d'amendes, de tailles, de pêche, de passages, d'arrosages, de forges, de minage, de plaçage, de halage, de boucherie, de

(1) Il fut un des plus grands capitaines de son siècle, se signala dès l'âge de 15 ans au siège d'Amiens. La paix le fit rentrer en 1629 dans les bonnes grâces du roi. (*Dict. Hist.*, t. II.)

(2) Il se rendit maître du Poitou en 1622 et de l'île-de-Ré en 1625. Il mourut sans postérité en Angleterre en 1641. (*Dict. Hist.* déjà cité, t. II, pag. 103.)

(3) 2 nov. 1638. Catherine de Partenay avait alors 74 ans.

(4) Voir l'acte de vente consenti à noble Marc Duverdun déposé au presbytère de Montcaret.

(5) Relation faite dans le dénombrement présenté à MM. les Commissaires députés par le roi (voir L. c.), par noble Jean Duverdun.

(6) Les étymologistes ne seront pas fâchés de savoir que, jusqu'au XVII^e siècle, on écrivait Mont-paon pour Monpont.

poulailler, de fours banaux, de halles, de cire d'abeilles et autres droits d'usage, etc. (1).

Il est bon de noter, avant d'aller plus loin, que, depuis 1580, la baronnie de Monpont était possédée par des protestants calvinistes, et cependant nous ne voyons pas que les charges aient été moins lourdes, ni les libertés plus grandes. Partout où la Réforme prévalut, les redevances et les droits augmentèrent. C'est là une vérité qu'on ne peut révoquer en doute lorsqu'on fait l'étude de ces temps malheureux. Cependant les réformés avaient pour but, disaient-ils, de remédier aux exigences de Rome, aux vexations du clergé et aux dîmes nombreuses dues aux monastères.

Voici l'état des redevances par meynements et par villages :

1. Le village et meynement de la *Boyne* payait 3 boisseaux seigle, 7 boisseaux avoine, 20 sols, 1/2 livre cire et 2 gélines.

2. Le village et meynement des *Farges*, 6 boisseaux 4 picotins froment, id. seigle, id. avoine, 50 sols, 2 livres cire, 2 chapons et 2 gélines.

3. Le village et meynement de *Mazerolles*, 2 boisseaux froment, 4 boisseaux seigle, 4 boisseaux avoine, 20 sols, 1 chapon et 1 géline.

4. Le village et meynement de *Merlarye*, 10 boisseaux froment, 10 boisseaux seigle, 14 boisseaux avoine, 20 sols, 2 livres cire, 1 chapon et 1 géline.

5. Le village et meynement du *Comte*, 10 boisseaux seigle, 10 boisseaux avoine, 25 sols.

6. Le village et meynement de *Biarneye*, 2 boisseaux froment, 2 boisseaux seigle, 6 boisseaux avoine, 17 sols, 1 livre cire et 2 gélines.

7. Forge de *Tériche*, 6 boisseaux froment, 6 boisseaux seigle, 10 boisseaux avoine, 40 sols, 1 livre cire, 2 chapons et 1 géline.

8. Le village et meynement *Taillard*, 1/3 charge froment, id. seigle, id. avoine, 8 livres argent, 4 livres cire et 8 gélines.

9. Le village et meynement *Baraul*, 3 boisseaux froment, 3 boisseaux seigle, 4 boisseaux avoine, 20 sols, 1/2 livre cire et 2 gélines.

10. Le village et meynement *Ardinis*, 6 boisseaux froment, 6 boisseaux avoine, 15 sols 6 deniers et 2 gélines.

(1) Extrait du dénombrement déjà cité et des terriers de la baronnie. (*Ibid*).

11. Le village et meynement de *Maragou*, près les Moulines, 6 boisseaux froment, 6 sols.

12. Le village et meynement de *Bigotade*, 5 charges froment, 5 id. seigle, 3 id. avoine, 12 sols, 12 livres cire et 18 gélines.

13. Le village et meynement de *Breton*, 2 boisseaux froment, 2 boisseaux 16 picotins seigle, 3 boisseaux avoine, 20 sols, 1/2 livre cire et 2 gélines.

14. Le village et meynement de la *Ferachale* payait annuellement 10 sols 9 deniers.

15. Le village et meynement d'*Hobran*, 1 boisseau 3 picotins froment, 6 boisseaux 4 picotins 1/2 seigle, 2 boisseaux 5 picotins avoine, 26 sols 9 deniers, 1 livre cire et 1 gélina.

16. Le village et meynement de *Puidthalups*, 5 boisseaux froment, 7 boisseaux seigle, 6 boisseaux avoine, 45 sols, 1/2 livre cire et 4 gélines.

17. Le village et meynement *Deaufrut*, 6 boisseaux froment, 6 boisseaux seigle, 8 boisseaux avoine, 35 sols, 1 livre cire et 2 gélines.

18. Deux meynements aux *Fouguaux*, 4 boisseaux seigle, 4 boisseaux avoine, 12 sols, 2 livres cire et 2 gélines.

19. Le village et meynement du *Merle*, 1 charge froment, 1 id. seigle, 1 id. avoine, 60 sols, 2 livres cire, 2 chapons et 2 gélines.

20. Le village et meynement de *Charpre*, 5 boisseaux froment, 5 boisseaux seigle, 7 boisseaux avoine, 30 sols, 3/4 livre cire et 3 poules.

21. Le village et meynement de *Mazelle*, 1/3 charge froment, 1/3 id. seigle, 1/3 id. avoine, 33 sols 4 deniers et 2 gélines.

22. Le village et meynement de *Voulgurie*, 6 boisseaux froment, 5 boisseaux seigle, 5 boisseaux avoine, 2 sols, 1/2 livre cire et 2 gélines.

23. Le village et meynement de *Reymoudeaux*, 2 moudurières froment, 2 id. seigle, 1/2 id. avoine, 40 sols, 1 livre cire et 2 gélines.

24. Le bourg de *Saint-Martial*, 15 boisseaux 2 picotins froment, 16 boisseaux 16 picotins seigle, 23 boisseaux avoine, 4 livres, 1 livre cire et 4 poules.

25. Le village et meynement de *Moze*, 10 boisseaux froment, 10 boisseaux seigle, 1 charge avoine, 60 sols, 1 livre cire et 4 gélines.

26. Le village et meynement de *Martinet*, 5 boisseaux froment, 5 boisseaux seigle, 6 boisseaux avoine, 25 sols, 1 livre cire et 2 gélines.

27. La *Corbache* et la *Picherie*, 8 boisseaux froment, 8 boisseaux seigle, 8 boisseaux avoine, 30 sols, 2 livres cire et 2 gélines.

28. Le village et meynement de *Farnarye*, 10 boisseaux seigle, 10 boisseaux avoine, 2 sols, 1 livre cire et 3 gélines.

29. Le village et meynement de *Guilhot*, 18 boisseaux froment, 18 boisseaux seigle, 4 livres 5 sols, 1 livre 1/2 cire et 2 gélines.

30. Pour la moudure de *Chaudou*, 40 boisseaux froment, 40 boisseaux seigle, 45 sols.

31. Le village et meynement de *Forpouchut*, 2 boisseaux froment, 7 boisseaux seigle, 4 boisseaux avoine, 3 sols, 1 livre cire et 3 gélines.

32. Le village et meynement de *Voultroutry*, 2 boisseaux froment, 3 boisseaux seigle, 3 boisseaux avoine, 15 sols, 4 onces cire et 2 gélines.

33. Le village et meynement de *Salvy*, 2 boisseaux froment, 3 boisseaux seigle, 3 boisseaux avoine, 15 sols, 1/4 cire et 2 gélines.

34. Le village et meynement de *Cuigsac*, 10 boisseaux froment, 10 boisseaux seigle, 30 sols, 1 livre cire et 2 gélines.

35. Le village et meynement de *Coutry*, 7 boisseaux froment, 14 boisseaux seigle, 11 boisseaux avoine, 40 sols, 1 livre 1/2 cire et 4 gélines.

36. La *Moulinasse*, 2 boisseaux froment, 2 boisseaux seigle, 10 sols.

37. Le village et meynement de la *Pécherie*, 4 boisseaux froment, 14 boisseaux seigle, 10 boisseaux avoine, 30 sols, 1/2 livre cire, 2 gélines.

38. Le *Pey-de-Pépy*, 3 boisseaux froment, 1 boisseau avoine et 5 sols.

39. Noble homme *Jean Pounard*, 5 boisseaux froment, 5 boisseaux seigle, 2 sols et 2 gélines.

40. Meynement de *Brugière*, 2 boisseaux froment, 4 boisseaux seigle, 6 boisseaux avoine, 25 sols, 1 livre cire et 2 gélines.

41. Meynement des *Bidaux*, 3 boisseaux 2 picotins froment, 3 boisseaux 2 picotins seigle, 6 boisseaux 4 picotins avoine, 33 sols 4 deniers, 1 livre 1/3 cire et 2 gélines.

42. Le village et meynement des *Maignaux*, 3 boisseaux 2 picotins froment, 3 boisseaux 2 picotins seigle, 6 boisseaux 4 picotins avoine, 33 sols 4 deniers, 1 livre 1/3 cire.

43. Moulin de *Saint-Remy*, 3 boisseaux froment, 3 boisseaux seigle et 10 sols.

44. Le village des *Tourniers*, 3 boisseaux froment, 3 boisseaux seigle, 3 boisseaux 1/2 avoine, 33 sols, 1 livre 1/3 cire et 2 gélines.

45. Tènement de *La Mothe*, 10 boisseaux froment, 1 boisseau avoine, 5 livres argent, 4 livres cire et 3 gélines.

46. Le village de *Salegourde*, 10 boisseaux 4 picotins froment, 11 boisseaux 2 picotins seigle, 12 boisseaux avoine, 48 sols, 2 livres cire, 2 gélines et 2/3.

47. Le village de *Buserolle*, 10 boisseaux froment, 10 boisseaux seigle, 14 boisseaux avoine, 3 livres argent, 1 livre 1/2 cire et 6 gélines.

48. Meynement de *Marsol*, 2 boisseaux froment, 2 boisseaux seigle, 3 boisseaux avoine, 20 sols, 1 livre cire et 1 gélina.

49. Meynement de la *Bidone*, 10 boisseaux froment, 10 boisseaux seigle, 10 boisseaux avoine, 3 livres argent, 1 livre 1/2 cire et 3 gélina.

50. Meynement d'*Agioure*, 10 boisseaux froment, 12 boisseaux seigle, 12 boisseaux avoine, 3 livres 10 sols, 1/2 livre cire et 4 gélina.

51. Meynement et moulin de *Lhomme*, 4 boisseaux froment, 4 boisseaux seigle, 2 boisseaux avoine, 25 sols, 1/2 livre cire et 1 gélina.

Faisaient encore hommage au seigneur de Monpont pour divers fiefs possédés dans lesdites paroisses de Ménestérol, Saint-Martial et Saint-Remy : 1^o les religieux de Vauclaire ; 2^o Léonard Giraud, sieur de Chodou ; 3^o Pierre Barchau, lieutenant ; 4^o Delenos, pour la forge de Puy-de-Chalups ; 5^o Léonard Penichaud et les seigneurs de Menfuir, etc.

En 1617, la baronnie de Monpont appartenait au très-haut, illustre et puissant seigneur messire Jehan Phedups de Foye, comte de Gurçon et du Fleix, seigneur et baron d'Eymet, Montcuq, Montelon, Labrousse, etc. Elle embrassait alors sept paroisses, savoir : Ménestérol, Saint-Martial, Saint-Remy, Eygurande, Gardinet, Saint-Barthélemy et Eychourniac.

Cependant, d'après le compte des redevances qu'en fait Simon Vigier, recepneur pour les grains, elles ne s'élèvent plus qu'à 120 boisseaux 2 quarts 3 picotins froment ; 220 boisseaux 2 quarts 4 picotins seigle ; 149 boisseaux avoine, et 549 livres 11 sols 8 deniers. Il n'est plus question de cire, de chapons et de gélina, comme avant ; mais on y remarque l'impôt sur les langues de bœufs, dont le nombre n'est porté qu'à 18 (1).

L'abbé DELPEYRAT, curé de Montcaret.

(1) Ce compte, dressé par Simon Vigier, est approuvé et confirmé au Fleix, le 23 avril 1623, par François Cassereau, auditeur accordé. (Archives déposées au presbytère de Montcaret) (18 feuillets in-4°).

RAPPORT

SUR LE CONGRÈS ARCHÉOLOGIQUE TENU A TOULOUSE ET A AGEN
DU 1^{er} AU 10 JUIN 1874.

(Lu à la Société, dans la séance du 2 juillet.)

Messieurs, M. le Président m'a fait l'honneur de me demander un rapport sur le congrès archéologique qui vient d'avoir lieu à Toulouse et à Agen. Je vais essayer de remplir la tâche qui m'a été imposée.

Le congrès a été ouvert le 1^{er} juin, dans la salle du Capitole de Toulouse, connue sous le nom de Salle des Illustres, sous la présidence de Mgr Desprez, de M. le maire et d'autres notabilités. Près de deux cents personnes assistaient à cette première séance ; mais je dois dire que les autres réunions ont été moins suivies, ce qu'il faut attribuer sans doute aux rayons d'un soleil implacablement torride : tout le monde sait que la place du Capitole est un des endroits du monde les plus chauds et où l'insolation est en permanence.

Le congrès avait été organisé par MM. Cartailhac, l'éditeur si connu et si sympathique de la revue intitulée : *Matériaux pour servir à l'histoire primitive de l'homme* ; G. Barry, professeur à la faculté des lettres, chercheur infatigable, historien du Midi ; de Saint-Simon, inspecteur de la Société française d'archéologie. Les premières réunions ont été employées à traiter diverses questions sur l'époque préhistorique et à la visite du musée anthropologique fondé et conservé avec tant de soins et d'honnêteté scientifique, si je puis dire, par MM. le docteur Noulet, Trutat et Cartailhac, qui l'ont enrichi de leurs dons.

M. Barry nous a ensuite entretenus, dans de brillantes conférences, sur les origines de Toulouse et sur l'histoire du Midi, qu'il cherche à reconstruire d'après les monuments épigraphiques si nombreux dans cette partie de la France, à Narbonne, notamment, dont le musée contient plus de mille

inscriptions gallo-romaines : entreprise hardie dont le résultat est appelé à jeter un jour tout nouveau sur l'histoire de cette période qui touche de si près, qui se mêle à la formation et à la vie du moyen-âge. — M. Calmon, de Cahors, nous a parlé, dans un rapport succinct, des peintures du xiv^e siècle récemment découvertes à la cathédrale. — M. Castagnié, agent-voyer en retraite, a savamment étudié devant nous les *oppida* gaulois du Puy-d'Issolu, de Lusech et de Murseeint ; et le mode de construction militaire des Gaulois indiqué dans le livre VII, chapitre XXIII des *Commentaires* de César. M. Castagnié a prouvé d'une manière évidente, et qui désormais doit faire cesser toute discussion, que l'emplacement d'Uxelodunum est au Puy-d'Issolu. Il y a retrouvé l'emplacement de la tour construite par les Romains, suivi la tranchée creusée par eux pour tarir la source qui servait d'approvisionnement aux assiégés. — M. J. de Verneilh a fait un rapport remarquable sur la visite des monuments de Toulouse.

Je ne cite que les discussions ou les lectures qui ont le plus intéressé l'assemblée.

Le congrès a visité la basilique romane de Saint-Sernin, restaurée par M. Viollet-le-Duc ; les Augustins, qui renferment un des musées les plus curieux et les plus riches de France ; les Jacobins, les Cordeliers, récemment incendiés et dont bientôt il ne restera que le souvenir ; la cathédrale, aux deux parties romane et ogivale, ce qui lui donne un aspect si étrange ; les archives de l'ancien parlement, aux plafonds sculptés du commencement du xvii^e siècle, qui représentent les travaux d'Hercule ; les hôtels si nombreux de la Renaissance, aux tours élevées, aux façades si richement ornées, aux sculptures si délicates, que le ciseau des sculpteurs du xvi^e siècle jetait en se jouant sur les frontons, sur les tympans, sur les colonnes, les chapiteaux, les médaillons qui décorent ces merveilleux spécimens de l'art monumental.

Enfin, la plupart des membres du congrès ont pris un jour pour aller voir l'antique cité de Lugdunum Convenarum, aujourd'hui St-Bertrand de Comminges, son église, son cloître si justement renommé, ses boiseries de la Renaissance, et

les ruines de Valcabrère, la cité romaine qui s'étendait au pied du mamelon où s'élève Saint-Bertrand et qui en était le *castrum*.

De Toulouse, le congrès s'est transporté à Agen, où devaient avoir lieu des séances générales; elles ont offert le plus haut intérêt. Les discussions ont été dirigées par Mgr d'Outremont, évêque d'Agen, avec un tact, un esprit, une finesse, une habileté, un savoir que nous avons rarement rencontrés. Des travaux remarquables nous ont été communiqués par M. Noulénq, M. Magen et M. Tholin, l'organisateur du congrès, archiviste du Lot-et-Garonne.

Le mardi 9 juin, la Société, au nombre de cinquante membres, est allée dans la commune de Moncrabeau étudier les fouilles de la villa Bapteste. — MM. Faugère-Dubaurg et Teulière ont eu la chance inouïe de trouver chez eux une des plus vastes villas qu'on ait encore découvertes. Les bâtiments, dont on a relevé le plan, recouvrent plus d'un hectare, et la culture n'a heureusement pas enlevé les fondations ni les nombreuses mosaïques qui pavaien les longues galeries et les vastes salles de cette demeure d'un grand seigneur gallo-romain. On y a trouvé des monnaies qui ne permettent pas de douter qu'elle existait encore en l'an 450 de notre ère. Un vaste hangar recouvre les plus belles mosaïques. Tout autour on a disposé des tablettes où l'on a exposé les objets qu'on a recueillis et dont la nomenclature serait trop longue pour ma mémoire et les limites de ce rapport. Je ne puis cependant négliger de vous signaler un grand nombre de poteries romaines plus ou moins entières, des instruments usuels dont quelques-uns parfaitement conservés sont encore en usage; ce sont des serpes ou volants à tailler les arbres et des serpettes pour la vigne, avec hachette au dos, que les viticulteurs du midi emploient de nos jours; des socs et des coutres de charrues; une grande quantité de poids de tisserand avec une navette en os; des styles, des épingles à cheveux, des hipposandales (*solea-ferrea*), peu d'armes, mais quelques pointes de flèches en fer et une tête de lance que l'on a généralement attribuée à l'époque mérovingienne et qui a le plus grand rapport avec celles qu'a décrites M. l'abbé

Cochet. Nous avons remarqué en outre d'autres objets qui sont évidemment de cette même période : des fibules, des bagues, des pendants d'oreille, deux peignes en os, des poteries qui en portent les types décoratifs. Un examen plus attentif de ces objets en déterminera plus sûrement la date lorsque les auteurs des recherches auront publié le compte-rendu des fouilles avec planches chromo-lithographiées. Je me permettrai de recommander cet ouvrage à la Société historique et archéologique du Périgord et de l'engager à souscrire pour un exemplaire dont le prix est un peu élevé, mais qui sera du plus haut intérêt.

De Baptiste, après un déjeuner bien gagné par nos fatigues et offert gracieusement au congrès par M. de Gervain, voisin des fouilles et propriétaire du château de La Serre, belle construction du temps de Henri IV (1595), nous avons visité Nérac et le château malheureusement en partie détruit d'Henri IV, le musée assez intéressant, et, plus loin, le fort ou moulin fortifié de Barbaste, aux quatre tours carrés flanquant les angles d'un corps de logis dont la construction paraît remonter au XIII^e siècle, quoique quelques personnes lui assignent une date plus récente.

Voilà, Messieurs, le résumé de nos travaux et de nos excursions ; vous me pardonnerez d'avoir été un peu long sur un sujet étranger à notre province ; mais permettez-moi d'ajouter, et vous le savez comme moi, qu'en archéologie tout se tient et se lie par l'étude comparative des monuments de chaque région. L'archéologie peut se définir en deux mots : observation, comparaison. Tout le monde peut donc être archéologue. C'est pourquoi, grâce à vous tous, messieurs, qui avez montré tant d'ardeur à la fondation de cette Société, notre Périgord sera étudié avec zèle, avec intelligence, avec suite, avec méthode, sans parti pris, et un monument durable archéologique et historique digne de vous et de lui pourra enfin s'élever.

Je termine en souhaitant, au nom de la Société française d'archéologie, prospérité et longue vie à sa jeune sœur périgourdine.

A. DE ROUMEJOUX.

VARIA.

Nous ne saurions trop recommander à nos collègues de recueillir les inscriptions des cloches anciennes qui ont été conservées dans les hôtels de ville, les églises et les habitations rurales. En voici deux qui sont inédites :

Au clocher de l'église de Marsac, près de Périgueux, église placée sous le vocable de saint Saturnin :

IESVS MARIA. SANCTE
SATVRNINE ORA PRO
NOBIS. 1584. FVST FAITE
POVR SERVIR A MASARC. ✚
(Sic).

Au clocher de l'église de Bersac, près de Beauregard, canton de Terrasson, église sous le vocable de saint Laurent. Près des images de la Vierge et de saint Laurent, on lit :

I-H-S. MA. STE LAVRENTI ORA PRO NOBIS. 1626.
PARIN, LOYS DE BADEFOL SEIGNEVR DVDIT LIEV DE
PEYRAVS ET AVTRES PLACES.



Une découverte de monnaies françaises et anglo-aquitaines d'or et d'argent, du XIII^e et du XIV^e siècles, vient d'être faite, tout récemment, par un cultivateur de Beauregard, canton de Terrasson. Nous en avons vu quelques-unes ; il serait bien à désirer que la personne qui les a trouvées les présentât à la Société, qui, en examinant la totalité de ce dépôt, pourrait en retirer quelques renseignements numismatiques précieux pour l'histoire du Périgord à l'époque de l'occupation anglaise, et nous nous ferions un véritable plaisir de renseigner le propriétaire sur la valeur exacte de chaque pièce de son trésor. Il le colporte, dit-on, de tous côtés, espérant en retirer un plus gros prix, et Dieu sait ce qu'il adviendra si le pauvre ignorant tombe dans les mains de certains marchands d'antiquités !

*Curieux détails sur le martelage de l'inscription de Marulle,
n° 240 du Musée archéologique de la Dordogne.*

(Délibération du Conseil général de la commune de Périgueux, registre B, pages 405-406. — Hôtel-de-ville de Périgueux.)

« 17 germinal de l'an II^e de la République (1793).

» Nous venons de faire une perte. Une fameuse inscription qui était dans la cour du grand séminaire, dont vous parliez avec emphase en 1775 dans l'*Histoire du Périgord*, et que vous présentiez à la tête de vos *Mémoires* pour intéresser dans le procès relatif aux ci-devants privilèges, cette fameuse inscription des temps les plus reculés vient d'être détruite par une méprise la plus fâcheuse. Le représentant Roux-Fazillac avait ordonné d'enlever du grand séminaire les clefs de saint Pierre sculptées sur différentes portes et beaucoup d'armoiries papales : l'ignorance des ouvriers leur a fait confondre cette inscription avec le reste, et elle n'existe plus.

» Je déclare donc au Conseil que je m'oppose formellement à l'arrêté qui fut pris l'année dernière relativement à la clôture de la Tour de Vésone. Je le prie de vouloir bien le retirer, ordonner, en même temps, que la libre entrée de cette tour aura lieu pour tout le monde, et que le citoyen Baylé sera indemnisé de toutes les dépenses qu'il a faites à cet égard.

CHAMBON. »

Un peu plus bas, le propriétaire du charmant jardin public de la Cité ajoutait :

« La même faute fut commise anciennement par les consuls de Périgueux à l'égard des amphithéâtres qui sont dans l'enclos des ci-devant Visitandines ; ils en permirent également la clôture à la condition qu'une fois, chaque année, ils auraient le droit de les aller visiter. Ils les laissèrent détériorer par les religieuses, qui en abattirent le faite pour y bâtir un oratoire, et peut-être que le citoyen Baylé voudra bientôt convertir la Tour de Vésone en un pigeonnier. Il m'a déjà annoncé qu'il était à propos de la démolir jusqu'au premier cordon pour éviter la chute des pierres que les oiseaux de proie détachaient du sommet ; il m'a même ajouté qu'il prouverait qu'elle lui appartenait. Les entreprises de ce citoyen ne sont donc pas sans prétentions. »



L'ophiologie, ou culte du serpent, dans les Gaules, n'a jamais été prouvée. Les sculptures de Gavr'innis, qui représentent des serpents, des haches de l'âge de la pierre polie et des segments de cercles, n'ont pas encore trouvé d'explications acceptables. Il en est de même du

prétendu *dracontium* de Carnac qu'on a cru reconnaître aux sinuosités que décrivent ces menhirs.

M. Mérimée, dans son voyage en Auvergne, parle d'une hache celtique en pierre polie qu'il avait vue dans une collection particulière à Aurillac, et qui avait une longueur de 63 centimètres.

On sait quel talent de dessinateur et de graveur avait notre compatriote Pierre Bouillon, de Thiviers, peintre d'histoire, l'auteur du *Musée des Antiques*. Son fils nous a raconté qu'il travailla à la belle planche gravée par L.-A. Claessens, d'après le tableau de Gérard Dow, la *Femme hydropique*, chef-d'œuvre qui avait été donné au Musée du Louvre par le général Clauzel. Claessens, à différentes reprises, avait essayé de reproduire cette tête si languissante et si pleine d'espérance à la vue de la liqueur médicamenteuse qu'examine le médecin ; mais, désespéré de ne pouvoir réussir, il allait abandonner son travail, lorsque P. Bouillon vint à son aide. Le cuivre fut refoulé, et l'habile graveur périgourdin reproduisit, avec la plus grande exactitude et le sentiment le plus exquis, l'original du célèbre peintre hollandais. Rappelons ici que c'est à P. Bouillon que fut confié le travail délicat de la restauration du carton de l'*École d'Athènes* par Raphaël.

E. G.

SONNET A PÉTRARQUE

(Couronné lors du 5^e centenaire, à Avignon, le 30 juillet 1874.)

On sait qu'à l'occasion du cinquième centenaire de Pétrarque, célébré à Avignon les 18, 19 et 20 juillet, un grand concours de poésie française, provençale et italienne a eu lieu dans cette ville. Un de nos quasi-compatriotes, M. l'abbé Joseph Roux, curé de Saint-Sylain, canton d'Argentat (Corrèze), frère de M. J.-B. Lacroix-Roux, conducteur des ponts-et-chaussées à Brantôme, a obtenu une médaille de bronze pour un sonnet en patois limousin. Comme cette langue, qui a beaucoup de rapport avec le patois usité dans une partie du département de la Dordogne, a joué un grand rôle dans le temps passé, nous croyons qu'un échantillon du néo-roman limou-

sin, rappelant de loin la poésie chantée par nos troubadours, sera lue avec intérêt. Le voici :

O PETRARCO

Sounet in lingaje néu-rouman limousi, coumo se parlo o Tullo.

O quir grand porlà is mort ? — Nou, d'ér,

Penden que lo Cità vesino (1)
Dòus Pâpos éro lou sejour,
Petrarco, l'ouvias nèt é jour
Nostro poésy limousino !

Oty priguéras qu'illo ordour
Qui bourlavo dins to petrino ;
Oty puiséras to dottrino ;
Oty couniguéras l'omour !

Salut o las musas porentas !...
Lounten, lounten indifférentas,
Oné se parlou di nouvèr :

Toleù que las feuias rivènou,
Eitar s'oppèlou, eitar s'ovènou
Lous oùselous muèls l'ivèr !

L'heureux auteur de cette poésie l'a accompagnée d'un commentaire qui doit trouver ici sa place. Il est, comme le sonnet couronné, écrit en langue patoise :

NOTO PEY SOUNET O PETRARCO

Lous moundes sobens n'ignorou briso lo beutà é lo celébrità di lo lingo limousino. N'in rèsto inquéro di noblas ruinas, coumo d'ouquillas illustras villas d'aù-tresco. Oquéro uno littérature coumplitto. Lous Pâpos Clomen VI, Innoucen VI, Grigoiro XI, tous tris del Limousy, li dounérou uno grandò vògo. Lous fameus troubadours limousis et perigordis, Bernard di Ventodour, Bertrand di Born, Gaucelme di Feydit, etc., lo rondérou coumo cu dirlo classico. Lou filosofe Rémon Lullo o coumpoûsa forse oubrajes dins nostro lingo. Dante vouyo, un cot éro, iscrire so « Divino Coumédiyo » in Limousi. Lous anciens poètes ispagnors é italiens où bercot istudià ou imità ouquillo littérature. Lous grands poèmes del mouyen-âje é di pus tard saùto di chaz nous. Is connigu que lou sounet, tan troboia insuito pèr Petrarco signé inventa per Girar di Bourneilh, un Limousi, que Dante é Petrarco oppelavou lou Mèstre dòus troubadours.

L'Ocadémy di Vaucluso po pas gaire mins fa que di bien occuli un Sounet écrit dins uno lingo sor, beleù mayre di l'italien é dei prouvensaù. Petrarco o chanta lous poètes limousis d'autrèscos ; oquey be jùste qu'un poète limousi d'òtro jou li torne.

Quatorze Jùlit. — Crisio pas to bien divina. Si toucavo eitar souven d'orchado,

(1) Avignon.

coumensoyo o me fà ei prouverbe : Poète, prouffète. Moun sujet m'o pourta bou-nur ; é mo proumieiro poésiyo in parla limousi, rissougudo in tro d'oumour, me baillo irme é couraje pèr fà inquéro, s'oquey pas pèr mièr fà.

Nous saisissons cette occasion pour annoncer à nos collègues de la Société historique et archéologique du Périgord qu'un savant linguiste, M. Chabaneau, originaire de Nontron, met en ce moment la dernière main à une grammaire limousine destinée à fixer les règles de l'idiome usité dans la plus grande partie du département de la Dordogne. Cet ouvrage, dont la *Revue des Langues romanes*, de Montpellier, a la primeur, commence par étudier les éléments organiques du langage, c'est-à-dire les sons, et découvre les lois qui, en Limousin, en Périgord et en général dans la langue d'oc, ont déterminé leur persistance ou leurs modifications dans le cours des âges. Puis l'auteur se livre à l'étude des mots, c'est-à-dire des divers systèmes organisés de ces éléments primordiaux. Cette nouvelle recherche est facilitée par la connaissance des principes dégagés dans la première partie, car les phénomènes décrits ne sont guère que le développement nécessaire de ces principes. Etant donné, en effet d'une part la langue d'oc classique telle qu'elle nous est connue par les poésies des troubadours et les textes les plus purs du ^x^e au ^{xiv}^e siècle, et d'autre part les lois phoniques exposées dans la grammaire de M. Chabaneau, l'état actuel de notre dialecte se déduit de la langue classique, sauf quelques exceptions locales ou accidentelles. Nous suivrons avec intérêt le travail de notre savant compatriote et nous en rendrons compte dès que la publication en sera terminée.

Un autre fait important est à signaler. La Société pour l'étude des langues romanes, dont le siège est à Montpellier, préoccupée de la regrettable lacune qui existe dans l'ensemble des recueils de poésies populaires de la France, vient de décider la publication, dans sa *Revue*, des chants populaires de la langue d'oc. Il n'y a pas de temps à perdre si l'on veut sauver de l'oubli et d'une perte imminente ces intéressants monuments de l'esprit et de la langue de nos pères, le patois n'étant plus parlé par le peuple que dans l'intimité et étant menacé de disparaître. Aussi nous espérons que la généreuse initiative prise à Montpellier trouvera dans le Périgord un sympathique accueil.

EUGÈNE MASSOUBRE.



Trois Planches lithographiées accompagnent cette Livraison. La 1^{re} représente l'église de La Chapelle-Saint-Robert ; la 2^e, le dolmen de Saint-Aquilin ; la 3^e, les objets trouvés dans le dolmen de Saint-Aquilin.

Vu :

Le Secrétaire-Général,

EUGÈNE MASSOUBRE.

SÉANCES MENSUELLES

DE LA

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD.

Séance du jeudi 6 août 1874.

Présidence de M. le docteur GALY.

La séance est ouverte à midi et demi.

Sont présents : MM. le docteur Galy, Ferd. Villepelet, Alexis Lapeyre, Emile Garès, A. Gisclard, Bleynie fils, Romain Bonnet, le marquis de Saint-Astier, l'abbé René Bernaret, chanoine ; l'abbé Carrier, curé de St-Amand-de-Coly ; le comte de Larmandie, Mercier-Lacombe, le marquis de Campagne, J. Mandin, Albert Dujarric-Descombes, L. Clédât, Ern. Guillier, Charles Durand, A. Naboulet, Aug. Dubet, l'abbé Granger, curé de Château-l'Evêque ; l'abbé Riboulet, le vicomte de Lestrade de Conti, Philippe de La Rigaudie, Eugène Massoubre.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

M. le vicomte de Gourgues, M. l'abbé Gouzot, curé-archiprêtre de la cathédrale, et M. de Valbrune s'excusent de ne pouvoir assister à la réunion de ce jour.

M. LE PRÉSIDENT dit que la ville de Bayeux se proposant d'élever une statue de bronze à M. de Caumont, décédé récemment, la Société française d'archéologie, dont cet illustre maître fut le fondateur et le directeur, s'est associée à ce projet par le vote d'une somme importante et par un appel à toutes les Sociétés savantes des départements. M. le président espère que la Société historique et archéologique du Périgord voudra répondre à cet appel ; qu'elle fera acte de

reconnaissance et de respect pour l'homme qui contribua si puissamment à l'émancipation intellectuelle des provinces, et qu'elle contribuera par une offrande, aussi minime qu'elle soit, à l'hommage que ses concitoyens veulent lui rendre.

Cette communication est accueillie avec sympathie. La Société décide qu'elle s'inscrira sur la liste de souscription pour une somme dont le chiffre sera ultérieurement déterminé.

Il est donné lecture d'une lettre de M. le président du comité d'organisation du concours musical que la fanfare l'*Avenir* prépare pour le 30 août à Périgueux. Les membres du comité sollicitent de la Société historique et archéologique l'obtention d'une médaille qui augmenterait le nombre des récompenses décernées à ce concours.

La Société regrette que l'état de son budget ne lui permette pas de s'associer autrement que par des vœux à cette fête de l'esprit, qui a pour but de réveiller le bon goût et de ranimer les transactions.

Le dépouillement de la correspondance est fait par M. EUGÈNE MASSOUBRE, secrétaire-général.

M. G. de Mortillet, conservateur du musée des antiquités nationales au château de Saint-Germain, écrit à la date du 26 juillet :

« Château de Saint-Germain, le 26 juillet 1874.

» Monsieur le Président, j'ai l'honneur de vous accuser réception de la première livraison du *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*. Je ne sais à quel titre cette belle, utile et intéressante publication m'a été adressée. Toujours est-il qu'elle mérite encouragements et bien sincères compliments. C'est avec le plus vif plaisir que j'ai vu débiter ainsi la nouvelle Société que vous avez eu l'heureuse idée de fonder. Elle rendra très-certainement de grands services à notre étude favorite, l'archéologie. Aussi je fais les vœux les plus ardents pour son développement et son succès !

» Agréé, etc.

G. DE MORTILLET.

» P. S. — J'ai pris des notes, pour ma *Paléontologie de l'histoire*, sur les deux dolmens de Saint-Aquilin et d'Eymet, pages 64 et 65. Je serais fort désireux de connaître le résultat de vos fouilles dans le premier de ces dolmens. »

M. de Laugardière, notre collègue, écrit de Nontron qu'il prépare un travail intitulé : *Essai topographique, historique et biographique de l'arrondissement de Nontron*. Il espère que les premières feuilles pourront être soumises à l'appréciation du comité de rédaction du *Bulletin* de la Société en décembre prochain, afin que la publication puisse en être commencée dans le premier numéro de 1875.

M. de Laugardière engage les personnes qui possèderaient des papiers intéressants pour elle et pour le Nontronnais à lui en donner connaissance le plus tôt possible ; elles trouvent là une occasion d'en perpétuer le souvenir et d'en assurer la conservation. Plusieurs familles lui ont déjà confié un nombre assez considérable de titres, d'autant plus précieux pour la plupart, que les originaux, déposés aux archives de Nérac, ont été brûlés vers 1650.

M. de Laugardière prie également MM. les curés et instituteurs de lui adresser une note sommaire de ce qui peut exister dans leurs localités respectives en fait de : 1° monuments druidiques et gaulois, dolmens, pierres branlantes, tumuli, dépôts de forges, etc. ; 2° ruines et voies romaines ; 3° châteaux, debout ou en ruines, maisons fortes et fiefs nobles du moyen-âge, avec les noms de leurs anciens possesseurs et de ceux d'aujourd'hui ; 4° sièges et faits militaires de l'époque et jusqu'en 1789 ; 5° enfin, mœurs et usages d'autrefois, sanctuaires, fontaines sacrées, pratiques religieuses, légendes et croyances populaires.

Notre collègue termine ainsi sa communication : « J'ai déjà les mains pleines de documents de ce genre ; mais, comme la mine est inépuisable et qu'en fait d'histoire locale on ne possède jamais le dernier mot, il est bon de ne rien négliger pour rendre aussi complète que possible la part de chacun de nous dans l'œuvre patriotique entreprise par la Société historique et archéologique du Périgord. »

M. le comte de Mellet écrit de Chattrait (Marne) pour exprimer la satisfaction qu'il éprouve de voir une Société composée de membres nombreux et amis des fortes études prendre en mains l'exploitation et la mise en œuvre des richesses archéologiques et historiques de notre Périgord.

Terre riche entre toutes, cette province est une mine féconde et presque inépuisable d'exploration, soit qu'on veuille étudier son histoire naturelle, soit que, comme notre Société naissante, on se propose de scruter les faits de l'histoire et d'étudier le développement des arts dans une contrée qui offre tous les types de monuments, depuis le gallo-romain jusqu'au byzantin du moyen-âge et à la plus riche Renaissance. A ce sujet, M. le comte de Mellet dit qu'il regrette de ne pouvoir communiquer à la Société la notice adressée par lui, il y a peu d'années, au Comité des travaux historiques du ministère de l'instruction publique, sur la curieuse et élégante église de Chantérac, canton de Neuvic.

Mais il est un genre particulier d'études sur lequel M. le comte de Mellet appelle d'une manière spéciale l'attention de la Société : il veut parler des chants populaires, de ces chansons fort anciennes, pour la plupart en langue patoise, qui se sont conservées dans les campagnes et dont il a plusieurs fois recueilli les paroles et les pensées empreintes d'une naïve et confiante piété. « Vers 1854, dit-il, je recueillis de la bouche d'un vieux mendiant de Neuvic et j'adressai au Comité une chanson patoise, une sorte de ballade consacrée à la glorification de la Sainte-Vierge. Cette chanson, dont j'envoyai le texte patois et la traduction française, fut reproduite comme modèle du genre par M. Ampère dans le travail qu'il publiait alors sur la recherche des chansons populaires. En 1872, j'emportai également de Neuvic deux ou trois chants patois, recueillis, au moins pour l'un d'entre eux, du débit d'une jeune fille aveugle de Bergerac ou de Mussidan. » M. le comte de Mellet ajoute qu'il est à sa connaissance que ces chants vont être publiés dans la *Revue des Sociétés savantes*. S'il en informe la Société, c'est afin de prouver, par l'opinion de savants de premier ordre, que les matériaux dont il parle méritent de fixer l'attention et sont dignes de la mise en valeur qu'il réclame pour eux.

M. EUGÈNE MASSOUBRE s'associe aux idées exprimées par M. le comte de Mellet. Il désire que la Société historique et archéologique du Périgord entre sans retard dans la voie qui lui est indiquée. Déjà, à Montpellier, la Société des langues

romanes, dont M. Eugène Massoubre s'honore de faire partie, a, dit-il, pris une initiative que nous devons seconder. Elle va publier dans sa *Revue des langues romanes* une collection de chants populaires du midi de la France, et elle fait rechercher dans notre région ceux de ces chants qui rentrent dans le cadre qu'elle s'est tracé. Ils seront publiés par séries. La première comprendra les chants du premier âge, que disent les nourrices, les vieilles femmes, tels que chants pour endormir les enfants, chants pour les réveiller, chants pour leur apprendre à agir, marcher, gesticuler, danser. Les autres séries comprendront les rondes d'enfant, les chansons de danses locales, les chants relatifs à des usages, carnaval, mascarade, fête des Rois ; les chants de métier, les chants de berger, les chants relatifs à des fêtes particulières au pays ; les chants d'amour, déclarations, sérénades, plaintes, regrets ; les chants religieux, prières chantées, cantiques, complaintes, noëls ; les chants légendaires, récits, traditions, légendes ; les chants qui concernent des habitudes locales ; les chants historiques, événements, faits, personnages connus ; les chants satiriques, d'individu à individu, de village à village, etc.

M. Eugène Massoubre dit qu'il en a déjà fourni quelques-uns à la Société des langues romanes, sur la demande qui lui en a été faite au nom de cette Société par un de ses membres, M. Achille Montet, archiviste de la ville de Montpellier, chargé de les recueillir. Mais ce qu'il faut désirer, c'est un travail d'ensemble en ce qui concerne les chants du Périgord ; nous pouvons l'obtenir facilement avec le concours de nos collègues qui, disséminés sur tous les points du département, apporteront leur contingent de renseignements à l'important et utile dossier qui se prépare.

M. LE DOCTEUR GALY appuie ce projet de publication ; il ajoute que M. Sauveroche, ancien proviseur du lycée de Périgueux, notre compatriote, avait formé un recueil de chansons et de noëls en langue patoise ; ce recueil doit être dans la bibliothèque de son gendre, M. Ferrus. Il ne faudra pas négliger d'en demander communication à son heureux possesseur.

M. EUGÈNE MASSOUBRE donne lecture d'une lettre de M. Larguerie, qui transmet de Monpazier le fac-simile d'une inscription relevée dans l'église de cette bastide, en priant la Société d'en donner une explication. Ce fac-simile laisse à désirer et ne doit pas reproduire exactement la physionomie de l'inscription ; un estampage serait préférable. Néanmoins, M. Galy dit qu'elle est en langue romane et qu'elle constate qu'en l'année mil cinq cent vingt-un, un personnage nommé de Fargues (de Farguas) édifia une chapelle dans l'église de Monpazier.

Les de Fargues, dit M. Larguerie, étaient les seigneurs de Marsalès. Il existe un grand nombre d'actes concernant cette famille, qui n'est pas encore éteinte. En 1329, les 13 et 14 janvier, Pierre de Gontaut II de Biron donna deux quittances de dépens dans un procès qu'il avait avec noble Guillaume Ramond de Fargues, co-seigneur de Gontaut, du chef de sa femme, défunte Allemande de Ferriol dite de Gontaut. L'inscription concerne peut-être ce Guillaume Ramond de Fargues. Dans tous les cas, on a dû vouloir perpétuer la mémoire de quelque bienfaiteur de l'église qui, commencée en même temps que la ville, fut bâtie à plusieurs époques.

La Société prie M. Larguerie de vouloir bien compléter, par l'envoi d'une empreinte, son intéressante communication.

M. LE PRÉSIDENT met sous les yeux de la Société : 1° Un fragment de bracelet en bronze, de travail gallo-romain, et portant cette inscription : IASON. — 2° Une moitié de plaque d'agrafe de ceinturon en bronze de la même époque. Elle a la forme d'un bouclier d'amazone, dans le champ duquel est figurée en haut-relief une panthère dont le corps est rayé par des zébrures d'un métal argenté particulier. Cet objet a été trouvé près de Limoges par M. Godard fils, pendant l'exécution des travaux du chemin de fer de Périgueux. M. Galy fournira pour le prochain *Bulletin* un travail interprétatif de ces curieux monuments.

M. Tamizey de Larroque fait hommage à la Société de sa brochure ayant pour titre : *Document inédit relatif à l'enlèvement d'Anne de Czumont*. Il s'agit de cette illustre Périgour-

dine qui, après les plus étranges vicissitudes, devint presque une sainte et peut être mise au nombre des illustrations de notre province. — Des remerciements sont votés à l'honorable donateur.

M. CH. DURAND présente à la Société un nouveau travail, intéressant la ville de Bergerac. Pendant les troubles continuels du xiv^e siècle, cette ville, voulant perpétuer le souvenir des maux qu'elle endurait, ne pouvant mettre un terme aux exactions fréquentes dont elle était victime et qu'elle devait à la haine que portaient à la communauté les nombreux châtelains ses voisins, avait ouvert un registre destiné à recevoir le résumé de tous les méfaits commis à son préjudice. C'est la copie de ce registre curieux, nommé le *Livre de Vie*, que M. Ch. Durand soumet à ses collègues, après y avoir joint au préalable la traduction et l'avoir accompagné de notes complémentaires destinées à faciliter la compréhension du texte de l'époque. — Cette communication est accueillie avec un vif intérêt.

Il est donné lecture d'une note transmise par notre collègue M. Marmier sur les *Chroniques de Saint-Martial de Limoges* publiées par la Société de l'histoire de France. M. Marmier conclut en disant : « La Société historique et archéologique du Périgord doit faire autorité sur les questions de géographie locale ; j'appelle donc sur les assertions avancées dans cette note l'attention des savants qu'elle compte dans son sein. » — La Société décide que M. l'abbé René Bernaret sera chargé de lui soumettre un rapport à ce sujet.

M. EUGÈNE MASSOUBRE fait le rapport sur la présentation de six candidats qui demandent à être admis dans la Société comme membres titulaires. Toutes les formalités prescrites par les statuts ayant été observées, ces honorables candidats sont reçus à l'unanimité, au scrutin secret individuel, dans l'ordre de présentation, ainsi qu'il suit :

1^o M. le marquis DU LAU D'ALLEMANS, demeurant à Paris (Parrains, MM. Jules de La Rigaudie et Alfred de Froidefond) ;

2^o M. Henri FORNERON, inspecteur des finances à Paris (Parrains, MM. Philippe de Bosredon et Eugène Massoubre) ;

3^o M. DE LARMANDIE, ancien juge de paix, à Pouyol, près Villamblard (Parrains, MM. Galy et Villepelet) ;

4^o M. Augustin CHARBONNEL, négociant à Bergerac (Parrains, MM. le docteur de Lacrousille et Eugène Massoubre) ;

5^o M. Gabriel TARDE, substitut du procureur de la République près le tribunal de Ruffec (Parrains, MM. Corneilhan et le général Tatareau) ;

6^o M. Camille FARGEOT, avocat, juge suppléant à Ribérac (Parrains, MM. Dubet et le vicomte de Lestrade de Conti).

Il sera donné avis de leur nomination à ces nouveaux collègues par le secrétaire-général.

Dans sa dernière séance, la Société avait nommé une commission chargée de la rédaction d'un questionnaire archéologique. Cette commission, composée de MM. Villepelet, l'abbé René Bernaret, de Roumejoux, le baron de Verneilh, a terminé son travail. Ses conclusions sont formulées dans le rapport suivant, dont M. de Roumejoux donne lecture :

« Messieurs, la commission que vous avez nommée pour rédiger un questionnaire archéologique s'est réunie, et, après avoir délibéré sur le mode le plus pratique de publication de ce document, s'est arrêtée, sauf votre approbation, aux résolutions suivantes :

» Un questionnaire, où chaque objet sera le sujet d'une réponse succincte, sera adressé à tous les membres de la Société, afin qu'il soit rempli de manière à former une nomenclature de tous les monuments archéologiques ou historiques des diverses communes du département ; chaque membre de la Société, qui malheureusement n'est pas encore représentée partout, recevra plusieurs exemplaires de ce programme, afin de le communiquer aux personnes qui pourraient donner des renseignements. Ensuite ces renseignements seront centralisés par le secrétaire-général ou l'archiviste ; chaque feuille devra être cotée au fur et à mesure de son arrivée aux archives de la Société.

» La commission a cru qu'il était utile de répandre ce premier programme avec la plus grande profusion possible, pour arriver à posséder bientôt la nomenclature de tous les monuments ou objets pouvant servir aux études qui nous occupent. Trois mois devraient suffire pour atteindre ce résultat. Nous avons pensé que ce délai était assez long pour permettre de répondre par *oui* ou par *non* à ces questions. Pour l'instant, nous désirerions que chacun fût sommairement fixé sur les sujets, objets, monuments, etc., qui rentrent dans

l'étude de l'archéologie, afin que chacun sût où il trouvera les documents qui lui seront nécessaires, soit pour une étude générale, soit pour une étude spéciale. Grâce à notre nombre et à la bonne volonté de chacun de nous, trois ou quatre mois sont suffisants pour remplir la feuille qui nous sera envoyée. Si l'on veut bien faire, il faut s'empresse de faire les choses les plus simples ; le reste arrive de soi, puisque commencer est le plus difficile.

» Dans ce programme ou questionnaire, nous ne nous occuperons que des faits purement archéologiques ou historiques, laissant de côté les questions agricoles, géologiques, industrielles, commerciales. Nous ne pouvons empiéter sur les travaux de la Société d'agriculture ; notre champ est assez vaste pour que nous lui laissions le sien. Il est superflu d'ajouter que chacun peut, s'il y a lieu, mêler une question à ses études historiques, puisque l'histoire embrasse tout.

» Un second questionnaire, permanent, si je puis m'exprimer ainsi, sera aussi adressé à tous les membres de notre Société ; ce sera un guide perpétuel qui rappellera à chacun toutes les questions qui se rattachent à l'histoire des monuments. Nous avons cru qu'il était utile que chacun l'eût dans les mains pour ne rien oublier, dans une promenade archéologique par exemple, où souvent le temps est court et où la mémoire peut faire défaut.

» Nous vous laissons à déterminer si ce questionnaire-guide doit seulement être imprimé dans un de nos comptes-rendus ou distribué en brochures portatives. Si la Société est assez riche pour faire cette publication à part, nous désirerions, au point de vue pratique, qu'il en fût ainsi.

» Nous vous soumettons les deux questionnaires : le premier, vous le connaissez, c'est celui que Mgr l'évêque adresse à ses curés ; nous y avons apporté quelques modifications ; vous jugerez si elles ont été faites à propos. Le second est le questionnaire archéologique du département de la Gironde ; nous vous proposons de l'adopter tel qu'il est ; nous pensons qu'il doit nous suffire, puisqu'il a été rédigé pour la région et par des archéologues très-compétents. »

Une discussion s'engage sur ce rapport. La Société en adopte les conclusions. Elle décide que les deux questionnaires seront imprimés et tirés à 600 exemplaires pour être distribués à chacun de ses membres et envoyés dans les communes les plus importantes. Elle décide en outre que le deuxième questionnaire, ou guide de l'archéologue, sera inséré dans une des prochaines livraisons du *Bulletin*.

Notre collègue M. PHILIPPE DE BOSREDON, dans une lettre au président de la Société, signale la riche collection de titres spéciaux au Périgord qui existe à la Bibliothèque nationale. Cette collection se compose de documents originaux recueillis par les PP. Prunis et Leydet et par l'abbé de Lespine, et de nombreux extraits ou copies d'actes anciens concernant le Périgord et également réunis par eux. C'est le résultat des dépouillements des chartriers, des abbayes, des châteaux, des municipalités du Périgord, et dont beaucoup ont péri, mais qui survivent en partie, grâce aux notes prises par ces trois savants quelques années avant la révolution de 1789. Le recueil que signale M. Philippe de Bosredon et qui est classé sous le titre *Périgord* au dépôt des manuscrits de la grande Bibliothèque de Paris, contient les renseignements les plus curieux sur l'histoire de nos villes et de nos monuments, sur les monastères et les seigneuries de notre province, sur ses anciens usages, sur ses coutumes féodales, sur la généalogie de ses vieilles familles. Veut-on, dit-il, connaître le catalogue des livres de piété d'une abbaye au xv^e siècle ? La collection du Périgord nous donne celui de Saint-Amand-de-Coly, avec l'inventaire des ornements d'église et des vases sacrés de ce monastère et du château de Coly qui en dépendait.

M. Philippe de Bosredon offre à la Société, pour ses archives, une liste des abbés qui ont gouverné les monastères et prieurés du Périgord, relevée d'après la collection déposée à la Bibliothèque nationale. « Cette nomenclature, dit-il, aurait besoin d'être contrôlée par l'analyse critique des documents qui l'accompagnent dans le recueil de la Bibliothèque. »

La Société vote des remerciements à M. Philippe de Bosredon et confie à M. Clédat, élève de l'Ecole des Chartes, qui accepte, la mission de faire le contrôle demandé.

M. l'abbé CARRIER, curé de Saint-Amand-de-Coly, présente le fac-simile qu'il a fait d'une inscription tumulaire placée dans le mur de l'absidiale gauche de sa vaste et belle église. Jusqu'à présent, dit-il, cette inscription a toujours été infidèlement copiée ou inexactement traduite. Déjà la Société a reçu un estampage qui avait été fait, en présence et avec l'aide de M. l'abbé Carrier, par M. l'abbé René Bernaret et par MM.

Sorbier père et fils, nos collègues. Il n'y aura donc plus d'erreur possible sur cette inscription, qui figurera avec honneur dans une des prochaines livraisons du *Bulletin*, comme un type remarquable de l'épigraphie murale du *xii^e* siècle.

M. MANDIN a apporté divers objets trouvés dans les fouilles du couvent de Sainte-Ursule, sur lesquels il appelle l'attention de la Société. Ce sont : 1^o Une croix pattée à branches égales, mais munie d'un pédoncule à l'une des branches ; elle a été découpée dans une feuille de plomb ; elle porte les sigles suivants : A. Ω. IN. F. — 2^o Une petite croix en bronze doré, à branches égales, sur lesquelles sont figurés des zigzags fulgurants, partant de l'intersection des bras. — 3^o Un disque d'ivoire ayant la forme d'un large bouton, perforé au centre, proéminent d'un seul côté, et portant des ornements composés de filets circulaires et de petits ronds qui rappellent le goût mérovingien.

M. LE PRÉSIDENT dit que la première croix est un symbole protecteur qu'on a placé dès le *x^e* siècle sur la poitrine des morts. On en a trouvé un certain nombre dans les cercueils des moines de l'abbaye de Saint-Front. On peut en voir quelques-unes au Musée. C'est le P. Dupuy qui, le premier, dans l'*Estat de l'Eglise du Périgord*, a signalé cette coutume religieuse qui est d'origine grecque, et que les papes continuent à observer. Les sigles rappellent ces mots du Christ : *Ego sum alpha et omega, initium et finis*. Parfois, une formule d'absolution est gravée sur ces croix. Le petit pied de la croix symbolise l'Eglise latine unie à l'Eglise grecque que représente la croix à branches égales. Dans un tympan du fronton de l'église du Dorat, qui est du *xii^e* siècle, est sculptée une croix semblable. La seconde croix est un ornement d'applique de quelque meuble religieux. Quant au disque d'ivoire, il est fait au tour ; sa régularité, son fini précieux, me font douter de son antiquité. Il pourrait bien n'être qu'une pirouette de fuseau du *xvi^e* siècle.

Un exemplaire de la première Bible imprimée en France, en 1475, par Ulrich Gering, Martin Krantz et Michel Friburger, est présenté à la Société par M. Galy. Il semble, dit M. E. Massoubre, à voir la différence de proportion de cer-

taines lettres, leurs ligatures, leurs liaisons avec celles qui les suivent et avec lesquelles elles font corps, que ce livre a été non imprimé mais gravé. Il faut avoir recours, répond M. Galy, à l'ouvrage d'André Chevillier (*l'Origine de l'imprimerie de Paris*) pour expliquer cela. En effet, dans les premiers temps de l'imprimerie, le foulage ne faisait pas toujours ressortir les caractères, l'impression était incomplète, des lettres et des mots venaient mal ou manquaient ; Ulrich Gering y suppléait à l'aide des calligraphes. Les lettres étaient resuivies à la plume, et tout ce qui était imparfait était complété. On ne doit donc pas s'étonner que les incunables, les ouvrages de l'enfance de l'imprimerie, aient été vendus, parfois, comme des manuscrits ; ils en ont toute l'apparence, d'autant mieux que les initiales des chapitres sont enluminées.

M. Tronche, ancien principal du collège de Bergerac, fait don à la Société d'un ouvrage ayant pour titre : *Les Délices de la France, ou Description des provinces et villes d'icelle*, imprimé en 1685. — L'assemblée vote des remerciements au généreux donateur.

La prochaine réunion de la Société aura lieu le jeudi 3 septembre.

La séance est levée à quatre heures.

Le Secrétaire-Général, EUGÈNE MASSOUBRE.



Séance du jeudi 3 septembre 1874.

Présidence de M. le docteur GALLY.

La séance est ouverte à 7 heures 1/2 du soir.

Sont présents : MM. Galy, Villepelet, Alexis Lapeyre, l'abbé René Bernaret, Gisclard, Bleyne, du Mas-Paysac, de Valbrune, le marquis de Saint-Astier, Naboulet, Maurice, Jacques Crozals, Henri de Montégut, le général Tatareau, A. Morcaud, H. Mourié, A. de Roumejoux, le docteur A. de La-

crousille, Ch. Durand, A. Dujarrie-Descombes, J. Mandin, E. Bouille, l'abbé Riboulet, le vicomte de Lestrade de Conti, Eugène Massoubre.

M. Joseph Crozals, professeur agrégé d'histoire au lycée de Pau, membre correspondant de la Société, assiste à la séance et prend place au bureau.

Le procès-verbal de la séance du 6 août est lu et adopté.

M. LE PRÉSIDENT fait part à l'assemblée du décès de M. Charrière, ancien juge de paix du canton de Périgueux, membre titulaire de la Société. Nous perdons, dit-il, un collègue dévoué, un homme de talent et de savoir, passionné pour l'histoire de son pays et qui s'est livré à l'étude jusqu'à ses derniers moments. C'est le premier vide que la mort fait dans nos rangs. Je serai l'interprète de la Société en exprimant les profonds regrets que nous cause la perte de cet honorable collègue. Une notice nécrologique lui sera consacrée dans le *Bulletin*.

La Société accueille avec une douloureuse sympathie cette communication et s'associe aux sentiments manifestés par son président.

M. LE PRÉSIDENT dépose sur le bureau une notice inédite sur la ville d'Excideuil, par feu M. Morteysol. — Il sera fait un compte-rendu de ce travail par M. Gisclard.

Des notes intéressantes sur l'art du peintre-verrier sont transmises à la Société par notre collègue M. Audouynaud. — Elles sont remises à M. J. Mandin, qui se charge de présenter un rapport à ce sujet.

M. EUGÈNE MASSOUBRE donne lecture d'une lettre de M. G. de Rencogne, président de la Société archéologique et historique de la Charente, qui transmet la copie d'une charte relative à l'abbaye de Saint-Astier, dont il possède l'original. C'est un *vidimus* délivré par Pierre III de Saint-Astier et portant en même temps confirmation d'une charte de l'année 1159, par laquelle Raimond III de Mareuil, évêque dudit diocèse, avait renouvelé certaines exemptions anciennement accordées à l'abbaye de Saint-Astier par son prédécesseur Raoul. En terminant sa lettre, M. de Rencogne dit : « J'ai vu avec satisfaction que vous acceptez

l'impression des documents originaux dans votre *Bulletin*, témoin la charte de donation au prieuré de La Faye-de-Léguilhac. Je pourrai dans quelque temps, si ce travail vous agréé, vous communiquer un assez grand nombre de documents des XII^e et XIII^e siècles relatifs au prieuré de Vendôire, qui, comme celui de La Faye, dépendait de l'abbaye de la Couronne. » Enfin, M. de Rencogne nous annonce le prochain envoi d'un travail d'assez longue haleine, un cartulaire intéressant le département de la Dordogne et contenant de 60 à 80 pièces.

L'assemblée accueille avec empressement la communication de M. de Rencogne et charge le secrétaire-général de lui transmettre les remerciements de la Société.

M. VILLEPELET donne lecture d'un travail intéressant adressé à la Société par M. Camille Chabaneau. Il est relatif à des fragments de manuscrits sur parchemin qui furent trouvés dans les démolitions de la cathédrale de Saint-Front, et dont M. de Mourcin a donné dans le *Chroniqueur* de 1853 une traduction que M. Chabaneau considère comme fautive. — La Société décide que l'impression de ce travail aura lieu dans la prochaine livraison du *Bulletin*.

M. LE PRÉSIDENT a reçu de M. Charles Robert, intendant-général, membre de l'Institut, une lettre par laquelle il remercie la Société de l'avoir nommé membre correspondant. « Une longue inspection, dit-il, qui m'a tenu éloigné de Paris, ne m'a pas permis d'écrire plus tôt pour vous témoigner combien je suis sensible à l'honneur qu'elle m'a fait. »

Il est procédé au scrutin secret sur l'admission de douze candidats qui, ayant rempli les formalités voulues par le règlement, demandent à être reçus dans la Société comme membres titulaires.

Sont admis en cette qualité, à l'unanimité, les honorables membres dont les noms suivent :

1^o M. le marquis WLGRIN DE TAILLEFER, maire de Lempzours (Parrains, MM. Eugène Massoubre et A. de Froidefond);

2^o M. Augustin DE LA GRANGE-CHANCEL, propriétaire au Lamentin (Martinique) (Parrains, MM. Dujarric-Descombes et l'abbé Riboulet);

3° M. Raoul-François-Xavier DE GRÉZEL, au château de Meyssès, par Sarlat (Parrains, MM. du Mas-Paysac et Alfred de Froidefond) ;

4° M. l'abbé ROUX, curé de Bertric-Burée, canton de Verteillac (Parrains, MM. Galy et le vicomte de Lestrade de Conti) ;

5° M. PASTOUREAU, O *, ingénieur, ancien chef de bureau au ministère de la marine (Parrains, MM. Marc Debetz de Lacrousille et de Laugardière) ;

6° M. LACOSTE, négociant à Périgueux (Parrains, MM. Dupuy et Nalet) ;

7° M. Jules LACOMBE, receveur des postes à Paris (Parrains, MM. Eugène Massoubre et Ch. Gaillard) ;

8° M. l'abbé D'ALESMES DE MEYCOURBI, curé de Saint-Géry, par Mussidan (Parrains, MM. l'abbé René Bernaret et le marquis de Saint-Astier) ;

9° M. Léon BERNIS, propriétaire à Marsac (Parrains, MM. Villepelet et Galy) ;

10° M. Paul FAURE, négociant à Périgueux (Parrains, MM. le vicomte de Lestrade de Conti et l'abbé Riboulet) ;

11° M. Élie-Alphonse BONHOMME DE MONTÉGUT, conservateur des hypothèques à Périgueux (Parrains, MM. Galy et Eugène Massoubre) ;

12° M. Lodoïs DE MONFERRAND, au château de Montréal, commune d'Issac, par Mussidan (Parrains, MM. de Roumejoux et Henri de Montégut).

Il sera donné avis de leur nomination à chacun des nouveaux membres par le secrétaire-général.

M. EUGÈNE MASSOUBRE lit une lettre signée de M. le comte de Toulouse-Lautrec et de M. Emile Cartailhac, président et secrétaire du conseil d'administration de l'Institut des provinces de France, à Toulouse, et par laquelle la Société est informée que la quarantième session du Congrès scientifique de France se tiendra à Rodez, les 21 septembre et jours suivants. A cette lettre est joint le programme de la session, dont chaque membre est appelé à prendre connaissance.

La Société désigne pour la représenter au congrès M. Joseph Crozals, professeur agrégé d'histoire ; M. Gisclard, conseil-

ler de préfecture ; M. Jules Mandin, architecte ; M. l'abbé Riboulet, secrétaire-adjoint.

M. le docteur GALY offre à la Société plusieurs de ses ouvrages, qui sont acceptés avec reconnaissance, et dont voici l'énumération :

1° *Catalogue annoté du Musée archéologique de la Dordogne*, 1862. — 2° *Le Fauteuil de Montaigne*, suite à *Montaigne chez lui*, 1861-1865. — 3° *Le Tombeau du Pont-Vieux de Périgueux*, 1865. — 4° *Notice sur une Mosaïque trouvée à Périgueux en 1864*. — 5° *L'Église de Saint-Amand-de-Coly, le monastère et ses fortifications*, 1865. — 6° *La Sépulture de Jacob le Pèlerin d'Arménie*, 1865. — 7° *Inauguration du buste de M. Félix de Verneilh au Musée de Périgueux*, 29 novembre 1866. — 8° *Catalogue du Musée des tableaux de la ville de Périgueux*, 1865. — 9° *Catalogue de l'exposition des Beaux-Arts de Périgueux*, 1864.

M. ALEXIS LAPEYRE fait hommage d'une brochure de M. le comte de Mellet ayant pour titre : *De la Réparation des églises et de leur entretien*.

M. le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts envoie à la Société le *Bulletin archéologique du midi de la France*.

La Société départementale d'archéologie et de statistique de la Drôme entre en relations avec la Société historique et archéologique du Périgord par l'envoi de son *Bulletin*.

M. LE PRÉSIDENT soumet à l'assemblée les épreuves du questionnaire archéologique dont l'impression a été votée dans la dernière séance. Chaque membre est appelé à émettre son avis sur les diverses questions y énoncées. Le travail est adopté dans son ensemble, après diverses observations échangées entre MM. l'abbé René Bernaret, Galy, Villepelet, de Valbrune, le marquis de Saint-Astier, de Roumejoux, J. Mandin, Eugène Massoubre et Gisclard.

M. MANDIN appelle l'attention sur les puits anciens qui peuvent exister dans les églises ; il lui paraît utile d'indiquer leur forme en plan, de relater s'ils ont des chambres de refuge, et enfin de décrire aussi le genre d'appareil appliqué à leur revêtement. Pour sa part, il a été heureux de retrouver, en 1861, dans une des rues les plus fréquentées de Tours, à 3 mètres

environ en contre-bas du sol actuel, le puits de l'antique basilique de Saint-Martin-de-Tours, dont le plan affectait la forme d'un quadrilatère irrégulier. Chacun des côtés avait 1 mètre 50 environ de longueur. Après l'avoir fait déblayer, il constata l'existence, au niveau de la nappe d'eau, d'une petite chambre de refuge où étaient déposées, croit-on, lors des invasions des barbares, les choses les plus précieuses de la basilique. Quantité de débris de sculptures, de jetons en cuivre, de clefs, de débris de cruches en terre vernissée, de monnaies, de perles, furent trouvés au fond de ce puits.

M. Mandin ajoute qu'il existe encore, dans l'enclos des religieuses Ursulines de Périgueux, un puits monumental d'un grand diamètre et très-ancien, dont le plan est circulaire. Les parois verticales sont maçonnées en petit appareil, et la nappe d'eau est à plus de 25 mètres de profondeur. La tradition rapportait qu'il y avait des galeries souterraines débouchant dans ce puits. En 1872, il voulut s'en rendre compte par lui-même, et, après s'être fait attacher à un câble, il explora toutes les parois jusqu'à la nappe d'eau sans trouver traces d'ouverture de galeries. Enfin, l'année dernière, en construisant la chapelle des Catéchismes, à quelques mètres de l'ancienne église cathédrale de la Cité, dans le jardin du presbytère, on rencontra, à 3 mètres environ en contre-bas du sol actuel, dans un sol calciné (renfermant des débris de colonnes en marbre rouge, des fragments de chapiteaux en beau marbre blanc, des débris de poteries, etc.), l'orifice d'un puits monumental sur plan circulaire, rempli de débris de toutes sortes, dont les parois verticales, construites en moellons de petit appareil, étaient usées par un long frottement. L'absence de ressources ne permit pas de l'explorer. Il se trouve au milieu de la deuxième travée Est de la chapelle.

Enfin, M. Mandin croit qu'il existe aussi un puits monumental dans l'église cathédrale de Sarlat ; et, si sa mémoire ne lui est pas infidèle, l'étude de ce puits pourrait être très-intéressante.

M. EUGÈNE MASSOUBRE dit qu'à Saint-Astier, dans la propriété de Puyferrat, M. Paul Dupont lui a indiqué, il y a une dizaine d'années, l'existence d'un puits fort ancien dans l'inté-

rieur duquel se trouvent, en regard l'une de l'autre, à 3 mètres environ de l'orifice, deux galeries souterraines qui pourraient être des refuges ou cluzeaux. Ayant tenté de les explorer à cette époque, il dut s'abstenir d'aller fort avant, à cause des dangers qu'il y avait alors. Leur exploration pourra être essayée de nouveau, avec les précautions nécessaires que fera prendre notre honorable collègue M. Alexis Maréchal. Le puits signalé est à 50 mètres environ du château, monument du xv^e siècle, ayant succédé à un château beaucoup plus ancien.

La séance est levée à 10 heures du soir.

Le Secrétaire-Général, EUGÈNE MASSOUBRE.



ÉTUDE HISTORIQUE SUR M^{gr} GUILLAUME LE BOUX,

ÉVÊQUE DE PÉRIGUEUX ET PRÉDICATEUR ORDINAIRE DE LOUIS XIV.

(Suite*.)

VII

M^{gr} Guillaume Le Boux fit son entrée solennelle à Périgueux le 24 mai 1667 (1). Le maire et les consuls, vêtus de leurs habits de satin rouge et noir (2), le reçurent à la

(*) Voir les précédentes livraisons, pages 41 et 94.

(1) CHEVALIER DE CABLANS, *Histoire manuscrite de la ville de Périgueux*, t. III. Dès le 4 février, M^{gr} Le Boux avait pris possession de son siège par l'entremise de Pierre Moreau, son vicaire général. (Manuscrits Lespine, t. XXXII. Bibl. nation.)

(2) La ville de Périgueux, pour le fait de la police, dit Belleforest, est régie par un maire et six consuls eleuz et changez annuellement par les habitants du Puy-Saint-Front, y joignant un consul septiesme qui est pris en la Cité et le peuple, et les citoiens obéissent à ce corps politique tiré d'entre eux-mêmes. » (*Cosmographie univ.*, t. I, 205.)

Ainsi constituée, la ville de Périgueux posséda, jusqu'à la Révolution de 1789, une complète souveraineté municipale, la liberté en tout, sauf l'hommage dû à la couronne, tel que le rendaient les feudataires immédiats ; c'est ce qu'exprimait

porte Taillefer (1), où il promit, la main sur le Missel, de demeurer toujours dans l'obéissance due au roi, de conserver les privilèges et franchises de la cité, d'empêcher les maux et oppressions des habitants, et de leur procurer toutes sortes d'avantages et de biens autant qu'il dépendrait de lui (2).

Après ce serment, prêté en présence de tout le peuple, il continua sa marche au milieu du bruit des cloches et des acclamations. La milice, en armes, et le clergé l'escortaient. Ainsi accompagné, il arriva devant Saint-Front, où les chanoines de la Collégiale, rangés sous le porche, lui souhaitèrent la bienvenue. Ayant ensuite frappé par trois fois avec sa crosse les portes, qui s'ouvrirent, le nouvel évêque prit possession de son siège, donna le baiser de paix aux membres du chapitre et vint prier sur le tombeau de l'apôtre dont il devait, en quelque sorte, faire revivre les vertus.

Déjà, du reste, il avait fait preuve d'un rare mérite ; et les œuvres accomplies à Dax, pendant son court passage, laissaient pressentir combien fécond serait son épiscopat en Périgord, si la Providence ne lui ménageait pas les années.

Aussi comprit-il, dès les premiers jours, toute l'étendue de la tâche qui lui était imposée. Et cette tâche était immense. Il y avait, en effet, à peine quarante ans qu'un de ses prédécesseurs, résumant les impressions recueillies pendant le cours des visites pastorales, traçait, de son diocèse, ce navrant portrait : « Presque partout, écrivait l'évêque, nous ne rencontrons que des églises ruinées et dont il ne restait plus que les quatre murailles couvertes d'arbustes ; dans

cette formule officielle des délibérations publiques : « Les citoyens seigneurs de Périgueux. » (Aug. THIERRY, *Monuments inédits de l'histoire du Tiers-Etat*, t. II, 9.)

Sur la constitution municipale de Périgueux, voir encore GUIZOT, *Histoire de la Civilisation*, t. IV, p. 235, et LAFERRIÈRE, *Histoire du Droit français*, t. V, p. 551, 552.

(1) La porte Taillefer était flanquée de tours et défendue par un bastion. Elle faisait partie des anciennes fortifications. Une muraille crénelée la reliait à la tour Mataguerre. (Voir le *Vray Pourtrait de la ville de Périgueux* dans Belleforest.)

(2) Arch. de l'Hôtel-de-Ville. *Livre Vert*, p. 317.

d'autres, le tabernacle seul était abrité par un toit de chaume ; le reste était exposé aux vents et à la pluie. Dans certaines, l'herbe poussait comme dans un pré. Les calices étaient d'étain. Souvent, à notre approche, les curés, effrayés, s'absentaient ou se cachaient dans les bois, et nous étions obligés de rompre nous-mêmes ou de faire mettre en terre des ornements et des vases sacrés indignes de paraître dans la célébration des saints mystères (1). » Les abbayes avaient subi le sort des églises. La plupart étaient abandonnées et le silence seul régnait dans ces enceintes bénies, d'où étaient montées si longtemps vers le ciel les prières et les supplications. Au contact des idées protestantes, la foi s'était attiédie ; les mœurs s'étaient relâchées, le nerf de la discipline ecclésiastique avait fléchi (2). Enfin, l'ignorance elle-même, avec son cortège hideux, s'était glissée jusque dans le sanctuaire qu'elle déshonorait.

Pour remédier à un si triste état de choses, Mgr de La Béraudière avait déployé un zèle admirable. Grâce à lui, bien des autels avaient été relevés, bien des abus détruits, bien des cœurs ramenés (3). Son activité d'apôtre ne suffit pourtant pas à réparer tant de désastres ; et c'était un héritage lourd encore que celui qu'il légua à Philibert de Brandon. Ce pieux prélat, dont Vincent de Paul s'honorait d'être l'ami (4), poursuivit avec ardeur l'œuvre déjà commencée de

(1) Mgr DE LA BÉRAUDIÈRE : *Cahier des visites pastorales* du 7 février au 9 octobre 1696.

(2) M^{re} CYRUS DE VILLERS. — *Ordonnances*, pages 100-127.

(3) P. DUPUY : *L'Etat de l'Eglise du Périgord*, tom. II, pages 219-227, édit. in-12. C'est à cette époque que remonte la fondation des couvents de Notre-Dame, 1628 ; des Ursulines, 1641 ; des Visitandines, 1642 ; de Sainte-Marthe, 1650 ; des Bénédictins, 1641, et des Augustins, 1615.

(4) Nous publions ici pour la première fois la lettre écrite par le saint à l'occasion de la mort de ce prélat. Elle prouve mieux que toutes les paroles l'affection profonde qui unissait ces deux nobles âmes :

« A M. de Brandon, héritier de M^{re} de Périgueux.

» Paris, ce 30 juillet 1652.

» MONSIEUR,

» La grâce de N. S. soit avec vous pour jamais !

» L'embarras où ce temps présent met un chacun m'a empêché de vous aller té-

la restauration du diocèse. Mais les troubles de la Fronde ne lui permirent pas de l'achever ; ils détruisirent même en partie ce qu'on avait fait jusque-là.

Alors, en effet, comme aux plus mauvais jours du xvi^e siècle, notre malheureuse province devint le théâtre de combats sanglants. Sous les pas des royalistes et des Frondeurs, les ruines s'accumulèrent. Les campagnes furent ravagées, les monastères livrés au pillage et les religieux chassés de leurs couvents. On dit même que sur plusieurs points, tout culte cessa. Nombre d'églises furent dévastées, nombre d'autres transformées en casernes. Balthazar saccagea la collégiale de Saint-Astier (1) et Sauvebœuf l'abbaye de Chancelade (2). Maître de Périgueux, Chanlost s'empara de l'évêché, tandis que ses soldats, installés dans Saint-Front, se livraient à l'orgie et braquaient leurs canons sur la ville pour insulter à la défaite des habitants et les tenir dans une perpétuelle épouvante (3).

moigner la part que je prends en la perte que vous avez faite en la personne de feu M^r l'évêque de Périgueux, et toute l'Église avec vous. Je vous supplie très-humblement, Monsieur, de m'en excuser ; j'espère m'acquitter de ce devoir, avec l'aide de Dieu, au premier jour, et de vous aller demander la grâce de bienveillance dont ce saint prélat m'honorait et de vous offrir mon obéissance comme à lui ; je vous supplie, Monsieur, de l'avoir agréable, et que je vous dise que nous lui devons 4,000 fr., et par conséquent à vous, Monsieur, qui êtes son héritier, et que nous vous en passerons constitution de rente quand il vous plaira, nous étant impossible en ce temps auquel la plupart du monde souffre de vous donner cette somme. Je vous supplie, Monsieur, de l'agréer de la sorte, et que je transfère à votre personne l'estime et l'affection que nous avions pour ce saint prélat. Et que je sois votre

VINCENT. »

M^r de Brandon avait été conseiller d'État et marié à M^{lle} de Ligny, nièce du chancelier Séguier. Proposé d'abord pour l'évêché de Babylone, il était devenu évêque de Périgueux après Jean d'Estrades, qui ne fut pas même sacré.

(1) L'abbé AUDRIENNE : *Histoire de la ville et de l'abbaye de Saint-Astier*.

(2) « Ce général, nous dit un ancien manuscrit, fit la guerre bien plus cruellement que les autres. Il désola toute la campagne, non-seulement par le fer, mais encore par le feu. Il empêcha les paysans de faire les labours ; enleva les bœufs, et, sans entrer autrement dans le détail de ses desseins, laissa faire à ses troupes malfaisantes tant de ravages à Razac, à Chancelade, à Champcevinel, à Tré-lissac et dans tout le reste du voisinage, qu'on n'a jamais oui parler de semblables hostilités. Le partiage sentit surtout la fureur de ses armes. Il brûla tout partout où il passa, et s'approcha si près de Périgueux qu'on voyait de dessus les murailles la fumée des feux qu'il avait allumés par la campagne. »

(3) CHEVALIER DE CABLANS. — *Histoire manuscrite de la ville de Périgueux*, tom. III

Telle était la situation du diocèse à la mort (1) de Philibert de Brandon. On le voit : elle était lamentable. Tous les efforts de Cyrus de Villers ne la changèrent pas. Il restait donc beaucoup à faire à Mgr Le Boux, et la Providence, en lui réservant un champ si vaste, allait le mettre à même de montrer ce qu'il y avait en lui de zèle, d'activité et de dévouement.

VIII

Le premier acte administratif de Mgr Le Boux fut la convocation d'un synode (2). En agissant ainsi, le nouvel évêque ne se conformait pas seulement aux sages prescriptions du concile de Trente, il entraînait aussitôt en relation avec ses prêtres et pouvait étudier avec eux les moyens qu'il y avait

(1) « Mgr de Brandon, notre évêque, qui s'était retiré à Paris sur le commencement des désordres, et qui avait fait tout son possible pour éloigner la guerre de son diocèse, mourut cette même année, 1653, à Paris, en odeur de sainteté. Sa mémoire sera en éternelle vénération dans cette province. Un prêtre en a écrit la vie, mais nous n'avons pu nous la procurer. » *Histoire manuscrite de la Fronde en Périgord*. Cette vie a-t-elle été imprimée, ou bien est-elle restée inédite ? Nous n'en savons rien : ce qu'il est permis d'affirmer, c'est qu'elle n'est portée sur aucun des catalogues de la Bibliothèque ni des Archives nationales.

(2) Les évêques de Périgueux tinrent, au XVII^e siècle, un grand nombre de synodes. Voici la date des principaux, telle que nous l'avons relevée dans les manuscrits de Lespine :

1^o Sous M^{re} de la Béraudière : 23 avril 1637, 13 octobre 1639, synodes à Périgueux ; 21 avril 1641, synode dans l'église Saint-Front : l'évêque s'y plaint que les ecclésiastiques, tant séculiers que réguliers, viennent aux assemblées « avec le manteau court, bottes et éperons ; » et ordonne, en outre, à tous les prêtres « d'ajouter une collecte au saint sacrifice de la messe pour la paix des princes chrétiens, et de dire une messe de *requiem* pour l'âme de défunt M^{re} de Bourdailles, chevalier des ordres du Roy, seneschal et gouverneur de la province de Périgord ; » 1 mai 1642, synode à Périgueux ; 12 novembre 1644 et 1645, synodes tenus à Thiviers à cause de troubles.

2^o Sous M^{re} de Brandon : 13, 14 et 15 avril 1649, synode à Périgueux dans l'église cathédrale.

3^o Sous M^{re} Cyrus de Villers La Faye : 8 juillet 1654, synode à Périgueux dans l'église cathédrale.

4^o Sous M^{re} Le Boux : 8 novembre 1667, synode à Périgueux dans l'église cathédrale Saint-Étienne de la Cité ; 30 mai 1670, synode à Périgueux dans l'église cathédrale Saint-Front ; 9 novembre 1673, synode dans la salle épiscopale de Château-l'Évêque.

à prendre pour travailler efficacement à la gloire de Dieu et au salut des âmes.

Cette assemblée, où l'on traita les questions les plus importantes de la discipline ecclésiastique, s'ouvrit le 8 novembre 1667, dans l'église de la Cité.

Saint-Etienne, alors, était la cathédrale, et ce titre lui appartenait depuis sa fondation. Il avait failli pourtant lui être enlevé. Frottaire de Gourdon et ses deux successeurs avaient bâti presque à leurs frais l'église de Puy-Saint-Front ; ils l'avaient richement dotée et choisie pour lieu de leur sépulture. Mais cette disgrâce ne dura pas, et, dès 1150, la faveur épiscopale revint à Saint-Etienne. C'est là que désormais se tinrent à peu près exclusivement les réunions synodales ; Elie, archevêque de Bordeaux, y présida un concile provincial, convoqué par ordre d'Urbain V ; là siégea le chapitre ; enfin les évêques y furent ensevelis jusqu'au xvi^e siècle. Envahie par les protestants au mois d'août 1575, cette église fut pillée, saccagée (1), le clocher jeté à terre (2) et le chœur détruit de fond en comble. De Saint-Etienne, il ne resta donc plus qu'une seule coupole dominant des ruines : touchante image de la foi catholique, restant toujours debout au milieu des errements et des défections de l'hérésie.

Pendant les sept années que les calvinistes restèrent à Périgueux, ils démolirent les divers couvents de la ville, le palais épiscopal, les cloîtres et la maison des chanoines (3).

(1) CHILLAUD : *Histoire manuscrite de la prise de Périgueux par les protestants*. (Bibliothèque de Périgueux, collection Léon Lapeyre.)

(2) Ce clocher paraît avoir été fort remarquable. « Il était placé, dit Félix de Verneilh, en avant de l'extrémité occidentale de l'église. On voit dans une mauvaise gravure de Belleforest qu'il avait à peu près la même élévation que celui de Saint-Front, dont il s'était visiblement inspiré. C'était donc une tour carrée, dont les étages supérieurs, fortement en retraite l'un sur l'autre, offraient chacun vingt-quatre fenêtres, disposées sur deux rangs, et groupées trois à trois. Le dessin de Belleforest n'indique point, comme il le fait pour Saint-Front, qu'elles fussent séparées par des pilastres. Au-dessus, l'on passait brusquement d'un plan carré à un plan circulaire ; mais, au lieu d'une sorte de coupole, on avait construit une pyramide renflée, très-allongée et percée de nombreuses ouvertures. » (*L'Architecture byzantine en France*.)

(3) CHENU. *Arch. et Episcop. chronol. Historia*.

Ceux-ci, dans l'impossibilité de se loger et de célébrer l'office, demandèrent au pape Grégoire XIII, de concert avec l'évêque, l'autorisation de se réunir aux chanoines du Puy-Saint-Front (1). Mais Rome ne répondit pas, et ce projet n'eut point d'exécution. Les fonctions épiscopales se faisaient néanmoins dans la collégiale, lorsque, en 1624, François de la Beraudière, pour mettre fin à des contestations que des privilèges divers et des coutumes opposées suscitaient sans cesse, conçut le dessein de reconstruire la cathédrale. Il voulait, disait-il, en faire la plus belle de France. Mais bientôt l'argent manqua, et il ne fit bâtir que la coupole du levant (2). Philibert de Brandon, voyant qu'il était impossible de subvenir aux frais que nécessiterait la restauration complète, abandonna cette idée et crut devoir presser la réunion des deux chapitres. Le 18 juillet 1651, il obtint un arrêt du Conseil par lequel il était ordonné à l'archevêque de Bordeaux, en sa qualité de primat, et au premier maître des requêtes, de se rendre sur les lieux pour constater l'utilité de cette réunion. Les troubles de la Fronde empêchèrent l'arrêt d'avoir son effet. Cyrus de Villers fit également de vains efforts : il ne réussit pas. Au mois d'avril 1667, on ouvrit une nouvelle enquête. Enfin, deux ans plus tard, après avoir consulté la cour romaine, et sur l'avis favorable du métropolitain et de quatre évêques de la province, l'intendant de Guyenne, M. de Bélot, ayant déclaré au roi la nécessité d'une transaction, Mgr Le Boux mettait les deux chapitres d'accord.

« Pour ce aujourd'hui 11 janvier 1669, est-il dit dans le procès-verbal, l'évêque et les deux chapitres dressant leurs conditions, ladite église Saint-Etienne, chapitre et service d'icelle, sera transférée, avec tous ses membres, revenus et émoluments en dépendant, dans ladite église Saint-Front, et le chapitre collégial d'icelle uni et incorporé dans icelle église

(1) *Requête des deux chapitres de Saint-Front et de Saint-Etienne, à notre S. P. le pape, agréée et signée dans la salle capitulaire de Saint-Front, par l'évêque et les chanoines, le 28 déc. 1582.*

(2) FÉLIX DE VERNEILH : *L'architecture byzantine en France*, chap. II, pag. 72.

cathédrale pour composer et ne faire à l'avenir qu'un même corps et l'église cathédrale sous le nom du glorieux Saint-Etienne, premier martyr, et de Saint-Front, premier évêque et apôtre de la province, laquelle église jouira des mêmes droits, privilèges et immunités qu'elle a jouy de tout temps et anciennetés (1). »

Il fut stipulé de plus que le titre d'abbé donné à l'évêque dans la collégiale, n'ayant désormais aucune raison d'être, serait supprimé, et que les chanoines réunis formeraient un chapitre de trente-quatre chanoines prébendés ;

Que toutes ces prébendes et huit autres seraient à la collation du chapitre, sans aucune participation de l'évêque, si ce n'est dans la prestation du serment ;

Que néanmoins chaque évêque, à son joyeux avènement, aurait le privilège de conférer deux canonicats vacants par décès, en alternant toutefois avec le chapitre ;

Qu'il y aurait sept dignités, dont six appartenant à l'ancienne église et une à la collégiale de Saint-Front ;

Que ces sept dignités seraient celles de grand archidiacre, de chantre, d'archidiacre de Bergerac, d'archidiacre de la Double, d'archidiacre de Sarlat, d'écolâtre et de sous-chantre ;

Que ces sept dignités seraient à la collation de l'évêque, hormis la sous-chanterie, réservée au chapitre ;

Que les chanoines revêtus de ces dignités auraient les premières stalles au chœur, tandis que les autres seraient placés selon leur rang de réception et les ordres auxquels ils seraient promus ;

Que la paroisse de Saint-Front demeurerait unie à l'église cathédrale, et que dans celle de la Cité le chapitre se réservait la faculté d'y aller quand bon lui semblerait, d'y faire deux processions, et d'y chanter la messe aux fêtes de Saint-Léon et de l'invention de Saint-Etienne.

On statua enfin que les chanoines de la nouvelle cathédrale

(1) *Transaction pour l'union des deux chapitres de Saint-Etienne et de Saint-Front de Périgueux. — Bib. nat. Périgord, XXXII.*

jouiraient de tous les droits dont jouissaient les deux chapitres avant leur réunion dans la convocation des états et des assemblées du clergé ; qu'ils auraient deux voix par quatre députés et qu'ils assisteraient dans les synodes en aussi grand nombre que faire se pourrait (1).

Ces diverses clauses furent adoptées, devant notaire royal, par les membres présents des chapitres. Deux seulement firent opposition : le grand archidiacre de la cité, M. François de Jay de Beaufort, et le chantre Nicolas de la Brousse. D'après eux, on ne pouvait, en conscience, abandonner une église si vénérable par son antiquité, si riche en pieux souvenirs, et du reste plus que suffisante, à leur avis, pour les besoins du culte et le déploiement des cérémonies. On n'eut garde de les écouter. La réunion tentée depuis plus d'un siècle fut définitivement arrêtée, et, plus heureux que ses prédécesseurs, Mgr Le Boux put donner à Saint-Front, à cette noble sœur de Saint-Marc de Venise et de Sainte-Sophie de Constantinople, à cette église orientale assise comme une exilée au fond de l'occident, la seule gloire qui lui manquât : celle de posséder le siège épiscopal.

IX

La translation de la cathédrale à Saint-Front n'avait point fait perdre de vue à Mgr Le Boux la réforme de son diocèse. Ce fut là, on peut le dire, l'œuvre de sa vie ; et, dès les premiers jours, il s'y donna tout entier.

Sa sollicitude se tourna d'abord vers le clergé. « La science

(1) RENÉ BERNARET : *Souvenirs historiques de l'église collégiale de Saint-Front*, page 91.

A partir de ce moment les évêques habitèrent le monastère du Puy-Saint-Front.

Le premier palais des évêques était au nord de la cathédrale de Saint-Étienne. Après l'invasion protestante, il fut reconstruit par les soins de François I^{er} de Bourdeilles, en face de la Mission, devenue depuis la grande caserne. Érigé par Mgr Le Boux en abbaye, sous le nom de Peyrouse, il perdit sa destination en 1793, et devint la manutention militaire.

et la piété, disait-il souvent, sont les deux grandes colonnes qui le peuvent soutenir et par lui toute l'Eglise. Il serait difficile de marquer celle qui est la plus nécessaire pour le soutien de cet édifice. Elles le sont extrêmement l'une et l'autre; et nous avons reconnu depuis longtemps la vérité de cette parole d'un saint-père : que la science sans la piété rend superbe, et que la piété sans la science rend inutile.

Si, en effet, sans la charité, le prêtre n'est qu'un sel affadi, qu'une cymbale retentissante au milieu des peuples, de même, s'il n'est versé dans les connaissances religieuses, sa mission reste inféconde. Il n'est plus qu'un soldat désarmé. Comment défendre la vérité s'il ne la connaît pas? Comment porter la lumière dans les âmes s'il est lui-même dans les ténébres, s'il n'a pas dans la main le flambeau de la science sacrée ?

Et cette nécessité de la science théologique était d'autant plus impérieuse à ce moment, que le prêtre avait à faire face à un ennemi habile, rusé, savant même, le protestantisme. Durant un siècle, la vérité et l'erreur avaient lutté plus encore avec le glaive qu'avec la parole. Mais lorsque le canon eut cessé de gronder et que princes et soldats se mirent à l'écart, les docteurs se trouvèrent en présence, et la lutte recommença plus acharnée que sur les champs de bataille. Alors on vit non-seulement des évêques, des prêtres et des religieux, mais encore des premiers ministres, des grands seigneurs et des poètes descendre dans l'arène, se mêler aux combattants et défendre leurs croyances avec une ardeur égale à la vivacité de leur foi.

Le Périgord, comme toutes les autres provinces, et encore plus peut-être, fut longtemps témoin de ces controverses religieuses. Les protestants avaient été refoulés sur les rives de la Dordogne ; leur puissance politique était anéantie. Mais la défaite, loin de ralentir leur prosélytisme, n'avait fait que le modifier. Leur épée une fois brisée ils s'armèrent de la plume et de la parole pour combattre l'Eglise et détruire son symbole. Discipline, hiérarchie, dogme, morale, présence réelle, ils s'attaquèrent à tout ; et ces attaques étaient consignées dans des livres ou des pamphlets qui, sortis des presses cal-

vinistes de Bergerac et de Bordeaux, couraient de main en main et allaient jusqu'au fond des campagnes agiter les consciences. »

Devant un adversaire si audacieux, le clergé ne pouvait rester muet. Il devait répondre aux objections, démasquer les sophismes, résoudre les difficultés, écraser les sarcasmes ; il devait, en un mot, dégager la vérité catholique des épais nuages amoncelés autour d'elle par l'hérésie, et la présenter aux populations naissantes, resplendissante et pure de l'évangile et de la tradition.

Encore une fois pour cela, il fallait un clergé pieux et éclairé, et Mgr Le Boux ne négligea rien de ce qui pouvait l'amener à ce but (1).

Il commença par réformer son séminaire (2). Le niveau des études y avait baissé ; il le releva. « Nous ordonnons, est-il dit dans une de ses lettres, à tous ceux qui désireront entrer dans notre séminaire, de ne se présenter, pour y être reçus, qu'ils ne sachent assez leur langue latine pour bien expliquer le latin du bréviaire et du rituel, s'exprimer suffisamment en cette langue, pour répondre aux questions qu'on leur fera de leurs études et pour s'énoncer dans la suite sur les matières de théologie morale qu'on leur expliquera, et qu'ils n'aient appris leur philosophie, étudié pendant deux ans la théologie, de quoi ils porteront attestation en bonne forme et subiront l'examen du profit qu'ils y auront

(1) M^r LE BOUX : *Epistola pastoralis*.

(2) Le séminaire avait été fondé par M^r de la Beraudière ; lui-même nous l'apprend dans son *Ottium épiscopale*, livre très-rare, imprimé à Périgueux chez Dalvy, en 1635 :

Je laisse à nos neveux en partant de ce monde
Mon livre, un séminaire fondé de nos deniers,
Pour y faire nourrir de pauvres escoliers :
Mon église refaite, à nulle autre seconde :
Fasse le ciel bening que la postérité
Reçoive à ce sujet très-grande utilité.

Le *Livre vert* contient un arrêt de la cour de Bordeaux, en date du 4 avril 1633, qui adjuge les fruits de la cure de Coulaures pour la fondation et établissement du séminaire de Périgueux.

fait ; ou qu'ils n'aient du moins, pendant ce temps-là, fréquenté avec assiduité les conférences des cas de conscience que l'on fait dans le séminaire, sans quoi ils ne pourront y être admis (1). » Les missionnaires diocésains (2), à qui il en confia la direction le 24 septembre 1672, le secondèrent puissamment. Par leurs soins, bien des abus y furent réprimés et la vertu et la science y brillèrent de nouveau.

Ce fut pour en raviver la flamme dans tous ses prêtres que Mgr Le Boux rétablit vers le même temps l'usage des congrégations ou conférences et les retraites spirituelles. « Les doctrines et pratiques de notre Sauveur et des saints, avec les continuelles expériences des âmes les plus dévotes, nous donnent, écrivait-il, tant de connaissance des grands biens qu'on trouve dans ces retraites spirituelles, que nous ne pouvons nous empêcher d'en procurer, autant qu'il nous sera possible, l'utilité à tout notre clergé : c'est pourquoi nous l'y invitons et exhortons de tout notre cœur, et si nous ne les ordonnons pas à tous les ecclésiastiques auxquels nous les pourrions commander, c'est parce que nous les voulons rendre plus utiles en les rendant plus volontaires et plus libres à chacun ; mais nous déclarons à tous qu'une des plus grandes consolations qu'ils nous pourraient donner, sera celle qu'ils nous apporteront en nous venant communiquer du lieu et des moyens pour les faire le plus saintement (3). »

Quant aux conférences, elles avaient été établies dans le diocèse, il y avait près de trente ans, par Mgr de Brandon (4). Elles rappelaient sous plusieurs points celles de Saint-Lazare (5). C'était le même esprit et on peut dire presque le même but. Elles se tenaient tous les mois, au nombre de deux ou trois par archiprêtré, mais à des jours différents, afin

(1) M^{re} LE BOUX : *Ordonnances*, p. 190.

(2) La congrégation des missionnaires diocésains fut érigée en communauté par lettres patentes de Louis XIV, du mois de mai 1661. M^e Jean de la Cropte, de Chantérac, en fut le fondateur et le premier supérieur..

(3) M^{re} LE BOUX : *Ordonnances*, page 188.

(4) M^{re} PHILIBERT DE BRANDON : *Ordonnances*, p. 35.

(5) FAILLON : *Vie de M. Olier*, t. I, p. 68.

que chacun pût assister à plusieurs, s'il le désirait. La cérémonie commençait par une procession autour du cimetière, pendant laquelle on chantait des hymnes en l'honneur du Saint-Sacrement. On disait ensuite la messe avec sermon après l'Evangile. A la fin de la messe, on priait pour les défunts : pour les prêtres que la mort était venue enlever à l'affection de leur troupeau et pour les fidèles trépassés qui, en ces temps de foi, reposaient encore à l'ombre de l'autel.

Après l'office, venait le repas. Il devait être modeste : la dépense était taxée de six à huit sols par convive. Une heure après le repas, tous revêtaient leurs habits de chœur et se rendaient modestement à l'église, pour traiter en commun les matières proposées par l'autorité, résoudre les cas de conscience et rechercher les moyens les plus efficaces pour convertir les hérétiques et ramener les pécheurs scandaleux.

Les prêtres absents étaient tenus de payer une amende dont la moitié était donnée aux pauvres et l'autre réservée à l'entretien de l'église où avait eu lieu la conférence (1).

L'établissement de ces réunions à la fois théologiques et pieuses avait d'abord produit les plus salutaires effets ; mais peu à peu le zèle s'était refroidi, et elles étaient presque tombées en désuétude lorsque Mgr Le Boux en rétablit l'usage.

Il faut l'entendre lui-même parler des congrégations à son clergé et lui en montrer les précieux avantages : « Là, écrivait le vénérable évêque, les lumières sont plus pures que dans une étude particulière, car les vues qui sont les moins justes s'y trouvent corrigées par des sentiments plus raisonnables. Si toutes les pensées sont justes, elles ne sont pas néanmoins semblables ; leur diversité est toujours utile, et celui qui aura contribué à l'instruction de ses confrères par la bonté de ses raisons, trouvera dans les raisons des autres de quoy s'instruire luy-même. Là, le zèle s'excite et s'échauffe par la communication des mouvements que chaque ecclésiastique bien intentionné conserve dans son cœur. Là,

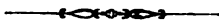
(1) M^r LE BOUX, *Ordonnances*, p. 151.

l'uniformité dans les maximes s'établit, et la charité s'affermi entre les pasteurs. Les doutes s'y trouvent souvent éclaircis ; l'aigreur et l'amertume du zèle s'y trouve modérée par la prudence des plus sages et des plus expérimentés. Enfin la discipline ecclésiastique se réforme et se rétablit dans son ancienne splendeur. C'est pourquoi, depuis que la Providence divine a permis que nous ayons été chargés du fardeau de ce diocèse, nous avons fait tous nos efforts pour soutenir un ouvrage aussi important, et nous nous sommes transportés nous-mêmes sur les lieux où elles se devaient tenir, autant que notre santé et nos affaires nous l'ont permis (1). »

Ces sages institutions ne tardèrent pas à porter leurs fruits. La résidence fut mieux observée et l'étude remise en honneur ; les retraites spirituelles furent plus suivies, les conférences ecclésiastiques assidûment tenues. Bientôt, en un mot, sous l'influence de Mgr Le Boux, sur tous les points du diocèse, la piété et la science refleurirent.

(La suite à la prochaine livraison.)

L'abbé RIBOULET.



FRAGMENTS D'UN MYSTÈRE PROVENÇAL

DÉCOUVERTS A PÉRIGUEUX

I

En parcourant, l'année dernière, la collection du *Chroniqueur du Périgord et du Limousin*, revue qui a depuis longtemps cessé de paraître, j'y trouvai, dans la 9^e livraison, septembre 1853, p. 193, les fragments publiés ici pour la seconde fois. M. de Mourcin, leur premier éditeur, raconte qu'ils lui furent communiqués par M. Vauthier, inspecteur des travaux

(1) M^r LE BOUX, *Lettre pastorale*.

de restauration de la cathédrale de Saint-Front de Périgueux. « Ce sont, dit-il, trois petits carrés de mauvais parchemin qui ont été découpés dans un manuscrit à deux colonnes, écrit seulement au recto. Ces trois carrés de parchemin, attachés ensemble par un double fil, étaient renfermés dans un trou pratiqué au parement extérieur de l'abside qui forme la chapelle Saint-Jean, du côté du Toin. Ce trou se trouvait à une dizaine de mètres de hauteur au-dessus du sol extérieur. »

La publication de M. de Mourcin avait pour l'histoire de notre littérature méridionale, et sans que l'éditeur lui-même parût le soupçonner, une importance capitale, en ce qu'elle apportait pour la première fois la preuve directe que le genre dramatique ne lui avait pas été étranger. Mais elle passa complètement inaperçue, si bien que le *Ludus sancti Jacobi*, lorsqu'il parut, en 1858, fut considéré par tout le monde comme le seul Mystère provençal connu et que, en 1869, M. Paul Meyer, l'homme de France le mieux informé en ces matières, n'hésitait pas à écrire, à propos du *Mystère de Sainte Agnès*, publié la même année par M. Bartsch : « Envisagé comme document de l'histoire littéraire, ce Mystère offre un intérêt considérable. Il est dans la littérature provençale le représentant presque unique du genre auquel il appartient, car, ainsi que M. Bartsch le fait justement remarquer, le *Mystère des Vierges sages et des Vierges folles*, bien qu'il nous ait été conservé dans un manuscrit exécuté en pays de langue d'oc (à Saint-Martial de Limoges), appartient cependant plutôt à la langue d'oïl ; et d'autre part, le *Ludus Sancti Jacobi* est écrit dans une langue qui est déjà à peu près le provençal moderne. *Sainte Agnès*, au contraire, est datée, par les formes du langage comme par le manuscrit qui l'a conservée, du xiv^e siècle (1). »

(1) *Revue critique d'Histoire et de Littérature*, 18 septembre 1869, p. 183. — Depuis lors, un autre monument de la littérature dramatique provençale a été signalé, mais on n'en connaît encore que le titre. C'est un Mystère de la *Passion du Christ*. Le manuscrit, qui est du xiv^e siècle, fait partie de la bibliothèque de M. Ambroise Firmin Didot.

Mais la découverte des fragments du manuscrit de Périgueux ne devait pas rester plus longtemps ignorée des romanistes. Ce fut précisément à l'occasion de la *Sainte Agnès* qu'elle leur fut révélée, par une brève mention, accompagnée de la transcription des vers, dans un article de Don Milà y Fontanals, inséré au *Diario de Barcelona* du 25 février 1870, et ensuite (en dernier lieu si je ne me trompe), d'après ce même article, par M. Bartsch dans son *Grundriss zur Geschichte der provenzalischen Literatur*, p. 54-55.

Ce n'était point par la publication de M. de Mourcin que le savant professeur de Barcelone avait eu connaissance de ces précieux fragments; c'était par une copie, incluse, au commencement de 1855, dans une lettre de Prosper Mérimée à Don Manuel de Bofarull, et qui fut prise probablement sur les originaux. Du moins est-elle plus correcte et plus intelligible que le texte de M. de Mourcin. J'en parle ainsi d'après une copie de cette copie, que Don Milà, sur la demande et par l'intermédiaire de M. de Tourtoulon, a bien voulu m'envoyer. Je lui en exprime ici publiquement toute ma gratitude.

II

On a vu plus haut que les fragments dont nous nous occupons sont au nombre de trois. Ils forment en tout 22 vers de 8 syllabes, rimant deux à deux. Ils faisaient très-probablement partie d'un *Mystère des Innocents*, comme Mérimée et Don Milà l'ont supposé (1). Mérimée, d'après l'écriture, leur

(1) Quant à M. de Mourcin, voici ce qu'il en dit :

« De l'examen de ces fragments, il résulte qu'ils faisaient partie d'un dialogue, d'une espèce de comédie, d'une *farce*. Mais pourquoi les avait-on séparés du corps de l'ouvrage? Et pourquoi les avait-on si soigneusement cachés? Nous tâchons de résoudre le problème, après les avoir copiés et en avoir donné la traduction. »

Et plus loin :

« Il est clair, comme je le disais, que l'ouvrage entier formait un dialogue, une espèce de comédie; mais il n'est pas moins évident qu'il était rempli de malices et d'allusions politiques. On y parle d'enfants enlevés et massacrés, ce qui annonce bien un *Mystère*, comme on en jouait à ces vieilles époques. Le titre de la pièce devait être *Hérode 1^{er}* ou *le Vieux*. On sait par l'histoire que ce prince était sévère;

assignait pour date la fin du ^{xiii}^e siècle. M. de Mourcin les croyait de la seconde moitié du ^{xiii}^e. L'examen du manuscrit trancherait la question ; mais toutes mes recherches pour le découvrir sont jusqu'ici restées vaines.

Voici la reproduction exacte du texte de M. de Mourcin, tel qu'il l'a lu dans le manuscrit. J'imprime en regard la copie de Mérimée, d'après la transcription que j'en dois à l'obligeance de Don Milà.

Mérimée range les fragments dans un autre ordre que M. de Mourcin. Ni l'un ni l'autre, comme il est facile de le reconnaître, n'ont suivi le vrai.

DE MOURCIN.	MÉRIMÉE.
1	1
MORENA REGI	MORENA REGI.
<i>Relhac</i>	relhac (1)
Reis venguz soi al trua cocha.	Reis venguts soi a la tua cocha.
Meilh soi pesans cuna grand socha.	(manque)
Septantans a no mei chit fors.	Septantans a no meschit fors.
Maura nos feira per ton cors.	Maura nos feira per ton cors.
Ma dix en me li ten pregat.	Madits en me liten privat.
Que per dre deus tot ton regnat.	Que perdre deus tot ton regnat.

on sait aussi que l'Écriture sainte place sous son règne le massacre des Saints Innocents, précisément alors qu'Hérode l^{er} devait avoir environ soixante-dix ans.

» Dans la seconde moitié du ^{xiii}^e siècle, Henri II, dit le Vieux, régnait en Angleterre et possédait la Guienne, tandis que Louis-le-Jeune et Philippe-Auguste occupaient successivement le trône de France. Il eut à soutenir la guerre contre ces deux monarques, notamment avec Louis, de 1168 à 1170, et avec Philippe, dans les années 1187, 1188 et 1189 ; et c'est nécessairement à une de ces deux époques que la pièce dut être composée, car il est bien évident, ou du moins infiniment probable, que les allusions malicieuses tombent sur Henri-le-Vieux ; et ce fut sans doute à la conclusion de la paix de l'une ou de l'autre époque que les trois carrés de papier (*sic*) furent détachés de la pièce et cachés dans le trou où ils ont été retrouvés ; ce qui prouverait, s'il en était besoin, que le gros mur de l'abside ne peut être postérieur au ^{xiii}^e siècle.

» Certes, la pièce de *Hérode-le-Vieux* n'était pas un chef-d'œuvre ; mais telle qu'elle était, nous serions heureux de l'avoir conservée ; elle ferait connaître bien des choses de détail qui nous sont inconnues. Le hasard nous a transmis seulement ce qu'elle contenait de plus malicieux. »

(1) C'est peut-être un nom propre (P. MÉRIMÉE). M. de Mourcin, lui, n'en doute pas, comme on le verra plus loin.

2

MORENA CUM REGE

Pon los om.

Reis por tu coseilh que sut mas.
Daiso dont an graz te fas.
Darai loc segon mon alvir.
Quar tenguz te soi dobedir.
No ti farai per lons amer.
Agacha sai amer einrer.
Ente coseilh fas as aucire.
Elhioror a cruel martyre.
Tos los efans de ton regnat.
Quison de tres ans enlesvat.
Mas en lanui laiches los femes.
Quar tu seras daqueus toquites

.....respond

3

MORENA PREPOSITO

Dan.

Seneschalc greu mes queu i an.
Si tie.... agres cocha tan gran.
Lo reis com a ies noi auera.
Trop pusc greu levar de la terra.

[5]

Morena cu.....

..... (1) pon los om.

Reis por tu coseilh que sut mas.
Daiso dontan irat te fas.
Darai lot segon mon alvir.
Quar tenguts te soi d'obedir
No ti farai per lonjamen.
A gacha sai a me enten.
Eu te coseilh fasas aucire.
E lhiorar a cruel martire.
Tots los efans de ton regnat.
Que son de tres ans enlesvat.
Mas en lanui laiches les femes
Quar tu seras daqueus toquites.

[2]

MORENA PREPOSITO.

dan.

Seneschalc greu mes queu i an.
Si no ages coita tan gran.
Lo rei com a ies noi anera.
Trop pusc greu levar de la terra.

M. de Mourcin ne se contenta pas de publier ces fragments tels qu'il les avait lus ; il voulut aussi les rectifier (c'est son expression) et les traduire. Je crois devoir reproduire ici et sa *rectification* et sa *traduction*, avec ses notes, moins encore pour l'instruction du lecteur que pour justifier la nécessité d'une nouvelle édition. Voici d'abord ce qu'il dit de la langue et de l'état matériel du manuscrit :

« Ce sont des vers patois, mal écrits (2), mal orthographiés, et dont l'écriture paraît remonter vers la seconde moitié du

(1) Le parchemin était déchiré en cet endroit (MÉRIMÉE).

(2) D'après MÉRIMÉE, ils seraient au contraire écrits en caractères très-lisibles (de letra muy lisible, traduct. Milà).

xii^e siècle. Il y a des taches, des surcharges, et aucune règle grammaticale n'y est observée (1). Puis ce sont des mots de vieux patois, que souvent il faut deviner, ce qui n'en rend pas la traduction facile. »

RECTIFICATIONS.	TRADUCTION.
1	1
MORENA REGI.	MORENA AU ROI.
<i>Relhac</i> ¹	<i>Relhac.</i>
Reis venguz soi al' trua cocha ² ; Meilh soi pesans qu'na grans socha ; Septant'ans a, no me ichit fors ; Mau ne nos feira per ton cors ; Ma dix en me li ten pregat ; Que perdre deus tolt ton regnat.	Roi, tu es venu à la truie-coche (très-gros). Tu es plus pesant qu'un grand tronc d'arbre ; Tu as 70 ans, ce qui ne me fait pas de peine ; Tu ne nous feras pas grand mal personnellement. Du reste j'ai tant prié Dieu en moi-même Que, a bon droit, Dieu t'enlève ton royaume.
2	2
MORENA CUM REGE.	MORENA AVEC LE ROI.
<i>Periron les hom.</i> ³	<i>Les hommes périront.</i>
Reis por tu coseilh que sunt mals ; D'aiso, don tan graz te fas ; Darai l'oc segon mon alvir ⁴ ; Quar tenguz te sei d'obedir ; No ci farai per lons amer. Agacha sai amer einrer. En ce coseilh faç as aucire. En l'hioror de cruel martyre, Tos los efans de ton regnat. Qui son de tres ans enlesvat ; Mas en l'anui laiches los femes ; Quar tu seras d'aqueus tot quites.	Roi, pour tes décisions, qui sont mauvaises, De quoi d'autant je te rends grâce, Je donnerai conseil selon mon avis ; Car je suis tenu de t'obéir ; Ce que je ne ferai pas par grand amour. Je suis disposé à t'aimer en arrière. Par suite de ces décisions, tu as fait tuer, Dans l'horreur d'un cruel martyre, Tous les enfants de ton royaume, Qui depuis trois ans ont été enlevés ; Mais tu laisses les femmes dans l'ennui, Parce que tu en seras bientôt quitte.
<i>Reis respond.</i>	<i>Le roi répond.</i>

(1) On remarquera au contraire que, sauf un cas douteux, les règles de la grammaire du xiii^e siècle y sont parfaitement observées.

1 *Relhac*. Le seigneur de Relhac, qui joue dans la pièce (1), était-il de la maison d'Abzac ? Je le crois. (DE M.)

2 *A la truie-coche*. A la manière d'une truie pleine. (DE M.)

3 *Les hommes périront*. En faisant périr les enfants mâles, on détruit l'espèce humaine. En patois et en français périgourdin, le mot *enfant* n'exprime que le genre masculin ; les filles ne sont pas censées des *enfants*. (DE M.)

4 *Darai l'oc pour darai le hoc*, je donnerai, je dirai ce qui suit. (DE M.)

3

MORENA PREPOSITO

Dan.

Senechal greu, mes qu'eu i an,
Si tu..... agres cocha tan gran,
Lo reis com a ies nen' auera ;
Trop pusc greu levar de la terra.

3

MORENA AU GOUVERNEUR.

Damage.

Mechant sénéchal, qu'ils y ont mis,
Si tu agrées un si grand mal,
Le roi qui nous a, bientôt ne nous aura pas ;
Il peut trop lourdement enlever du sol.

III

Voici maintenant le texte que j'ai établi d'après les deux copies comparées de M. de Mourcin et de Mérimée. Je le fais suivre d'une traduction mot à mot et de notes dans lesquelles les leçons douteuses sont discutées.

TEXTE.

1^a

MORENA PREPOSITO.

Seneschalc, greu m'es qu'eu i an ;
Si no agues cocha tan gran
Lo reis com a, jes no i anera :
4 Trop pusc greu levar de la terra.

2

MORENA REGI.

Reis, venguz soi a la tua cocha.
Meilh soi pesans c'una grans socha ;
Septant'ans a no m'eichi fors,
8 Ni aura nol feira per ton cors,
Ma dissen me li teu privat
Que perdre deus tot ton regnat.

1 Ce fragment est le 2^e dans MÉRIMÉE, le 3^e dans DE MOURCIN. Il doit être le premier, car voici la marche évidente de l'action : 1^o Le Roi envoie son sénéchal chez son ancien ministre Moréna dont les conseils lui sont nécessaires : réponse de Moréna à cet envoyé (*Seneschalc, greu m'es qu'eu i an*) ; 2^o Moréna arrive chez le roi (*Reis, venguz soi, etc.*) ; 3^o Moréna donne au roi les conseils demandés (*Reis, port' u coseilh, etc.*).

3

MORENA CUM [REGE].

Reis, port' u coseilh qu'estai mas
12 D'aiso don tan iraz te fas.
Darai lot segon mon alvir,
Quar tenguz te soi d'obedir.
No ti farai perlonjamen.
16 Agacha sai, a me enten :
Eu te coseilh fasas aucire
E lhiorar a cruel martire
Toz los efans de ton regnat
20 Que son de tres ans eslevat ;
Mas eu lauvi laiches los femes,
Quar tu seras d'aqueus to[t] quites.

TRADUCTION.

1

Sénéchal, difficile m'est que j'y aille.
Si le roi n'eût besoin tant grand
Comme il a, point je n'y irais :
4 Trop puis-je péniblement [me] soulever de terre.

2

Roi, venu suis à ton besoin.
Je suis plus pesant qu'une grande souche ;
Soixante-et-dix ans a que je ne sortis dehors,
8 Ni à présent ne l'aurais-je fait pour ton corps (1) ;
Mais me dirent tes privés
Que tu dois perdre tout ton royaume.

3

Roi, je porte un conseil qui convient davantage
12 Concernant ce dont tant courroucé tu te fais.

(1) C'est-à-dire s'il ne s'agissait que de ta personne.

- Je te le donnerai selon mon avis,
Car tenu te suis d'obéir.
Je ne te ferai [de] délai ;
16 Regarde ici, à moi entends (1) :
Je te conseille que tu fasses occire
Et livrer à cruel martyre
Tous les enfants de ton royaume
20 Qui sont de trois ans élevés (2) ;
Mais je loue (conseille) que tu laisses les [enfants] femelles,
Parce que de ceux-là tu seras tout quitte (3).

NOTES.

2. MÉR. *ages*, DE M. *agres*. Je pense, d'après cette dernière lecture, qu'il y avait *agues* dans le ms.

Ibid. *Cocha*. MÉR. a *coita*, mais plus loin, v. 5, il a *cocha*, comme DE M. l'a dans les deux cas. Je crois d'après cela qu'il faut ici préférer la leçon de DE M.

5. DE M. *venguz*, MÉR. *venguts*. Je crois, ici comme au v. 15 (*tenguz*), la leçon de DE M. préférable.

Ibid. DE M. *al trua* ; MÉR. a *la tua*. Il faut évidemment lire *tua* comme MÉR. Mais faut-il pour l'article préférer aussi sa leçon à celle de DE M. ? Je le pense, la synérèse de *tua* ne pouvant, même au XIII^e s., faire difficulté dans un genre populaire.

6. *Grans*. Ce vers manque à MÉR. DE M., reproduisant le texte tel qu'il l'a lu, imprime *grand*, mais il écrit *grans* dans le texte qu'il essaie de rétablir, et telle était peut-être la vraie leçon du ms. C'est celle que j'adopte : la dentale après *n* tombe toujours, dans ce texte, devant *s*, au lieu de produire *z* ou *tz* (cf. *pesans*, v. 6 ; *efans*, v. 19).

7. *M'eichi*. On pourrait aussi lire *me ichi*, en faisant, bien entendu, la synérèse de *me i*. MÉR. a *meschit* ; je préfère la leçon de DE M., sauf à rejeter le *t* final, qui devait être pourtant dans le ms., puisqu'il se trouve dans les deux copies. — Pour *ch* = *ss*, cf. plus loin, v. 21, *laiches*. Ces formes sont ordinaires dans les documents périgourdins du XIII^e s. Ainsi, on lit *ichirs*, *aichi* (pour *issirs*, *aissi*) dans une charte de ce pays de 1290, publiée par M. Paul Meyer au

(1) C.-à-d. *Ecoute, fais attention à ce que je vais te dire.*

(2) C.-à-d. *Agés de trois ans.*

(3) C.-à-d. *Parce que de ceux-là tu n'auras rien à craindre.*

tome 21 de la Bibl. de l'École des Chartes, et *laichet*, *laischar* dans des registres de rentes de la même époque conservés à la bibliothèque de Périgueux.

8. Les deux copies portent *maura*. Je crois avec Don Milà qu'il faut lire *ni aura*, en deux syllabes. *Ni ara* serait plus correct. Mais *aora* pouvait bien avoir pris dès lors, au moins dans le langage courant, la forme contractée d'où dérive celle qu'il a aujourd'hui dans notre patois et dont l'exacte figuration devait être précisément *aura*.

8. *Nol*. Les deux copies s'accordent à donner *nos* ; mais *nol*, que le sens exige, doit être la vraie leçon.

9. *MA*, forme rare pour *mas* ou *mais*. Raynouard la mentionne et en cite un exemple.

Ibid. *Dissen*. DE M. *dixen*, MÉR. *ditsen*. Comme la copie de ce dernier a toujours *ts* où celle du premier a *z* ou *s* (*venguz* 5, *tenguz* 14, *tos* 19), on pourrait supposer qu'il en devrait être ici de même et corriger en conséquence *dixen* en *dizen*. Mais je crois qu'il vaut mieux lire *dissen* = *dixerunt* (1). On sait que le provençal a eu, comme le français, bien qu'elles y fussent, ce semble, d'un usage moins fréquent, de ces formes de 3^e pers. plur. de parfait sans *r*. Elles étaient certainement usitées en Périgord au XIII^e s., car je trouve *promezen* = *promiserunt* dans la charte de 1290 déjà citée.

Ibid. Les deux copies portent *liten* ; mais c'est évidemment *li ten* qu'il fallait lire.

11. Ma restitution et par suite ma traduction de ce vers sont fort incertaines. Qu'est-ce que ce *sut* que donnent les deux copies ? Peut-être faudrait-il lire *siet* (= *sit tibi*). La grammaire ne s'y opposerait pas, car la forme *sic* (= *sia*) est connue, et c'est précisément celle qui est en usage dans le pays. Mais la syntaxe voudrait un complément à *mas*. — *A estai* (ou *esta*) que je propose, *val*, à cause de *mas*, serait préférable. Mais la leçon des deux copies ne paraît pas se prêter aussi bien à cette dernière correction.

12 *Iraz*. Cette leçon est un compromis entre les deux lectures. Je pense que là, comme dans *venguz*, *tenguz*, DE M. a mieux lu que MÉR. la consonne finale. Le mot du reste est ici très-régulièrement au cas sujet ; voir dans Guessard, gramm. provençale, 2^e édit., p. 78,

(1) Je préfère *dissen* à *dizen*, parce que le sens du parfait convient mieux ici que celui du présent, et que, comme forme du parfait, *dizen*, quoique possible, m'est inconnu, tandis que *dissen* est attesté par le *Donat provençal*, p. 22, note 2.

ce que dit Raimon Vidal de cette construction. L'exemple qu'il allègue : *ieu mi fai gais* est identique à notre *iraz te fas*.

14. *Tenguz* DE M. MÉR. *tenguts*. *Tenguz*, comme plus haut *venguz* (v. 5), doit être la bonne leçon.

15-16. Ces deux vers, tels que DE M. les a imprimés, avaient seuls résisté à toutes mes tentatives de restitution. La copie de MÉR., où ils sont aussi intelligibles que corrects, m'a heureusement tiré d'embarras.

18. *Lhiorar*. L'o est assuré par l'accord des deux copies. Il doit représenter le son *ou*. Aujourd'hui on prononce *oou*.

19. *Toz*. MÉR. *tots*. *Ts* final dans MÉR. correspondant partout ailleurs à *z* dans DE M., je crois pouvoir ici corriger en *toz* le *tos* de ce dernier.

20. *Eslevat*. Les deux copies donnant *enlesvat*, telle devait bien être la leçon du ms. Mais c'est probablement une faute du copiste.

21. Les deux copies portent *en lanui*, ce qui n'a pour moi aucun sens. Je pense qu'on aurait dû lire *eu lauvi*, comme j'ai restitué. Pour cette forme *lauvi* (= *lauzi*), cf. *auvir*, *jauvir* qui se lisent déjà dans des textes du x^e et du xi^e s. et voy. ma *Grammaire limousine*, p. 76.

Ibid. MÉR. *les*, DE M. *los*. C'est évidemment *los* qu'il faut préférer.

21-22. L'accord des deux copies ne permet guère de douter que *femes*, *quites* ne fussent, en effet, dans le ms. les fins de ces deux vers. Mais il est clair qu'au moins l'une des deux leçons est fautive, puisqu'elles ne riment pas, à moins qu'on ne mette des deux parts l'accent sur l'*es* final, et dans ce cas les deux vers seraient trop longs. Peut-être y a-t-il une lacune de deux vers entre *los femes* et *quar tu*... Quoi qu'il en soit, dans l'état du texte, la restitution et la traduction de ces deux vers ne peuvent être que conjecturales. — *Quites* pour *quitis* n'a rien d'anormal : le changement de *i* final atone en *e* n'est pas rare dans notre dialecte et telle y est d'ailleurs la forme actuelle de ce mot.

IV

M. de Mourcin, si du moins j'ai bien compris le passage de son article reproduit ci-dessus, page 181, note 1, croyait que nos trois fragments avaient été détachés du corps de l'ouvrage et cachés dans le trou où ils ont été retrouvés, soit par

l'auteur lui-même, soit par le possesseur, quel qu'il fût, du manuscrit, afin de ne pas attirer sur sa tête la colère du prince qui y était, par voie d'allusion, injurieusement traité. Cette hypothèse, qui n'avait d'autre fondement que les contre-sens de la traduction de M. de Mourcin, tombe d'elle-même devant l'interprétation plus étudiée du texte, pour faire place à une explication bien plus vraisemblable. C'est que nos trois fragments composaient le rôle entier d'un des acteurs du Mystère et que, déposés, sans qu'on puisse dire pourquoi ni comment (1), dans le trou qui nous les a conservés, ils y furent bloqués peu après, et probablement sans dessein, lorsque ce trou fut bouché. Mais cette dernière partie de la question a peu d'importance et n'est pas d'ailleurs susceptible d'être résolue avec certitude. La première, au contraire, est intéressante et n'offre pas pour sa solution les mêmes difficultés. Il me semble en effet évident que l'explication que je viens d'en proposer est la seule possible, et je ne doute pas que le lecteur ne soit de mon avis s'il veut bien considérer :

1° Que dans les trois fragments c'est toujours le même personnage (Moréna) qui parle ;

2° Que ces trois fragments étaient attachés ensemble, probablement dans l'ordre où je les ai rétablis (2) ;

3° Que, lus dans cet ordre, ils forment un rôle entier ou du moins qui paraît l'être, en ce sens qu'aucune lacune ne s'y fait remarquer et qu'on ne voit aucune nécessité que Moréna paraisse plus souvent dans la pièce et y tienne de plus longs discours ;

4° Enfin que chacun de ces fragments porte en tête une, deux ou trois syllables dont le sens est incertain, mais qui

(1) On pourrait supposer ou que l'échafaud sur lequel se joua le mystère était appuyé au mur de la cathédrale, ou bien qu'on faisait alors des réparations à cet édifice et que l'acteur chargé du rôle de Moréna était un des ouvriers employés aux travaux ; dans l'un ou l'autre cas, il aurait déposé son rôle dans le trou où on l'a retrouvé et l'y aurait oublié.

(2) Le fil qui tenait ces fragments réunis fut probablement coupé et leur ordre primitif interverti. Ainsi s'explique que P. Mérimée et M. de Mourcin n'aient suivi cet ordre et que chacun d'eux l'ait disposé différemment.

s'expliqueraient très-bien dans mon hypothèse, parce que ces syllabes seraient alors les dernières que l'interlocuteur de Moréna devait prononcer et qu'elles auraient été rappelées là pour avertir l'acteur du moment où il devait prendre la parole.

Si ma conjecture est fondée, on aurait donc, dans les fragments du manuscrit de Périgueux, non-seulement l'échantillon le plus ancien de la poésie dramatique provençale, mais encore la preuve que la pièce dont ils faisaient partie fut jouée à Périgueux au XIII^e siècle, c'est-à-dire longtemps avant l'époque à laquelle remontent les plus anciens témoignages que l'on connaisse de semblables représentations dans les pays de langue d'oc. Et cela, joint surtout à ce fait que le *Mystère des Vierges sages et des Vierges folles*, texte de langue d'oïl à la vérité, mais fort imprégné de provençalismes, nous a été conservé dans un manuscrit provenant de l'abbaye de Saint-Martial-de-Limoges, cela, dis-je, autoriserait peut-être cette dernière conclusion que notre province, j'entends par là cette partie de l'Aquitaine où se parlait et où se parle encore le dialecte limousin, comme elle fut incontestablement le berceau de la poésie lyrique (1) et de la poésie narrative (2) dans la France méridionale, y fut aussi probablement celui de la poésie dramatique.

Camille CHABANEAU.

(1) Les plus anciens troubadours connus sont Guillaume IX, comte de Poitiers et vicomte de Limoges, et Ebles de Ventadour. Avant eux on ne connaît, en fait de poésie lyrique, que quelques chansons pieuses, dont l'origine limousine est certaine.

(2) Sans parler du poème perdu de Guillem Bechada sur la première croisade, le poème de *Boèce*, le plus ancien monument de la langue d'oc (X^e siècle), appartient au dialecte limousin, peut-être aussi *Gérard de Rossillon*, notre plus ancienne épopée. Quant aux romans de la Table ronde, les premiers qu'on cite (malheureusement perdus) sont ceux du Périgourdin Arnaud Daniel, de Ribérac. — Remarquons en passant que c'est aussi au dialecte limousin qu'appartient probablement ce que nous avons de plus ancien en prose provençale, je veux dire le fragment de la traduction de l'Evangile de Saint-Jean, publié en premier lieu par C. Hofmann, puis par Francisque Michel à la suite du *Psautier* d'Oxford, et que Bartsch a reproduit dans sa *Chrestomathie provençale*, col. 7 à 16.

NOTICE HISTORIQUE ET DESCRIPTIVE

DU

PRIEURÉ DE MERLANDE.

Au fond d'une étroite vallée, charmante par ses eaux et ses ombrages, dans une paisible et mystérieuse retraite qu'entourent des landes et des bruyères; à douze kilomètres environ de Périgueux, sur le territoire de la commune de Lachapelle-Gonaguet, (1), fut construit, il y a près de huit siècles, un prieuré, sous le vocable de Saint-Jean. Ce prieuré dépendait de la célèbre abbaye de Chancelade; il était à la collation de l'abbé de cette abbaye et avait haute-justice dans Merlande (2), nom du lieu où il fut érigé.

De toutes les constructions élevées alors, la chapelle seulement subsiste aujourd'hui. Sa construction et les souvenirs que son aspect fait naître, invitent à visiter ses ruines.

Avant de décrire l'intéressant édifice qui seul a résisté à tant de causes de destruction, nous croyons nécessaire de donner un résumé historique de l'abbaye qui fit élever la chapelle de Merlande.

Vers 1120, quelques religieux s'établirent à Chancelade (*Fons cancellatus*) et y fondèrent une abbaye dont l'importance alla toujours croissant (3), grâce aux dons généreux

(1) Canton de Saint-Astier, arrondissement de Périgueux.

(2) *Dictionnaire topographique du département de la Dordogne*, par M. le V^e de Gourgues.

Extrait de l'*Almanach de Guyenne*, 1760.

(3) Dans ces temps de désordre et depuis le VI^e siècle, siècle dans lequel saint Benoît donna sa règle, les ordres religieux firent un bien considérable aux classes inférieures de la société occidentale. Enseignant et pratiquant la charité, possédant seuls la science, ils attiraient autour des centres qu'ils avaient créés la plus grande partie des populations des campagnes, qui, là, trouvaient une protection morale beaucoup plus efficace que celle accordée par les batailleurs de cette funeste époque. Le pauvre venait à l'abbaye, et vers lui les bras se tendaient. Sa misère était soulagée, du travail lui était donné.

Les évêques, les seigneurs laïques, de simples particuliers, firent des dons consi-



BULLEY. 1^{re} Pl.

des évêques de Périgueux, Guillaume d'Auberoche (1099-1130), Guillaume de Nanclars (1130-1138) et Geoffroy de Cauzé (1138-1142). Vers 1142, ce dernier accorda à l'abbaye (1) le lieu de Merlande, où Élie Audoin, second abbé de Chancelade, s'empessa de faire construire une chapelle. Telle fut l'origine du monument qui nous occupe.

En principe, et le plan nous l'indique suffisamment, on ne construisit que la partie dont le style est pur roman. En élevant cette construction et en y adjoignant des bâtiments d'habitation et d'exploitation, l'abbé de Chancelade voulut-il en faire un centre d'agriculture, ou encore un lieu de refuge destiné aux voyageurs?

Quelques années plus tard, cette chapelle étant jugée trop exigüe, on résolut de l'agrandir en lui accolant deux travées surmontées chacune d'une coupole.

Après cette adjonction, l'édifice aurait suffi aux exigences du culte. Mais le passage suivant du P. Dupuy, dans son

dérables à ces établissements; aussi dès le *x^e* siècle possédaient-ils une grande partie du sol, qu'ils défrichaient et cultivaient. Ce fut là une de leurs gloires, qui plus tard fut trop oubliée.

Si l'on trouve que les ordres religieux possédaient beaucoup, qui, de préférence à eux, pouvait et devait posséder à cette époque? Était-ce la féodalité séculière, ignorante, barbare, sans cesse divisée? Était-ce le peuple, qui n'avait pas conscience de son existence et n'avait encore pu se remettre de l'effroyable effondrement qui suivit l'invasion des barbares et la chute de l'empire romain? Était-ce encore la royauté, dont le pouvoir contesté s'appuyait, suivant les circonstances, sur la féodalité séculière, sur l'influence des évêques ou sur le peuple des villes?

Evidemment non. Les ordres religieux, vivant dans le célibat, sous une règle commune et charitable, dépositaires de toute science, pouvaient seuls, à cette époque, sauver la civilisation et devenir les gouvernants des grands et des peuples.

Sans doute, après l'émancipation du tiers-état, les couvents n'eurent plus le degré d'utilité qu'ils avaient acquis pendant les *x^e*, *xⁱ^e* et *xⁱⁱ^e* siècles. Mais il est un fait indéniable : c'est que les ordres religieux relevèrent le moral profondément avili des classes inférieures de la société en les protégeant, en les instruisant, en les admettant dans leur sein et qu'ils firent naître parmi elles des idées de liberté et d'émancipation dont elles n'avaient certainement pas conscience.

Voir le *Dict. d'arch.* de Viollet le Duc, tome. I, article *Architecture monastique*.

(1) « Il (Geoffroy de Cauzé) unit aussi à l'abbaye (de Chancelade) le lieu de Merlande avec toutes ses appartenances..... Il mourut le 28 août de l'an 1142.... »

LE P. DUPUY (*Gaufridus de Cauzé*).

Estat de l'Eglise du Périgord (1), nous porte à croire que vers 1172 ce monument subit quelques dégradations :

(1171-1172) « Déjà les seigneurs de ces quartiers (d'Aquitaine) soupirent après le gouvernement des François, impatiens » d'être opprimés par la domination de l'Anglois ; ils se saisissent des » places les plus fortes, agissent hostilement contre ceux qui tenoient » leur parti, ce qui appella Henry Roy d'Angleterre pour venir main- » tenir en obéissance ce pais du Périgord qui déjà s'étoit révolté con- » tre lui. Il y vint avec ses fils, Henry Duc de Normandie, et » Richard Duc d'Aquitaine, assisté du Roy d'Arragon, du comte de » Bretagne Geoffroy, et d'Hergamonde dame de Narbonne, pour as- » siéger le Puy-St-Front, et s'il faut agir par conjecture, je crois que » la place leur demeura..... »

Les Anglais courant la campagne, aux environs de Périgueux, durent saccager Merlande, et il est probable qu'alors la première travée à coupole fut abattue.

La reconstruction fut faite presque immédiatement ; seulement, craignant quelques nouvelles dévastations, les ressources manquant peut-être aussi, on prit le parti de remplacer la coupole abattue par une voûte ogivale en berceau, qui recouvrit alors la travée démolie. De plus, la porte d'entrée, épargnée à hauteur de l'archivolte supérieure, fut reliée avec les nouvelles maçonneries.

Les traces de cette restauration sont encore, du reste, parfaitement reconnaissables dans la façade orientée vers l'ouest.

Plus tard, au xvr^e siècle, Merlande se trouva mêlé à des luttes religieuses qui lui attirèrent de nouveaux revers et lui valurent encore des ruines.

L'abbaye de Chancelade, dans ce siècle, fut, sous l'administration de l'abbé François de Brianson, deux fois ravagée par les protestants. Merlande, dépendant de cette abbaye, souffrit sans doute de son voisinage. Des travaux de défense furent entrepris, et la construction même nous indique, mieux que ne le feraient les écrits, qui, ajoutons-le, manquent

(1) Pierre de Minet, évêque ; Richard, duc d'Aquitaine.

totalement, combien les préparatifs nécessaires furent faits rapidement.

Nous n'avons plus, à cette époque, de murs construits en pierre de taille de Chancelade; la nécessité forçait à employer le moellon brut qui se trouve à profusion aux environs de la chapelle. Une tour avec machicoulis fut construite à l'angle nord du bâtiment primitif, et une pièce, assurément, fut établie au-dessus de la chapelle romane; elle a servi de logement aux défenseurs,

A cette pièce, on communiqua par un escalier crénelé, bâti extérieurement sur le flanc de la façade latérale du sud.

Au droit de la porte d'entrée, au-dessus de la chapelle romane et dans l'arc doubleau de la travée à coupole, furent percées des meurtrières plongeant dans les premières travées de la chapelle et les commandant. Dans le mur de façade, orienté vers l'ouest, les traces de meurtrières existent encore, et plusieurs parties des murs goutterots sont restaurées en blocaille, signe évident de dégâts réparés avec la plus grande hâte.

Des défenses extérieures furent également construites; des fossés, entourant toutes les constructions, subsistent encore, commandés par quelques ouvrages avancés.

Des cloîtres, aujourd'hui rasés, mais dont quelques amorces indiquent encore l'emplacement et la direction, étaient bâtis au nord et au sud de la chapelle.

Sur le mur longitudinal, du côté nord, des traces de toits, et, espacés régulièrement, des trous ayant reçu les abouts de poutrelles d'un plancher, indiquent de la façon la plus évidente que des bâtiments d'habitation y étaient appuyés.

Le cimetière, en avant de la porte principale, était clos de murs dans lesquels des meurtrières, visibles encore, furent ménagées. Il formait un ouvrage avancé commandant cette porte et destiné à en battre les abords. Du reste, sa position sur un tertre dominant l'indique suffisamment.

Après cet aperçu, nous allons décrire chacune des parties de la chapelle de Merlande, parler de leur construction et de leurs diverses restaurations.

CHAPELLE ROMANE.

Cette chapelle, dont les proportions sont très-exiguës (1), car elle ne forme qu'un rectangle de 8 m. 14 cent. sur 5 m. 14 cent. dans œuvre, est un modèle de bon goût et de gracieuses formes. On est étonné de rencontrer une construction avec de pareils caractères d'ensemble. Aussi, avec quelle juste raison admire-t-on le talent de ces constructeurs habiles, qui savaient donner à toutes leurs œuvres un semblable *cachet* de goût et d'originalité.

Ce primitif édifice, qui, ainsi que nous l'avons déjà dit, fut bâti vers l'an 1142, a de larges et solides soubassements établis sur le roc, et sur lesquels, à hauteur du sol intérieur, reposent les murs d'une épaisseur de 1 m. 15 cent. Extérieurement, ces derniers s'élèvent à une hauteur de 4 m. 80 cent., où, couronnant les murs longitudinaux, règne un entablement composé de modillons distants de 45 centimètres, sur lesquels repose une simple tablette dépourvue d'ornements.

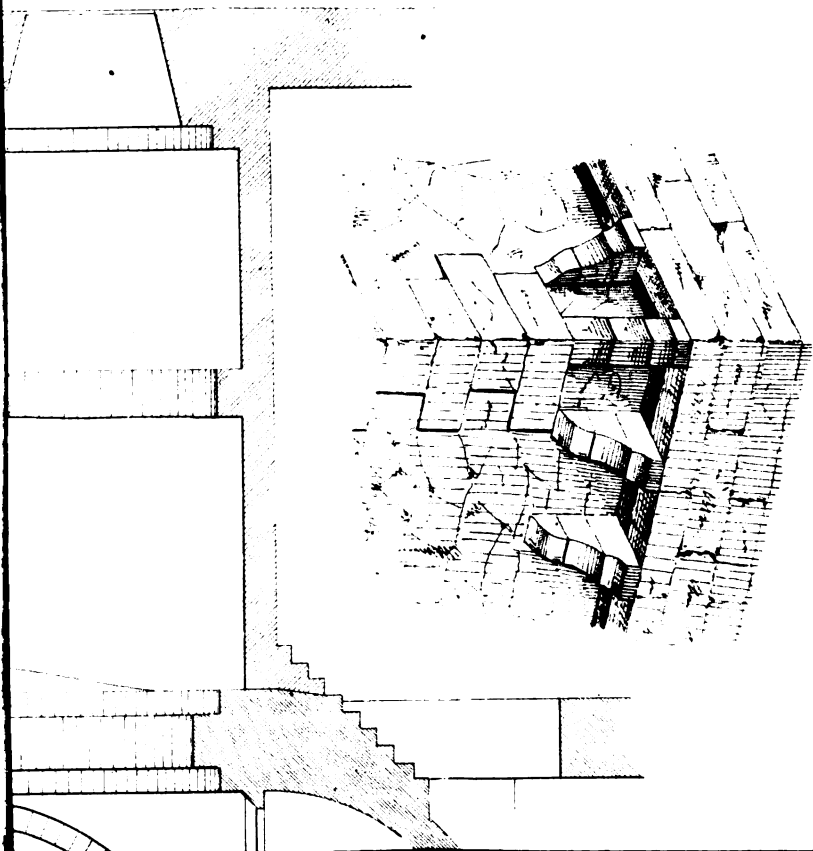
Sur les modillons sont sculptées de grotesques têtes d'hommes et d'animaux.

Trois pilastres sur chaque façade, en saillie sur les murs d'une saillie égale à celle de l'entablement, les décorent.

Intérieurement et à une hauteur de 50 centimètres au-dessus du sol du sanctuaire, les murs se retraitent sur le pourtour de la chapelle, pour laisser reposer treize arcades feintes qui décorent les murs et que supportent d'élégantes colonnettes. Celles-ci, distantes de 1 m. 50 cent. environ, ont un diamètre de 20 centimètres, et une hauteur de 1 m. 80 cent. Elles sont formées d'un cylindre d'une seule pièce et ornées de petits filets symétriquement placés de distance en distance. Les bases simples débordent de peu le nu du fût, et les chapiteaux, d'un galbe charmant, sont sculptés d'une manière

(1) Voir plan général et coupe longitudinale.

Fig. 3 VUE DE L'ANGLE NORD-EST



fort savante (1). Quelques-uns « représentent des animaux » fantastiques s'entre-dévorant, ou à la bouche desquels » aboutissent les enroulements de feuilles et d'ornements » variés. » (2) D'autres sont couverts de torsades, d'entrelacs, et, évidemment inspirés des étoffes et des ivoires byzantins, alors communs en Aquitaine par suite de ses relations commerciales avec l'Orient (3), en reproduisent les riches dessins. En somme, le faire est du meilleur goût, et un véritable artiste a exécuté ces ouvrages.

Au-dessus de ces arcatures, le mur reprend sa largeur de 1 m. 15 cent. ; une moulure court sur les murs longitudinaux à une hauteur de 2 m. 50 cent. ; puis, une voûte en berceau, plein cintre, couvre l'édifice.

Cette voûte, ainsi que nous l'avons reconnu à la suite de fouilles exécutées dans les débris qui en encombrent le dessus, est couverte d'une chape en mortier.

Au-dessous du sol de cet édifice existe une voûte plein cintre, mi-taillée dans le roc, qui nous a paru remonter à l'époque de la première construction. Serait-ce une crypte établie sous la chapelle et dont quelques restes subsistent encore ?... Il se pourrait fort bien ; mais nous pensons que plus tard elle eut une destination profane et servit de cellier aux religieux du prieuré.

La porte d'entrée de la chapelle existe à l'ouest ; elle repose sur trois emmarchements de 20 centimètres environ et est plein cintre. Une sorte d'arc-doubleau en saillie sur le nu des voussoirs (intrados) repose, à hauteur des naissances, sur deux colonnes, une de chaque côté, surmontées d'élégants chapiteaux dont le faire est identique à celui des chapiteaux que nous avons décrits. L'expression menaçante des animaux qui décorent ces chapiteaux est remarquable. On est presque

(1) Le Musée archéologique départemental possède des contre-moulages en plâtre de quelques-uns de ces chapiteaux ; ils sont désignés sous le n° 386 du catalogue.

(2) Le *Périgord illustré*, par M. l'abbé Audierne. Page 590 et suiv.

(3) Consulter l'*Architecture byzantine en France*, par M. Félix de Verneilh, page 129 et suiv.

effrayé de leur air farouche, qui s'harmonise si bien avec la demi-obscurité régnant dans la chapelle.

Au-dessus de cette porte, le mur s'élevait plein et enfin formait un fronton qui, lors des adjonctions postérieures, fut rasé.

La chapelle était éclairée par une fenêtre située en face la porte d'entrée. Cette fenêtre, très-étroite au droit du parement extérieur du mur, et dont l'archivolte est dépourvue d'ornements, va en s'évasant vers le parement intérieur, où elle atteint une largeur de 1 m. 05 cent. Elle est plein cintre et est surmontée intérieurement d'une arcature plein cintre s'harmoniant avec les arcatures qui décorent les murs intérieurs de l'édifice.

Cette chapelle possède un sanctuaire élevé de deux marches au-dessus de la partie réservée aux fidèles et séparé d'elle par une balustrade en bois du xvi^e siècle, qui a dû remplacer la balustrade primitive. La partie réservée aux fidèles était elle-même élevée de trois marches au-dessus du sol extérieur, qui, aujourd'hui, se trouve être celui de la travée à coupole (1).

Par elle-même, la construction est bien romane ; elle est de petit appareil, et l'intervalle compris entre les pierres formant les parements intérieur et extérieur est rempli de béton grossier.

Les parements intérieur et extérieur offrent, jusqu'à hauteur des arcatures, une particularité singulière. Les joints des pierres d'appareil sont faits en mortier, non-seulement saillant sur le nu du parement, mais en recouvrant encore une partie. Ces saillies de mortier sont parfaitement dressées et recoupées au fer avec le plus grand soin. Aux xi^e et xii^e siècles, il fut fait des joints d'une forme à peu près semblable ; toutefois, le mortier ne faisait saillie que sur le parement et de la largeur du joint seulement.

(1) Voir coupe longitudinale.

TRAVÉES A COUPOLE ET OGIVALE EN BERCEAU.

En principe, nous venons de le voir, la chapelle dont nous avons fait la description fut seule érigée à Merlande.

Quelques années plus tard, le prieuré ayant acquis plus d'importance, on résolut d'agrandir cette chapelle, qui paraissait insuffisante aux besoins du culte. Ne voulant point abattre cette construction première, on lui accola deux travées en file surmontées chacune d'une coupole portée sur pendentifs en portions de sphère. Saint-Front et ses coupoles furent imités; mais on n'en prit que la forme, car la structure de la construction élevée à Merlande s'éloigne déjà de la structure byzantine, dont un des traits distincts est celui-ci : les grands arcs formerets indiquent leur trace sur le parement extérieur des murs longitudinaux et en sont indépendants (1).

Du manque de cette disposition, il résulte, pour nous, la certitude qu'on reproduisit une image qui avait plu, et dont le véritable sens échappa aux constructeurs.

Les grands arcs doubleaux de la travée à coupole reposent sur des colonnes à demi-engagées, dont les chapiteaux sont muets. Sur les tailloirs seulement, on remarque des ornements romans, des besants, qui nous ont paru avoir été taillés sur le tas.

On remarque surtout les gros piliers supportant l'arc doubleau commun aux deux travées, dans le massif desquels on a dégagé, sur une petite hauteur, des pilastres ayant reçu les grands arcs formerets des coupoles.

Les moulures profilées au haut de ces pilastres sont couvertes de besants, taillés, ainsi que ceux qui décorent les tailloirs des chapiteaux, après la construction de l'édifice.

D'où provient donc cette pénurie d'ornements, alors que quelques années plus tôt on construisait l'élégante et riche chapelle romane? Les ouvriers manquaient-ils alors? ou

(1) *Des Influences byzantines en France*, réponse à M. Vitet, par M. Félix de Verneilh, page 16 et suiv.

plutôt songeait-on, sans se préoccuper des détails d'ornementation, à terminer rapidement l'édifice nouveau ? Cette hypothèse est croyable, et plus tard, sans doute, des circonstances imprévues empêchèrent l'accomplissement de ce qu'on avait cru devoir retarder.

Nous savons ce qu'en 1172 il advint au prieuré et aux travées à coupole de sa chapelle. L'une d'elles fut détruite et remplacée par une voûte ogivale en berceau. La porte d'entrée, épargnée à hauteur de l'archivolte supérieure, fut reliée avec les nouvelles maçonneries (1).

La preuve du fait historique de la démolition et de la reconstruction de cette partie de la chapelle se reconnaît à simple inspection : d'abord, à la présence d'un reste de pendentif noyé dans la voûte en berceau, ensuite à la façon dont furent traitées les maçonneries élevées à cette époque.

La travée relevée fut en effet bâtie avec une grande précipitation et sans le soin qu'apportaient généralement à leurs bâtisses les constructeurs de cette époque. Aussi cette partie, postérieure à 1172, est-elle déliaisonnée de la travée à coupole qui subsista après la première destruction.

De plus, les parements de la travée respectée sont soigneusement taillés ; les pierres de taille qui les forment sont parfaitement dressées, tandis que ceux de la travée reconstruite sont en moellons piqués, jetés à la hâte entre quelques assises de pierre de taille, le tout fait sans le moindre souci de produire une œuvre semblable à la première.

Les croisées qui éclairent ces travées, au nombre de deux dans la façade latérale du midi, et une dans celle orientée vers le nord, affleurent les parements extérieurs des murs. Leur ouverture, au droit de ces parements, est très-étroite et dépourvue d'ornements. Elles sont plein cintre et vont en s'évasant vers les parements intérieurs, où elles atteignent une largeur de 1 mètre 05.

Dans l'angle du mur qui sépare l'édifice primitif de la travée à coupole existe une espèce de tambour dans lequel se

(1) Voir la coupe longitudinale et le plan général de la chapelle.

trouve la porte donnant accès à l'escalier qui permettait d'arriver sur les voûtes. Aujourd'hui, cet escalier est effondré, et il serait à désirer que quelques travaux de consolidation vinsent empêcher sa ruine complète et celle des parties supérieures du monument.

Au-dessus de ce tambour est construit un faisceau de pilastres et colonnettes, trapus, à chapiteaux muets, dont les tailloirs, ornés de dents de scie, reçoivent les retombées des arcs doubleaux et formerets.

La travée à voûte ogivale en berceau fut divisée en deux parties par un arc doubleau (1) retombant sur des colonnes à chapiteaux muets, dont les bases se ressentent encore du roman.

Le tore supérieur existe ; mais la scotie et le tore inférieur se confondent pour ne former qu'une courbe reposant sur la plinthe, la base entière reposant sur un soubassement.

La porte d'entrée, quoique bâtie dans la deuxième partie du ^{xii}e siècle (2), se ressent à peine des formes ogivales ; il est bon de dire aussi que ces formes ne pénétrèrent que fort tard et furent peu goûtées dans notre province, imbuë des influences byzantines.

Elle se compose de deux archivoltes en retraite reposant sur de petites colonnettes dont les chapiteaux sont muets. Des parties à angle droit, simulant des pilastres, séparent ces colonnettes. Les archivoltes n'ont pas la moindre décoration ; seules, des moulures de peu de saillie y ont été profilées.

Dans la construction de cette porte, on reconnaît la sagacité des artistes raisonnant leurs œuvres qui élevaient les monuments des ^{xii}e et ^{xiii}e siècles. Les angles des divers retours sont abattus. Cette façon de faire est on ne peut plus logique et a été toujours suivie dans les constructions élevées à cette époque. Ces remarques peuvent, nous l'avouons, paraître de peu d'importance ; mais on se plaisait tellement autrefois à démontrer l'incapacité de ces modestes *maîtres de l'œu-*

(1) Voir coupe longitudinale de la chapelle.

(2) Voir le dessin représentant la façade.

vre, que nous avons cru devoir faire ressortir ces détails, qui dénotent au contraire un sage raisonnement et la connaissance des désagréments nombreux qui peuvent résulter de la présence d'angles saillants en pierre, là où peut se rencontrer une foule pressée.

Sur une des archivoltas fut gravé le mot PAX, encore lisible aujourd'hui, indiquant qu'en cet asile on goûtait, dans le recueillement, la prière et l'étude, la *paix de Dieu* que le monde chrétien devait vivement désirer en ces temps de désordre.

Au-dessus de la coupole bien conservée, était construite une tour qui, menaçant ruine, fut abattue il y a à peine quarante ans. Nous n'avons pu que reconnaître ses soubassements bâtis sur les arcs-doubleaux et les murs longitudinaux sur lesquels fut établie la coupole elle-même.

Nous arrivons au moment où le prieuré avait acquis toute son importance et avait fait construire la chapelle qui existe encore à hauteur des voûtes.

Le xvi^e siècle vint finir, pour le prieuré de Merlande, son ère de sécurité. Les guerres de religion désolèrent cette partie de l'Aquitaine, et les protestants, en 1575 et 1585, saccagèrent par deux fois l'abbaye de Chancelade. Merlande ne fut point épargné; c'est ce que témoignent éloquemment les constructions et adjonctions faites à cette époque. L'histoire ne dit plus rien de ce modeste prieuré.

Vers 1575, Merlande paraissant menacé, on l'entoura de fossés et d'ouvrages avancés dont quelques restes subsistent encore. Tous les murs de la chapelle furent surhaussés, percés de nombreuses meurtrières, et un poste pour des gens de guerre fut établi au-dessus de la chapelle romane. On communiquait à ce poste par un escalier crénelé bâti sur le flanc de la façade latérale du sud.

Une tour, de plan trapézoïdal, avec machicoulis, fut bâtie à l'angle nord de la chapelle romane (1). De petites dimensions, elle fut faite avec la plus grande hâte, ainsi, du reste, que

(1) Voir le dessin pl. II, n° 3.

tous les travaux de cette époque. Aux angles de cette tour furent posées des chaînes en pierre de taille grossièrement taillée; puis, entre ces chaînes, furent élevés des murs en grossiers et mauvais moellons pris dans les carrières avoisinant le prieuré.

Cette construction ne fut cependant pas exécutée sans qu'on eût dépensé, à son intention, une certaine somme de savoir. En effet, la partie élevée au-dessus des machicoulis présente une disposition fort intelligente et répondant à un besoin pressant.

Des contreforts, dont il est impossible à l'extérieur de reconnaître la position, sont portés de distance en distance par les encorbellements et renforcent l'étroit parpaing porté par la partie extrême des machicoulis. Des meurtrières percées dans ce parpaing battent tous les abords est de la chapelle.

Au-dessus de la voûte de la chapelle romane, dans l'arc-doubleau de la travée à coupole, furent établies deux meurtrières : l'une arasée au niveau de la voûte, plongeant dans la travée à coupole; l'autre, double, élevée de 1 mètre au-dessus de ce niveau, et commandant la porte d'entrée principale de l'édifice. Le cordon pourtournant les pendentifs au niveau des naissances de la coupole fut abattu au droit de la plongée de cette meurtrière, le tir ayant été gêné par la saillie de ce cordon.

Outre les meurtrières ménagées dans les murs qui furent surhaussés, il en fut percé dans leurs parties inférieures. Celles-ci permirent un tir rasant et furent très-intelligemment placées. Quelques-unes, existant dans les travées ogivales en berceau et à coupole, ont été murées; mais il en reste encore de parfaitement conservées dans les arcatures de la chapelle romane.

Toutes les constructions dont nous venons de parler subsistèrent jusqu'en 1789, telles qu'elles avaient été complétées au ^{xvi}^e siècle. Cette date est funeste pour le prieuré de Merlande, et c'est à peine si, grâce à quelques esprits éclairés, il a pu, depuis, ne point complètement être enseveli sous ses ruines.

A cette époque, le dernier prieur, obligé de fuir pour échapper aux poursuites dirigées contre lui, se noya dans les fossés de son prieuré (1). Tout fut pillé, saccagé, détruit de fond en comble ; la chapelle seule fut épargnée ! Qui retint alors l'aveuglement de ces barbares ? Nul ne le sait !... Les bâtiments d'habitation et d'exploitation furent complètement rasés, et peu s'en fallut, sans doute, que tout ne fût détruit (2).

La tourmente passée, et lors du concordat en 1801, Mer-

(1) Son portrait, conservé dans la tour qui existe encore, se voyait il y a quelques années. Il a aujourd'hui disparu. Ces quelques détails sont toujours présents à l'esprit des habitants de Merlande, qui ont bien voulu nous raconter l'événement.

(2) Nous avons, grâce à l'obligeance de M. Villepelet, trouvé dans les archives départementales, *série de ventes des biens nationaux de première origine*, les appartenances du prieuré de Merlande. Nous allons en donner le détail, résumé de procès-verbaux des adjudications qui en 1791 furent faites par les administrateurs du district de Périgueux en présence de commissaires délégués par la municipalité de Merlande :

DÉPARTEMENT DE LA DORDOGNE. — DISTRICT DE PÉRIGUEUX. — CANTON DE LISLE. —
MUNICIPALITÉ DE MERLANDE.

(Extrait de la série des ventes des biens nationaux de première origine.)

N° 76. — 8 avril 1791. — Il a été fait criée d'une pièce de pré appelée *de Lestang*, contenant 3 journaux, dépendant du prieuré-cure de Merlande, située sur ladite paroisse.

Jean Laborie, du village de la Bocherie, paroisse de Merlande, adjudicataire, moyennant la somme de 4,050 livres.

N° 77. — Il a été fait criée d'une terre appelée *de Peycher*, dépendant dudit prieuré de Merlande.

Jean Andrieux, de Merlande, adjudicataire moyennant la somme de 735 livres.

N° 78. — 11 avril 1791. — Il a été fait criée d'un lopin de pré situé près le bourg de Merlande, de l'étendue de 7 brasses, confrontant au chai du prieuré, à l'église, aux vignes du prieuré et au chemin qui conduit du bourg au village de la Bocherie.

Pierre Beyneix, charpentier, habitant de la paroisse de Merlande, adjudicataire moyennant la somme de 240 livres.

N° 85. — Il a été fait criée d'une terre, d'un pré et d'une aire faisant pièce, situés au bourg de Merlande, dépendant du prieuré-cure, contenant 3 journaux 29 brasses.

Pierre Veyri, agissant tant en son nom qu'en celui de son père, marchands, demeurant au village de la Baleterie, paroisse de Bussac, adjudicataires moy. la somme de 8,000 livres.

N° 86. — Il a été fait criée d'une maison appelée *du Pavillon* et d'un lopin de terre y attenant, le tout de l'étendue d'un journal, même dépendance.

Pierre Veyri et son père adjudicataires moyennant la somme de 1,425 livres.

N° 87. — Il a été fait criée d'une terre audit lieu, contenant 24 brasses, d'une

lande fut déclassé, fondu dans la commune de Lachapelle-Gonaguet, et la chapelle abandonnée nue et sans couverture aux intempéries des saisons.

Les constructions primitives n'en souffrirent point, car, aujourd'hui encore, elles ont tout autant de solidité qu'à leur origine. Toutefois, les constructions du ^{xvi}^e siècle modifiant tout l'édifice et ayant subi quelques tassements, on

grange appelée *du Roc*, c'est-à-dire la plus haute, d'un lopin de terre y attenant, de toutes les terres et vignes appelées *du Puy*, au-dessus du chemin qui conduit du bourg de Merlande au village de la Bocherie, confrontant par le haut au chemin qui conduit de Merlande au village de Sonnagie, aux bois d'Elie Couturier, aux propriétés des héritiers de Nicolas Vachaumard et aux terres et bois de la demoiselle Labrue.

Jean Labrie adjudicataire moyennant la somme de 5,000 livres.

N° 153. — 2 mai 1791. — Il a été fait criée d'une pièce de vigne située à Merlande, dépendant du prieuré, confrontant au jardin dudit prieuré, au chemin de Merlande à la Bocherie, au chemin de la Croix de Favard à la Bocherie et à la terre adjugée au nommé Veyri.

Plus un lopin de terre situé au lieu *des Naves*, même paroisse et même dépendance, confrontant à la vigne de la veuve Labrue et au chemin de Merlande à Lachapelle-Gonaguet.

Pierre Beyneix adjudicataire moyennant la somme de 1,400 livres.

N° 287. — 25 juin 1791. — Il a été fait criée d'un pré appelé *le petit pré de la Barrière*, dépendant de la cure de Merlande, confrontant de trois parties aux propriétés du sieur Martin et de l'autre part à une terre acquise par le nommé Jean Andrieux.

Jean Andrieux, laboureur, habitant au village de la Bocherie, paroisse de Merlande, adjudicataire moyennant la somme de 805 livres.

De plus, il fut fait l'affirme d'un jardin dépendant du prieuré de Merlande. Nous donnons la copie du procès-verbal d'adjudication :

« 12 nivôse an II.

» L'an deuxième de la République Française une et indivisible, et le 12 nivôse, à 9 heures du matin, dans l'une des salles du district de Périgueux, le commissaire Pierre Sudrie, agent national, assisté des citoyens Jean Miaillon et Joseph Bruneau, administrateurs, a fait procéder au bail-affirme du jardin dépendant du ci-devant presbytère de Merlande.

» Ce bail durera un an ; l'adjudicataire ne pourra réclamer aucune indemnité pour cause de grêle, gelée et autre cas fortuit. L'adjudicataire fournira caution et paiera la moitié du prix à l'avance.

» Mathieu Rousseyrol, habitant de Périgueux, adjudicataire moyennant la somme de 130 livres. »

L'an III, le 11 floréal, ce bail fut adjugé au citoyen Jean Sirventon, maire de la commune d'Andrivieux, moyennant la somme de 100 livres.

craignit une destruction prochaine et totale de cet édifice que les arts ont tant d'intérêt à conserver.

Mais une fois encore la chapelle fut sauvée ! M. l'abbé Audierne, dont on ne saurait trop louer l'initiative, obtint de M. le ministre de l'intérieur qu'elle fût classée au nombre des monuments historiques. Cette distinction lui valut quelques crédits qui permirent de la recouvrir entièrement d'une charpente nouvelle.

Aujourd'hui, elle est à l'abri d'une destruction immédiate ; cependant, il serait fort à désirer que quelques travaux de consolidation y fussent entrepris. C'est le vœu le plus ardent que nous puissions émettre en terminant ces quelques pages écrites sur un des plus curieux monuments du moyen âge que possède le Périgord, monument que nous avons visité plusieurs fois, et qui toujours nous a impressionné.

Ch. DURAND.

CHARTRE DÉLIVRÉE A L'ABBAYE DE SAINT-ASTIER

PAR PIERRE III DE SAINT-ASTIER, ÉVÊQUE DE PÉRIGUEUX.

Nous devons à notre savant correspondant M. de Rencogne, président de la Société archéologique de la Charente, la communication d'une charte fort curieuse qui atteste l'intérêt que les évêques de Périgueux portaient aux abbayes de leur diocèse.

Ce document nous indique que Raoul, évêque de Périgueux, établit un chapitre collégial dans l'église de Saint-Astier et lui accorda de nombreux privilèges.

Raoul I^{er} occupa pendant treize ans le siège épiscopal (1000-1013) ; ce pieux évêque, secondé par le mouvement religieux que la reconnaissance inspirait aux populations, après les terreurs de l'an 1000, travailla à la restauration d'un grand nombre d'églises ou de monastères. L'église de Saint-Astier devait attirer son attention : une grotte et une fontaine, si-

tuées dans les environs, étaient devenues célèbres par le séjour d'un solitaire, mort dans le iv^e siècle ; son tombeau attirait depuis longtemps déjà beaucoup de pèlerins ; des guérisons avaient été obtenues, et la piété des fidèles amena la construction de l'église et de la petite ville de Saint-Astier.

Raoul songea à relever cette église, et, assisté des évêques de Toulouse, d'Angoulême et de Saintes, il présida la cérémonie de consécration. Le même jour, paraît-il, il fut procédé à une enquête sur la vie, les actions et les miracles de saint Astier (1), et, comme l'indique la charte qui suit, le zélé prélat érigea en église collégiale le monument qu'il venait de faire reconstruire, accordant en outre d'autres privilèges.

Plusieurs évêques se succédèrent jusqu'à Raymond III de Mareuil, qui confirma par écrit les prérogatives de l'abbaye de Saint-Astier. Le P. Dupuy (2) raconte la bonté et la piété de ce prélat qui, de 1147 à 1158, fonda plusieurs abbayes, consacra diverses églises et, notamment, celle de Cadouin, le 3 octobre 1154, consécration à laquelle assistaient les évêques d'Angoulême et d'Agen.

En l'année 1158, l'archevêque de Bordeaux venant à mourir, les évêques d'Angoulême, de Poitiers, de Périgueux et d'Agen furent chargés de désigner son successeur. Leur choix s'arrêta sur leur collègue Raymond, malgré les instances du roi d'Angleterre, Henri II, qui ne put vaincre leur noble indépendance. Le nouvel archevêque, conservant un affectueux souvenir à son premier diocèse et à ses chères abbayes, vint la même année visiter les religieux de Chancelade et mourut peu après, en 1159.

Pierre III de Saint-Astier, l'un de ses successeurs, délivra la charte que nous reproduisons, pour attester l'authenticité de celle de Raymond III ; il y confirme à son tour les privilèges accordés par ses prédécesseurs à l'abbaye de Saint-Astier. Cet illustre prélat a laissé à l'église du Périgord le

(1) *Annales agricoles et littéraires*, t. I, p. 342.

(2) *Estat de l'Église du Périgord*, t. II, p. 46.

souvenir de nombreux bienfaits, et l'on pourrait résumer sa vie dans ces trois mots : « Piété, dévouement et humilité. » Sa piété est attestée par ses œuvres et ses fondations (1) ; son dévouement se manifesta dans les luttes de la Cité et du Puy-Saint-Front ; Pierre de Saint-Astier, dit un docte écrivain (2), fut, pendant tout son épiscopat, un ange médiateur au milieu de son peuple. Enfin, dans son humilité, le grand évêque, désireux de déposer le fardeau de l'épiscopat, demanda plusieurs fois au Saint-Siège la permission de quitter son diocèse. Un pape lui écrivait : « Si vous n'étiez déjà évêque, ce serait à nous à vous appeler à cette portion de la sollicitude pastorale. » Il obtint pourtant l'autorisation demandée et se retira à Limoges, au couvent des Dominicains, en 1266, où il mourut en 1275 :

Petrus, Dei gratia Petragoricensis episcopus, universis presentes litteras inspecturis in Domino salutem. Litteras bone memorie Raymundi de Marolis, predecessoris nostri non abollitas, non abrasas, ipsius sigillo consignatas, nos vidisse novistis et inspexisse in hec verba :

« R., Dei gratia Petragoricensis ecclesie licet indignè dictus »
» episcopus, venerabili Gaufrido Sancti Asterii abbati ejusque »
» successoribus totique conventui fratrum ibidem Deo servien- »
» tium omnibusque in eadem ecclesia in futurum canonice subs- »
» tituendis, in futurum. Rerum mundanarum exigit fragilitas »
» et temporalis ordinis inducit varietas ut ea que ob hominem »
» sunt ab hominum memoria decidant et oblivione evanescant. »
» Verum que scripto commendantur facilius ad memoriam »
» reducuntur. Ea propter presenti scripti pagina tam presen- »
» tibus quam futuris notum fieri volumus quod ecclesia beati »
» Asterii a multis retro temporibus a domino Radulpho bone »
» memorie Petragoricensi episcopo cum de manso suo esset et »
» in proprio predio suo fundata, canonici per ipsum ut majus »
» Deo servitium exhiberetur, in eadem ordinati sunt. Hic equi- »
» dem predictus episcopus hujusmodi libertatem predictæ ecclesie

(1) Voir le *Bulletin de la Société*, 1^{re} livraison, page 56.

(2) M^{re} Dabert ; discours à l'occasion de la consécration de la chapelle de Sainte-Ursule, page 11.

» concessit ut synodalia non redderet ; archidiaconus sive archipresbiter in ea nullo fungatur dominio. Nos equidem vestigia predecessoris nostri Radulphi sequentes, hec innovamus et innovando firmum et ratum haberi volumus. Innovamus etiam eorum antiquam consuetudinem et innovandam esse censemus ut firma et illabata teneatur, videlicet ut post ordinationem clericorum beati Frontonis, clerici beati Asterii, absque presentatione archidiaconi et archipresbiteri, sola presentatione abbatis sive cantoris vel alicujus honeste persone predictæ ecclesiæ, benigna voluntate episcopi interveniente, Dei auxilio sine dilatione ordinentur. Innovamus iterum et innovando confirmamus ut crisma sive oleum infirmorum non ab archidiacono sive archipresbitero nisi ab ipsa sede et in ipsa sede predicta ecclesiæ recipiat, et cum ad nullius nisi solius episcopi spectet dominium propter excessus baronum circunstantium ecclesiæ sancti Asterii sententiam interdicti nullo modo sustineat, nisi tamen malefactores ex ipsa villa sancti Asterii ad malefaciendum exierint, vel de malefaciendo in ipsam villam redierint. In ceteris autem ecclesiis quæ ad servitium beati Asterii a predecessoribus nostris sive a nobis in totum vel in partem donate sunt, dignitatem et reverentiam archidiaconi sive archipresbiteri non negamus. Hec omnia, salvo jure et mandato episcopi canonico, firma et illabata teneri volumus et precipimus. Et ut hoc firmitus et certius habeatur, scripto commendari et sigilli nostri auctoritate corroborari decrevimus. Hoc autem a nobis factum est anno ab Incarnatione Domini M^oC^oL^oVIII^o, in urbe Roma presidente Adriano Papa III^o, in Francia regnante illustri Ludovico rege, apud Petragoras, Bosone consule. »

Nos etiam Petrus episcopus, volentes omnia premissa et singula integra et illesa perpetuo permanere, ipsa innovando, concedendo, confirmamus. In quorum omnium testimonium et perhennem memoriam venerabilibus viris abbati et capitulo dictæ ecclesiæ Sancti Asterii presentes litteras concedimus nostro sigillo consignatas. Datum V Kalendas martii, anno Domini M^o CC^o quadragesimo mono.

Pierre (de Saint-Astier), par la grâce de Dieu évêque de Périgueux, à tous ceux qui verront les présentes lettres, salut dans le Seigneur. Vous saurez que nous avons vu et examiné des lettres de Raymond de Mareuil notre prédécesseur, lesquelles lettres ne sont ni détruites ni altérées et portent l'empreinte de son sceau ; en voici la teneur :

« Raymond, par la grâce de Dieu, malgré son indignité, nommé
» évêque de l'église de Périgueux, au vénérable Geoffroy, abbé de
» Saint-Astier, à ses successeurs, à toute l'assemblée des frères
» servant Dieu en cette abbaye, à tous ceux qui dans la suite les
» remplaceront canoniquement et pour l'avenir : — C'est une exi-
» gence de la fragilité des choses humaines et une conséquence de
» l'instabilité de l'ordre temporel, que ce qui est fait pour l'homme
» s'échappe du souvenir des hommes et disparaisse dans l'oubli.
» Mais ce qui est écrit revient plus facilement à la mémoire. Par ce
» motif, à l'aide du présent écrit, nous voulons que le présent sache
» et que l'avenir apprenne que, il y a fort longtemps de là, l'église
» de Saint-Astier faisant partie du patrimoine et étant bâtie sur le
» fonds propre du seigneur Raoul, évêque de Périgueux, de bonne
» mémoire, ce prélat, afin que Dieu fût mieux servi, établit dans
» cette église un chapitre de chanoines ; de plus il accorda à cette
» même église la franchise suivante, savoir : qu'elle serait exempte
» des droits synodaux et que ni l'archidiacre, ni l'archiprêtre n'au-
» rait sur elle aucun droit. Et nous, suivant les traces de notre pré-
» décesseur Raoul, nous renouvelons ces privilèges et en les renou-
» velant nous les confirmons et les affermissons. Nous renouvelons
» aussi leur antique coutume, et nous la renouvelons afin qu'elle soit
» tenue comme constante et non abolie, à savoir qu'après l'ordina-
» tion des clercs du bienheureux saint Front, les clercs du bien-
» heureux saint Astier soient ordonnés sans la présentation de l'ar-
» chidiacre ou de l'archiprêtre, sur celle, seule, de l'abbé, du maître
» de chœur ou de tout autre dignitaire de l'église précitée, et cela,
» sans retard, avec le concours bienveillant de l'évêque et le secours
» de Dieu. Nous renouvelons encore, et en renouvelant nous confir-
» mons pour ladite église, le privilège de recevoir le Saint-Crême ou
» l'huile des malades non de l'archidiacre ou de l'archiprêtre, mais
» de l'évêque même et de son palais épiscopal. Ensuite comme
» l'abbaye de Saint-Astier dépend uniquement de l'évêque, nous
» voulons que si, à cause des excès des barons environnants, une
» sentence d'interdit est portée, la susdite abbaye n'y soit nullement
» soumise, à moins toutefois que les malfaiteurs sortissent de la
» maison même de Saint-Astier pour accomplir leurs méfaits, ou se
» retirassent dans cette même maison après les avoir commis. Pour
» ce qui est des autres églises que nos prédécesseurs ou nous avons
» soumise en tout ou en partie au bienheureux Saint-Astier, nous
» ne les soustrayons pas au pouvoir et à la juridiction de l'archidia-
» cre ou de l'archiprêtre. Nous voulons et nous ordonnons que tous
» ces privilèges soient stables et permanents, sauf le droit de l'évé-
» que ordonnant canoniquement le contraire. En outre, afin que ces

» mêmes privilèges soient plus fermes et plus incontestés, nous avons
» décidé de les relater par écrit et de le corroborer par l'autorité de
» notre sceau. Donné par nous l'an 1159 de l'incarnation de Notre-
» Seigneur, sous le pontificat, à Rome, du pape Adrien III^e, en
» France sous le règne de l'illustre roi Louis, à Périgueux sous le
» consulat de Boson. »

Nous même, Pierre, évêque, désirant que tous les privilèges qui précèdent et chacun en particulier restent toujours entiers et intacts, nous les ratifions en les renouvelant et en les accordant. En témoignage de quoi et pour en perpétuer le souvenir, nous accordons aux vénérables abbé et membres du chapitre de ladite église de Saint-Astier les présentes lettres marquées de notre sceau. Donné le V des calendes de mars, l'an 1249.

L'original sur parchemin de ce précieux document, dont le sceau et les attaches ont disparu, fut offert en 1862 à M. de Rencogne, après avoir été trouvé dans la démolition d'un vieux mur de la métairie du Petit-Maine, en la commune de Feuillade (Charente).

Vicomte M. DE LESTRADE DE CONTI.

TENUE DES ÉTATS GÉNÉRAUX A PÉRIGUEUX

EN 1649.

Cette page d'histoire locale est communiquée à la Société par M. le chanoine René Bernaret, qui l'a extraite, mot pour mot, d'un manuscrit de M. de Simon, non encore publié :

Le premier jour de mars 1649, il y a eu tenue des estats en la présente ville de Périgueux, auxquels M^r de Bourdeille comme Seneschal a présidé.

Le matin dudit jour, fut dite une messe du S^t Esprit en l'esglise cathedrale de la Cité par M^r l'evesque de Sarlat, M^r Brandon evesque de Périgueux estan absan et retenu à Paris.

A midi, on sonna la cloche de consulat ou se randit M^r de Bour-

deille Seneschal, comme aussi ceux de l'estat ecclesiastique, la noblesse et tiers estat.

La dite assemblée ce tient dans le parterre du Seneschal, ou l'on tient les audiences Seneschales, sans que M^r le Seneschal monta dans la chaire haute ni le clergé ni la noblesse fut en un lieu plus eslevé que le tiers estat, lequel cied bien aux esclesiastiques qui ont la main droite et à la noblesse qui a la main gauche, et le tiers estat qui est vis vis et a l'opposite des autres deux estats n'est pourtant pas au dessous des autres, mais en un lieu esgalemen eslevé.

On fit faire la lecture de la letre de Sa Majesté portan ordre de convoquer les estats. Après M^r de Bourdeilles parla. Ensuite M^r de Jay S^r de Ferrières lieutenant particulier fit une harangue, et M^r le procureur Bodin en fit une autre exortan les trois estats de faire choix de personnes capables et gens de bien.

La première question qui ce meut fut contre le rang que prenait le S^r lieutenant particulier en l'absance du S^r Juge mage lequel se metait a costé gauche, après M^r de Bourdeille, devant députés de toutes les petites communautés comme Thiviers, Lalinde, S^t Maisme, etc., auquel tiers estat le premier consul de la ville de Perigueux est présidan necessaire; on n'en nomme point d'autre que celui qui se trouve en la dite charge de p^r consul qui estan député de la ville capitale precede tous les autres.

Après que tout ce dessus fut observé, le lendemain chasque estat se rassembla encore non pas tous enssemble comme à l'ouverture, mais dans un lieu particulier pour chascun, scavoir les ecclesiastiques dans la sale ou se tiennent les audiences présidiales, la noblesse dans la chambre du conseil, et le tiers estat dans le lieu ou l'on tient les audiences Seneschales.

Chasque estat procéda a la nomination de ses députés scavoir : l'estat esclesiastique, M^r l'evesque de Perigueux et M^r l'evesque de Sarlat. M^r de Perigueux estait absan et les ecclesiastiques de son diocèse laissèrent metre dans la députation M^r de Sarlat avant M^r de Perigueux sur ce qu'il estait plustot sacré evesque, ce qui fut en quelque façon corrigé, car on mit après les deux Seigneurs evesques de Perigort sans nommer l'un devant l'autre, laissant la question de preesseance à juger au conseil.

M^r de Salagnat présidait à l'estat de la noblesse, qui nomma M^r de Bodin et M^r de S^t Alvaire pour députés. Pour le tiers estat on nomma maistre Helie Alexandre advocat député pour Perigueux, M^r de Chillaud lieutenant général de Bergerac et le S^r Brousse pour Sarlat.

Chasque Seneschaussée y envoya un député, trois n'ont pourtant

q'une voix, non plus que les deux autres estats, mais celui qui précède porte la parole et fait tout ce qu'il y a a fere.

La nomination faite, on se retire et on remet au député les cayers portant les demandes de chasque, lesquelles mémoires on donne charge au député de fere ou bien chasque communauté les ayen faites escrire, les lui remet pour les porter au lieu de la convocation des estats de France.

ENTRÉE DE M^{sr} PHILIBERT DE BRANDON,

ÉVÊQUE DE PÉRIGUEUX.

LE 20 MARS 1649

ET SON SYNODE LE 14 AVRIL DE LA MÊME ANNÉE.

C'est encore M. le chanoine René Bernaret qui a communiqué à la Société la page suivante, extraite du manuscrit de M. de Bodin :

Le vintieme mars, arriva en cette ville M^{sr} Philibert de Brandon evesque de Périgueux. Son arrivée fut de nuit. Il ne voulut point qu'on lui fit aucune solennité a son entrée. Nehamoin les consuls sachan qu'il devait venir alerent au devan. Le lendemain, la compagnie fut le visiter en corps à l'evesché. Je porte la parole et conduisis la compagnie et lui fis harangue. J'aves robe rouge qui est la marque de présidan. De plus par ordre de déclaration expresse de la compagnie, je le traité de Monseigneur. Après que j'eus parlé, il me répondit en des termes très civils et obligeans. A la sortie il passa le premier ches lui meme dans l'evesche, et je le suivis et toute la compagnie, et nous conduisit jusqu'a la porte de la sale ou la après quelques complimens je le salue et tous les autres officiers le saluerent en passan, et retournames à la chambre du conseil d'ou nous estions partis en corps.

Les jours suivans, le dit seigneur evesque fut visité de M. de Bourdeille, du vicomte d'Aubeterre et de quantité de noblesse, outre les eclesiastiques qui lui rendirent grandes visites.

Le 21 mars, il prit possession à la cité sans autre solennité que les cérémonies ordinaires de l'esglise. Le soir il fut à S^t Front en qualité d'abé ayan simplement son surpelis et une aumusse.

Les jours suivans M^{sr} l'evesque fit ses visites et me fit l'honneur

de me visiter en ma maison comme chef de la compagnie. Toute la semaine Sainte et le jour de Pasques il officia pontificalement dans St Front a cause de la commodité du peuple.

Le 14 avril M^r de Périgueux assembla son synode de ses prestres et curés de son diocèse avec l'ordre qui senssuit :

Tous les prestres avec soutanes, surpels et bonnets se trouverent dans St Front et se rangèrent tous chacun avec son archiprêtre qui sont dix et sept archiprêtres en nombre. Chacun desquels avait une estole pour marque d'archiprêtre ; tous les ordres religieux i assistaient en procession.

M^{rs} les chanoines de l'esglise cathédrale vindrent en procession a l'evesché, et les chanoines de St Front y alerent aussi et tous ensemble M^{rs} de la cathédrale ayan la main droite et M^{rs} de St Front la main gauche furent tous à St Front.

Et M^r l'evesque habillé pontificalement estan dans l'esglise, on chanta le *Veni Creator* et autres prieres.

Cependant les moines partirent suivant leur ordre en procession pour aler de la dite esglise de St Fron a St Estienne de la Cité. Après venait tout le clergé seculier en procession deux à deux conduits par chascue archiprêtre ; on conta jusqua 500 prestres. Après marchoint M^{rs} les chanoines des deux esglises cathedrale et collegiale, et M^r de Périgueux habillé pontificalement, et la compagnie du siege présidial, en corps, et M^{rs} les maire et consuls avec leurs chaperons, lesquels avoient esté priés dy assister par M^r de Bassancour frere et vicaire général de M^r de Perigueux.

Estan arrivés en lesglise cathédrale en ceste sorte, M^{rs} des deux chapitres prirent leurs places. M^{rs} de la cathédrale a costé droit et les autres a gauche dans les chaires. Les prêtres se mirent dans le chœur sur les bans préparés. M^r de Périgueux ala a l'autel pour dire la grand messe ce qui fut fait avec grand solannité. La compagnie proche la chaire de levesque laissan une place vuide entre deux pour un archidiacre qui est toujours au costé des M^{rs} de Périgueux et un archidiacre de l'autre.

Après la messe et plusieurs oraisons et cérémonie, commença la prédication faite par M. Amelote très brave homme assosé vicaire général de M^r de Périgueux avec M^r de Bassancour frere de M. de Périgueux.

Après le sermon on publia plusieurs ordonnances de M^r levesque pour la discipline et ordre des prestres et de lesglise. Enfin M^r de Perigueux ballia la benediction pontificalement et on se retira chascue corps à part.

Le dit synode dura trois jours pendant lesquels le dit S^r Amelot prescha chaque jour, le matin. Les autres jours ni assista que les prestres.

Le 21 avril M^r de Périgueux entra en la chambre du conseil pour visiter la compagnie. On envoya deux commissaires le recevoir au bas du degré les quels suivirent M^r levesque immédiatement devant M^r de Bassancour son frère et M. Amelot vicaires généraux. On assit M^r de Périgueux sur une belle chaire au dessus du ban des chefs. Il fit une harangue très belle et civile à la compagnie, à la quelle M. le présidan Champagnat repartit très bien, assis dans le ban ordinaire des chefs y estre. Après lui M^r le juge criminel et lieutenant particulier estaient ensuite au mesme banc. M^{rs} les vicaires généraux estaint assis a costé sur le banc de la chambre.

DE SIMON.

LETTRE SUR L'HISTOIRE DU PÉRIGORD.

A M. le Président de la Société historique et archéologique du Périgord.

Paris, le 21 juillet 1874

Monsieur le Président,

Au moment où la Société historique et archéologique du Périgord va s'occuper de rechercher les documents de toute nature qui peuvent fournir des matériaux pour notre histoire locale, je voudrais lui signaler la riche collection de titres spéciaux au Périgord qui existe à la Bibliothèque nationale, et dont notre savant collègue, M^r le vicomte de Gourgues, a donné en partie le catalogue dans son *Dictionnaire topographique du département de la Dordogne*.

Cette collection se compose de documents originaux recueillis par les PP. Prunis et Leydet et par l'abbé de Lespine, et de nombreux extraits ou copies d'actes anciens concernant le Périgord, et également réunis par eux. C'est le résultat du dépouillement des chartriers des abbayes, des châteaux, des municipalités du Périgord, dépôts précieux, dont beaucoup ont péri, mais qui survivent en partie, grâce aux notes prises par ces trois savants, quelques années avant la révolution de 1789.

Le recueil dont je parle, et qui est classé sous le titre *Péri-*

gord au département des manuscrits de la grande Bibliothèque de Paris, contient les renseignements les plus curieux sur l'histoire de nos villes et de nos monuments, sur les monastères et les seigneuries de notre province, sur ses anciens usages, sur ses coutumes féodales, sur la généalogie de ses vieilles familles.

La Société me permettra d'en citer quelques exemples, empruntés l'un à l'histoire des monuments, l'autre à celle des coutumes féodales, le dernier à celle des ordres religieux, qui jouaient au moyen-âge un rôle si important.

On lit dans le *Périgord illustré* (page 622) :

« Arrivés à Saint-Geniès, plusieurs monuments s'offriront » aux regards du voyageur. Les vestiges d'un antique édifice lui » rappelleront le château d'une branche des Gontaut, dépendant plus » tard de la baronnie de Salignac; une chapelle bâtie sur un rocher, » ayant appartenu jadis aux seigneurs de ce château, lui dira le » style architectural du *xiv^e* siècle. Ce monument, de forme » parallélogrammique, avec sa toiture élancée, une inscription gra- » vée sur son fronton et ses peintures décorées de légendes en lettres » gothiques, mérite une étude sérieuse. »

Veut-on savoir la date exacte de la construction de ce charmant petit édifice ? Veut-on connaître le nom du fondateur ? Interrogeons la collection de la Bibliothèque nationale :

« Fondation de la chapelle de Saint-Geniès (sous le pontificat de » Jean XXII, *datum Aven.*, 2 idus martii anno 15), par Gausbertum » La Chaminade, de Sto Genesio, laicum Sarlat. dioc., juxtà cimete- » rium parlis (parochialis) eccle. de Sto Genesio, in loco dicto de Cas- » lario. » — (*Périgord*, vol. 36, f^o. 117). — La date indiquée correspond au 14 mars 1331.

L'époque de la fondation de la chapelle de Bersac, aujourd'hui commune de Beauregard, canton de Terrasson, est également mentionnée :

« 1309. — Le 6 des calendes de juin (27 mai), fondation de la » chapelle de Beauregard (de Bersac), par Jean de Bret [d'Albret], » vicomte de Limoges. La dotation fut de 30 l. de rente. » — (*Ibid.*, vol. 29, f^o 9.)

En ce qui concerne l'histoire des droits féodaux, je citerai le curieux extrait suivant ; il se rapporte à ce fameux *droit*

du seigneur qui a soulevé tant de controverses et donné lieu à tant d'exagérations :

« 8 mars 1587. Transaction qui établit que chaque *nobie*, ou nouvelle mariée, qui passedans la terre de Jayac le jour de ses noces, » est obligée de venir rendre hommage devant le portail du château » de Jayac, par un baiser audit seigneur. Reçu par Meyriniaac, notaire royal. Le sieur Veyssset, des Landes, paroisse de la Chapelle- » Aubareil, a le registre dans lequel est l'original dudit contrat, » folio 26. » — (Ibid., vol. 52, f° 253.)

Enfin, veut-on connaître le catalogue des livres de piété d'une abbaye au xv^e siècle ? La collection du Périgord nous donne celui de l'abbaye de Saint-Amand-de-Coly, avec l'inventaire des ornements d'église et des vases sacrés de ce monastère, et du château de Coly, qui en dépendait. J'en joins la copie à ma lettre, et je ne laisserai pas passer cette occasion sans exprimer l'espoir que notre collègue M. le curé de Saint-Amand, qui a déjà rendu un service important à l'archéologie en s'occupant, avec autant de zèle que d'intelligence, de la conservation de l'antique et intéressante église de l'ancienne abbaye, lui en rendra un second en publiant les matériaux qu'il a recueillis sur l'abbaye elle-même.

Cette dernière réflexion m'amène à offrir à la Société, pour ses archives, une liste des abbés qui ont gouverné les monastères et prieurés du Périgord, relevée d'après la collection déposée à la Bibliothèque nationale. Cette nomenclature, je m'empresse de le dire, aurait besoin d'être contrôlée par l'analyse critique des documents qui l'accompagnent dans le recueil de la Bibliothèque. Mais il eût fallu, pour entreprendre ce dernier travail, des loisirs que je n'ai pas et des connaissances spéciales qui me font encore plus défaut. J'ai pensé néanmoins que la liste ci-jointe pourrait, telle qu'elle est, présenter quelque intérêt, n'eût-elle d'autre utilité que de provoquer, de la part de quelqu'un de nos collègues, une étude plus approfondie (1).

Les indications qui précèdent suffiront pour montrer l'im-

(1) Le *Bulletin* commencera prochainement la publication de cet important document.

portance de la collection conservée à la Bibliothèque nationale. Le moment viendra, je l'espère, où les ressources de notre Société lui permettront d'entreprendre la publication des documents les plus importants de ce vaste recueil ; j'ai voulu, dès à présent, donner une idée des richesses qu'il renferme et qui contiennent en germe toute l'histoire du Périgord.

Agréez, je vous prie, Monsieur le Président, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

PH. DE BOSREDON.

ANNEXE RELATIVE A L'ABBAYE DE SAINT-AMAND-DE-COLY.

(Bibliothèque nationale. département des manuscrits, Périgord, d'après une transcription faite en 1771).

1406. — Copia registri seu instrum. (1) facti per me Hel. Girmundi abb. cum concanonicis Sti Amandi, de ornamentis et libris mon. Sti Amandi, 1^a die martii anno 1406.

Primò secuntur ea quæ sunt in castro de Coly, de dicto monasterio.

Unum missale mixtum (2), quod est de altare beati Johannis evangelistæ. Item unum prosarum, de choro in mon. (3). Item breviarium magnum in quo abbates dicunt horas in mon. Item decretales conventûs, librum sextum, et clementinas, in choro sunt (4). Item unum librum rnsor. (5) antiquum de punct, minut. (6), cum unâ regulâ (7). Item litteræ perpetuæ (8) de loco et parrochiâ Sti Amandi et Archinhaco, de Salanhaco, de Monrival, de Condato, de La Valada, de Montinhaco, etc. Item papyra (9) assiziarum (10), etc. Item

(1) *Instrumentum*, inventaire.

(2) *Missale mixtum*. d'après Ducange, doit désigner un Missel contenant plus que la messe.

(3) *Monasterio*.

(4) Les *décrétales*, le *sexe*, les *clémentines* sont diverses parties du *Corpus juris canonici*.

(5) *Responsorium*.

(6) *Antiquum de punctis, minutum*, ne voudrait-il pas dire *d'écriture ancienne et de petite dimension* ?

(7) *Una regula*, peut-être une copie de la règle du monastère ?

(8) *Litteræ perpetuæ*, peut-être une collection de diplômes, les archives.

(9) *Papyra* paraît désigner les chartes, par opposition aux registres.

(10) *Assizizæ*, titres de rentes et revenus divers ; c'est un sens donné par Ducange ; ou bien *papyra assiziarum* désigne simplement les chartes judiciaires.

registra antiqua reddituum. Item papirum investitionum, de tempore Guidonis abbatis, de manu m^{gri} Guillelmi de Orto.

Secuntur quæ sunt in mon. Sti Amandi :

Primò, vera crux magna. Item vera crux parva. Item magna crux argenti.... Item reliquæ in capsâ parvâ lætonis. Item liber evangeliorum juxtâ litteram antiquam, in quæ sunt tabulæ super argentatæ, videlicet cum crucifixo et imaginibus bæ Mariæ et beati Johannis et Deitatem ?

Item et Igribam lætonis (1), quæ est Sti Laurentii, in quâ sunt multæ reliquæ.

Item in choro sunt isti libri : 1^o unam bibliam in duobus voluminibus ; item morale Sti Gregorii ; item iij psalterios glossatos ; item iij decretales ; item duo libri in quibus sunt epistolæ Pauli ; item librum xij prophetar. ; item ystoriale *scolastica* (2) ; item Isidorus ; item I librum in quo est psalterium ; item Omel. bi. Gregor. ; item librum sermonum et omel. ; item I librum vocatum vita Patrum ; item librum vocatum dialogi bi. Gregorii ; item librum officiorum ; item I librum evangelistarum ; item I librum in quo sunt textus evangelii ; item duo missalia vetera.

Item unum turribulum argenti. Item dominicale (3). Item rnp^{or}. Item sanctorale (4). Item rnp^{on}sor. Item officia in quo cantatur. Item alia duo officia. Item I psalterium in quo dicuntur psalmi. Item unum breviarium catenatum (5). Item iij psalteria. Item duo epistolaria. Item iij collectar (6). Item Bibliam antiquam. Item I missale quem dedit dominus Raymundus La Chapolia, abbas.

Vestimentæ.— Item unum vestimentum album cum quatuor cortibals et cappâ processionali. Item I vestimentum vocatum de samys (7), cum iij cortibals. Item I vestimentum vocatum *ferram* (8), cum iij cortibalibus. Item xj cappas processionnal. tam bonas quam al.

Item I calicem in magno altare. Item x cappas pro dicendo missas, tam bonas quam al. Item iij cortibals antiquos de polprâ. Item novem albas. Item duo panni (9), de quibus redemit unum de P.

(1) *Griba* est une châsse. Ducange ne l'explique pas autrement et n'en donne aucune étymologie.

(2) Livre pour l'enseignement de l'histoire.

(3) *Dominicale* est le voile dont les femmes devaient se couvrir la tête pour recevoir la communion.

(4) *Sanctorale*, recueil de vies de saints.

(5) Des chaînes retenaient les livres sur leur pupitre dans la crainte des voleurs.

(6) *Collectoria*, livres contenant un recueil de *collectes*.

(7) De soie.

(8) *Ferram* ou *ferratum* ?

(9) *Panni* paraît désigner des tentures funèbres.

Boeri de Sarlato d. Petrus Texenderii de viij franchis pro uno obitu faciendo per ipsum, et dictus Petrus Boerii dedit totidam pro alio obitu faciendo per ipsum, quod pannum erat pro xvj franchis.

Item ij candelabra ferri. Item *ursol* metalli (1). Item sex libros antiquos, videlicet rnsor (2), officii. Item iij proserium pro faciendo processionem. Item 1 magnum proserium bonum. Item calendarium vel martyrologium.

Secuntur ea quæ sunt de capellâ bæ. Mariæ parrochialis.

Primò 1 calix argenti. Item 1 crux argenti, sunt corporal. Item 1 parvam tassam quam dedit B. Nadal pro bibendo parrochianis post receptionem corporis Christi (3), quod nota antè concil Constantin. Item iij vestim. minuta. Item viij nappas altæris.

Item 1 missale mixtum. Item 1 officiorum. Item 1 epistolarium. Item tres cruces pro deferendo ad mortuos. Item 1 missale antiquum. Item 1 *ursol* metalli.

De capellâ bi. Michaelis :

1 calix argenti. Item duo missales.

De capellâ bi. Martini :

1 Missale.

Sti Jacobi : 1 missale. Sti. Damasi, 1 missale.

Secuntur ea quæ inveni in Coli quando recepi possessionem abbatiæ: 1^o iij culcitræ, etc. ; iij capertoria lanæ ; 1 ollam magnam cupri.... iij cutellos stagni ; 1 tripier ; item ij pelves ; item pelium rotundum pro barbitonsore ; item 1 rostier quod est in Sto Amando ; item in Sto Amando, in cellario.... item iij vasa ad reparand.



QUELQUES MOTS

SUR L'ORIGINE ET LA NAISSANCE

DE CYRANO DE BERGERAC.

Lorsque, le premier en Périgord, nous avons essayé de démontrer que le fameux auteur du *Pédant joué* et du *Voyage dans la Lune* ne devait appartenir en rien à notre province

(1) *Ursol*, *urceolus*, burette.

(2) *Responsorium*.

(3) Tasse pour le vin bénit après la communion. (Note de l'abbé Lespine.)

méridionale, nous n'avons pu réussir à porter dans certains esprits une conviction pleine et entière (1). Sollicité par quelques personnes appartenant à notre Société historique et archéologique, désireuses d'avoir le plus de lumière possible sur cette intéressante question de l'origine étrangère pour nous de Cyrano de Bergerac, nous allons l'aborder de nouveau aujourd'hui, avec des preuves irrécusables à la main.

Tous les biographes considèrent Cyrano comme un auteur gascon : il est à leurs yeux la véritable expression du génie méridional. Il y a, en effet, dans la vivacité du caractère de cet écrivain, tel que nous l'ont fait connaître les contemporains, dans sa belle humeur, dans sa « burlesque audace, » dans sa fougue d'imagination, quelque chose qui semble dénoter une origine méridionale. Serait-ce une raison suffisante pour faire naître Cyrano au château de Bergerac, comme l'ont fait les frères Parfaict ? (2)

Depuis près de deux siècles nous jouissions donc en sécurité de la possession de cette vieille gloire de Cyrano de Bergerac : c'était comme une des figures les plus populaires de notre galerie de grands hommes périgourdiens (3); malgré la tristesse et les regrets que nous éprouvions aujourd'hui à nous en séparer, il faut bien enfin nous rendre à la vérité historique, Cyrano n'appartient plus au Périgord.

Il fallait nous attendre à une dépossession subite, depuis que des hommes sérieux et exacts avaient ouvert la porte aux conjectures, au sujet de la naissance de cet illustre écrivain.

C'est M. l'abbé Audierne qui s'est préoccupé le premier de la question de l'origine douteuse de Cyrano. Après des recherches infructueuses pour trouver des preuves établissant une origine périgourdine, notre éminent compatriote, dans ce livre désormais populaire où se trouve condensée avec art

(1) *Echo de la Dordogne*, des 3 décembre 1872 et 27 juin 1873.

(2) *Histoire du Théâtre-Français*, tome VII.

(3) Bergerac, sa prétendue ville natale, a donné son nom à un boulevard ; Périgueux, à l'une de ses rues. Enfin on se souvient des conférences faites en 1867 sur Cyrano de Bergerac par notre ancien maître, l'élégant traducteur de l'*Anthologie dramatique du théâtre grec*, M. Eugène Magne.

et précision la matière de plusieurs volumes (1), écrivait en 1851 :

« Le Périgord s'approprie Cyrano, parce qu'on le croit né à Bergerac, sur Dordogne. Mais nous devons avouer que nous n'avons trouvé dans cette ville aucun souvenir traditionnel en notre faveur. »

L'historien de notre province, M. Dessalles, suivant l'erreur commune, avait fait naître aussi Cyrano à Bergerac. Voici comment notre érudit compatriote, M. le comte A. de Larmandie, lui a répondu à ce sujet (2) :

« Je vois que M. Dessalles fait naître Cyrano à Bergerac, en l'année 1620. C'est possible. Oui, il a pu y naître accidentellement et en l'année précitée. Mais d'où était-il, d'où venait-il, quelle était cette famille ? Jusqu'ici personne ne l'a su. Il existe toutefois une vague tradition sur son compte qui a donné lieu à ces conjectures : — qu'il a été élevé, suivant les uns, en cette ville par un pasteur, et, suivant d'autres, à la campagne, chez un curé ; mais quels étaient ses parents ? En vérité, dans la contrée ils n'y sont guère plus connus que les parents du prophète Mahomet. Oh ! me répliquera-t-on à l'instant, que prouve ceci ? Depuis 1620 !... il y a déjà 245 ans. Mais, dirai-je à mon tour, croyez-vous qu'on ne puisse retrouver la trace de nos familles marquantes depuis cette époque ?... pas une, pas une seule, entendez-vous, que l'on ne retrouve, dont il n'y ait quelque trace ! et s'il était de condition obscure ou modeste, pourrait-on dire que sa famille n'eût reçu aucune illustration de ses services, de sa carrière militaire, ouvrages, réputation littéraire, comme aussi de son incontestable bravoure, de ses nombreuses et heureuses rencontres l'épée à la main ? de cette épée qu'il maniait encore mieux que la plume ? non. Tout ceci est inadmissible ; et il faut en conclure que ce n'était pas un enfant du pays, mais seulement

(1) *Périgord illustré*, page 119.

(2) *Périgord*, n° du 1^{er} juillet 1865 : *Examen de la notice de M. Dessalles sur la ville de Bergerac*, insérée aux feuillets de l'*Echo de la Dordogne* des 5, 6, 7 et 8 février 1865.

qu'il a dû y séjourner durant son enfance et y recevoir les premiers éléments de son éducation. »

La tradition ne saurait donc fournir en cette matière un fondement solide ; car, comme le fait également observer ce savant modeste, dont l'histoire littéraire du Périgord ne doit pas oublier les travaux et qui a laissé dans notre bibliothèque publique des traces si lumineuses, M. Léon Lapeyre (1), « si l'auteur du *Voyage dans la Lune* était né en Périgord, la ville de Bergerac en aurait conservé le souvenir ; sa famille y aurait laissé quelques traces, on l'y trouverait établie, elle aurait contracté des alliances dans la province, et son nom y serait resté. Rien de tout cela n'existe. »

Comme s'il s'était repenti d'en avoir trop dit et pour mettre son patriotisme à l'abri de tout soupçon, le regrettable M. Lapeyre ajoutait :

« En élevant quelques doutes sur le lieu de naissance de Cyrano, nous n'avons été guidé que par l'amour de la vérité. Nous n'avons pas la prétention d'avoir prouvé d'une manière certaine que cet écrivain n'appartenait pas au Périgord. Notre pays y perdrait une de ses célébrités. Nous avons voulu seulement provoquer des recherches sur cette question, dont sans doute on trouvera un jour la solution décisive. »

M. Jal, l'infatigable archiviste de la municipalité parisienne, dont l'histoire déplore encore la perte, s'est montré le premier curieux de rechercher des pièces authentiques qui pussent nous fournir des indications précises sur les parents de Savinien de Cyrano (dit de Bergerac), la date et le lieu de sa naissance. Après de bien longues recherches, il fut assez heureux pour découvrir dans les registres des paroisses de Paris des actes qui ont fait connaître Savinien, son grand-père, sa grand-mère, son père, sa mère, ses frères, une femme de sa famille qui, à n'en pas douter, est sa tante, enfin d'autres personnes de sa maison : sujet sur lequel les biographes avaient gardé le silence avant lui.

(1) Collection Léon Lapeyre, à la bibliothèque de Périgueux : *Notes manuscrites sur Cyrano-Bergerac*.

Il n'y avait plus dès lors le moindre doute possible sur l'origine et la naissance parisiennes de Savinien de Cyrano, que nous croyions originaire des bords de la Dordogne. Il est né à Paris d'un père parisien et d'un grand-père parisien.

Cette filiation purement parisienne était établie authentiquement par une série d'actes consignés dans les registres des paroisses de Paris. Ils ont péri au mois de mai 1871 dans les incendies allumés par les brigands de la Commune et qui ont consumé tout l'immense dépôt d'archives municipales placé à l'avenue Victoria. Heureusement l'intelligent M. Jal avait publié une grande quantité de pièces intéressantes dans cet inappréciable recueil qui immortalise désormais son nom (1). L'authenticité des pièces publiées par M. Jal est aussi inattaquable que celle du *Bulletin des Lois* ou du *Trésor des Chartes*. Il n'est pas un écrivain parisien qui n'ait sans cesse l'occasion de recourir à cette précieuse collection que la ville de Paris avait réunie et qui a maintenant disparu pour jamais.

Voici le résumé de la filiation de Cyrano, tant d'après les actes recueillis par M. Jal que d'après les documents des archives nationales et de la chancellerie; nous donnons ces dernières indications d'après les notes que nous en a fournies M. Auguste Vitu, qui nous annonce la prochaine publication d'un travail sur Cyrano-Bergerac, où la question de son origine et de sa naissance sera traitée de main de maître :

1^o Messire *Savinien de Cyrano*, conseiller et secrétaire du roi, maison et couronne de France, le 9 mars 1571 ; auditeur des comptes en 1573 (charge qui obligeait à la résidence à Paris). Non reçu et remplacé le 25 juin 1574 ; marié à Anne Le Maire, encore vivante à Paris et veuve en 1614. De ce mariage 5 enfants : *Abel*, sieur de Mauvières ; *Pierre* ; *Samuel* ; *Anne*, femme de Jacques Stoppart, trésorier des offrandes et aumônes du roi ; *Catherine*, prieure du couvent des Filles-de-la-Croix, rue de Charonne. *Tous les cinq nés à Paris.*

2^o Noble homme *Abel de Cyrano*, l'aîné de Savinien 1^{er}, écuyer, sieur de Mauvières, marié à Paris, paroisse Saint-Ger-

(1) *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire.*

vais, le 3 septembre 1612, avec damoiselle Espérance Béranger ou Bellanger. Ils étaient morts l'un et l'autre en 1649. Ils eurent sept enfants, *tous nés et baptisés à Paris* : Abel II, sieur de Mauvières (1), né vers 1613 ; Denis, baptisé le 13 mars 1614 ; Antoine, le 11 février 1616 ; Honoré, le 3 juillet 1617 ; deux filles : Marie, mariée, à Paris, à Jean de Serre, et Anne, mariée aussi à Paris, à Charles de Poussemolte.

Là s'arrête la liste des enfants d'Abel Cyrano de Mauvières baptisés à l'église de Saint-Eustache.

Dans cette liste ne figurait point un autre enfant qui portait le nom de *Savinien II*. Où le trouver ? à Bergerac, en Périgord, peut-être ? Les biographes étaient d'accord pour faire naître en 1620 ou vers 1620 au château de Bergerac notre Savinien. Dans cette incertitude, M. Jal écrivit au maire de Bergerac, le priant de faire chercher le baptistaire de Savinien Cyrano. M. de Biran-Lagrèze, maire, lui répondit, le 1^{er} février 1860, que les registres paroissiaux de Bergerac, déposés à l'hôtel-de-ville, ne remontaient pas au delà de 1656, le reste ayant disparu.

M. Jal pensa alors qu'il pouvait en être de Cyrano de Bergerac comme de Tourville, de la Bruyère, de Quinault et d'autres encore que l'on a vus nés à Paris, quand il est constant qu'ils sont nés à Tourville, à Dourdans, à Felletin ou ailleurs ; et il se remit à l'œuvre. Enfin, après de longues peines, il parvint à découvrir qu'Abel de Cyrano avait quitté le quartier de Saint-Eustache, qu'il habitait à Paris, pour celui de Saint-Sauveur, et qu'Espérance Bellanger était accouchée dans son nouveau logis d'un garçon, dont voici l'acte de baptême :

« Le sixième mars mil six cens dix neuf, Savinien, fils d'Abel de Cyrano, escuier, sieur de Mauvières, et de damoiselle Espérance Bellenger ; le parrain noble homme Antoine Fanny, conseil^{er} du Roy et auditeur en sa chambre des comptes, de cette paroisse ; la marraine damoiselle Marie Fédeau, femme de noble homme M^e Louis

(1) Cet Abel II continua la descendance. Marié le 1^{er} juillet 1649 à Marie Marcy, il en eut deux filles : Marie-Catherine, née le 7 septembre 1659 ; Catherine et Abel-Pierre.

Perrot, conseiller et secrétaire du Roy, maison et couronne de France, de la paroisse Saint Germ. l'Auxer. »

Ce fils d'Abel de Cyrano, à qui l'on ne donnait pas le nom d'Antoine, qui était celui de son parrain, parce qu'il avait un frère de ce nom né en 1616, mais que l'on nommait Savinien en mémoire de son grand-père, n'était autre que le Savinien Cyrano, né, selon les biographes, au château de Bergerac, en 1620 ou vers 1620.

« Voilà donc établis, conclut M. Jal (1), d'une manière définitive et en dehors de toute hypothèse plus ou moins hasardée, l'époque et le lieu de la naissance de l'écrivain que Boileau nomme Bergerac (2), en louant jusqu'à un certain point sa « burlesque audace », et qui lui-même, en 1654, signa la dédicace de ses ouvrages : « De Cyrano Bergerac, » bien qu'il ne fût point seigneur de Bergerac et que cette petite ville ne fût point un fief appartenant aux Cyrano, comme on le voit chez le père Anselme (3). Peut-être, ajoute M. Jal, Cyrano de Mauvières avait à Bergerac une propriété qui autorisa Savinien à prendre le nom de Bergerac pour se distinguer de ses parents. »

L'adjonction au nom patronymique du nom de la ville ou du lieu natal était, en effet, très-usitée alors dans les familles de petite noblesse, surtout en Languedoc et en Périgord ; ce nom d'emprunt, comme le fait remarquer l'un des derniers éditeurs de Cyrano (4), suppléait au nom de fief ou de seigneurie, qu'on n'avait pas à donner à un enfant, et il finissait souvent par devenir inséparable du nom de famille, s'il ne le remplaçait pas tout-à-fait.

Pour ce qui regarde Cyrano, la ville de Bergerac sur Dordogne est absolument étrangère à la question.

Le nom de Cyrano, comme la physionomie du poète, d'après

(1) *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire*, page 463.

(2) *Art poétique*, IV, v. 39.

(3) *Histoire généalogique*.

(4) *Œuvres de Cyrano de Bergerac*, publiées par le bibliophile Jacob ; *notice historique*, page 14.

ses portraits gravés, sont purement bretons. La seigneurie de Mauvières, que possédait le père du poète, est située en Bretagne (Ille-et-Vilaine, commune de la Mezière), et il existait dans les mêmes régions une seigneurie de Bergerac (1). Enfin ce nom de Bergerac était bien un nom de fief et non un surnom, puisqu'un autre Cyrano que Savinien l'a porté sous cette forme : *Pierre de Cyrano, sieur de Bergerac* (acte de mariage du 2 mars 1699). Nous savons qu'à cette date la ville de Bergerac en Périgord n'était pas une seigneurie et n'appartenait pas à Pierre de Cyrano (2).

En dernière analyse, Savinien de Cyrano, dit de Bergerac, naquit à Paris le 6 mars 1619 et non à Bergerac en 1620; il était fils d'Abel I^{er} de Cyrano; il mourut en 1655, probablement chez son frère Abel II, et fut inhumé dans l'église du couvent des Filles-de-la-Croix, rue de Charonne, faubourg Saint-Antoine (3).

L'auteur du *Pédant joué*, de la *Mort d'Agrippine*, du *Voyage dans les Empires de la Lune et du Soleil* est donc Parisien, né à quelques centaines de mètres de Poquelin Molière, fils d'un tapissier, le créateur de chefs-d'œuvre immortels.

Il est ainsi désormais impossible de contester la naissance et l'origine parisiennes des Cyrano du xvii^e siècle. L'incrédulité la plus obstinée doit baisser pavillon devant une vérité si péremptoirement établie. D'ailleurs, notre spirituel Périgord est assez riche, Dieu merci ! en illustrations de tout genre, anciennes ou modernes, pour renoncer sans trop de regrets à compter parmi ses enfants le fantasque écrivain du *Voyage dans la Lune*.

A. DUJARRIC DESCOMBES.

(1) G. de Genmillac, *Dictionnaire des fiefs*, v^o Bergerac.

(2) M. Auguste Vitu, dans le travail qu'il doit donner incessamment au public sur Cyrano de Bergerac, exposera plus en détail ces éléments de la question. Il est même sur une trace très-ancienne des Cyrano (au xiii^e siècle), et il a de nouvelles preuves de leur établissement parisien antérieurement aux dates déjà connues. (*Lettre, datée de Paris, le 14 août 1874.*)

(3) Piganiol de La Force, *Description de Paris*, tome IV; — Dulaure, *Histoire de Paris*, 1839, tome IV.

QUESTIONNAIRE ARCHÉOLOGIQUE.

La Société historique et archéologique du Périgord, désirant encourager les recherches archéologiques, a fait imprimer le Questionnaire suivant, destiné à servir de guide aux personnes étrangères à cette science ; elle le tient à la disposition de tous ceux qui en feront la demande au secrétariat général.

Les auteurs des recherches les plus importantes recevront des médailles d'encouragement, et leur nom sera cité dans les publications faites par la Société, à l'occasion de ces mêmes recherches :

MONUMENTS CELTIQUES, GAULOIS ET GALLO-ROMAINS.

DOLMENS, MENHIRS. — Existe-t-il dans la commune ou dans le canton des monuments en pierres brutes ou taillées dits *gaulois* ou *celtiques*, tels qu'*allées couvertes*, *dolmens*, *menhirs*, monuments qui, dans le Midi, prennent le nom de *Grotte-aux-Fées*, *Grotte-auloup*, *Peyre-Lebade*, *Peyre-Plantade*, *Peyre-Fitte*, *Peyre-Longue*, *Peyre-Brune*, *Peyroteou*, *Las Peyras*, etc. ? S'il n'en n'existe pas, se souvient-on qu'il en ait existé ?

Ces monuments sont-ils voisins de quelques sources ou fontaines ?

FONTAINES, LÉGENDES, TRADITIONS, SUPERSTITIONS. — Quelle est la forme et la disposition des anciennes *fontaines* publiques dans les villes et dans les campagnes ? Existe-t-il des fontaines et des sources qui donnent lieu à des cérémonies superstitieuses, et sur lesquelles il y ait des légendes ou des traditions, ou près desquelles on se rend en secret pour prier ou déposer des offrandes, ou en pèlerinages publics à certaines époques de l'année, et, par conséquent, dédiées à quelque saint ? Nommer et indiquer celles contre lesquelles il y a des niches à statues. Existe-t-il des sources jaillissantes sous les églises ou les cimetières ? Donnent-elles lieu à des cérémonies quelconques ?

La tradition indique-t-elle des lieux où sont enfouis des trésors gardés ou non par des dragons, des fées, ou autres êtres fantastiques ?

SOUTERRAINS, CAVERNES. — Connaît-on des *souterrains*, des *cavernes* ou *cluseaux* naturels ou façonnés, agrandis et disposés pour

l'habitation par la main de l'homme ? Y a-t-on découvert quelques objets anciens ? Donnent-ils lieu à quelque légende ?

ARMES DITES GAULOISES, CELTIQUES, PRÉHISTORIQUES. — Trouve-t-on des silex (pierres à fusil) ou autres pierres travaillées en forme de *flèches*, de *haches*, de *couteaux* ou de toutes autres formes ? Les instruments en forme de coin sont souvent appelés *pierres de foudre*. Les trouve-t-on réunis en nombre considérable dans le même lieu, et, dans ce cas, sont-ils généralement entiers ou cassés, ou bien s'en trouve-t-il qui paraissent seulement ébauchés, comme s'il y avait eu là un lieu de fabrication de ces sortes d'instruments ? En recueillir et les adresser à la Société.

TUMULUS OU TOMBELLES. — Existe-t-il des *tumulus* (éminences en terre rapportée, allongées ou arrondies) ? Les a-t-on fouillés ? Donnent-ils lieu à quelque tradition ? Ils portent ordinairement le nom de *Mothe*, *La Mothe*, *Las Mottas*, *Moutte*, *Pujols*, *Pujollets*, etc.

FORGES. — Existe-t-il des débris amoncelés de *scorie de fer*, de *laitier*, formant des mottes assez élevées ? Ce sont des emplacements d'anciennes *forges*, qui ordinairement n'ont pas eu de fourneaux bâtis ; l'exploitation se faisait à l'air libre.

VOIES ROMAINES. — Existe-t-il des *voies romaines* ? Donner en patois et en français les noms des lieux où elles passaient ; indiquer, si c'est possible, le mode de leur construction. A-t-on trouvé sur leur parcours des monuments quelconques, des *pierres milliaires avec inscriptions*, des *briques à rebords*, des *poteries*, des *médailles*, etc ? Ils portent quelquefois le nom de *Chomi-Boueyno*, *Chomi-Roumeou*, *Caousados*, *Cami ferrat*.

C'est souvent dans la construction des routes neuves, des chemins de fer, des canaux, des maisons, etc., qu'on trouve des traces de voies antiques.

RUINES ROMAINES. — Existe-t-il des ruines de monuments romains ? Les a-t-on fouillés ? Trouve-t-on dans leurs environs des *mosaïques*, des *pavages* en *briques* ou en *béton*, des *statues*, des *poteries*, des *médailles*, etc. ? L'habitation rurale portait le nom de *villa* et beaucoup de localités du Périgord, où se retrouvent des débris romains, ont retenu ce nom : *vilo Grouliero*, *vilo Dolivoux*, *vilo de Boulogno*, *villa de Meillé*, *Villatorès*, *Villomblard*.

CAMPS. — Existe-t-il des *camps* dits *romains* ou de *César*, de vastes enceintes entourées d'un rempart de terre et d'un fossé, ou des lignes de retranchements qui traversent une partie du territoire ?

Dans notre pays, on attribue souvent aux Anglais les travaux de ce genre.

AQUEDUCS. — Existe-t-il des *aqueducs* romains ? Quels sont leur direction, leur mode de construction, leur état de conservation et la source qui les alimentait ? Sont-ils sous terre ou supportés sur des arches ?

VILLAGES GAULOIS. — Connait-on, surtout dans les landes et dans les forêts, des assemblages irréguliers de cavités rondes ou des cavités dont la profondeur varie de 1 à 8 mètres, et la largeur de 3 à 20 mètres ? les plus grandes sont quelquefois réunies deux à deux, et une des deux cavités est plus petite que l'autre. Ces cavités prennent ordinairement le nom de *clotes* et de *croses*.

MONUMENTS DU MOYEN-AGE.

ÉGLISE. — L'église est-elle ancienne ou moderne ? Quels sont le patron et les autres saints qui y sont honorés. (Donner le nom de la commune et des saints en patois et en français.) Donner, autant que possible, les différents noms qu'a portés l'église depuis sa fondation. — Est-elle fortifiée, et comment ? En donner un plan, si c'est possible. — Ce plan est-il *en rotonde*, en forme de *croix latine* ou en forme de *croix grecque* ? — Quelle est son orientation ? — Le chœur est-il dans l'axe de la nef ou incliné au nord ou au sud ? — A-t-elle une seule nef ou des bas-côtés ? A-t-elle des chapelles, et quels sont les patrons de ces chapelles ?

Est-elle voûtée ? Les voûtes sont-elles anciennes ? Sont-elles en berceau, à nervures ou à coupole, ou ces voûtes existent-elles simultanément ; entre-t-il des poteries dans leur construction ? Si les voûtes sont modernes, sont-elles en pierre ou en plâtre ?

Existe-t-il d'anciennes charpentes au-dessus des voûtes, ou ces charpentes sont-elles apparentes dans les églises qui n'ont pas de voûtes ? — Les décrire.

Comment l'église est-elle pavée ? Existe-t-il des pavés émaillés, des pierres tombales, des tombeaux apparents ou des caveaux, soit dans l'église elle-même, soit dans les cimetières, soit dans les chapelles des châteaux ?

Quel est l'appareil des différentes parties de l'église ?

Les autels sont-ils anciens ? Ont-ils des sculptures, des inscriptions, des croix de consécration, des niches à reliques ? Leur rétable est-il remarquable à quelques égards ? — Ne signaler que les autels antérieurs au *xix^e* siècle.

L'église possède-t-elle des *châsses* ou des *reliquaires* anciens ? Sont-ils libres ou adhérents à la muraille ?

S'il y a d'anciennes stalles, les décrire. Signaler les tombeaux an-

ciens : 1^o ceux qui sont dans l'intérieur de l'église ; 2^o dans le cimetière, soit apparents, soit ceux qu'on a déterrés. Donner les inscriptions, s'il y en a, avec les formes des lettres, mais mieux encore en prendre une empreinte. Donner la description d'un tombeau ancien, quoiqu'il paraisse dénué d'intérêt.

Existe-t-il d'anciens *vitreaux* ? Les signaler et les décrire, quelles que soient leurs dimensions. — Signaler les anciens *fontes baptismaux*, les *boiseries sculptées*, les *piscines*, les *crédences*, les anciens *bénitiers*, soit isolés, soit appliqués contre les murs ; les *pierres des morts* (sortes de bancs de pierre où l'on dépose le cercueil, quand on l'apporte de loin, en attendant que le curé vienne faire la levée du corps). Ces bancs sont-ils loin ou près de l'église ? — N'existe-t-il pas devant la porte de l'église une table en pierre servant ou ayant servi à déposer des offrandes ? Signaler les anciennes *grilles en fer battu ou forgé*, les *meubles anciens*, les *tableaux*, les *statues*, les objets d'art et du culte, s'ils sont anciens, tels que *calices*, *patènes*, *croix*, *ciboires*, *custodes*, *navettes*, *moules ou fers à osties*, les décrire ou envoyer des osties (qui en proviennent), *encensoirs*, *chandeliers plats*, *ornements ecclésiastiques*, *crosses*, *bâtons de chantres*, *de pénitents*, *anciens tissus*, *sacs à reliques*, *missels à vignettes* ou vieux livres *liturgiques*, *lampes*, *lustres*. — L'église conserve-t-elle d'anciennes *peintures* ? — Le *clocher* est-il ancien ? Le décrire. Donner les inscriptions des cloches. Quels sont les ornements de la cloche ?

Existe-t-il des *cryptes* ou des églises souterraines ? A-t-on des traditions ou des légendes sur ces monuments ?

Les *peintures* de la porte et les *serrures* sont-elles anciennes ? Les *têtes de colonne*, les *meurtrières*, les décrire.

La *chaire* est-elle ancienne ou ornée de bonnes sculptures, le pied et l'*abat-voix* comment ?

CIMETIÈRES. — Connait-on des cimetières autres que celui dont on se sert actuellement ? Quelles sont les diverses formes des tombes qu'on y trouve ? Ces tombes sont-elles ornées de sculptures *professionnelles* (c'est-à-dire de la représentation des outils de la profession du mort, comme *tranchet* ou *forme* de cordonnier, *herminette* de charpentier, *soc* de laboureur, *fer à cheval* de maréchal, etc., etc.) ?

Quels sont les objets qu'on a trouvés dans les tombes ?

Ces cimetières n'ont-ils pas engendré chez le peuple des idées superstitieuses ? Donnent-ils lieu à quelque tradition ?

Étaient-ils près d'anciennes chapelles ? Sont-ils plantés d'arbres ? Quelles essences ? A qui les fruits ?

LANTERNES DES MORTS. — Existe-t-il dans le cimetière une *lanterne des morts* ou une *chapelle sépulcrale* ? Cette chapelle, or-

dinairement très-petite, n'est-elle pas ouverte de manière à permettre aux assistants d'entendre la messe en dehors d'elle ?

CROIX. — Existe-t-il des *croix* anciennes dans le cimetière ou dans les chemins ? En donner la description. — Existe-il quelques traditions sur ces *croix*, *croix* de procession, *croix* trouvées dans les cercueils ? les décrire.

MONASTÈRES, ERMITAGES, MALADRERIES, LÉPROSERIES, HOPITAUX. — Existe-t-il dans la commune ou dans le canton des *prieurés*, des *abbayes*, des *couvents*, des *monastères*, qui prennent souvent le nom de *Moutier*, *Lamonzie*, etc., etc. ; des *ermitages*, des *maladreries*, des *léproseries*, des *hospitaux*, debout, en ruine, ou dont on a conservé le souvenir ? — En donner le plan, si c'est possible ; le nom en patois et en français, ainsi que le nom du patron et des autres saints qui y furent honorés.

TEMPLIERS. — Existe-t-il des églises ou des chapelles qui aient appartenu aux *templiers*, aux *chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem* ou de *Malte* ? En donner le plan.

NOTRE-DAME. — Existe-t-il une chapelle, un oratoire dédié à *Notre-Dame*, et, dans ce cas, sous quel vocable ? Y fait-on ou y faisait-on des pèlerinages ? Que sait-on de la fondation ou de l'histoire de ces sanctuaires ?

CHATEAUX. — Existe-t-il dans la commune ou dans le canton de vieux *châteaux* ? Donner le nom en français et en patois ; en calquer le plan sur le cadastre avec leurs fossés et retranchements extérieurs ; y mettre l'échelle. Les châteaux les plus anciens sont souvent très-petits et portent quelquefois, ainsi que les *tumuli*, le nom de *Lamotte* et ceux de *la Tusque*, *le Tuco*, *le Tuquet*, *castel*, *castet*, *castera*, *redoute*, *camps*, *butte*, *tertre*. En faire une description sommaire. Indiquer leur assiette par rapport au terrain environnant.

Indiquer les lieux fortifiés, quand même ils n'auraient plus de nom.

Quand il reste des bâtisses, indiquer le nombre et la forme des *tours*, des *créneaux* et des *machicoulis saillants* et des autres moyens de défense. Signaler l'état de conservation de ces diverses parties de l'édifice. Signaler surtout le *donjon* et la place qu'il occupe. Y connaît-on des souterrains, des cachots, des fosses profondes qu'on croit avoir été des *oubliettes* ? Quelles sont les familles qui les ont habitées ?

TOURS. — Connaît-on des *tours isolées* ne se rattachant à aucun système de fortifications ? En donner une description sommaire.

MAISONS. — Existe-t-il des *maisons fortes*, des *manoirs*, des *fiefs*, des *logis* ? des maisons anciennes dans les villes, les bourgs, les campagnes ? des maisons fortes avec *tours* et *girouettes* ?

CHEMINÉES. — Voit-on dans les châteaux ou les maisons d'anciennes *cheminées* ruinées ou conservées ? En donner une description sommaire. De quelle forme sont les *tuyaux* au-dessus des toitures ?

GRANGES. — Connait-on d'anciennes *granges* près des abbayes ou des châteaux ?

VILLES, VILLAGES. — La ville, le bourg ou le village sont-ils entourés de murailles anciennes ? En calquer, si c'est possible, le plan sur le cadastre. Si c'est une ville, a-t-elle un hôtel-de-ville et des monuments anciens dignes d'intérêt ?

PORTES. — Existe-t-il encore des *portes fortifiées* s'ouvrant entre deux tours, ou passant sous une tour unique, ou simplement s'ouvrant dans un mur ; portent-elles des armoiries ou des inscriptions sculptées ?

HALLES. — Existe-t-il d'anciennes *halles* ? Y trouve-t-on, scellées dans le mur, les anciennes mesures de contenance en pierre qui servaient d'étalon municipal ? Quelle capacité ? Comparer.

ÉPIS. — Existe-t-il sur les toitures des châteaux ou des anciennes maisons des *épis* intéressants soit en plomb, soit en faïence ? des *crêtes*, des *girouettes* compliquées ?

MOULINS. — Existe-t-il de vieux *moulins* ? En donner le nom en français et en patois. Bien distinguer s'ils étaient ou non fortifiés. Ont-ils toujours servi à moudre du blé, ou bien à fouler des draps ou à faire de l'huile ?

CHEMINS. — Connait-on des *chemins* du moyen-âge ? Le nom en français et en patois des lieux qu'ils traversent. Quelles légendes attachées aux carrefours ?

PONTS. — Existe-t-il des vieux *ponts* sur les rivières ou les ruisseaux, soit ruinés, soit conservés ? Quelle est la courbure des arches, la forme des piles, la largeur du pallier, les garde-fous, les retraites, les chaussées ? Traversent-ils la rivière en ligne droite ? sont-ils fortifiés de tours ? Une croix ou un oratoire s'élève-t-il au milieu du pont ?

NAVIGATION. — Rechercher sur les rivières les anciens travaux pour faciliter la navigation, barrages, écluses, chemins, etc.

CHARPENTES. — Connait-on des *charpentes* curieuses dans les châteaux ou les maisons ?

BLASON. — Donner la description des *écussons armoriés*, ou du moins signaler ceux qui se trouvent dans les églises, les châteaux, les maisons, sur les cloches, les croix ; les dessiner, les estamper, si c'est possible.

INSCRIPTIONS. — Existe-t-il des *inscriptions* dans les églises, les chapelles, les châteaux ruinés ou conservés ; sur les tombeaux, les

pierres isolées, etc. ? Les relever. Pour relever une inscription qui est difficile à lire, on prend une feuille de papier fort légèrement collé, ou simplement du papier écolier commun ; on le mouille ; puis, pendant qu'il est humide, on l'applique sur l'inscription en le faisant pénétrer avec le pouce, ou une brosse douce, ou un linge, dans toutes les cavités de l'inscription ; l'opération faite, on le laisse sécher.

On estampe par détails une inscription de longue étendue.

On peut également appliquer du papier sec sur l'inscription, et frotter avec de la cire noire de cordonnier, et toutes les parties saillantes se teignent en noir.

NUMISMATIQUE. — A-t-on découvert dans la localité des monnaies, des médailles ? Sait-on ce qu'elles sont devenues ? Connait-on des sceaux, des enseignes de pèlerinage en plomb ?

MANUSCRITS. — Existe-t-il des manuscrits ou de vieux livres à vignettes, des livres de chant, dans les églises et les châteaux ? des écrits ignorés sur l'histoire du Périgord, de vieux documents, d'anciens titres ou registres, des chartes ?

COLLECTIONS. — Existe-t-il des collections d'antiquités ou de tableaux anciens ? Quels sont les objets précieux de ces collections ? Y trouve-t-on quelque portrait des Périgourdins célèbres ? des livrets intéressant l'histoire et les antiquités du Périgord ?

CONSERVATION. — Quels sont les objets d'arts ou d'antiquité, les monuments, etc., dont la conservation est menacée ?

HISTOIRE. — Faire autant que possible l'histoire des monuments de la commune, du canton ou de l'arrondissement.

CARTE. — Donner un *calque du plan d'ensemble de la commune pris sur le cadastre*, en indiquant seulement par des signes conventionnels les lieux où se trouvent les monuments anciens, quel que soit leur état de conservation, et quand même ils ne seraient pas indiqués sur le cadastre ; y mettre l'échelle.

PUITS. — Connait-on d'anciens *puits*, des margelles et des arceaux de fontaines ornés de sculptures, portant des écussons, ou qui méritent quelque citation ? Sont-ils cylindriques, carrés, communiquant avec les habitations voisines par des passages souterrains : où placés ? dans l'église ?

ENSEIGNES. — Existe-t-il sur les vieilles portes ou sur les angles des maisons d'anciennes *enseignes* ? Que représentent-elles ?

STATUES. — Existe-t-il sur les maisons d'anciennes *niches* renfermant des statues ? Quels sont les personnages qu'elles représentent ?

TAPISSERIES, MEUBLES, BIJOUX. — Existe-t-il, soit dans les édifices publics, soit dans les maisons particulières, des *tapisseries*,

des bijoux, des broderies, des dentelles, des meubles anciens, intéressants sous le rapport de l'art ou de l'histoire ?

BATAILLES. — S'est-il livré une *bataille* dans les environs ? en connaît-on l'emplacement ? épidémies, pestes ?

INDUSTRIE. — Quelles sont les *industries* établies dans le pays au moyen-âge ? Sont-elles encore en vigueur ou sont-elles éteintes, et depuis quelle époque ?

En résumé, les personnes qui s'intéressent aux recherches archéologiques et qui voudraient bien accéder à la demande de la Société historique et archéologique du Périgord, sont priées de signaler tout ce qu'il y a de remarquable dans les lieux qu'elles habitent ou qu'elles ont examinés, tels que monuments quelconques, grands ou petits (1); sculptures, gravures, peintures et inscriptions ; d'en donner la description, les dimensions, le dessin ou le spécimen obtenu comme il a été dit p. 11 ; d'en faire connaître les noms en français et en patois de la localité même où sont les monuments et ceux de ces mêmes localités, et de rapporter les légendes ou les traditions qui s'y rattachent ; enfin, d'envoyer des échantillons lorsque cela sera possible.



NOTES SUR L'ÉGLISE DE CARSAC, PRÈS SARLAT.

La façade de l'église de Carsac peut être attribuée au XII^e siècle; le porche, à cinq archivoltas et à claveaux réguliers, est soutenu par des colonnettes dont les chapiteaux sont à peu près détruits. Le pignon est divisé par une corniche dont les modillons ont presque tous disparu. Le temps m'a manqué pour étudier les autres parties extérieures. A l'intérieur, la nef, refaite au XVI^e siècle, porte sa date inscrite sur la

(1) Les archéologues entendent par *monument* tout édifice ou objet matériel qui peut servir de témoignage pour conserver la mémoire des faits, tels que constructions, statues, meubles, armes, vêtements, médailles, ornements, etc.

clef de voûte la plus rapprochée de l'entrée M.CCCCC.XLII. Les autres clefs sont ornées de médaillons à sujets, parmi lesquels on distingue les quatre évangélistes. Les nervures de la voûte retombent sur des consoles ornementées dans le goût de l'époque.

La partie ancienne se retrouve à l'arc par lequel on accède à l'inter-transept, et on reconnaît très-facilement la reprise de la reconstruction de la voûte de la nef. Les chapiteaux cubiques sont très-ornés d'entrelacs et de feuillages en palmettes. Le clocher central est porté par une coupole sur pendentif, et les murs qui servent de générateurs à cette coupole sont légèrement ogivaux. Le chœur affecte la forme arrondie en cul de four ; tout autour règne une série d'arcatures à plein-cintre, reposant sur des colonnettes accouplées dont les chapiteaux à ornementation végétale de fantaisie sont aussi chargés de personnages. Les larmiers sont décorés d'entrelacs, de nœuds-d'amour, de pommes de pin, de palmettes. Je retrouve sur mon album le dessin de deux écussons dont l'un était peint sur la muraille de la chapelle de l'absidiole du nord : d'argent, à la croix de gueules, timbré d'une couronne de marquis, avec une croix de Malte en sautoir. Le second faisait partie d'un vitrail qui a disparu : d'or, au cœur de gueules, l'écu surmonté d'un chef d'azur, au croissant d'argent entre deux besants d'or.

A. DE ROUMEJOUX,



L'ART DU PLACAGE ET DE L'ÉTAMAGE

CHEZ LES GAULOIS.

En conduisant les travaux du chemin de fer de Périgueux à Limoges, il y a quelques années, M. Godard fils trouva divers objets antiques qu'il donna au Musée départemental. Parmi eux, on distingue une moitié de plaque d'agrafe de ceinturon en bronze, de travail gallo-romain, portant en haut

relief un lion couché sur un bouclier de cette forme appelée *pelta* et que les artistes anciens attribuent aux Amazones. Ce sujet, quoique ingénieusement approprié à la suspension d'un instrument de combat, n'a rien de bien intéressant ; il n'en est pas de même de son exécution matérielle, qui offre un détail curieux ; le corps de l'animal est sillonné de zébrures, et la tête porte une incrustation faite avec un métal brillant comme de l'argent, qui paraît avoir été introduit dans les champlevures de bronze à l'aide du marteau.

Ce métal, malléable à froid, n'est donc pas de l'argent, il doit être un composé d'étain et de plomb : c'est le *plomb blanc* dont parle Pline (1), et qui servait à l'étamage gaulois. Les Bituriges en étaient les inventeurs, et c'est à Alise qu'on avait commencé à l'appliquer sur les ornements des chevaux et des harnais ; puis on s'en servit pour les voitures. Les ferrures et les cuivres de l'*essedà*, de la *vehicula*, de la *pettorita* en étaient recouverts ; nous possédons des miroirs ainsi préparés, mais Pline ne parle que de l'étamage.

Cette agrafe nous apprend qu'on employait le plomb blanc à la damasquinure, qui n'est pas, comme on le voit, un art moderne et spécialement oriental. Pline ajoute qu'après l'étamage au plomb blanc, vint l'emploi de l'argent et de l'or. On sait que, pour ce genre de travail, les Romains étaient passés maîtres, et leurs monnaies d'argent fausses en offrent de remarquables spécimens.

E. G.

BRACELET PROTECTEUR DE LA SANTÉ.

Sur un fragment de bracelet en bronze, de travail gallo-romain, faisant partie des collections du Musée, on lit le mot

(1) Liv. xxxiv, page 48.

suivant, *imprimé* avec des lettres gravées sur des poinçons mobiles :

IASON.

Ce nom est-il celui du possesseur de cet objet de parure ? Est-il une dédicace d'un donateur à un donataire ? Nous ne le pensons pas. Le nom de Jason est un prénom fort rarement pris par les Romains. On comprendrait dans ce cas son inscription sur un cachet ; mais sur un bracelet, à quoi bon ? Il s'agit évidemment d'un dieu mythologique de l'Olympe payen à qui on demande une intercession secourable ; il ne faut pas songer à Jason, quoique le disciple du médecin Chiron, le chef intrépide de l'expédition argonautique, le mari de Médée, bien qu'il représente l'héroïsme, la beauté et même le rajeunissement, s'il est vrai, comme le racontent Phérécides et Simonide, qu'il fût rajeuni par les mêmes moyens qu'avait employés pour son père Eson la savante fille d'Eétès et d'Hécate.

Jason a pu avoir des temples en Asie jusqu'au temps d'Alexandre-le-Grand, époque où ils furent renversés par Éphésion, qui ne voulut pas permettre qu'on invoquât désormais un dieu plus beau et plus valeureux que son maître ; mais chez les Romains Jason n'eut pas d'autels.

Il s'agit évidemment de Iaso ou Iason, la fille d'Esculape et d'Epionne, déesse de la maladie, sœur d'Hygiée, d'Églé et des fameux médecins si vantés par Homère, Podalyre et Machaon. *Iaso*, en grec veut dire guérison. Iaso était l'intermédiaire, ainsi qu'Hygiée sa sœur, dont l'image est si fréquente sur les monnaies romaines, entre les malades et leur père Esculape, dieu de la médecine. Les oculistes romains appliquaient sur les collyres qu'ils débitaient des formules mystérieuses, véritables amulettes appelant pour le salut de leurs malades l'intervention des Dieux. A leur exemple, l'invocation à Iaso empreinte sur ce bracelet était un vœu de santé et un appel de secours à la déesse de la guérison. Il est certain que ce préservatif médico-religieux a dû être porté autour de l'organe malade, ou qu'à la suite de la guérison obtenue il a dû être suspendu par reconnaissance,

comme ex-voto, dans le temple de la divinité tutélaire de la santé.

E. G.

VARIA.

La Société historique et archéologique du Périgord vient d'avoir la douleur de perdre un de ses membres, que d'intéressantes publications littéraires et archéologiques avaient honorablement fait connaître.

M. Charrière (Jean-Baptiste-Front-Auguste) était né à Périgueux le 25 octobre 1799. Après d'excellentes études de droit faites à la Faculté de Paris, il revint dans sa ville natale exercer la profession d'avocat. Il s'y fit une réputation bien justifiée par son savoir, par le soin qu'il apportait à l'étude des moindres causes, et la conviction profonde qui échauffait son éloquence ; ce fut, toujours, un avocat de bonne foi. Pendant treize ans, il fit partie du conseil de discipline de l'ordre.

Nommé juge de paix du canton de Périgueux le 9 juillet 1850, ancien membre du conseil municipal, ancien chef du cabinet du Préfet de la Dordogne, membre du conseil administratif des hospices, administrateur du collège, membre du comité d'instruction publique, président du conseil d'arrondissement depuis 1847, il vit couronner sa carrière administrative et judiciaire le 12 août 1853, par le titre de chevalier de la Légion-d'Honneur.

Ses principaux écrits sont :

1^o *Promenade d'amis au château de Montaigne et à l'abbaye de Vauclaire*, septembre 1838 ;

2^o *Cloître de Cadouin*, octobre 1839 ;

3^o *Combat des Trente-Neuf, chronique du Périgord* ;

4^o *La bataille de Vergt en 1562.*

E. G.

M. l'abbé Carrier, curé de Saint-Amand-de-Coly, nous transmet le document historique suivant :

Le vingt du mois d'octobre an mil cinq cent quatre vingt cinq, les troupes de gens de guerre ont passé en ce pays, et au présent lieu

de S^t Amand s'est logé ung nommé Monsieur de Chavaignac avec sa compagnie. De quoy adverti, Monsieur du présent lieu aurait comandé au recteur de S^t Amand de avoir et tenir dans l'abaye et fort dud. S^t Amand des hommes pour la garde dud. fort, suyvant lequel comandement led. recteur a retiré dans led. fort ceulx qui s'ansuyvent, savoir :

Guilhen Gontier, dict Palanque, soldat ;

Jehan de Bort ;

Bernard Brézégères, fils de Courtauld ;

Bernard del Peuch ;

Ung autre nommé le Magiste ;

Frère Guilhen Bonimon, religieulz ;

Frère Estienne Thonest ;

Mataly Chantaloube ;

Rebic, dud. S^t Amand ;

Lou Ritourot ;

Petict Lay, dud. S^t Amand ;

Nadou de Mazardel ;

Lou Faure ;

Estans quatorze en nombre. Lesquelz sus nommés ont demeuré dans lad. abaye et fort dud. S^t Amand, depuis led. jour de mardy jusques au sammedy après heure de vespres, qui sont cinq jours, pendant lequel temps led. seigneur de Chavaignac a demeuré avec sa compagnie logé dans led. lieu ; et le recteur a fourny et frayé dans led. fort la despanse qui y a esté faite par les susnommés durant led. temps, et y a esté despandu ce que s'ansuict :

Savoir du pain cuict, tourtes..... à douze sols la tourte, revenant à la somme de **IIII^f x^s i^d**.

Plus en pain blanc **xxv^s**.

Plus en vin, deulz charges (1) à quarante six sols la charge, qui monte **IIII^f XII^s**.

Plus ung quartier de bouvereau, que cousta **xix^s**.

Plus en cher de pourceau et ung chouchon, trois poulailles, et en lart ou épyces ou sel, **XLVIII^s**.

Dont Monsieur a promis au recteur de le rambourser de partye de lad. despanse.

Lad. despanse monte **XIIII^f**, qui est pour chescung desd. sus nommés **xx^s**, revenant pour chescung **IIII^s**. par jour. Desquels sus nommés il y en avoit cinq pour la garde de leurs personnes et biens.

(1) La charge contient 132 litres. C'est encore la mesure usitée aujourd'hui à S^t Amand de Coly et dans les environs.

Parquoy les neuf doivent payer leur despance, et quand aux cinq, led. recteur s'en remet à la discrétion de mond. seigneur.

(1) Fault calculler à quoy peult revenir la despance desd. cinq hommes à raison de xx^s. par homme, qui ferait justement lesd. xiii^s, desquelles pour la part de Monsieur faudra payer le tiers qui est iiii^s xii^s. iiii^d. qⁱ lui faudra bailler, à la charge de ne fere plus telles despances.

Faict à Larche, le xxi novembre 1585.

(Fonds de Gaignières.)

NOTES ET EXTRAITS DES REGISTRES DE L'HOTEL DE VILLE DE PÉRIGUEUX,

PAR L'ABBÉ LESPINE.

1476. — En aquest an, los Mairé et cossols, en la voluntat et conseil de tota la villa, bailleren à far et massonar la *Tour de Mataguerra*, laqual se laissavo tombar. Et lodit an, 29 Mai, lo Mairé pouset la première peyra de ladita Tour.

1504. — Lous Seignours Mairé et coussolz foserent far lo *Barbacano de Tailhafer*, loqualo ero vieillo per lor. Conté dou cens liuras. Et aquel métis an, foserent pavar lous chomis de lo *Barbacano* jusqu'aux frairès prédicadors.

1519. — On acheta *un clau* et pred fermé de murailles, situé au dessous de la Cité, *près l'église St-Gervais*, pour la somme de sept vingt et dix livres. Lequel clau par le conseil fut ordonné être dédié perpétuellement en icelui être fait certain nombre de petites maisons, pour retirer les pauvres et autres, qui pour le tems avenir se trouveroient en ladite ville et cité frappés de peste, pour plus aisément être pourvus de remèdes, etc.

1569. — Le 1^{er} août, la cloche du consulat fut montée. Ledit jour, visitames le lieu, où l'on vouloit commencer la palissade et bastion du moulin de l'abreuvoir, autrement de St-Front, et fut fait procès. Comme par évidence apparoissoit qu'au haut de la tour, qui étoit crénelée, y avoit les armes de la ville, à laquelle icelle appartenoit ; et parce qu'il la falloit abaisser, le tible de la couverture fut porté en la maison commune, la pierre convertie à l'œu-

(1) Note d'une autre écriture.

vre de la palissade, les armoiries remises au plus haut de ce qui restoit entier, nonobstant l'insistance de Dame de Ferrieres, Dame de La Forest.

1573. — En mars, on commença à faire sonner l'horloge qui étoit dans ladite ville et maison commune du consulat ; ce qui dura bien peu de tems.

1575. — Les huguenots mirent le feu à une belle maison du sr de La Douze, qui étoit en la Cité, au dessous de l'église cathédrale, en haine de l'avis qu'il avoit donné aux habitants la nuit précédente de la surprise de la ville.

1577. — A la reprise des armes, l'église de la Cité fut sappée, le clocher abbatu, les murailles de l'église des cordeliers et les cloîtres et maisons mises par terre, le couvent des Jacobins rasé jusqu'aux fondements, la maison épiscopale découverte et dépouillée de tout le bois qui étoit dedans, *et une grande et ancienne tour*, bâtie joignant ladite église cathédrale, démolie, etc.

1584. — 25 mai, défense de prendre les quartiers et pierres des ruines des églises, que les huguenots avoient démoli, pendant la détention de la ville.

Idem. — Le 24 juin, fut fait le contrat de l'union de l'hôpital de St-Silain, avec celui de Brunet. Le 25 août 1585, la ville acheta l'hôpital de St-Silain, 400 fr. pour faire les Boucheries.

1584. — On fit curer les fossés qu'avoit engorgé la fontaine de *St-Frontays*, pour la remettre, et de fait aussi on travailla à la curer, et ouvrir les bacs, qui sont au-devant, etc.

1584. — (Les Maire et consul) après visiterent la ville, les murailles, les fossés et la cité, et ordonnerent de réparer les ruines ; et visitant aussi *les grotes* de la Cité, firent inhibition à ceux qui ont des jardins y aboutissans, dicelles ruines, ains les tenir en bon état, pour la conservation de l'antiquité.

1586. — Le duc de Mayenne... fut voir les Antiquités et Tour de la Vésonne, qui sont es environs de la cité, ensemble (18 janvier)... la ruine des églises que les huguenots avoient fait, et le *fit épier* à son secrétaire, et en fit faire mémoire en notre présence.

1581. — L'église de St-Front..... étoit découverte partout, de sorte qu'en peu d'années les voutes abreuvées des eaux pluviales fussent tombées par terre ; c'est pourquoi lad^e église fut promptement couverte..... et parce que le chœur étoit anciennement à main droite, entre les deux piliers plus proche de l'horloge, et le grand autel avoit été posé vis a vis, entre les deux autres piliers qui sont à l'opposite, la grande nef entre deux, qui séparoit le chœur dudit grand autel, dont ses ecclésiastiques récévoient plusieurs incommodités, à cause de la grande distance qui étoit entre

deux, occupée par ceux qui étoient en lad^e Eglise ; par quoi il fut avisé de faire autel, et de le bâtir à l'entrée de la chapelle des Vicaires de St-Antoine, laquelle étoit séparée de ladite Eglise par une grande et épaisse muraille (cette muraille n'y avoit pas toujours été), qui seroit abattue, et au lieu d'icelle, on délibéra de faire une voûte, qui rendroit le lieu ouvert, et feroit qu'il n'y auroit chose qui empêchât la vue dudit grand autel, et ceux qui seroient dans le chœur, et lieu, auquel étoit ledit chœur ancien, un peu plus élevé que le passage de lad^e nef de l'église seroit aplani à l'égal du bas de la nef, etc... Entre les ruines, en fut faite une signalée du tabernacle où étoit gardé le chef de St-Front, et plusieurs autres Stes-Reliques, lequel étoit édifié en rond, couvert d'une voûte faite en pyramide, mais tout le dehors étoit entaillé de figures, de personnes de l'antiquité, et de monstres de bêtes sauvages de diverses figures ; de sorte qu'il n'y avoit pierre qui ne fut enrichie de quelque taille belle et bien tirée, et plus recommandable pour la façon fort antique, enrichie de pierres, de vitres (de verres) de diverses couleurs, et de lames de cuivre dorées et émaillées, et tout le circuit environné de barres de fer, sur lesquelles ceux qui se mettoient à genoux pour prier Dieu, se reposoient. Au lieu de ce tabernacle, appelé le sépulcre de St-Front, on en a fait un autre au milieu du chœur, lequel toutefois est grossier et sans ouvrage. Etc.

Il y avoit dans ladite église (de St-Front) plusieurs sépulcres de chevaliers, cardinaux et évêques, élevés en pierre, et de très excellens ouvrages qui furent rompus, de sorte que l'on n'y en voit aucune marque ni apparence. Les tapisseries fort riches et d'antiquité mémorable furent volées, ainsi que les vaisseaux sacrés d'or et d'argent, ... livres couverts d'argent ; avec images de la passion, et de la S^{te}-Trinité, car n'en laisserent un seul, ni les 4 croix grandes et riches.



Les livres registres municipaux de l'hôtel-de-ville de Périgueux étoient, autrefois, au nombre de cinq, savoir :

1^o Le *Livre Noir* commence en 1371 et finit en 1449 ;

2^o Le *Livre Jaune* commence au 19 novembre 1466 et finit en 1541 ;

3^o Le *Gros Livre Noir*, qui est perdu, commençait en 1541 et finissait en 1618.

4^o Le *Livre Vert* commence en 1618 et finit en 1716 ;

5^o Le *Livre Rouge* commence en 1686 et finit en 1750.

La cour des Aydes fut établie à Périgueux, par édit de Henri II, du 26 octobre 1552, Pour ce faire la ville avança dix mille écus aux conditions que si le roi révoquait l'édit les dix mille écus seraient rendus. La confirmation de cet *établissement* du mois de mars 1553 porte : *Créons et érigeons une cour souveraine des Aydes pour les trois généralités d'Agen, Ryons et Poitiers en cour, corps et collège souverain, à l'instar de la cour de nos Aydes établie à Paris, de laquelle et de toute autre les éclypsons et séparons et icelle établissons en nostre ville de Périgueux assise au milieu des dictes trois généralités, laquelle cour des Aydes nous voulons estre nommée nostre COUR DES AYDES GUYENNE, AUVERGNE ET POICTIERS ESTABLIE A PÉRIGUEUX.* (1)

En 1554, le roi remboursa à la communauté de Périgueux les trente mille livres avancées, mais la cour ne resta dans cette ville que jusqu'en 1560 ; elle fut transférée à Bordeaux et unie à la chambre des requestes.

Parmi les officiers-magistrats qui composaient la cour des Aydes de Périgueux siégeait :

Pierre Eyquem seigneur de Montaigne, père de Michel de Montaigne. Le célèbre écrivain succéda à son père en 1555. Il suivit la cour à Bordeaux, où il trouva Estienne de la Boétie, le plus jeune des conseillers, qui fut pour lui un ami et un frère. E. G.

(1) Conférence des édits et ordonnances, par Etienne Girard, p. 964.

Deux Planches lithographiées accompagnent cette Livraison. La 1^{re} est une vue pittoresque de l'église de Merlande ; la 2^e représente le plan, la coupe longitudinale et une vue perspective de l'angle nord de cette église.

Vu :

Le Secrétaire-Général,

EUGÈNE MASSOUBRE.

SÉANCES MENSUELLES

DE LA

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD.

Séance du jeudi 4^{or} octobre 1874.

Présidence de M. le docteur GALY.

La séance est ouverte à midi et demi.

Sont présents : MM. Galy, Alfred de Froidefond, Joseph Crozals-Raynard, Alexis Lapeyre, le docteur Paul Rey, H. Mourié, Bleynie, Henri Lacombe, A. Naboulet, Maurice, Jacques Crozals, Alfred Magne, J. Mandin, E. Bouille, G. Fraisse, l'abbé Masson, Eugène Massoubre.

Le procès-verbal de la séance du 4 septembre est lu et adopté.

Il est procédé au dépouillement de la correspondance par M. le secrétaire général.

Notre collègue M. CH. DURAND envoie de Bergerac le dessin d'un objet en bois sculpté trouvé dans les caves du château d'Issigeac. Tourné dans un seul bloc de chêne de 12 centimètres, il se compose de trois cylindres superposés, de hauteurs et de diamètres différents; celui du milieu tient réunis les deux cylindres inférieur et supérieur, et les sépare par un intervalle de 18 millimètres. Au-dessous du cylindre inférieur est gravée en creux une couronne royale surmontée d'une fleur de lis. Sur les parements des cylindres intérieur et extérieur sont sculptés des enroulements composés de feuilles de vigne, de raisins et de fleurs.

M. GALY croit que cet objet n'est autre chose qu'un moule à pâtisserie.

M. Elie MASSENAT, membre correspondant, transmet de Brive une charte de Guillaume de La Tour, archidiacre de Périgueux, portant la date du quatrième jour des kalendes de juin de l'an du Seigneur mil trois cent soixante-sept. Le sceau en cire noire, de forme vésiculaire, appendu par doubles liens, est intact. Sous un dé ogival trilobé, l'archidiacre de Saint-Front Guillaume de La Tour, debout, tenant le livre des Evangiles. Pour légende : *Sigillum Guillelmi de Turre, archidiaconi petragoricensis*. M. Elie Massenat le croit rare, et dit qu'il ne se trouve pas dans la collection de Drouët-d'Arcq. La charte, importante surtout au point de vue matériel, est parfaitement exécutée, bien écrite, mais traite de faits n'ayant aucune valeur historique. L'archidiacre doit être parent de Guillaume de La Tour, évêque de Châlons en 1236.

M. Camille CHABANEAU informe la Société qu'il a copié à Paris, dans les manuscrits de la Bibliothèque nationale, les pièces d'Arnaut de Mareuil et de Bertrand de Born qui n'ont pas encore été publiées. Il les enverra pour être insérées dans le *Bulletin*, en attendant qu'il soit en mesure de donner l'édition complète de tout ce qui reste de nos troubadours périgourdins.

M. le baron DE VERNEILH, de retour d'une excursion dans la commune de Lisle, écrit pour signaler la curieuse église de cette localité et son château, où se trouve un intéressant tuyau de cheminée du xiv^e siècle. L'intérieur de l'église, avec son chœur roman et sa nef du xiii^e siècle, où on a creusé en quelque sorte de jolies chapelles du xvi^e siècle, constitue une de nos plus belles églises de campagne. Une autre curiosité à laquelle on n'a pas prêté assez d'attention, c'est l'habitude qu'on a de faire en Périgord des machicoulis d'un profil ancien, jusqu'au milieu du xvii^e siècle. M. le baron de Verneilh en a vu au château de La Martinie qui sont contemporains de Louis XIV et paraissent être de la fin du xv^e siècle. Les constructeurs trouvaient ce genre de couronnement des pavillons et des tours plus joli et plus noble qu'un entablement, et ils continuaient à en faire usage, bien que la mode en eût disparu ailleurs depuis longtemps.

Il est donné lecture d'une lettre de M. le ministre de l'ins-

truction publique, remerciant la Société historique et archéologique du Périgord de l'envoi de son Bulletin, et lui annonçant qu'il sera mis sous les yeux de la section d'archéologie du comité des travaux historiques.

La Société, se conformant à une décision prise dans sa séance du 6 août, s'inscrit pour la somme de 50 francs sur la liste de souscription ouverte pour l'érection d'une statue de bronze à M. de Caumont dans la ville de Bayeux. Cette somme sera adressée à M. de Cougny, directeur de la Société française d'archéologie.

Dans une précédente séance, la Société avait reçu de M. Philippe de Bosredon une liste des abbés qui ont gouverné les monastères et prieurés du Périgord, relevée par lui d'après la collection déposée à la Bibliothèque nationale. M. Philippe de Bosredon émettait le vœu qu'avant d'être livrée à l'impression, cette nomenclature fût contrôlée par l'analyse critique des documents qui l'accompagnent dans le recueil de la Bibliothèque. La Société confia à notre collègue M. Clédât, élève de l'Ecole des Chartes, la mission de faire ce contrôle.

M. CLÉDAT informe aujourd'hui la Société qu'après examen, il est d'avis que la liste soit publiée telle qu'elle est, sauf à insérer plus tard des rectifications s'il y a lieu. L'analyse des documents qui accompagnent tous ces noms dans les volumes de la collection du Périgord à la Bibliothèque nationale entraînerait forcément, dit-il, un travail complet sur toutes les abbayes du Périgord ; ce travail ne peut évidemment pas se faire du jour au lendemain. Il croit donc qu'il y a lieu de publier d'abord les listes, qui peuvent être fort utiles, et pour lesquelles du reste l'autorité de Lespine offre une garantie provisoire fort suffisante.

M. Joseph CROZALS-RAYNARD et M. MANDIN, délégués de la Société au Congrès scientifique de France tenu à Rodez en septembre dernier, rendent compte de leur mission, qu'ils ont accomplie avec un zèle digne d'éloges. M. Crozals-Raynard donne lecture d'un rapport très-remarquable, dont la Société vote l'insertion dans la prochaine livraison du *Bulletin*. M. Mandin fait un rapport verbal dont l'insertion au *Bulletin* est également ordonnée.

M. GALY est informé par M. E. Doumerc qu'il a découvert, au château de Thenon, deux pierres, d'un mètre carré chacune, sur lesquelles sont tracés des caractères complètement inconnus aux personnes instruites de Thenon. Le château est très-ancien ; il a été vendu récemment à une communauté religieuse qui doit y fonder un établissement. M. Naboulet est chargé d'en constater l'importance et de faire un rapport à ce sujet.

Sur la proposition du bureau, M. ALEXANDRE DE BOSREDON, *, ancien député, membre du Conseil général de la Dordogne, est admis comme membre titulaire de la Société. (Parrains, MM. Philippe de Bosredon et Eugène Massoubre.)

M. LE PRÉSIDENT présente à la Société deux objets antiques provenant du cabinet de M. de Mourcin. Le premier est une croix pectorale d'absolution avec sa formule entière ; elle a été trouvée à Saint-Front et était dans le cercueil d'un professeur de théologie de l'abbaye, le frère Estienne. Le second est un dyptique, daté de 1286, composé de quatre miniatures, monument précieux de l'art de peindre dans le Midi de la France à la fin du XIII^e siècle. M. le Président fournira un travail spécial pour le *Bulletin*.

M. Alfred MAGNE annonce qu'il possède une quarantaine de lettres autographes se rapportant aux guerres de la Fronde en Périgord ; il en cite notamment une écrite par le cardinal Mazarin à M. de Foleville après l'échec de Montanceix ; elle lui fait savoir que le roi a appris avec regret ce désastre, mais que Sa Majesté espère bien qu'il s'en relèvera. M. Alfred Magne met ces lettres à la disposition de la Société, qui les accepte avec reconnaissance. Elles fourniront des éléments précieux au travail de notre collègue, M. Émile Garès, qui s'occupe activement d'écrire l'histoire de la Fronde en Périgord.

Dans sa précédente réunion, la Société a voté l'impression, à 600 exemplaires, de deux questionnaires archéologiques dont elle avait préalablement arrêté les termes. Ces deux questionnaires sont aujourd'hui imprimés. Il avait été d'abord décidé qu'un exemplaire de chacun d'eux serait envoyé, dans les communes les plus importantes du département, à M. le maire, à M. le curé et à M. l'instituteur. Conformément à

ce vote, la Société dit qu'un premier envoi sera fait, auxdites adresses, dans les quarante-sept chefs-lieux de canton, sauf à compléter successivement par de nouveaux envois l'expédition des questionnaires, jusqu'à ce que toutes les communes en aient été pourvues.

M. MANDIN demande à présenter une observation relative à l'heure des séances. Il rappelle que la désignation de l'heure de midi et demi, proposée dans le principe pour faciliter l'assiduité de nos collègues des arrondissements qui désirent repartir par les trains du soir, n'a pas donné le résultat attendu ; elle a, de plus, l'inconvénient d'éloigner les membres habitant le chef-lieu, retenus par leurs affaires à ce moment de la journée. Dans la pensée de M. Mandin, il y aurait lieu de fixer désormais à sept heures et demie du soir la tenue de nos séances mensuelles.

M. LE PRÉSIDENT fait observer que cette heure a été demandée par les membres qui n'habitent pas Périgueux et qu'il faut encore courtoisement leur continuer pendant quelque temps la faculté d'en prouver l'opportunité.

Une discussion s'engage sur cette proposition. La Société ajourne toute détermination à ce sujet jusqu'à la prochaine séance.

M. BLEYNIE fait hommage à la Société d'un exemplaire du *Livre Caumont*, quatrains moraux du commencement du xv^e siècle, par M. le docteur Galy, et d'un exemplaire de la *Vie de saint Astier, religieux, anachorète, confesseur*, par le Père Anthonin Aubertin.

La séance est levée à trois heures.

Le Secrétaire-Général, EUGÈNE MASSOURIE.



Séance du jeudi 4 novembre 1874.

Présidence de M. le docteur GALY.

La séance est ouverte à midi et demi.

Sont présents : MM. le docteur Galy, Alfred de Froidefond, Villepelet, Lapeyre, Bussière, l'abbé d'Alesme de Meycourbi,

Alfred Magne, de Roumejoux, du Mas-Paysac, Laroche, Dujarric-Descombes, le chanoine René Bernaret, J. Mandin, de Brachet de Lamense, le marquis A. de Saint-Astier, Bleyrie, le chanoine Labat, l'abbé Granger, le comte de Larmandie, Ch. Durand, H. Mourié, Naboulet, Ivan de Valbrune, Charles de Larmandie, E. Riboulet, le vicomte de Lestrade de Conti, Audoynaud, Ribette, Eugène Massoubre.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Le dépouillement de la correspondance est fait par le secrétaire général. Il est d'abord donné lecture d'une lettre de M. de Cougny, directeur de la Société française d'archéologie, accusant réception de l'envoi d'une somme de 50 francs, que la Société historique et archéologique du Périgord lui a fait parvenir pour contribuer à l'érection du monument de M. de Caumont.

Une communication transmise d'Eymet par notre confrère M. de Cardenal informe la Société qu'il a fait une ample moisson de renseignements pour le questionnaire archéologique du Périgord. Il a recueilli des notes sur deux ou trois monuments de l'époque mégalithique ou de la période gallo-romaine, et il cite, outre le dolmen d'Eylas, déjà décrit par M. Dombrowski, une allée couverte, de forme ovale, dans laquelle il a ramassé des ossements humains, et une habitation troglodytique, souterrain-refuge ou *cluzeau*, pour employer l'expression en usage dans le pays. Cela seul, dit-il en terminant sa communication, suffirait à prouver que nos premiers ancêtres ont habité le canton d'Eymet.

M. l'abbé D'ALESME DE MEYCOURBI présente, d'après la relation du *Livre vert*, un récit des événements qui, en 1653, eurent pour résultat la reprise de Périgueux sur les troupes de la Fronde, par les habitants de cette ville, que commandait le sieur Bodin. Cet exposé est plein d'intérêt; mais il est la reproduction littérale de l'*Extrait* qui figure à la page 557 du *Recueil de titres et autres pièces justificatives, employés dans le Mémoire sur la constitution politique de la ville et cité de Périgueux, servant à établir les droits de sa seigneurie; Paris 1775*; il ne peut donc figurer au *Bulletin*.

M. Charles DE LARMANDIE signale à ce sujet un fait peu

connu. Il dit qu'en commémoration de sa délivrance par Bodin, la ville de Périgueux fit peindre sur toile un tableau rappelant ce glorieux événement. Le tableau existe encore ; il est en la possession d'un des descendants de Bodin, M. de Saint-Laurent, demeurant à Beautiran-sur-Garonne. M. Ch. de Larmandie désirerait que la Société fit reproduire cette toile par la photographie ; il se charge des démarches à faire auprès du dépositaire. — La proposition est adoptée.

M. l'abbé D'ALESME DE MEYCOURBI offre à la Société, qui accepte avec reconnaissance, un trait gaulois trouvé à Saint-Géry, une monnaie de Charles IX et une clef en cuivre rapportée du siège de Sébastopol.

M. l'abbé CARRIER transmet de Saint-Amand-Coly un document tiré des archives de l'abbaye de ce nom : c'est un jugement rendu en 1214, par le doyen de Souillac, entre l'abbé de Saint-Amand et MM. de Salignac. Ce document sera inséré au *Bulletin*.

Notre confrère M. l'abbé CHEYSSAC, curé de Monsac, transmet à la Société une note au sujet des tombeaux circulaires récemment mis à jour dans cette commune. Il y est dit que les fouilles accomplies pour l'élargissement d'une voie reliant Monsac à Beaumont, et qui portait autrefois le nom de *chemin de la Reine-Blanche*, ont amené la découverte de sépultures divisées en deux séries. Ces tombes, creusées dans un calcaire assez peu résistant, étaient au nombre de sept ; une seule isolée, les six autres formant deux groupes de trois de mêmes dimensions. Etablis à 1 m. 50 cent. environ au-dessous de la surface actuelle du sol, creusés circulairement, d'un diamètre de 1 mètre, d'une profondeur de 1 mètre, d'une ouverture supérieure d'environ 35 à 40 centimètres, cinq de ces tombeaux, trois d'une série et deux de l'autre, sans aucune communication entre eux, présentaient les mêmes dimensions et se trouvaient dans une ligne d'arc dirigée de l'est à l'ouest. Le dernier de la seconde série, par sa position au nord, offrait une déviation dans la ligne déjà indiquée.

En fouillant les quatre ou cinq premiers, les ouvriers de la route ont trouvé successivement et dans l'ordre suivant les

objets ci-après indiqués : jusqu'à environ 40 centimètres de profondeur, la terre végétale ; au-dessous, dans chaque tombe, sept ou huit gros moëllons ayant plus ou moins subi l'action du feu ; plus bas, une terre noirâtre, très-divisée, renfermant pêle-mêle de nombreux fragments de poteries atteintes par le feu, des charbons en assez grande quantité, des fusaïoles au nombre d'une quinzaine, et des ossements humains calcinés. Enfin la partie inférieure des tombeaux était recouverte d'une couche de mortier de terre glaise.

Dans un des tombeaux, M. l'abbé Cheyssac a trouvé un morceau de fer informe et dévoré par la rouille, et dans un autre un fragment de belle lance en silex bien caractérisée. Depuis peu, un huitième tombeau a été découvert à quelque distance des sept premiers, toujours néanmoins dans le terrain du même jardin qui a servi à l'élargissement de la route, ce qui permettrait de croire à l'existence d'un cimetière dont les fouilles ne seraient pas sans intérêt pour l'histoire de l'art. Rien de particulier pour cette dernière sépulture. Comme les autres, elle renfermait des pierres, des poteries brisées, du charbon et des ossements calcinés. On peut voir aujourd'hui deux de ces tombeaux à demi-conservés par une section verticale et dont l'aspect peut provoquer une étude intéressante de ces anciens monuments.

M. le chanoine RENÉ BERNARET offre à la Société, pour la prochaine livraison du *Bulletin*, un travail sur l'organisation des deux diocèses du Périgord et ses limites exactes. Il désirerait qu'un de ses confrères fit la même étude sur l'organisation de la juridiction civile et ses limites. Les gens studieux trouveraient dans ces documents des guides pour d'intéressants et utiles travaux.

Cette double proposition est adoptée, et la Société confie à M. Villepelet, qui accepte, l'étude demandée sur la juridiction civile du Périgord.

Dans sa précédente séance, la Société avait chargé M. Naboulet d'étudier l'inscription signalée par M. Doumerc dans la commune de Thenon. M. Naboulet dit qu'il a écrit pour obtenir une empreinte ; il l'attend encore.

M. le PRÉSIDENT annonce que le Conseil général de la Dor-

dogne a bien voulu accorder à la Société historique et archéologique du Périgord, « à titre d'encouragement et comme un témoignage de l'intérêt que le Conseil porte à ses travaux, » une subvention de 300 francs. Ce vote a été émis sur la proposition collective de dix membres du Conseil général dont les noms suivent : MM. Philippe de Bosredon, Alfred Magne, Oswald Taillefer, Raynaud, Sorbier, Achille Simon, Maréchal, le marquis de Malet, Alexandre de Bosredon, Chastenet-Ducastin, que nous avons l'honneur de compter parmi nos confrères.

M. GALY ajoute que la sollicitude du Conseil général pour les études historiques et archéologiques ne s'est pas bornée à cet acte de libéralité. Il expose qu'ayant appris, dans le courant du mois de juillet dernier, que le cabinet d'antiquités de feu M. de Mourcin allait être vendu aux enchères, il sollicite, en sa qualité de directeur du Musée, auprès de l'administration préfectorale et de la Commission départementale, l'autorisation d'acquérir pour le département les objets qui dans cette précieuse collection auraient un intérêt particulier pour le Périgord. A ce moment, aucun fonds n'étant disponible, il ne fut pas possible d'adopter cette demande; mais M. Galy n'en devint pas moins acquéreur pour son propre compte, le jour de la vente, moyennant 1,215 francs, d'environ trois mille objets intéressants à divers titres. En présence de cette situation, le Conseil général s'est empressé de voter la somme précitée pour le paiement de la collection acquise, qui deviendra la propriété du Musée départemental et des Archives de la Dordogne.

La Société accueille avec une vive satisfaction cette double communication et décide que l'expression de sa reconnaissance envers le Conseil général sera mentionnée au procès-verbal de ce jour.

M. DE ROUMEJOUX dépose sur le bureau un estampage de l'inscription qui figure au-dessus d'une des portes de Domme, celle du sud-ouest, dite porte du château du Roi. Cette épreuve ne donne qu'une partie de l'inscription.

La Société demande qu'une meilleure épreuve soit obtenue; un moulage serait préférable.

M. le PRÉSIDENT à reçu de M. Hoareau de la Source, d'Eymet, membre du Conseil général, une plaque en cuivre laiton, qui a été trouvée servant de porte de fourneau ou de poêle sur laquelle est gravée une inscription du xvi^e siècle, consécration d'une fondation pieuse en l'honneur de la Sainte-Vierge.

..... *La VIERGE tient de son FILZ VNE SECONDE VIE, DV FILZ QVI L'A REÇEVE de sa MERE ET DV ST-ESPRIT QVI L'A DISPOSÉE en sa vis ITTE ET ASSISTÉE EN TOVTE SA VIE MAIS PARTICVLIÈREMENT EN L'OEV-VRE ADORABLE DE L'INCARNATION. EN L'HONNEVR DE CESTE MESME VIERGE QVI a tous JOVRS ESTE SANS TACHE ET SANS DEFFAVT ET PAR-faitEMENT VNIE A DIEV. EN MEMOIRE ET EN ACTION de GRACE DE TOVS LES MIRACLES DE SAINCTETE QVI se SONT FAITS EN ELLE D'VN MOMENTA L'AVTRE, TOVS IOVRS PLVS GRANDS, SANS QVE CE TORRENT DE vertus ET CE PROGRES CONTINVEL DE SAINCTETE aye esté TANT SOIT PEV ARRESTÉ, EMPECHÉ NY RETARDÉ LA IOYE DE n'avoir JAMAIS TROVVE d'emPECHE^{mt} EN ELLE, sans aucun TORT DE RETARDEMENT, AVSSY, EN L'ACCOMPLISSE^{mt} DE TOVTES SES VOLONTÉS, EN LA TERRE ET AV CIEL. APRES AVOIR REÇEV TOVS IOVRS GRACES PAR SON MOIEN ET N'AYANT D'AVTRE VOYE PLVS Digne POVR LES RECOGNOISTRE ET LVY RENDRE QVELQVE HONNEVR, IE FONDE.*

Le reste manque, ayant été coupé pour donner à la porte les dimensions exactes. Le sort de cette inscription rappelle celui que subit la plaque tumulaire d'une reine de France ; enlevée en 1793 de son tombeau à Saint-Denis, elle fut retrouvée dans une auberge des environs de Paris, passée à l'état de casserole.

M BussiÈRE, qui, au nom de la Société, est allé à Condat, près Brantôme, pour examiner et fouiller des tombeaux de pierre depuis longtemps signalés à l'attention des archéologues, rend compte du résultat de son exploration. Ses investigations sommaires ne lui permettent pas, dit-il, d'émettre une opinion ; arrêter une conclusion hâtive serait imprudent et contraire aux règles de la saine critique historique. Il espère que la Société comprendra la nécessité de continuer des recherches si intéressantes, recherches qu'elle ne peut mener à bonne fin qu'avec une certaine mise de fonds et surtout avec le concours et l'assistance de ses membres les plus éclairés.

Accompagné du maire de Condat, du curé, de l'instituteur et de MM. Rey et Martin, et aidé de cinq ouvriers, M. Bussière s'est d'abord transporté au bourg de Condat, à la naissance de la colline que domine l'église, sur le bord de la route nouvellement construite, à 500 mètres environ des premières habitations. En saillie sur l'accotement de la route, apparaissent béants et cassés par le milieu des cercueils en pierre, provenant du calcaire tendre et de couleur blanche qu'on trouve aux environs de Brantôme et dont les carrières de Chancelade offrent le type le plus connu en Périgord. On remarque du reste à quelques pas de là une carrière depuis longtemps inexploitée. Ces cercueils sont recouverts d'une dalle plate grossièrement taillée : ils sont orientés. A trois mètres, on voit émerger du fossé même de la route les couvercles d'autres cercueils. Ces couvercles, cette fois, sont taillés à arête aiguë ; quelques-uns, du côté de la tête, se terminent en biseau. Ces tombeaux, dont M. Bussière a fait d'abord déblayer l'intérieur, sont tellement pressés que la pioche des ouvriers avait peine à passer dans l'interstice qui les sépare ; ils sont même disposés par étage. M. Bussière dit qu'il lui est impossible d'évaluer le nombre des sépultures accumulées à cette place, la terre ne laissant à l'entour rien soupçonner de ce qu'elle recouvre. Mais les explorateurs ont acquis l'assurance que ce gisement de tombeaux de pierre se prolonge sur une très-vaste étendue.

Chose remarquable, ces tombeaux n'ont pas la même orientation que les tombeaux à couvercle plat, leurs voisins, que M. Bussière a signalés au début. Ils sont dirigés sur le nord et regardent l'église de Condat. Ils mesurent à l'intérieur deux mètres et quelques centimètres ; ils ont sur les flancs dix à douze centimètres d'épaisseur ; les hachures du marteau qui les a taillés sont très-prononcées. Pour soulever le couvercle, il a fallu cinq hommes robustes. L'intérieur des tombeaux qu'a fait fouiller M. Bussière était resté à l'abri de tout contact ; seulement l'eau de pluie s'y était visiblement infiltrée. Les deux qui ont été ouverts à cet endroit contenaient chacun un squelette, dans l'attitude régulière du mort soigneusement enseveli. Sous une légère pression des

doigts, les ossements se sont pulvérisés comme de la terre desséchée. Les recherches les plus minutieuses n'ont pu aboutir à la découverte d'aucun objet.

De là, et en regrettant de ne pouvoir prolonger leurs investigations sur ce point, les explorateurs se sont dirigés sur le bourg de Condat. Les murailles qui bordent les chemins leur ont paru presque entièrement construites avec les débris de tombeaux de pierre : bien plus, on voit, sur les murs des habitations, ces débris se confondre avec les moellons. Sur les places, dans les cours, dans les étables, partout le pied se heurte contre ces cercueils, utilisés au besoin comme égouts, auges ou baquets.

Au-dessus du bourg de Condat, sur le penchant d'une colline qui domine l'église, les explorateurs se sont rendus sur un vaste champ qu'on leur a signalé comme contenant également des tombeaux de pierre. Ils ont fait donner au hasard quelques coups de pioche, et, à une profondeur de cinquante centimètres environ, ils ont bientôt découvert de nombreux tombeaux. Près du chemin, ces tombeaux ont tous été dépouillés de leur couvercle. Mais à une certaine distance, et à une profondeur un peu plus grande, on a trouvé des cercueils intacts, non moins pressés et entassés que ceux fouillés au début et paraissant s'étendre sur une immense superficie. Les pieds des tombeaux explorés en ce lieu sont dirigés vers l'orient et en même temps dans le sens de l'église. Malgré les recherches, on n'a pu découvrir à l'intérieur que des squelettes, non moins friables que les premiers.

Il faut noter une particularité dont on comprendra toute l'importance. Cette vaste nécropole, dont à première vue on ne soupçonnerait pas la présence, et sur laquelle le laboureur pousse paisiblement sa charrue, est traversée par un chemin très-ancien à coup sûr et qui mène de Condat à Brantôme. M. Bussière a acquis la certitude que ce chemin creux recouvre de nombreux tombeaux : aussi bien, un certain nombre de cercueils font saillie sous la haie qui le borde. Il n'est pas contestable que cet antique chemin soit postérieur au cimetière.

M. Bussière espère que la Société continuera des fouilles qui,

laissées dans l'état, ne donneraient que des résultats vagues et incertains. Il est d'un intérêt peut-être du premier ordre de faire parler ces pierres et de leur arracher, à force d'investigations, le secret de leur date. Quelques habitants ont recueilli certains objets dans ces tombeaux : avec des fouilles patientes et méthodiques, il est impossible qu'on n'aboutisse pas à des découvertes décisives.

A la suite de cette communication, la Société décide que des fouilles seront entreprises à ses frais sur le champ de sépulture de Condat. Elle vote à cet effet un premier crédit de 50 francs, et désigne une commission de cinq membres qui se rendra sur les lieux pour lui faire un rapport. Cette commission, à laquelle devront s'adjoindre le président et le secrétaire général, sera composée de MM. Bussière, René Bernaret, de Laugardière, Lavy et Bleynie.

M. Alexis LAPEYRE offre à la Société l'*Essai sur le mécanisme des Langues*, par M. de Mourcin.

M. H. MOURIÉ, son livre sur la *Guyane française*.

M. le docteur MOREAUD, un exemplaire de son Rapport présenté au Conseil général dans la session d'octobre 1874 par la commission d'enquête sur l'extinction de la mendicité.

Il est également déposé sur le bureau deux volumes des *Mémoires de l'Académie nationale des sciences, arts et belles-lettres de Caen* (années 1872 et 1874).

M. J. MANDIN, l'un des délégués de la Société au congrès scientifique de Rodez, lit son rapport, dans lequel il s'est attaché particulièrement à faire la description des principaux monuments de la capitale du Quercy. Ce rapport sera inséré au *Bulletin*.

M. l'abbé GRANGER communique à la Société divers objets trouvés dans les démolitions de l'église de Château-l'Evêque ; ce sont un anneau en bronze, un dé du ^{xviii} siècle, un denier de Guillaume de Bordeaux, du ^{xiii} siècle.

M. Ivan de VALBRUNE communique une obole de la domination anglaise des Plantagenets.

M. GALY, un bracelet avec cadenas en bronze, provenant du cabinet de M. de Mourcin, et qu'il décrira dans le *Bulletin*.

M. Alfred DE FROIDEFOND remet à M. le président un tra-

vail sur les armoiries de Périgueux, destiné à la prochaine livraison du *Bulletin*.

M. DUJARRIC-DESCOMBES appelle l'attention de la Société sur l'une des églises les plus remarquables non-seulement de l'arrondissement de Ribérac, mais encore de tout le département. Il veut parler de l'église byzantine du Grand-Brassac, la dernière en date de nos églises périgourdines à série de coupoles. Le regretté Félix de Verneilh, frère du vice-président de la Société, dans son livre de l'*Architecture byzantine en France*, a assigné un rang honorable à l'église de Brassac parmi nos monuments du Périgord.

Il a été question de classer cette église paroissiale parmi les monuments historiques. Elle mérite à plus d'un titre cet honneur. Plusieurs fentes ou crevasses, dont l'une très-large survenue derrière le sanctuaire, en s'agrandissant chaque jour, compromettent la solidité de cet édifice, bâti en belles pierres de taille et dont l'intérieur produit un si bel effet par la pureté de ses lignes.

Les ressources de la commune de Brassac ne peuvent suffire pour entreprendre la réparation totale de cette église, dont l'état malheureux est bien fait pour inspirer de sérieuses inquiétudes, non-seulement aux habitants de la commune, mais encore aux amis de l'art et de l'archéologie. Il serait à désirer que la Société archéologique s'occupât de ce monument du ^{xiii}^e siècle. Si l'extérieur de l'église de Brassac ne répond pas à la beauté de son intérieur, il faut cependant signaler l'une de ses portes latérales, surmontée d'une sculpture unique dans son genre. Nulle part, dans tout le Périgord, dit M. de Verneilh, on ne rencontre rien de pareil.

Voici comment le savant archéologue décrit cette splendide décoration : « A l'extérieur, l'église de Brassac n'aurait rien de remarquable que sa hauteur, si la libéralité de quelque curé ou de quelque seigneur ne l'avait pas pourvue, après coup, d'une magnifique décoration sculptée. Au-dessus de la porte latérale du nord, qui est très-simple et sans autre ornement qu'une bordure de pointes de diamants, on a engagé dans le mur sept fortes consoles ; puis on a soutenu par ce moyen une archivolté appliquée, qui est en plein cintre, tan-

dis que celle de la porte inférieure est en ogive romane. Enfin dans le tympan et sur l'extrados de cet arc, très-richement sculpté lui-même, on a logé force statues. Comme elles sont protégées par un auvent de pierre, aussi hardi qu'original, elles sont admirablement conservées et gardent jusqu'aux vives couleurs dont elles furent enluminées selon l'usage. On reconnaît aisément le Christ assis bénissant, avec de petits anges qui voltigent autour de son nimbe croisé ; à droite, la Vierge agenouillée ; à gauche, saint Jean ; aux deux côtés, saint Pierre et saint Paul, patrons de la paroisse de Brassac. Dans le tympan se trouvent une autre sainte Vierge assise et probablement des donateurs ; à l'intrados et sur l'archivolte de l'arc sont de nombreux bas-reliefs. Cette sculpture date de 1300 à peu près ; elle est si exceptionnellement belle, qu'il faut l'attribuer à quelque artiste de passage venu sans doute du nord de la France. »

L'état de cette décoration sculptée laisse, comme le reste de l'édifice, beaucoup à désirer ; elle est loin aujourd'hui d'être aussi bien conservée qu'au moment où M. de Verneilh l'a examinée. Dans quelques années elle aura peut-être disparu pour toujours. M. Dujarric-Descombes émet le vœu que la Société envoie à Brassac un photographe chargé de reproduire cette admirable sculpture, afin que le *Bulletin* puisse en donner la gravure et en conserver le souvenir. En tous points, d'ailleurs, l'église de Brassac doit être l'objet d'une sérieuse étude.

La Société, se conformant aux vues de M. Dujarric, décide qu'elle enverra un photographe pour reproduire les sculptures signalées et les publier dans son *Bulletin*.

La séance est levée à trois heures et demie.

Le Secrétaire-Général, EUGÈNE MASSOURN.



LISTE DES ABBÉS

QUI ONT GOUVERNÉ LES ANCIENNES ABBAYES DE LA PROVINCE
DU PÉRIGORD.

(D'après des notes relevées sur les documents conservés à la Bibliothèque nationale, département des manuscrits, fonds *Périgord*, volumes xxxiii-xxxviii).

§ I^{er} — Diocèse de Périgueux.

I. — ABBÉS D'AUBETERRE (1).

1. Pierre, abbé en 1154 (*Gallia christiana*).
2. Guillaume, vers 1186 ou 1188 (*G. chr.*).
3. Itier de Celle, mort en 1198. (Recueil des lettres d'Innocent III.)
4. Aimeric de Longa ; 1229 (*G. chr.*).
5. Itier ; 1247, 1249 (*G. chr.*).
6. Guillaume de Vigier ; 1287, 1289.
7. Richard Neveu, vers 1295 ; nommé à l'évêché de Béziers en 1305 ; mort en 1309, peut-être le même que le suivant.
8. N..... ; désigné dans une lettre de Benoît XI, 1304.
9. Gérard d'Itier, dépossédé en 1305 par Clément V.
10. Arnaud de Beauville (*de Bovisvilla*) ; 1306 (Archives du Vatican).
11. Hélié de La Tude ; 1308 (*ibid.*). — (?)
12. Hélié de La Faye ; 1308 (*ibid.*).
13. Etienne de Neveu ; 1331.
14. Pierre de Baily ; mort en 1338.
15. Arnaud de Monsat ; nommé en 1348 ; mort peu après.
16. Guillaume Chalbaud ; nommé en 1348.
17. Hélié de Lascoutz ; mort en 1361.

(1) Voir sur l'abbaye d'Aubeterre (*ecclesia sancti Salvatoris Albaterrentis*) le fonds *Périgord*, t. xxxiii, f^{os} 5-48, et le *Gallia christiana*, t. II, col. 148.

18. Arnaud-Hélie de Livairie (ou Linairie), nommé en 1361.
19. Jean de la Place (Plateâ), licencié ès-lois ; 1482.
20. Robert de Pompadour ; 1500 (*G. chr.*).
21. Raimond de Vavres (de Vaverâ) ; 1518 (*Dutems, le Clergé de France, ou Tableau historique et chronologique des archevêques, évêques, abbés et abbesses du royaume*, Paris, 1774-5.)
22. Guy Bouchard, évêque de Périgueux.
23. Jean de Gironde, pourvu en 1558, mort en 1566 (Arch. du Vatican).
24. Raimond de Gironde, pourvu en 1566 (*ibid*).
25. François de Chabans.
26. René de Chabans.
27. Joseph de Lavergne, grand-vicaire de Périgueux, nommé en 1702 (*Dutems, Clergé de France*).
28. Annet Souc de Plancher, nommé en 1744, ensuite abbé de Saint-Astier.
29. Jean-Baptiste Bardon de Segonzac, chanoine et comte de Brioude, vicaire-général de Périgueux, nommé en 1753 (*Dutems, Clergé de France*) ; mort en 1778.
30. N..... Desport, nommé en 1778, dernier abbé. (*Almanach royal*.)

II. — PRIEURS DU COUVENT DES FRÈRES-PRÊCHEURS
DE BERGERAC. (1).

1. Guillaume de Saint-Astier, 1264.
2. Hélie d'Aubusson, 1266.
3. Jean de Pelagruie, 1268.
4. Bertrand de Clermont, 1271.
5. Raymond de Caubos, 1272.
— Hélie d'Aubusson, pour la deuxième fois, 1276.
6. Gérard Brémond, 1278.
7. Bernard de Barsalone, 1280.
— Bertrand de Clermont, pour la deuxième fois, 1283.
8. Pierre de Molcéon, 1284.
9. Ermengaud Leulier, 1285.
— Bertrand de Clermont, pour la troisième fois, 1285.
10. Gérard de Prévôt, 1292.
11. Pierre de Bernard, 1294.
12. Bernard d'André, 1295.

(1) Voir le fonds *Férigord*, t. xxxiii, f^o 51-64.

13. Guy Hélié, 1301.
14. Raymond de Lestrangle, 1304.
15. Gaston de Sarlat, 1306.
16. Arnaud Hélié, 1308.
17. Guillaume de Barrac, 1309.
18. Pierre de Bernard, 1311.
19. Bertrand de Foucauld, 1312.
20. Aimeric de Miramont, 1313.
21. Pierre de Puymaurin, 1315.
22. Guillaume de Valvergne (*de Valvernio*), 1316.
23. Arnaud de Vigier, 1318.
 - Pierre de Puymaurin, pour la seconde fois, 1320.
 - Aimeric de Miramont, pour la seconde fois, 1321.
24. Gérard Dupont, 1323.
 - Guillaume de Valvergne, pour la seconde fois, 1324.
25. Adhémar d'Arnaud, 1326.
 - Aimeric de Miramont, pour la troisième fois, 1327.
26. Paul d'Alanhan, 1329.
 - Arnaud de Vigier, pour la seconde fois, 1330.
27. Dauphin de Biron, 1332.

III. — PRIEURS DE SAINT-MARTIN DE BERGERAC (1).

1. N. ..., 1124.
2. Aimeric.
3. N....., 1177.
4. Adhémar ; 1235.
5. Pierre de Saint-Michel ; 1276.
6. Guillaume Robert ; 1292, 1305.
7. N....., 1322.
8. Bertrand de Flaueagues ; 1339.
9. Audouin de Montbérulphe.
10. Gérard, cardinal ; 1372.
11. Bertrand de Molcéon ; 1374.
12. Pons de Sères ; 1383.
13. Hélié de Plessac ; 1392.
14. Guillaume, archevêque de Bordeaux ; 1398.
15. Géraud Thuset ; 1400.

(1) Prieuré fondé vers 1080 par Hélié Prévôt (*Prepositi*), de Bergerac ; est soumis dès lors à l'abbaye de Saint-Florent de Saumur, en Anjou. — Voir le fonds *Périgord*, t. **xxxiii**, p. 115.

16. Pierre Dupont ; 1420.
 17. Gantonet de Losse ; 1430
 18. Mathieu Brunet ; 1442, 1457.
 19. Hélié de Mothe ; 1461, 1475.
 20. Guillaume d'Aitz ; 1481, 1511.
 21. Bernard d'Aitz ; 1511, 1526.
 22. Jean de Montberon ; 1528, 1529.
 23. Jean de Monestiers, nommé en 1552 à l'évêché de Bayonne.
 24. Jean de Messancourt, évêque de Valence ; 1553.
 25. Jean de Montluc, évêque de Valence, prieur commendataire en 1560.
 26. N..... ; embrassa la réforme vers 1560.
 27. Gabriel de Clermont de Piles ; 1571.
 28. Arnaud du Bosc, confidentiaire ; 1587, 1595.
 29. Jean de Roulhas, confidentiaire ; 1596, 1597.
 30. Charles de Lavaur ; 1598.
 31. Jean Grancy ; 1597 (?), 1600.
 32. Jean Thibault ; 1600.
 33. Jean Charazac ; 1605.
 34. Jacques de Montagne ; 1612.
 35. Martial Dufau ; 1619, 1663.
 36. Jean Dufau ; 1664, 1705.
- Union du prieuré au grand séminaire de Périgueux.

IV. — ABBÉS DE BOSCHAUD (1).

1. Jean I^{er} de Calencio, premier abbé, avant 1120.
2. Arnaud I^{er} ; vers 1200.
3. Aymerie ; 1208.
4. N... ; fut un des prélats du Périgord qui écrivirent au roi Louis VIII, en 1223 (*Trésor des Chartes*).
5. Arnaud II ; en 1241 (archives de Pau).
6. Guillaume ; après 1243,
7. N... ; reçut une lettre du pape Jean XXII, en 1335, qui en relate une de Clément V, de 1307 (arch. du Vatican).
8. Bertrand ; 1330 (*G. chr.*)
9. Jean II ; 1343 (arch. du Vatican).
10. Jean III de Peytors ; 1455, 1472 (*G. chr.*)
11. Gabriel Gentil, abbé commendataire ; 1480 ; 1514.

(1) Voir, sur l'abbaye de Boschaud (*abbatia Beatae Mariae de Boscocavo*) le fonds Périgord, t. xxxiii, fol. 148, et le *Chroniqueur du Périgord*, t. iv, p. 9.

12. François I^{er} Audonus, dit de La Ferrière, abbé commendataire.
13. Jourdain Peytours, élu en 1517.
14. Pierre Bouneau, élu en 1523, abbé régulier en 1525-1530.
15. François II de Belair ; 1534-1539.
16. François de Belcier ; se démit en 1571 (est peut-être le même que le précédent).
17. Jean Rigondie, abbé commendataire, nommé le 25 juin 1570.
18. Armand de La Marthonie, abbé commendataire ; 1624-1627.
19. Charles de La Marthonie, abbé commendataire, seigneur de Puyguilhem ; 1633.
20. Charles d'Aydie de Bernardières ; 1653.
21. N. de Flexelles ; 1679.
22. N. de Chabenat de Bonneuil ; 1680.
23. Gobert Jaschiet ; nommé en 1680, se démit en 1705, mort en 1710.
24. Joseph de Médidier ; nommé en 1705.
25. N. de Pons ; 1729-1769.
26. N. d'Escayrac ; 1779.
27. N. de Lacombe ; 1788.

V. — ABBÉS DE BRANTÔME (1).

1. Saint Antive, ou Antibe, ou Antime, époque inconnue (*G. chr.*).
2. Martin, du temps de Bernard I, comte de Périgord, vers 940 (*ibid.*).
3. Alduin, vivant vers 990 ; devint évêque de Limoges (*ibid.*).
4. Grimoard, frère d'Isilon, évêque de Saintes, devint évêque d'Angoulême, vivait vers l'an 1000 (*ibid.*).
5. Bernard I, nommé dans une charte de l'an 1034 (*ibid.*).
6. Amblard ; 1060 ou 1062. (*ibid.*).
7. Guillaume I ; 1076, 1080 (*ibid.*).
8. Aumarus, vers 1124 (*ibid.*) ; peut-être Aimarus ou Ademarus.
9. Raimond, témoin, en 1142, d'une charte de Geoffroi, évêque de Périgueux, en faveur de l'abbaye de Cluny.
10. Guillaume II ; 1149 (*G. chr.*)
11. Odon, vers 1180 (*ibid.*).
12. Guillaume III ; 1190 (*ibid.*).
13. Bernard II ; 1217, 1226 (*ibid.*).

(1) Voir sur l'abbaye de Brantôme (*abbatia S. Sicarii et S. Petri Brantosmensis sive Brantolmiensis*) le fonds Périgord, t. xxxiii. f^o 179-266, et le *Gallia chr.*, t. II, col. 1490.

14. Guillaume IV ; 1236, 1244 (Cartulaire de Saint-Cybar).
15. Nicolas ; 1248 (Bibl. nat., mss. Gaignières), 1258, 1270 (*G. chr.*).
16. Pierre I, mort en 1274.
17. Bernard III de Maumont ; 1280 ; déposé par Raimond, évêque de Périgueux, pour avoir refusé de reconnaître la juridiction de ce prélat sur son monastère ; les religieux élèvent à sa place Hélié de Fayolle ; le pape Nicolas IV désigna, pour connaître de cette affaire, Guillaume, évêque d'Angoulême, qui engagea l'évêque de Périgueux à se désister de ses prétentions, et rétablit Bernard, dont il est encore fait mention en 1307 (*G. chr.*).
18. Hugues de Milhet, chapelain du pape ; 1309, 1311 (*G. chr.*) ; passé à l'abbaye de Conques (arch. du Vatican).
19. Pierre II de Relhac ; 1313 (arch. de l'évêché de Périgueux) ; 1324 (*G. chr.*).
20. Aimeric I de Borne ; 1324, 1328 (*G. chr.*).
21. Seguin de Fayolle ; 1326 ; 1339 (arch. du Vatican).
22. Aimeric II de Murat ; nommé par l'évêque Raimond (arch. du Vatican) ; 1336 (?), 1352 (*G. chr.*).
23. Hélié de Campniac ; (1353 ; mort en 1371 (*ibid.*)).
24. Pierre III Foucault ; 1396, 1404 (*ibid.*).
25. Pierre IV du Puy-Saint-Astier, tué en 1405 ; le siège vaque jusqu'en 1408 (*ibid.*).
26. Guy de Broilhac ; 1409, mort en 1444 (*ibid.*).
27. Arnaud I de Petit ; prit possession en 1444, permuta en 1446 avec le suivant (*ibid.*).
28. Jean de Bernage ; 1446, mort en 1465 (*ibid.*).
29. Pierre V de Piédieu de Saint-Symphorien, nommé en 1465, mort en 1499 (*ibid.*).
30. Antoine de Saint-Symphorien, frère du précédent, nommé en 1499, mort en 1501 (*ibid.*).
31. Pierre VI de Sandalesses, nommé en 1501, résigne en faveur du suivant (*ibid.*).
32. Amanieu d'Albret, cardinal et évêque de Bazas, abbé de Brantôme en 1504, mort en 1519 (*ibid.*).
33. Pierre VII Saunier de la Borie, de 1520 à 1538 (*ibid.*).
34. Pierre VIII de Mareuil, de 1538 à 1556 (*ibid.*).
35. Pierre IX, de Bourdeille, seigneur de Brantôme (célèbre sous ce dernier nom), abbé de 1557 à 1614 ; à partir de 1583, il gouverna par ses confidentiaires Jean Lespinasse et Pierre Petit. En 1559, Brantôme réunit son monastère à la congrégation de Chezal-Benoist, ainsi que son prédécesseur, Pierre de Mareuil, en avait eu l'intention.

36. Pierre X Petit tint l'abbaye pour le précédent jusqu'en 1622, qu'il se maria (*ibid.*).

37. Arnaud II Barbut, confidentiaire, de 1622 à 1633 (*ibid.*).

38. Henri Faulcher ; nommé en 1633, se démit vers 1648 (*ibid.*).

39. Claude de Bourdeille, comte de Montrésor, neveu et héritier de P. de Bourdeille ; 1654 (*ibid.*).

40. Antoine-Armand Guérin, nommé en 1662, mort en 1684 (*ibid.*).

41. François-Louis Le Prestre de Vauban, neveu du maréchal de Vauban, nommé en 1684, prit possession en 1690, siégeait encore en 1714 (*ibid.*).

42. Prix Hay, nommé en 1717, mort en 1758 (Dutems, *Clergé de France*).

43. Louis-Augustin Bertin, conseiller-clerc au parlement de Bordeaux, nommé en 1758, dernier abbé.

N. B. — Le nécrologe de l'abbaye de Brantôme a fourni les noms de plusieurs autres abbés, tous antérieurs au XIV^e siècle, mais sans date d'année, ce qui n'a pas permis de les faire figurer dans le catalogue ; on trouvera ces noms dans le *Gallia christiana* (t. II, col. 1495).

VI. — ABBESSES DU BUGUE (1).

1. Alau ou Adélaïde, dame de Montignac, fondatrice et bienfaitrice ; x^e siècle (Voy. L. Dessalles, *Histoire du Bugue*).

2. Gerberge de Pestilhac, vers le milieu du xiii^e siècle.

3. Audinos de Vallas.

4. Péronnelle de Campagne.

5. Vierne de Cludoich, entre 1169 et 1182.

6. Peironne de Marzac.

7. Péronnelle de Longat ; 1215.

8. Ermengarde de Clarens.

9. Marie de Commarque ; 1264-1291 (*G. chr.*).

10. Mathe de Montaut ; 1294, 1306.

11. Marie de La Parre, 1315 ; 1318.

12. Bertrade de La Roque ; 1325, 1335.

13. Gemberge de La Roque ; 1342, 1347.

14. Raimonde Radulphe ; 1354, 1362 (*G. chr.*).

15. Jeanne de La Roque, prieure de Saint-Cirq ; 1362, 1396.

16. Pétronne de Corn ; 1413.

(1) Voir sur l'abbaye du Bugue (*abbatia Sⁿⁱ Salvatoris de Albugia, ordinis sancti Benedicti, feminarum*) le fonds Périgord, t. xxxiii, f^{os} 267-298, et le *Gallia chr.*, t. II, col. 1501.

17. Jeanne Bertin ; 1453, 1474.
18. Marguerite Bertin ; 1477, 1520 (*G. chr.*).
19. Marie-Souveraine de Saint-Martial de Dongeat, nommée en 1521.
20. Anne du Breuil ; 1528, 1530.
21. Agnès du Fraysse ; 1534.
22. Gabrielle du Breuil dite du Fraysse ; 1550, 1562 (*G. chr.*).
23. Catherine de Tlavart, nommée en 1568 ; était encore abbesse en 1572.
24. Antoinette de Saint-Michel ; 1573-1575.
25. Suzanne d'Aubusson de La Feuillade ; 1603 (*G. chr.*).
26. Françoise d'Aubusson de la Feuillade, coadjutrice ; nommée en 1608 (*G. chr.*).
27. N..... d'Authefort ; 1624.
28. Honorée d'Oyron, morte en 1671 (*ibid.*).
29. Jeanne d'Oyron, morte en 1676 (*ibid.*).
30. Marie-Catherine de Rocquart, nommée en 1677, morte en 1703 (*ibid.*).
31. Louise de Vassal de La Barde, nommée en 1703 (*ibid.*).
32. Henriette Beaupoil de Sainte-Aulaire, nommée en 1745.
33. Elisabeth d'Aubusson de la Feuillade, nommée en 1759 (*Almanach royal*).
34. Claire de l'Estrade de Bouilhem, fut nommée coadjutrice en 1787 (*ibid.*).

VII. — ABBÉS DE CHANCELADE (1).

1. Gérard I de Montlaudun (*de Monte-Lauduno*) (*G. chr.*) élu en 1129, mort en 1143 (Cartulaire de Chancelade).
2. Hélié-Audoïn de la Garde, élu en 1143, mort en 1168 (*ibid.*).
3. Gérard II de Montlava (*de Monte-Lauduno*), élu en 1168, mort en 1189 (*ibid.*).
4. Pierre I Raymond, élu en 1189, mort en 1205 (*ibid.*).
5. Etienne I, élu en 1205, mort en 1217 (*ibid.*).
6. Pierre II du Cluzel, élu en 1217, mort en 1222 (*ibid.*).
7. Etienne II d'Auriac, élu en 1222, mort en 1232 (*ibid.*).
8. Pierre III d'Hautefort, élu en 1232, mort en 1236 (*ibid.*).
9. Arnaud I, élu en 1236, mort en 1240 (*ibid.*).
10. Raimond de Maurel, élu en 1240, mort en 1251 (*ibid.*).
11. Arnaud II, élu en 1251, mort en 1263 (*ibid.*).

(1) Voir sur Chancelade (*abbatia Beatæ Mariæ de Cancellata . ordinis S. Augustini*) le fonds Périgord, t. XXXIII, f^{os} 299-300, et le *Gallia christiana*, t. II, col. 1502.

12. Etienne III, élu en 1263, mort en 1280 (*ibid.*.)
13. Gérauld III, élu en 1280, mort en 1292 (*ibid.*.)
14. Pierre IV Raymond, élu en 1292, mort en 1304 (*ibid.*.)
15. Bernard Alard, élu en 1304, mort en 1326 (*ibid.*.)
16. Arnaud III Raymond, élu en 1326, mort en 1359 (*ibid.*.)
17. Aimeric de *Botheld*, élu en 1359, mort en 1367 (*ibid.*.)
18. Itier Arnaud, élu en 1367, mort en 1387 (*ibid.*.)
19. Guillaume I Vigier, élu en 1387, résigne en 1416 (*ibid.*.)
20. Jean I Jaubert, élu en 1416, mort en 1459 (*ibid.*.)
21. Guillaume II Adhémar, élu en 1459, mort en 1478 (*ibid.*.)
22. Geofroi de Pompadour, élu en 1478, mort en 1514 (*ibid.*.)
23. Poncet de Montardit, élu en 1514, résigne en 1534 (*ibid.*.)
24. Antoine de Montardit, élu en 1534, résigne en 1569 (*ibid.*.)
25. François de Brianson, élu en 1569, résigne en 1581 (*ibid.*.)
26. Arnaud IV de Solminhiac, élu en 1581, résigne en 1614 (*ibid.*.)
27. Alain de Solminhiac, élu en 1614, résigne en 1652 ; évêque et comte de Cahors ; béatifié (*ibid.*.)
28. Jean II Garat, élu en 1652, mort en 1674 (*ibid.*.)
29. Marc Clary, élu en 1674, mort en 1689 (*ibid.*.)
30. Jean III Valbrune de Belair, élu en 1689, mort en 1730.
31. Jean-Antoine Gros de Beler, élu coadjuteur en 1722, abbé en 1730, mort en 1763.
32. Jean-Louis de Penchenat, coadjuteur en 1757, abbé en 1763.

VIII. — ABBÉS DE CHASTRES (OU CHATRES) (1)

1. Pierre I, témoin de la fondation de l'abbaye de Dalon en 1114.
2. Guillaume, vers 1120 (*G. chr.*.)
3. Lambert, vers 1146 (*ibid.*.)
4. Pierre II, vers 1150.
5. Etienne souscrivit une charte de Bertrand de Born, à Haute-fort, en 1179 (*G. chr.*.)
6. N....., en 1204.
7. Raimond, en 1223.
8. Jean I ; 1239, 1244 (Bibl. nat., mss., fonds Gaignières).
9. Alexandre ; 1264.
10. Ademar de *Rovello* ou *Roverello* conféra le prieuré de Pont-Romieu à un religieux de son abbaye en 1340 (Bibl. nat., mss., fonds d'Hozier).
11. Hugues de Valence ; 1390.

(1) Voir sur Châtres (*abbatia Beatae Mariae de Castris, ordinis S Augustini*, le fonds *Périgord*, t. XXXIII, f° 387-419, et le *Gallia Christiana*, t. II, col. 1504.

12. Gabriel Lilhant, se démit en 1541 ; vivait encore en 1555.
13. Bertrand Lilhant, clerc du diocèse de Limoges, pourvu de cette abbaye en commende en 1541 ; nommé en 1555 ; se démit en 1571.
14. Jean II Villatte, prieur de Saint-Geniès de Peyrignac, nommé par le roi et pourvu en 1571 (archives du Vatican).
15. Gaspard de Chaptans (*de Chaptano*), témoin du contrat de mariage d'Etienne de Feletz avec Hélène de Badefol de Peyraux, en 1594.
16. François d'Aubusson, mort en 1669.
17. Jean-Georges d'Aubusson, cousin du précédent, prévôt de la Souterraine ; 1669 ou 1670 (*G. chr.*) ; vivait en 1713.
18. N. Berthet résigne en 1716 (*G. chr.*).
19. Pierre III Tesserat de Segonzac, prieur de Turenne, nommé en 1717, mort en 1733.
20. N. de Cahusac, nommé en 1733.
21. Gilbert-Célestin de Raymond, nommé en 1767, dernier abbé.

IX. — PRIEURS DE NOTRE-DAME DE LA FAYE, PAROISSE DE LÉGUILLAC-DE-LAUCHE (1).

1. Jean ; 1231.
2. Boson ; 1236.
3. Pierre Payen ; 1266.
4. Lambert de la Tour ; 1287.
5. Gérard de la Serre ; 1296.
6. Raimond de Durfort ; 1314.
7. Gaillard de Durfort, pourvu en 1314.
8. Gérard de Durfort ; 1344.
9. Pierre du Fraisse ; 1352, 1366.
10. Itier Dexmier (*Decimarit*) ; 1401, 1410.
11. Thomas de *Tantalo* (*Tantalou*) ; 1453, 1456.
12. Hélie Adhémar, prieur commendataire ; 1459.
13. Adémar de Caffare, mort en 1473.
14. Geofroi de Pompadour, évêque de Périgueux, pourvu en 1473 ; prieur commendataire.
15. Guillaume Adémar ; 1480, 1487.
16. Guillaume d'Abzac de La Douze, conseiller en la cour du parlement de Bordeaux, chanoine de Saint-Front ; 1499.
17. Hugues d'Abzac ; 1505.

(1) Voir sur ce prieuré (*prioratus de Fayd* ou de *Fayd*, propè *Fontem-Anseris*) le fonds *Périgor.* J., t. XXXIII, f^o 425-442.

18. Pierre d'Abzac de La Douze, protonotaire du Saint-Siège, prieur commendataire ; 1510, 1518.

19. Martial de la Coste, 1533 ; se démet en 1536.

20. George d'Abzac de La Douze, chanoine de Saint-Front, prieur commendataire, pourvu en 1536, se démet en 1538.

21. Jacques d'Abzac de La Douze, pourvu en 1538, se démet en 1544.

22. Jean d'Abzac de la Douze, pourvu en 1544.

23. Geofroi de Pompadour, prieur commendataire, se démet en 1553.

24. François de Pompadour, pourvu en 1553, se démet en 1559.

25. Pierre Savi, pourvu en 1559.

26. Bernard de Jay ; 1614.

27. N. d'Abzac de La Douze ; 1684.

28. Pierre d'Abzac de La Douze ; 1724.

29. André-César de Montgrand ; 1754, 1757.

X. — ABBESSES DE LIGUEUX (1).

1. Maximirie ; 1115 (*G. chr.*).

2. Aloys de la Tour (Leydet ; non admise par Lespine).

3. Imberge I ; 1226, 1230 (*G. chr.*).

4. Dée ou Déesse (*Dea*) de Bourdeille ; 1234 (Lespine).

5. Marguerite I ; 1254 (*G. chr.*).

6. Almois I ; 1263 (*ibid.*).

7. Imberge II ; 1273, 1280 (*ibid.*).

8. Eyne de Pons d'Agonac ; 1286 (*ibid.*).

9. Imberge III de Goyas ; 1293, 1296 (*ibid.*).

10. Marie ; 1311 (*ibid.*).

11. Agnès I de Neufville ; 1314 (*ibid.*).

12. Agnès II de Chamberliac, élue en 1317 (*ibid.*).

13. Marguerite II de Chamberliac ; 1328 (*ibid.*).

14. Almois II de Pons d'Agonac ; 1330, 1332 (*ibid.*).

15. Marguerite III de Chamberliac ; 1335, 1365 (*ibid.*).

16. Nonne de Chamberliac, élue en 1365 (*ibid.*).

17. Almois III ; 1374 (*ibid.*).

18. Marquèse de Jovelle ; 1391 (*ibid.*) (2).

19. Béatrix Dupuy ; 1403, 1423 (*ibid.*).

20. Marguerite IV de Cleux, pourvue en 1435, résigne en 1474 (*ibid.*).

(1) Voir sur Ligueux (*abbatix Beatæ Mariæ de Ligurio, ordinis S. Benedicti feminarum*) le fonds Lespine, t. xxxiv, f^{ms} 43-83, et le *Gallia christiana*, t. II, col. 1497.

(2) Sceau de cette abbesse au Musée.

21. Louise I de Cleux, pourvue en 1474, permute avec la suivante (*ibid.*).

22. Jeanne I de Cleux, pourvue en 1503, morte en 1505 (*ibid.*).

23. Jeanne II de Bourdeille, élue en 1505, résigne en 1538 (*ibid.*).

24. Susanne I Beaupoil de Sainte-Aulaire, pourvue en 1533, mourut avant d'avoir reçu ses bulles ; Jeanne de Bourdeille reprit l'administration de l'abbaye et résigna en faveur de sa nièce, qui suit (*ibid.*).

25. Françoise de Bourdeille, pourvue en 1545 (*ibid.*).

26. Marguerite V de Pérusse des Cars, pourvue en 1565 (*ibid.*).

27. Louise II de Pérusse des Cars, nommée en 1576, résigne en 1583 (*ibid.*).

28. Claude de Villate, pourvue en 1583 (*ibid.*).

29. Peyrousse de Saint-Marsault du Verdier, pourvue en 1585, permute en 1597 avec la suivante (*ibid.*).

30. Susanne II Beaupoil de Sainte-Aulaire, pourvue en 1597. permute en 1606 (*ibid.*)

31. Susanne III Beaupoil de Sainte-Aulaire, pourvue en 1606 (*ibid.*).

32. Susanne IV Beaupoil de Sainte-Aulaire, coadjutrice en 1646, pourvue en 1647 (*ibid.*).

33. Marie Beaupoil de Sainte-Aulaire, pourvue en 1677 (*ibid.*).

34. Antoinette Beaupoil de Sainte-Aulaire, nommée en 1698 (*ibid.*).

35. Elisabeth Beaupoil de Sainte-Aulaire, nommée en 1719. (mss. Lespine).

36. Julie Beaupoil de Sainte-Aulaire, nommée en 1730 (mss. Lespine).

37. Philippe-Charlotte Beaupoil de Sainte-Aulaire, nommée en 1745 (*ibid.*).

38. Marie-Aimée de la Marthonie de Caussade, nommée en 1771 (*Almanach royal*).

39 N. de Sainte-Aulaire du Pavillon, nommée en 1788, dernière abbesse (*ibid.*).

XI. — PRÉVÔTS DE PAUNAT (1).

Le monastère, fondé en 804, fut d'abord gouverné par des abbés ; la *Gallia christiana* nous a conservé le nom de deux d'entre eux,

(1) Le monastère de Paunat (*præpositura S. Trinitatis Palnatensis. ordinis S. Benedicti*) dépendait de l'abbaye de Saint-Martial de Limoges. — Voir le fonds Lespine t. xxiv, f^o 87-128. et le *Gallia christiana*. t. II, col. 1459.

Abbon et Adalgise ; ce dernier était abbé en 849, lorsque le monastère fut détruit par les Normands. Frotaire, évêque de Périgueux, le releva de ses ruines vers l'an 980 ; c'est probablement à cette époque que les abbés furent remplacés par des prévôts.

1. Hugues était prévôt vers l'an 1080, du temps de Foulques comte d'Angoulême, lorsque trois nobles nommés Arnaud et Pons de Montauzier et Guillaume du Breuil firent donation à ce monastère d'une église appelée la Celle, en Saintonge.

2. Géraud, fit confirmer cette donation en 1100.

3. Bernard d'Auberoche, prévôt jusqu'en 1135, où il fut élu abbé d'Uzerche (*G. chr.*).

4. Pierre.

5. Ranulphe ; 1221.

6. Guillaume, témoin de l'élection d'un abbé de Vigéois en 1229.

7. Bérenger.

8. Geoffroi Morcel (*Morcelli*) ; 1339, 1361.

9. Audoin d'Eschizadour, nommé en 1371 (arch. du Vatican).

10. Jean Mercier, 1420 (archives de l'évêché de Périgueux).

11. Géraud de Maumont ; 1463 (archives du Vatican).

12. André de Rouffignac ; 1487.

13. Alain de Ferrières, protonotaire du Saint-Siège, était prévôt quand il fut élu abbé de Saint-Amand, en 1524.

14. Louis de Meillars, nommé en 1542 (arch. du Vatican).

15. Jacques de Meillars, nommé en 1545 (*ibid.*).

16. Guillaume Vergnole, nommé en 1549 (*ibid.*).

Vers 1551 ou plutôt 1561, le monastère de Paunat fut pillé et brûlé par les calvinistes. Les seigneurs de Limeuil le tinrent en confidence jusqu'en 1656 ; à cette époque, le duc de Bouillon obtint une provision canonique de cette prévôté pour son fils.

17. Emmanuel-Théodose de la Tour-d'Auvergne, connu depuis sous le titre de cardinal de Bouillon, pourvu en 1656.

18. Jules Mascarón, évêque de Tulle, fut pourvu en 1675 de la prévôté de Paunat en récompense de son éloquence dans l'oraison funèbre de Turenne, et par résignation du cardinal de Bouillon ; il ne la garda que peu de temps.

19. N. Melon, official de Tulle, pourvu par démission de Mascarón, permuta en 1695 avec le suivant.

20. N. Beaupoil de Sainte-Aulaire, permuta lui-même avec N. La Serre.

21. N. La Serre, dernier prévôt.

Union de la prévôté de Paunat au grand-séminaire de Périgueux, en 1703.

XII. — ABBÉS DE PEYROUSE (1).

1. Roger, moine de Clairvaux, premier abbé (*G. chr.*).
2. Pierre (*ibid.*).
3. Hugues ; 1208, 1218.
4. Jean I ; 1221, 1225.
5. Etienne I ; 1235, 1246 (*G. chr.*).
6. Guillaume I ; 1265 (Bibl. nat., mss. fonds Gaignières) ; 1270, 1275 (*G. chr.*) ; exécuteur du testament de Marguerite, femme de Raimond Aytz, en 1276 ; témoin du testament de Vigière Flamenc de Bruzac, en 1281.
7. Jean II ; 1293 (*G. chr.*) 1295.
8. Bernard I ; 1299 (mss. de Don Villevielle, à la Bibl. nat.).
9. Raimond I ; 1303 (*G. chr.*).
10. Bernard II ; 1305, 1328 (*ibid.*)
11. Etienne II ; 1341, mort en 1348 (archives du Vatican).
12. Géraud I, pourvu en 1348 par le pape Clément VI (arch. du Vatican, témoin du contrat de mariage de Jaubert Flamenc, seigneur de Condat, en 1356 (mss. Prunis).
13. Etienne III ; 1366 (*G. chr.*).
14. Géraud II de Martin, mort en 1375 (bibl. nat., mss. fonds Gaignières).
15. Joseph Maignan (*Manhani*), pourvu en 1375 (*ibid.*).
16. Fortanier I, nommé en 1380 (arch. du Vatican) ; 1387, 1400 (*G. chr.*).
17. Guillaume II ; 1400 (*ibid.*).
18. Fortanier II ; 1404 ; peut-être le même que Fortanier I (*ibid.*).
19. Guillaume III de la Sauzède ; 1416, 1421 (*ibid.*) ; 1424 (mss. Gaignières).
20. Raimond II ; 1430, 1436 (*G. chr.*).
21. Bernard III de Mayac ; 1442, 1478 (*G. chr.*) ; 1480.
22. Itier du Puy, abbé commendataire ; 1478 (?) (*G. chr.*) ; 1487.
23. Jean III de Pérusse ; abbé commendataire ; 1490, 1497 (*G. chr.*).
24. Charles des Cars, abbé commendataire ; 1502 (*G. chr.*), mort en 1547.
25. Jean IV de Pompadour, nommé par le roi et pourvu en 1547 (arch. du Vatican) ; vivait encore en 1555 (*G. chr.*).

(1) Voir sur Peyrouse (*abbatiae Beatae Mariae de Petrosâ, ordinis Cisterciensis*) le fonds Lespine, t. xxxiv, f^o 1-38, et le *Gallia christiana*, t. II, col. 1505.

26. N. Veyssière, prête-nom des seigneurs de Pompadour; 1564 (*G. chr.*).

27. Jean V Vigier de Saint-Mathieu, nommé en 1572 (*ibid.*); mort en 1616.

28. Nicolas I du Mazeau, en commende; 1626 (*G. chr.*).

29. Nicolas II de la Brousse, neveu du précédent, mort en 1674 (*ibid.*).

30. Théobald de la Brousse, abbé dès 1663 par cession de son oncle, prit possession en 1665 et siégeait encore en 1713 (*ibid.*). L'abbé Dutems (*Clergé de France*) le nomme Pierre.

31. Nicolas III de la Brousse de Verteillac; frère du précédent, nommé en 1719 (*G. chr.*), mort en 1724 (Dutems, *Clergé de France*).

32. Jean-François de Montferrand de Sainte-Orse, grand-vicaire de Chartres, nommé en 1723 (*France ecclésiastique* pour 1736).

33. N... de Gontaut, mort en 1759.

34. Armand de Chapt de Rastignac, vicaire-général d'Arles, nommé en 1759.

35. N... de la Laurencie de Villeneuve, vicaire-général de Poitiers, nommé en 1773, siégeait encore en 1780.

36. N... Bragouze de Saint-Sauveur, chanoine de l'église collégiale de Saint-Etienne et St-Sébastien de Narbonne, nommé en 1784, dernier abbé.

XIII. — ABBÉS DE SAINT-ASTIER (1).

1. *Aacius* ou mieux *Adacius*, de la maison des anciens comtes de Fronsac et seigneur de Mussidan; abbé en 1013 (Bibl. nat., mss., fonds Gaignières).

2. Geoffroi de Vern; 1144 (archives de Saint-Astier); 1150 (cartulaire de Chancelade).

3. Hélié de Mareuil, archiprêtre et chanoine de Saint-Front, 1178, 1182 (cartulaire de Chancelade).

4. Itier de Périgueux; 1245 (arch. du Vatican); 1258 (arch. de Saint-Astier).

5. Geoffroi; 1262 (arch. du Vatican); 1278 (*G. chr.*)

6. Hélié Porte; 1280, 1292.

7. Pierre; 1295.

8. Archambaud de Talleyrand, fils d'Archambaud III, comte de

(1) Voir sur le chapitre de Saint-Astier (*ecclesia collegiata S^{ti} Asterii*) le fonds Lespine, t. xxxiv, f^{os} 180-354, et le *Gallia chr.*, t. II, col. 1488.

Périgord, 1305 (arch. du Vatican); mort en 1331 (*ibid.*); c'est par erreur, suivant Lespine, que le *Gallia christiana* a mentionné, avant Archambaud, un *Asterius*, frère du comte de Périgord.

9. Fortanier de Saint-Astier, nommé en 1331, mort en 1343 (arch. du Vatican).

10. Héliu, cardinal de Talleyrand-Périgord, nommé en 1343, mort en 1364 (*ibid.*).

11. Bernard-Audouin, nommé en 1364, mort en 1379 (*ibid.*).

12. Guillaume, cardinal de Saint-Auge, nommé en 1379, résigne en 1382 (*ibid.*).

13. Pierre des Mortiers, nommé en 1382 (*ibid.*).

14. Jean de Léon, nommé en 1394.

15. Guillaume Ségéboul, nommé en 1490, mort en 1418.

16. Hugues de Castelpers se présente comme abbé en 1422; le chapitre, se fondant sur ce que Hugues possédait déjà un autre bénéfice, procède à une élection canonique.

17. Jaubert Reynier; 1457, 1471.

18. Jean Reynier, neveu du précédent, élu pendant les troubles de la Pragmatique-Sanction, ne fut pas maintenu.

19. Louis de Salignac; 1487; fit confirmer en 1498 les privilèges de son monastère par le roi Louis XII (*G. chr.*).

20. Jean de Salignac; 1500 (arch. de Saint-Astier).

21. Jean de Chaumont; 1520 (*ibid.*); 1526 (*G. chr.*).

22. François de Chaumont; 1535 (*G. chr.*).

23. Bertrand de Chaumont de Barraud; 1538 (*ibid.*).

24. Aunet de Saint-Supéry (probablement Saint-Exupéry) résigne, en 1560, en faveur du suivant (*ibid.*).

25. Jean Faurie, mort peu de jours avant le 6 janvier 1594. Ce jour-là, les chanoines procédèrent à une élection canonique, en présence de Guillaume de Laporte, *commissaire du roi*, et élisent Antoine Lauranson, qui ne paraît pas avoir été maintenu. On ne possède pas d'autres renseignements sur cette curieuse élection, qui se fit vraisemblablement sous l'autorité des partisans de la Ligue, et avant que le roi Henri IV n'eût été reconnu.

26. Antoine Lauranson, élu en 1594.

26. Jean du Tillet, en 1588 (?), suivant le *G. chr.*

28. Damase de Turenne ou Thuresne (probablement de la maison de la Massoulie); 1602 (Arch. de Saint-Astier).

29. Arnaud Raveau; 1609, 1612 (*ibid.*).

30. Jacques d'Aydie; 1618 (Arch. de l'évêché de Périgueux).

31. Gabriel de la Beaume de Foursat; 1631 (*G. chr.*).

32. Charles de la Beaume de Foursat; 1655, 1713 (*ibid.*).

33. Joseph Souc de Plancher; 1719.

34. Annet Souc de Plancher, conseiller au Parlement de Bordeaux; vivait encore en 1774.

35. N.... Roche, dernier abbé.

XIV. — ABBESSES DE SAINTE-CLAIRE (1).

1. N....., abbesse en 1257 (Archives du Vatican).
2. Guillemette de Sales; 1271.
3. Brunissende de Roaych ou de Rodys; 1295, 1298.
4. Aremburge de Périgord; 1305, 1311.
5. Pétronille de Sentes; 1312.
6. Marquèse de Périgord; 1317.
7. Armente de Périgord; 1318.
8. Honorée de Saint-Hilaire; 1329, 1330.
9. Mathe de Montpaon, *vicaria* en 1332, abbesse en 1336.
10. Raimonde de Vigier; 1342, 1346.
11. Comtesse de Chamberlhac; 1359, 1373.
12. Claire de Grézignac; 1395, 1410.
12. Catherine de Lambeysarie; 1437.
14. Catherine de Vaucocour; 1451, 1461.
15. Bernardine de Lastey; 1468.
16. Hélène de Merle; 1475, morte en 1477.
17. Guillemette Audine, élue en 1477; 1487.
18. Louise de Chantemerle de Monsec; 1493, 1499.
19. Catherine de Marnes; 1506. Peut-être la même que la suivante.
20. Catherine de Mazières; 1508; résigne en 1525.
21. Catherine de Bonnefons; 1525, 1545.
22. Souveraine de Bruzac; 1554, morte en 1556.
23. 24. Anne de Bruzac, élue en 1560. — Dans le même temps, le roi nomma Charlotte de Lioncel et la présenta au pape, qui la pourvut. — Anne de Bruzac résigna en 1561, entre les mains du pape et en faveur de Françoise de la Fayette.
25. Françoise de Lafayette; elle plaida longtemps contre Charlotte de Lioncel et resta définitivement en possession, car elle résigna en 1578 en faveur de sa nièce, qui suit.
26. Catherine de la Fayette, pourvue en 1578 (Arch. du Vatican).

(1) Voir sur le couvent de Sainte-Claire (*Monasterium sanctæ claræ, ordinis S^ci Damiani*) le fonds Lespine, t. xxxv, f^o s. 52).

27. Anne de Bruzac ; 1604 ; 1633.
28. Marguerite de Robert ; 1638.
29. Marguerite de Langlade ; 1640.
30. Gabrielle Dessassis ; 1645.
31. N. de Noualis de la Valade ; nommée en 1646.
32. Anne de Breuil ; 1650.
33. Françoise du Breuil de la Rigaudie ; 1659, 1670.
34. N. d'Aloigny de Beaulieu ; 1666.
35. N. du Blanc ; 1673.
36. N. du Puy-Saint-Astier ; 1680.
37. Angélique de Chastillon ; 1699.
38. Jeanne du Cluzel ; 1704, 1706.
39. Diane de Montégut ; 1728.

XV. — PRIEURS DE SAINT-JEAN-DE-CÔLE (1).

1. Guillaume ; 1258 (Archives de Pau).
2. Pierre de Benche ; (Arch. du Vatican).
3. Olivier de Neufville, mort en 1347 (*ibid.*).
4. Bernard Jaubert, pourvu en 1347 ; mort en 1375.
5. Guillaume *Girondonis*, pourvu en 1375.
6. Guillaume de Papassol, mort en 1388 (Archives du Vatican.)
7. Hélié de Girmond, pourvu en 1388 (*ibid.*).
8. Raimond de Neufville ; 1414.
9. Jérôme Barthélemy ; 1428.
10. Guillaume du Cluzel ou du Cluzeau ; 1458, 1462.
11. Jean Favier ; 1478.
12. Henri de la Marthonie, conseiller du roi en la cour du Parlement de Paris ; 1574.
13. Jean de la Marthonie, prieur commendataire ; 1632.
14. N.... Bourlier ; 1770.

XVI. — PRIEURES DE SAINT-PARDOUX-LA-RIVIÈRE (2).

- 1-5. N.
6. Marguerite Vigier de Hautecorne, sixième prieure.

(1) Voir sur ce prieuré (*prioratus conventualis Sti-Joannis-de-Côla*) le fonds Lespine, t. xxxv, f^{os} 89-88.

(2) Voir sur Saint-Pardoux (*conventus monialium Sti-Parduli de Riparid*) le fonds Lespine, t. xxxv, f^{os} 126-131.

7. N. Bestriet.
8. Bonne de Lespinat ; 1384.
9. Guillemette de *Solio* ; 1430.
10. Pétronille de Marmoyt ; 1451.
11. Catherine Grelière ; 1457.
12. Souveraine de Pompadour ; morte en 1473.
13. Marie Autier ; morte en 1498.
14. Jeanne de Guyenne, morte en 1541.
15. Louise de Cantuel, résigne en 1546.
16. Marguerite de Rochechouart, pourvue en 1546, résigne en 1566.
17. Jeanne de Clérambault, pourvue en 1566, résigne à son tour en faveur de Marguerite de Rochechouart ; puis, sur une seconde résignation de cette dernière, reprend possession du prieuré en 1582.
18. Nicole de Saunier de la Barde, pourvue en 1611, résigne en 1625.
19. Catherine Pot de Rhodes, pourvue en 1625, résigne en 1645.
20. Françoise-Gasparde Pot de Rhodes, nièce de la précédente, pourvue en 1645, morte en 1684.
21. Françoise de Boysseuilh, pourvue en 1684, résigne en 1741.
22. Angèle de Boysseuilh, nièce de la précédente, pourvue en 1741 (1).

XVII. — PRIEURS DE SOURZAC (2).

1. Arnaud de Mussidan ; 1081.
2. Augier ; 1251.
3. N..... ; 1270.
4. Aimeric Vacca ; 1302.
5. N..... ; 1329.
6. Thibaut Sescal ; 1332.
7. Bernard, cardinal ; se démet en 1342.
8. Hélie de Lagut de la Mote, nommé en 1342.
9. Gérard de Thozet ; 1411.

(1) Le nécrologe de Saint-Pardoux a fourni en outre les noms suivants, mais sans mention de date qui permette de les placer dans leur ordre chronologique : Sereino d'Estraisat, Riche Fine, Béatrix de Belhes, Fine d'Arrago, Pérette de la Marche, Agnès, Agnette de la Barde, Agnès de Bethasi.

(2) Voir sur ce prieuré (*abbatia s^{te} petri de sorziaco*), qui dépendait de l'abbaye de Charroux, le fonds Lespine, t. xxxv, f^{os} 213-224.

10. Charles de Marejol ; 1459.
11. Antoine de Parizot, protonotaire du Saint-Siège, prieur commendataire ; 1506, 1512.
12. Gabriel de Belcier, commendataire, nommé en 1551.
13. Arnaud Maze, nommé en 1581.
14. Clément Le Moyne, commendataire ; 1587.
15. Guillaume du Siège, commendataire, nommé en 1587.
16. Martial Tenier ; 1588.
17. Le capitaine Bonnet, sieur de Leymonie, commandait dans Sourzac et en occupait le prieuré en 1591 ; il mourut la même année.
18. Le roi étant dans son camp devant Rouen fit don du prieuré, vacant par la mort du capitaine Bonnet, au vicomte d'Aubeterre (1591).
19. Joseph Raimond de Saint-Martin, prieur commendataire ; 1662.

XVIII. — ABBÉS DE TOURTOIRAC (1).

1. Richard de Limoges, fils de Guy vicomte de Limoges, abbé d'Uzerche et de Tourtoirac (Dom Estiennot).
2. Etienne I, doyen d'Uzerche, puis abbé de Tourtoirac ; 1020, 1025 (*G. chr.*, Dom Estiennot).
3. Guillaume I (*G. chr.*).
4. Guy ; 1114, 1120 (*ibid.*).
5. Hélié I de Comarque ; 1154 (*ibid.*) ; 1166 (mss. Baluze).
6. Artaldus (*Chronique* de Geofroi de Vigeois).
7. Geofroi ; 1188 (*G. chr.*).
8. Foucaud ; 1190 (*ibid.*).
9. Guillaume II, 1219, 1256 (*ibid.*). — Probablement deux abbés du nom de Guillaume se succédèrent pendant cette période.
10. Bertrand I ; 1270, 1275 (mss. Gaignières).
11. Olivier ; 1288 (archives de Pau).
12. Adhémar de Neuville ; 1295, 1306 (archives de Pau et du Vatican).
13. Raimond ; 1308 (*Trésor des Chartes*).
14. Hélié II ; 1312 1316 (arch. de Pau).

(1) Voir sur cette abbaye (*abbatia S^{ci} Petri Turturiacensis vel Tusturiacensis, ordinis S^{ci} Benedicti*) le fonds Lespine, t. xxxv, f^{os} 264-321, et le *Callia christiana*, t. II, col. 1498.

15. Bertrand II ; 1323 (*ibid.*) ; 1331 (arch. de l'évêché de Périgueux).
16. Hélié III ; 1340, 1341 (arch. de Pau).
17. Jourdain ; 1363 (*ibid.*) ; mort en 1371 (arch. du Vatican).
18. Pierre I, nommé en 1371, mort en 1395 (*ibid.*).
19. Guillaume III Albergier, nommé en 1395 (*ibid.*).
20. Pastor, vers 1400 (*G. chr.*).
21. Etienne II Viguier ; 1455 (arch. du Vatican).
22. Pierre II, se démet en 1461 (arch. du Vatican).
23. Frénon Héliés obtient l'abbaye en commende l'an 1461 (*ibid.*).
24. Jean I Héliés, aussi abbé de Dallon ; 1489, 1494 (*G. chr.*).
25. Raimond II de Beaumont ; 1513.
26. Pierre III de Sédières ; se démet en 1570.
27. Antoine Orluc, nommé en 1570, prête-nom des seigneurs de Sédières.
28. Bernard I de Jay ; 1639 (*G. chr.*).
29. Bertrand II de Jay ; 1676 (*ibid.*).
30. Pierre IV de Jay, mort en 1708 (*ibid.*).
31. Jean II de Vincenot, nommé en 1708 (*ibid.*).
32. N. de Brussac, nommé en 1721.
33. N. de Moncheuil, nommé en 1721.
34. Pierre Beaupoil de Sainte-Aulaire, nommé en 1730, mort en 1751.
35. N. Beaupoil de Sainte-Aulaire, nommé en 1751.
36. N. de Paty-Luziès, nommé en 1774, dernier abbé.

XIX. — PRIEURS DE TRÉMOLAC (1).

1. Bertrand I, vers 1155.
2. Bertrand II ; 1218.
3. Pierre I ; 1258.
4. Itier de la Tour ; 1265, 1271.
5. Thomas, 1283.
6. Pierre II de la Brande ; 1286.
7. Guillaume I Méchin ; 1293.
8. N. de Sendrieux ; 1361.
9. Hélié de Playssac, nommé en 1363 ou 1364.
10. Isarn de Beaulieu, nommé en 1375.

(1) Voir sur Trémolac (*præpositura de Tremolaco*), qui dépendait de l'abbaye de Saint-Cybar en Angoumois, le fonds Lespine, t. xxxv, f^{os}, 322-337, et le *Gallia christiana*, t. II, col. 1490.

11. Arnaud Requi ; 1388.
12. Faucher Requi, nommé en 1394.
13. Bélenguarie Roquette ; 1463.
14. Jean Roquette ; 1498, 1509.
15. Bertrand III de Belcier, commendataire, nommé en 1537.
16. Bertrand IV de Belcier, commendataire, nommé en 1547
17. Gabriel de Belcier, commendataire, nommé en 1551.
18. Guillaume II Dalesme, commendataire, nommé en 1717.
19. Jacques de Maillé, grand-prieur de l'ordre de Cluny ; 1743.
20. N. Prieur.
21. N. Alleaume, mort en 1788.
22. Sixte-Nicolas-Charles Vicary, dernier prieur.

§ 2. — Diocèse de Sarlat.

XX. — ABBÉS DE CADOUIN (1).

1. Hélie I ; 1127 (*G. chr.*).
2. Géraud ; 1137 (*ibid.*).
3. Guillaume I ; 1139 (*ibid.*).
4. Pierre de Gérard ; 1143, 1147 (arch. du Vatican).
5. Ramnulphe ; 1154 (*G. chr.*).
6. Pierre ; 1179 (*ibid.*).
7. Aimeric ; 1189, 1201 (*ibid.*).
8. Armand ; 1202.
9. Constantin, 1207, 1226 (*G. chr.*).
10. Jean Bertrand, 1234, 1243.
11. Etienne ; 1247 (*G. chr.*).
- 12 B..... ; 1255.
13. Hélie II ; 1257 (*G. chr.*).
14. Guillaume II Bernard ; 1264, 1285 (*ibid.*).
15. Pierre Ramond ; 1265 (archives de Cadouin).
16. Raimond de *Borgonho* ; 1285, 1292.
17. Gautier d'Estissac ; 1299 (*G. chr.*).
18. Guillaume Robert ; 1300 (*ibid.*).
19. Pierre de Bayonne ; 1305 (*ibid.*).

(1) Voir sur Cadouin (*abbatiæ beatæ Mariæ de Caduino, ordinis Cisterciensis*) le fonds Lespine, t. xxxvii, f^o 25-245, et la traduction du *Gallia christiana* dans le *Chroniqueur*, IV^e année, page 236.

20. Pierre de Conques ; 1320 (*ibid.*).
21. Pierre de la Cropte ; 1332 (*ibid.*).
22. Hugues de la Cropte, nommé en 1334, mort en 1363 (arch. du Vatican).
23. Hélie de Bidot, nommé en 1363 (*ibid.*).
24. Etienne, nommé en 1382 (*ibid.*).
25. Géraud de Bonafon ; 1388 (*G. chr.*).
26. Bertrand des Moulins ; 1392, 1395 (*ibid.*).
27. Fortains du Faure, 1404 (*ibid.*).
28. Jacques I de Lanis ; 1414, 1431 (*ibid.*).
29. Jean de Boscher ; 1450 (*ibid.*).
30. Jacques II de Lanis ; (*ibid.*).
31. Pierre de Gain ; 1455 (*ibid.*).
32. Pierre de Gain, neveu du précédent ; 1471, 1476 (*ibid.*).
33. Jean Bonneau ; 1504 (*ibid.*).
34. Godefroi d'Estissac, premier abbé commendataire ; 1516, 1520 (*ibid.*).
35. Henri d'Escoubleau (*ibid.*).
36. Odet de Bretagne ; 1544, 1547 (*ibid.*).
37. Alain de Bretagne ; 1556 (*ibid.*).
38. Guillaume Farsal ; 1557 (*ibid.*).
39. Jacques Sa ; 1558 (*ibid.*).
40. Charles de Savonnières, mort en 1559 (Dutems, *Clergé de France*).
41. Jacques de Savonnières (*ibid.*) ; peut-être le même que le Jacques Sa du *Gallia chr.* (n° 39).
42. Etienne de Gontaut-Saint-Geniès ; 1566 (*G. chr.*).
43. Pierre Martin ; 1578, 1590 (*ibid.*).
44. Jérôme Philippe ; 1603 (*ibid.*).
45. Gabriel Martel ; 1604 (*ibid.*).
46. Claude Ramade, 1606, 1612 (*ibid.*).
47. Pierre Noaillis ; 1612 (*ibid.*).
48. Henri d'Escoubleau, archevêque de Bordeaux (Dutems) ; c'est par erreur que le *Gallia chr.* l'appelle Henri de Béthune.
49. Jacques des Aigues ; 1642 (*G. chr.*).
50. Joseph de Secondat de Montesquieu ; 1652, 1654 (*ibid.*).
51. Louis d'Arodes ; pourvu en 1660, mort en 1666 (*ibid.*).
52. Pierre Mary, pourvu en 1666, mort en 1696 (*ibid.*).
53. Thomas de Lord de Sérignan, pourvu en 1696 (*ibid.*).
54. Jean-Louis de Gontaut, duc de Biron, pourvu en 1723. (*Almanach royal*).
55. Blaise Piroux, pourvu en 1772 (*ibid.*).
56. N. Solminiac, pourvu en 1779 (*ibid.*), dernier abbé.

XXI. — ABBESSES DE FONGAUFIER (1).

1. Ponce de Sageac ; 1311 (*G. chr.*).
2. Agdemunde de Pestilhac ; 1318 (*ibid.*).
3. Ponce de Pestilhac ; 1323 (Archives de Fongaufer).
4. Hélène de Castelnau de Mirande ; 1347 (*ibid.*).
5. Maigne d'Alac ; 1352, 1357, 1363 (?) (*G. chr.*).
6. Hélène de Gourdon ; 1360.
7. Honorée de Roussillon ; 1386
8. Jeanne de *Falgâ* ; 1407.
9. Bertrande de Sédiaç ; 1411 (*G. chr.*) ; peut-être de Siorac.
10. Philippine de Laubartez ; 1451, 1467 (*G. chr.*).
11. Agnès de Laubartez ; 1471, 1485 (*ibid.*).
12. Antoinette de Toucheboëuf, élue en 1488 ; 1504 ; (*ibid.*).
13. Françoise de Falgueyras ; 1501 (Lespine).
14. Jeanne de *Falgâ* ; 1505 (*G. chr.*),
15. Catherine I de *Falgâ* ; 1521.
16. Catherine II de *Falgâ* ; 1530, par résignation de la précédente (*G. chr.*).
17. Jeanne de *Falgâ* ; 1531.
18. Isabelle de Fages ; pourvue en 1573 ; 1581 (*G. chr.*).
19. Judith de Fages ; 1598, 1607 (*ibid.*).
20. Florence d'Irlan ; 1609 (*ibid.*).
21. Isabelle de Cugnac ; 1619 (*ibid.*).
22. Isabelle de Giversac ; résigne en 1621 (*ibid.*).
23. Catherine de Peschavy, pourvue en 1622 ; 1626.
24. Marie-Gasparde du Mesnil-Simon de Beaujeu, permute en 1667 avec la suivante. (*G. chr.*).
25. Madeleine de Goué, pourvue en 1667 (*ibid.*).
26. Louise de Guyonnet de Vertron, pourvue en 1706 (*ibid.*).
27. N. de Beaupoil de Pendri ; 1729 (Dutems, *Clergé de France*).
28. Gabrielle-Elisabeth de Lammary (*ibid.*).
29. N. de Filhot ; 1769 (*France ecclésiastique*).
30. N. d'Abzac ; 1779 (*ibid.*).
31. N. de Porroy ; 1780 (*ibid.*).
32. N. de Feydeau ; 1790 (*ibid.*).

(1) Voir sur Fontgaufier (*abbatia Beatæ Mariæ seu S^{ti} Geraldî Fontis-Gaufertii vel Galferii sive Gayfrerii, ordinis S^{ti} Benedicti feminarum*) le fonds Lespine, t. xxxvii, et la traduction du *Gallia chr.*, dans le *Chroniqueur*, 4^e année, page 234.

XXII. — ABBÉS DE SAINT-AMAND-DE-COLY (1).

1. Guillaume, entre 1124 et 1130 (*G. chr.*) (2).
2. Etienne ; 1168, 1173 (Mss. Gaignières.).
3. Hélié de Tenon ; 1185 (*G. chr.*).
4. V.... ; 1214.
5. Raimond ; 1250, 1260 (Archives de Pau).
6. Géraud ; 1267.
7. Pierre I ; 1270.
8. Raimond de Val ; 1290, mort en 1322.
9. Pierre II ; 1323, 1328.
10. Pierre III de Pigon ; 1336, mort en 1346. (Archives du Vatican).
11. Géraud, nommé en 1346, mort en 1348 (*ibid.*).
12. Pierre IV, nommé en 1348, mort avant d'avoir pris possession (*ibid.*).
13. Guy de Faye (*de Fagu*), nommé en 1348, pourvu en 1355 à l'évêché de Luçon (*ibid.*).
14. Hélié de Marsilhac, nommé en 1355 ; 1358 (*G. chr.*).
15. Raimond de Capouille (*ibid.*) ; 1364, 1371. Peut-être le même que le suivant.
16. Raimond de la Chapolie, nommé en 1381 (Archives du Vatican) ; 1390.
17. Hélié de Girmond ; prit possession en 1398 ; 1419 (*G. Chr.*).
18. Pierre V de Pigon ; 1426, mort en 1449.
19. Bertrand de Bonald ; 1447 (?), 1463 (*G. chr.*).
20. Hélié de Bonald ; 1477, 1497 (*ibid.*).
21. Jean de Bonald, évêque de Bazas, pourvu en 1508 ; 1584.
22. Guillaume de Bonald ; 1504 (*G. chr.*) ; peut-être le même que le précédent.
23. Bertrand de Chapt ; 1510, 1514.
24. Amanieu, cardinal d'Albret, mort en 1520 (*G. chr.*).
25. Armand Fabre ou du Faure se démet en 1524 en faveur du suivant (*ibid.*).
26. Alain I de Ferrières, protonotaire apostolique, abbé commendataire, nommé en 1524, se démet en 1547.

(1) Voir sur cette abbaye (*abbatia S^{ci} amandi de coly, ordinis S^{ci} augustini*) le fonds Leaspine, t. xxxvii, f^{os} 298-339, et la traduction du *Gallia christiana* dans le *Chroniqueur*, 4^e année, p. 235.

(2) L'inscription tumulaire de cet abbé existe encore dans l'église de St-Amand-de-Coly. Le *Gall. chr.* et le Dr Galy l'ont publiée.

27. Alain II de Ferrières, neveu du précédent, pourvu en 1547, mort en 1571.

28. Adémar de Ferrières, pourvu en 1571.

29. François de Guyonie, conseiller au Parlement de Bordeaux, avait été également pourvu par le pape, sur la nomination du roi. Il plaida au Grand-Conseil, contre Adémar de Ferrières ; puis intervint entre eux une transaction par laquelle ce dernier resta en possession de l'abbaye, à la condition de faire obtenir à son compétiteur, dans le diocèse de Périgueux ou celui de Limoges, un bénéfice de la valeur de 500 livres, et de lui servir en attendant, sur les revenus de l'abbaye, une pension de pareille somme. — Adémar de Ferrières se démit lui-même en 1572.

30. Gilles de Noailles, évêque d'Acqs, pourvu en 1572, testa en 1597 (*G. chr.*).

31. Antoine Chabrarye ; 1603.

32. Charles des Cars, évêque et duc de Langres, mort en 1614. (*G. chr.*).

33. Charles de Ferrières de Sauvebœuf, neveu du précédent ; 1625 (*ibid.*).

34. Jean de Ferrières de Sauvebœuf ; 1691 (*ibid.*).

35. Henri de la Garde de Longueval, nommé en 1706 (*ibid.*).

36. N. Boucault ; 1726.

37. N. de la Coste ; nommé en 1727 (*Almanach royal*).

38. Gérard de Vassal de la Quézie, nommé en 1757, dernier abbé. (*ibid.*).

XXIII. — PRIEURS DE SAINT-AVIT-SÉNIEUR (1).

1. Géraud ; 1115.

2. Hélie Bey (peut-être Beynac) ; 1147.

3. Raimond ; 1167, 1170.

4. Raimond de la Roche ; 1201, 1202.

5. Hélie de Melhac ; 1243.

6. Guillaume de Fayolle ; 1269, 1272.

7. Hélie du Faure ; 1280.

8. Arnaud Guillaume (ou Guy), nommé évêque de Pampelune.

9. Gausbert de Castelnau, chapelain du pape Clément V, pourvu en 1312, mort en 1323.

(1) Voir sur ce prieuré *prioratus Sancti-Aviti-Senioris* le fonds Lespine, t. XXXVII, f^o 334-368.

10. Guillaume de Frezapain (*Frezapo* ou *Frezapane*), pourvu en 1323, mort en 1334.
11. Pons Jourdain de l'Isle, pourvu en 1334, se démet en 1349.
12. Isarn Jourdain, pourvu en 1349.
13. Henri de Cunhac; 1355; se démet en 1375.
14. Seguin de Cunhac, pourvu en 1375.
15. Raimond Servient, neveu d'Hélie Servient, évêque de Périgueux; 1387.
16. Antoine d'Ebrard; 1394.
17. Jean Pélégryn, mort en 1397.
18. Pierre de Cosnac, pourvu en 1397.

XXIV. — PRIEURS DE SAINT-CYPRIEN (1).

1. Hugues de Fages; 1115.
2. Arnaud; 1147.
3. Guillaume de Casals; 1201.
4. Hugues de Baynac; 125..., 1278 (Lespine); 1287 (*G. chr.*); peut-être deux abbés de ce nom se sont-ils succédé.
5. Bertrand, archevêque de Bordeaux; 1300 (*G. chr.*).
6. Hugues Galhard; 1309.
7. Sicard Frotier, mort en 1322 (Arch. du Vatican).
8. Sicard *Alamanni*, pourvu en 1322 (*ibid.*).
9. Hugues de la Roque (de la Rocâ); 1331 (*G. chr.*).
10. Guillaume Deloin; 1340 (*ibid.*).
11. Pierre-Aimeric de Siorac; 1355.
12. Hélie de Siorac, mort en 1363 (Arch. du Vatican).
13. Guillaume de Longe, pourvu en 1363 (*ibid.*).
14. Jean, nommé en 1371, évêque de Bazas.
15. Guillaume; 1375.
16. Bernard Cavaleri; 1393 (*G. chr.*).
17. N. Artuli; 1404 (*ibid.*).
18. Bertrand Cavaleri; 1421 (*ibid.*).
19. Pierre de *Fuzo*, cardinal; 1425 (*ibid.*).
20. Raimond du Clerc (*Clerici*); 1427 (*ibid.*).
21. Bertrand de la Cropte, évêque de Sarlat; 1435 (Arch. du Vatican).
22. Jean du Puy-la-Mousque; 1447 (*ibid.*).

(1) Voir sur Saint-Cyprien le fonds Lespine, t. xxxv f^os 53-77, et le *Gallia christiana*, t. V, col. 49.

23. Bertrand de la Cropte ; 1449 (*ibid.*).
24. Blaise, archevêque de Bordeaux ; 1462 (*ibid.*).
25. Geofroi I de Pompadour ; 1464 (*G. chr.*) ; 1501 (Arch. du Vatican).
26. Geofroi II de Pompadour ; succède en 1501 au précédent (*ibid.*).
27. Jean du Pny-la-Mousque ; 1503 (*G. chr.*).
28. Jean de Salignac, évêque de Sarlat ; 1505 (*ibid.*).
29. Denis de la Cassagne ; 1514 (*ibid.*).
30. Charles de Grammont, archevêque de Bordeaux ; 1531 (*ibid.*).
31. François de la Cassagne, nommé en 1537 (Arch. du Vatican).
32. Bertrand de Fages, nommé en 1538 (*ibid.*).
33. Hugues de Fages, nommé en 1540 (*ibid.*).
34. François de Butor (*ibid.*).
35. Jean de Fages, nommé en 1561 (*ibid.*).
36. Pierre Balême ; 1573 (*G. chr.*).
37. Louis de Cousages ; 1583 (*ibid.*).
38. Jean de Cousages ; 1590 (*ibid.*).
39. Barthélemy de la Gardère ; 1596 (*ibid.*).
40. Antoine Asturgie ; 1600 (*ibid.*).
41. Nicolas Contesoulles , 1625 (*ibid.*).
42. Jean-Jacques de Montesquieu ; 1642 (*ibid.*).
43. N. Langlade (*ibid.*).
44. Hugues Las Vergnias ; 1665 (*ibid.*).
45. N. Du Mas ; 1676 (*ibid.*).
46. Jacques Vitel ; 1679 (*ibid.*).
47. Jacques du Noyer ; 1685 (*ibid.*).
48. Denis-Alexandre Le Blanc ; 1716, 1718 (*ibid.*).

XXV. — ABBÉS DE TERRASSON (1).

1. Saint Sour (*Sorus*), fondateur de l'abbaye ; né en 501, mort en 580.
 2. Saint Yrier (*Aredius*) ; mort en 595.
 3. Saint Astié (*Astedijs*) ; mort vers 616.
- (Lacune dans la série des abbés jusqu'à l'année 940).

(1) Nous donnons la liste des abbés de Terrasson d'après les recherches faites par M. l'abbé Pergot, curé de Terrasson, et publiées dans son ouvrage intitulé : *La vie de Saint-Sour, etc., avec une Notice historique sur l'abbaye de Terrasson* (Paris, 1857). M. l'abbé Pergot a révisé et complété tous les travaux antérieurs.

4. Adacius ou Adasius, abbé de Saint-Martin de Tulle, reçut, en 940 ou 945, de Bernard, comte de Périgord, l'abbaye de Terrasson, pour la gouverner selon la règle de saint Benoît.

5. Adémard ; 1001.

6. Géraud de Mausac ; 1068, 1074.

7. Géraud de Courtallié.

8. Adémar de Saint-Rabier (*à Sancto Riberio*) ; élu en 1101.

9. Bernard Vicaire ; 1145, 1154.

10. Raymond ; 1178.

11. Gérald ou Géraud ; 1186, 1188.

12. Hélié de Ceyrac.

13. Raymond ; 1220, 1224.

14. Guillaume ; 1239.

15. Hugues Laroche ; 1241, 1279.

16. Gérald ou Géraud ; 1306.

17. Hélié.

18. Pierre de Ferrières, pourvu en 1318.

19. Bertrand, pourvu en 1344, mort la même année.

20. Pierre, pourvu en 1344.

21. Hugues de Laroche (*de Rupe*), pourvu en 1362, mort en 1370.

22. Hélié, pourvu en 1370.

23. Guillaume ; se démet en 1382.

24. Hélié, pourvu en 1382.

25. Guy des Motes ; 1385, 1397.

26. Hugues de Brosse ; 1439, 1461.

27. Robert de Pompadour ; 1479, 1487.

28. Bertrand de Labrousse ; 1489.

29. Bertrand de Roffignac, abbé commendataire ; 1505.

30. Robert de Pompadour. — (Douteux ; dom Estiennot, le *Gal-lia christiana* et Leydet ne mentionnent qu'un abbé de ce nom, celui qui figure plus haut).

31. Antoine Brigon ; 1512.

32. Bertrand de La Faye, abbé commendataire ; 1513.

33. Hugues de Roffignac ; 1514.

34. Antoine de Mosnar (ou Mosuar ?) ; 1517.

35. Bertrand de Lafaye, abbé commendataire, de 1520 à 1541 : se démet en faveur du suivant.

36. Pierre de Lafaye, neveu du précédent, pourvu en 1541.

37. Adrien d'Espinay de Saint-Luc.

38. Eustache d'Espinay de Saint-Luc, frère d'Adrien (appelé Eustache des Haies dans quelques catalogues) ; 1564 ; ensuite évêque de Dol.

39. Jean de Villepreux, pourvu en 1576.

40. Pierre de Froidefond, pourvu en 1581, mort en 1591.

41. Pierre de Meaux, nommé par le Saint-Siège en 1593.

42. Antoine Le Sage (ou le Saige), nommé par le roi en 1595.

43. Barthélemy Montagne, nommé par le roi en 1595.

44. Bernard Queyraud, nommé par le roi en 1596.

(Après une compétition entre ces quatre derniers abbés, un arrêt du grand-conseil, rendu en 1597, adjuge l'abbaye à Antoine Le Sage, qui la possédait encore en 1614.)

45. Jean de Lacroix ; démissionnaire en 1649.

46. Jean Grangier, nommé en 1649, démissionnaire en 1654.

47. Jean de Reilhac de Montmége, nommé en 1654, démissionnaire en 1719.

48. Jean-Jacques Dussault, abbé de 1719 à 1780.

49. Joseph-Anne-Luc de Ponte d'Albaret, évêque de Sarlat, abbé commendataire de Terrasson de 1780 à 1789.

Ph. DE BOSREDON.



ÉTUDE HISTORIQUE SUR M^{gr} GUILLAUME LE BOUX,

ÉVÊQUE DE PÉRIGUEUX ET PRÉDICATEUR ORDINAIRE DE LOUIS XIV.

(Suite et fin.)*

X

Après avoir ainsi ravivé dans ses prêtres la piété et l'amour de l'étude, M^{gr} Le Boux s'occupa de la réimpression des livres liturgiques. Les diverses Ordonnances faites par ses derniers prédécesseurs et par lui furent réunies dans un recueil et promulguées de nouveau, le Catéchisme et l'Avertissement aux confesseurs remis sous presse, le Bréviaire et le Propre des Saints soigneusement corrigés.

(*) Voir les précédentes livraisons, pages 41, 94 et 166.

Ces livres étaient alors si rares qu'il était presque impossible de se les procurer. Le Rituel surtout était introuvable, en sorte que les curés ne s'inspiraient plus que d'eux-mêmes dans les cérémonies : ce qui pouvait amener, avec le temps, des divergences regrettables et ouvrir la porte aux plus grands abus.

« C'est pourquoi, écrivait à ses prêtres le vénérable prélat, nous avons fait faire une seconde édition du Rituel, afin qu'il ne vous manquât plus rien de ce qu'il vous faut pour vous acquitter dignement de vos obligations. Nous y avons ajouté un précis de toute la science qui vous est indispensablement nécessaire, et des réflexions morales et édifiantes sur chaque sacrement, afin que vous y puisiez les sujets des instructions que vous donnerez à votre peuple, après vous être remplis vous-mêmes des sentiments de respect et de religion qu'on tâche de vous y inspirer (1). »

Ce zèle, pour tout ce qui touchait à la maison de Dieu, était d'autant plus ardent qu'une piété profonde l'alimentait. En quittant l'Oratoire, Mgr Le Boux avait gardé l'esprit de la Congrégation. Le souvenir des vertus qu'il y avait vu pratiquer était resté gravé dans son cœur, et jusqu'à la fin il marcha sur les traces des maîtres éclairés qui l'avaient élevé. Comme eux, il se montrait fidèle à toutes les pratiques de l'Eglise ; comme eux, surtout, il avait une dévotion marquée pour Notre-Seigneur présent au saint autel.

Aussi s'efforça-t-il, dès les premiers jours, de la développer dans son diocèse par l'établissement de l'Adoration perpétuelle. La lettre pastorale publiée en cette circonstance est pleine d'intérêt : nous la citons presque en entier.

« Nous avons vu, écrivait le pieux évêque, avec une grande consolation, en plusieurs personnes de notre diocèse, des marques d'une singulière et véritable dévotion au très-saint Sacrement. Nous avons aussi remarqué avec un extrême déplaisir en plusieurs autres de grands dérèglements en ce culte public que nous rendons à cet adorable mystère : Nous

(1) M^{re} Le Boux, lettre pastorale.

désirons de tout notre cœur corriger de tels défauts et perfectionner une telle piété. Ce désir nous a fait embrasser, avec beaucoup de joie, l'occasion d'établir dans notre diocèse l'Adoration perpétuelle. Plusieurs personnes de considération nous en ont sollicité par des prières instantes et très-agréables ; et le respect très-particulier que Dieu nous donne pour cet adorable Sacrement, nous y attire avec ardeur. Ainsi, nous pouvons témoigner à Notre-Seigneur-Jésus-Christ nos continuelles reconnaissances pour le grand amour qu'il a eu de vouloir s'unir à nous si étroitement dans ce mystère, et satisfaire pour toutes les profanations, sacrilèges, mépris et injures qu'il reçoit dans ce sacrement. C'est à quoi nous exhortons toutes les âmes que Dieu a mises sous notre conduite, voulant, par ces présentes, les associer à cette confrérie de l'Adoration perpétuelle (1). »

C'est à l'église Saint-Jacques de Bergerac que revient l'honneur d'avoir été choisie pour être le berceau de cette pieuse association. Elle y fut établie au mois de mai 1669. De là, elle se répandit rapidement dans tout le diocèse. Le Saint-Siège l'enrichit de précieuses indulgences ; et les évêques de Périgueux s'en montrèrent, jusqu'à la Révolution, les propagateurs ardents.

Mgr Le Boux avait aussi pour la sainte Vierge un dévouement tout filial. Il aimait à l'invoquer et à visiter les

(1) M^r LE BOUX, statuts de la confrérie du Très-Saint-Sacrement.

Avant l'établissement de l'Adoration perpétuelle, il y avait dans un certain nombre d'églises des confréries érigées en l'honneur du Très-Saint-Sacrement.

Les registres de l'hôtel de ville de Périgueux nous en donnent la preuve. « Le 1^{er} juin, est-il dit dans le *Livre-Vert*, MM. les maire et consuls s'aggrégèrent à la confrérie du sacré Sacrement, fondée en l'église de Saint-Front, et pour cet effet firent faire deux beaux flambeaux de cire blanche pour estre portés par deux de leurs corps dans toutes les processions qui se feraient désormais à l'honneur du saint sacrement en l'église Saint Front, et afin que leurs successeurs en la magistrature pratiquassent le même vœu de dévotion, il en fut rédigé par écrit un acte dans le livre-journal de la maison de ville pour prier les confrères de ladite confrérie de les recevoir pour directeurs d'icelle avec MM. du présidial, ce qui fut accepté et exécuté le jour même de l'octave du saint Sacrement, que deux députés du corps de la magistrature politique prirent possession de la direction de ladite confrérie et portèrent deux flambeaux de cire blanche à la main devant le très-auguste et très-adorable Sacrement. »

églises bâties en son honneur (1). Notre-Dame de la Garde fut souvent témoin de sa piété. Et quand, à certaines époques de l'année, « le diocèse entier, » selon l'expression d'un ancien historien (2), accourait au sanctuaire de Notre-Dame des Vertus, on était sûr de le voir à la tête de ces foules recueillies que la gratitude et la confiance amenaient aux pieds de la Reine du ciel.

Enfin, il était un autre amour qui remplissait le cœur de Mgr Le Boux : c'était l'amour de sa mère. Loin de rougir de la modeste paysanne, il avait pour elle un véritable culte. Son bonheur était de la voir. D'ordinaire, en revenant de la cour, il passait par Souzai. Le petit village, avec ses maisons de pêcheurs et ses barques retenues par un câble sur les flots lents et jaunes du beau fleuve, avait pour lui un charme inexprimable, et jamais il n'était plus heureux que lorsqu'il venait s'agenouiller dans l'église témoin de sa première communion, et s'asseoir à l'humble foyer d'où la pauvreté l'avait un jour contraint de s'exiler.

XI

Au commencement de février 1679, Mgr Le Boux quittait son diocèse pour aller donner le carême à la cour. C'était la troisième station qu'il y prêchait depuis dix ans (3). Louis XIV, à cette époque, avait entendu les plus grands

(1) *Histoire de D. Garat*, abbé de Chancelade. Liv. 18, ch. 9.

(2) *Liste véritable et générale de tous les Préd.* Bib. nat.

(3) Voici, d'après Colombel et la *Gazette*, la liste des principales stations prêchées à Paris par Guillaume Le Boux : 1649, Carême à l'Oratoire ; 1650, Avent à Saint-Benoît ; 1651, Avent à Saint-Louis ; 1651, Carême à Saint-Séverin ; 1654, Carême à Notre-Dame ; 1654, Avent au Louvre ; 1655, Carême à Saint-Nicolas-des-Champs et Avent à Saint-Benoît ; 1656, Carême et Avent au Louvre ; 1657, Carême au Louvre ; 1658, Carême à Saint-Germain-l'Auxerrois ; 1659, Carême à Saint-Gervais et Avent à Saint-Jean-en-Grève ; 1663, Carême et Avent au Louvre ; 1664, Carême aux Nouvelles Converties ; 1673, 1678, 1679, Carêmes au Louvre.

Ces nombreuses stations, auxquelles s'ajoutèrent un grand nombre d'autres discours à la ville, aussi bien qu'en province, prouvent mieux que toutes les paroles combien fut méritoire et féconde la vie de l'évêque de Périgueux.

prédicateurs de son temps. Il avait admiré Bossuet, applaudi Mascaron, Fléchier et Bourdaloue; et pourtant toute leur éloquence n'avait pu lui faire oublier la parole abondante et facile de l'évêque de Périgueux.

La réputation de ce dernier ne fut donc pas un de ces engouements éphémères que la mode fait naître et qu'elle détruit bientôt après. Un incontestable talent la justifia. Et elle se soutint, non-seulement parmi les habitués nécessairement un peu légers de Saint-Germain et de Versailles, mais encore dans les assemblées toujours graves et toujours solennelles du clergé de France.

A celle de 1680, Mgr Le Boux fut choisi pour prononcer le discours à la messe du Saint-Esprit, bien qu'il y eût parmi les députés « un grand nombre de prédicateurs illustres. » L'assemblée, du reste, n'eut point lieu de s'en repentir. Le lendemain, le rapporteur constatait avec satisfaction que l'éminent prélat « avait fait un sermon après l'Evangile dont la force et l'éloquence avaient parfaitement répondu à ce que la compagnie attendait de lui (1). »

Ainsi, durant plus d'un demi-siècle, disons-le encore une fois, Le Boux, comme orateur, brilla d'un vif éclat. Le poète Frizon (2) n'était que l'interprète de la vérité lorsqu'il lui disait dans la langue d'Horace :

« O grand évêque, l'immense Paris t'a écouté parler avec amour; toute constellée de ses lys éclatants, la cour t'a présenté son auguste cortège.

» La renommée sur ses ailes a porté ton nom jusqu'aux lointaines régions de l'Aurore; l'Amérique le prononce avec respect devant ses jeunes habitants.

» Pénétré de la grandeur de ton ministère, tu en remplis sévèrement les devoirs sacrés. Ainsi, tu t'élèves au-dessus de la foule légère des vains orateurs; ainsi, tu les forces à garder le silence.

(1) *Collection des procès-verbaux des assemblées générales du clergé de France*, tom. v, p. 295-296.

(2) Léonard FRIZON, *Opera poetica*, tom. II, p. 287.

» Tu sais associer l'utile au beau, la parole véhémence aux doux accents.

» Tu sais unir la flamme du cœur à la flamme du génie; et la gloire, cet écho retentissant, a répondu à ta noble éloquence.

» O Vésonne illustrée par les camps de César ! ô cité propre à la guerre et aux arts de la paix qui montres encore debout, comme un monument éternel de la gloire de Saint-Front, ta vieille tour à demi-ruinée, montre-toi fière de l'évêque éloquent qui te gouverne avec sa houlette pacifique, et qui, dans sa science divine, t'explique les oracles d'en haut (1). »

Et de fait, le Périgord était fier de son évêque. On exaltait son mérite. On vantait son talent oratoire. On le déclarait sans pareil. On était avide de l'entendre, et chaque fois qu'il parlait il y avait foule au pied de la chaire.

Te, magne præsul, vasta Lutetia
Stellansque amœnis Regia liliis
Augusta dicentem corona.....
.....
..... O Vesunna.
Cæsareis memoranda castris !
Urbs apta belli, pacis et artibus ;
Dejecto Averni stant ubi numine
Æterna Frontonis trophœa,
Semirutæ monimenta turris !
.....

N'oublions pas que Frizon est une de nos gloires périgourdines. Il naquit à Brantôme en 1628. Entré chez les jésuites à l'âge de seize ans, il y enseigna les humanités pendant quinze années. Il professa ensuite la rhétorique et l'écriture sainte et fut appelé à la direction du Noviciat de la Province, à Bordeaux. A ces occupations, il joignit le culte assidu des Muses latines et laissa dans ce genre un grand nombre d'ouvrages dont on peut voir le détail dans Moréri.

Comme tant d'autres poètes aujourd'hui descendus dans l'oubli, Frizon eut son quart d'heure de célébrité. Sa réputation s'étendit jusqu'en Europe ; et Bayle écrivait, du fond de sa retraite de Hollande : « Il y a longtemps qu'on sait que le jésuite Frizon est un grand poète. »

Il y a dans ses écrits de la facilité et de l'élégance, de la douceur dans le vers, un choix heureux dans les sujets qu'il traite, de la fécondité dans l'invention et de la clarté dans l'expression. Quelques critiques lui ont reproché de n'être pas toujours assez châtié et de s'être trop inspiré de Lucain.

L'histoire, qui nous a conservé la date de ses prédications à la cour, n'a pas oublié non plus celle qu'il fit dans son diocèse, en certaines circonstances mémorables. Sans compter les discours en l'honneur de Louis XIV, prononcés devant les maire et consuls, à l'occasion d'un traité de paix, d'une prise de ville ou d'une victoire du grand roi (1), nous savons qu'il rehaussa par sa parole l'éclat de plusieurs cérémonies.

À l'ouverture de l'hôpital général, ce fut lui qui prêcha. Son zèle pour les pauvres l'inspira si bien qu'il parut « se surpasser lui-même (2). » La cérémonie eut lieu le 22 février 1669. Deux ans plus tard, nous trouvons l'éloquent prélat dans l'église des religieux Minimes de Plagnac, où il prononce l'oraison funèbre de très-haute et très-puissante dame Françoise de Nompars de Caumont comtesse de Gurson. « Tout ce qu'il y avait dans la province, dit l'abbé de Belzunce (3), de parens des maisons de Foix et de Lauzun et de gens de distinction dans le pays y assistèrent. La princesse de la Teste de Buch, M^{lle} Henriette de Candale (4), voulut être présente à un spectacle si touchant et si douloureux pour elle, et mêla ses larmes avec toutes les paroles de cet excellent orateur, qui joignit l'éloge de la fille à celui de la mère. »

(1) Archives de l'Hôtel-de-Ville. *Livre-Vert*.

(2) *Histoire de D. Garat*, liv. III, chap. 14.

Cet établissement fut fondé par Messire Christophe Raymond de Saint-Paul de Salegourde. « Ce charitable ecclésiastique, raconte un ancien biographe, demeurait dans notre abbaye de Chancelade, où on lui inspirait le chemin de l'éternité par de bonnes œuvres. Il résolut de donner une très-belle maison, et quelques autres domaines pour faire un hôpital général à Périgueux : ce qu'il fit, en effet, le 23 juin 1663 ; et afin que ses bons desseins fussent mieux exécutés, il fit mettre dans l'acte de la donation qu'il vouloit, entendoit et prioit messire T. R. Père Jean Garat, abbé de Chancelade, et ses successeurs abbés réguliers, prieurs et autres religieux députés à cela, d'y tenir la main et d'y surveiller ; et au cas que ladite fondation de manufacture ne pût subsister, il substituoit lesdits Révérends Pères pour reprendre les domaines qu'il donnoit pour ce dessein. »

(3) L'abbé de BELZUNCE : *Vie de M^{lle} Henriette de Candale, dame de Montpon*, p. 31.

(4) Trois ans après, M^{re} Le Boux, assisté de Charlotte de Gramont, abbesse de Sainte-Ausonne, et de Suzanne de Sainte-Aulaire, abbesse de Ligueux, bénissait Françoise de Foix, sœur de Henriette, comme abbesse de Sainte-Marie de Saintes.

Mais ce n'était pas seulement en ces occasions d'apparat qu'il fallait entendre le vénérable évêque ; c'était devant un auditoire modeste, un auditoire de campagne. Là il s'abandonnait, il se livrait à lui-même. Plus de préoccupations littéraires, plus de rhétorique ; sa parole devenait simple, naïve, toute populaire. Le prédicateur disparaissait : il ne restait qu'un père parlant avec son cœur pour parvenir jusqu'à celui de ses enfants.

XII

Mgr Le Boux, dans ses diverses réformes, n'avait rencontré jusque-là aucune difficulté. Chacun avait admiré sa sagesse, sa bonté, sa prudence ; chacun avait loué son zèle : tous, dans le clergé, avaient été heureux de seconder leur évêque.

Il en fut autrement dès qu'il voulut toucher à des privilèges que le temps sinon le droit avait paru consacrer. Les embarras commencèrent ; et l'opposition s'accrut d'autant plus vivement que, de part et d'autre, on croyait lutter pour des principes.

A ce moment, ne l'oublions pas, si nous voulons comprendre ce qui va suivre, en plusieurs diocèses de France, la juridiction épiscopale se trouvait singulièrement amoindrie. Un certain nombre de communautés religieuses, et même des Chapitres, prétendaient en être exempts. Aussi, presque tous les évêques du *xvii^e* siècle crurent-ils devoir combattre un pareil état de choses. Et personne de ceux qui ont étudié l'histoire de cette époque, n'a oublié les démêlés célèbres de Bossuet avec les abbesses de Jouarre et de Faremoustier.

En arrivant dans son diocèse, Mgr Le Boux avait prévu qu'il aurait, lui aussi, sous ce rapport, des luttes à soutenir. Mais, en homme prudent, il avait compris qu'il ne fallait rien brusquer, et qu'attendre était encore le parti le plus sage. « C'est pourquoi, écrivait-il dans des notes intimes où il se peint tout entier, il est très à propos, dès le commencement, de ne rien innover ni contre le Chapitre, ni contre les autres communautés ; mais, au contraire, protester qu'on veut vivre

en paix ; et se maintenir le plus doucement qu'on pourra les droits acquis et conservés par ses prédécesseurs, jusqu'à ce que l'on ait gagné le cœur des gens de bien et fait voir par un sage procédé que l'on ne se veut servir de sa puissance légitime que pour édifier et non pour détruire (1). »

Cette modération pourtant ne devait pas empêcher certaines difficultés de surgir. Un chanoine de la cathédrale, M. de Mèredieu, ayant défendu les droits du Chapitre, les autres chanoines prirent fait et cause pour leur collègue. M. de Mèredieu soutenait l'indépendance absolue du Chapitre. Cette indépendance, d'après lui, datait de plusieurs siècles, et les événements, plus d'une fois, en avaient démontré la nécessité, surtout au temps de Bouchard d'Aubeterre (2). L'évêque protesta, mais en vain. L'affaire alors fut portée devant le Parlement de Guyenne; et un arrêt du 16 juin 1677 donna gain de cause à Mgr Le Boux.

Malgré cette condamnation, trois chanoines refusèrent de se soumettre (3). Fidèle à ses principes, l'évêque essaya d'abord de tous les moyens de conciliation ; il ne put réussir. Il en appela à Louis XIV, et en obtint des lettres de cachet contre les opposants. Ceux-ci devaient, dans le plus bref délai, quitter Périgueux (4). Déjà l'ordre de partir était arrivé, lorsque les familles des chanoines, qui étaient très-influents, prièrent le maire de vouloir bien intervenir afin d'empêcher l'exécution de cet arrêt d'exil. M. de Châtillon avait beaucoup de crédit près de Mgr Le Boux. Il réussit pleinement. Les lettres de cachet furent retirées ; les choses s'arrangèrent pour le mieux ; et la paix ne fut plus troublée de longtemps.

La fin de ces démêlés combla de joie Mgr Le Boux. Il n'y était entre qu'à contre-cœur : car nul plus que lui n'aima son clergé. Convaincu que la grande force d'un évêque est dans ses prêtres, il aimait à les voir, à les encourager, à se con-

(1) M^r LE BOUX : *Avis pour l'épiscopat*.

(2) L'abbé de LESPINE : *Manuscrit*, tom. XXXII.

(3) L'abbé FOUQUET : *Nouvelles Ecclésiastiques*.

(4) Archiv. de l'Hôtel-de-Ville. *Livre-Vert*, p. 317.

certier avec eux. Un cure venait-il le visiter, aussitôt, nous dit-il lui-même (1), « il le prenait à part, lui témoignait sa bienveillance, lui demandait depuis quel temps il était pourvu de son bénéfice, de qui il dépendait, s'il y avait plusieurs fondations, quel revenu avait la fabrique, si l'église était en bon état et pourvue d'ornements, si le seigneur du lieu avait de la religion, s'il était charitable et gouvernait bien son peuple, quels abus régnaient dans la paroisse, le nombre des communions pascales et avec quel soin on suivait les offices. Il prenait de là occasion pour l'interroger sur la dernière instruction qu'il avait faite : le priant de lui en donner l'analyse avec les divisions et les principaux développements. Ensuite, selon qu'il le croyait instruit, il lui posait des questions plus ou moins difficiles sur le dogme, la morale, ou la liturgie. » De cette façon, il se rendait compte, et par lui-même, de la capacité de ses prêtres. Dans ses tournées pastorales il ne manquait jamais d'interroger le clerc chargé de la conduite et de l'instruction des petits enfants. « Il s'informait s'il était homme de bien, s'il enseignait le catéchisme, s'il avait ses lettres de maistre d'école. » S'il ne les avait pas, il l'obligeait à les prendre pour offrir plus de garantie aux familles et donner plus d'autorité à son enseignement (2).

Nous ne serions point entré dans tous ces détails, qui peuvent paraître aujourd'hui assez indifférents, s'ils ne servaient à nous faire connaître Mgr Le Boux et à nous montrer en lui les deux qualités éminentes qui font les pasteurs : un esprit pratique et une grande bonté.

Mgr Le Boux ne prit aucune part aux disputes qui, de son temps, agitèrent l'Eglise de France. Il préféra s'occuper des intérêts de son diocèse (3), y faire connaître et pratiquer les règles d'une discipline exacte.

A son avènement il avait trouvé la paroisse de Saint-Front, dans un état déplorable. Il n'y avait « ni œuvres ni mar-

(1) M^r LE BOUX : *L'Episcopat et sa puissance*.

2 M^r LE BOUX : *L'Episcopat et sa puissance*.

3 ABRY, *Histoires des grands hommes de l'Orat.*

guilhers ni fondation quelconque. Tout le service estant réduit à une basse messe, les dimanches, à laquelle, pour l'ordinaire, il n'y avoit pas soixante ou quatre-vingts personnes qui y assistoient, et encore valets, servantes et quelques pauvres artisans. » Tout le clergé se composait « de deux vicaires amovibles qui estoient réduits plus tôt à la condition de porte-Dieu qu'à celle de pasteurs. » Cette paroisse pourtant se « composoit de plus de douze mille âmes et comprenoit presque toute la ville de Périgueux, n'y en ayant qu'une autre dicte de Saint-Sillain (1). »

Mgr Le Boux essaya tout d'abord de remédier à un pareil état de choses. Mais ayant rencontré des difficultés, il s'adressa à Rome, et obtint du Souverain Pontife l'autorisation, jusque-là réservée au Chapitre, de nommer les vicaires perpétuels et amovibles. A dater de ce jour, la paroisse de Saint-Front change de face. Les œuvres s'y multiplièrent, les offices y furent mieux suivis ; et bientôt, grâce au zèle de l'évêque, elle devint la première du Périgord.

XIII

Mgr Le Boux acheva de transformer la paroisse de Saint-Front, et, on peut le dire, Périgueux tout entier, en y faisant donner une grande mission par le P. Honoré.

A peu près inconnu aujourd'hui, ce prédicateur fut autrefois célèbre. Il parlait comme un apôtre, sans ornement et sans fard. Bourdaloue, qui l'avait en haute estime, disait « qu'il faisait rendre à ses sermons ce qu'on avait volé aux siens. »

Envoyé par la reine à Sarlat, il y avait obtenu un véritable triomphe. « Les inimitiés les plus profondes avaient été déracinées, les ouvrages profanes brûlés, et il avait été fait jusqu'à dix mille livres de restitutions (2). »

(1) *Interrogatoire sur faits et articles subi par messire Guillaume Le Boux, seigneur évêque de Périgueux, au requis de M. Michel Dufaulx, chanoine de l'église cathédrale.* (Archiv. Départem., série B, 174).

(2) TARDE : *Antiquités du Périgord et du Sarladais.* Manuscrit de la Bibliothèque de Périgueux. (Collection L. Lapeyre.)

La retraite qu'il donna à Périgueux ne devait pas être moins fructueuse. Commencée le 8 mars 1681, elle dura plus d'un mois. « Pendant ce temps, les audiences de toutes les cours cessèrent, et les artisans eux-mêmes, qui ont peine à nourrir leurs enfants des fruits de leur travail, n'avaient d'autre inclination que d'assister aux sermons et catéchismes pour apprendre de quelle façon ils devaient se réconcilier avec Dieu (1). »

La population entière s'ébranla. On accourut de toutes parts, « vers les quarante confesseurs » choisis par le P. Honoré. Il y eut des conversions éclatantes, des retours en grand nombre. Et de « lieu de perdition, Périgueux devint une cité modèle (2). »

L'année suivante, Mgr Le Boux bénissait la chapelle de la Visitation et la dédiait à saint François de Sales (3).

L'intérêt que Mgr Le Boux portait à sa ville épiscopale ne lui avait point fait oublier Bergerac. Il y continua l'œuvre de

(1) *Relation manuscrite de la mission de 1681*, p. 10.

(2) Le dimanche y était parfaitement observé. Un arrêté municipal défendait « à tous marchands et autres personnes faisant trafic en la ville d'ouvrir leurs boutiques pendant ce jour, et de dresser aucuns bancs sur les places publiques pour y installer, vendre ny débiter aucunes marchandises. » Cette mesure aussi sage que chrétienne avait valu à M. de Froidefond, alors maire de Périgueux, les félicitations de Mgr Le Boux.

(3) Cette chapelle, aujourd'hui complètement détruite, était bâtie au milieu des Arènes. En creusant les fondations, on fit des découvertes précieuses : malheureusement on n'en sut pas profiter. Les manuscrits de la Visitation nous donnent à ce sujet les plus curieux détails : « On découvrit un mur qui était presque à fleur de terre, d'une prodigieuse longueur et épaisseur, tout bâti de belles pierres de taille. Il y avoit des pièces de six et sept pieds de longueur, trois de hauteur et trois de profondeur, et environ huit ou dix des mieux taillées, sur le devant desquelles on voyoit gravées toutes les lettres capitales de l'alphabet, d'un langage inconnu. Toutes ces lettres étoient entrelacées les unes dans les autres, ne formant aucun mot. Mgr Le Boux, notre évêque, entra dans l'enclos, accompagné de personnes qui savoient parler toutes sortes de langues sans qu'aucune y pût rien comprendre, sinon une seule, travaillée en perfection, où l'on avoit gravé en grand caractère ce seul mot :

POMPEIUS

A deux ou trois cents pas de ce mur, on s'aperçut que sous un vieux arbre il y avoit des cartiers ; à peine eut-on arraché cet arbre qu'on aperçut un cartier fort

ses prédécesseurs ; comme eux, il s'y rendait souvent. « Au mois de septembre 1682, est-il dit dans le livre des Jurades, l'Eglise des pères Cordeilhers fust consacrée par Mgr nostre évesque, qui logea au couvent et fust desfrayé avec sa suite par les religieux. Les officiers du sénéchal et baillage et les maire et consuls ly furent visiter en corps et en chef, en receurent visite le lendemain. Il prescha à l'esglise de la paroisse et donna la confirmation à plusieurs personnes (1). »

Malgré sa richesse et sa nombreuse population, Bergerac ne possédait encore aucune communauté de religieuses ni aucun pensionnat de jeunes filles. Sarlat était plus favorisé. Une pieuse veuve, M^{me} Marie Baillot de Lagadou, y avait établi les Dames de la Foi. Cet établissement, commencé le 12 mars 1677, avait fait tant de bien, que Mgr Le Boux mit tout en œuvre pour attirer dans son diocèse la noble fondatrice. M^{me} de Lagadou se rendit aux instances du prélat. Le

large qui avoit des appuis aux quatre coins comme pour le tenir suspendu. On trouva sous ce cartier une statue de Jupiter, en bas-relief, à demi corps, le visage d'une beauté achevée, ainsi que ses autres membres, qui tenoit à la main deux serpents en guise de sceptre. On trouva dans le même endroit une captive qui avoit une chaîne à un bras et un pendant à une oreille; son visage étoit travaillé d'une si grande délicatesse que les meilleurs sculpteurs en furent surpris, surtout d'un voile qu'elle avoit sur sa tête qui la couvroit, et ses cheveux faits avec tant d'art et de dextérité qu'ils paroissoient à travers ce voile. Plus une Vénus de hauteur naturelle, et une Diane à cheval tenant dans sa main une chaîne où un chien étoit attaché, un casque en tête garni de plumets d'une délicatesse et d'un travail achevés. Plus un Hercule, qui, de sa massue, abattoit un monstre à ses pieds. Toutes ces statues auroient été un trésor pour les religieuses si elles avoient su s'en prévaloir ; mais Dieu ne le permit pas : ces statues furent toutes brisées. »

Commencée au mois d'avril 1668, grâce aux pieuses libéralités de M. Desvaulx, prêtre-sacriste de Saint-Nicolas-des-Champs, la chapelle de la Visitation fut livrée au culte le 1^{er} juillet 1682. Le principal autel est actuellement au musée archéologique. Il porte l'inscription suivante :

DEO. OPT. MAX.
SVB NOMINE SANCTI
FRANCISCI
SALESII
SACRVM
PER ILL GVIL. EPIS.

1, Archives de l'Hôtel-de-Ville de Bergerac. *Livre des Jurades.*

22 avril 1681, elle arriva à Bergerac avec M^{lle} de Donat, son auxiliaire et son amie. « Ce fut là qu'elles se signalèrent, avec plusieurs de leurs compagnes qui les avaient suivies, par leur ferveur et la grande application avec laquelle elles s'employèrent à l'instruction des personnes de leur sexe, de tout âge et de toute condition. Il leur en fut envoyé un grand nombre par ordre du Roy, et d'autres s'y retirèrent par leur propre mouvement pour y être instruites des vérités de notre sainte religion. Dans peu de temps on comprit combien cet établissement étoit utile pour procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes (1). »

Les Dames de la Foi, d'après leur règle, n'avaient pas seulement pour but la conversion des protestantes et l'éducation des jeunes filles riches, elles devaient encore ouvrir des écoles pour les enfants du peuple, recueillir les orphelines, les instruire, les former à la piété, leur apprendre un état, les garder ou les placer convenablement dans le monde ; « et cela gratuitement et sans aucun salaire (2). »

Introduite à Bergerac dès 1542, la Réforme y avait fait des progrès rapides. Elle s'en était rendu bientôt maîtresse. Plusieurs fois, il est vrai, les catholiques cherchèrent à secouer le joug. Ils y réussirent même. Mais leur prépondérance ne dura pas ; et la ville resta presque toujours aux mains des protestants, jusqu'au milieu du règne de Louis XIII. A cette époque la situation se modifia. Le catholicisme reprit le dessus, grâce aux événements politiques, grâce surtout aux évêques de Périgueux et au zèle de leurs missionnaires.

(1) *Règle et constitution pour les filles de La Foi de Bergerac.* — Manuscrit de la Bibliothèque de Périgueux.

« Les différentes affaires de M^{lle} de Lagadou l'ayant obligée de faire un voyage à Sarlat, elle laissa la conduite de la communauté à M^{lle} de Donat, qui avait un génie supérieur et des talents singuliers pour la conduite des âmes ; elle avait une grande force d'esprit et beaucoup de prudence, elle s'attirait les cœurs et la confiance des filles qu'elle avait dans sa communauté, s'en faisant craindre et aimer en même temps. M^{lle} de Donat, après avoir gouverné sa communauté pendant dix-huit ans, mourut le 2 février 1708. » (*Manuscrits des filles de la Foi.*)

(2) *Lettres patentes de Louis XIV. — Règle et constitutions des Dames de la Foi.*

Le père Dupuy nous a laissé l'intéressante histoire des travaux des Récollets, sous Mgr de la Béraudière (1). C'est un tableau saisissant du Bergeracois à cette époque. Le récit des retraites prêchées du temps de Mgr Le Boux n'offrirait pas moins d'intérêt. Mais personne n'a songé à nous en conserver le souvenir. Les documents ont disparu, et c'est à peine si nous avons quelques détails sur la mission qui suivit la révocation de l'édit de Nantes.

Cette mission fut donnée aux nouveaux catholiques. Les oratoriens la prêchèrent. Mgr Le Boux les avait demandés, et le roi, heureux de lui être agréable, les avait accordés. Le vénérable évêque vint lui-même les recevoir à Bergerac, les accueillit comme des frères, et envoya à leur supérieur général une lettre à la fois de félicitations et de remerciements. Il aurait voulu rester avec eux. Mais les occupations, la maladie surtout ne le permirent pas. Il dut se borner à les visiter souvent. « J'arrive de Bergerac, écrivait-il au Père de Sainte-Marthe, où le désir de profiter à mon troupeau de nouveaux convertis et l'intérêt que je prends à tout ce qui regarde la congrégation, ma très-chère et très-honorée mère, m'ont obligé d'aller, quoique très-incommodé. Et, en effet, je n'y ai pas été trois jours que de cruelles douleurs m'y ont mis au lit d'où je ne suis sorti que pour regagner ma maison, dans la résolution, s'il plaît à Dieu de m'en donner la force, d'y retourner passer la quinzaine de Pâques avec nos très-chers pères. » Il y vint en effet, et même plusieurs fois. Pendant ces visites, il vivait en compagnie de ses confrères, disant avec eux l'office et mangeant avec eux. Il prenait part à leurs peines, à leurs embarras, à leurs travaux. Il encourageait les fidèles, soulageait les pauvres, confessait les malades, administrait les sacrements. Ni les contradictions ni les fatigues, rien ne l'arrêtait. D'anciens manuscrits nous le représentent allant de maison en maison, visitant les hérétiques, éclairant leurs doutes, et s'efforçant de les gagner à force de douceur. Souvent même, malgré son grand âge, il

(1) P. DUPUY : *Mission Bergeraci Patrum Recollectorum*, archiv. nat.

montait en chaire ; et il « y faisait paraître un si beau feu, tant d'éloquence et d'érudition, qu'on ne croyait pas qu'il eût jamais mieux prêché (1). »

Les missionnaires ne réussirent pas d'abord. Ils trouvèrent même une certaine résistance dans la population. Car, ne l'oublions pas, Bergerac n'était pas seulement à cette époque une ville en majeure partie protestante. Elle était un des boulevards de la Réforme : « la Genève du Midi », comme disent les historiens.

À la fin, pourtant, les préventions tombèrent. Les oratoriens triomphèrent des plus endurcis. Il y eut des conversions par centaines ; on pourrait dire par milliers (2). « Les résultats sont ici vraiment merveilleux, écrivait le père Bachelerie (3). » Devenu vieux, ce bon père aimait à raconter ses succès à Bergerac : « Tous, disait-il, depuis le premier jusqu'au dernier, m'auraient fait Pape, s'il ne m'avait fallu que leur suffrage pour l'être (4). »

Parmi les auxiliaires du père Bachelerie, il en est deux que nous devons citer : le père Ruben et le père Salmon. Le premier était de Vézac ; converti par le célèbre père Le Jeune, il devint son disciple et son premier biographe. Le second était l'ami du marquis d'Allemans, un des Seigneurs sans contredit les plus distingués de la province. On sait par le duc de Saint Simon (5), que le marquis d'Allemans était un homme sincèrement vertueux, fort spirituel d'ailleurs, très-savant et du plus grand monde. Il était lié avec Bossuet et Fénelon et très-attaché au père Malebranche. Il venait souvent le voir dans sa modeste cellule et s'entretenait avec lui sur les matières les plus abstraites. De son côté, le philosophe l'aimait comme un frère. Une fois même, quittant

(1) ANDRY : *Les Auteurs ecclésiastiques de l'Oratoire*. Manuscrits 120.

(2) Archives de l'hôtel-de-ville de Périgueux : *Livre vert*.

(3) P. BACHELERIE : *Lettres*. Manuscrits de l'Orat.

(4) Archives nation. *Discours sur les commencements de l'Oratoire*.

(5) SAINT-SIMON. *Mémoires*, XI, 148.

ces chères habitudes, il vint voir le marquis dans ses terres du Périgord (1).

Ce voyage eut lieu sous l'épiscopat de Mgr Le Boux, et quelque temps après la mission de Bergerac. M. d'Allemands, qui fit de ce voyage une relation en partie conservée par le père Adry (2), nous apprend qu'une foule d'ingénieurs et d'officiers de marine voulurent conférer avec son hôte illustre, non-seulement de questions scientifiques, mais encore de philosophie.

On aime à recueillir ce trait, on aime aussi à se représenter l'austère oratorien se déroband à cette foule d'admirateurs curieux. Volontiers, je me le figure gagnant une allée solitaire où il puisse à l'aise se livrer à la méditation. Là, personne ne vient le distraire : il est heureux. C'est en vain qu'autour de lui la nature déroule ses plus gracieux tableaux ; en vain que le soleil donne à la terre ces teintes variées et ces nuances infinies si bien chantées par la poésie antique. Il ne voit rien, il ne regarde rien : ses yeux sont fermés. C'est en vain que les oiseaux chantent sur sa tête et que le ruisseau murmure à ses pieds : il reste insensible à toutes ces harmonies. Il n'est pour ainsi dire plus de ce monde ; il est tout entier dans ces « régions heureuses et toutes remplies de beautés intelligibles (3) » dont il a parlé avec tant d'amour. Quand il descendra de ces hauteurs, sa physionomie s'illuminera, et sa main tracera peut-être une de ces pages qui

(1) BLAMPIGNON : *Etude sur Malebranche*.

M. d'Allemands l'avait plusieurs fois pressé de faire ce voyage. Le 1^{er} juin 1687 il lui écrivait du château de Montardy : « Nous sommes ici, mon très-révérénd père, il y a dix ou douze jours. Nous vous y attendons avec impatience et nous vous supplions et le père Salmon de faire en sorte que rien ne nous prive de l'honneur et de la satisfaction de vous posséder le plus tôt et le plus longtemps qu'il se pourra ; certainement ce qui nous en priveroit nous causeroit la dernière mortification et une très-grande peine..... Venez finir ici votre métaphysique ; je vous en supplie, apportez surtout tout ce que vous en avez fait. M^{me} d'Allemands vous assure de ses très-humbles respects, et je vous honore, mon très-cher et très-révérénd père, avec des sentiments qu'il m'est impossible de vous exprimer. »

(2) ADRY : *Vie manuscrite de Malebranche*.

(3) MALEBRANCHE : *Entretien sur la métaphysique*.

charmeront la postérité, et qui mériteront à leur auteur le beau titre de Platon chrétien.

XIV

Mgr Le Boux occupait depuis plus de vingt ans le siège de saint Front. L'âge était venu, mais le zèle de l'apôtre ne s'était pas ralenti : son ardeur, pareille à la flamme, était d'autant plus vive qu'elle allait bientôt s'éteindre.

Malgré les infirmités, il continua ses tournées pastorales. « Il voulait, disait-il, mourir la houlette à la main. » Il établit dans sa ville épiscopale les Dames de la Foi (1), réforma plusieurs monastères (2), fit la guerre aux abus et donna jusqu'au dernier moment l'exemple d'une vie laborieuse et pleine de mérites. Après avoir contribué pour sa part à la fondation de la Grande Manufacture, il en ouvrit une à ses frais, sur ses terres de Château-l'Evêque. Il y appela ceux qui manquaient de travail et de pain. Il aimait à les visiter, à les encourager. Il les instruisait lui-même. Il leur consacrait avec bonheur ses talents tant de fois applaudis sous les lambris dorés du Louvre et de Saint-Germain, et préférait aux bruyants éloges des courtisans l'attention simple et recueillie de cet auditoire moins brillant, mais plus docile.

Pendant les années de disette, il ouvrit son palais aux indigents, les abrita, les nourrit. Voulant enfin prévenir, autant qu'il le pouvait, les suites désastreuses de la famine qui, jusque vers la fin du XVIII^e siècle, ravagea pour ainsi dire périodiquement notre province, il y importa du pays de Bigorre le maïs (3), ce blé du pauvre, et fut le premier à le cultiver en Périgord.

1) Les Dames de la Foi occupaient une maison de la rue des Farges, où, d'après la tradition, Du Guesclin aurait logé, lors de son passage à Périgueux.

2) *Gallia christiana*, tom. II, 1487.

3) De là le nom de *bigarroi* donné encore aujourd'hui au maïs, dans certaines parties de la Dordogne.

Dans la *Mercuriale des grains* que possède la bibliothèque de Périgueux, le maïs n'y est coté, pour la première fois, qu'en 1684 : il valait alors 21 sous le boisseau.

A ces œuvres de charité, l'infatigable évêque se plaisait à unir les nobles labeurs de l'étude. Il revit les conférences diocésaines (1) et cette théologie morale de Périgueux, à laquelle l'avenir réservait les approbations les plus flatteuses. Il aimait aussi, aux rares instants de loisir que lui laissait la charge épiscopale, à retoucher ses discours (2). Il s'étudiait à finir ces ébauches, à leur donner ce caractère de simplicité et de noblesse que les grands écrivains avaient communiqué à la langue française et qu'il avait pu admirer lui-même à la cour de Louis XIV, au pied de la chaire de Bossuet et de Bourdaloue.

Au milieu de ces occupations si élevées et si chrétiennes, Mgr Le Boux fut atteint de la maladie cruelle qui devait l'emporter. Sentant qu'il avançait vers l'inévitable terme, il mit ordre à ses affaires temporelles. Il légua ses livres à M. de Mèredieu, chanoine de la cathédrale, et ses manuscrits à M. Lasserre, supérieur de la mission. Il fit plusieurs fondations pieuses et distribua ses biens entre les diverses communautés de la ville. Mais la plus grande partie fut réservée aux indigents : « Voulant marquer la charité paternelle que j'ai pour les pauvres qui représentent la personne de Jésus-Christ, dit le pieux prélat dans son testament (3),

(1). Bibl. nat. *Franc.* 20944, *Orat.* 278.

(2). Malheureusement le fruit de ce travail est perdu. La Révolution a détruit tous les manuscrits. De ce prédicateur si fécond, rien n'est resté qu'un recueil de seize sermons : monument mutilé, sinon apocryphe, incapable de donner une idée de son genre et de son talent.

Les sermons publiés à Rouen en 1776, dit avec raison M. Jacquinet, contiennent trop d'attaques contre la philosophie du XVIII^e siècle et beaucoup trop d'expressions étrangères à la langue du XVII^e, pour être acceptés comme son ouvrage. M. l'abbé Hurel, dans son beau livre sur les *Orateurs sacrés*, exprime la même opinion. Ce qui a disparu, ce n'est donc pas seulement le geste, la voix ; c'est la pensée, c'est la vie, c'est l'orateur tout entier. La gloire littéraire de Mgr Le Boux, il l'a emportée dans la tombe.

(3) Ce testament est aujourd'hui aux archives départementales, série B, 214. Nous en devons la communication à l'aimable obligeance de notre savant archiviste, M. Villepelet. Nous l'en remercions ici. Aussi bien, nous associons à notre reconnaissance MM. Clédat, Dujarric et Durand pour le concours désintéressé et intelligent qu'ils ont bien voulu nous prêter.

je fais et nomme mes héritiers universels, les pauvres de l'hôpital général et les pauvres et malades de l'hôpital de Sainte-Marthe. »

Ministre du Seigneur, il accepta saintement l'annonce de la mort. Il n'était pas surpris ; il s'y préparait depuis longtemps.

Avant de recevoir le Viatique , il fit une confession générale et parla avec tant d'humilité et de ferveur qu'il arracha les larmes des yeux de tous les assistants. Sa dernière pensée fut pour sa chère Eglise du Périgord ; sa dernière consolation, de contempler de ses yeux qui s'éteignaient l'image du Sauveur sur la croix, et de la toucher fréquemment de ses lèvres défaillantes.

Mgr Le Boux mourut le 6 août 1693, et fut enseveli dans le chœur de Saint-Front.

Quelques jours après, le *Mercur de France*, annonçant cette triste nouvelle, faisait en ces termes l'éloge du défunt :

« Nous venons d'apprendre la mort de Mgr l'évêque de Périgueux, qui, par son mérite, sa vive éloquence et sa profonde érudition, a fait tant de fois parler de luy avec des éloges qui n'ont jamais esté contestez, ce qui luy faisoit tenir un rang très-considérable parmy les prélats de France. Il y a plus de trente ans qu'il remplissoit les meilleures chaires de Paris, sous le nom du père Le Boux, prestre de l'Oratoire. On ne peut prescher de meilleure grace, avec plus de zèle et avec plus sainte ferveur. Il touchoit et charmoit ses auditeurs, et l'on s'empressoit tellement de l'entendre par le plaisir que l'on y prenoit, qu'il estoit difficile de trouver place dans les lieux où l'on sçavoit qu'on l'avoit prié de donner quelque sermon. Il a presché très-souvent des Avents et des Caresmes entiers au Louvre, et la feuë Reine-Mère l'a esté plusieurs fois entendre dans les principales églises de Paris. Le Roy ne croyant pas juste qu'un si grand prédicateur demeurast sans dignité dans l'Eglise, le nomma d'abord à l'evesché de Daqs et ensuite à celui de Périgueux, où il a mené une vie qui a répondu au zèle qu'il avoit tou-

jours fait voir pour la gloire de Dieu et pour le salut du prochain. (1) »

« Mgr nostre évêque vient de mourir, écrivait de son côté un religieux chanceladai : c'étoit un des prédicateurs les plus fleurys et les plus éloquentes du royaume. Je ne parleray point de sa grande charité envers les pauvres nécessiteux qu'il secourut fort bien durant sa vie et qu'il a fait héritiers par son testament, non plus que de ses autres vertus, attendu qu'étant décédé depuis peu, la mémoire en doit être présente à tous ceux qui les lui ont vues pratiquer. »

Le marquis de Dangeau, d'ordinaire si froid, mais si exact, rappela dans ses *Mémoires* (2) la grande réputation de Mgr Le Boux. Enfin la *Gazette*, qui avait si souvent loué les talents oratoires de l'évêque de Périgueux, lui rendit un dernier hommage en célébrant ses mérites et ses rares vertus.

Tels sont les renseignements que nous avons pu recueillir et grouper autour du nom de Mgr le Boux, mettant en relief les lignes essentielles et laissant l'accessoire dans l'ombre. Il est aisé maintenant d'avoir de lui une juste et suffisante idée. Né dans la pauvreté, au milieu du siècle le plus aristocratique de l'histoire, ses mérites lui ouvrirent le chemin des honneurs et lui concilièrent le respect des grands. Religieux, il aima ses devoirs et témoigna toujours à la congrégation qui l'avait élevé la reconnaissance et l'amour d'un fils. Orateur, il sut se faire écouter à côté de Bossuet et conquérir, pendant plusieurs stations, les suffrages de la cour la plus littéraire et la plus brillante du monde. Evêque, il rétablit la discipline ecclésiastique, fit fleurir la science parmi les prêtres, et travailla sans relâche à relever les ruines de tous genres que la guerre et l'hérésie avaient accumulées dans son diocèse. Bon, charitable, plein de bienveillance pour tous, il fut regretté de son clergé et pleuré par les pauvres.

L'abbé RIBOULET.

(1) *Mercur de France*, août 1693, page 941.

(2) DANGEAU, *Journal*, tom. IV, 312.

ARMOIRIES RÉUNIES DE LA VILLE ET DE LA CITÉ DE PÉRIGUEUX (1).

*Écartelé, aux 1 et 4, de gueules, à deux tours couvertes et girouettées, liées par un entre-mur donjonné et crénelé, avec porte à la herse abaissée, le tout d'argent maçonné de sable posé sur une champagne de sinople ; entre les deux tours, au-dessus du donjon, une fleur de lis d'or (2), armes de Périgueux ; aux 2 et 3, d'or, à l'aigle antique de sable, au vol abaissé (3), armes de la Cité. — Couronne : comtale (4). — Devise : *Fortitudo mea Civium fides* (5).*

Dans la *Liste chronologique des maires de la ville et de la Cité de Périgueux* (6), nous avons eu occasion de parler plusieurs fois des armoiries dont la Cité et le Puy-Saint-Front faisaient usage dès les temps les plus reculés, et de faire remarquer que ces deux villes distinctes et séparées avaient chacune un

(1) Voir à la planche ci-jointe le n° 1. C'est la reproduction exacte des armoiries qui figurent sur les imprimés de la mairie de la ville de Périgueux. L'adoption de ce sceau municipal, à quatre quartiers, ne remonte pas au-delà de 1839, ainsi que nous l'établirons dans le courant de ce travail.

(2) La fleur de lis indique que la ville de Périgueux, indépendante des comtes de la province, ne relevait que du roi.

(3) D'après des médailles gauloises trouvées dans notre ville, l'aigle était l'emblème de Vésone bien longtemps avant la conquête de la Gaule par les Romains (Voir les *Antiquités de Vésone*, par le comte Wigrin de Taillefer, tome I, page 141 ; le *Catalogue du musée archéologique du département de la Dordogne*, par le docteur E. Galy, et le *Dragon de Bergerac*, étude sur une question historique relative à saint Front, pages 45 et suivantes, par le vicomte de Gourgues).

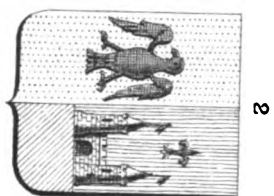
(4) La couronne comtale à la place de la couronne murale rappelle que Périgueux était une seigneurie noble, un fief de dignité. Les *cives* et *burgenses*, étant seigneurs et comtes de la Cité, de la ville et de la banlieue, jouissaient de toutes les prérogatives de la haute noblesse, et avaient le droit de timbrer leur écu de la couronne comtale (Voir le *Mémoire sur la constitution politique de la ville de Périgueux*, où l'on développe l'origine, le caractère et les droits de la seigneurie qui lui appartenait, impr. en 1775).

(5) Voir, dans la *Liste chronologique des maires de la ville et de la Cité de Périgueux*, ce qui est dit sur l'origine de la devise en note de la page 4.

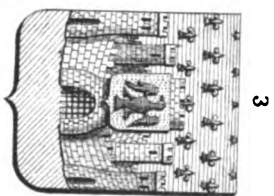
(6) Voir pages 5, 6-38, 95 et 96 du même ouvrage cité au paragraphe ci-dessus.



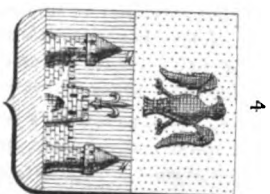
1



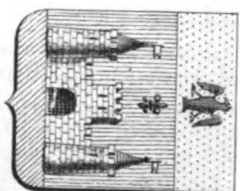
2



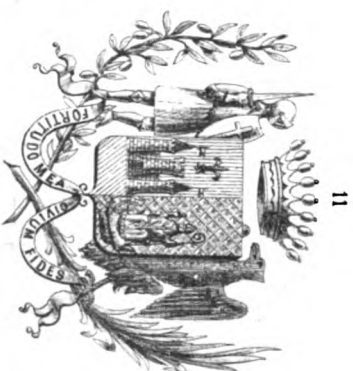
3



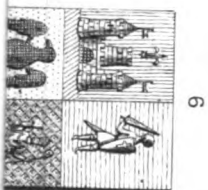
4



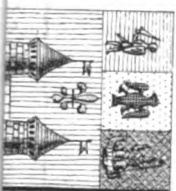
5



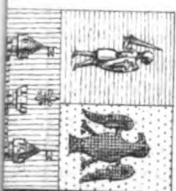
11



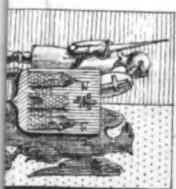
6



8



9



10

SCEAUX DE LA VILLE ET DE LA CITÉ DE PÉRIGUEUX.

sceau particulier : celui de la Cité, représenté par un *aigle* (1), réminiscence du *municipe romain*, et celui du Puy-St-Front par un *sergent d'armes tenant d'une main l'épée haute et de l'autre le bouclier sur lequel était une croix* (2), triple symbole de la noblesse, de la vaillance et de la foi de ses habitants. Nous avons rappelé également qu'en 1240 ces deux villes rivales s'unirent par un traité d'alliance, et, dès lors, ne formant plus qu'une seule *communauté*, adoptèrent un sceau unique, lequel, bien que modifié parfois dans sa forme, — nos chartes communales et les registres de l'hôtel de ville constatent ces modifications, — n'en a pas moins conservé, jusqu'en 1790, ses pièces principales : *Une porte de ville fortifiée, surmontée de la fleur de lis ; une couronne comtale pour timbre*, et la devise : *Fortitudo mea civium fides*.

Mais l'Assemblée nationale, à la date du 21 juin 1790, ayant décrété l'abolition des armoiries, et, en conséquence de ce décret, l'administration municipale de Périgueux ayant arrêté : 1^o le 19 septembre, que *provisoirement* il serait mis un *bandeau sur le sceau communal* jusqu'à ce que l'Assemblée nationale eût désigné celui dont la ville pourrait faire usage ; 2^o le 10 novembre, que les armoiries seraient *effacées partout où elles seraient*, on mit aux mains des masses populaires le marteau révolutionnaire, et bientôt l'œuvre de *vandalisme* fut complète. Signes, emblèmes, devises, blason des familles, sceau des villes, rien ne put trouver grâce devant la fureur aveugle des multitudes égarées par de fausses doctrines. Ne

(1) Aux archives de l'État, trésor des chartes. carton 627, n^o 2, une empreinte du sceau de la Cité de Périgueux (*Civitas*, anciennement *Vesunna*) pendant à l'hommage fait en 1201 à Philippe-Auguste par les habitants de la Cité et du Puy-Saint-Front représente un *aigle* avec cette légende : *Sigillum Majoris confratriæ Petragoris* (Voir le *Catalogue du musée archéologique* déjà cité).

(2) Mêmes archives, carton 627, n^o 6, empreinte du sceau pendant à l'hommage fait en 1223 à Louis VIII par les habitants du Puy-Saint-Front.

« Dans le champ, *hérault ou sergent d'armes en tenue de combat, casque en tête, visière à ventaille, l'épée haute, couvert de l'écu à la croix*. Légende : *Sigillum Burgensium de Petrag* »

» C'est le sceau de la partie indépendante du Puy-Saint-Front, qui comptait encore deux autres pouvoirs, les abbayes de Saint-Front et de Saint-Silain. » (*Idem*) (Voir planche n^o 15).

leur avait-on pas dit que pour fonder le régime de l'égalité, *l'égalité absolue* ! — détestable et absurde chimère, — il fallait détruire tout ce qui rappelait le passé !....

Le calme ayant enfin succédé à la tempête révolutionnaire et au bruit des batailles de l'Empire, on se mit à étudier froidement et sans parti-pris ce passé si impitoyablement condamné, et, le comparant au présent, chacun se demanda si tant de ruines amoncelées, tant de sang versé sur les échafauds, sur les champs de bataille, avaient rendu la France plus grande, plus forte, plus prospère que sous la Monarchie traditionnelle !....

Mais laissons là la question politique, et restons dans le cadre que nous nous sommes tracé ; quoique plus modeste, le sujet que nous traitons n'en a pas moins son importance au point de vue héraldique et historique de nos armoiries communales.

La ville de Périgueux ne voulut pas plus longtemps laisser *dormir sa noblesse*, et, se rappelant son glorieux blason, — symbole des droits, libertés et franchises dont elle avait joui de toute ancienneté, — elle en chercha les pièces dispersées çà et là, et, de ses nobles débris religieusement ramassés, elle en reconstitua un sceau municipal.

Nous voyons, en effet, que, moins de trois mois après l'ordonnance du roi Louis XVIII, du 16 septembre 1814, portant : « que les villes et communes du royaume reprendront les armoiries qu'elles portaient avant 1789, » le conseil municipal, par un vote unanime, en date du 14 décembre 1814, décida que le sceau des armoiries anciennes de Périgueux serait désormais rétabli et appliqué sur les actes de son administration.

Les événements désastreux de 1815, ainsi que nous l'avons déjà dit en note de la page 95 de la *Liste chronologique des maires de la ville et de la Cité*, retardèrent cette mesure, qui ne reçut son exécution définitive que vers la fin de 1829, sous l'administration du marquis de Moneys d'Ordières, maire de 1820 à 1830. Toutefois, nous devons dire que la première pensée de réunir en un seul écusson les sceaux de Périgueux et de la Cité appartient au chevalier Vidal, maire de la ville,

sans interruption, du 25 août 1810 au 20 avril 1815 et rétabli dans ses fonctions le 7 juillet jusqu'en 1816; il suffira, pour en être convaincu, de rappeler que ce magistrat, dès le 13 novembre 1815, agissant au nom de la ville, chargea MM. Méry, référendaire en la chancellerie de France, et de Saint-Allais, auteur du *Nobiliaire universel*, de composer, sur différents dessins dont il accompagnait sa lettre, un sceau contenant, avec les armoiries propres de Périgueux, celles de la Cité de Vésone (1).

Pour ce nouveau sceau, M. Vidal indiquait la forme du parti, c'est-à-dire l'écu divisé en deux, de haut en bas (Voir à la planche le n° 2), et il le blasonnait ainsi : « *A droite, d'argent, à l'aigle éployée (2), à l'antique de sable, qui est de la Cité de Vésone; à gauche, de gueules, à la porte tourellée d'argent surmontée d'une fleur de lis d'or, qui est de Périgueux. Couronne de comte, devise au-dessus.* »

Mais, après l'envoi de la lettre de M. Vidal à MM. Méry et de Saint-Allais, ce magistrat, ayant découvert d'autres armoiries anciennes, rectifiait sa première explication héraldique par celle-ci : « *D'azur, au fort de six tours d'argent (3), le fond semé de fleurs de lis d'or, qui est de Périgueux; sur le tout, d'argent à l'aigle de sable, qui est la Cité de Vésone* (Voir n° 3 de la planche).

Ces deux formes ne furent point adoptées; ce fut l'*écartelé*, plus propre cependant au blason des familles qu'aux armoiries des villes, qui prévalut (4).

(1) Nous possédons dans nos archives particulières sa lettre autographe, grâce à l'obligeance de M. Philippe Daussel, membre de la Chambre des députés, qui la tenait de Mme Daussel, née Vidal de Boisset.

(2) *Éployée*, dans le langage héraldique, s'entend de l'aigle à deux têtes, et ce n'est pas ainsi qu'elle est représentée sur les vieux sceaux trouvés à Périgueux; il était donc plus exact de dire tout simplement : *d'or à l'aigle antique de sable, au vol abaissé*.

(3) Erreur dans le nombre des tours. Les vieux sceaux de Périgueux n'en portent que cinq.

(4) M. Dessalles, ancien archiviste du département, d'accord avec nous sur l'adoption malencontreuse de la forme de l'*écartelé* (pour les sceaux des villes), formulait ainsi son opinion dans les *Annales de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Dordogne*, livraison de 1861, note de la page 97 : « Les armes à quartier ne sont pas des armes de ville : mi-parties, elles rappellent une alliance; divisées en trois, elles en supposent deux; écartelés, trois, et ainsi de suite. »

Ce choix ne fut pas heureux. Ne valait-il pas mieux, par exemple, adopter le *coupé*, qui divise par une ligne horizontale l'écu en deux parties égales, dont la première eût donné le sceau de la *Cité*, et la seconde celui de *Périgueux*? (Voir la planche n° 4), ou mieux encore rétrécir le premier *coupé* pour en faire le *chef* d'un écu *simple*, placer au *centre* de ce *chef*, pièce dite *honorable*, l'aigle antique et dans les deux autres tiers restant les armes de la ville? (1) (Voir la planche n° 5.)

Dans ce dernier écu, on aurait eu, comme dans le sceau adopté (n° 1 de la planche) — nous ne faisons que répéter ici ce que nous avons dit en note de la page 96 de la *Liste des maires*, — on aurait eu la même exactitude historique et héraldique, et, de plus, les pièces non géminées, se trouvant à l'aise, auraient été ainsi plus distinctes et en même temps plus gracieuses (2).

Toutefois, la forme de l'*écartelé* étant choisie, pourquoi n'a-t-on pas fait revivre, dans chaque quartier de l'écu, les différents sceaux dont se servaient Vésone, — plus tard la Cité — et le Puy-St-Front, — aujourd'hui Périgueux? (Voir la planche n° 6.)

Le premier quartier eût donné les *tours*, *mur crénelé*, etc, sceau rappelant l'enceinte *fortifiée*;

Le deuxième, le *sergent d'armes* : *Videlicet quidam serviens armatus cum chlypeo et ense*, sceau dont il est fait mention dès 1188 (3) et que l'on retrouve pendant à l'*acte de foi et hommage de 1223*, — serment féodal prêté à Louis VIII par le maire et l'universalité des bourgeois du Puy-Saint-Front (4).

(1) Ces deux dernières reproduisent (sauf l'adjonction de l'aigle) : 1° le dessin qui est gravé en tête du plan donné par François de Belleforest dans sa *Cosmographie universelle*, — *Le vray pourtrait de Périgueux en 1575*; — 2° ceux qui figurent sur plusieurs pages du *Livre-Vert* de l'Hôtel-de-Ville, notamment sous les n° 135, 159 et 193, et qui ne présentent avec le premier que de légères différences.

(2) Voyez les bannières de nos sociétés orphéoniques de Périgueux : sur l'une, dite des *Enfants de Vésone*, les armes de la ville sont *écartelées*; sur l'autre, la *Lyre périgourdine*, elles sont *simples*, et il n'est personne qui ne donne la préférence à ces dernières.

(3) *Mémoire sur la constitution politique de la ville et de la Cité de Périgueux*, page 76.

(4) *Idem*, page 79.

Ce sceau est conservé dans les archives de l'État sous le n° 5731, et y est ainsi décrit : *Un homme marchant à droite, coiffé d'un casque à plate-forme, revêtu d'une cotte de mailles, portant au cou un bouclier ovale chargé d'une croix, et tenant de la droite une large épée nue.* Légende : *Sigillum Burgensium de Petrag.....* (1);

Le troisième, *l'aigle antique*. — Réminiscence de l'aigle romaine. Symbole de l'ancien municipale : *Sigillum Majoris Confratriæ Petragorencis*;

Le quatrième, l'image d'un évêque foulant aux pieds le dragon, contre-sceau qui rappelle, avec le culte religieux que l'on rendait à saint Front, en Périgord, le triomphe du christianisme sur l'idolâtrie (2). (Voir la gravure sur la planche attachée au *Mémoire sur la constitution politique et civile de la ville et Cité de Périgueux*, imprimé en 1775).

Le contre-sceau de la Cité : *les cinq annelets*, représentant évidemment les cinq coupoles de notre église byzantine, aurait pu également entrer dans la composition d'un écu à plusieurs divisions; il suffisait pour cela de mettre sur *le tout*, et par conséquent plus en relief, les armes propres de Périgueux; dans ce cas, celles-ci changeant de quartier pour occuper le centre de l'écu, le sceau aux cinq annelets trouvait tout naturellement sa place.

L'écu étant ainsi composé, l'adoption de la forme *écartelée* aurait eu alors sa raison d'être, chacune des partitions eût

(1) Voir le *Dragon de Bergerac*, par le vicomte de Gourgues, pages 11 et 12.

(2) Dans le même ouvrage, l'auteur décrit ainsi ce contre-sceau (inscrit aux archives de l'État sous le n° 5730) : Sur un champ losangé et orné de petites rosaces, saint Front assis enfonce le bout de sa crosse dans la gueule du dragon sur lequel ses pieds reposent. Légende : ... VNIVERS... S... PETR..., et il en donne de plus le dessin, que nous reproduisons fidèlement. (Voir planche n° 14.)

Dans son *Catalogue du musée archéologique*, M. Galy mentionne, à l'article 583, un sceau « pendant à l'acte par lequel la communauté nomme des procureurs pour assister aux États de Tours, qui ne paraît pas différer de celui que nous venons de blasonner. Voici, du reste, la description qui en est faite par M. Galy : Dans un champ, saint Front assis *in cathedra* bénissant et tenant la crosse, la volute en dedans, marque abbatiale. Il foule aux pieds le dragon de l'idolâtrie, fond à losanges encadrant des annelets. Légende : *Sigillum universitatis Petragoricensis*. (Archives de l'Empire, trésor des chartes, carton 415, n° 210.) »

rappelé d'antiques et intéressants souvenirs, et ceux qui comprennent le langage mystérieux du blason y auraient trouvé toute l'histoire civile, religieuse et militaire de la ville et Cité de Périgueux. Observons également que si toutes les pièces qui ornent l'écu y ont toutes une importance réelle, ainsi que le *timbre comtal* et la *devise* dont nous avons déjà parlé plus haut, les *branches de palmier et d'olivier* qui l'entourent ne sont pas là non plus des ornements superflus et sans signification; elles y sont le symbole de la paix qui suivit les longues et terribles guerres qui avaient eu lieu entre la Cité et le Puy-Saint-Front, guerres commencées dans la première moitié du onzième siècle, et qui ne se terminèrent définitivement que vers le milieu du treizième (Voir la planche n° 7) (1).

S'il ressort de ce travail historique et héraldique, et cela n'est pas douteux, que toutes les pièces et signes extérieurs même des armoiries de la ville de Périgueux ont leur signification, leur éloquence, ne faut-il pas en conclure que ces marques d'honneur, ces titres de noblesse ont droit à nos respects, que ce sont des pages d'histoire qui doivent être religieusement conservées?

(1) Outre les sept écussons décrits ci-dessus et représentés dans la planche qui accompagne ce travail, on pourrait également, avant l'adoption définitive du sceau municipal de la ville de Périgueux, étudier plusieurs autres combinaisons, — ou arrangements de pièces, — telles, par exemple, que celles indiquées dans les dessins n° 8, 9 et 10 de la planche, et plus spécialement dans le n° 11. Si ce dernier écu, dans sa forme à deux quartiers, ne donne que les sceau et contre-sceau adoptés lors de l'union que formèrent en 1240 le Puy-Saint-Front et la Cité, il n'en fait pas moins connaître, dans ses ornements extérieurs, toutes les pièces que l'on verrait avec plaisir revivre dans notre sceau municipal, ce serait un véritable sceau historique.

Nous donnons dans les n° 12 et 13 de la planche la reproduction fidèle des sceau et contre-sceau attachés audit traité d'union de 1240 et à un accord relatif à la fabrication de la monnaie entre le comte de Périgord et les maires et consuls en 1278; sauf le fond de gueules et les branches d'olivier et de palmier indiquées dans le sceau qui figure au plan de la Cité et de la ville de Périgueux, joint au *Mémoire sur la constitution politique et civile desdites villes et Cité*, imprimé en 1775, il y a identité parfaite avec celui que nous venons de désigner sous le n° 12. Pour les n° 15 et 16 de la planche, voir également les deux dessins au même plan.

Le n° 17 reproduit l'empreinte d'un sceau de la ville attaché à un procès-verbal d'incendie d'une maison à Périgueux, quartier de l'Eguillerie, appartenant à M. Eyriand de Mancy, ancien consul de la ville, en date du 15 février 1745.

Le n° 18 scelle également des actes authentiques de l'hôtel de ville.

Et cependant, chaque jour ces pages sont altérées ! Là, c'est la couronne *comtale* qui est remplacée par la couronne *murale*, c'est l'oubli de la *devise*, c'est l'absence, comme supports, *des palmes et branches d'olivier* ; ici, c'est la mutilation de la *fleur de lis* ; ailleurs, la suppression complète de cette pièce, partout enfin des altérations (1).

Nous ne pouvons mieux terminer ces quelques observations qu'en rapportant le dernier paragraphe d'un article que le journal le *Périgord* publiait le 23 avril 1863 (2), à l'occasion des sculptures du nouvel hôtel de la préfecture, et spécialement des armoiries de la ville de Périgueux, paragraphe que nous répétions le 8 mai 1872 dans le même journal à propos de l'omission de la fleur de lis dans les écussons aux armes de Périgueux placés sur les quatre façades de la nouvelle halle du quartier Saint-Martin (3) :

« Quand le moment sera venu pour la ville de Périgueux de mettre à exécution son projet de construction d'une nouvelle mairie (4), nous sommes persuadés qu'elle fera étudier

(1) On peut facilement se convaincre de l'exactitude de nos assertions. Sur le fronton de la nouvelle préfecture, les armes de Périgueux sont timbrées — comme les villes ordinaires de la couronne *murale* — et la devise et les branches de palmier et d'olivier (comme ornements extérieurs) y sont supprimées ; sur les candélabres de nos réverbères, on cherche en vain la fleur de lis. On finit bien par la trouver sur les bornes-fontaines, mais mutilée sous les serres d'une aigle. Quant à la devise, aux pièces extérieures, presque nulle part il n'en est fait mention. La suppression ou altération des pièces dans un écu constituait, d'après le Code héraldique, des armes *diffamées*, et jamais la ville de Périgueux n'a mérité, par une action honteuse, que son noble blason fût classé dans cette catégorie.

(2) Article composé d'après les notes que nous avons communiquées à M. Dongrel, alors l'un des rédacteurs de cette feuille.

(3) Nos paroles ne restèrent pas sans effet, et peu de jours après la publication de notre article, l'omission était réparée. Toutefois, l'écu ayant été composé en dehors de la pensée d'y placer la fleur de lis, faute sans doute de comprendre le symbolisme de ce signe royal dans nos armoiries, il est à regretter que la place dont on a pu disposer ait été trop restreinte pour que cette pièce, ajoutée après coup, y soit à l'aise et même dans des proportions suffisantes pour pouvoir la distinguer à distance.

(4) L'état de nos finances ne permet guère d'espérer de longtemps la construction à Périgueux d'un hôtel de ville ; mais que ce projet s'exécute tôt ou tard, nous nous permettrons de demander à nos administrateurs — et le titre de vice-président dont la bienveillance de la Société historique et archéologique du Périgord nous a ho-

avec le plus grand soin les armoiries qui doivent, comme un signe indestructible de son histoire, en couronner le fronton, afin que les altérations qui sont remarquées dans les armes actuelles disparaissent, et que la vérité des pièces et des émaux soit rétablie et complétée avec le sens fidèle de nos traditions locales. »

Bien que la question de nos armoiries municipales ne soit traitée ici que sommairement, nous croyons cependant en avoir dit assez pour éveiller l'attention sérieuse de nos admi-

noré, s'il ne nous en fait pas un devoir, nous enhardit du moins dans notre demande (*), — nous nous permettrons, disons-nous, de demander à nos administrateurs que les armoiries de la ville, qui, dans la pensée exprimée au paragraphe ci-dessus, devront en couronner le fronton, soient rétablies d'ores et déjà, et dans toute leur vérité historique, sur la tour Mataguerre; elles y avaient leur place avant la révolution, et si le marteau destructeur de 93 et le temps, cet autre grand destructeur, les y ont rendues indéchiffrables, la pierre sur laquelle nos pères les y avaient fait graver pourra facilement être remplacée, et la reproduction de notre vieux blason municipal, suffisamment étudié pour pouvoir servir désormais de type, ne sera qu'une dépense insignifiante dans l'achèvement des réparations commencées de cette tour, la seule restant debout des trente qui formaient notre enceinte fortifiée, de ce monument du x^v^e siècle, dont chaque pierre témoigne éloquemment du courage de nos ancêtres.

Nous ne terminerons pas cette note sans nous associer pleinement à la pensée exprimée par divers journaux de la localité, fidèles interprètes en cela de tous ceux qui ont au cœur le sentiment patriotique, le respect des vieux souvenirs se rattachant surtout à nos familles périgourdines : de voir reparaitre sur la tour Mataguerre d'autres armoiries qui y avaient également leur place d'honneur, notamment celles de Jean de Chillaud des Fieux, à qui ses concitoyens décernèrent le titre de *Libérateur de la ville*, pour avoir, le 26 juillet 1581, à la tête de vaillants catholiques, chassé les huguenots de la ville de Périgueux, dont ils s'étaient rendus maîtres le 6 août 1575, en même temps qu'Henri III récompensait ses services et ceux de son frère Antoine de Chillaud de Foulousse par des lettres paten-

* Nous saisissons avec empressement l'occasion de renouveler ici à la Société historique et archéologique du Périgord l'expression de notre profonde gratitude de l'honneur qu'elle a bien voulu nous faire en nous nommant son vice-président pour l'arrondissement de Périgueux. Nous avions tout d'abord décliné cet honneur, n'ambitionnant que celui de simple membre titulaire; mais, sur l'observation que notre remplacement nécessiterait une réunion extraordinaire de l'assemblée générale, nous n'avons pas voulu qu'à cause de notre personnalité seule, notre Société naissante pût être entravée dans sa marche régulière, et, cédant à des instances flatteuses, nous attendrons, pour résigner nos fonctions, jusqu'au renouvellement complet du bureau.

Parmi les deux cents membres et plus dont se compose déjà la Société, il en est un qui s'impose à tous les suffrages par son caractère, son intelligence, son savoir, et par son zèle constant à rechercher et à publier tout ce qui a trait à l'histoire de notre province. La Société historique et archéologique du Périgord, en nommant son bureau de 1875, t'endra donc à honneur de déposer dans l'urne électorale des vice-présidents le nom du chanoine René Bernartet, d'avance, unanimement et justement acclamé par tous les cœurs franchement périgourdins.

nistrateurs, et pour être convaincu que la Société historique et archéologique du Périgord, fidèle à sa double devise : *Acta majorum serva, Lumine caleat veritas*, veillera à ce que les armes de la ville, — notre blason à nous tous enfants de Périgueux, — n'aient plus désormais à subir la fantaisie de tels ou tels artistes, de tel ou tel conseil municipal, plus ou moins étrangers les uns et les autres à notre histoire locale et à la science héraldique.

A. DE FROIDEFOND.

tes de noblesse auxquelles était attaché leur blason, dont la devise : *cum civibus libertatem presta*, était à la fois glorieuse pour la famille et pour les habitants de Périgueux eux-mêmes. (Voir la *Liste des maires de la ville et de la Cité*, pages 4, 48 et 50, ou, pour de plus amples détails, la *Prinse et la reprinse de Périgueux*, par J. D. F. C., initiales, sans contredit, de Jean (de Chillaud) des Fieux, conseiller ; histoire manuscrite qui fait partie de la bibliothèque éminemment périgourdine léguée à la ville par M. Léon Lapeyre).

A ces écussons que la ville doit tenir à honneur de restituer à la tour Mataguerre, il en est un autre qu'elle aura également à cœur d'y ajouter. C'est celui de Joseph de Bodin de la Roudettie. Le nom de Bodin est bien déjà inscrit, comme celui de Chillaud, sur une plaque de l'une de nos nouvelles rues ; mais ce n'est pas assez de ce témoignage de notre reconnaissance pour ce grand citoyen. Non moins heureux que Jean de Chillaud des Fieux qui contribua si puissamment à la reprise de Périgueux sur les Huguenot, Joseph de Bodin sut, comme lui, enflammer le zèle patriotique des habitants de notre ville et, marchant à leur tête, chasser de nos murs, le 16 septembre 1653, les troupes du prince de Condé, commandées par le marquis de Chanlost, lequel fut tué dans cette lutte mémorable (*).

Si Henri III, comme nous venons de le dire, reconnut les services du premier par des lettres de noblesse, rappelons-nous que ceux du second lui méritèrent de Louis XIV semblable distinction. Mettons donc sur la même ligne ces deux illustrations périgourdines, et puisque nos pères ont donné une place d'honneur sur la tour Mataguerre aux armoiries des Chillaud, faisons de même pour celles des Bodin, et joignons-y la belle devise de la famille : *cælestes metallum et fortunam virtutes supertinent*. Toutes deux ont une noble et sainte origine et, à ce titre qui doit exciter notre orgueil périgourdin, elles ont l'une et l'autre des droits égaux à notre souvenir et à notre vénération.

(*) Un tableau commémoratif de ce combat glorieux qui fit rentrer la ville de Périgueux sous l'obéissance du Roi pendant les troubles de la Fronde, et le portrait du héros périgourdin, sont en la possession d'un des descendants de la famille de Bodin, connue aujourd'hui, dans la Gironde où elle réside, sous le nom de Bodin de Saint-Laurent. (Dans l'église de Saint-Laurent du Manoir en Périgord, sont peintes les armes des Bodin de la Roudettie.) La Société historique et archéologique du Périgord, ayant été informée, dans sa dernière séance du 5 novembre 1874, par M. Charles de Larmandie, de l'existence de ces tableaux, a, dans sa sollicitude pour tout ce qui intéresse l'histoire de notre province, prié cet honorable membre de vouloir bien faire une démarche auprès de son heureux possesseur pour obtenir de lui la permission de multiplier par la photographie ces glorieux souvenirs.

RAPPORT

ADRESSÉ A LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD

SUR LA 40^e SESSION DU CONGRÈS SCIENTIFIQUE DE FRANCE

TENUE A RODEZ, EN SEPTEMBRE 1874.

Messieurs,

Un ancien usage du Rouergue me revenait en mémoire au moment où les membres du congrès scientifique de France entraient à Rodez ; autrefois, lorsqu'un habitant de Millau revenait dans sa ville natale après avoir été gradué dans une université, la grosse cloche prévenait ses concitoyens de son arrivée. Le beffroi sonnait aussi pour son mariage et pour ses funérailles ; et tout docteur en droit, improvisé seigneur par la grâce de la Faculté, percevait à son entrée comme une sorte de droit de joyeux avènement.

Les temps sont changés, et je m'en applaudis ; si le Rouergue ne se met plus en frais pour recevoir les docteurs et les savants, c'est qu'il y en a trop aujourd'hui ; et les cinq cents membres qui ont adhéré au congrès de Rodez sont bien loin de se plaindre d'un changement dans les mœurs, qui témoigne seulement d'une chose : des progrès de la science depuis les anciens temps et de la diffusion des lumières.

Vous n'attendez de moi, Messieurs, ni les confidences d'un touriste ni les fantaisies d'un *reporter*. C'est l'amour de la science qui nous réunit ici ; c'est à son intérêt seul que votre délégué doit songer.

Bien des questions d'histoire locale ont été traitées devant le congrès ; des travaux estimables ont jeté quelque lumière sur des points restés obscurs, et qui, je l'avoue, ont gagné peu de chose à cette illumination. Il semble pourtant que les amis de l'histoire n'avaient qu'à choisir, dans la riche collection de sujets d'étude que leur offrait le passé du Rouergue. C'est l'honneur et la consolation des pays de montagnes de

présenter en tout des types plus accentués et de se sauver de la banalité. Ils ont une physionomie propre, et dans le passé, comme dans le présent, ils apparaissent avec des caractères nettement tranchés, qui excitent les sentiments les plus divers, mais qui ne laissent jamais indifférent. Ce pays âpre et sauvage, qui, par ses blocs de rocher, ses précipices, ses hauts plateaux désolés où le blé ne vient plus, où l'eau manque toujours, le vent jamais, tour à tour glacés par l'hiver et brûlés par un soleil implacable, ce pays a une histoire : il a eu sa part de toutes les grandes luttes qui remplissent le sombre moyen-âge et les temps modernes : et vous serez surpris avec moi qu'aucun des savants du Rouergue n'ait songé à faire revivre quelque'une des grandes scènes de l'histoire locale et à nous faire les honneurs du passé d'un pays qu'ils aiment avec idolâtrie.

Mes regrets se sont accrus encore quand j'ai découvert dans le dédale des rues tortueuses de Rodez le curieux hôtel des comtes d'Armagnac. Son escalier, tournant autour d'une forte colonne qui s'épanouit au sommet en forme de palmier, des médaillons jumeaux, représentant des chevaliers et leurs dames dans des attitudes provocantes, ces pierres sculptées sur lesquelles on voit grimacer les plus étranges, souvent les plus indécents personnages, tout reporte au souvenir de ce quatorzième et de ce quinzième siècle, époques de sang et de boue, une des plus malheureuses, et pour cela, peut-être, une des plus attachantes de notre histoire. Ils ont, en effet, dominé à Rodez pendant deux siècles, ces farouches Armagnacs, dont le nom marque la période la plus confuse et la plus néfaste du xv^e siècle. Transportés, par droit d'héritage, du pied des Pyrénées sur le revers des Cévennes, ces rudes lutteurs, que le hasard de leur ambition fit un instant les auxiliaires de la royauté dans le Midi, tinrent par la terreur, deux longs siècles durant, le comté de Rodez. Ils y eurent leur hôtel, non pas leur donjon ; ils semblent alors s'être adoucis sous l'action du plaisir : le palais n'a rien d'une forteresse ; il est au centre de la ville, non sur le rempart. Ces Gascons, pillards et paillards, s'amollissent dans la sécurité et le repos : les femmes représentées sur leurs mé-

daillons étalent leurs seins nus, déroulent leurs cheveux ; les cavaliers leur sourient, portent la toque et non le casque. Qui reconnaîtrait à ces portraits les descendants de ce Bernard d'Armagnac qui mena jusque sous Paris ses hordes de Gascons, affamés, pleins de haine contre les gens du Nord, cherchant leur revanche des atrocités des bandes de Simon de Montfort, et, à leur retour, aussi redoutables au Midi, leur berceau, qu'au Nord, leur conquête. Il eût été intéressant de rechercher dans les archives locales quels liens purent unir à cette époque le Rouergue et le pays d'Armagnac, dans quelle mesure cette réunion, sous les mêmes princes, profita ou nuisit aux deux pays, et ce qui est resté, après deux siècles, de ce rapprochement contre nature. Ce travail aurait dû tenter un Ruthénois : l'histoire locale se serait enrichie d'une étude intéressante ; l'histoire générale eût pu y gagner beaucoup en rectifications ou en compléments.

Un autre sujet plus attrayant peut-être, aussi important à coup sûr, s'offre à l'esprit, à la seule vue de l'hôtel des comtes d'Armagnac. Sur une des portes, qui paraît de date plus récente, on remarque un beau médaillon d'Henri IV. — Des d'Armagnacs, le comté de Rodez passa aux d'Albret, et des d'Albret aux Bourbons. On lisait encore à Rodez, il y a moins d'un siècle, une inscription relative à l'entrée dans la ville de la célèbre et brillante Marguerite de Navarre, la Marguerite des Marguerites. Que faisait-elle dans ce triste séjour cette femme qui illumina le règne de François I^{er} ? Quelle trace y laissa-t-elle de son passage ? Plus tard, que dut le Rouergue à ce prince que le Béarn voudrait posséder tout entier, et revendique orgueilleusement comme sien ; le plus français et le plus gascon de nos rois ? S'établit-il alors quelques rapports entre deux pays si différents, si originaux l'un et l'autre ; entre le Béarn et le Rouergue ? Les archives de l'Aveyron ou des Basses-Pyrénées contiennent peut-être des documents pleins d'intérêt sur ces questions : et des travaux de cette nature, assez particuliers pour n'être bien traités que dans le pays même, assez importants pour intéresser tous les lecteurs, auraient fait honneur au congrès qui les eût inspirés et couronnés.

Mieux que l'histoire, l'archéologie, et surtout l'archéologie préhistorique, a porté bonheur à ceux qui s'en sont occupés ; et en réponse à une des questions du programme ainsi conçue : « En quoi les monuments druidiques de la région du Rouergue diffèrent-ils des autres monuments de même nature étudiés en France et en Europe ? » des communications intéressantes ont été faites. La discussion qui s'est engagée sur ce point a été l'un des plus grands attraits des premières séances. M. Cartailhac, rédacteur d'une importante revue d'archéologie, y a paru avec distinction ; il a présenté une thèse curieuse, et, à l'appui de ses assertions, un grand nombre de faits. Inédits ou non, ils m'ont paru dignes d'être cités devant vous ; ils fourniront peut-être matière à des discussions fécondes. Que l'exposé des idées de M. Cartailhac ait à Périgueux le même succès qu'à Rodez : je n'ai pas de meilleur souhait à former pour lui.

La question des dolmens a été considérée pendant longtemps comme une des plus mystérieuses que l'esprit pût chercher à éclaircir. La poésie et le roman s'en sont mêlés, et, comme il arrive toujours, n'ont fait que retarder la solution du problème. La science s'en est emparée aujourd'hui, et en écartant les ridicules fictions dont le romantisme de 1830 l'avait entourée, elle a trouvé, sinon la vérité tout entière, du moins le chemin qui y conduit.

Une question est aujourd'hui hors de conteste : les dolmens n'étaient autre chose que des tombeaux. Ce sont les monuments funéraires d'une race primitive qui a disparu ou qui s'est transformée. Avant que l'attention des archéologues ne fût éveillée sur cette question, on était porté à considérer les dolmens comme de rares accidents, particuliers à telle ou telle race, circonscrits dans une région peu étendue. Les recherches des savants ont montré que le nombre des dolmens encore debout est très-considérable. En France, on en trouve partout, sauf peut-être dans la vallée du Rhône, entre le fleuve et les Alpes. En Angleterre, en Danemark, en Norvège, en Allemagne, en Espagne, en Portugal, ils sont très-nombreux. En Afrique, en Algérie surtout, on en a compté jusqu'à 7 ou 8,000. On n'en connaît pas en Italie. La

plaine Russe, et surtout les steppes comprises entre la Caspienne et l'Oural, n'en présentent pas. Ce dernier fait a une importance capitale.

L'Europe n'est pas la seule à conserver ces imposants vestiges de races disparues. L'Inde en possède par milliers, et aujourd'hui encore, dans l'Inde, une tribu particulière élève des dolmens, d'après le même plan et pour le même objet. La Syrie, la Palestine, l'Arabie sont également très-riches, et pendant l'expédition du duc de Luynes en Palestine, on en a compté plus de 60 à côté de la route, bien que l'archéologie préhistorique ne fût pas le but de l'expédition.

Les dolmens ne sont donc pas des monuments de hasard, dus à la courte fantaisie de telle ou telle tribu, localisés sur un coin de la terre. On en trouve presque partout dans notre ancien continent, et en tel nombre qu'ils défient les statisticiens les plus patients et les plus exacts.

Etant admis que les dolmens ne sont autre chose que des chambres sépulcrales, faut-il les considérer comme l'œuvre d'un peuple unique, qui a promené ses pas d'un bout à l'autre du monde connu ; ou devons-nous y voir une forme de la civilisation, particulière à un certain âge des sociétés humaines, et par laquelle tous les peuples ont dû passer ? La question est encore pendante : mais il n'est pas sans intérêt de recueillir les témoignages. La première théorie a de nombreux partisans, parmi lesquels il faut citer MM. Bertrand, Bonstetten, le général Faidherbe, MM. Vorsœ, Desor, et bien d'autres.

Ces auteurs, unanimes sur la question de l'unité du peuple des dolmens, se divisent sur la direction de sa marche. MM. Vorsœ et Desor croient à une marche du sud au nord. Les autres pensent que ce peuple unique est parti du nord, de la Scandinavie peut-être, pour se répandre au midi, jusqu'en Egypte et en Asie, par l'Espagne et le nord de l'Afrique ; la Baltique, point de départ ; l'Afrique, point d'arrivée, telle est leur doctrine. Le général Faidherbe fait remarquer que les dolmens ne sont nulle part plus nombreux qu'en Algérie. Il rappelle que d'antiques documents égyptiens signalent une invasion dans la basse Egypte, au ^{xv}^e siècle avant notre

ère, d'un peuple blond venu de l'Occident. Les hiéroglyphes appellent ce peuple les « *Tamahou*. » Ce nom n'est pas égyptien ; c'était peut-être le nom de ce peuple dans sa propre langue.

Il est difficile d'admettre, malgré MM. Bertrand et Bonstetten, que ce peuple unique soit venu d'Asie, en suivant la grande route des invasions : car l'immense plaine qui s'étend entre la Scandinavie et la Caspienne, et qui se présentait à lui comme sa première étape à son entrée en Europe, ne porte absolument aucune trace de son passage, et ne présente aucun vestige de dolmen. Il faut renoncer aussi au secours de la linguistique, pour établir l'origine de cette race ; car le mot *dolmen*, employé pour la première fois dans la science, en 1758, et emprunté au patois breton, ne nous permet d'établir aucune induction sur l'origine de ce peuple.

La théorie de l'unité de la race, qui plaît tout d'abord à l'esprit, comme tout ce qui porte les caractères de la simplicité et de la méthode, trouve pourtant chez les naturalistes de sérieux adversaires ; et M. de Quatrefages établit par l'étude des ossements qu'il y a deux races entre lesquelles se partage le peuple des dolmens : l'une grande et dolicocephale, en Algérie, l'autre, au contraire, petite et brachycephale, en Scandinavie.

Après ces considérations générales, M. Cartailhac passe à l'examen des dolmens de la région aveyronnaise, et fait l'exposé des différences qui les distinguent de tous les autres.

Il n'y a pas de région où le dolmen soit plus simple que dans l'Aveyron et les contrées voisines. Il se compose presque toujours de quatre dalles, surmontées de la table. Le plus souvent, les piliers sont enfouis dans le sol, jusqu'à mi-hauteur et la table a disparu. C'est seulement aux environs de Lodève, dans la propriété de M. le député Vitalis, qu'on trouve un dolmen complet, l'un des plus beaux du midi de la France. Il repose sur quatre piliers, et la hauteur de la table est telle qu'un homme de taille ordinaire ne peut pas l'atteindre en levant la main.

Les dolmens de la région du Rouergue sont en général

beaucoup plus petits que ceux du Poitou, du centre, et surtout de la Bretagne. Ils ont plus d'un rapport avec ceux des Pyrénées et d'Espagne. Il ne faudrait pas en conclure que le peuple qui les construisit eût déjà dégénéré, et reculé devant les gigantesques travaux qui n'avaient pas effrayé ses pères.

Il faut chercher la raison de cette différence dans les conditions matérielles où se trouvait le peuple qui a élevé ces monuments ; et il serait faux d'y voir une différence dans les époques de leur construction et dans le degré de civilisation des tribus qui les ont édifiés. Presque toujours, on devrait dire toujours, le dolmen est fait avec des pierres empruntées à des roches peu éloignées de l'endroit où ils s'élèvent, et le plus souvent, un peu plus élevées que l'assiette même du monument, de manière à ce qu'on pût amener plus aisément les blocs à leur destination au moyen du plan incliné. A une courte distance du dolmen, on retrouve presque toujours, encore aujourd'hui, les restes de la carrière d'où ces blocs énormes ont dû être détachés. L'Aveyron et les régions circonvoisines ne présentent guère que des calcaires ou des grès qui se délitent facilement : un bloc de plusieurs mètres taillé dans ces roches ne tarde pas à s'exfolier et à se briser, surtout quand il reste soumis aux variations de l'atmosphère et à l'action des gelées. Les populations de l'âge des dolmens ne durent pas tarder à s'apercevoir que les tables trop larges et trop longues résisteraient peu de temps, et que, pour assurer à ces monuments la durée que l'homme rêve toujours pour la sépulture des siens, il fallait les réduire à des proportions plus modestes. Ce n'est donc pas l'impuissance de ces peuples que nous révèle l'exiguité relative de ses constructions, mais bien plutôt sa prévoyance et une expérience relative. Tout se ramène à une question de matériaux et non pas à une question ethnologique. Dans les pays où le granit abonde, en Bretagne par exemple, la table, plus résistante, capable de défier les âges, atteint des proportions plus considérables. Elle se réduit, au contraire, quand le calcaire seul servait aux constructions, comme il arrive dans l'Aveyron, dans les Pyrénées et en Espagne. La meilleure preuve, c'est

que lorsque dans le voisinage de ces mêmes régions, le granit se présente, le dolmen reprend tout à coup ses énormes proportions : au-delà de *Viala du Tarn*, on connaît un dolmen dont la table mesure 6 m. de long, sur 4 de large, et sur 0 m. 90 d'épaisseur.

Une autre particularité des monuments de la région rouergate, c'est qu'on y trouve presque toujours des objets en bronze mêlés aux instruments en pierre. Il semble que le métal servît à faire les objets précieux : on y a trouvé bon nombre de virgules en bronze, imitant les dents de hyène, percées à leur extrémité la plus large, et destinées sans doute à prendre place dans un collier ; des perles en bronze, longues de 2 à 4 centimètres, en forme d'olives, sur le modèle des perles en pierre. Ces perles sont renflées au milieu, sans doute pour qu'on pût les percer plus facilement, et que les deux trous pratiqués aux deux extrémités à la fois pussent se rencontrer vers le milieu, sans crever les parois.

Dans le Poitou et en Bretagne, on ne trouve pas de bronze dans les dolmens. Faut-il en conclure que le bronze fût fabriqué à cette époque par les populations du Rouergue ? Sans doute, ces peuples bénéficiaient des avantages de leur position. MM. Cazalis de Fondouce et Malafosse croient qu'elles participaient dans une certaine mesure au commerce de l'Orient, et que les débris des métaux qu'elles en recevaient étaient retravaillés par elles et appropriés, pour leur luxe, à de nouveaux usages. Aujourd'hui encore, nous savons que les sauvages de l'Afrique aiment à transformer pour leurs usages personnels les ferrailles, les vieux fusils, les bronzes brisés qu'ils reçoivent de nous : on peut voir à Paris et au British-Museum des exemples de ces curieuses transformations. Rien n'empêche de supposer que les anciens peuples des dolmens faisaient de même, et que tout en ignorant la fabrication du bronze, ils connaissaient déjà l'art de le travailler.

Les instruments en pierre, que l'on trouve surtout dans les dolmens qui nous occupent, sont des pointes de flèches en silex et des pointes de flèches barbelées qui sont presque spéciales au midi. Ces pointes étaient fichées à l'extrémité d'un

manche en bois ou en roseau, et assujetties par des liens. Il y a encore au Japon une classe, retenue dans une sorte d'asservissement, à laquelle les armes à feu sont interdites, et qui se sert de pointes de flèches en pierre, liées absolument de la même manière. Les couteaux en silex abondent aussi. Les haches en silex y sont très-rares, tandis qu'en Bretagne on les trouve en très-grande quantité. Dans un seul dolmen breton, on en a découvert jusqu'à 112. Dans les dolmens du Rouergue, M. Cartailhac en a trouvé deux, dont une dans un dolmen déjà fouillé, mais imparfaitement, par la commission de topographie des Gaules; M. l'abbé Cérès, une. On peut porter à une dizaine le nombre des haches trouvées dans les dolmens du Rouergue. Il ne faudrait peut-être pas se fier à ces résultats; car si les haches sont rares dans les dolmens, on en trouve en assez grand nombre dans les champs. Les paysans, qui les appellent *pierres de feu*, *pierres du tonnerre*, en sont très-jaloux; et il en est qui ne veulent s'en dessaisir à aucun prix, persuadés qu'ils possèdent un talisman précieux.

On y trouve aussi des perles en grès, en ardoise et des coquilles. Sur une quinzaine d'espèces, l'examen attentif fait par un professeur du Muséum a permis d'affirmer que 13 ou 14 appartiennent à la Méditerranée.

L'ambre s'y rencontre aussi quelquefois. Cette découverte a ouvert carrière à l'imagination des archéologues, qui ont cru, sans plus d'examen, à des relations commerciales très-étendues de ces populations primitives avec les Cassiterides ou les bords de la Baltique. On ne saurait trop se garder de ces systèmes ambitieux qui ne tiennent pas un quart de siècle contre les révélations tous les jours plus complètes de la science. La question de l'ambre a été récemment agitée au Congrès de Stockholm. Il est établi que si l'ambre n'abonde pas dans nos régions, il n'y est pas absolument inconnu; on en a découvert un bel échantillon à Millau; et dans le Midi, près de l'Océan, certains dépôts de lignites tertiaires en contiennent en petite quantité.

Que n'a-t-on pas dit aussi sur la présence dans ces mêmes dolmens d'une pierre verte, transparente, sorte de serpentine, que l'on prenait pour du jade? On n'était pas éloigné d'en

conclure tout un système de relations régulières avec l'Orient. Ce n'est pourtant pas du jade, et bien qu'on n'ait pas encore trouvé le gisement d'où il provient, il convient d'attendre des indications plus précises, avant de se lancer dans d'aventureuses hypothèses.

Une dernière question mérite de nous arrêter : celle de la position des corps dans l'intérieur des dolmens. A ce point de vue, il n'y a peut-être pas de région, dit M. Cartailhac, où les dolmens aient été mieux fouillés.

A l'entrée de la chambre sépulcrale, on trouve toujours un squelette assis. C'est la première découverte que l'on fasse au début de la fouille. Puis, pendant un certain temps, à mesure que l'on pénètre plus avant dans la *cella*, les fouilles ne donnent plus rien. On peut croire que le dolmen a livré tous ses trésors. Mais tout au fond, près des piliers, on retrouve généralement des débris humains, entassés pêle-mêle, en plus ou moins grand nombre, confondus avec les débris de poterie, les armes, les colliers. Avec les mâchoires inférieures ou les dents que l'on retrouve dans la terre passée au crible, on peut aisément établir le nombre de corps que le dolmen a successivement reçus. M. Cartailhac a fouillé un dolmen qui contenait jusqu'à 43 squelettes. Il est probable que lorsqu'un dolmen était prêt à recevoir les cadavres, on plaçait à l'entrée, assis, le premier corps qui était confié à la terre. Quand il fallait procéder à de nouvelles inhumations, on poussait jusqu'au fond le premier corps, pour faire place au nouvel arrivant, et ainsi de suite, jusqu'au jour où la chambre sépulcrale paraissait assez peuplée, et où on abandonnait le dolmen. C'est en effet dans le fond que se trouve toujours le plus grand amas d'ossements, entassés sans ordre, comme poussés confusément. Il n'y a pas de dolmen qui n'ait fourni au moins une dizaine d'individus.

Si ces conjectures ne paraissent pas hasardées, elles nous permettent d'assister à ces scènes de sépulture, qui étaient pour ces antiques populations, par un admirable pressentiment, comme le point de départ d'une résurrection lointaine, puisque c'est par là seulement qu'après des milliers d'années elles revivent pour nous.

Combien de siècles a duré ce sommeil ? A quelle époque perdue dans la nuit des âges remonte la construction de ces monuments ? Qui pourrait le dire ? M. Cartailhac est d'avis que l'époque des dolmens doit être circonscrite entre le *xvi^e* et le *xiii^e* siècle avant notre ère. Mais avant de pouvoir aborder cette question, n'est-il pas nécessaire de s'entendre d'abord sur le point qui divise encore les archéologues : Les dolmens sont-ils, oui ou non, l'œuvre d'un même peuple ? Dans le premier cas, on peut se hasarder à fixer une date ; c'est logique ; mais si les dolmens sont le produit uniforme des races les plus diverses à une certaine époque de leur développement, tout ce que peut se permettre l'archéologue, pour satisfaire ce besoin de précision qui le tourmente, c'est d'assigner une époque aux dolmens de telle ou telle région. Mais comment fixer une date unique dans le passé le plus reculé, quand de nos jours il se trouve encore des hommes attachés à ces procédés des premiers âges ?

Tel est, Messieurs, le sommaire des développements donnés à la question des dolmens. Bien des obscurités l'enveloppent encore, et l'esprit se heurte trop souvent à des contradictions apparentes, à d'apparentes impossibilités. La science de l'archéologie préhistorique naît à peine : elle a sa méthode. Le congrès de Rodez nous aurait montré qu'elle a aussi ses partisans passionnés, ses grands prêtres, si nous avions eu besoin de sortir de Périgueux pour l'apprendre.

JOSEPH CROZALS-RAYNARD.



UNE VISITE AUX PRINCIPAUX MONUMENTS DE RODEZ,

A L'OCCASION DU CONGRÈS SCIENTIFIQUE DE CETTE VILLE.

(Rapport présenté à la Société historique et archéologique du Périgord.)

MESSIEURS,

Lors de notre dernière réunion, l'un de vos délégués au Congrès scientifique de France qui eut lieu à Rodez le

21 septembre, nous tenait captifs, sous le charme d'une savante étude dans laquelle le pittoresque ne le cédait en rien au littéraire.

C'est sous l'impression chaude encore, de cette voix qui nous fut si sympathique, que je vais essayer, en vous obéissant, de décrire quelques-uns des anciens monuments de la ville de Rodez :

Si l'usage veut que la première visite d'un étranger dans une ville soit pour l'église, c'est assurément à Rodez que cet usage, en s'imposant, doit recevoir sa consécration.

Placée à une hauteur de 717 mètres au-dessus du niveau de la mer, la statue de la Vierge, entourée des statues des quatre évangélistes, couronne la tour de la cathédrale et domine, bonne et radieuse, les vastes plaines qu'enserrent les pics des Cévennes et ceux du Cantal.

Notre-Dame de Rodez, qui fut terminée au commencement du xvr^e siècle, sous l'administration de l'évêque Georges d'Armagnac, est bâtie en grès rouge et orientée suivant l'antique tradition.

La forme, en plan, est celle d'une croix latine.

Elle possède trois nefs non interrompues. Entre les contreforts sont ménagées des chapelles. La nef est formée de six travées ; cinq travées égales à celles de la nef composent le chœur, que termine l'abside à pans coupés.

Le transept, aux extrémités nord et sud duquel s'ouvrent deux grandes portes, les seules qui donnent accès à l'église, divise ainsi ce monument en deux parties à peu près égales et attire forcément l'attention du visiteur.

La largeur de la nef paraît être de dix mètres environ, et la hauteur, sous voûte, de 30 à 35 mètres. Elle ne possède pas d'entrée principale.

Son pignon ouest ne présente que de petites ouvertures plutôt faites pour servir à la défense du monument, en cas d'attaque, qu'à lui donner l'air et la lumière ; aussi l'aspect en est-il sévère et presque militaire. Il est flanqué, à droite et à gauche, de deux grosses tours qui attendent des flèches commencées à la fin du xvii^e siècle, et dont l'une, celle de droite, porte à sa base, en beaux et grands caractères, la

fière inscription suivante, qu'elle aurait pu justifier, si l'argent ou les hommes n'étaient venus à manquer :

FACESSANT OEGYPTIORUM
INSANE PIRAMIDUM MOLES +
VALEANT ORBIS MIRACULA.

Les piles intérieures sont cylindriques et cantonnées de quatre colonnettes cylindriques dont les soudures au corps principal sont effacées par des courbes concaves qui en rendent l'aspect mou et glacé.

Un triforium court autour du vaisseau, dans la nef, dans le transept et dans le chœur.

De vastes verrières, aux contours les plus heurtés, inondent de lumière le haut du vaisseau et semblent vouloir préparer le spectateur interdit à cet épanouissement de courbes et de feuillages, que distribuaient avec tant de profusion les architectes de la fin du ^{xv}^e siècle, semblant porter ainsi un défi au bon sens, en luttant à qui mieux mieux d'audace, de témérité et de mauvais goût.

C'est alors que les bases des clochers passent du carré à l'octogone, n'offrant plus à la vue que pinacles fleuris, arcs surbaissés enguirlandés, que le fer seul maintient en équilibre, dans ce pays où les vents soufflent continuellement en tempête.

De hautes stalles en chêne, du commencement du ^{xvi}^e siècle, occupent les cinq travées du chœur ; elles sont d'une facture prétentieuse et surchargées de détails, dont le fini de l'exécution laisse beaucoup à désirer. L'une d'elles, destinée au trône épiscopal, se termine par une flèche élancée et ajourée qui se perd sous les hautes voûtes.

De nombreux mausolées d'évêques, de la fin du ^{xiv}^e siècle et du ^{xv}^e siècle, dont quelques-uns sont beaux, meublent les chapelles rayonnantes de l'abside. Dans une de ces chapelles, on remarque surtout un superbe sarcophage en marbre blanc, sans couvercle, à arcatures demi plein-cintre, richement ornées, garnies chacune d'un personnage en pied, de haut relief, accusant le travail du ^x^e au ^{xii}^e siècle, qu'on

croit être le tombeau de St-Amans, patron de la seconde église de Rodez, et qui fut trouvé en pratiquant des fouilles aux abords de cette église.

Une belle statue en marbre blanc, de Notre-Dame-des-Grâces, chère aux Aveyronnais, orne aussi cette chapelle. Exécutée au ^{xiv}^e siècle, elle rappelle heureusement l'ampleur des lignes du ^{xiii}^e.

La Vierge Mère porte l'insigne des Reines et sourit au *Bambino* qui la caresse de la main droite et qui, de la main gauche, retient captive par une aile une colombe essayant de s'envoler.

Dans une autre chapelle, qu'elle illumine, resplendit l'œuvre d'un de nos peintres les plus éminemment français, d'Eustache Lesueur, ou de l'un de ses élèves les plus aimés. — C'est vraiment une divine apothéose, que celle de St-Bruno, car le rayonnement qui l'entoure n'a rien d'humain.

Près de l'église cathédrale est le palais épiscopal, qui fut élevé au commencement du ^{xvii}^e siècle, en grès et en briques, et que M^{re} Bourret fait restaurer, avec ce savoir délicat qu'il possède à un si haut degré.

Dans une des salles de ce palais, rayonne, du plafond peint suivant la mode du temps, la devise du grand Roi : NEC PLURIBUS IMPAR, qui semble projeter encore, sur ce coin de notre chère France, les éblouissements d'autrefois.

Les jardins, tracés à la Française, sont simples et majestueux, et de beaux ormeaux, si aimés et si recherchés par nos pères, couvrent de leurs grandes ombres les allées plus grandes encore.

Une grosse tour du ^{xvi}^e siècle, à plusieurs étages, semblable à une sentinelle vigilante, s'avance à un angle du mur d'enceinte et sert de dépôt aux archives communales de la ville de Rodez, à celles de la Chambre des notaires et à celles du diocèse.

La seconde église de Rodez, St-Amans, fut rebâtie au milieu du ^{xviii}^e siècle, avec une partie des matériaux qui constituaient l'ancienne église élevée à la fin du ^{xi}^e siècle.

Le même plan, en forme de croix latine, fut conservé, à peu de chose près ; aussi, retrouvons-nous aujourd'hui les

bases des anciennes colonnes et leurs chapiteaux, à la même place que celle qu'ils occupaient autrefois.

L'église a trois nefs, dont les proportions sont des plus heureuses, surtout pour l'abside qu'enveloppent les basses nefs.

A part le pignon d'entrée, conçu dans le style lourd et mou du XVIII^e siècle, cette église où l'instinct des proportions a été si bien gardé, où l'harmonie dans l'emploi des formes est si complète, possède éminemment cette unité de style qui la rend belle ; car, Messieurs, l'instinct des proportions, l'harmonie dans l'emploi des formes, l'unité dans le style, ce sera toujours le beau.

Jules MANDIN, *architecte*.



UNE LETTRE INÉDITE

DE M^{SR} CHRISTOPHE DE BEAUMONT.

En compulsant les papiers qu'a bien voulu donner l'année dernière M. le marquis Wlgrin de Taillefer aux archives de la Dordogne, nous avons eu tout récemment la bonne fortune de mettre la main sur une lettre certainement inédite d'un éminent Périgourdin, M^{SR} Christophe de Beaumont, archevêque de Paris, dont le nom eut un si grand retentissement vers le milieu du siècle dernier. Nous avons pensé que cette lettre, qui touche à la discipline ecclésiastique, intéresserait particulièrement quelques-uns de nos confrères : cela nous a décidé à la publier. Elle est de la main d'un secrétaire, et, pliée en quatre, elle devait être sous enveloppe : le nom de la destinataire est indiqué au bas du verso de la seconde feuille. C'est une réponse adressée à M^{me} la comtesse de La

Roque (1), à Périgueux, qui avait demandé quelque grâce pour le curé de la cathédrale de Saint-Front :

Paris, ce 25 février 1772

Vous ne devez pas douter, Madame, de mon zèle pour tout ce qui peut vous plaire, et ce seroit avec bien du plaisir que je ferois les démarches que vous desirez de moi auprès de M. le Cardinal de La Rochaymont (2) en faveur de M. le curé de Saint-Front (3), si je croyois qu'elles pussent lui être utiles. Mais je sais que S. E. n'accorde rien aux curés que sur les témoignages des évêques diocésains. Il est donc nécessaire d'attendre que M. le nouvel évêque de Périgueux (4) puisse connoître par lui-même le mérite de ce curé, et s'il juge alors devoir solliciter des grâces en sa faveur, je joindrai volontiers mes prières aux siennes pour lui en procurer. Rien n'égale la sincérité des sentimens respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Madame,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

† CHR., Arch. de Paris.

(1) Dame Marie-Thérèse d'Hautefort, « seigneuresse » d'Ajat, Bauzens, Fages et autres places, épouse de messire Jacques Arlot de Frugie, comte de La Roque, seigneur desdits lieux, maréchal des camps et armées du roi. Cette dame était la grand'mère, du côté maternel, de l'auteur des *Antiquités de Vézère* ; elle habitait tantôt Périgueux, tantôt le château d'Ajat.

(2) Charles-Antoine de La Roche-Aymon, archevêque, duc de Reims, premier pair et grand aumônier de France, commandeur de l'ordre du Saint-Esprit. C'est lui qui sacra et couronna le roi Louis XVI à Reims, le 11 juin 1775, ayant eu l'honneur antérieurement de suppléer à S. M. les cérémonies du baptême, de lui administrer la confirmation, de lui faire faire sa première communion et de la marier. (*Généalogie de la maison de La Roche-Aymon*, par M. d'Estrées, p. V.) Cette famille de La Roche-Aymon eut une branche qui s'établit par suite d'alliance en Périgord vers 1511 ; elle possédait les seigneuries de Prémilhac et de la Brousse, le Petit-Savignac, Chaumont, le Verdier, Exandières, le Breuil, etc.

(3) M. l'abbé Debordes, qui avait alors pour vicaires MM. Jourdain, Foulcon et Bouchier. Ce dernier est probablement le même qui était curé de Saint-Silain en 1788 et qui succéda, quelques années après, à Pontard, comme évêque constitutionnel. M. Debordes fut curé de Saint-Front jusqu'en 1803 ; il continua à exercer son ministère à Périgueux sous ses deux successeurs, soit comme prêtre libre, soit comme vicaire, ou aumônier de l'hospice, jusqu'en 1813, époque à laquelle il mourut, âgé de 75 ans. Ces renseignements sont dus à l'obligeance de notre aimable et savant confrère M. le chanoine René Bernaret, qui a connu quelques personnes que le vénérable abbé Debordes avait catéchisées dans leur enfance.

(4) Gabriel-Louis de Rougé, évêque de Périgueux de 1771 à 1773.

Nous retrouvons tout entier, dans cette lettre fort polie, le prélat au caractère ferme que nous connaissions, qui ne veut enfreindre en quoi que ce soit les règlements ecclésiastiques, malgré son vif désir d'obliger, et qui, en même temps, sait gagner par le charme de son langage l'estime et l'affection, tout en restant fidèle au devoir que lui impose sa conscience.

Ferd. VILLEPELET.

UNE PAGE D'ADMINISTRATION PAROISSIALE EN 1747.

On connaît peu aujourd'hui les rouages administratifs de l'ancien temps et la manière dont ils fonctionnaient. La pièce que nous publions ci-après nous donnera une idée de l'administration des paroisses avant la Révolution, et viendra compléter sous certains rapports le petit travail fort intéressant publié récemment par l'un des vice-présidents de notre société historique et archéologique, M. le baron de Verneilh, sur la restauration de l'église de Pluviers, en Nontronnais, au commencement du XVIII^e siècle (1).

C'est une délibération des habitants de Coutures pour la réparation de leur église. La paroisse de Coutures est située dans le canton de Verteillac, arrondissement de Ribérac. Elle dépendait, ainsi que Celles et Allemans, de la juridiction seigneuriale de la famille Du Lau.

« Cejourd'huy huitième du mois d'octobre mil sept cent quarente sept au bourgt de Verteilhac, en Périgord, au-devant de la porte de l'esglize paroissiale dud' lieu et a la sortie de la messe de paroisse, pardevant le notre royal soussné et en p^{re} des tesmoins bas nommés, ont personnellement comparut :

» Sicaire Banizette, scindic général de la paroisse de Coutures, nommé par le paroisse pour le fait et réparation du clocher et

(1) *Une page d'administration paroissiale en 1704.* Périgueux, Dupont, 1874, in-8° de 20 pages.

esglize de lad^e paroisse de Coutures, habitant du lieu de chez Durant, susd^e paroisse de Coutures,

» Lequel nous a dit et exposé avoir cejourd'huy de nouveau convoqué et assemblé au p^{nt} lieu à la sortie de messe de paroisse, attendu que le service divin de lad^e paroisse de Coutures s'y trouve renvoyé, tous les manans et habitans de lad^e paroisse de Coutures, aux fins par eux de donner leur avis et délibération sur la req^{te} p^{ntée} à M^r l'intendant sous le nom du seig^r marquis d'Allemans (1) ; l'ordonnance de mond^t seig^r l'intendant estant au bas portant que lad^e req^{te} sera communiquée aux habitans de lad^e paroisse pour par eux délibérer sur la réparation qu'il convient de faire à l'esglize paroissiale dud^t Couture et sur le retablissement du clocher qui est tombé en ruine, et donner leur avis s'il convient ou non de transporter au village de Lazar (2) tant le clocher que lad^e esglize de Couture, comme le tout est expliqué par lad^e requette qui est entre les mains du s^r curé, qui a esté cy devant lue par led^t s^r curé aux habitants de lad^e paroisse. Et comme lesd^{ts} habitants ou la majeure partie sont icy actuellement assemblés, led. Banizette, en lad^e qualité de scindic général, nous a requis de recevoir et faire acte tout sur le champ de l'avis et délibération desd^{ts} habitans par eux faite en p^{nce} dud^t s^r curé de Couture et à la sortie de sa messe, ce qui lui a esté octroyé ; et en conséquence ont au même instant aussy comparut pardevant nous ;

» Jean et autre Jean Depazat, dit La Pouyete, père et fils, Jean Deladoyre, marchand, Sicaire Prat dit Combaud, Jean et Reymond Peynaud frères, Pierre Darene de Baupré, Estiene Marty, Pierre Clugniac s^r du Vignaud, Jean Brut dit Gautier, Anthoine Geraud, Guilhen Brut dit Vignaud, Léonard Chevrier, Pierre Reytier, Sicaire Pindray, Charles Pindray, François Rivière, Pierre Rivière, Sicaire Rivière, Jean Brut, Léonard Courtard, Coulaud et François Banizette, Pierre Banizette, Hélye Banizette, Rey Banizette, Pierre Darene, Reymond et Grimon Darene, Jean Darene dit Denrit, Jean Lautrete, Bernard Banizette, Grimond Depazat, Patris Delapeyre, Martin Grenoulier, François Nadal, Patris Dugenest, Jean Nadal, Jean Davesne dit Valont, Léonard et Sicaire Dumas, Denis Chabaney, tous les susnommés manans et habitans dud^t bourgt et paroisse de Coutures,

(1) Le château des Du Lau d'Allemans, qui s'élevait autrefois à Coutures, est aujourd'hui entièrement rasé.

(2) Lajarre est un beau et grand village, situé sur une hauteur, commune de Coutures.

» Lesquels conjointement avec plusieurs autres habitans de lad^e paroisse de Coutures icy non dénommés, estant tous ensemble entrés en délibération sur le fait et sujet exposé en lad^e req^{te}. De laquelle tous lesd^s habitans ont eu communication par le moyen dud^t s^r curé, qui leur en avoit fait lecture dans une précédente assemblée, sans qu'il ait voulu aujourd'hui la représenter ; tous lesd^s habitans ont tous d'unanime voix délibéré que pour l'intérêt de toute la paroisse il est expediant que l'esglize et clocher de lad^e paroisse restent aud^t lieu de Couture, ancien emplacement, soit parce que lad^e église se trouve située au milieu de la paroisse, soit parce qu'il en cousteroit beaucoup plus pour la transporter aud^t lieu de Lazart, où il seroit necessaire de voiturer les matériaux de lad^e esglize et clocher, voiture qui occasionneroit de grands frais, à considérer surtout qu'il y a un chemin presque impraticable pour les charrettes. Toutes ces considérations ont déterminé tous lesd^s habitans tant dénommés que autres non dénommés à conclure par leur délibération et à requérir que la susd^e esglize et clocher restent aud^t lieu et bourgt de Coutures et aux fins du retablissement du susd^t clocher et pour parvenir aux réparations qu'il sera nécessaire de faire à lad^e esglize, tous lesd^s habitants ont par ces p^{tes} donné leur consentement, à ce qu'il soit fait sur eux et sur tous autres qu'il appartiendra la levée et imposition de la somme necessaire pour le retablissement dud^t clocher et reparation de lad^e esglize ; et pour parvenir à lad^e imposition et levée, ils ont par ces mêmes p^{tes} en tant que besoin seroit de nouveau fondé en pouvoir led^t Sicaire Banizette, scindie général, et donné leur consentement à ce qu'il se pourvoie au plus tôt devers Mond^t seig^r l'intendant pour obtenir la susd^e imposition : ce que led^t Banizette, p^{nt} et acceptant, a promis de faire soubz les conditions que lesd^s habitans ont promis et se sont engagés d'approuver et louer et ratifier tout ce qui sera par luy fait et geré en lad^e qualité, même de l'en relever indemne à peine de tous despens, dommages et intérêts.

» Dont et de tout ce que dessus le requerant, tant led^t Banizette, scindie général, que tous les susd^s habitans, leur a été fait et octroyé acte, et de ce que led^t s^r curé s'est retiré disant n'estre pas d'avis de la susd^e délibération. Le tout fait aud^t bourgt de Verteilhac, place publique dudit lieu, en p^{ce} de Jean Desages, marchand chapellier, habitant dud^t p^{nt} bourgt, et de François Sabouroux, lab^r habitant du village de Chanseau, p^{nt} paroisse, tesmoins connus qui ont signé avec tous les habitans dud^t bourgt et paroisse de Coutures, susnommés, qui ont scu signer et led^t Sicaire Banizette scindie, et non les autres qui ont déclaré ne scavoir signer, de ce par nous enquis et interpellés, etc. »

Le présent acte a été passé par M^e Deladoyre, notaire royal de la paroisse du Chapdeuil, dont les minutes sont déposées dans notre étude du Grand-Brassac.

A. DUJARRIC-DESCOMBES.



UNE SENTENCE ECCLÉSIASTIQUE AU TREIZIÈME SIÈCLE.

Notre collègue M. l'abbé Carier, curé de Saint-Amand-de-Coly, communique à la Société la pièce suivante, extraite du recueil des archives de l'abbaye de Saint-Amand-de-Coly, fait le 3 février 1771 par l'abbé Leydet, Chanceladais.

C'est un jugement rendu en 1214 par Pierre, doyen de Souillac, commis *ad hoc*, par R., Cardinal-prêtre et légat du Saint-Siège apostolique.

Le différend est entre un abbé Guillaume, qui est le quatrième sur le catalogue, et MM. de Salignac.

L'abbé se plaint que ses terres de Saint-Amand-de-Coly ont été complètement saccagées par ceux-ci, qui font eux-mêmes l'aveu des vols et exactions à eux imputés.

La sentence du juge est que MM. de Salignac promettent que ni par eux-mêmes, ni par leurs entremetteurs, ils ne commettront jamais plus sur les terres du noble abbé les dommages qui leur sont reprochés; et, d'autre part, que l'abbé fera à ces derniers la remise entière de tous les torts qu'il a soufferts de leur part jusqu'à ce jour. Ce qui fut accepté de part et d'autre.

Petrus, decanus Soliacensis, universis Xⁱ fidelibus, salutem... Noverit universitas vestra Dominum R. tituli S^{ti} Stephani de Monte Colio, presbyterum cardinalem, sedis apostolica legatum, commisisse nobis causam, quæ inter G^l abbatem S^{ti} Amandi ex undè parte, et B. de Salaniaco et fratres ejus ex alterâ vertebatur. Constitutis itaque die assignatâ agud Salaniacum, B. de Salaniaco et A. fratre ejus ex undè parte, et abbate

S^ui Amandi ex alterâ. Conquestus est abbas de supradictis fratribus, eò quod terra S^ui Amandi frequentibus rapinis et indetitis exactionibus devastassent, et fere ad desolationem adduxissent. Quocirca nobis suprà prædictæ rei veritate inquirantibus per testes juratos manifestè nobis innotuit prædictos scilicet B. et fratres ejus terræ profatæ ecclesiæ malefactaque plurima et dampna magna intulisse. Quod tandem ipsi. B. et A. de Salaniaco sunt confessi etiam se fecisse Recr. ad majorem cauthelam, prædictos testes inquisivimus si aliquem censum seu redditum vel bladi vel pecuniæ scirent prædictos fratres in terrâ supradictâ habere, qui, sicut jam supra dictum est, liberam eam testificatisunt à prædictis. Volentes insuper nichil de contingentibus omittere, hoc idem ab alterâ parte scilicet B. et A., vel etiam à servientibus sive baillevis eorum inquisivimus, qui etiam ità esse sicut ab alterâ parte testificatum fuerat. Itaque sunt confessi Lic. igitur possemus meritò ad decisionem causæ procedere, ne in aliquo supradicti milites fortassè præoccupati dicer. aliam diem apud sanctum Bonitum assignavimus si fortè viderent ipsos aliqua jure se posse tueri, vel partem suam diligentius præmuniri. Expropter die istâ sibi, sicut dictum est, assignatâ, coram nobis utrisque partibus constitutis cum nichil ultrâ præscripti B. et A. vellent contradicere supradictis. Itaque inter eos et abbatem causam dissimus ut nihil ullo unquam tempore jam dicti nobiles viri, vel aliquæ suorum, de terrâ S^ui Amandi raperent, vel aliquas exactiones per se vel per mediatores facerent, et itâ prænominato abbati promiserunt, et in manu nostrâ se servaturos pertuò... ferunt hec omnia pro patre suo Gailhardo solit promiserunt, et se fidejussore... constituerunt. Abbas etiam malefacta quæ in terrâ sancti Amandi usque ad tempus illud fecerant, remisit eisdem. Hoc liquidem factum est apud sanctum Bonitum anno ab incarnatione Domini Millesimo CCXIIIJ. Testibus ad hoc vocatis Guidone de Ferreriis. B. Vegier, B. la Garriga, B. Folcaut, monacho soliacensi G. presbytero de Nadailhac, Helia de Sirueil, A. Aymay, W. Aymay, G. la Cassanh, P. Lacumbe.

ORGANISATION DES DEUX DIOCÈSES DU PÉRIGORD (PÉRIGUEUX ET SARLAT).

- 1° Selon l'ancienne pancarte ;
- 2° Selon le dénombrement du diocèse de Périgueux (1733) ;
- 3° Selon le dénombrement publié par l'évêque de Sarlat (1781)
- 4° Selon les cartes du géographe Sanson (1740-1749).

I. — L'ancienne pancarte qui fixait les juridictions, les redevances et l'état des deux diocèses du Périgord, fut dressée, suivant arrêt du parlement de Bordeaux, le 15 février 1554, par Jacques du Repaire, conseiller du roi au sénéchal de Périgueux, et fit loi, dès le 16 avril 1556, dans le synode tenu par l'évêque Gui Bouchard d'Aubeterre. Ce n'était pas chose nouvelle à cette époque; c'était simplement la confirmation légale des antiques coutumes de nos deux églises périgourdines.

La pancarte, transcrite sur parchemin, devait être gardée soigneusement par des personnes nommées *ad hoc*, et il s'en trouvait également aux archives du chapitre une copie en parchemin, couverte de basane verte, avec une petite chaîne de fer pour l'attacher. Ces détails ne sont point insignifiants à cette époque reculée, et révèlent l'esprit sensé et vigilant de nos pères, pour garantir, par l'immobilisation, l'authenticité et la perpétuité des pièces originales et des premières copies. C'est d'ailleurs par ce moyen, qu'ont été conservés dans les abbayes et dans les monastères, les trésors de l'antiquité ecclésiastique et profane qui sont aujourd'hui la propriété de tous. Honneur donc, et reconnaissance à l'église catholique, la mère des vrais savants et la source la plus abondante et la plus pure du merveilleux art de l'imprimerie.

La pancarte qui paraît ici a eu beaucoup de copies, et cela se conçoit aisément. Elle intéressait les ecclésiastiques, les patrons et Messieurs de la justice. Au temps où elle fut

dressée, les magistrats devaient savoir le droit canon, aussi bien que le droit civil. La société religieuse et civile était constituée de telle sorte, que ce qui touchait l'une touchait également l'autre. Rien ne se faisait sans leur accord mutuel : toutes deux, se tenant par la main, marchaient au même but, rivalisant d'amour pour la religion, la justice et l'observation des coutumes et des traditions établies.

Nous avons en main quatre copies de cette pancarte, qui sont plus ou moins complètes, mais qui toutes se correspondent dans la partie que nous livrons à la Société archéologique. Les deux premières, qui nous ont été communiquées par M. Petit, curé de Tocane-Saint-Apre, sont la propriété de M. l'abbé Audierne. L'une, plus ancienne que l'autre, n'a pas le nom du copiste. La deuxième, qui en est à peu près la copie fidèle, porte le nom de *M. de Chillaud*, qui dit l'avoir copiée sur un autre écrit de *M. de Langlade*, son oncle, *avocat en la court, copie parachevée d'escrire au mois de juillet mil six cents un* (1).

Les deux autres ont appartenu à des membres ecclésiastiques de la famille de la Rochette et de la famille de Meyjounissas. L'autre est fautive sur plusieurs noms de paroisses et chapelles, qui n'ont pas une place précise dans les archiprêtres ; l'autre, semblable aux deux premières, renferme de plus le décime imposé sur tous les bénéfices du diocèse de Périgueux l'an 1515, suivant l'estimation qui en fut faite à cette époque.

II. — Le dénombrement du diocèse de Périgueux en 1732 provient du couvent de Plagnac, fondé dans la circonscription actuelle de Saint-Martin de l'Herm ou de Gurçon, par la famille de Foix de Candalle. Ce couvent était une succursale des Minimes d'Aubeterre (aujourd'hui de la Charente).

(1) Le nom de Chillaud est célèbre dans les annales de notre ville et signalé plusieurs fois par M. Alfred de Froidefond dans son beau travail sur les maires de Périgueux. Celui auquel appartenaient les pancartes était Antoine de Chillaud, très-habile jurisconsulte et canoniste, frère de l'illustre Jean de Chillaud, libérateur de la ville de Périgueux. Lui et son frère reçurent d'Henri III des lettres de noblesse.

III. — Le dénombrement du diocèse de Sarlat est sur une grande feuille imprimée portant les armoiries de l'évêque de Sarlat, adressée à tous les curés du diocèse et provenant de la paroisse de Pontours.

IV. — Les deux cartes du géographe Sanson, quoique fautives sur l'orthographe des noms, et malgré l'opinion de quelques-uns, donnent les limites très-précises des deux diocèses.

Au moyen de ces quatre pièces, on peut donc savoir exactement la circonscription des deux diocèses du Périgord depuis l'an 1556 jusqu'à la Révolution française. Nous la donnons ci-après, aussi fidèlement que nous avons pu la déchiffrer et la contrôler.

I. — La Pancarte.

La Pancarte divise les deux diocèses du Périgord en archiprêtrés; cette division ne ressemble aucunement à nos circonscriptions modernes par arrondissements et chefs-lieux de canton. Il y a, sous la direction d'archidiaques inamovibles ayant chacun une juridiction désignée, 16 archiprêtrés dans le diocèse de Périgueux, et 7 dans le diocèse de Sarlat depuis l'erection de ce siège par le pape Jean XXII, en 1317. Avant cette époque, nous n'avons pas encore de données assez certaines pour dire quelle était l'organisation de l'unique diocèse de Périgueux. Le siège de l'archiprêtré n'était pas toujours un gros bourg, ni toujours au même lieu : on remarque des variations dans les deux diocèses. Quant à la pensée qui fit choisir certains lieux plutôt que d'autres, elle peut s'expliquer ou par l'ancienneté des églises, ou la facilité des communications, ou le mérite des prêtres, et peut-être encore parce que ces bourgs, qui sont aujourd'hui si petits, avaient alors plus d'importance et n'avaient pas subi le ravage de guerres désastreuses si fréquentes dans notre contrée, pendant plusieurs siècles, et aussi des épidémies si fréquentes et si cruelles au moyen âge et à la fin du xv^e siècle.

Les archiprêtres ruraux différaient des archiprêtres qui étaient dans les cathédrales, et dont le titre était une dignité capitulaire. — Ils n'avaient qu'un pouvoir subordonné, et dépendaient uniquement de l'évêque, qui en faisait la nomination. — Leur office, qui les plaçait à la tête du clergé et du peuple des campagnes, n'était qu'un

office de commission, dont on retrouve la suite dans les vicaires forains et dans les doyens, après le Concile de Trente.

La Pancarte renferme quatre sortes de documents : 1° Les noms des bénéfices ou églises paroissiales, l'organisation des abbayes et des monastères ; — 2° les redevances ecclésiastiques ; — 3° les redevances civiles ; — 4° les provisions de bénéfices et plusieurs pièces curieuses concernant la translation du siège épiscopal de la Cité à l'église collégiale de St-Front.

Les noms des bénéfices et des monastères, écrits suivant l'orthographe du temps, et avec plusieurs variations, ont une importance réelle dans nos travaux archéologiques, au sujet des faits et des monuments.

Les redevances ecclésiastiques, indiquées en sols et deniers à côté du nom des églises, étaient la taxe synodale et les droits de *parée* appelés *Cathédralique* ou *synodatique*. — C'était un impôt perçu sur les curés et les abbés à charge d'âmes, obligés d'assister au synode et soumis à la juridiction épiscopale. — On l'appelait *cathédralique* à cause de la dignité de la chaire épiscopale, ou *synodatique*, parce qu'on ne le percevait que dans les synodes ou assemblées annuelles du clergé. — Son origine remontait à une très-haute antiquité. Il fallait donner 2 sols dont la valeur se réglait, selon l'usage des temps. — Les droits de *parée*, acquittés également en synode, étaient une redevance due pour les frais de visite. Les redevances ecclésiastiques se payaient aussi en denrées, grains, blé, orge, avoine, par muid, hémine, setier. On payait même en pommes de pin. — Mais toutes les mesures variaient selon les lieux.

Les redevances civiles étaient les décimes consentis par le clergé de temps en temps, à la demande du roi, dans les nécessités urgentes de l'Etat ; on les appelait don gratuit. — L'origine des décimes et du don gratuit remonte au temps des Croisades ; la coutume continua pour soutenir l'empire latin de Constantinople, pour combattre les Albigeois et les nouveaux sectaires, pourvoir à la sûreté des églises, protéger l'indépendance des provinces. Souvent les motifs étaient bons, mais les abus se montrèrent, et la papauté dut lutter contre l'injustice et la cupidité des princes. Nous en avons deux exemples dans la Pancarte : l'un en 1516, et l'autre en 1538, avec le procès-verbal de l'assemblée, présidée par Foucaud de Bonneval, évêque de Périgueux.

Les provisions de bénéfices nous font connaître quelle part les abbayes et autres monastères prenaient à l'administration religieuse du Périgord et comment s'était fondé le droit de patronage. Ces détails sont intéressants pour notre histoire locale qui, sans eux, serait souvent incomprise. Les mots *prieuré*, *prévôté*, signifient une ré-

sidence de religieux qui étaient les curés primitifs du lieu. Lorsque les religieux, vu leur petit nombre, ne purent plus suffire à la direction de ces paroisses, on leur substitua, sous leur droit de patronage, des vicaires perpétuels qui administraient à leur place, et recevaient d'eux une pension prise sur le bénéfice. — Les vicaires perpétuels étaient de véritables curés. On les nommait curés à la *portion congrue*.

Ce que nous avons à dire sur l'organisation des deux diocèses du Périgord, étant un peu long, nous nous contenterons de donner aujourd'hui le dénombrement des archiprêtres, selon la pancarte de Chillaud et la *Copie du despartement de la décime ordinaire imposée sur le clergé du diocèse de Perigueux en l'an mil cinq cent seize, suivant l'estimation qui fut faite du revenu des bénéfices*, ou fonds des églises, réservant la suite pour d'autres livraisons du *Bulletin historique*. — Ces deux pièces, dont l'une est plus moderne que l'autre par l'écriture et l'orthographe, feront connaître assez exactement l'ensemble du diocèse de Périgueux. — A côté de chaque nom, il y a le chiffre de l'estimation légale du bénéfice, celui de la décime payée au roi, par livres, sols et deniers. Nous terminerons la nomenclature des archiprêtres, par le procès-verbal de l'assemblée de 1538, présidée par Foucaud de Bonneval, évêque de Périgueux. C'est le même prélat qui conçut le généreux projet de fonder à ses frais, dans notre ville, des fontaines publiques — Nous ne donnerons que le chiffre de l'estimation légale, parce que chacun peut aisément en soustraire la dixième partie afférente à l'Etat. — A côté de ce chiffre, il y a un mot qui indique le collateur ou celui qui présente au bénéfice. — Le mot *évêque* indique que c'est lui seul qui nomme directement. — Les autres mots indiquent le privilège du patronage attaché à une communauté, à un dignitaire, à une famille.

Extrait de la Pancarte des sieurs Evesque et Chapitres de la ville de Périgueux et Sarlat.

On remarquera que parmi les archiprêtres, il y a ceux de Carves et de Sarlat, ce qui donnerait à croire que la pièce originale remontait au temps où le Périgord n'avait qu'un seul siège épiscopal, c'est-à-dire avant 1317. — Ce qu'il y a de certain, c'est qu'après l'érection du siège de Sarlat, l'évêque de Périgueux conserva ses fiefs et ses juridictions temporelles, comme il est dit dans la bulle du pape Jean XXII.

Les 16 archiprêtres étaient sous l'inspection immédiate de

7 archidiares nommés par l'évêque à titre inamovible. Ils se divisaient ainsi entr'eux :

1 ^o De la Quinte.	2 ^o Neuvic.	4 ^o Sarlat.	6 ^o Flaageac.
Thiviers.	St-Marcel.	Castelnaud.	Capdrot.
Excideuil.	Vélines.	5 ^o Limeuil.	7 ^o Villabone.
Champagnac.	3 ^o Perdux.	Belvès.	Gouts.
Valeuil.	Vieux-Mareuil.		Peyrat.
	Pilhac.		Vanzains.

Sequuntur archipresbiteratus diœcesis petragoricensis unus post alium seriatim et extracti de quodam registro domini episcopi petragoricensis in pergameni scripto.

Nota. Les deux chiffres séparés par un trait marquent, le premier, la taxe synodale, le deuxième, les droits de la parée ou les frais de visite.

I. — ARCHIPRESBITERATUS DE VILLABONE (*Lavalette-Charente*).

Ecclesia de Rocenac (Ronsenac) XII de synodo — 5 solis pro parata.
 de Anguraco (Gurat) VIII — 3 solidi pro parata.
 Sti Romani (St-Romain) VIII — 3.
 de la Garda (La Garde) VIII — 3.
 de Runhac (Rougnac) VIII — 3.
 de Comber (Combiér) VIII — 3.
 de Edon (Edon) VIII — 3.
 de Blanzaguet (Blanzaguet) VIII — 3.
 Caspella de Villabone. — Caspella de Auctafaye (Villebois—Haute-faye).
 de Heremita Sti Jacobi (Hermitage) 4^{or} poma pino.
 de Refol — caspella de Romacdo de Cepana.
 de Janzet (de Janezet).
 Summa de Villabone sunt 5 et 8 de synodo.

ARCHIPRESBITERATUS DE GOTZ (*Gouts*).

Ecclesia de Graxinhaco (Grésignac) VIII — 3 (détruite).
 de Argentina (Argentine) VIII — 3.
 de Campania (Champagne) VIII — 3.

Ecclesia de Venduire (Vendoire) VIII — 3.
de Auriac (Auriac) VIII — 3.
de Nantolio (Nanteuil) VIII — 3.
Sti Pauli (St-Paul) VIII — 3.
de Boutelha (Bouteilles) VIII — 3.
Sti Sebastiani (St-Sébastien) VIII — 3 — (détruite).
de Luginhaco (Lusignac) VIII — 3.
Sti Martialis (St-Martial) VIII — 3.
de Verteilhaco (Verteillac) VIII — 3.
de Chavart (Cherval) VIII — 3.
de Villatores (Villetoureix) VIII — 3.
de Allamans (Allemands) VIII — 3.
de Bertricoladona (Bertrie-Burée) VIII — 3.
de Roquaboviscurti (La Roche-Beaucourt) et ecclesia capella de Grasinhiaco.
Capella de Bourzat — Capella del Fayet.
Ecclesia de Bureia 3 deniers (Burée) (détruite).
Caspella de Spelucha (Epeluche) — 2 de synodo.
Summa de Gotz XI solidi et 10 denari de synodo.

II. — ARCHIPRESBITERATUS DE DUSPLA (*la Double*).

Ecclesia Sti Martini (St-Martin) XII — 5 solidi.
de Syoraco (Siorac) IV — 18 denari. propar.
Sti Andreæ (St-André) VIII — 3 solidi.
de Connazac (St-Vincent-de-Connezac) VI — 2 solidi.
Sti Sulpitii (St-Sulpice) VI — 2.
de Ancac IV — 18 den.
de Faya (Faye) IV — 5.
del Bose le (Bosd) VI — 2.
de Avaxensh (Vanxains) II — 5.
de Cassanas (La Chassagne) IV — 18 den.
Sti Privati (St-Privat) IV — 18 den.
de Beyrac VI — 2 solidi.
de Mirant (Mirant) IV — 2 solidi (détruite).
de Sta Eulalia (Ste-Aulaye) VI — 2 solidi.
de Canarox (Chenand) III — 18 den.
de Paracol (Parcou) III — 18 d.
Sti Vincentii (St-Vincent-Jalmontier) II — 20 den.
de Arcenca (peut-être St-Martial-d'Artenset) IIIV — 3 solidi.
de Pizo (le Pizou) IV — 18 den.
de Menesplet (Menesplet) IV — 8 den.

- Ecclesia de Monisteyrol (Menestérol) IV — 8 den.
de Sto Viniano (Lajamaye) IV — 18 den.
de S. Laurentio (St-Laurent-des-Hommes) VIII — 3 solid.
de Cumont (Cumont) VI — 18 den.
de Festelens (Festalemps) IV — 8 den.
del Supsis ? II — 9 den.
D'Esparron II — 18 den. (Leparon).
de Servenchas II — 3 den. (Servanches).
de Capmartis (Campmartin) II — 9 den.
de Aquiranda (Eygurandes) IV — 17 d.
de Belpoyet (Beaupouyet) IV — 18 den.
de Sto Michael (St-Michel) IV — 18 den.
de Schaurnac (Echourgnac) IV — 80.
Poymangon (Puymangou) II.
Sti Sicarii (St-Sicaire) II.
de la Franagge (le Fenage, ruinée) summa de Duspla angolism sunt 10 sol — et 8 den.
de la Cluza (l'Ecluse) II d.
de Gardadel (Gandedeuil) 1 den.
Sti Salvatoris (St-Sauveur) 2 den.
de Montanhac (Montignac, près Vauclair) 2 den.
de Vandou (Vaudou).
Sti Nicolai.
del Chaslar, près Ribérac (prieuré).
Caspella de Rybeirac (chapitre de chanoines).
de Monpan (Monpont) — Summa petragorensis V sol — 49 l d.

III. — ARCHIPRESBITERATUS DE PILHACO. (*Pilhac et Montmoreau Charente*).

- Ecclesia Sti Salvatoris Albæ Terræ (Aubeterre) (Charente).
S Jacobi — St-Romani — de Pilhaco.
Sti Christophori (St-Christophe) VI — 2 solit.
S Quintini (St-Quentin) VI — 3 solid.
de Roflaco (Rouffiac) VI — 3 sol.
de Aurival (Orival) IV — 18 d.
del Bosc (Sta Maria de Bosco). IV — 8 d.
Sti Martialis (St-Martial) VI — 2 sol.
de Essars (les Essarts) VI — 2 sol.
de Bonas (Bonnes) VIII — 3 solid.
de Belon (Belon) VI — 2 sol.
de Corlac (Courlac) VI — 2 sol.
de Born (Bors) VIII — 3 sol.

Ecclesia de Junniac (Juigniac) XII — 5 sol.
Sti Amandi (St-Amand) VI — 12 den.
de Vals (Vaux) VI — 2 sol.
de Sales (Salles) VIII — 3 den.
de Paluel (Paluan) VIII — 3 sol.
de Montanhat (Montignac-le-Coq) VIII — 3 solid.
de la Prada (Laprade) VIII — 8 solid.
Sti Severini (St-Séverin) VIII — 3 sol.
de Monmales. VIII — 3 sol.
Caspella Sti Ribiani — Caspella Villœdei.
Stæ Crucis — Caspella S. Hilary.
de Montagut.
Summa de Pilhaco sunt XII solid et 10 den.

IV. — ARCHIPRESBITERATUS PERDUCENSIS NUNC DE CHANTEYRAC.

Ecclesia de Parducio (Perdux) XII — 3 sol.
de Dopchac (Douchapt) VII — 3 sol.
Sti Medardi (St-Méard-de-Drône) VIII — 3 sol.
Sti Pardulphi (St-Pardoux-de-Dr.) IV — 18 den.
de Segonzaco (Segonzac) IV — 18 den.
de Chanteyrac (Chanterac) IV — 18 d.
de Beurona (Beauronne) VI — 18 d.
de Poicorbor (St-Etienne-de-Puycorbier) IV — 18 d.
Dastaud (St-Jean-d'Ataux) VI — 18.
de Dozilhac (Douzillac) VIII — 3 sol.
Sti Germani (St-Germain-du-Salembre) VIII — 3 sol.
Sti Aquilini (St-Aquilin) IV — 18 d.
Caspella de Vernode (Tour de Vernode, paroisse de Tocane).
Summa de Perducio sum VI solid et VI den.

V. — ARCHIPRESBITERATUS DE MAROLIO (*Mareuil*) in eodem Castro, monasterium Sti Laurentii et Caspella Beatæ Mariæ (monast de S Laurent et Chap de la V.)

Ecclesia de Veteri Marolio (Vieux-Mareuil.)
de Montesicco (Monsec) IV — 18 den.
de Filis (St-Félix) IV — 18 d.
de Lagulhaco (Léguillac-de-Cerc. VIII — 3 sol.
de Cousturas (Coutures) VIII — 3 sol.
de Marsos? IV — 18 den.
Castri de Turre (La Tourblanche) monasterium de Circulo VIII — 8 den.

Ecclesia Castri de Capdolio (Chapdeuil).
Caspella de Montabourlet (Montabourlet) IV 18 d.
Ecclesia de Rossinhol (Rossignol) IV.
 Sti Pardulphi (St-Pardoux-de-Mareuil) VIII — 3 sol.
 Sti Projecti (St-Priest-de-Mareuil) VIII — 3 sol.
 Stie Crucis (Ste-Croix) VIII — 3 sol.
Monasterium de Grangiis (les Graulges) IV — 18 den.
Ecclesia de Profunda Valli.
 Sti Sulpitii (St-Sulpice) IV — 18 d.
 de Pomiers.
 de la Garda.
 de Bouzac (Beaussac) VIII — 3 sol.
 Sti Martini de Connazac (Connezac) IV — 18 d.
 de Campeus (Champeaux) VI — 18 den.
Summa de Marolio sunt VI solid et IV den.

VI. — ARCHIPRESBITERATUS DE MONRAVEL.

Ecclesia de Velinas (Vélines).
 de Monravel (Lamothe-Monravel).
 de Prinonrion (Prigonrieux) VI — 3 solid.
 Sti Victoris (Laforce) IV — 18 den.
 de Fraice (Frayssse) IV — 18 den.
 de Monsfalco (Montaucon) IV — 8d.
 d'Airau (St-Pierre-d'Eyraud) VIII — 3 sol.
 del Fleisch — la Roqueta (le Fleix — la Roquette) II — 9 d.
 Sti Aviti de Tizat (St-Avit) VIII — 3 solid.
 de Canet (le Canet) VIII — 3 solid.
 de Ponchat (Ponchat) II — 9 d.
 Sti Geraldii (St-Geraud) VI — 3 sol.
 Sti Remigii (St-Remy) II.
 de Vestisos (Vestitos? Sancti Frontonis de Vestionibus) ..
 — 9 d.
 Sti Martini de Lerm (St-Martin) IV — 18 d.
 Stae Fidei (Ste-Foy) IV.
 de Loupiat (Vill. de Longchapt peut-être) IV — 9 d.
 de Minsac (Minzac) II — 9.
 Sti Michaelis (St-Michel-de-Montaigne) II — 9 d.
 de Mompeyrol (Mompeyroux) IV — 18.
 de Montesel (Montazeau) IV — 18.
 de Parsens (St-Paxent-Lamothe) VI — 2 sol.
 Sti Severini (St-Seurin) IV — 3 sol.
 del Brueulh (Brewilh) XVIII — 3 sol.

- Ecclesia de Moncarré (Moncarré) VIII — 3 sol.
de Bretenos (dans la paroisse de Monpeyrroux St-Clou) VIII.
de Bonavilla (Bonneville) IV — 18.
Sti Bibiani (St-Vivien) IV — 18.
de Natarengas (Nastringues) II — 9.
de Coler (chapelle de Coles, commune de Montravel)
II — 9.
Caspella de Gorson (Gurçon) summa XII sol - 9 den.

VII. — ARCHIPRESBITERATUS DE NOVOVICO (*Neuvic*).

- Ecclesia de Novovico (Neuvic) XII — 5 solid.
Sti Leonis (St-Léon) VI — 3 sol.
de Bruco (Bru) VIII — 3 sol.
de Manzaco (Manzac) VIII — 3 sol.
de Jaure (Jaures) IV — 18 d.
Sti Severin (St-Séverin d'Estissac) IV — 18 d.
Donfront (Grignol ou Bru) II — 18 den.
Sti Martini Laster (St-Martin-l'Astier) II — 18 den.,
Sti Medardi de Lymolio (St-Méd.-de-Mussidan) VII — 3 sol.
Sti Egidii (St-Géry) VIII — 3 sol.
de Muschidano (Mussidan) IV.
de Bornhac (Bourgnac) IV — 18 den.
de Eccl. nova (Eglise-Neuve) IV — 18 d.
de Issaco (Issac) VI — 3 sol.
Sti Ylarii (St-Hilaire) IV — 18 d.
Villaamblardi (Villamblard) VI — 3 sol.
Sti Joannis d'Estissaco (St-Jean-d'Estissac) III — 18 d.
de Basac (Bassac) III — 3 sol.
Sti Martini (St-Martin-des-Combes) IV — 3 sol.
de Douvilla (Douville) VI — 18 d.
Sti Mames (St-Mamet) II — 9 d.
de Monthanac (Montagnac-Lacrepmpse XII — 5 sol.
de Belesmas (Beleymas) IV — 3 sol.
de Campanhaco (Campagnac-de-Cornecut) II — 9 d.
de Camsegret (Campségret) VI — 3 sol.
de Caissac (Queyssac) II — 18 d.
de Lembrat (Lembras) II — 18 d.
Sti Martini de Brageyraco (St-Martin-Prieuré) VIII — 3 sol.
de Lunaz (Lunas) VI — 18 den.
Sti Jacobi de Genestet (Ginestet) IV — 9 d.
Stie Mariæ de Maureux (Maurens) VI — 18 d.
Sti Aviti (ruinée) II — 9 d.

Ecclesia Stæ Mariæ Dayrau (Laveyssière) IV — 9 d.

**Istæ sunt synodales — sequentes sunt caspellæ Sti Saturnini —
S. Juliani — Blancanes — Villari Borio — Las Leychas — Summa
sunt XIII sol — 1 den.**

VIII. — ARCHIPRESBITERATUS DE VILADEI.

Monasterium de Temoulat (Tremolat) — caspella de Milhac.

Ecclesia de Mausat (Mozac) IV — 3 solid.

de Draiac (Drayaux) IV — 2 sol.

de Pinac IV — 3 sol

de Sen Sulpici (St-Sulpice) IV — 2 sol — détruite.

de Banol (Baneuil) VIII — 3 sol.

de Clarens (Clerans) détruite.

de Causes (Cause-de-Clerans) IV — 3 sol.

de Sencapras (St-Capraise-de-Lalinde) IV — 2 sol.

Senchibar (St-Cybar-de-Mouleydier) IV — 3 sol.

de Sensalvador (St-Sauveur).

de Cruischac (Creysse) IV — 3 sol.

de la Mausia (Lamonzie-Montastruc) IV — 3 sol.

de Leurac (Liorac) IV — 3 sol.

de Sen Felix (St-Félix-de-Lalinde) VIII — 3 sol.

Caspella de Monclar

Ecclesia Sti Georgii (St-Georges) IV — 3 sol.

Sti Martini (St-Martin-des-Combes) IV — 3 sol.

de Clermon (Clermont) IV — 3 sol.

Caspella de Sen Florent (St-Florent) détruite.

Ecclesia Sti Mauritii (St-Maurice) II — 18 den.

de Foles (Fouleix) IV — 3 sol.

de St-Chamant (St-Amand) IV — 3 sol.

Sti Laurentii (St-Laurent-des-Bâtons) VIII — 3 sol.

Sti Michaelis (St-Michel) IV — 3 sol.

de Verns (Vergt) IV — 3 sol.

Stæ Mariæ Vern (St-Marie-de-Vergt) II — 12 d. ruinée.

del Sala (Salon) IV — 3 sol.

de Veyrinas (Veyrines) IV — 18 den.

de Sendreux (Cendrieux) IV — 18 d.

Caspella de Lavaischa (Laveyssière).

Ecclesia de Ste Alvera (Ste-Alvère) XII — 5 sol.

de Ste-Colomba (Ste-Colombe-de-Lalinde) IV — 3 sol.

de Prescinhac (Pressignac) IV — 3 sol.

**Caspella de Grandastanh (Grand-Castang) — caspella de Sta-Fe
(Ste-Foy).**

Caspella de Longa (Longa).

d'Avic (Vicq) — caspella de Sen Marcel quæ.

Sunt d'archipriverie.

Summa sunt X sol — VIII den.

IX. — ARCHIPRESBITERATUS DE LA QUINTA.

Ecclesia de Bassilhac (Bassillac).

Stie Mariæ de Chinhac (Ste-Marie-de-Chignac) II — syn.

S Petri (St-Pierre-de-Chignac) VI — syn.

de Creyssensaco (Creyssensac) II syn.

Sti Pauli de Serra (St-Paul-de-Serre) VIII d. syn.

de Colenphas? 10 syn.

de Chalannaco (Chalagnac) VIII syn.

Sti Laurentii (St-Laurent-sur-Manoir) II d. syn.

Ecclesia nova (Eglise-Neuve-du-Scel) III d. syn.

de Beurona (Beauronne près Chancelade) (ruinée) II d. sy.

Sti Martini de Agonaco (Agonac) VIII sy.

de Rasaco (Razac-sur-l'Isle) IV d. sy.

de Preyschaco (Preyssac près Agonac) VIII d. sy.

de Antona (Antonne) VIII — 5.

de Yliaco (Eylac) VIII — 5.

de Trigonan (Trigonant) II d. syn. détruite.

de Trelyssacho (Trélissac) IV syn.

Sti Crispini (St-Crépin) II d. syn.

de Senilhaco (Sanilhac) IV d. syn. détruite.

de Cornilla (Cornille) VIII d. sy.

de Montren (Montrem) VIII d. sy.

de la Cropta (la Cropte) IV d. sy.

del Breulh (Breuilh) II d. syn.

de Grung (Grun) II d. syn.

de Corsac (Coursac) VIII.

de Marsac (Marsac) VIII d. sy.

Dagonnaguet (la Chapelle-Gonaguet) VI d. syn.

Dastur (Atur) II d. syn.

de Marsanes (Marsaneix) II d. syn.

de Bolazac (Boulazac) II 3 syn.

Eccl. nova (Eglise-Neuve) II d. syn.

Caspella de Senillac (N.-D.-de-Sanilhac).

de Monte inciso (Montanceix).

de Agonnac (Chap du Bourg) — détruite — réédifiée.

Ecclesia de Chansavinell (Champcevinell).

Ecclesia Sti Gervasii (St-Gervais) -- Sti Eumachii (St-Eumays) —
(détruites, à Périg.).

Sti Petri quæ est in cimiterio Civitatis (à la Cité — (détr.).

Sti Petri alta et ecclesia Sti Joannis justa ipsam — res-
tent fondements.

Sti Martini, ambæ — eccl. Sti Syllani (St-Silain) (détruites).

Sti Hilarii — eccl. Sti Georgii (détruites).

Abbatia de Cancellata.

Caspella de Podio Auriol.

Caspella de Lardimalia (détruite).

Nec non Civitas omnis et Podium Sti Frontonis.

Eccl. del Toulon, et ecclesia Sti Mauritii (détruites).

Summa sunt XI solid — V den.

X. — ARCHIPRESBITERATUS DE TYBERIO (*Thiviers*).

Ecclesia de Tyberio (Thiviers) — eccl. de Nantolio (Nanteuil) VIII
3 sol.

de Azeraco (Eyzerat) VI syn.

de Nantiac (Nanthiat) VI syn.

Sti Pauli (St-Paul-la-Roche) VIII syn — 3 sol.

de Chalès (Chalais) IV syn.

Sti Georgii (St-Jory-de-Chalais) VI syn.

de Melec (Mialet) VI syn.

de Jumillac (Jumilhac) XII et 5 sol.

de Chalucet (Chalusset) VIII syn. — 3 sol

Sti-Prejecti (St-Priest) VIII — sol.

Sti Mariæ de Fractojoive (Ste-Marie-de-Frugie) IV — 3 sol.

Sti Petri de Fractojoive (St-Pierre-de-Frugie) VIII syn.
3 sol.

de Cornhaco (Corgnac) VIII syn. — 3 sol.

de Savinhaco (Savignac) VIII syn. — 3 sol.

Sti Sulpitii (St-Sulpice-d'Excideuil) VIII syn. 3 sol.

de Sorges VIII syn. — 3 sol.

de Sarazac (Sarrazac) VIII syn. — 3 sol.

Sti Georgii de Lesblos (St-Jory-Lasbloux) VIII syn. — 3 sol.

Sti Frontonis de Lemps (St-Front-d'Alemps) IV syn. 3 sol.

de Firbes (Firbeix) VI syn.

Sti Petri de Sensault (St-Saud) VIII syn. — 3 sol.

Sti Germani (St-Germain-des-Prés) IV syn.

de Sarlac (Sarliac) VI syn.

Sti Aviti — Sti Germani Del Bosc.

Monasterium de Petrosa (de Peyrouse) — abbatia de Ligurs (abbaye de Ligneux II d. syn.)

Ecclesia de Pomframer vel Ponfroimier (Pont-Firmier).

Summa sunt XIII sol — VI den.

XI. — ARCHIPRESBITERATUS DE BIRAS NUNC DE VALEUIL.

Ecclesia de Biras.

de Laguilhaco (Léguillac-de-l'Auche) IV syn.

de Mensinhaco (Mensignac) VIII syn — 3 sol.

de Anessa (Anesse) IV — syn.

de Bollones (Boulouneix) IV syn.

Sti Justi (St-Just) IV syn.

de Pausac (Paussac) VIII syn.

de l'Ayla (Lille) VIII de syn. — 3 sol.

de Brassaco (Brassac) VIII syn. — 3 sol.

de Avolio (Valeuil) VIII sy. 3 sol.

Sti-Pardulphi (St-Pardoux) VIII syn. — 3 sol.

Sti Juliani (St-Julien-de-Bourdeilles) IV syn et par.

de Creyschac (Creysac) IV syn et par.

de Bussac (Bussac) IV syn — 3 sol.

de Montagrier (Montagrier) VIII d. syn — 3 sol.

de Burdelia (Bourdeilles) XII syn — 5 sol.

de Sensenac (Sencenac) VIII sy — 5 sol.

Sti Bibiani (St-Vivien près Paussac) II d.

Abbatia de Brantholmio (Brantôme).

Ecclesia de Podio Furcarum (Puy-de-Fourches).

Ecclesia de Pardietz — caspella de Burdelia.

Summa sunt V solid et 4 den. petragor et engol — et IV.

XII. — ARCHIPRESBITERATUS DE EXIDOLIO (*Excidueil*).

Ecclesia Sti Medardi (St-Médard).

Sti Martini de la Roqua (St-Martin-de-Laroche encore chapelle) 18 VIII — 3 sol.

Sti Martialis de Exidolio (St-Martial).

de Preyschaes (Preyssac) VIII — 3 sol.

de Clarmon (Clermont) VI — 2 sol.

Dinschair (Dussac) VIII — 3 sol.

de Noalhac (Nailhac) VIII — 12.

de Engoischa (Angoisie) VIII 3 sol.

de Sirlanda (Sarlande) VIII — 3 sol.

- Ecclesia de Ulhac (Anlhiac)** VI — 2 sol.
 de Coraulis (Coulaures) VIII — 3 sol.
 de Vilhac (Villac) XII — 5 sol.
 de Nalhaco (Nailhac) XII — 5 sol.
 de Maiaco (Mayac) VIII — 3 sol.
Sti Pantalii (St-Pantaly) VIII — 3 sol.
Sti Martialis de Autafort (St-Mart. d'Hautefort) VIII — 3 sol.
 de Charves (Cherveix) VIII — 3 sol.
Sti Aniani (St-Aignan) VIII — 3 sol.
 de Noalheta (la Noaillette — encore chapelle) IV — 18 den.
 de Badaffol (Badefols) VIII — 3 sol.
Sti Riperii (St-Rabier) VIII — 3 sol.
 de Peyrinhaco (Pérignac) VIII — 3 sol.
 de Bersat (Bersac annexe de Beauregard) VIII — 3 sol.
Sti Lazarii (St-Lazare) VIII — 3 sol.
 de Melet VI
 de Cerns (près Labachellerie — ruinée) VIII — 3 sol.
 de Azerac (Azerat) XII — 5 sol.
Sti Expediti (St-Expédit) IV.
 de Grangas (Granges) VIII — 3 sol.
 de Sta Ursa (St-Orse) VIII — 3 sol.
 de Eschaurnaco (Chourgnac) VIII — 3 sol.
Stie Eulalie (St-Eulalie) VIII — 3 sol.
Sti Privati (St-Privat, près Savignac) II syn.
 de Abzac (Ajat) VIII — 3 sol.
 de Limeyrac (Limeyrac) VI — 3 sol.
 de Montanhaco (Montagnac) VI — 3 sol.
 de Bauzens (Bauzens annexe d'Ajat) II syn.
 de Cupzac (Cubjac) VIII — 3 sol.
Sti Vincentii (St-Vincent-sur-l'Isle) IV — 3 sol.
 de Fossemanha (Fossemagne) VIII — 3 sol.
Sti Antonii (St-Antoine) VI — 2 sol.
 de Blis (Blis) VIII — 3 sol.
 de Channhes (le Change) VIII 3 sol.
 de Boyscheyra (la Boissière) VIII — 3 sol.
Sti Pardulphi (St-Pardoux-d'Ans) VIII — 3 sol.

Abbatia Tusturiacensis (Tourtoirac)

Abbatia Castrensis — (Châtres).

Monasterium de Exidolio (Excideuil).

Caspella Castri de Exidolio (Chapelle-du-Château-d'Excideuil).

Caspella Sti Martialis — Monasterium Sti Andreæ.

Monasterium Grandalinas (Gandumas).

Monasterium Sti Raphaelis (St-Raphaël).

Monasterium Sti Hilarii Turturiacensis XII — 5 sol.

Ecd. Sti Michaelis de la Penduda (St-Michel — ruinée — St-Gabriel ruinée) à moins que ce ne soit St-Rabier. — Les gens du pays disent St-Grabier, ce qui n'est pas loin de St-Gabriel. Mais il resterait à expliquer le mot antique Sti Riperii, qu'on traduit ordinairement par St-Rabier.

Caspella S Joannis, juxta Casira (St-Jean),

Duæ caspellæ de Auteforto (Hautefort).

Monasterium de Moschas (Meschal) — caspella d'Ans

Duæ Caspellæ de Alba Rupe (Auberoche — ruines d'un prieuré).

Monasterium de Born (Born) Gabilho (Gabilou).

Caspella Sti Nicolai de Castris (Châtres).

Caspella de Pompounac juxta S Riperium (S Rabier — ruinée).

Ecclesia de Bancharol (le Banchereau, près Mayac — restent quelques ruines).

Summa sunt XXII sol. VIII den.

XIII. — ARCHIPRESBYTERATUS DE CONDACO (*Condat*) *nunc de Champagnaco.*

Ecclesia de Condaco, Champagnac VIII syn. (Condat-Champagnac).

de Quinsac (Quinsac) VIII syn.

de Quantilhaco (Cantillac).

Sti Frontonis de Riperia (St-Front-la-Rivière) VIII syn.

Sti Pardulphi (St-Pardoux-la-Riv.) VIII syn.

Sti Angeli (St-Angel) VIII syn.

Sti Frontonis de Chanhier (St-Front-de-Chamniers) IV syn.

Sti Chrispini (St-Crépin) VIII syn.

de Monmaurel (la Chapelle-Monmoreau) IV syn.

Sti Pancrasii (St-Pancrace) IV syn.

de Milhat (Millac-de-Nontron) XII den.

de Vilars (Villars) VIII syn.

de Beunaco (Vaunac) IV syn.

de Eyviraco sive Nuiraco (Eyvirat) VIII syn.

Sti Clementis (St-Clément) VIII syn.

Fulcherii (la Chapelle-Faucher) IV syn.

de Lempzor (Lempzours) IV syn.

Sti Martini de Frayschinet (St-Martin-de-Fressingeas)
VIII syn.

de Sensaut (St Saud) VIII syn.

Sti Laurentii (St-Laurent-de-Gogabeau) (ruinée) VIII syn.

de S. Roma ou Senroma (St-Romain) — VIII syn.

Sti Joannis de Cola — Petrosa Verdinas (Peyrouse).

Ecclesia Boscus cavus (Boschaud) capella de Brusac (Bruzac).
Capella de Melet (Mialet) VI synd.

XIV. — ARCHIPRESBITERATUS DE CARVES.

Ecclesia Sti Gaifrii.

de Moncut (Belvès) VI — 2 sols preparat.

de Chabans (Cabans) VI d. — 2 s.

de Palairas (Paleyrat) IV — 2 s.

de Urvals VI — 3 s.

S. Pardulphus IV — 3 s.

Viel-Vie IV — 12 d.

Monplazens (Monplaisant) IV — 9 d.

Sagelac — IV — 2 s.

Stus-Amandus — IV — 2 s.

S. Germanus — VIII — 3 s.

Borbiguerias (Berbiguières) IV — 8 d.

Alas (Allas-de-Berbiguières) VIII — 8 d.

Afayrai (Feyrac) VI 2 s.

Doumas (Domme) VIII — 3 s.

Capella (Chap. Pechaud) IV — 2 d.

Carves — VIII — 2 d.

Clidoche (Cladech) IV — 2 d.

S. Laurentius — VIII — 3 s.

Grivas (Grives).

Doissac.

Norlac (Orliac).

Sta-Fides.

Larzac.

Trapa — Marnac — Syorac.

XV. — ARCHIPRESBITERATUS DE ALBUCE

Ecclesia de Millhaco (Millac-d'Auberoche) IV — 18 d.

de Ladoza (Ladouze) IV — 18 d.

Sti Aviti de Vilars (S. Avit de Vialard) IV — 18 d.

Sti Saturnini de Rolhac (S. Cernin-de-Reillac) IV — 18 d.

de Seniaurac (St-Geyrat) IV — 2 sol.

de Mauzen (Mauzens-Miremont) VI — 2 sol.

de Floyraco (Fleurac) VI — 2 sol.

de Jornhac (Journiac) VI — 2 sol.

Sti Sulpitii de Albugia (S Sulpice-du-Bugue) VI — 2 sol.

Ecclesia de Campanhac (Campagne) VI — 2 sol.
Sti Eumachii (St-Chamassy) VI — 2 sol.
de Alios (Ales) VI — 2 sol.
de Mozon (Mauzens-Mirem.) VI — 2 sol.
de Savinhac (Savignac) IV — 18 d.
de Manauria (Manaurie) IV — 18 d.
Sti Hilarii (de Tremolat) IV — 18 d. (en ruines.)
Sti Cirici (S. Cirq) IV — 18 d.
de Lussac (Lussar) IV 18 d.
de Audriz (Audrix) IV — 18 d.
de Pesulh (Pezul) IV — 18 d.
Sti Felicis (S. Félix) II — 4 d.
de Mortamar (Mortemar) (similiter ambæ).
Sti Martini de Limolio (St-Martin-de-Limeuil) XII — 2 sol.
Temolac (Tremolat).
Abbat. Sti Salvatoris de Albuces.

XVI. — ARCHIPRESBYTERATUS SARLATENSIS.

Ecclesia de Roffinhac (Rouffignac) VIII — 3 sol.
de Bartz (Bars) VIII — 3 sol.
de Fallaco (Fanlac) VIII — 3 sol.
de Teno (Thenon) VIII — 3 sol.
de Auriaco (Auriac) VIII — 3 sol.
de Teonac (Thonac) VIII — 3 sol.
Sti Leoncii (St-Léon-sur-Vézère) VIII — 3 sol.
de Tursac (Tursac) VIII — 3 sol.
Sti Genesisii (St-Geniès) VIII — 3 sol.
de Brenas (Brenac) VIII — 2 sol.
de Sirulh (Sireuil) VIII — 3 sol.
de Marquais (Marquay) VIII — 3 sol.
de Chastel (Castel) VIII — 3 sol.
Sti Vincentii (St-Vincent-de-Cosse) VII — 3 sol.
de Avezac (Vezac) VII — 3 sol.
Sti Andreæ (St-André) VIII — 3 sol.
de Voluges (Volojour) VIII — 3 sol.
Sti Quintini (St-Quentin) VIII — 3 sol.
de Guyonac (La Guionie) VIII — 3 sol.
de Gaiac (Laroque-Gajeac) VIII — 3 sol.
de Nadailhac (Nadaillac) VIII — 3 sol.
de Ladornac (Ladornac) VIII — 3 sol.
de Chavanhac (Chavagnac) VIII — 3 sol.
de Grezas (Grezes) VIII — 3 sol.

Ecclesia de Pezac (Peyzac) VIII — 3 sol.
 de Taneis (Tamniers) XII — 5 sol.
 de Archinac (Archignac) XII — 5 sol.
 de Vitrac (Vitrac) XII — 5 sol.
 de Montinhac (Montignac) IV — 180.
 de Condac (Condat) IV — 180.
 de Folhada (Lafeuillade) IV — 180.
 de Chaslar (le Chalard ou les Farges) IV — 180.
 de Lassalas (La Sale) IV — 180.
 Caspella d'Albarelh (chap. Aubareil) VIII — 180.
 Col. de Paissaguet (Pazayac) IV — 180.
 de Casnac (Cazenac) IV — 11 sol.
 de Baynac (Beynac) VI — 11 sol.
 de Ambas (Aubas) IV — 180.
 Sarlats — Terrassos — Abbatia Sti Amandi.

I. — ARCHIPRÊTRE DE LA QUINTE (CITÉ DE PÉRIGUEUX).

(Le mot Quinte a pu signifier primitivement droit seigneurial, équivalent au 5^e du revenu.)

L'évesché de Périgueux.....	3,200 ^l	» ^a
Chapitre cathédral.....	1,500	»
Chap. St-Front	1,600	»
Grand archidiacre.....	200	»
Chanterie de la Cité.....	200	»
La maistre escol		
Archidiacre de Bergerac.....	60	»
Archidiacre de Sarlat.....	5	»
Archidiacre de la Double.....	50	»
Abbaye de Chancelade.....	360	»
Vicairie perpetuelle de la Cité.	20	» Chapitre cathéd.
Cure de St-Martin près les murs (ruinée).....	17	» St-Front.
C. de St-Hilaire près Périgueux (ruinée).....	11	» St-Front.
C. de St-Silain (ruinée).....	42	» St-Front.
C. de Bassillac	50	» Evêque.
C. de Nostre-Dame-de-Chignac	40	» St-Front.

C. de Creyssensac.....	35	» St-Front.
C. de St-Paul-de-Serre.....	35	» Evêque.
C. de Coulounays (Coulounieix).	17	»
C. de St-Laurent (sur Manoir)	20	» Grand archid.
C. de Pissot.....	30	» St-Front.
C. de Beauronne (ruinée).....	5	» Chancelade.
C. de St-Martin d'Agounac.....	45	» Evêque.
C. de Razac.....	75	» Chap. cathéd.
Vicairie perpétuelle de Preyssac	25	»
Cure d'Anthonne	100	» Evêque.
C. de Trigouyant (ruinée).....	37 10	St-Jean-de-Cole.
C. de Trelissac.....	50	» St-Front.
C. de Cornille.....	90	» Evêque.
C. de Merlande (en ruines).....	60	» Chancelade.
Prieuré de Septfons (ruiné).....	40	»
Cure de Breuilli.....	25	» Saint-Front.
C. de Grun	60	» St-Front.
C. de Coursac	60	» Evêque.
C. d'Asturs (Atur).....	47 10	St-Front.
C. de Chalanhac.....	120	» St-Front.
C. de Sanilhac (ruinée).....	30	» St-Front.
C. de Montrenc.....	180	» Chap. cathéd.
C. de Marsaney	52	» St-Front.
C. d'Eglise-Neuve-du-Sel.....	10	»

Non taxés en 1516, mais taxés en 1538.

C. de St-Pierre-de-Chignac	100	» Prieur de St-Cyprien, Abbé de Chancelade.
C. de Ylhat (Eyliac).....	210	» Evêque.
C. de Lacropte.....	50	» Ch. St-Front.
C. de la Chapelle-Gounaguet...	88	» Abbé de St-Astier.
Chap. des relig. de Ste-Claire .	6	»
Vicaires de St-Antoine.....	6	» Comte de Périgord.

Autres églises de cet archiprêtre non mentionnées.

Ste-Marie de la Cité.....	Chapit. cathéd.
St-Georges	Id.
Andrivaux.....	Ordre de Malte.
Champcevinel.....	St-Front.
Escoire	

Marsac.....	Chap. cathéd.
Merlande.....	Chancelade.
St-Pierre-ès-Liens.....	St-Front.
St-Crépin-d'Auberoche.....	St-Front.
Chateau-Missier.....	
St-Astier, Périgueux.....	Chap. St-Astier.
Boulazac.....	St-Front.

II. — ARCHIPRÊTRÉ DE PEYRAT DE VILLEBOIS.

Prieuré de Peyrat.....	400	»	le Prieur de Peyrat.
Vicairie perpetuelle de Peyrat.	5	»	Id.
Cure Dagurat (Gurat).....	110	»	Id.
C. de St-Romain-de-Villebois..	70	»	Id.
C. de Rougeat (Rougnac).....	80	»	
C. de Blansaguet (Blanzaguet).	90	»	Prieur de Peyrat.
C. de St-Amparche (Euparque) (St-Cybar-Peyrat).....	10	»	Doyenné de Roncenac.
Vic. perpet. de St-Cybar.....	35	»	
C. Dautefaye Haute-Faye (Edon)	7	»	Chap. de la Rochebeau- court.
C. de Garde (Gardes).....	50	»	Prieur de Peyrat.

Autres églises de cet archiprêtré non mentionnées.

Chap. de Villebois (doyenné de Roncenac).....	Chap. d'Autefaye (Aucta- faya)
Heremeterium sive capella Sti Jacobi.....	Chap. de Sanzet (prieur Peyrat).
Lavalette.....	Chap. de Refort, — Chap. de Born de la Rivière, Prieur Peyrat.
Eglise de Verelha (peut-être Argentine).....	Evêque.

III. — ARCHIPRÊTRÉ DE GOUTS.

C. de Gouts.....	25	»	Prieuré de Peyrat.
C. de Grésignac (ruinée).....	33	»	Chap. d'Aubeterre.
C. d'Argentine.....	70	»	Abb. de Brantôme.
Vic. perpetuelle de Champagne	80	»	Mense évêque.

C. de Venduire	70	»	Abb. de la Couronne (Charente.)
C. d'Auriac	25	»	St-Front.
C. de Nanteuil	80	»	Abbé de la Rochebeaucourt.
C. St-Paul-Lizonne	110	»	
C. de Boutelhe (Bouteilles).....	150	»	
Prieuré de Bournet	35	»	Canton de Montmoreau (Charente).
C. de Combiar	50	»	Chap. de la Rochebeaucourt.
Pr. de Fontaines avec la prieuresse ou abbesse	70	»	
Vic. perpet. de Fontaines	10	»	Abb. de Fontevrault (Poitou).
C. de St-Sébastien (ruinée).....	85	»	
C. de Luginiac (Lusignac).....	80	»	Evêque.
C. St-Martial-de-Viveyrol	300	»	Chap. d'Aubeterre.
Vic. perpet. de Vertelhac	30	»	Chap. cathéd., archid.
Doyenné de Ronsenat (Roncenac)	700	»	
Vic. perpet. de Roncenac	20	»	Doyen.
C. de Cherval	240	»	Evêque.
C. de Villeteureis (Villeteureix)	220	»	
Pr. de Bourzat (Bourzac)....	35	»	
Vic. perpet. de Bertric	25	»	Evêque.
C. de la Chapelle-Gresignac....	35	»	Evêque.
C. de Burée (ruinée).....	30	»	Ch. cathéd. de St-Front simul.
Prévosté de la Rochebeaucourt	120	»	
Eglise collegiale de la Rochebeaucourt, a peu de fruits et de grands procès.	50	»	

Eglises non mentionnées.

Allemands	Evêque.
Celles	Prieur de Peyrat.

IV. — ARCHIPRÊTRÉ DE LA DOUBLE OU DE VANXAINS.

Cure de St-Martin-le-Point	201	»	Chap. St-Front.
C. de Siourat (Siorac)	100	»	Evêque.

C. de St-André	40	» Evêque.
C. de St-Vincent-de-Connezat	57	»
C. de St-Martial-de-Dronne...	100	» Evêque.
Chapel. des chanoin. de Ribérac	80	» Seigneur du lieu.
C. de Faye	100	» Chapitre cathéd.
C. de Vanxens	175	» Evêque.
C. de Chassagnes	90	» Abb. de Baignes (Charente).
Prieuré de St-Privat	200	»
Vic. perpet. de St-Privat.	20	» Prieur du lieu, Abb. de St-Aignan d'Orléans.
Pr. de Parcoult	32	»
Vicair. perp. de Parcoult	32	»
C. de St-Vincent-de-Jalmoutier	45	»
C. de St-Martial-Dartense	95	» Abb. de Chancelade.
C. de Ste-Eulalie (Ste-Aulaye).	60	«
Pr. de Ste-Eulalie	60	»
Monastère de Vauclaire	180	»
Commanderie St-Antoine du Pisou	27	10 Ordre de Malte.
C. de Nostre-Dame du Pisou...	65	» Abb. de la Grande-Sauve
C. de Ponteyraud	3	»
Pr. de Ponteyraud	45	» Abb. de Ligneux.
C. de Menesplet	90	»
C. de St-Pierre-de Menesteyrol	100	» mense de Saint-Astier.
C. de St-Bibien-Lagemaye (la Jamaye)	15	» Evêque.
C. de Cumond	80	» Chap. d'Aubeterre.
C. de Festelens (Festalemps	120	» Chap. d'Aubeterre.
C. de Lesparou (Léparon)	50	»
C. de Servanches	20	» Evêque.
C. de Chanmartin (ruinée)	22	»
C. d'Eygurande et Gardedeuilh	27	» Abb. de Baynes (Charente).
C. de Beaupoyet (Beaupouyet).	30	» Abb. de la Gr.-Sauve.
C. de St-Michel-Rivière	45	»
Pr. du Chaslard	60	»
Vic. perpet. du Chaslard	15	»
C. Deychourniat (Echourgnac)..	40	»
C. de St-Barthélemy	35	» Abb. de la Gr.-Sauve (Gironde).
Pr. de Puymangou	65	»
Vic. perpet. de Puymangou.. .	10	»

Prieuré St-Michel-de-Lescluze.	36	»
Vic. perpet. dudit lieu.....	45	»
Cure de St-Sicaire (ruinée). . .	27	»
C. de St-Sauveur	30	»
C. de Montignac, près Vaclaire	15	» Abb. de Baignes (Charente).
C. de St-Pierre-de-Chanaud (Chenau)	70	10
Commanderie St-Antoine, près Aubeterre (Sa belle église a disparu).....	120	» Ordre de Malte.

Eglises non taxées en 1516 et taxées en 1538.

C. de Bourg-du-Bost.....	Chap. d'Aubeterre.
Vic. perpet. de St-Laurent-de-Pradours.....	

Eglises non mentionnées.

St-Barthélemy.....	Abb. Gr.-Sauve.
Petit-Bersac.....	Abb. de Chancelade.
Miran (détruit)	Chap. de St-Astier.
St-Sulpice.....	Chap. St-Front.
Le Bos.....	Evêque.
St-Christofle de Tude, appartenant à cet archiprêtre en 1732	

V. — ARCHIPRÊTRÉ DE PILHAC (AUJ. CHARENTE).

C. de St-Romain.....	30	» Chap. d'Aubeterre.
Abb. d'Aubeterre avec ses annexes....	360	»
Vic. perpet. d'Aubeterre.....	7	10
Chapitre d'Aubeterre.....	275	»
C. de St-Christofle-d'Estudo (de Tude).....	50	» Evêque
Prieuré de Beausault.....	12	10
C. de St-Quentin.....	160	» Evêque.
C. de Rouffiat (Rouffiac).	50	» Chap. St-Front.
C. d'Orival.....	60	» Prieuré de Calerio (Lismousin).

Cure de St-Martial.....	35	
C. de Bonnes..	32	10 Ch. St-Front.
C. de Belon..... ,.....	19	2 Abb. St-Jean-d'Angoul.
C. de Courlat (Courlac).....	70	» Chap. St-Front.
C. de Bord (Bors).....	160	» Evêque.
Prieuré de Jugnat (Juignac)....	100	» Abb. de St-Cybar(Ang.).
Vicairie perp. de Juignac	7	»
Vic. perpét. de St-Amand.....	160	» Abb.deNanteuil(Poitou).
C. de Vaux (Vaux-Lavalette)...	30	»
Pr. de Sales (Salles).....	160	»
Vic. perpét. de Sales.....	70	»
Pr. de Paleau (Palluau).....	300	»
Vic. perp. de ce lieu.....	17	»
Pr. de St-Seurin (St-Séve- rin.....	80	»
Vic. perp. d'iceluy	35	»
C. de la Prade	70	» Chap. d'Aubeterre.
C. de Montignac (ou le Coq)....	25	»
C. de Pilhac.....	18	» Chap. d'Aubeterre.

Eglises non taxées en 1516 et taxées en 1538.

Chapelle de N.-Dame de Puy- Foucaud.....	5	5
---	---	---

Eglises non mentionnées.

Nabineau	
Les Essards.....	chap. d'Aubeterre.

VI. — ARCHIPRÊTRÉ DE CHANTERAC.

C. de Chanterac.....	50	» l'archiprêtre.
C. de Douchat (Douchapt).....	35	»
C. St-Meard-de-Dronne.....	80	»
C. de Segonsac.....	50	» Ch. St-Astier.
C. de Beaumont.....	52	» Evêque.
C. de Puycourbier (St-Etienne- de-Puycorbier	25	» Evêque.
C. de St-Jean-d'Ataux	35	»
C. de Dousilhat	60	» Chap. cath., archid. 3 ^e .

Cure de St-Agulin (St-Aquilin)	35	»	
C. de St-Germain	60	»	
Vic. perpet. de St-Astier	25	»	Abb. de St-Astier.
Prieuré de Boisset (détruit).....	37	10	Abb. de Grammont (Limo- ges).
Chap. de St-Astier	650	»	
Abbaye de St-Astier.....			

Eglise non taxée en 1516 et taxée en 1538.

C. de Touscane (Tocane)	6	»
-------------------------------	---	---

Eglise non mentionnée.

St-Pardoux	Chapit. cathédr. de St- Front.
------------------	-----------------------------------

VII. — ARCHIPRÊTRE DU VIEUX-MAREUIL.

Archiprêtre du lieu (Vieux-Ma- reuil)	80	»	Evêque.
Prieur de Saint-Laurent (Ma- reuil).....	65	»	
Vic. perpet. dud. lieu (Mareuil)	25	»	
C. de Monsec	50	»	Evêque.
C. de Phelix (St-Felix).....	30	»	Evêque.
C. de Laguilhac (Légullac)....	240	»	Evêque.
C. de Coustures (Coutures).....	110	»	Evêque.
Pr. de Cercles.....	125	»	Abb. St-Cybar (Charente)
Vic. perpet. d'iceluy	40	10	
C. de la chap. Montabourlet....	35	»	Evêque.
C. de Rossignol.....	50	»	Evêque.
C. de St-Pardoux.....	75	»	Evêque.
C. de Sainte-Croix	45	»	Evêque.
Pr. des Granges (Graulges)....	25	»	
C. de St-Suplice (St-Sulpice)...	85	»	Chap. de la Rochebeau- court.
C. de la Ch. Poumier (Pommier)	35	»	Abb. de Brantôme.
C. de N.-Dame du Bourg de Maison	32	10	Abb. de St-Cybar-d'Ans.
C. de Baussac et de La Garde.	75	»	Evêque.

Cure de St-Martin-de-Counazac	25	»	Abb. de St-Cybar d'Angoulême.
C. de Champeaux	120	»	Evêque.
C. de St-Priet.....	55	»	Chap. de la Roche-Beaucourt.

Eglise non mentionnée.

La Tourblanche (abb. St-Cybar)	Le Chadeuil (Prieuré de Cercles).
--------------------------------	-----------------------------------

VIII. — ARCHIPRÊTRÉ DE VÉLINES.

C. de Velines.....	175	»	Evêque.
C. de Monravel et Moncaré.....	70	»	Abb. de St-Florent (Anjou).
C. de St-Victor de Laforce.....	110	»	Evêque.
C. de St-Martin-de-Freyssengeas	25	»	O. de Malte.
C. de St-Meard-de-l'Abbaye....	55	»	Abb. d'Uzerche (Corrèze)
Prieuré dudit lieu	80	»	
C. de Monfaucon.....	35	»	
Pr. d'Eyraud	50	»	Prév. de Paunat.
C. de St-Pierre-d'Eyraud.....	75	»	Prév. de Paunat.
Pr. du Fleix	80	»	Prév. de Paunat.
Vic. perpet. d'iceluy.....	42	10	
C. de St-Martin-de-Roquette...	130	»	Prév. de Paunat.
C. de Fougueyroles	60	»	Chap. de St-Astier.
C. du Canet (disparue).....	75	»	Evêque.
C. de St-Pierre-de-Ponchat. ...	45	»	
C. de St-Geraud-de-Cors.....	40	»	Abb. de St-Emilion.
C. de St-Martin-de-Lherm (de Faux)	80	»	Chap. St-Astier.
C. de Carsac	40	»	
C. de Minzac et Villefranche...	180	»	Evêque.
Le Doyen de St-Emilion pour le droit des églises de Saint-Avit et Fougueyroles.....	200	»	
C. de St-Michel-de-Montaigne..	80	»	Evêque.
C. de Monpeyroux.....	90	»	Evêque.
C. de Montazel (Montazeau)....	75	»	Abb. d'Uzerche.
Pr. de St-Paxens-de-Lamothe	130	»	
Vic. perpet. d'iceluy.....	35	»	

Cure de St-Seurin.....	95	» Archiprêtre de Vélines.
C. de Breuilh.....	90	» Archip. de Vél.
C. de Nataringues (Nastringues)	75	» Archip. de Vél.
La Chapelle-de-Cole.....	17	»
C. de Ste-Eulalie (Ste-Aulaye)	75	» Archip. de Vél.
Prieuré de Moncaré.....	250	»
C. de Bonneville.....	20	»
C. de St-Vivient.....	55	» Archip. de Vél.
C. St-Remy.....	40	» Abb. d'Uzerche.
Pr. de St-Antoine-de-Breuil.....	70	»

Eglise non mentionnée.

Prignonrieux	Chap. St-Front.
--------------------	-----------------

IX. — ARCHIPRÊTRE DE VILLAMBLARD.

C. de Neufvy (Neuvic) et Valeureux (Vallereuil).....	45	» Chap. St-Astier.
C. de St-Front-de-Bru (Bru) ..	75	» Chap. cathéd.
Pr. de Manzac.....	175	»
Vic. perpet. de Manzac et de son annexe Bourrou.....	50	»
C. de Jaures	30	» Evêque.
C. de St-Seurin (St-Séverin)...	15	»
C. de St-Martin-l'Astier.....	35	» Evêque.
C. de St-Méard-de-Limeuil (St- Médard, près Mussidan)	120	» Abb. de Charroux (Poitou)
Pr. d'iceluy (St-Médard-de- Mussidan).....	60	»
C. de St-George-de-Mussidan.	60	» Abb. de Charroux.
C. de St-Egide-de-Feix (St-Gery)	57	» Evêque.
C. de Bourniac (Bourgnac)	20	»
C. d'Eglise-Neufve	50	» Evêque.
C. de St-Front, près Mussidan.	40	» Evêque.
Pr. de Sourzac.....	240	»
Vic. perpet. de Sourzac.....	22	» Abb. de Charroux.
C. de Saint-Thomas-les-Trois- Sœurs (Tresseroux)	5	» Abb. Ligneux.
C. de St-Hilaire-d'Estissac....	59	» Evêque.
C. de Villamblard	55	» Evêque.
C. d'Essac (Issac).....	50	» Evêque.

Cure de St-Jean-d'Estissac....	60	»	Evêque.
C. de N.-Dame-de-Beauregard	100	»	Evêque.
C. de St-Maxime (St-Mayme- de-Pereyrol).....	100	»	
C. de Douxville.....	70	»	Abb. de Cadouin et Malte (simul.).
Prieuré de St-Mamet.....	23	»	Abb. de Chancelade.
C. de Montagnac-la-Crempse..	100	»	Abb. de Nanteuil.
C. de Campagnac (disparue)...	62	»	Evêque.
C. de Belesmas (Beleymas)....	75	»	Evêque.
C. de Camsegret.....	90	»	Evêque.
C. de Queyssat.....	22	10	Chap. cath.
Pr. de Bergerac (St-Martin)...	300	»	Abb. St-Florent.
C. de Ste-Foy (des Vignes)....	5	»	Chap. cathéd.
C. de Ste-Foy du château de Grignol.....		»	» Seigneur du lieu.
C. de St-Jacq. et St-Martin de Bergerac.....	290	»	Abb. de St-Florent (près Saumur).
C. de N.-Dame du chât. de Bergerac.....	70	»	Evêque.
C. de Lunas.....	55	»	Abb. de la Gr.-Sauve.
C. de St-Georg.-de-Blanquaneys	28	»	Chap. St-Front.
C. de St-Jacques-de-Genestet.	25	»	Evêque.
C. de N.-D.-d'Eyraud (Laveys- sière).....	30	»	
C. de St-Jean-d'Eyraud.....	32	»	Chap. St-Astier.
C. de Boisset (Bosset).....	42	»	Evêque.
C. St-Julien.....	35	»	Evêque.
C. de Lesches.....	70	»	Prieuré de Sourzac.
Commanderie du St-Esprit de Bergerac.....	60	»	

Eglise non taxée en 1516, mais taxée en 1538

Notre-Dame de Maurens.....	Prieuré de Monbron (Cha- rente).
----------------------------	-------------------------------------

Eglise non mentionnée.

Lembras.....	St-Léon (chap. St-Astier)
--------------	---------------------------

X. — ARCHIPRÊTRE DE S.-MARCEL.

Prévosté de Tremoulât (Trémoulât)	400	»
Cure St-Nicolas-de-Tremoulât.	10	»
C. St-Hilaire-de-Tremoulât....	25	»
C. de Mouzac (Mauzac).....	120	» Evêque.
C. de Drayaud	55	» Evêque.
C. St-Suplice (disparue).....	80	» Evêque.
C de Baneuil	110	» Evêque.
C. de Cause (Cause de Clérans)	27	» Chap. cathéd.
C. de St-Cybard (Mouleydier).	55	» Evêque.
C. de la Monsie-Montastruc....	90	»
C. de St-Maximien-de-Rouzans (disp.)	15	» Abb. de la Grande-Sauve
C. de St-Felix-de-Villadeis	95	»
C. de St-George-de-Monclard.	70	» Evêque.
C. de Clermond.....	35	» Evêque.
C. de St-Florent (disparue)...	8	5 Evêque.
Pr. de St-Martin-des-Combes.	55	» Grande-Sauve.
Vic. perpet. dud. lieu.....	40	»
C. de Sendreux (Cendrieux)....	150	» Chap. St-Front.
C. de St-Maurice	25	»
C. de St-Amand-de-Villadeis.	22	10 Chap. St-Front.
C. de St-Michel-de-Viladeis..	90	» Evêque.
C. de St-Jean-de-Vert	75	» Chap. cathéd.
C. de N. - Dame-de-Vert	80	» Evêque.
C. du Salon	25	» Chap. cathéd.
C. de Veyrines.....	75	» Chap. St-Augustin (Limo- ges).
C. de Ste-Colombe.....	25	» Chap. cath., archidiac.
Pr. de Creisse	110	» Grande-Sauve.
Vic. perpet. de Creisse	30	»
Pr. de Guilhegorse et son an- nexe St-Laurent-des-Bâtons. }	150	»
Cure de St-Sauveur.....	80	» Evêque.
C. de St-Capraise (St-Capraise- de-La-Lalinde)	75	» Evêque.
C. de St-Marcel	90	» Evêque.
C. de Grand-Castang.....	55	» Evêque.
C. Ste-Foy-de-Longas et prieuré	135	» Abbé de Brantôme.
C. de Vic.....	47	10 Evêque.

Cure de St-Alvère.....	Chap. St-Avit.
C. de Liourac (Liorac).....	Evêque.
C. de Lalinde.....	Evêque.
C. de Fouleix.....	Prévôt de Trémolat.
Vic. perp. de Pressignac.....	Evêque.

XI. — ARCHIPRÊTRÉ DE THIVIER.

C. de Thivier.....	220 »	Evêque.
C. de Nanteuil.....	150 »	Evêque.
C. d'Eyzerat	90 »	Evêque.
C. de Nantiat.....	110 »	Evêque.
C. de Chalais.....	75 »	
C. de St-Georges-de-Chalais (St-Jory).....	47 »	St-Jean-de-Côle.
C. de Mialet.....	90 »	Evêque.
C. de Jumilhac et annexes	140 »	le seigneur du lieu.
C. de St-Priest-les-Foug. (St- Priest).....	85 »	Charroux, en Poitou.
C. de N.-Dame-de-Frugie	85 »	Evêque.
C. de St-Pierre-de-Frugie	80 »	Evêque.
C. de Savignac.....	110 »	Evêque.
C. de St-Suplice (St-Sulp-d'Exc.)	240 »	Prieuresse de Bonnesai- gne (Limoges).
C. de Sorges	80 »	Chap. cathéd.
C. de Sarrazac.....	200 »	St-Yrieix.
C. St-George-Lasblous	80 »	St-Front.
C. de Négrondes.....	45 10	St-Jean-de-Côle.
C. de St-Paul-Laroche.....	100 »	St-Jean-de-Côle.
C. de St-Front-d'Alemps	55 »	Abb. de Terrasson.
C. de Firbeys	90 »	Evêque (St-Jean-de-C.).
C. de Sarliat (Sarliac).....	100 »	Abb. de Terrasson.
Prieuré du Chaslard (Haute- Vienne).....	35 »	
C. de St-Germain avec son an- nexes St-Pierre-de-Serliat (dé- truite).....	180 »	Abb. de St-Augustin de Limoges.
C. de St-Thomas de Ligneux ..	25 »	
Abbaye des Nonains dud. lieu..	120 »	
Pr. de Lafaye (près Jumilhac)	140 »	

Eglise non taxée en 1516, mais taxée en 1538.

Courniat (Cognac) évêque.

XII. — ARCHIPRÊTRÉ DE VALEUIL.

Cure de Biras.....	27	10	
C. de Laquilhat-de-la-Fon (Lé- guillac-de-l'Auche).....	22	18	
Prieuré de Laquilhat.....	250	»	Lafaye.
Cure de Mensignac.....	90	»	St-Front.
C. St-Apre	150	»	Peyrat.
Prieuré d'Anesse.....	27	10	abb. de Cluny.
Vic. perpét. d'Anesse.....	25	»	
Prieuré de St-Julien	32	»	
Vic. perpét. de St-Julien.....	30	»	
Prieuré de Belaigue.	16	»	
Vic. perp. de Belaigue (ruinée)	10	»	
Cure de St-Senat (Sencenac)...	50	»	
C. de Boulouneis.....	60	»	Evêque.
C. St-Just	60	»	Evêque.
C. de Paussac.....	90	»	Evêque.
C. St-Martin-de-Lisle.....	70	»	Chaminade.
C. de Brassac.....	80	»	Chan. cathéd.
C. de Valeuilh.....	190	»	Evêque.
C. St-Pardoux-de-Fayx (ruinée)	20	»	Brantôme.
C. de Creyssac.....	60	»	
C. de Bussac.....	75	»	Chapit. cathéd.
Prieuré de Montagrier	200	»	Brantôme.
Vic. perpét. dud. lieu.....	35	»	
Prieuré de Bourdeille.....	25	»	Brantôme.
Vic. perpét. d'Iceluy	100	«	
Prévôté de Prunières.....	80	»	
Cure de Puy-Foucaud (Puy- de-Fourches).....	20	»	
Le secretain de Branthoume....	40	»	
Prevosté de Puichambaud	45	»	
L'aumonier de Branthoume....	10	»	
Prevosté de Perduceix (tocane).	80	»	
Vic. perpét. de Branthoume....	30	»	

Cure St-Victour (St-Victor).....	27	» Brantôme.
C. St-Bibien (annexe de Paus- sac (St-Vivien).....	4	»

Eglises non mentionnées.

Biras.....	chap. cathéd.
Beaulieu.....	prieuré.

XIII. — ARCHIPRÊTRÉ DE SAINT-MÉARD (près Excideuil).

Cure de 'St-Passant (serait-ce <i>Sancti Expediti</i> ?).....	42	»
C. de St-Meard (St-Médard)...	110	» l'évêque.
C. St-Martin-Laroche.....	27	10
Prieuré St-Thomas d'Excideuil	15	»
Vicairie perpet. d'iceluy.....	10	»
C. de Pressac (Preyssac).....	50	» évêque.
C. St-Martial-d'Albarède... ..	22	» abb. de St-Martial (Li- moges).
Prieuré dudit lieu.....	42	»
C. de Dussac.....	70	» évêque.
C. de Clermont.....	110	» évêque.
C. d'Angoisse.....	110	» chap. cathéd.
C. de Sarlande avec le prieuré de Faye (près Jumilhac).....	120	» ch. cathéd.
C. de Coulaures.....	250	» chap. cathéd.
C. de la Noualhe (Lanouaille)..	100	» St-Front.
C. d'Anlhac (Anlhac).....	198	» chap. cath.
C. de Mayac.....	90	» abb. Tourtoirac.
C. de Vilhac (Villac).....	100	» abb. de Châtres.
C. St-Pantaly, près Excideuil..	50	» évêque.
C. de Cubiat (Cubjac).....	90	» abb. de Chancelade.
C. St-Martial-d'Autefort.....	90	»
C. de Noualhet (la Nouaillette)	25	» évêq.
C. de Badefol.....	90	» chap. cath.
C. St-Anian-d'Autefort (St-Agn.)	90	» abbaye de Tourtoirac.
C. de Chervès (Cherveix).....	52	» évêq.
C. de Perignac.....	50	» abb. de Châtres.
B. de Bersac.....	120	»
C. St-Laxare.....	50	» abb. de St-Amand.
C. St-Rabier.....	35	»

C. d'Azerat.....	90	» chap. cathéd.
Prevosté de Nalhat (Naillac)...	120	»
Vic. perpet d'iceluy	30	» abb. de Tourtoirac.
Prieuré St-Martin-des-Grauges (Granges).....	140	»
Vic. perpet. dudit lieu	35	» abb. de Tourtoirac.
Bure de Broschaud (Brouchaud)	105	»
Prieuré de Ste-Eulalie	150	»
Vic. perpet. d'iceluy	22 10	abb. de Tourtoirac.
Cure de Blis.....	100	» abb. de Chancelade.
C. St-Privat (près Savignac-les- Egl.).....	50	» évêq.
C. St-Pantaleon, près Ans (St- Pantaly).....	35	»
C. d'Abjat (Ajat).....	110	» évêq.
C. de Limeyrac	120	» évêq.
C. de Montagnac (d'Auberoche)	75	» chap. cath.
C. St-Vincent.....	35	» abb. de Chancelade.
C. de Fossemagne.....	130	» St-Front.
C. St-Antoine.....	50	» chap. cath.
Vic. perpet. du Change.....	65	» chap. cathéd.
C. de Monbayol (disparue).....	22 10	évêq.
C. de Laboissière	80	» évêq.
C. St-Pardoux-d'Ans	30	»
C. St-Nicolas-de-Chastre	12	»
C. de la chap. St-Jean.....	17 10	
C. St-Raphaël	17 10	abb. de Tourtoirac.
Prieuré dudit lieu	80	»
Prevosté ou commanderie de St-Antoine-d'Excideuil.....	40	» Malte.
Abbaye de Chastre (Chatres)....	200	»
Prieuré de Bouxens (Bauzens).	32 10	
Prieuré de Gabilhou	50	»
Vic. perpet. dudit lieu	20	» abbaye de la Chaise-Dieu (Auvergne).
Prieuré St-Michel-la-Pendude (disparue).....	35	» abb. de Tourtoirac.
Cure Ste-Orse	70	» St-Front, mense.
Cure de Gandoumas (Gandumas)	12 10	
C. Saint-Suplice-d'Echourniac (Chourgnac).....	80	»
Vic. perpet. de Gandoumas	7 10	
Prieuré de Cubas comprise la		

prieuresse.....	60	»	abb. de Fontevrault (Poi- tou).
Abbaye de Tourtouyrac	225	»	
Vic. perpet. d'icel.....	22	10	abb. de Tourt.

Eglise non taxée en 1516, mais taxée en 1538.

Cure du Cerf (la Bachellerie)...	abb. de St-Amand, dioc. de Sarlat.
----------------------------------	---------------------------------------

Eglises non mentionnées.

Beauregard.....	
Le Temple.....	Malte.
Le Temple sec et de l'eau	Malte.
St-Gabriel (peut-être St-Rabier.	évêque de Sarlat.
Maumont	Prieuré dans la paroisse d'Hautefort.

XIV. — ARCHIPRÊTRÉ DE CHAMPAGNAC (DE BELAIR).

Prieuré de Condat	125	»	abb. Brantôme.
Cure de Quinsac	25	»	
C. de Quantillac (Cantillac)....	10	»	abb. de Brantôme.
Vic. perpet. St-Front-la-Rivière	17	»	St-Jean-de-Cole.
C. St-Pardoux-la-Rivière.....	30	»	évêque.
Monastère des religieuses dud. lieu	60	»	Ordre dominic.
Prieuré St-Angel.....	180	»	
Vic. perpet. d'iceluy.....	17	10	
Cure Saint-Front-de-Channier (Champniers).....	55	»	évêque.
C. de St-Crespin (St-Crépin) ...	220	»	chap. cath.
Vic. perp. de la Chap.-Monmo- reau	10	»	
C. de Champagnac avec l'annexe de Condat.....	20	»	
C. St-Pancrasse (St-Pancrace).	45	»	St-Jean-de-Cole.
C. de Milhac.....	120	»	évêque.
C. de Vilard (Villars).....	35	»	St-Jean-de-Cole.
C. de Veauac (Vaunac)....	25	»	ordre de Malte.
C. d'Eyvirat.....	60	»	chap. cathédr.

C. St-Clément.....	17	»	
C. de Lempzours	25	»	St-Jean-de-Cole.
C. la Chap.-Fauchier (Faucher)	40	»	
Vic. perpet	45	»	
C. St-Martin-de-Freissengeas.	80	»	St-Jean-de-Cole.
Prieuré St-Romain	75	»	
Vic. perpet. dud. lieu	18	15	
C. St-Laurent (de Gogabeau).	15	»	
C. St-Pierre-de-Cole.....	12	10	St-Jean-de-Cole.
C. St-Maurice-de-Jumilhac	10	»	
C. St-Saud.....	30	»	abbaye de Peyrouse.
Monastère de Boschaud.....	80	»	
Prieuré de St-Jean-de-Cole avec son annexe St-Front-la-Ri- vière.....	50	»	
Cure de Romain	47	»	
C. St-Jean-de-Cole.....	5	»	
Monastère de Peyrouze avec ses annexes.....	275	»	

Eglises non nommées.

Jumilhac-le-Petit.....

XV. — ARCHIPRÊTRÉ DU BUGOT (BUGUE).

Cure de Milhac-d'Auberoche ...	90	»	abb. du Dorat (Limoges)
Vic. perpet. d'ici.....	33	»	
C. St-Avit-de-Vilard (Vialart)	35	»	Prevot de Tremolat.
C. de Ladouze.....	140	»	évêq.
C. St-Sernin-de-Ralhat (Reillac)	50	»	chap. cathéd.
C. de St-Geyrat.....	25	»	St-Front, chap.
C. de Mouzens (Miremont).....	80	»	évêque et St-Front, chap.
C. de Floirac (Fleurac).....	85	»	St-Front, chap.
B. de Journiac	75	»	évêq.
C. St-Sulpice-du-Bugot (St- Sulpice).....	130	»	abbaye du Bug. chap. et St-Front.
C. de Savignac	27	10	Pr. du Chalarde (Limoges)
C. de Manaurie	27	10	Idem.
C. St-Marcel-du-Bugot	20	»	abbaye du Bugue.
C. St-Sirc (St-Cirq)	25	»	abb. du Bugue.

Monastère du Bugot	50	»	bénédictines.
C. de Pezul.....	80	»	Prevoté de Paunat.
C. St-Phelix-de-Relhac	45	»	
C. St-Pierre-de-Limeuil.....	10	»	
C. de St-Martin-de-Limeuil ..	120	»	St-Front.
Prieur de Belleserve.....	13	»	ordre de Grammont.
Prevosté de Paunat	375	»	prevot de Paunat.
Vic. perpet. de Paunat	10	»	Idem.

Eglises non mentionnées.

Mortemart	
Chapelle St-Reynal	Prieuré du Chalard (Limoges).

XVI. — ARCHIPRÊTRÉ D'AUDRIX.

Cure de Roffignac (Rouffignac)	140	»	mense évêq.
C. de Fanlac.....	120	»	abb. de Saint-Amand.
C. de Thenon	50	»	chap. St-Front.
C. d'Auriac	80	»	
Prieuré St-Thomas de Montignac	30	»	
Vic. perpet. d'iceluy.....	5	»	
Cure du Cheylard (Les Farges)	42	»	
Prieuré St-Léon.....	120	»	
Vic. perpet. d'iceluy.....	30	»	
C. St-Pierre de Montignac.....	85	»	abb. de St-Amand.
C. de Plazac	65	»	mense évêq.
Prieuré de St-Robert-la-Roche.	25	»	
Cure de Thounac (Thonac).....	80	»	abb. de St-Amand.
Prieuré de Bards (Bars).....	30	»	
Vic. perpet. de Bards (Bars)....	25	»	

Ledit département monte à 4,360 liv. 14 s.

Eglises du diocèse actuel de Périgueux qui dépendaient, avant le concordat de 1801, du diocèse de Limoges.

Nontron.	St-Estèphe.
Abjat.	Fontroubade (en ruines).
Augignac.	Haute-faye.
Le Bourdeix.	Javerlhac.

La Chapelle-St-Robert (belle	Busserolles.
église romane).	Chamniers.
Lussas.	Reillac.
Nontronneau.	Saint-Barthélemy.
St-Martin-le-Pin.	Pluviers.
Petit St-Martin (belles ruines).	Piégut.
Savignac.	Varaignes.
Teyjat.	Soudat.
Bussière-Badil, magnifique église	Etouars.
romane).	

Coppie dun acte et instrument fait en la maison épiscopale de la cité de Perigueux le dixieme jour de juilhet l'an 1538 signé Bertin not publiq par lequel il apert Messieurs les evesque abbés, chanoines et chapitres prieurs curés et autres beneficiers du diocèse de Perigueux avoir consenty et accordé au roy nostre sire le don gratuit equipolant à trois décimes par le dit sieur a eux requis en lad. année 1538 pour iceluy don estre payable en trois années ensuivant les jours et festes de toussaints et non autrement ainsi qu'il est plus a plain declaré aud. acte et instrument cy randu duquel la teneur s'ansuit.

Aujourd'hui dixieme du mois de juilhet l'an 1538 en la maison episcopale de la cité de Perigueux jour assigné à tous messeigneurs les abbés chanoines et chapitres prieurs curés et autres beneficiers du diocese de Perigueux congregés et convenus par scitations et assignations a eux et chascun d'eux faictes par l'autorité de venerand père en Dieu messire Foucaud de Bonneval evesque de Perigueux, espressement pour venir consantir à un don gratuit equipolant à trois decimes au roy nostre sire par led. clergé dud. diocese. Auquel jour on comparu en leurs personnes, reverands peres messires Antoine de Montardy abbé de Chancelade, Guy Bouchard d'Aubeterre abbé de S. Sauveur d'Aubeterre, Messieurs les chanoines messires André Maa. François de Calvimont, Jean de Merlé chanoines prebandés en lesglise cathedralle de Perigueux, Jean Arnaud et Jean de la Rommagere chanoines prebandés de l'esglise colegialle monsieur S. Front de Perigueux, messire Jacques de Pompadour protonotaire du St Siège apostolique curé des esglises parochiales d'Angoisse et de Champeaux aud. diocese, Jean Theulier archiprêtre de Pilhat, Jean de Merlé, Jean Faure curé de Merlande, Archambaud Jay curé de Campmartin, Thoumas de Ferrières curé de Saint-Martial, Pierre Rouchon vicaire de S. Siret, Joubert vicaire d'Issat et plusieurs

autres messieurs abbés prieurs et vicaires perpetuels et beneficiers dud. diocèze sa assamblés esquels par organe de Reverand père en Dieu messire Foucaud de Bonneval evesque de Perigueux et noble et scientifique personne monsieur M^e Jean de Belcier conseiller du roy et Juge Mage de Perigueux a été remonstré après avoir fait lire certaines lettres missives du roy notre sire aud. sieur evesque et son clergé adressantes touchant le don gratuit equipolant à trois décimes par led. sieur demandé lui estre concédé par tout le clergé du diocèze, ont remonstré et déclaré les urgentes nécessités qui à présent sont au royaume de France et pour subvenir led. royaume estre nécessaires, suppliant et requérant le clergé qu'il leur plaise concéder et octroyer aud. sieur led. don gratuit pour les causes susdites led. sieur evesque de son bon gré a voulu et consanty payer au roi nostre sire la cottité qu'il pourrait porter a cause de sond evesche, dud. don gratuit equipolant à trois décimes. Incontinent et sans délai, suppliant tant qu'il lui est possible les dits seigneurs abbés chanoines chapitres curés prieurs et autres beneficiers de son d^t diocèze ainsi de leur bon gré et libéralement le vouloir faire. Et après lesd. sieurs abbés chanoines chapitres prieurs curés et vicaires dud. diocèze ont ensemble a communiquer dudit aff. et consanti payer au roy nostre sire le dit don gratuit equipolant a trois decimes pourvu qu'il plaise au roy que le dit don gratuit equipolant aud^t trois decimes soy payé en trois années prochaines venantes, en chascune feste de Toussaint une decimo et non autrement. En cette callité se sont soumis et voulus estre compolés par censures esclésiastiques par autorité dudr reverand evesque et après la dite declaration comme dessus faite, led. seigneur reverand evesque a interrogé tous les autres assistans s'ils voulaient et consentaient ce que dessus, lesquels tous ont univoce consanti en la calité et califications portés es termes susdits. Autrement ni pretaient consantement desquelles choses susdites le dit seigneur reverand et Juge Mage ensemble M^e Pierre de S. Angel procureur substitué du roy nostre sire en lad. Seneschaussee de Perigord et les autres beneficiers dud. diocèze en ont demandé acte instrument ce qui leur a été octroyé les an jour mois ci dessus. Ainsin signé Bertin et scellé du scel du dit diocèze de Perigueux.

II. — Diocèse de Sarlat.

Le diocèse de Sarlat, qui datait de l'an 1317, ne fut qu'un démembrement de celui de Périgueux, qui alors comprenait le département actuel de la Dordogne, moins plusieurs communes des cantons

de Salignac et Carlux, Nontron et Bussière, mais se prolongeait dans quelques cantons de la Charente et de Lot-et-Garonne limitrophes du Périgord. Sa création par le pape Jean XXII (Jacques d'Eusa, natif de Cahors), mérite attention : elle est motivée par la vaste étendue du diocèse de Périgueux. Sa prodigieuse population (1), le nombre de ses clercs, la multitude d'affaires ecclésiastiques et séculières qui surpassaient les forces d'un seul homme. *Singulorum vultus nequibat, ut condecet, unicus pastor inspicere, aut alias partes boni pastoris implere*, dit la bulle. Ces simples mots caractérisent admirablement le pontificat de Jean XXII, qui eut, par-dessus tout, le génie de l'administration. Les limites du nouveau diocèse furent fixées suivant le cours de la Vézère et de la Dordogne. La rive gauche de la Vézère depuis l'Arche jusqu'à Limeuil lui appartenait. Il avait également la rive gauche de la Dordogne en descendant, et les deux rives en remontant depuis Limeuil jusqu'à la ville de Sarlat et banlieue, à l'exception des fiefs et juridictions temporelles qui demeurèrent réservées au diocèse de Périgueux.

Sarlat, siège du nouvel évêché, avait commencé par une abbaye bénédictine qui remontait à plusieurs siècles ; les uns disent au temps de Pépin ou de Charlemagne ; quelques-uns même au temps de Clovis I^{er}, roi des Francs. Quoi qu'il en soit, elle était déjà réputée ancienne au commencement du x^e siècle, époque où Bernard comte de Périgord en confia la restauration et le gouvernement à saint Odon, abbé de Cluny. Le premier évêque de Sarlat fut Raymond de Roquecorne, natif de l'Agenais, précédemment moine de la Chaise-Dieu, et abbé de Gaillac dans la province d'Alby. Après avoir parcouru son diocèse, il l'organisa en 7 archiprêtres dont 2 entre la Vézère et la Dordogne, à St-André et Audrix, et 5 sur la rive gauche de la Dordogne, Daglan, Paleyrac, Capdrot, Bouniagues et Flaugeac.

Voici leur nomenclature avec indication du collateur :

I. — ARCHIPRÊTRÉ DE SAINT-ANDRÉ OU DE SARLAT.

St-André.....	Collateur, Evêque.
Ste-Marie-de-Sarlat.....	Ev.

(1) La bulle dit : *dudum considerantes attentius, et intra pectoris claustra meditatione sollicità revolentes quod in tantâ multitudine populi quanta secundavit altissimis civitatem et diocesim petragoricensem*, etc. il est facile de remarquer qu'à cette époque et jusqu'au xvi^e siècle les familles étaient très-nombreuses ; et il n'est pas rare de trouver dans les registres et dans les mémoires du temps des noms qui le prouvent : le nom arithmétique de Septième, par exemple, ajouté au nom de baptême.

Cazenac.....	Ev.
Allas-l'Evêque (<i>Las</i>).....	Prieuré de St-Cyprien.
Baynac.....	Evêque.
St-Vincent-de-Cosse.....	Ev.
Beze	Pr. de St-Cyprien.
Castel (<i>Castrum</i>).....	Pr. de St-Cyprien.
Meyrals.....	Pr. de St-Amand.
Vitrac.....	Chapelle St-Donat, Ev.
Laroque-Gageac.....	Abb. de Souillac.
Vezac (<i>Besacum</i>).....	Ev.
La Caneda.....	Ev.
Cardac (<i>Guerdacum</i>).....	Pr. de St-Cyprien.
Aillac.....	Ev.
St-Vincent-de-Paluel.....	Ev.
Ste-Natalène (<i>Sainte-Madeleine</i>)....	Ev.
Temniac (<i>Entegnacum</i>).....	Ev.
Campagnac près Sarlat.....	
St-Quentin.....	Prêtre séculier.
Marcillac.....	Ev.
Proissans (<i>Pyschaux</i>).....	Pr., Abb. de St-Amand.
Brenac.....	Ev.
Valojoux (<i>Valogeles</i>).....	
Sergeac.....	
Moustier.....	Cure et Abbaye, pr. séculier.
St-Amand.....	Ab. de St-Amand, pat. laïq.
Coly.....	Abb. de St-Amand.
Aubas (<i>Dam bas</i>).....	Ord. de Malte.
Condat.....	Ev. et Saint-Amand.
St-Geniès.....	Ev.
Lachapelle-Aubareil.....	Abb. de St-Amand.
La Cassagne.....	Ev., Abb. de St-Amand.
Archignac.....	
Jayac.....	Abb. de St-Amand.
Nadaillac.....	Ev.
Marquay	Ev.
Tamniers (Taneys).....	Ev.
Sireuil	Ev.
Tursac.....	Ev.
Peyzac.....	Abb. de St-Amand, pr. sécul.
Roche-St-Christophe (ruinée).....	
Chavagnac.....	Ev.
Lafeuillade (<i>Foliata</i>).....	Ev.
Pazayac.....	Ev.

Grèzes.....	Ev.
Ladournac	Abb. de Terrasson.
Terrasson (St-Julien).....	Abb. du lieu.
Laville-Dieu (<i>Villa Dei</i>).....	
Monfort	Chapelle.
Fages (près St-Cyprien).....	Chap.
Laroque Id.	Chap.
Manzac	Chap.
Sauvebœuf..	Chap.
Monmége (près Terrasson).....	Chap.
Pellevesi.....	Chap.
Puymartin (près Sarlat).....	Chap.
Pontet (<i>Pontès</i> , près Sarlat)	Pr. séculier.
Paviel (près Ste-Natalène)	Chap.
Veyssière (près Vitrac)..	Egl. prieuré.

II. — ARCHIPRÊTRÉ D'AUDRIX OU LE BUGUE.

Audrix	Ev.
St-Chamassy (<i>St Eumacheus</i>).....	Ev.
Campagne	Pr. de St-Cyprien.
Tayac	Prev. de Paunat.
Tursac.....	Ev.
Lussas.....	
Mouzens	Pr. de St-Cyprien, Pr. séc.
Les Eyzies.....	Chapelle ruinée.
Lacadène-St-Georges (ruinée).....	
Le Coux (<i>Cotx</i>).....	
Bigarroque	Chapelle.
La Turcarie	

III. — ARCHIPRÊTRÉ DE DAGLAN.

Daglan	Ev.
St-Martial.....	Ev.
Domme	Ev.
Campagnac-le-Quercy.....	Ev.
Veyrines de Vitrinis	Ev.
Castelnaud (<i>Castrum novum</i>)	Ev.
St-Pompont ..	Abb. de St-Avit.
Bouzie (<i>Bosocum</i>)	Abb. de Souillac.

Gaumiers (<i>Gaoumer</i>)	
Florimont.....	
Frolejac (<i>Gaulejat</i>).....	Pr. de St-Cypr.
Veyrignac.....	Pr. de St-Cyprien.
Cénac	Abb. de Moissac.
St-Julien	Ev.
Caudon	Ev., Eglise monolythe.
St-Cybranet	Ev.
St-Cirq	Chapelle.
Bedeau	Chap.

IV. — ARCHIPRÊTRÉ DE PALEYRAC OU CARVES.

Paleyrac.....	Ev.
Cabans.....	Abb. de St-Avit.
Urval.....	Ev.
Siorac.....	Abb. de la Grande-Sauve.
Marnac.....	Abb. du Bugue.
Berbiguières.....	Ev.
St-Germain.....	Ev.
Carves	Ev.
Allas de Berbiguières	
Cladech.....	Ev.
St-Pardoux.....	Ev.
Belvès (<i>Bellovidere</i>)	Ev.
Sagelat (<i>Saiclât</i>)	Abb. de Fongauffier.
Feyrac.....	Abb. de Souillac.
Doissat (<i>Doschac</i>).....	Ev.
St-Amand.....	Ev.
Ste-Foy.....	Ev.
Salles (<i>de Salis</i>)	Ev.
Orliac.....	Ev.
St-Laurent	Ev.
Grives.....	Ev.
Lachapelle-Péchaud.....	Ev.
Latrape.....	
Larzac.....	Abb. de Fongauffier.
Monplaisant.....	Abb. de Fongauffier.
Les Millandes	Chapelle.
Fongauffier.	Abb. bénéd. de filles.

V. -- ARCHIPRÊTRE DE CAPDROT OU MONPAZIER.

Monpazier.....	
Lavallade... ..	Ev.
St-Romain	Ev.
Gaujac (<i>Ganiacum</i>)	Chapitre de Capdrot.
Marsalès.....	Idem.
Fongalop (<i>Fongala</i>)	Ev.
Soulaures	
St-Sernin-de-Biron	Abb. de St-Avit.
St-Michel-de-Biron.....	Pr. de Catus.
Lolme	Abb. de Souillac.
Paranquet (<i>de porcello cocto</i>) Lot- et-Garonne.....	Chap. de St-Front.
Rayet.....	Chap. de St-Front.
St-Martin-du-Drot (Lot-et-G.).....	
St-Chaliès (<i>S. Alexius</i> peut-être?)... ..	Ev.
Clottes.....	Chap. de St-Avit.
Villefranche.....	Ev.
St-Cernin-de-l'Herm	Archid. de Périg.
Besse.....	Evêq.
Mazeyrolles.....	Ev.
Lavaur.....	Ev.
St-Avit-Sénieur	Chap.
Molières (<i>Moiales</i>)	Chap. de St-Avit.
Alles d' <i>Allas</i>	Abb. de Cadouin.
Salles de Cadouin	Id.
Calès (<i>de Calesio</i>)	Prev. de Tremolat.
Cussac	Prev. de Tremolat.
La Sauvetat (<i>de Salvitate</i>).....	Abb. de Cadouin.
Bourniquel	Abb. de Cadouin.
Pontours (<i>Pontos</i>).....	Chap. de St-Avit.
Beaumont.....	Chap. de St-Avit.
St-Marcory	Ev.
Pariset (Lot-et-G.).....	
St-Cassien.....	Ev.
Rampieux.....	Chap. de St-Avit.
St-Sabine.	Chap. de St-Avit.
Tourliac (Lot-et-G.)	Ord. de Malte.
St-Germain-de-Boisse (Lot-et-G.).....	
Bel et Pic (ruinée).....	

Rives (<i>Respus</i>) (Lot-et-G.).....	Abb. d'Orléans.
Fontenilles.....	
Aigueparses (<i>de Aquis Sparsis</i>).....	Ev.
Prat.....	Ev.
Monferrand.....	
Bouillac (<i>Bolhacum</i>).....	Chap. de St-Avit.
Ste-Croix.....	
La Bouquerie (<i>Bocaria</i>).....	Ev.
Viailvie.....	
St-Avit-Rivière (<i>De Ripa</i>).....	Ch. de St-Avit.
Nojals.....	
Naussannes.....	Ord. de Malte.
Lanquais.....	Chap. de St-Front
Varennès.....	
Couze (<i>Cuza</i>).....	Prieuré.
Monsac.....	Abb. de Cadouin.
Bayac.....	Evêq.
St-Front (près Castillonès).....	Doy. d'Issigeac.
Bannes (<i>Banas</i>).....	Abb. de Cadouin.
St-Cybranet (pr. Issigeac, Lot-et-G.)..	
Monpeyrroux (Lot-et-G.).....	
Mousseyrroux —	
Gleyrdall (ruiné) —	
St-Germain —	
St-Front-de-Colubre (près Lalinde)..	
St-Vincent, Badefol remplace (ruiné).	
St-Cernin-sur-la-Couze.....	Chap. de St-Avit.

VI. — ARCHIPRÊTRÉ DE BOUNIAGUES (DE BONAGINIS OU BAIONENSIS).

Bouniagues.....	Archiprêtre.
Monbazillac.....	Chap. de Périg.
Colombier.....	Chap. de Périg.
Ste-Marie-Magdel. ou le Bourg.....	Ch. de Périg.
Cours.....	
St-Germain.....	
Pont Roumieux (ruiné) ..	abb. de Châtres.
Mons.....	Doy. d'Issig.
St-Aubin (<i>S. Salvi</i>).....	
St-Naixant (S.-J.-Bap).....	
Conne (<i>Compna</i>).....	Chap. de Périg.

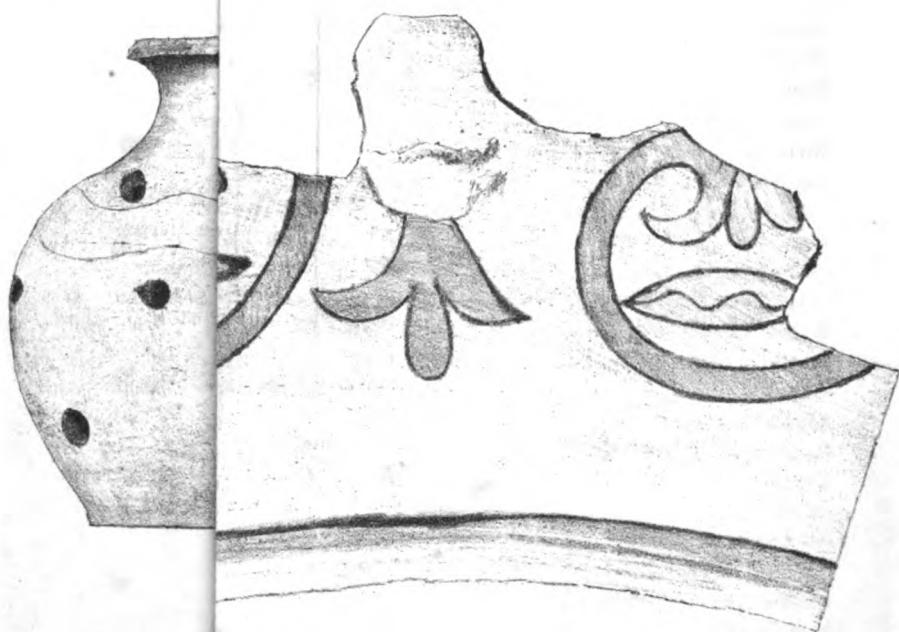
Ribagnac.....	Prév. de Paunat.
Issigeac.....	Doyenné.
Faux.....	Chap. de Périg.
St-Perdoux.....	Doy. d'Issig.
Monsaguel.....	Id.
Monmadales (<i>Mons maladesius</i>).....	Abb. du Bugue.
Poujols (<i>Poiolium</i>) (ruinée).....	Ev.
Ste-Luce (ruinée).....	
St-Cernin-Labarde.....	Ev.
Verdon.....	Ev.
St-Agne.....	Ev.
St-Quentin (Lot-et-G.).....	Archip. de Bouniag.
St-Léon.....	
Cavars (Lot-et-G.).....	
St-Amand-de-Boisse (ruiné).....	Evêq.
Bardou.....	Ev.
Boisse (<i>Buxia</i>).....	Archip. de Bouniag.
Born (<i>de Campis</i>).....	
Naresse (<i>Anaressas</i>) (Lot-et-G.).....	Ev.
Faurilles (<i>Funzilhas</i>).....	Ev.
Roquepine (ruinée).....	
Ste-Radegonde.....	
St-Dizier (<i>S. Desiderius</i>) (Lot-et-G.).....	Doy. d'Issig.
Doudrac (Lot-et-G.).....	Doy. d'Issig.
Mazières (Lot-et-G.).....	
Castillones (Lot-et-G.).....	Ev. d'Agen et Sarlat.
Gassac (Lot-et-G.) (<i>Agassas</i>).....	Archip. de Bouniag.
St-Capraise.....	Prieuré de Sadillac.
Mandacou.....	Archip. de Bouniag.
Cahuzac.....	
St-Martin-Transfort (Lot-et-G.).....	Ev.
Cadelech.....	
Queyssel (Lot-et-G.).....	
Falgueyrat.....	Ord. de Malte.
La Landusse (Lot-et-G.).....	
Douzains (<i>Dozens</i>) (Lot-et-G.).....	Chap. de Périg.
St-Grégoire (Lot-et-G.).....	
Ferransac (Lot-et-G.).....	Ev.
Monmarvès (ruinée).....	Ev.
Lacourre.....	Chapelle.
Eyrenville.....	Doy. d'Issig.
St-Cybranet (près Issig.).....	Doy. d'Issigeac, Ev.
St-Pasteur (Lot-et-G.).....	Abb. de la Grande-Sauve.

VII. — ARCHIPRÊTRÉ DE FLAUGEAC (*Flaviaco seu Gaiadensi*).

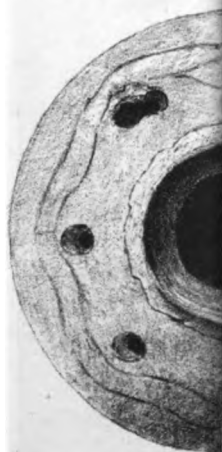
Flaugeac,.....	
Sestignac.....	Archid. de Périg.
Rouffignac (<i>Rofilhaco</i>).....	Ev.
Monbos.....	Ev. ¹
Ste-Innocence.....	
Mescoules (<i>Mescola</i>).....	Chap. de Périg.
Sigoulès.....	
Sadillac.....	Prieur du lieu.
Pomport.....	Abb. de St-Cybar d'Angoul.
St-Julien.....	Ev.
Singleyrac (<i>St-Glayrac</i>).....	
Eymet (<i>Emetum</i>).....	Prieur du lieu.
Razac.....	Ev.
Cogulot.....	Doy. de Ronsenac (Charente)
Aignac (Lot-et-G.).....	Ev.
Rouquette (<i>Roqueta</i>).....	Chancelade.
Fonroque.....	Ev.
St-Sulpice.....	
St-Aubin-de-Razac.....	Pr. du lieu.
St-Macaire (Lot-et-G.).....	Evéq.
St-Nazaire (Lot-et-G.).....	Ev.
Ste-Eulalie.....	Ev.
Serres.....	
Montguyard.....	Ord. de Malte.
Villegardel.....	Doy. de Ronsenac (Charent.)
Saussignac (<i>Salsinhaco</i>).....	Doy. d'Issig.
Gageac (<i>Gayadensis</i>).....	Ev.
Cunèges (<i>Cuneia</i>).....	Ev.
Puyguilhem (<i>podium Guillelmi</i>)...	Ev.
Labastide.....	
Monestier.....	Doy. d'Issig.
Ste-Croix-de-Monestier (ruinée)....	
Thenac (<i>Tanaco</i>).....	Abb. de la Grande-Sauve.
Coutures (<i>de Culturis</i>).....	Abbesse de Saintes.
Razac-de-Saussignac.....	
St-Jean-de-Gardonne.....	Evéq.
St-Martin-de-Gardonne.....	Ch. de St-Etien. et St-Front
Ronillac (<i>Rolhaco</i>).....	Ev.
St-Avit-Gravemeyroux (Lot-et-G.)...	

veloppement de l'ornement.

Trouvé à Ver



Demi-grandeur



Dessiné par M. J. MANDIN.

Monteil.....	Ev.
Lamonzie	Prieuré du lieu.
St-Laurent-des Vignes.....	Chap. de Périg.
St-Cernin-de-Gabanelle (près Berger.)	Chap. de St-Avit.
St-Mayme (près Pomport).....	Prév. de Tremolat.
St-Aubin-de-Razac.....	Prieuré du lieu.

Lieux et églises de l'arrondissement de Sarlat qui appartenaient au diocèse de Cahors avant 89.

Salignac.	Orliaguet.
St-Crépin.	Simeyrols.
Carlucet.	Calviac.
Paulin.	Peyrillac.
Borrèze.	Cazoulès.
Eyvignes.	St-Julien.
Eybennes.	Fénelon.
Carlux.	Millac.
Cadiot (ruiné).	Nabirat.
Prat.	St-Etienne-des-Landes.

L'abbé RENÉ BERNARET.



NOTE SUR DEUX VASES FUNÉRAIRES

TROUVÉS A RIOU-MARTIN (CHARENTE) ET A VERTEILLAC (DORDOGNE)

MESSEIERS,

Quand on observe avec soin le travail des artistes chrétiens du v^e siècle au xiii^e siècle, mais surtout au commencement du xi^e siècle, on est frappé de l'intention manifeste qu'ils avaient de substituer presque toujours l'esprit à la matière, qu'ils voulaient idéaliser par l'empreinte de ce sentiment inné de poésie religieuse qui nous charme et nous captive.

Pour eux, qui avaient su conserver intacte la saine tradition de la mort, il était doux d'en accuser partout le carac-

tère triomphal, surtout dans les tombeaux de leurs morts les plus aimés.

C'est sous l'impression de cette croyance qu'ils y déposaient des vases d'argile, dont la forme seule faisait toute la valeur, et qu'ils remplissaient de charbons ardents sur lesquels ils versaient des parfums.

A Riou-Martin, près de Chalais, dans la Charente, on a trouvé il y a quelques années aux abords de l'antique église, dans un tombeau du ^x^e ou du ^{xii}^e siècle, un vase funéraire, en argile blanchâtre, dont les flancs ont à peine 0^m002 d'épaisseur et dont le galbe élancé devait se terminer par un orifice assez large.

Ce vase, dont la tête fut cassée au moment de sa découverte, devait avoir 0^m20 de hauteur. Le pied a 0^m075 de diamètre, la bouche devait en avoir au moins 0^m06; deux oreilles droites et plates devaient appuyer la tête, car on en voit encore les attaches sur la naissance du col. Un émailleur habile a pris soin de sa décoration : une zone en vert pâle et cerclée au milieu d'un filet noir, enserre le pied; une bande verticale, de 0^m03 de largeur, noire, verte et jaune, descend de l'une des oreilles et divise ainsi le corps même du vase en deux parties égales. Sous l'attache de la deuxième oreille s'épanouit une feuille trinée, d'un vert pâle, dont le contour est arrêté en noir. Deux grands rinceaux, dessinés par un trait noir et vert, s'épanouissent symétriquement sur la panse et se terminent aussi par des feuilles trinées jaunes et sous lesquelles sont deux fruits de forme ovoïdale de couleur jaune, cerclés de noir, qui complètent cette décoration harmonieuse, simple et grande.

Ce vase, qui devait laisser librement s'élancer vers le ciel les nuages de parfums qu'il contenait, répondait parfaitement aux vues de l'artiste chrétien qui l'avait conçu.

Mais si, à cette époque, nos pères élevaient ainsi leurs pensées, il n'en était plus de même au ^{xvi}^e siècle, et, si l'usage était encore de mettre des vases funéraires dans les tombeaux, ainsi que le prouve le vase trouvé dans un tombeau de cette dernière époque, à Verteillac (Dordogne), lors de la reconstruction de son église, cet usage devient presque aussi

vulgaire que les formes adoptées; elles sont courtes et trapues, les parois sont épaisses, la panse est puissante, le col resserré et la bouche petite. Les flancs sont criblés de trous destinés à laisser passer lentement les *fumées parfumées* qui rampent et tournoient, ne pouvant s'élancer, attirées vers la terre, comme si c'était d'en bas que viennent la lumière et la force (1).

Jules MANDIN, *architecte*.



VARIA.

Parmi les objets antiques présentés à la Société par M. le docteur Galy (2), nous avons dit qu'on distinguait :

1° Un cadenas en bronze servant de fermoir à un bracelet de même métal. Ce travail, d'origine gallo-romaine, est délicat. Le comte de Caylus dans son *Recueil d'antiquités* (3) donne le dessin d'un pareil bijou ; mais la conservation en est mauvaise, les ornements se distinguent à peine et l'anneau est un cercle continu au lieu d'une chaînette. Le célèbre antiquaire ne connaissait que son exemplaire. Celui du musée est très-beau, le bracelet conserve encore quatre chaînons rectangulaires de son pourtour. Le cadenas consiste en une petite boîte hexagonale de 3 centimètres de hauteur sur 2 de longueur et 1 d'épaisseur. Une plaque à charnière sur laquelle est représentée en bossage une figure de femme dont les cheveux tombent carrément sur le front, tortillés en petites mèches, masque l'entrée de la serrure. Au-dessous une petite targette cachée dans l'épaisseur de la boîte et que l'ongle pouvait faire mouvoir retenait la plaque, et une clef microscopique faisait jouer le pêne de la serrure qui, poussé latéralement en dehors, retenait l'anse du dernier chaînon. La figure étrange qui orne ce cadenas est peut-être un portrait.

(1) Cette pratique, éminemment chrétienne, rappelait l'embaumement du corps de Jésus-Christ : les saintes femmes et saint Nicodème l'entourèrent d'aromates, de myrrhe et d'aloès.

E. G.

(2) Procès-verbaux des dernières séances.

(3) Tom. IV, p 282.

2° Une croix pectorale d'absolution, en plomb, du xii^e siècle, de forme latine portant l'inscription suivante tracée avec un poinçon ou ciseau très-affilé :

† *Dominus Deus Omnipotens qui potestatem dedit sanctis apostolis suis ligandi atque solvendi ipse te dignetur absolvere fratrem Stephanum a cunctis peccatis suis et quantum meæ fragilitati permittitur sis absolutus ante faciem illius qui vivit et regnat in sæcula sæculorum.*

STEPHANVS SCHOLARIVS.

Cette croix provient, probablement, des tombeaux de l'abbaye de Saint-Front. Le frère Estienne était écolâtre, professeur de théologie. La formule d'absolution est la même que celle qu'a donnée le P. Dupuy, en citant la croix funéraire d'un autre frère appelé Elie (1) ; elle devait être généralement employée. Au revers, on lit l'invocation ordinaire : *Christus lux, pax, rex, lex*, et à l'intersection des bras de la croix O. N... *ô nostra, lux, pax, lex, ô noster rex.*

L'écriture est une cursive rarement usitée sur les monuments épigraphiques de cette époque. Elle a été déjà signalée par M. Arthur Murcier (2).

3° Un tableau à deux volets (diptyque), peint à la colle d'œuf sur cuir ou gros vélin, représentant, en miniature, dans quatre compartiments : 1° la flagellation ; 2° le crucifement ; 3° l'union de la vie terrestre à la vie céleste ; 4° la mort de la Vierge.

Dans le crucifement, la Vierge, soutenue par ses saintes compagnes, s'évanouit ; elle a le sein percé par le glaive de douleur, selon les paroles de saint Siméon, *et tuam ipsius animam pertransibit gladius*. (Luc, ii, 35).

Le troisième sujet offre plus d'intérêt, le symbolisme mystique du xiii^e siècle s'y manifeste avec toute sa candeur et sa foi. L'âme du Christ, en abandonnant son enveloppe mortelle, s'élève vers le ciel, portée dans un suaire par deux anges, le Père reçoit le Fils et le bénit. Mais l'Esprit et le Corps restent unis, le Ciel et la Terre sont toujours en communication intime par le cordon ombilico-placentaire de la vie humaine dont le Christ emporte avec lui l'une des extrémités, tandis que la Vierge-Mère, agenouillée, maintient l'autre adhérente à la terre.

(1) *Etat de l'Eglise du Périgord*, tom. II, p. 16.

(2) *La sépulture chrétienne en France*, liv. V, p. 157.

La mort de la Vierge est traitée par l'auteur de ces compositions d'après la tradition qui rapporte que les apôtres assistèrent aux derniers moments de la Sainte-Vierge. Son âme, comme celle du Fils, est transportée au ciel, dans un suaire, par des anges. Le personnage en capuchon qui est au chevet pourrait bien être Hugues de Saint-Hytaire, prieur de Rabastens, de l'ordre de Cluny, cité dans la magnifique inscription en capitales gothiques dorées, placée au-dessous de ces peintures.

« Anno ab Incarnatione Domini M. CC. LXXXIII die sabbati in crastinum beate
» Lucie virginis dominus Hugo de santo Plario prior Rapietangui incipit solemnizare
» missam ad honorem beate virginis Marie una cum confratribus subscriptis quorum
» nomina sunt hæc :

» Raymundus...

» *L'an de l'incarnation du Seigneur 1286, samedi, lendemain
» de la fête de Sainte-Luce, vierge (13 décembre), Dom. Ugues
» de Saint-Ytaire, prieur de Rabastens, célèbre la première
» messe en l'honneur de la bienheureuse vierge Marie avec l'as-
» sistance de ses confrères dont les noms sont inscrits ci-dessous,
» ce sont :*

» Raymond...

Le reste a été déchiré.

Il est intéressant de suivre la hausse croissante des prix qu'atteignent, dans les ventes publiques, les œuvres de nos grandes illustrations périgourdines, Montaigne et La Boétie.

» En 1789, à la vente d'Hangard, l'édition des *Essais* de Montaigne, Bourdeaux, S. Millanges, 1580, 2 volumes, petit in-8°, reliés en maroquin rouge, dorés sur tranche, fut vendue 24 fr. ; le même exemplaire, en 1865, vente du prince Radziwill, a été adjugé à 2,060 fr.

La Ménagerie de Xénophon, les Règles de Mariage de Plutarque, traduits du grec par Estienne de La Boétie, plus *Quelques vers latins et françois* du même, et *un discours sur la mort de la Boétie* par Montaigne, Paris, Morel 1572, in-8°, volume relié en maroquin vert, aux armes de J.-A. de Thou, qui s'était donné chez d'Hangard pour 24 livres, a atteint 655 fr. à la même vente Radziwill.

La meilleure édition des *Essais*, celle de Paris 1595, in-folio, donnée par Mlle de Gournay sur un exemplaire de 1588 annoté par

Montaigne et revisée par le poète Pierre de Brach, d'après l'exemplaire des Feuillants de Bordeaux (1), est offerte, en ce moment, par Auguste Fontaine, libraire de Paris, au prix de 3,000 francs ! il est vrai que la reliure en maroquin rouge, janséniste, avec ornements, dans le goût du xvi^e siècle, est de Trautz-Bauzonnet. C'est un chef-d'œuvre.

E. G.

En l'an 1477, le roi de France Louis XI confirme en faveur des Pères Chartreux de l'abbaye de Vauclaire, près de Montpaon, en Périgord, une rente annuelle de 22 livres qu'ils avaient sur le château de la Lune (plus tard château Trompette ou Trompette), sis en la ville de Bordeaux, avec le privilège de pouvoir transporter, pour leur usage, trois pipes de sel, franchises et exemptes de tous subsides et contributions.

(Charte provenant du cabinet de Mourcin, aux Archives départementales.)

M. A. de Roumejoux nous communique trois inscriptions de cloches des églises de Vergt, de Saint-Paul-de-Serre et de Chalagnac. L'inscription de Vergt est très-défectueuse par suite de nombreuses transpositions de lettres. L'ouvrier, quoique habile fondeur, savait à peine lire. La cloche de Chalagnac existe encore ; les deux autres ont été récemment refondues. Y avait-il nécessité ? Respect, respect pour ces vieux monuments, ces témoins des actes religieux de nos pères :

Vergt.

S. M. ELSABIBRE PRIE P. NOUS. M. REI DES SALLES
DE MARIAC P. ET CURE DE S^r M. DE VERGT IL ET FAITE

(1) Montaigne laissa en mourant deux exemplaires de l'édition d'Abel L'Angelier, 1568, chargés de corrections et d'additions de sa main. Celui des Pères Feuillants de Bordeaux est aujourd'hui à la bibliothèque publique de cette ville, on l'a affreusement rogné pour le revêtir d'une reliure en maroquin bleu ; le second passa de chez M^{lle} de Gournay dans la bibliothèque de Spanheim. Quelque bibliophile heureux le retrouvera, peut-être un jour, dans une des collections si riches et si peu visitées de l'Allemagne.

PAR ELS SOIN DE S. REYNIER MONS F × DE H ET R. SEIGNEUR M. HNERY LAQUSE MARQUIS DE T. FER SEIGNEUR DE B. (1) ET AUTRE PLAC. P ET H^e ET P.^{re} DAME M. LE THERESE SANZILLION DOULLIAT CONTESSE DE T. FER MARQUISE DE VERGT. M. COMPAIN. M. FAITE L'AN 1782. (*Écusson aux armes de France.*)

Saint-Paul-de-Serre.

SAINT PAUL PRIEZ POUR NOUS. ONT ÉTÉ PARRAIN O. H. C. PUISS' SEIGNEUR GABRIEL MARIE DE TAILLEYRANT PÉRIGORT COMTE DE GRIGNOLS PRINCE DE CHALAI GRA. D'ESPAGNE ET LIEUTENANT GÉNÉRAL DES ARMÉES DU ROY ET MARAINE HAUTE ET PUISSANTE DAME MARIE ELIZABETH DE CHANTAL DAME DE COSSON DE LA SUDRIE. 1785 — JEAN-BAPTISTE MILLOT CURÉ — PIERRE LANGEVIN, SINDIC — MERLIN FONDEUR.

Chalagnac.

S^r SATURNIN ORA PRO NOBIS. A ÉTÉ BÉNITE PAR MES- SIRE JEROME PARADE CURÉ DE CHALAGNAC. A ÉTÉ PARRAIN MONSEIGNEUR LOUIS AUGUSTIN DE BERTIN ABBÉ DES ABBAYES ROYALES DE BRANTHOME ET DE S' MENSUI S^r DE ROSSIGNOL CHAMALY ET LISLE ET CON- SEILLER D'ESTAT MARRAINE DEMOISELLE MARGUERITE DE CRESSAT DAME DE ROSSIGNOL. CHALAGNAC. 1782. S^r ANTOINE AUBLANT M^e EN CHIRURGIE, SINDIC—FABRI- CIENS MERLINET ET SALVA.

N. B. — M^{lle} de Cressat, dame de Rossignol, était une demoiselle de Bertin, sœur de l'abbé de Bertin.

(1) Breuilh.

ERRATA.

Page 181, ligne 5, au lieu des mots : *des vers*, lisez : *de quatre vers*.

Page 186, vers 11, ligne 2, il faut lire :

Reis, pos tu cozeilh quesut m'as.

Et traduire en conséquence (même page, avant-dernière ligne) :

Roi, puisque tu m'as demandé conseil !.....

Page 190, note 2, rétablir ainsi la dernière phrase : Ainsi s'explique que ni P. Mérimée, ni M. de Mourcin n'ait suivi cet ordre et que chacun d'eux l'ait interverti différemment...

Page 216, ligne 34, au lieu de : *Jean de Bret (d'Albret)*, lisez : *Jean de Bret (de Bretagne)*.

Page 235, ligne 16, au lieu de : *p. 11*, lisez : *p. 234*.

Page 236, ligne 11, au lieu de : *les murs*, lisez : *les arcs*.

Page 257, ligne 28, au lieu de : capitale du *Quercy*, lisez : capitale du *Rouergue*.

[Cette correction, qui rétablit le texte primitif avec toute la certitude possible, est due à M. Paul Meyer.



Deux Planches lithographiées accompagnent cette livraison. — La 1^{re} donne les Sceaux et Armoiries de la ville du Puy-St-Front et de la Cité de Périgueux ; la 2^e représente des Vases funéraires trouvés à Riou-Martin (Charente) et à Verteillac (Dordogne).

Vu :

Le Secrétaire-Adjoint,

V^e MARCEL DE LESTRADE DE CONTI.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME I^{er}.

	Pa. es.
Introduction (M. Eugène MASSOUBRE).....	5
Liste des Membres de la Société.....	7
Statuts.....	15
Questionnaire archéologique.....	228
Séance d'installation de la Société du 27 mai 1874.....	19
Séances mensuelles : du 4 juin 1874.....	69
— du 2 juillet.....	82
— du 6 août.....	149
— du 3 septembre.....	160
— du 1 ^{er} octobre.....	245
— du 4 novembre.....	249
Étude historique sur M ^{er} Guillaume Le Boux, évêque de Périgueux (M. l'abbé RIBOULET).....	41, 94, 166 et 289
Donation faite, en 1243, à l'abbaye de La Faye, par Pierre de Saint-Astier, évêque de Périgueux (M. GALY).....	56
Enceinte murale gallo-romaine de la Cité, à Périgueux (M. GALY).....	59
Lettre inédite de Mgr Du Lau, archevêque d'Arles (M. DUJARRIC-DESCOMBES).....	61
Le cluseau de Saint-Léon-sur-l'Isle (M. le comte DE MELLET) ..	63
Notice sur l'église de La Chapelle-St-Robert (M. J. MANDIN)..	101
Notes sur l'histoire de Bergerac, relatives aux dépenses faites en 1393-1394 pour la restauration des tours de Malbec et du pont construit sur la Dordogne (M. Ch. DURAND).....	105
Le dolmen de Saint-Aquilin (M. GALY)	123
Statistique historique de Monpont à la fin du xvi ^e siècle (M. l'abbé DELPEYRAT).....	134
Rapport sur le Congrès archéologique tenu à Toulouse et à Agen du 1 ^{er} au 10 juin 1874 (M. A. DE ROUMEJOUX).....	140

	Pages.
Rapport sur le Congrès scientifique de France, tenu à Rodez, en septembre 1874 (M. J. CROZALS-RAYNARD).....	320
Une visite aux principaux monuments de Rodez, à l'occasion du Congrès scientifique de cette ville (M. J. MANDIN).....	330
Fragments d'un mystère provençal, découverts à Périgueux (M. Camille CHABANEAU).....	179
Notice historique et descriptive du prieuré de Merlande (M. Ch. DURAND).....	192
Charte délivrée à l'abbaye de Saint-Astier par Pierre III de Saint-Astier (M. le vicomte M. DE LESTRADE DE CONTI).....	206
Tenue des États Généraux à Périgueux, en 1649 (M. le chanoine RENÉ BERNARET).....	211
Entrée de M ^{sr} Philibert de Brandon, évêque de Périgueux, le 28 mars 1649, et son synode le 14 avril de la même année (M. le chanoine RENÉ BERNARET).....	213
Lettre sur l'histoire du Périgord (M. Philippe DE BOSREDON)...	215
Quelques mots sur l'origine et la naissance de Cyrano de Bergerac (M. DUJARRIC-DESCOMBES).....	220
Notes sur l'église de Carsac, près Sarlat (M. A. DE ROUMEJOUX). 235	235
L'art du placage et de l'étamage chez les Gaulois (M. GALY)... 236	236
Bracelet protecteur de la santé (M. GALY)	237
Liste des abbés qui ont gouverné les anciennes abbayes de la province du Périgord (M. Ph. DE BOSREDON).....	260
Armoiries réunies de la ville du Puy-St-Front et de la Cité de Périgueux (M. A. DE FROIDEFOND).....	310
Une lettre inédite de M ^{sr} Christophe de Beaumont (M. F. VILLEPELET).....	334
Une page d'administration paroissiale en 1747 (M. DUJARRIC-DESCOMBES)	336
Une sentence ecclésiastique au XIII ^e siècle (communication de M. l'abbé CARRIER)	339
Organisation des deux diocèses du Périgord (M. le chanoine RENÉ BERNARET)	341
Note sur deux vases funéraires trouvés à Riou-Martin (Charente) et à Verteillac (Dordogne) (M. J. MANDIN)	389

VARIA.

	Pages.
Le dolmen de Saint-Aquilin.....	64
Le dolmen d'Eymet.....	65
Les pierres druidiques de Carnac.....	65
L'église de Saint-Georges, lieu de pèlerinage.....	66
L'école municipale des beaux-arts de Tours.....	67
Le bras gauche de la Vénus de Milo.....	68
Le monopole des fouilles de l'Olympe.....	68
Inscriptions de cloches anciennes aux églises de Marsac et de Bersac.....	144
Découverte de monnaies françaises et anglo-aquitaines des xiii ^e et xiv ^e siècles.....	144
Détails sur le martelage de l'inscription de Marulle.....	145
L'ophiôlatrie ou culte du serpent dans les Gaules.....	145
La plus grande des haches celtiques.....	146
Souvenir de P. Bouillon.....	146
Sonnet à Pétrarque en patois limousin, par M. l'abbé Joseph Roux.....	146
Document historique relatif à l'abbaye de St-Amand-de-Coly...	239
Notes et extraits des registres de l'hôtel de ville de Périgueux par l'abbé Lespine.....	241
Les cinq livres registres municipaux de l'hôtel de ville de Péri- gueux.....	243
Souvenir de la cour des Aydes de Périgueux.....	244
Cadenas en bronze servant de fermoir à un bracelet.....	391
Croix pectorale d'absolution du xii ^e siècle.....	392
Tableau à deux volets (diptyque) représentant en miniature dans quatre compartiments : 1 ^o <i>la flagellation</i> ; 2 ^o <i>le cruci- fement</i> ; 3 ^o <i>l'union de la vie terrestre à la vie céleste</i> ; 4 ^o <i>la mort de la Vierge</i>	392
Prix atteints dans les ventes publiques par les œuvres de Mon- tagne et de La Boétie.....	393
Charte de Louis XI confirmant aux Chartreux de Vauclaire une rente sur le château Trompette, à Bordeaux.....	394
Inscriptions de cloches à Vergt, St-Paul-de-Serre, Chalagnac..	394

TABLE DES DESSINS DU TOME I^{er}.

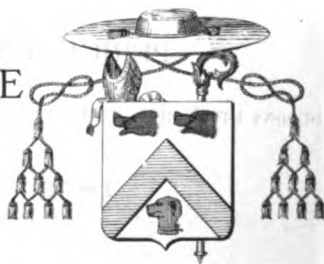
	Pages.
Portrait de M ^{sr} Guillaume Le Boux, évêque de Périgueux.....	48
Enceinte murale gallo-romaine de la Cité de Périgueux.....	60
Fragments de cette enceinte murale	61
Eglise de La Chapelle-Saint-Robert.....	101
Dolmen de Saint-Aquilin ou de Belet.....	124
Objets trouvés dans le dolmen de Saint-Aquilin.....	132
Eglise de Merlande.....	192
Plan et coupe longitudinale de l'église de Merlande.....	196
Armoiries réunies de la ville du Puy-St-Front et de la Cité de Périgueux	310
Vases funéraires trouvés à Riou-Martin (Charente) et à Ver- teillac (Dordogne).....	389

NÉCROLOGIE.

Décès de M. Aug. Charrière	239
----------------------------------	-----



M^{gr} GVILLAVME
EVÊQUE
DE 1666



LE BOVX
DE PÉRIGVEVX
A 1693.

0 ✓

ÉTUDE HISTORIQUE

SUR

M^{GR} GUILLAUME LE BOUX

ÉVÊQUE DE PÉRIGUEUX

ET PRÉDICATEUR ORDINAIRE DE LOUIS XIV

PAR

L'abbé E. RIBOULET

Vicaire à la Cathédrale, Aumônier de l'École normale, Secrétaire-Adjoint de la Société
Historique et Archéologique du Périgord.



PERIGUEUX

IMPRIMERIE DUPONT ET C^o, RUES TAILLEFER, AUBERGERIE ET DES FARGES.

—
1875.

Extrait du *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord.*

A SA GRANDEUR

M^{GR} NICOLAS-JOSEPH DABERT

ÉVÊQUE DE PÉRIGUEUX ET DE SARLAT

PRÉSIDENT D'HONNEUR

DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD

HOMMAGE RESPECTUEUX

ÉTUDE HISTORIQUE
SUR
M^{GR} GUILLAUME LE BOUX

Evêque de Périgueux

ET PRÉDICATEUR ORDINAIRE DE LOUIS XIV.

Quid virtus et ingenium possint,
enituit in Guillelmo Le Boux.

(*Gallia christ.*, tome II, folio 1487.)

Depuis près d'un demi-siècle, en France, les lettres profanes avaient pris leur essor. Elles s'étaient signalées par des œuvres fortes et durables, tandis que l'éloquence de la chaire, restée sans éclat, n'avait encore élevé aucun monument digne de fixer l'attention (1).

Mais, en demeurant sans gloire, elle n'était pas restée inactive. Elle s'était débarrassée peu à peu des pédantesques formules qui l'opprimaient. Des erreurs depuis longtemps en crédit avaient été combattues ; d'édifiants exemples de raison, de méthode, de langage correct et poli avaient été donnés. En un mot, l'éloquence sacrée, défigurée jusque-là par l'affectation ou la barbarie, avait été épurée et se trouvait prête à recevoir du génie les beautés les plus hautes, les traits les plus sublimes.

Cette salutaire réforme fut le résultat de trop louables efforts, pour qu'un légitime intérêt ne s'attache point aux hommes qui l'exécutèrent. Talents modestes, mais pleins de

[1] JACQUINET. — *Des Prédicateurs du XVII^e siècle avant Bossuet*. ch. I, II, III.

Extrait du *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord.*

A SA GRANDEUR

M^{GR} NICOLAS-JOSEPH DABERT

ÉVÊQUE DE PÉRIGUEUX ET DE SARLAT

PRÉSIDENT D'HONNEUR

DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD

HOMMAGE RESPECTUEUX

ÉTUDE HISTORIQUE

sur

M^{GR} GUILLAUME LE BOUX

Evêque de Périgueux

ET PRÉDICATEUR ORDINAIRE DE LOUIS XIV.

Quid virtus et ingenium possint,
enituit in Guillelmo Le Boux.

(*Gallia christ.*, tome II, folio 1487.)

Depuis près d'un demi-siècle, en France, les lettres profanes avaient pris leur essor. Elles s'étaient signalées par des œuvres fortes et durables, tandis que l'éloquence de la chaire, restée sans éclat, n'avait encore élevé aucun monument digne de fixer l'attention (1).

Mais, en demeurant sans gloire, elle n'était pas restée inactive. Elle s'était débarrassée peu à peu des pédantesques formules qui l'opprimaient. Des erreurs depuis longtemps en crédit avaient été combattues ; d'édifiants exemples de raison, de méthode, de langage correct et poli avaient été donnés. En un mot, l'éloquence sacrée, défigurée jusque-là par l'affectation ou la barbarie, avait été épurée et se trouvait prête à recevoir du génie les beautés les plus hautes, les traits les plus sublimes.

Cette salutaire réforme fut le résultat de trop louables efforts, pour qu'un légitime intérêt ne s'attache point aux hommes qui l'exécutèrent. Talents modestes, mais pleins de

[1] JACQUINET. — *Des Prédicateurs du XVIII^e siècle avant Bossuet*, ch. I, II, III.

courage, ils aplanirent la voie où d'autres devaient marcher après eux ; ils redressèrent le bon sens public ; et s'ils mirent leur gloire à se faire oublier, l'histoire reconnaissante doit tenir compte de leur abnégation et garder leur souvenir.

A ce titre, une place est due à Mgr Le Boux dans les annales de la chaire chrétienne. Prédicateur applaudi, il partagea avec Lingendes et Sénault la faveur de ses contemporains pendant les premières années du grand siècle. Durant plusieurs carêmes, il prêcha à la cour et s'y fit admirer souvent à côté de Bossuët. Malgré ce voisinage écrasant, sa réputation se soutint et lui valut les amitiés les plus illustres. Appelé à l'évêché de Périgueux, il consacra aux œuvres son long épiscopat. Zélé comme La Béraudière, pieux comme Philibert de Brandon, le disciple et l'ami de saint Vincent de Paul, il fut un des prélats les plus estimés de son temps. Il rétablit la discipline ecclésiastique, fit fleurir la science parmi ses prêtres et travailla sans relâche à relever les ruines de tous genres que la guerre et l'hérésie avaient accumulées dans son diocèse.

Notre but, on le conçoit, n'est point de raconter en détail une vie si pleine et si variée. Nous voudrions simplement esquisser par ses côtés les plus saillants la physionomie, aujourd'hui un peu effacée, du prédicateur autrefois si célèbre, et remettre à sa vraie place, dans la galerie des successeurs de saint Front, la figure d'un grand évêque « en qui la vertu et le talent brillèrent du même éclat (1). »

(1) *Gallia christ.*, tom. II, fol. 1487.

Origine de Le Boux : ses premières années.

Guillaume Le Boux naquit à St-Maurice-de-Souzai, en Anjou, le 30 juin 1621 (1). Son père, qui était pêcheur, l'initia aux travaux de sa profession. Il l'amena avec lui sur la Loire, où l'enfant l'aidait de son mieux à tendre des filets : prélude modeste et en quelque sorte prophétique de cette pêche mystérieuse des âmes à laquelle Guillaume devenu évêque devait se dévouer plus tard.

Entré comme domestique au collège de Saumur (2), il fixa bientôt l'attention de ceux qui l'entouraient. Sa physionomie ouverte prévint en sa faveur. On remarqua ses manières affables, sa piété douce, les saillies de son esprit, la vivacité de son intelligence et un si vif désir de s'instruire qu'il n'était pas rare de le rencontrer parfois prêtant furtivement l'oreille à la porte des classes : trop heureux quand il pouvait entendre la parole du maître et comme recueillir quelques-unes des miettes tombées de la table de la science où d'autres plus heureux que lui venaient s'asseoir.

Admis d'abord gratuitement au nombre des élèves, ses progrès lui ouvrirent à dix-sept ans les rangs déjà glorieux de l'Oratoire (3).

À la fin de ses humanités, Le Boux vint à Paris suivre les leçons de Sénault. Ce dernier professait à St-Magloire l'élo-

(1) *Plebeia et paupere familia natus. Gall. christ.*, tome II, fol. 1487. Son père s'appelait Pierre Le Boux et sa mère Barbe Lecourt. (Manuscrits de l'Oratoire, archives nat. L K. 64-74.)

(2) MORÉRI, *Dictionnaire historique*, supplément.

(3) V. M^{re} AD. PERRAUD. *L'Oratoire de France*, II^e partie. — L'abbé HOUSSAYE, *Le P. de Bérulle*, et M. NOURRISSON, *Le cardinal de Bérulle, sa vie, ses écrits, son temps*.

quence sacrée (1) ; et son enseignement avait une autorité d'autant plus grande qu'il était à cette époque dans tout l'éclat de sa renommée. La ville et la cour se pressaient à ses sermons. Ecrivain non moins heureux, ses livres couraient de main en main et s'en allaient jusqu'au fond des provinces lui conquérir des admirateurs (2).

A une école si autorisée, Le Boux fit des progrès rapides. Son talent pour la chaire se développa ; et à vingt-deux ans il prononçait l'oraison funèbre de Louis XIII. Cet éloge le mit en relief et le plaça du coup parmi les élèves les plus distingués du maître, qui compta parmi ses disciples le fameux père Mascaron, populaire en son temps, par ses défauts autant que par ses qualités ; les pères Hubert et de la Roche, sermonnaires habiles, moralistes sévères et hardis sous leur constante élégance de langage, et l'aimable Fromentières, précurseur de Massillon dans l'Oratoire, par sa méthode insinuante, son abondance persuasive et sa douce fluidité (3).

Après avoir professé la rhétorique à Troyes, à Riom, à Vendôme, il vint à Saumur achever son cours de théologie. Ordonné prêtre au mois de septembre 1645 par Claude de Rueil, évêque d'Angers, il quitta l'enseignement pour la chaire. Tours, Blois, Orléans admirèrent son éloquence naissante. Ses prédications achevèrent de le faire connaître ; et bientôt on l'appelait à Paris où commençaient à éclater les troubles de la Fronde.

(1) V. FROMENTIÈRES, *Œuvres mêlées*, p. 310.

(2) Son traité *De l'usage des Passions*, malgré les épigrammes de Boileau, eut une vogue immense ; et jusqu'en plein règne de Louis XIV, de beaux-esprits comme M^{me} de Grignan, Corbinelli, se plaisaient encore aux définitions morales et aux belles périodes de ce livre. M^{me} de Sévigné, il est vrai, s'en étonnait, et leur rompait là-dessus tout net en visière : « Je m'en vais, écrivait-elle des Rochers à sa fille, » je m'en vais prendre quelque livre pour faire usage de ma raison. Je ne prendrai pas votre père Sénault : où allez-vous chercher cet obscur galimatias ? — On l'a dit avec raison, le mot était dur, injuste même, en parlant d'un auteur qui justement avait contribué pour sa bonne part à bannir le mauvais goût de la chaire, et à mettre en honneur, dans l'Eglise et dans le monde, l'élocution nette et polie, la phrase française.

3. *Des Prédicateurs avant Bossuet*, III, p. 197.

II

Le P. Le Boux durant la Fronde ; accusation portée contre lui ; son exil en province.

Pendant ces jours de discorde civile, le clergé en général ne prit fait et cause pour aucun parti. Il se tint à l'écart, bien que ses sympathies fussent pour la cause monarchique, à laquelle il se croyait lié par la religion même (1).

Il ne faut donc pas s'étonner si plusieurs de ses membres, sortant de cette neutralité au fond plus apparente que réelle, répondirent parfois aux homélies frondeuses du cardinal de Retz.

Avec Bossuet et Claude de Lingendes, Le Boux se fit remarquer par son zèle pour la cour (2). Il se rangea du côté d'Anne d'Autriche et de Mazarin, prêcha avec ardeur sur l'obéissance due au roi, et mit tout en œuvre pour calmer les esprits et ramener la paix dans la capitale.

En combattant la Fronde, Le Boux n'oublia point ce qu'il devait à la chaire chrétienne ; il ne la profana jamais. Ennemi des déclamations furieuses et des invectives à outrance, il se montra toujours plein de charité, en un mot, toujours prêtre.

(1) A. FEILLET. — *La Misère au temps de la Fronde et de saint Vincent de Paul*, pages 418-419. — Sur les sentiments et l'attitude du clergé pendant la Fronde, voir l'*Histoire de saint Vincent de Paul*, par l'abbé Maynard, tome III, p. 21-22 ; l'*Eloge de Bossuet*, par Saint-Marc Girardin, et les *Souvenirs du règne de Louis XIV*, par le comte Jules de Cosnac, tome 1^{er}, p. 391.

(2) FLOQUET : *Etudes sur la vie de Bossuet*, tome 1^{er}, p. 149.

Le clergé, du reste, fut suivi dans cette voie par les cœurs les plus nobles et les plus mâles esprits de ce temps-là. Saint Vincent de Paul, Balzac, Pascal, Corneille, etc., se déclarèrent ouvertement contre les princes en faveur de la reine. (V. *Lettres manuscrites* de saint Vincent de Paul, passim ; — Balzac, *Lettres XXV*, 30 nov. 1651 ; — *Vie de Blaise Pascal*, par M^{me} Périer sa sœur ; Floquet, *Histoire du Parlement de Normandie*, tome V, p. 554.)

C'était moins un homme de parti qu'un homme de cœur qui cherchait à désarmer les passions, à éteindre les discordes et à rétablir sur sa base la tranquillité ébranlée.

Cette modération lui conciliait l'estime de ceux-là même qu'il combattait. Séduits par son attitude réservée et toute chrétienne, les chefs de la Fronde venaient l'entendre, et plus d'une fois il profita de leur présence pour les exhorter à mettre bas les armes.

Apercevant un jour à Saint-Severin, où il prêchait le carême, le duc d'Orléans et sa fille, la Grande Mademoiselle, il les interpella avec la liberté d'un apôtre :

Il dit même à ce fils de France,
Que l'on avait grande espérance
Qu'il mettrait fin à nos malheurs
Qui causaient partout tant de pleurs.
Et que la bonté sans égale
De sa dite Altesse royale
Serait enfin d'opinion
D'une sainte réunion.
Dieu le veuille, Dieu le permette :
Voilà tout ce que je souhaite. (1)

Ce souhait, hélas ! ne fut pas exaucé. Dominé par de Retz, Gaston continua d'intriguer contre la cour. Quant à la duchesse de Montpensier, entièrement oublieuse des paroles de Le Boux, quelques semaines après, elle allait rallier ses troupes aux troupes des princes et se faire battre par Turenne aux portes d'Orléans.

Il arriva pourtant un jour où Le Boux eut à se repentir d'é-

(1) *Muse historique*. — Lettre du 17 mars 1652. Loret, poète médiocre, mort vers 1655, publia, à partir de 1650, une gazette burlesque, en vers, dont il paraissait un numéro par semaine et qui eut beaucoup de vogue. Il fut pensionné par Mazarin et Fouquet. Le recueil de sa *Gazette* forme 3 volumes in-folio. Il a été réimprimé de nos jours sous ce titre : *La Muse historique ou Recueil des lettres en vers contenant les nouvelles du temps*, écrites à M^{lle} de Longueville, avec une introduction, des notes et une table générale, par J. Ravenel et Ed. V. de la Pélouze, 1857.

tre descendu dans l'arène politique. Son dévouement pour Anne d'Autriche, surtout pour son ministre, excita des haines. On s'attroupa,

« Et quelques gens pernecieux,
Poussés par d'autres pleins de rage,
Qui haïssent ce personnage,
Lui crièrent au Mazarin,
Au sortir de Saint-Severin.
Mais l'aventure en fut telle
Qu'elle ne lui fut pas mortelle.
Il échappa de ces mauvais,
Il prêche encor, mieux que jamais (1). »

Ce qui était assurément se venger en homme d'esprit.

Un an après cette mésaventure, Le Boux faisait à Saumur l'ouverture d'un jubilé et prêchait sur les indulgences « un sermon si solide » qu'il convertissait plusieurs ministres protestants de la province.

La station finie, il allait partir pour Paris, lorsqu'il reçut une lettre de cachet, qui lui défendait de paraître dans la capitale. Ses ennemis l'avaient obtenue en l'accusant de jansénisme. Mais cette accusation n'était qu'un prétexte derrière lequel se cachaient des médiocrités envieuses et de basses jalousies.

Que Le Boux, circonvenu par l'évêque d'Angers, frère du fameux Arnaud, ait incliné un instant vers les idées nouvelles alors que l'Eglise ne s'était pas prononcée, c'est possible. Mais qu'il se soit attaché sciemment aux doctrines condamnées de Port-Royal, qu'il les ait professées, qu'il les ait soutenues, c'est là une calomnie contre laquelle nous devons d'autant plus protester, qu'à part un mot intéressé et malicieusement spirituel de Gui-Patin (2), nous n'avons rien trouvé dans les auteurs du temps qui puisse la justifier.

(1) LORET. — Lettre du 21 mars 1652.

(2) GUI-PATIN, *Lettre*, tom. II., p. 379.

Ainsi éloigné de Paris, Le Boux « se contenta de briller en province (1). » Le 4 avril 1653 il prononça dans la cathédrale de Rouen, devant le clergé et le parlement de Normandie, l'oraison funèbre de l'archevêque François II de Harlay : « Dequoy il s'acquitta très-dignement et par un discours aussy plein de piété et d'éloquence qu'attendait de luy une si honorable et si nombreuse compagnie (2). » L'Avent qu'il y donna huit mois après eut le même succès. « Ce fut une telle affluence de personnes de tout âge et de tout état que l'église, toute vaste qu'elle est, n'en pouvait contenir qu'une partie (3). » Gens de robe et gens d'épée, peuple, nobles et bourgeois, chacun voulait l'entendre ; et parmi ses nombreux auditeurs, l'oratorien, sans nul doute, compta plus d'une fois l'auteur immortel du *Cid* et de *Polyeucte*, le grand Corneille (4).

(1) ADRY, *Hist. litt.* de l'Orat.

(2) Histoire des archevêques de Rouen, in-f°, p. 663.

(3) Préface des sermons de Le Boux.

(4) Un manuscrit nous montre le grand poète revêtu à cette époque de la charge de trésorier d'une des églises de Rouen, et tenant lui-même le compte des recettes et des dépenses. A DEVILLE : *Note biograph. sur Pierre Corneille*, citée par Guizot dans son livre sur *Corneille et son temps*. On sait, du reste, que la religion eut toujours sur Corneille le plus grand ascendant, et qu'il récita tous les jours le bréviaire romain, pendant les trente dernières années de sa vie. (ONÉSIME LE ROY : *Corneille et Gerson*, p. 2.

III

Prédications du P. Le Boux à la Cour.

Prêcher à la cour était, au xvii^e siècle, une faveur glorieuse. C'était le point de mire des prédicateurs en vogue, et comme la consécration officielle de leur réputation. L'intrigue, ailleurs si puissante, ne pouvait rien dans le choix des orateurs (1). Des mérites rares, un talent connu et apprécié du roi lui-même, le patronage d'hommes autorisés conduisaient seuls à la chaire du Louvre. Bossuet lui-même n'y monta que sur le témoignage favorable de Cospéan, et la disgrâce de ce dernier suffit pour ajourner la fortune naissante de l'archidiacre de Metz.

Les succès de Le Boux l'avaient mis en relief. Il pouvait donc prétendre à cette illustre chaire ; et cela d'autant mieux que sa belle conduite pendant la Fronde le désignait naturellement à l'attention royale. Mais l'accusation de jansénisme, à tort portée contre lui, l'en tenait éloigné. Sans nul doute il n'y serait parvenu jamais sans l'intervention bienveillante de François de Harlay. Ce prélat, s'étant porté garant de son orthodoxie, le remit dans les bonnes grâces de la reine-mère, et celle-ci, tout heureuse de donner enfin cours à une gratitude que des scrupules de conscience avaient seuls retardée, permit non-seulement à Le Boux de rentrer à Paris, mais encore l'invita à prêcher devant elle.

Le Boux débuta à la cour le jour de la Pentecôte 1654.

(1) Ce choix était réservé au roi, et il consultait lui-même la liste entière de prédicateurs que lui présentait chaque année, au sortir du carême, son grand aumônier. Les orateurs des deux stations suivantes étaient invités alors par son ordre exprès, et cela six mois pour l'une, un an pour l'autre à l'avance, afin qu'ils eussent le loisir de se préparer. HUREL : *Les Orateurs sacrés à la cour de Louis XIV.*

On était à la veille du sacre ; et l'orateur, en y faisant allusion, avait mérité des applaudissements. Ce succès souleva une tempête. Jaloux d'un début si heureux, les ennemis de l'oratorien cherchèrent une dernière fois à le perdre. Ils allèrent répandant partout qu'il avait parlé contre le sacre et enseigné que cette cérémonie « était tout extérieure, indifférente pour l'âme du prince et faite uniquement pour frapper les yeux et l'imagination des peuples (1). »

Malgré son invraisemblance, la calomnie, habilement propagée, s'accrédita ; et bientôt la cour elle-même ne parut pas très-sûre de ce qu'elle avait entendu. Un aumônier du roi, l'abbé de Cériziers, se fit l'instrument de cette cabale. Sans avoir entendu le discours incriminé, ni s'être renseigné près d'auditeurs sérieux, il dénonça Le Boux du haut de la chaire, réfuta ses prétendues erreurs et le blâma vertement d'avoir dissimulé « certaines vérités » « par des sentiments plus honnêtes que l'ignorance (2). »

A la nouvelle d'une accusation si étrange, Le Boux s'empressa de se disculper. Sa réponse, datée de la province où il prêchait, est d'une rare modération. Il commence par féliciter son adversaire de son « éloquent et pieux discours, » après quoi il se justifie et lui envoie en preuve le passage incriminé. « Sire, ai-je dit, c'est le Saint-Esprit qui doit faire la principale onction, et ce sacre, pour lequel les peuples témoignent tant d'impatience il y a si longtemps, ne paraît que comme une cérémonie extérieure en comparaison de cette présence du Saint-Esprit qui vous doit remplir et qui doit obliger vos sujets à l'amour et à l'obéissance (3). » Et l'excellent père termine en assurant « qu'il ne se plaint de personne, et qu'il adore la Providence qui a permis qu'on abusât du zèle et de l'éloquence de M. de Cériziers contre lui. Enfin, comme preuve qu'il ne garde point rancune, il offre son amitié au calomniateur.

Une justification si nette produisit son effet. On admira tant

(1) *Histoire littéraire de l'orat.* (Manuscrit de la Biblioth. nat. France. 25,681, tom. 1^{er}, p. 207 et suiv.)

(2) *Discours sur le sacre du roy.* Paris. 1651, in-4^e.

(3) *Hist. litt. manuscrite de l'orat.*

d'humilité, de douceur, de bon ton, d'urbanité chrétienne. Touché ou convaincu, l'abbé de Cériziers fit amende honorable, et écrivit à Le Boux « qu'il n'avait aucune peine à reconnaître son innocence et que le même zèle qui l'avait d'abord poussé contre lui se tournerait désormais contre ses détracteurs (1). »

Dès ce moment, la calomnie tomba. Les barrières furent abaissées, et le digne oratorien put reparaitre au Louvre.

Cette année même, il y prêcha l'Avent (2), et, selon l'usage, ouvrit la station le jour de la Toussaint. Le premier sermon fut donné aux Feuillants. Il eut un grand succès. « L'orateur ajouta à son éloquence ordinaire tant de nouveaux charmes que Leurs Majestés n'en furent jamais plus satisfaites (3). » La reine surtout le goûta ; et quand deux ans plus tard il donna le carême à l'église Saint-Honoré, Anne d'Autriche vint souvent l'y entendre : « Distinction bien marquée, puisqu'elle abandonnait ainsi le prédicateur du roi. (4) »

Ce goût de la reine pour Le Boux ne se démentit pas, et deux fois de suite elle l'appela à la cour, où il prêcha l'Avent de 1656 et le Carême de 1657. Un manuscrit du temps nous en fournit la preuve. « Le 26^e de mars, premier jour de semaine sainte, on ne monta pas en nostre Académie, à cause de la feste de Notre-Dame, qui se devant rençontrer un dimanche, avoit été remise au lundy.... Estant donc sans co-

(1) Arch. nat. *Vies manuscrites des Pères de l'Oratoire*.

(2) La *Muse historique* se montre tout heureuse d'enregistrer cette bonne nouvelle :

Cet interprète très-habile
Des oracles de l'Evangile
Presche au Louvre durant l'Avent...
O quelle précieuse manne
Pour Louis et madame Anne.

Aussi bien elle constate avec joie le vif succès de l'orateur dans son discours sur le Jugement dernier. (*Muse hist.* 4 novembre et décembre 1654.)

(3) *Gazette de France* 1654. Bien que les stations à la cour ne s'ouvrirent d'ordinaire que le premier dimanche de l'Avent et le premier dimanche du Carême, il était d'usage que le prédicateur désigné pour les remplir se fît entendre en ville, devant la cour, le 1^{er} novembre et le 2 février, fête de la Chandeleur. *Journal du marquis de Dangeau*, tom. 1^{er}, page 116.)

(4) ADRY. *Histoire litt. de l'Orat.* M^e Fr. 25, 683, Bib. nat.

cher, nous fusimes contraincts de nous mettre dans le carrosse de notre couzin pour aller entendre le Père Le Boux dans la grande salle du Louvre, où le roy assista avec toute sa cour (1). » Ce fut dans cette même salle et devant ce même auditoire que trois jours après le célèbre oratorien

Prêcha sur la mort du Sauveur
Avec tant de sainte ferveur,
Avec tant de célestes charmes,
Qu'il tira quantité de larmes
Et remplit d'un divin amour
La plupart des gens de cour. (2)

Le Boux fut donc très-suivi, et les applaudissements ne lui manquèrent pas.

Ces deux stations, du reste, avec celle qu'il donna l'année suivante à Saint-Germain-l'Auxerrois, marquent l'apogée de sa réputation. Parmi les prédicateurs en vogue, nul plus que lui n'était apprécié : il pouvait lutter avec tous de popularité et de talent. Quant à ceux dont le mérite devait l'éclipser dans la suite, ils n'avaient pas encore paru (3); et il restait avec Godeau, Lejeune, Lingendes et Sénault, une des étoiles les plus brillantes de l'éloquence française.

(1) « Nous trouvasmes le sermon commencé, et l'ayant ouy jusques à la fin, nous allâmes voir M. l'ambassadeur de Hollande. » *Journal d'un voyage à Paris en 1657*. Bib. nat. L. K. 64, 74. M^{re}.)

(2) *Muse hist.* 7 avril 1657. — Cette Passion, déjà prêchée par Le Boux en 1651, et redonnée par lui avec tant de succès à la fin de son carême au Louvre, devait susciter plus tard une querelle qui faillit s'envenimer. L'auteur ayant accusé Mascaron de s'être approprié son œuvre, celui-ci s'en défendit. La discussion s'échauffa, et bientôt la cour se trouva divisée entre les deux parties. A la fin pourtant la charité chrétienne prit le dessus; et l'amitié qui unissait les deux oratoriens ne se refroidit pas. Avouons pourtant qu'Horace se faisait la part trop belle quand il attribuait aux poètes seuls la susceptibilité littéraire : *Genus irritabile vatum*, (V. ARNAUD. *Mémoires*, collect. Michaud, tome ix, 554, et l'intéressante étude de M. l'abbé Blampignon. (Mascaron, d'après des documents inédits.)

(3) A ce moment Bossuet jetait à peine ses premiers éclairs; Bourdaloue régénait la philosophie; Fénelon, tout jeune encore, n'avait pas quitté les bords de la Dordogne, et Massillon n'était pas né. Alors pourtant Balzac était descendu dans la tombe, Descartes avait publié le Discours de la Méthode, Corneille ses chefs-d'œuvre, et Molière faisait oublier Térence, tandis que Pascal, au déclin de la vie, traçait de sa main défaillante le livre des *Pensées*, immortel confident de ses douleurs et de sa foi.

IV

Physionomie oratoire du P. Le Boux.

Le Boux se faisait du ministère évangélique une idée très-sérieuse, très-élevée. Mais il n'était pas moins préoccupé de bien dire que de bien penser, et ne séparait point d'un scrupuleux attachement à la vérité la crainte peut-être excessive de blesser la langue, l'oreille et les convenances (1). De là sa manière méthodique, réservée et noble ; de là cette constante politesse de langage qui lui conciliait la faveur des « honnêtes gens » et lui valut si longtemps le privilège presque exclusif de parler devant le Roi et devant la cour (2).

Orateur tempéré plutôt que véhément, il n'avait pas de ces éclairs qui éblouissent, de ces traits qui pénètrent, de ces images qui enchantent, de ces couleurs qui font resplendir la vérité. Comme Bossuet, il n'avait pas la foudre à son commandement, ni dans les mains les chaînes puissantes d'une dialectique toujours victorieuse comme l'aura plus tard Bourdaloue. Sa parole était simple, naturelle, facile. Elle coulait, elle s'en allait sans secousse, sans effort. Ce n'était

(1) Son auteur favori était Tertulien. Faydit, dans ses *Dialogues*, nous montre ce père disputant contre Malebranche et lui parlant ainsi : « Le Père Le Boux, qui charmait autrefois la cour et la ville par ses admirables prédications qui l'élevèrent à l'épiscopat, prenait tout ce qu'il disait de beau et de bien dans mes livres. Il me citait sans cesse dans ses sermons. Cet éloquent barbare, disait-il quand il parlait de moi, cet illustre Africain, qui m'a toujours fourni de belles pensées dans la chaire. Il avait une si grande habitude avec moi et s'était rendu mon style si familier, que quand il ne trouvait pas chez moi ce qu'il voulait dire, il inventait des termes qui approchaient et ressemblaient aux miens. » (Faydit, *Remarques sur Virgile*.)

(2) « Le Boux était de l'école de Sénault, ou plutôt tous deux se rattachaient à celle de Balzac : et, qu'on y prenne garde, cela ne veut pas dire qu'ils aient manqué de gravité. Balzac lui-même, surtout dans la dernière partie de sa vie, à la veille et au lendemain du *Socrate chrétien* (1652), ne mériterait pas un tel reproche. » (E. GANDAR. *Bossuet orateur*, chap. v, page 178.)

point peut-être de la grande éloquence ; c'était toujours « une éloquente fluidité (1). »

« Il avait du reste un merveilleux talent pour la chaire, nous dit Duguet qui l'avait connu ; et il parlait avec une grâce et une naïveté charmantes. »

« Sa manière de composer était assez particulière et convenait parfaitement à cet air naturel qui régnait dans ses sermons. Il prenait un texte, faisait une division et méditait sa matière sans rien écrire ; ensuite il montait en chaire et se livrait à son heureuse facilité et à la beauté de son imagination ; et au sortir de la chaire, lorsque ses esprits étaient encore émus par l'action, il écrivait ses sermons. La raison qu'il donnait de cette pratique était que son imagination se trouvait si froide et si ingrate, que, lorsqu'il était renfermé dans son cabinet, elle refusait de le servir et ne lui fournissait rien ; mais qu'il lui fallait le spectacle de l'auditoire pour l'animer, les idées se présentant alors en abondance et se sentant tout d'un coup devenir un homme nouveau (2). »

La distinction de sa personne rehaussait ce beau talent et le mettait en relief. Un portrait gravé par Landry (3) nous montre le célèbre oratorien avec un visage ovale et des traits d'une régularité remarquable. Le front est large et noble, le regard sympathique et profond, le nez aquilin, les lèvres sont ombragées d'une légère moustache (4). L'ensemble de la physionomie rappelle celle de Massillon, mais elle est moins fine, moins vivante : le soleil de Provence ne l'a point éclairée. Ajoutez à cela une taille avantageuse, une voix claire et sonore, des gestes expressifs, une action agréable, et vous resterez convaincu que « ce bel extérieur » devait charmer l'auditoire toujours un peu mondain de la cour « et achever de lui gagner tous les suffrages (5). »

(1) VINCENT-HOUDRY. — *Bibl. des Préd.*, tome 1^{er}, page 13.

(2) DUGUET, *Mémoires manuscrits*.

(3) Pierre Landry, graveur au burin et éditeur, né à Paris vers 1630.

(4) Ce portrait, daté de 1686, et reproduit en tête de cette notice par le crayon habile de notre collègue M. Dupuy, appartient à M. le marquis de Saint-Astier, qui a bien voulu nous le confier. Nous lui en exprimons ici tous nos remerciements.

(5) Archives nat., loc. cit.

Succès du P. Le Boux; sa réputation au XVII^e Siècle.

Il est dès lors facile de comprendre le succès de Le Boux à cette époque et l'estime presque incroyable dont il jouit parmi ses contemporains. « C'est un des prédicateurs les plus excellents et les plus éloquents de tout Paris, » écrivait, en 1657, un académicien qui venait de l'entendre. Le gazetier Loret, naïf écho des admirations du temps, va plus loin encore. Il proclame le père Le Boux :

Des sçavants precheurs l'exemplère
.....
Un des plus solides esprits
Et voire l'un des plus habiles
Pour expliquer les Evangiles
Avec ardeur, zèle et clarté
Qui jamais en chaire est monté.

L'oratorien est pour lui :

Cette ame en clarté sans pareille,
Cet ange humain, ce bel esprit,
Qui les plus durs cœurs attendrit ;
Le precheur que chacun admire,
Le père Le Boux c'est tout dire (1).

Et comme faisant cortège à ce « merveilleux orateur » il nous montre au pied de sa chaire le roi et la reine, des prin-

(1) *Muse historique* : Lett. Dec. 1657.

ces et des princesses du sang, des cardinaux et des maréchaux, des ambassadeurs et des évêques, des grands seigneurs, de nobles dames qui se piquaient d'estimer et de cultiver le bel esprit, à qui Vaugelas avait appris la grammaire et dont Molière ne craignait pas d'invoquer le témoignage, en un mot l'élite de cette société si fine, si spirituelle, si distinguée, à tous égards, des premières années du grand siècle.

Tant que le carême a duré
Les Majestés l'ont écouté,
Témoignant souvent à lui-même
Leur satisfaction extrême.
Les esprits les plus délicats
En ont fait un merveilleux cas.
Les princesses, les grandes dames.
Les courtisans, les saintes âmes,
Les magistrats et les docteurs
Ont été ses admirateurs ⁽¹⁾.

La protectrice de Descartes, et de presque tous les savants de l'Europe (2), la fameuse Christine, alors à Paris, suivit l'entraînement général :

Cette illustre reine gothique
Qui n'entend pas mal la critique,
A ce qu'on dit, l'estime fort.

Si fort en effet, qu'elle retarda son départ uniquement pour l'entendre. « On ne saurait chasser d'ici la reine de Suède, écrivait le caustique Patin ; elle admire Paris et toutes ses merveilles, et dit au roi qu'elle a bien envie de profiter tout ce carême prochain des sermons du père Le Boux (3). » De fait, tant qu'elle resta, elle se montra très-assidue aux discours du célèbre oratorien.

Tout heureux de le constater, Loret, là-dessus, s'enthou-

1. Lettre du 4 mai 1658.

2) V. COUSIN, *La Société française au XVII^e siècle*.

3. GUI-PATIN. *Lettres*, tom. II^e, p. 379.

siasme à son ordinaire et devient presque lyrique. Furetière partage cette admiration et l'appuie de sa grave autorité de critique (1). Enfin, un autre lettré, un autre savant, Faydit, ne craint pas d'affirmer que de bons juges, après avoir entendu Le Boux, crurent pendant longtemps qu'il « n'était pas possible de rien ajouter à son éloquence (2). »

Ces témoignages sans doute ne doivent point être pris au pied de la lettre, et il faut faire ici la part de l'exagération. Néanmoins ils ont une valeur; et même dans cette forme par trop admirative, ils sont une preuve irrécusable des succès de Le Boux et de sa grande réputation d'orateur : réputation établie sur des mérites solides et qui, éclos au milieu du siècle le plus littéraire de notre histoire, devait s'épanouir à côté de Bossuet, et rester brillante jusque parmi les contemporains charmés des Bourdaloue, des Mascaron et des Fléchier.

(1) « D'autre côté, la reine envoya dans la province homélique Oger le Français, grand capitaine et qui en connaissait fort bien la langue. Dans cette entreprise, il fut accompagné par les capitaines de Lingendes, Le Boux, Desmares, Hersent, et quelques autres qui y menèrent les figures les plus fortes et les plus véhémentes, et ils les surent si bien ranger et disposer au combat qu'en peu de jours ils gagnèrent plusieurs éminences et commandèrent à beaucoup de provinces à qui ce gouvernement fut fort salutaire. » (FURETIÈRE, *Nouvelle allégorique des troubles arrivés au Royaume d'Eloquence.*)

(2) FAYDIT, *Remarques sur Virgile et sur Homère*, Paris, 1715, p. 190.

VI

Le P. Le Boux est nommé à l'évêché de Dax.

Le P. Le Boux était depuis un an prédicateur du roi (1) lorsqu'il fut appelé à l'évêché de Dax.

« Sa Majesté étant particulièrement informée de la piété et grande doctrine du Père Le Boux, lesquelles il a fait paraître dans les plus célèbres chaires de Paris et particulièrement au Louvre, a cru ne pouvoir choisir un sujet qui en fût plus digne ; et de fait cette nomination a été suivie d'un applaudissement d'autant plus général qu'il n'a point eu d'autre recommandation que celle de son propre mérite (2). »

Le jour même que la *Gazette de France* annonçait cette bonne nouvelle, Loret, de son côté, écrivait à la duchesse de Longueville pour lui apprendre l'heureux événement :

**Le Boux, ce grand prédicateur,
Est, m'a-t-on dit, nommé pasteur**

(1) Ce titre n'était point une distinction banale ni une faveur vulgaire. C'était la juste récompense des orateurs qui parlaient devant la cour ; sa rédaction en fait foi : « En récompense des doctes et éloquentes prédications faites pendant plusieurs années en notre présence. » *Registre de la secrétairerie d'Etat* de 1673, folio 272, aux Archives nationales. — Il y avait une pension de prédicateur du roi : elle était de 400 écus. — (*Journal du marquis de Dangeau*, 17 avril 1702.)

(2) *Gazette de France* : octobre 1658. — Tous ceux qui ont écrit sur Le Boux sont unanimes à le reconnaître : « Le mérite de M. Le Boux et sa réputation le firent nommer à l'évêché de Dax, âgé seulement de 37 ans. Il avait accepté une cure que le conseil de l'Ordre lui fit abandonner. » (*Archives nationales, manuscrits de l'Oratoire*). « Le Père Le Boux fit paraître tant de talent pour la chaire, qu'il a été un des plus fameux prédicateurs de son temps, et que par son seul mérite il a été élevé à l'épiscopat. » (*Biblioth. nationale, manuscrits français*, 20,944 *orat.* 278, folio 332.) « M. Le Boux est d'Anjou : il ne doit son élévation qu'à son mérite... Il fut fait évêque d'Acqs par ses prédications. (MENAGIANA, ou les bons Mots et Remarques critiques, historiques, morales et d'érudition de M. Menage. Edition de 1715, tome III, page 2.)

Par sa Majesté très-chrétienne
De Dax, évêché de Guyenne.
Et de cette façon, le roi,
Lui donnant cet illustre emploi,
Que de grand cœur il lui confère,
N'oblige pas seul ce bon père
A dire humblement merci,
Mais tout le diocèse aussi,
Qui, sous un prélat si capable
Et d'esprit si considérable,
Aura, par ses instructions,
De saintes satisfactions
Et des lumières salutaires.
.....
Bref, je crois qu'en cet heureux lieu,
La bénédiction de Dieu
Sera versée en abondance
Autant que pas un lieu de France (1)

Ces témoignages, qu'il serait facile de multiplier, prouvent mieux que tout ce qu'on pourrait dire la grande réputation de Le Boux et l'estime dont il jouissait parmi ses contemporains.

Pendant que la ville et la cour applaudissaient ainsi au choix du roi, le pieux oratorien faisait tous ses efforts pour éloigner une charge qu'il trouvait trop lourde. Ses confrères étant venus le visiter, il les supplia, avec larmes, de jeter les yeux sur quelqu'un de plus digne que lui. Il s'offrit même d'aller solliciter en personne ce changement près de Son Eminence. Mais on n'eut garde d'écouter ces réclamations d'une modestie alarmée ; et Le Boux se vit contraint d'accepter malgré lui les honneurs de l'épiscopat (2).

Nommé évêque le 30 septembre 1658 (3), il ne fut sacré que le 4 avril 1660 par l'archevêque d'Auch, son métropolitain.

(1) *Muse historique*. (Lettre du 5 octobre 1658.)

(2) *Manuscripts de l'Orat.*

(3) « Il fut nommé évêque pendant la tenue de l'assemblée de l'Oratoire, dont il était comme député de la maison de Paris. Le même jour, il fut invité à prendre séance auprès du Père général, ce qu'il ne fit qu'après une grande résistance. » (*Archives nation. Oratoire.*)

La cérémonie eut lieu dans l'église oratorienne de la rue Saint-Honoré (1). Elle fut magnifique. Plusieurs prélats y assistèrent, ainsi que « un grand nombre de personnes de marque (2), » heureuses de témoigner au nouveau pontife leur admiration et leur dévouement.

Deux semaines après, il arrivait à Dax (3), d'où Vincent de Paul était parti, il y avait soixante ans, pour venir se faire ordonner prêtre aux portes de Périgueux (4).

En acceptant l'épiscopat, Le Boux n'avait point rompu les liens qui l'unissaient à l'Oratoire. Il avait demandé comme une grâce de faire toujours partie de la Congrégation ; et jusqu'à la fin, il entretenait avec elle les meilleurs rapports. Chaque année, il écrivait aux membres de l'assemblée générale : tantôt pour les féliciter, tantôt pour les mettre au courant de sa vie pastorale, le plus souvent pour demander le secours de leurs prières.

Une de ces lettres nous a été conservée. Nous la transcrivons ici : elle porte la date du 13 septembre 1661.

« Mes Révérends Pères, comme vous représentez toute la Congrégation et comme elle vous considère comme ses plus

(1) « Consecratur die dominicâ in octavâ Paschæ, die IV aprilis anni 1660, in Ecclesiâ Patrûm Oratoris vici sancti Honorati, apud Parisios, a suo metropolitano Dominico de Vic Ausciencl archiepiscopo, assistentibus et collaborantibus Constantienci et Tutelensi Episcopis. » (*Gallia christiana*, tome 1^{er}, folio 1060.)

(2) *Gazette de France* du 10 avril 1660. — La bulle qui conférait l'évêché de Dax à Le Boux était, avant la Révolution, dans les archives de l'évêché de Périgueux ; elle était d'Alexandre VII et datée de Sainte-Marie-Majeure, anno Domini 1659, VII Kalend. junii. (*Manuscripts Lespine*.)

(3) Ce siège a été occupé par plusieurs Périgourdins : Au XIV^e siècle par Pierre Itier, un des plus fameux juriconsultes de son temps. Créé cardinal par Innocent VII, il mourut en 1637 et fut enseveli dans l'église des Frères-Prêcheurs d'Avignon. (V. l'*Hist. générale des cardinaux*, tome 1^{er}, 519, et la notice sur Pierre Itier de M. Des-salles.) — Au XVI^e siècle, Jean et Gaston de la Marthonie furent aussi évêques de Dax. Le premier était abbé de Peyrouse ; le second conseiller au parlement de Bordeaux et prieur de Saint-Jean-de-Côle. Ils étaient frères de Pierre Mondot de la Marthonie, premier président au parlement de Paris sous François 1^{er}. Ce fut lui qui bâtit Puy-Guilhem, le château le plus artistique de tout le Périgord, a dit M. de Verneilh. (*Architect. byzant. en France*, p. 200, et la *Généalogie de la maison de la Marthonie*, p. 8.)

(4) V. l'intéressant travail de M. l'abbé Granger sur l'*Ordination de saint Vincent de Paul dans l'église de Château-L'évêque*.

dignes membres réunis à son digne chef, je ne puis laisser passer une occasion si favorable sans lui rendre en vos personnes le respect et la reconnaissance que je lui dois : je le fais avec toute la sincérité de mon cœur. Et vous voulez bien, mes Révérends Pères, que je vous fasse souvenir qu'il y a trois ans, ayant l'honneur d'être de la même assemblée que vous composez, il plut au roi de me nommer à l'évêché d'Acqs, et que ma première pensée fut d'avoir recours à votre charité. Cette parole a bien de l'étendue, et vous me permettrez, s'il vous plaît, d'en prendre le sens dans l'acte que vous daignâtes en faire dresser dans une de vos sessions. Mais, j'ose vous dire, mes Révérends Pères, que l'expérience d'une année et demie dans mon diocèse m'a mis en état d'ajouter beaucoup aux choses que je vous dis alors dans la vue de mon indignité et de ma misère. Je m'assure que vous m'accorderez maintenant ce que vous eûtes la bonté de m'accorder il y a trois ans ; et puisque vous m'avez fait l'honneur de me donner place dans l'ordre de vos députations, en me regardant toujours comme prêtre de l'Oratoire, je ne puis douter que vous ne m'eussiez la grâce de me donner toujours part dans vos affections et dans vos prières (1). »

Ainsi la Congrégation était pour lui comme une mère. En toutes circonstances, il s'en montrait le fils.

(1) Procès-verbaux manuscrits des assemb. de l'Orat., année 1661.

VII

Oraisons funèbres de Philippe IV et d'Anne d'Autriche.

Les succès de Le Boux et sa grande réputation d'orateur ne lui permirent pas de séjourner longtemps dans son diocèse. Bordeaux le disputa souvent à Dax (1), et la plupart des villes du Midi recueillirent les fruits de sa parole éloquentes et toute chrétienne. Anne d'Autriche, toujours avide de l'entendre, l'appela souvent à la cour, où il donna le carême et l'avent de 1663 « avec son succès ordinaire » (2). En 1664, il prêcha aux nouvelles converties, concurremment avec Faure d'Amiens, Mascaron et Bossuet (3), et conféra, le 20 septembre, dans l'église de l'Oratoire, l'ordination au P. Malebranche (4). Enfin, le 24 novembre 1665, il prononça l'oraison funèbre de Philippe IV devant le roi et la reine et tout le parlement.

Le lendemain du service, le grave Olivier d'Ormesson notait dans son journal (5) « que le prédicateur avait fait plutôt le panégyrique de Louis XIV que celui du roi d'Espagne ; qu'il avait loué ce dernier de prudence, d'avoir retranché une partie de ses Etats pour conserver le reste, et l'avait comparé à un jardinier qui coupait les branches superflues de son arbre pour le rendre plus beau, et qu'on avait été peu satisfait de cette action. » (6) Ce qui ferait croire, en définitive, que l'orateur aurait peu réussi.

(1) MORÉRI, *Dict. historique*.

(2) *Gazette de France*, année 1663.

(3) *Liste véritable et générale de tous les prédicateurs*. Bibl. nat. LK, 7-63-64.

(4) BLAMPIGNON : *Étude sur le P. Malebranche*.

(5) *Journal* d'Olivier Lefèvre d'Ormesson, édit. Cheruel, tom. II, 411.

(6) Ces louanges, qui semblent un peu ironiques, rappellent l'emblème de Philippe IV. C'était un fossé avec cette devise : « Plus on lui ôte, plus il est grand. » V. *Art de vérifier les dates : Rois d'Espagne, Philippe IV*, tom. II, p. 411.

Il en fut autrement de l'oraison funèbre d'Anne d'Autriche, que Le Boux prononça quelques semaines après dans la chapelle du Val-de-Grâce. Les beaux esprits admirèrent ce discours, et les gazetiers du temps l'exaltèrent à l'envi. Il ne fut pourtant pas imprimé. Déposé à l'Oratoire jusqu'à la Révolution, le manuscrit est aujourd'hui à la bibliothèque de l'Arsenal (1).

Ce discours, divisé selon l'usage en trois parties, nous fait successivement admirer dans la reine défunte la chrétienne parfaite, la mère accomplie et la souveraine sans pareille. En voici les principales idées : 1° Anne d'Autriche fut une chrétienne parfaite, parce que sa piété fut constante, solide et basée sur l'humilité, ce qui amène naturellement l'orateur à évoquer un souvenir tout personnel. « Ah ! mes sœurs, il m'en souvient, il n'y a pas un an qu'à l'ouverture de ce temple, je fis retentir ma voix et que cette belle âme m'imposa silence, se plaignant des éloges véritables que je lui donnais ; mais ce temple parlera à jamais pour moi : *Lapides isti clamabunt.* » — 2° Anne d'Autriche fut une mère accomplie, parce qu'elle aima son fils d'un amour tendre, généreux et presque divin. Après avoir parlé de l'amour de la reine pour ses deux enfants, amour qu'il compare à celui de Rachel, Le Boux s'écrie avec un accent de véritable éloquence :

« O belle et grande âme ! écoutez ma prière. Il y a encore quelque chose à faire pour vous sur cette terre. O âme séparée, je ne vous arrête pas pour voir les larmes de Louis, je ne vous arrête pas pour voir Philippe chercher avec sa bouche sur vos lèvres quelques restes de vie ; je ne vous arrête pas pour entendre les cris d'une maison désolée qui vous a perdue ; je ne vous arrête pas pour entendre ceux des veuves et des orphelins qui sont à la porte du Louvre dans l'impatience de connaître leur destinée et qui veulent apprendre si leur mère est morte, pour mourir de douleur avec elle ;

(1) L'écriture en est très-soignée. Il est catalogué sous la rubrique Ms, A, 11, B. L. F. ; et porte en titre : *Eloge funèbre d'Anne d'Autriche, épouse de Louis XIII. roi de France, prononcé par monseigneur Le Boux, évesque d'Az et nommé à l'evesché de Mascon, dans la nouvelle église des Bénédictins du val-de-Grâce à Paris, 1666.*

je ne vous arrête pas pour cela, mais pour vous faire voir à votre mort, d'un côté l'amour tendre de Louis, de l'autre l'amour respectueux de Philippe. Louis s'intéresse à la douleur de Philippe et l'envoie prier de se retirer : « Priez le roi, dit Philippe, de me laisser ici, et assurez-le que ce sera la seule désobéissance que je lui rendrai. » — 3^e Enfin, Anne d'Autriche a été une reine incomparable, parce qu'elle s'est sacrifiée aux intérêts de son fils et de la France. L'orateur termine en appliquant très-ingénieusement à l'épouse de Louis XIII le dialogue de Dieu et de Satan au sujet de Job : « *Vallasti eam.* » Elle voit ses fils dans l'honneur et l'éclat ; elle voit tous les cœurs des Français tournés vers elle, « *vallasti eam* » ; voilà de forts remparts, dit Satan. Comment le doute et la révolte auraient-ils prise sur son âme ? Mais éprouvez-la, Seigneur : *tange os et carnem ejus, — et percussit eam Dominus ulcere pessimo.* Sa patience fut incomparable. Dieu seul, cependant, sait ce qu'elle souffrit. « Plutôt que d'employer le reste de ma voix à vous faire comprendre ses douleurs, permettez, messieurs, que je me taise ; souffrez que je descende de cette chaire pour y faire monter la douleur à ma place. Ah ! qu'elle sera plus éloquente que moi. Apportez-moi des larmes, des soupirs, des gémissements..... O cœur de mère, recevez les pleurs de vos enfants. Grand monarque, vous ne pouvez refuser ce tribut à votre mère..... Précieuse épouse de ce monarque, joignez votre cœur au sien. Adorable Dauphin, charmant duc de Valois, vous ne connaissez pas la perte que vous faites ; comment donc vous demander des larmes ; mais tournez-vous vers vos mères, et imitez leur juste douleur : *Si desint tuæ, matris imitare lacrymas !* (1) »

Cet éloge, sans doute, ne saurait être comparé aux chefs-d'œuvre de Bossuet ; mais il est digne, à tous égards, de figurer à côté des oraisons funèbres prononcées, dans les mêmes circonstances, par les archevêques de Rouen et d'Auch, par François Faure, Sénault et Mascaron.

Le 8 mai 1665, Le Boux avait été nommé à l'évêché de

(1) HUREL : *Les Prédicateurs à la cour de Louis XIV*, tom. II, p. 306.

Mâcon, vacant par la mort de Jean de Lingendes (1), précédemment évêque de Sarlat. Mais il n'en prit pas possession (2); et bientôt après « en considération de son rare mérite (3), » Louis XIV le transférait sur le siège de saint Front, qu'il devait occuper si glorieusement durant l'espace de vingt-sept années (4).

(1) Jean de Lingendes, né à Moulins en 1695, était frère de Nicolas de Lingendes, qui servit sous Louis XIII dans la diplomatie, et cousin du célèbre Claude de Lingendes, dont les sermons eurent, dit-on, l'heureuse fortune d'inspirer parfois Bourdaloue. Le crédit de sa famille l'amena de bonne heure à la cour, où il vécut en qualité de précepteur du comte de Moret. Une intrigue lui fit perdre sa place. Monsieur alors l'attacha à sa maison, et le donna ensuite au roi, qui, charmé de ses rares qualités, le fit son aumônier et bientôt après l'appela dans ses conseils.

Nommié par Louis XIII à l'évêché de Sarlat, il fut sacré à Paris dans l'église des Jésuites, le 14 décembre 1612. Le goût d'Anne d'Autriche pour ses sermons le retint trop souvent éloigné de son diocèse. Il le visita pourtant plusieurs fois. Et nous avons encore le procès-verbal de sa première visite à l'abbaye de Cadouin : monument d'autant plus précieux, qu'il relate l'existence de documents aujourd'hui détruits ou disparus. Transféré à Mâcon en 1650, Lingendes s'appliqua avec beaucoup de zèle au gouvernement de son église ; il fut député en 1655 à l'assemblée générale du clergé et mourut le 2 mai 1665.

N'oublions pas que de Lingendes fut un des prédicateurs les plus estimés de son temps, et un des premiers, assure Voltaire, qui « parlèrent dans le grand goût. » Loué par La Bruyère, il eut encore l'honneur d'être imité par Fléchier. Quand il prêchait, tout ce que Paris comptait de beaux esprits courait à ses sermons. On dit même que Bossuet vint plus d'une fois l'entendre ; et certes ce n'est pas une des moindres gloires de l'évêque de Sarlat que d'avoir surpris, ne fût-ce qu'un jour, l'admiration littéraire de celui qui devait louer Condé et écrire le *Discours sur l'histoire universelle*.

(2) *Gallia Christ.*, tom. II, folio 1487.

(3) *Gazette de France*, 8 mai 1666, p. 507.

(4) Ses amis, au rapport de Ménage, auraient demandé pour lui cet évêché en disant au roi : « Que Le Boux était né *gueux*, qu'il avait vécu *gueux*, et qu'il voulait *périr-gueux*. » Voir le *Ménagiana*, tom. III, p. 2.

VIII

M^{sr} Le Boux est transféré à Périgueux; état du diocèse.

M^{gr} Guillaume Le Boux fit son entrée solennelle à Périgueux le 24 mai 1667 (1). Le maire et les consuls, vêtus de leurs habits de satin rouge et noir (2), le reçurent à la porte Taillefer (3), où il promit, « la main sur le Missel, de demeurer toujours dans l'obéissance due au roi, de conserver les privilèges et franchises de la cité, d'empêcher les maux et oppressions des habitants, et de leur procurer toutes sortes d'avantages et de biens autant qu'il dépendrait de lui (4). »

(1) CHEVALIER DE CABLANS, *Histoire manuscrite de la ville de Périgueux*, t. III. Dès le 4 février, M^{gr} Le Boux avait pris possession de son siège par l'entremise de Pierre Moreau, son vicaire général. (Manuscrits Lespine, t. XXXII. Bibl. nation.)

(2) La ville de Périgueux, pour le fait de la police, dit Belleforest, est régie par un maire et six consuls eleuz et changez annuellement par les habitants du Puy-Saint-Front, y joignant un consul septiesme qui est pris en la Cité et le peuple, et les citoiens obéissent à ce corps poltique tiré d'entre eux-mêmes. » (*Cosmographie univ.*, t. I, 203.)

Ainsi constituée, la ville de Périgueux posséda, jusqu'à la Révolution de 1789, une complète souveraineté municipale, la liberté en tout, sauf l'hommage dû à la couronne, tel que le rendaient les feudataires immédiats ; c'est ce qu'exprimait cette formule officielle des délibérations publiques : « Les citoyens seigneurs de Périgueux. » (AG: THIERRY, *Monuments inédits de l'histoire du Tiers-Etat*, t. II, 9.)

Sur la constitution municipale de Périgueux, voir encore GUIZOT, *Histoire de la Civilisation*, t. IV, p. 235, et LAFERRIÈRE, *Histoire du Droit français*, t. V, p. 551, 552.

(3) La porte Taillefer était flanquée de tours et défendue par un bastion. Elle faisait partie des anciennes fortifications. Une muraille crénelée la reliait à la tour Mataguerre. (Voir le *Vray Pourtrait de la ville de Périgueux* dans Belleforest.)

(4) Arch. de l'Hôtel-de-Ville. *Livre-Vert*, p. 317.

Après ce serment, prêté en présence de tout le peuple, il continua sa marche au milieu du bruit des cloches et des acclamations. La milice, en armes, et le clergé l'escortaient. Ainsi accompagné, il arriva devant Saint-Front, où les chanoines de la Collégiale, rangés sous le porche, lui souhaitèrent la bienvenue. Ayant ensuite frappé par trois fois avec sa crosse les portes, qui s'ouvrirent, le nouvel évêque prit possession de son siège, donna le baiser de paix aux membres du chapitre et vint prier sur le tombeau de l'apôtre dont il devait, en quelque sorte, faire revivre les vertus.

Déjà, du reste, il avait fait preuve d'un rare mérite ; et les œuvres accomplies à Dax, pendant son court passage, laissaient pressentir combien fécond serait son épiscopat en Périgord, si la Providence ne lui ménageait pas les années.

Aussi comprit-il, dès les premiers jours, toute l'étendue de la tâche qui lui était imposée. Et cette tâche était immense. Il y avait, en effet, à peine quarante ans qu'un de ses prédécesseurs, résumant les impressions recueillies pendant le cours des visites pastorales, traçait, de son diocèse, ce triste tableau : « Presque partout, écrivait l'évêque, nous ne rencontrons que des églises ruinées et dont il ne restait plus que les quatre murailles couvertes d'arbustes ; dans d'autres, le tabernacle seul était abrité par un toit de chaume ; le reste était exposé aux vents et à la pluie. Dans certaines, l'herbe poussait comme dans un pré. Les calices étaient d'étain. Souvent, à notre approche, les curés, effrayés, s'absentaient ou se cachaient dans les bois, et nous étions obligés de rompre nous-mêmes ou de faire mettre en terre des ornements et des vases sacrés indignes de paraître dans la célébration des saints mystères (1). » Les abbayes avaient subi le sort des églises. La plupart étaient abandonnées et le silence seul régnait dans ces enceintes bénies, d'où étaient montées si longtemps vers le ciel les prières et les supplications. Au contact des idées protestantes, la foi s'était attiédie ; les mœurs s'étaient relâchées, le nerf de la

(1) Mgr DE LA BÉRAUDIÈRE : *Cahier des visites pastorales du 7 février au 9 octobre 1626.*

discipline ecclésiastique avait fléchi (1). Enfin, l'ignorance elle-même, avec son cortège hideux, s'était glissée jusque dans le sanctuaire qu'elle déshonorait.

Pour remédier à un si triste état de choses, Mgr de La Béraudière avait déployé un zèle admirable. Grâce à lui, bien des autels avaient été relevés, bien des abus détruits, bien des cœurs ramenés (2). Son activité d'apôtre ne suffit pourtant pas à réparer tant de désastres ; et c'était un héritage lourd encore que celui qu'il légua à Philibert de Brandon. Ce pieux prélat, dont Vincent de Paul s'honorait d'être l'ami (3), poursuivit avec ardeur l'œuvre déjà commencée de la restauration du diocèse. Mais les troubles de la Fronde ne lui permirent pas de l'achever ; ils détruisirent même en partie ce qu'on avait fait jusque-là.

Alors, en effet, comme aux plus mauvais jours du xvi^e

(1) M^r CYRUS DE VILLERS. — *Ordonnances*, pages 100-127.

(2) P. DUPUY : *L'Etat de l'Eglise du Périgord*, tom. II, pages 219-227, édit. in-12.

C'est à cette époque que remonte la fondation des couvents de Notre-Dame, 1628 ; des Ursulines, 1641 ; des Visitandines, 1642 ; de Sainte-Marthe, 1650 ; des Bénédictins, 1641, et des Augustins, 1615.

(3) Nous publions ici pour la première fois la lettre écrite par le saint à l'occasion de la mort de ce prélat. Elle prouve mieux que toutes les paroles l'affection profonde qu'il unissait ces deux nobles âmes :

« A M. de Brandon, héritier de M^r de Périgueux.

» Paris, ce 30 juillet 1652.

» MONSIEUR,

» La grâce de N. S. soit avec vous pour jamais !

» L'embarras où ce temps présent met un chacun m'a empêché de vous aller témoigner la part que je prends en la perte que vous avez faite en la personne de feu M^r l'évêque de Périgueux, et toute l'Eglise avec vous. Je vous supplie très-humblement, Monsieur, de m'en excuser ; j'espère m'acquitter de ce devoir, avec l'aide de Dieu, au premier jour, et de vous aller demander la grâce de bienveillance dont ce saint prélat m'honorait et de vous offrir mon obéissance comme à lui ; je vous supplie, Monsieur, de l'avoir agréable, et que je vous dise que nous lui devons 4,000 fr., et par conséquent à vous, Monsieur, qui êtes son héritier, et que nous vous en passerons constitution de rente quand il vous plaira, nous étant impossible en ce temps auquel la plupart du monde souffre de vous donner cette somme. Je vous supplie, Monsieur, de l'agréer de la sorte, et que je transfère à votre personne l'estime et l'affection que nous avions pour ce saint prélat. Et que je sois votre

VINCENT. »

M^r de Brandon avait été conseiller d'État et marié à M^{lle} de Ligny, nièce du chancelier Séguier. Proposé d'abord pour l'évêché de Babylone, il était devenu évêque de Périgueux après Jean d'Estrades, qui ne fut pas même sacré.

siècle, notre malheureuse province devint le théâtre de combats sanglants. Sous les pas des royalistes et des Frondeurs, les ruines s'accumulèrent. Les campagnes furent ravagées, les monastères livrés au pillage et les religieux chassés de leurs couvents. On dit même que sur plusieurs points, tout culte cessa. Nombre d'églises furent dévastées, nombre d'autres transformées en casernes. Balthazar saccagea la collégiale de Saint-Astier (1) et Sauvebœuf l'abbaye de Chancelade (2). Maître de Périgueux, Chanlost s'empara de l'évêché, tandis que ses soldats, installés dans Saint-Front, se livraient à l'orgie et braquaient leurs canons sur la ville pour insulter à la défaite des habitants et les tenir dans une perpétuelle épouvante (3).

Telle était la situation du diocèse à la mort (4) de Philibert de Brandon. On le voit : elle était lamentable. Tous les efforts de Cyrus de Villers ne la changèrent pas. Il restait donc beaucoup à faire à Mgr Le Boux, et la Providence, en lui réservant un champ si vaste, allait le mettre à même de montrer ce qu'il y avait en lui de zèle, d'activité et de dévouement.

(1) L'abbé AUDIERNE : *Histoire de la ville et de l'abbaye de Saint-Astier*.

(2) « Ce général, nous dit un ancien manuscrit, fit la guerre bien plus cruellement que les autres. Il désola toute la campagne, non-seulement par le fer, mais encore par le feu. Il empêcha les paysans de faire les labours ; enleva les bœufs, et, sans entrer autrement dans le détail de ses desseins, laissa faire à ses troupes malaisantes tant de ravages à Razac, à Chancelade, à Champcevinel, à Trélissac et dans tout le reste du voisinage, qu'on n'a jamais ouï parler de semblables hostilités. Le pays sentit surtout la fureur de ses armes. Il brûla tout partout où il passa, et s'approcha si près de Périgueux qu'on voyait de dessus les murailles la fumée des feux qu'il avait allumés par la campagne. »

(3) CHEVALIER DE CABLANS. — *Histoire manuscrite de la ville de Périgueux*, tom. III.

(4) « Mgr de Brandon, notre évêque, qui s'était retiré à Paris sur le commencement des désordres, et qui avait fait tout son possible pour éloigner la guerre de son diocèse, mourut cette même année, 1653, à Paris, en odeur de sainteté. Sa mémoire sera en éternelle vénération dans cette province. Un prêtre en a écrit la vie, mais nous n'avons pu nous la procurer. » *Histoire manuscrite de la Fronde en Périgord*.

Cette vie a-t-elle été imprimée, ou bien est-elle restée inédite ? Nous n'en savons rien : ce qu'il est permis d'affirmer, c'est qu'elle n'est portée sur aucun des catalogues de la Bibliothèque ni des Archives nationales.

IX

L'église Saint-Front est érigée en cathédrale.

Le premier acte administratif de Mgr Le Boux fut la convocation d'un synode (1). En agissant ainsi, le nouvel évêque ne se conformait pas seulement aux sages prescriptions du concile de Trente, il entraînait aussitôt en relation avec ses prêtres et pouvait étudier avec eux les moyens qu'il y avait à prendre pour travailler efficacement à la gloire de Dieu et au salut des âmes.

Cette assemblée, où l'on traita les questions les plus importantes de la discipline ecclésiastique, s'ouvrit le 8 novembre 1667, dans l'église de la Cité.

Saint-Etienne, alors, était la cathédrale, et ce titre lui ap-

1) Les évêques de Périgueux tinrent, au xvii^e siècle, un grand nombre de synodes. Voici la date des principaux, telle que nous l'avons relevée dans les manuscrits de Lospine :

1^o Sous M^{re} de la Béraudière : 23 avril 1637, 13 octobre 1639, synodes à Périgueux ; 21 avril 1641, synode dans l'église Saint-Front : l'évêque s'y plaint que les ecclésiastiques, tant séculiers que réguliers, viennent aux assemblées « avec le manteau court, bottes et éperons ; » et ordonne, en outre, à tous les prêtres « d'ajouter une collecte au saint sacrifice de la messe pour la paix des princes chrétiens, et de dire une messe de *requiem* pour l'âme de défunt M^{re} de Bourdeilles, chevalier des ordres du Roy, seneschal et gouverneur de la province de Périgord ; » 1 mai 1642, synode à Périgueux ; 12 novembre 1644 et 1645, synodes tenus à Thiviers à cause de troubles.

2^o Sous M^{re} de Brandon : 13, 14 et 15 avril 1649, synode à Périgueux dans l'église cathédrale.

3^o Sous M^{re} Cyrus de Villers La Faye : 8 juillet 1654, synode à Périgueux dans l'église cathédrale.

4^o Sous M^{re} Le Boux : 8 novembre 1667, synode à Périgueux dans l'église cathédrale Saint-Etienne de la Cité ; 20 mai 1670, synode à Périgueux dans l'église cathédrale Saint-Front ; 9 novembre 1673, synode dans la salle épiscopale de Château-l'Évêque.

partenait depuis sa fondation. Il avait failli pourtant lui être enlevé. Frotaire de Gourdon et ses deux successeurs avaient bâti presque à leurs frais l'église de Puy-Saint-Front ; ils l'avaient richement dotée et choisie pour lieu de leur sépulture. Mais cette disgrâce ne dura pas, et, dès 1150, la faveur épiscopale revint à Saint-Etienne. C'est là que désormais se tinrent à peu près exclusivement les réunions synodales ; Elie, archevêque de Bordeaux, y présida un concile provincial, convoqué par ordre d'Urbain V ; là siégea le chapitre ; enfin les évêques y furent ensevelis jusqu'au xvi^e siècle. Envahie par les protestants au mois d'août 1575, cette église fut pillée, saccagée (1), le clocher jeté à terre (2) et le chœur détruit de fond en comble. De Saint-Etienne, il ne resta donc plus qu'une seule coupole dominant des ruines : touchante image de la foi catholique, restant toujours debout au milieu des errements et des défections de l'hérésie.

Pendant les sept années que les calvinistes restèrent à Périgueux, ils démolirent les divers couvents de la ville, le palais épiscopal, les cloîtres et la maison des chanoines (3). Ceux-ci, dans l'impossibilité de se loger et de célébrer l'office, demandèrent au pape Grégoire XIII, de concert avec l'évêque, l'autorisation de se réunir aux chanoines du Puy-Saint-Front (4). Mais Rome ne répondit pas, et ce projet

(1) CHILLAUD : *Histoire manuscrite de la prise de Périgueux par les protestants*. Bibliothèque de Périgueux, collection Léon Lapeyre.)

(2) Ce clocher paraît avoir été fort remarquable. « Il était placé, dit Félix de Verneilh, en avant de l'extrémité occidentale de l'église. On voit dans une mauvaise gravure de Belleforest qu'il avait à peu près la même élévation que celui de Saint-Front, dont il s'était visiblement inspiré. C'était donc une tour carrée, dont les étages supérieurs, fortement en retraite l'un sur l'autre, offraient chacun vingt-quatre fenêtres, disposées sur deux rangs, et groupées trois à trois. Le dessin de Belleforest n'indique point, comme il le fait pour Saint-Front, qu'elles fussent séparées par des pilastres. Au-dessus, l'on passait brusquement d'un plan carré à un plan circulaire ; mais, au lieu d'une sorte de coupole, on avait construit une pyramide renflée, très-allongée et percée de nombreuses ouvertures. » (*L'Architecture byzantine en France*.)

(3) CHENU. *Arch. et Episcop. chronol. Historia*.

(4) *Requête des deux chapitres de Saint-Front et de Saint-Etienne, à notre S. P. le pape, agréée et signée dans la salle capitulaire de Saint-Front, par l'évêque et les chanoines, le 28 déc. 1582.*

n'eut point d'exécution. Les fonctions épiscopales se faisaient néanmoins dans la collégiale, lorsque, en 1624, François de la Beraudière, pour mettre fin à des contestations que des privilèges divers et des coutumes opposées suscitaient sans cesse, conçut le dessein de reconstruire la cathédrale. Il voulait, disait-il, en faire la plus belle de France. Mais bientôt l'argent manqua, et il ne fit bâtir que la coupole du levant (1). Philibert de Brandon, voyant qu'il était impossible de subvenir aux frais que nécessiterait la restauration complète, abandonna cette idée et crut devoir presser la réunion des deux Chapitres. Le 18 juillet 1651, il obtint un arrêt du Conseil par lequel il était ordonné à l'archevêque de Bordeaux, en sa qualité de primat, et au premier maître des requêtes, de se rendre sur les lieux pour constater l'utilité de cette réunion. Les troubles de la Fronde empêchèrent l'arrêt d'avoir son effet. Cyrus de Villers fit également de vains efforts : il ne réussit pas. Au mois d'avril 1667, on ouvrit une nouvelle enquête. Enfin, deux ans plus tard, après avoir consulté la cour romaine, et sur l'avis favorable du métropolitain et de quatre évêques de la province, l'intendant de Guyenne, M. de Bêlot, ayant déclaré au roi la nécessité d'une transaction, Mgr Le Boux mettait les deux Chapitres d'accord.

« Pour ce aujourd'hui 11 janvier 1669, est-il dit dans le procès-verbal, l'évêque et les deux Chapitres dressant leurs conditions, ladite église Saint-Etienne, Chapitre et service d'icelle, sera transférée, avec tous ses membres, revenus et émoluments en dépendant, dans ladite église Saint-Front, et le chapitre collégial d'icelle uni et incorporé dans icelle église cathédrale pour composer et ne faire à l'avenir qu'un même corps et l'église cathédrale sous le nom du glorieux Saint-Etienne, premier martyr, et de Saint-Front, premier évêque et apôtre de la province, laquelle église jouira des mêmes droits, privilèges et immunités qu'elle a jouy de tout temps et anciennetés (2). »

(1) FÉLIX DE VERNEILH : *L'architecture byzantine en France*, chap. II, pag. 178.

(2) *Transaction pour l'union des deux chapitres de Saint-Etienne et de Saint-Front de Périgueux*. — Bib. nat. Périgord, XXXII.

Il fut stipulé de plus que le titre d'abbé donné à l'évêque dans la collégiale, n'ayant désormais aucune raison d'être, serait supprimé, et que les chanoines réunis formeraient un Chapitre de trente-quatre chanoines prébendés ;

Que toutes ces prébendes et huit autres seraient à la collation du Chapitre, sans aucune participation de l'évêque, si ce n'est dans la prestation du serment ;

Que néanmoins chaque évêque, à son joyeux avènement, aurait le privilège de conférer deux canonicats vacants par décès, en alternant toutefois avec le Chapitre ;

Qu'il y aurait sept dignités, dont six appartenant à l'ancienne église et une à la collégiale de Saint-Front ;

Que ces sept dignités seraient celles de grand archidiacre, de chantre, d'archidiacre de Bergerac, d'archidiacre de la Double, d'archidiacre de Sarlat, d'écolâtre et de sous-chantre ;

Que ces sept dignités seraient à la collation de l'évêque, hormis la sous-chanterie, réservée au Chapitre ;

Que les chanoines revêtus de ces dignités auraient les premières stalles au chœur, tandis que les autres seraient placés selon leur rang de réception et les ordres auxquels ils seraient promus ;

Que la paroisse de Saint-Front demeurerait unie à l'église cathédrale, et que dans celle de la Cité le Chapitre se réservait la faculté d'y aller quand bon lui semblerait, d'y faire deux processions, et d'y chanter la messe aux fêtes de Saint-Léon et de l'invention de Saint-Etienne.

On statua enfin que les chanoines de la nouvelle cathédrale jouiraient de tous les droits dont jouissaient les deux Chapitres avant leur réunion dans la convocation des états et des assemblées du clergé ; qu'ils auraient deux voix par quatre députés et qu'ils assisteraient dans les synodes en aussi grand nombre que faire se pourrait (1).

(1) RENÉ BERNARET : *Souvenirs historiques de l'église collégiale de Saint-Front*, page 21.

A partir de ce moment les évêques habitèrent le monastère du Puy-Saint-Front.

Le premier palais des évêques était au nord de la cathédrale de Saint-Étienne.

Ces diverses clauses furent adoptées, devant notaire royal, par les membres présents des Chapitres. Deux seulement tirent opposition : le grand archidiacre de la cité, M. François de Jay de Beaufort, et le chantre Nicolas de la Brousse. D'après eux, on ne pouvait, en conscience, abandonner une église si vénérable par son antiquité, si riche en pieux souvenirs, et du reste plus que suffisante, à leur avis, pour les besoins du culte et le déploiement des cérémonies. On n'eut garde de les écouter. La réunion tentée depuis plus d'un siècle fut définitivement arrêtée, et, plus heureux que ses prédécesseurs, Mgr Le Boux put donner à Saint-Front la seule gloire qui lui manquât : celle de posséder le siège épiscopal.

Après l'invasion protestante, il fut reconstruit par les soins de François 1^{er} de Bourdailles, en face de la Mission, devenue depuis la grande caserne. Érigé par Mgr Le Boux en abbaye, sous le nom de Peyrouse, il perdit sa destination en 1793, et devint la manutention militaire.

X

M^r Le Boux établit les conférences et les retraites spirituelles.

La translation de la cathédrale à Saint-Front n'avait point fait perdre de vue à Mgr Le Boux la réforme de son diocèse. Ce fut là, on peut le dire, l'œuvre de sa vie; et, dès les premiers jours, il s'y donna tout entier.

Sa sollicitude se tourna d'abord vers le clergé. « La science et la piété, disait-il souvent, sont les deux grandes colonnes qui le peuvent soutenir et par lui toute l'Eglise. Il serait difficile de marquer celle qui est la plus nécessaire pour le soutien de cet édifice. Elles le sont extrêmement l'une et l'autre; et nous avons reconnu depuis longtemps la vérité de cette parole d'un saint-père : que la science sans la piété rend superbe, et que la piété sans la science rend inutile. »

Si, en effet, sans la charité, le prêtre n'est qu'un sel affadi, qu'une cymbale retentissante au milieu des peuples, de même, s'il n'est versé dans les connaissances religieuses, sa mission reste inféconde. Il n'est plus qu'un soldat désarmé. Comment défendre la vérité s'il ne la connaît pas? Comment porter la lumière dans les âmes s'il est lui-même dans les ténèbres, s'il n'a pas dans la main le flambeau de la science sacrée ?

Et cette nécessité de la science théologique était d'autant plus impérieuse à ce moment, que le prêtre avait à faire face à un ennemi habile, rusé, savant même, le protestantisme. Durant un siècle, la vérité et l'erreur avaient lutté plus encore avec le glaive qu'avec la parole. Mais lorsque le canon eut cessé de gronder et que princes et soldats se mirent à l'écart, les docteurs se trouvèrent en présence, et la lutte recommença plus acharnée que sur les champs de bataille.

Alors on vit non-seulement des évêques, des prêtres et des religieux, mais encore des premiers ministres, des grands seigneurs et des poètes descendre dans l'arène, se mêler aux combattants et défendre leurs croyances avec une ardeur égale à la vivacité de leur foi.

Le Périgord, comme toutes les autres provinces, et encore plus peut-être, fut longtemps témoin de ces controverses religieuses. Les protestants avaient été refoulés sur les rives de la Dordogne ; leur puissance politique était anéantie. Mais la défaite, loin de ralentir leur prosélytisme, n'avait fait que le modifier. Leur épée une fois brisée, ils s'armèrent de la plume et de la parole pour combattre l'Église et détruire son symbole. Discipline, hiérarchie, dogme, morale, présence réelle, ils s'attaquèrent à tout ; et ces attaques étaient consignées dans des livres ou des pamphlets qui, sortis des presses calvinistes de Bergerac et de Bordeaux, couraient de main en main et allaient jusqu'au fond des campagnes agiter les consciences.

Devant un adversaire si audacieux, le clergé ne pouvait rester muet. Il devait répondre aux objections, démasquer les sophismes, résoudre les difficultés, écraser les sarcasmes ; il devait, en un mot, dégager la vérité catholique des épaiss nuages que l'hérésie avait amassés autour d'elle.

Encore une fois, pour cela, il fallait un clergé pieux et éclairé, et Mgr Le Boux ne négligea rien de ce qui pouvait l'amener à ce but (1).

Il commença par réformer son séminaire (2). Le niveau

(1) M^{re} LE BOUX : *Epistola pastoralis*.

(2) Le séminaire avait été fondé par M^{re} de la Beraudière ; lui-même nous l'apprend dans son *Ofium episcopale*, livre très-rare, imprimé à Périgueux chez Dalvy, en 1635 :

Je laisse à nos neveux en partant de ce monde
Mon livre, un séminaire fondé de nos deniers,
Pour y faire nourrir de pauvres escoliers ;
Mon église refaite, à nulle autre seconde :
Fasse le ciel bening que la postérité
Reçoive à ce sujet très-grande utilité.

Le *Livre-Vert* contient un arrêt de la cour de Bordeaux, en date du 4 avril 1623, qui adjuge les fruits de la cure de Coulaures pour la fondation et établissement du séminaire de Périgueux.

des études y avait baissé ; il le releva. « Nous ordonnons, est-il dit dans une de ses lettres, à tous ceux qui désireront entrer dans notre séminaire, de ne se présenter, pour y être reçus, qu'ils ne sachent assez leur langue latine pour bien expliquer le latin du bréviaire et du rituel, s'exprimer suffisamment en cette langue, pour répondre aux questions qu'on leur fera de leurs études et pour s'énoncer dans la suite sur les matières de théologie morale qu'on leur expliquera, et qu'ils n'aient appris leur philosophie, étudié pendant deux ans la théologie, de quoi ils porteront attestation en bonne forme et subiront l'examen du profit qu'ils y auront fait ; ou qu'ils n'aient du moins, pendant ce temps-là, fréquenté avec assiduité les conférences des cas de conscience que l'on fait dans le séminaire, sans quoi ils ne pourront y être admis (1). » Les missionnaires diocésains (2), à qui il en confia la direction le 24 septembre 1672, le secondèrent puissamment. Par leurs soins, bien des abus y furent réprimés et la vertu et la science y brillèrent de nouveau.

Ce fut pour en raviver la flamme dans tous ses prêtres que Mgr Le Bœux rétablit vers le même temps l'usage des congrégations ou conférences et les retraites spirituelles. « Les doctrines et pratiques de notre Sauveur et des saints, avec les continuelles expériences des âmes les plus dévotes, nous donnent, écrivait-il, tant de connaissance des grands biens qu'on trouve dans ces retraites spirituelles, que nous ne pouvons nous empêcher d'en procurer, autant qu'il nous sera possible, l'utilité à tout notre clergé : c'est pourquoi nous l'y invitons et exhortons de tout notre cœur, et si nous ne les ordonnons pas à tous les ecclésiastiques auxquels nous les pourrions commander, c'est parce que nous les voulons rendre plus utiles en les rendant plus volontaires et plus libres à chacun ; mais nous déclarons à tous qu'une des plus grandes consolations qu'ils nous pourraient donner, sera

1. M^{re} LE BŒUX : *Ordonnances*, p. 190.

2) La congrégation des missionnaires diocésains fut érigée en communauté par lettres patentes de Louis XIV, du mois de mai 1651. M^r Jean de la Cropte, de Chantérac, en fut le fondateur et le premier supérieur.

celle qu'ils nous apporteront en nous venant communiquer du lieu et des moyens pour les faire le plus saintement (1). »

Quant aux conférences, elles avaient été établies dans le diocèse, il y avait près de trente ans, par Mgr de Brandon (2). Elles rappelaient sous plusieurs points celles de Saint-Lazare (3). C'était le même esprit et on peut dire presque le même but. Elles se tenaient tous les mois, au nombre de deux ou trois par archiprêtre, mais à des jours différents, afin que chacun pût assister à plusieurs, s'il le désirait. La cérémonie commençait par une procession autour du cimetière, pendant laquelle on chantait des hymnes en l'honneur du Saint-Sacrement. On disait ensuite la messe avec sermon après l'Evangile. A la fin de la messe, on priait pour les défunts : pour les prêtres que la mort était venue enlever à l'affection de leur troupeau et pour les fidèles trépassés qui, en ces temps de foi, reposaient encore à l'ombre de l'autel.

Après l'office, venait le repas. Il devait être modeste : la dépense était taxée de six à huit sols par convive. Une heure après le repas, tous revêtaient leurs habits de chœur et se rendaient modestement à l'église, pour traiter en commun les matières proposées par l'autorité, résoudre les cas de conscience et rechercher les moyens les plus efficaces pour convertir les hérétiques et ramener les pécheurs scandaleux.

Les prêtres absents étaient tenus de payer une amende dont la moitié était donnée aux pauvres et l'autre réservée à l'entretien de l'église où avait eu lieu la conférence (4).

L'établissement de ces réunions à la fois théologiques et pieuses avait d'abord produit les plus salutaires effets ; mais peu à peu le zèle s'était refroidi, et elles étaient presque tombées en désuétude lorsque Mgr Le Boux en rétablit l'usage.

Il faut l'entendre lui-même parler des congrégations à son clergé et lui en montrer les précieux avantages : « Là, écrivait

(1) M^r LE BOUX : *Ordonnances*, page 188.

(2) M^r PHILIBERT DE BRANDON : *Ordonnances*, p. 25.

(3) FAILLON : *Vie de M. Olier*, t. I, p. 68.

(4) M^r LE BOUX, *Ordonnances*, p. 151.

le vénérable évêque, les lumières sont plus pures que dans une étude particulière, car les vues qui sont les moins justes s'y trouvent corrigées par des sentiments plus raisonnables. Si toutes les pensées sont justes, elles ne sont pas néanmoins semblables; leur diversité est toujours utile, et celui qui aura contribué à l'instruction de ses confrères par la bonté de ses raisons, trouvera dans les raisons des autres de quoy s'instruire lui-même. Là, le zèle s'excite et s'échauffe par la communication des mouvements que chaque ecclésiastique bien intentionné conserve dans son cœur. Là, l'uniformité dans les maximes s'établit, et la charité s'affermi entre les pasteurs. Les doutes s'y trouvent souvent éclaircis; l'aigreur et l'amertume du zèle s'y trouve modérée par la prudence des plus sages et des plus expérimentés. Enfin la discipline ecclésiastique se réforme et se rétablit dans son ancienne splendeur. C'est pourquoi, depuis que la Providence divine a permis que nous ayons été chargés du fardeau de ce diocèse, nous avons fait tous nos efforts pour soutenir un ouvrage aussy important, et nous nous sommes transportés nous-mêmes sur les lieux où elles se devaient tenir, autant que notre santé et nos affaires nous l'ont permis (1). »

Ces sages institutions ne tardèrent pas à porter leurs fruits. La résidence fut mieux observée et l'étude remise en honneur; les retraites spirituelles furent plus suivies, les conférences ecclésiastiques assidûment tenues. Bientôt, en un mot, sous l'influence de Mgr Le Boux, sur tous les points du diocèse, la piété et la science refleurirent.

1 M^{re} LE BOUX. *Lettre pastorale.*

XI

Etablissement de l'Adoration perpétuelle; piété de

M^{gr} Le Boux envers la Sainte Vierge.

Après avoir ainsi ravivé dans ses prêtres la piété et l'amour de l'étude, M^{gr} Le Boux s'occupa de la réimpression des livres liturgiques. Les diverses Ordonnances faites par ses derniers prédécesseurs et par lui furent réunies dans un recueil et promulguées de nouveau, le Catéchisme et l'Avertissement aux confesseurs remis sous presse, le Bréviaire et le Propre des Saints soigneusement corrigés.

Ces livres étaient alors si rares qu'il était presque impossible de se les procurer. Le Rituel surtout était introuvable, en sorte que les curés ne s'inspiraient plus que d'eux-mêmes dans les cérémonies : ce qui pouvait amener, avec le temps, des divergences regrettables et ouvrir la porte aux plus grands abus.

« C'est pourquoi, écrivait à ses prêtres le vénérable prélat, nous avons fait faire une seconde édition du Rituel, afin qu'il ne vous manquât plus rien de ce qu'il vous faut pour vous acquitter dignement de vos obligations. Nous y avons ajouté un précis de toute la science qui vous est indispensablement nécessaire, et des réflexions morales et édifiantes sur chaque sacrement, afin que vous y puisiez les sujets des instructions que vous donnerez à votre peuple, après vous être remplis vous-mêmes des sentiments de respect et de religion qu'on tâche de vous y inspirer (1). »

Ce zèle, pour tout ce qui touchait à la maison de Dieu, était

1. M^{gr} Le Boux, lettre pastorale.

d'autant plus ardent qu'une piété profonde l'alimentait. En quittant l'Oratoire, Mgr Le Boux avait gardé l'esprit de la Congrégation. Le souvenir des vertus qu'il y avait vu pratiquer était resté gravé dans son cœur, et jusqu'à la fin il marcha sur les traces des maîtres éclairés qui l'avaient élevé. Comme eux, il se montrait fidèle à toutes les pratiques de l'Eglise ; comme eux, surtout, il avait une dévotion marquée pour Notre-Seigneur présent au saint autel.

Aussi s'efforça-t-il, dès les premiers jours, de la développer dans son diocèse par l'établissement de l'Adoration perpétuelle. La lettre pastorale publiée en cette circonstance est pleine d'intérêt : nous la citons presque en entier.

« Nous avons vu, écrivait le pieux évêque, avec une grande consolation, en plusieurs personnes de notre diocèse, des marques d'une singulière et véritable dévotion au très-saint Sacrement. Nous avons aussi remarqué avec un extrême déplaisir en plusieurs autres de grands dérèglements en ce culte public que nous rendons à cet adorable mystère : Nous désirons de tout notre cœur corriger de tels défauts et perfectionner une telle piété. Ce désir nous a fait embrasser, avec beaucoup de joie, l'occasion d'établir dans notre diocèse l'Adoration perpétuelle. Plusieurs personnes de considération nous en ont sollicité par des prières instantes et très-agréables ; et le respect très-particulier que Dieu nous donne pour cet adorable Sacrement, nous y attire avec ardeur. Ainsi, nous pouvons témoigner à Notre-Seigneur-Jésus-Christ nos continuelles reconnaissances pour le grand amour qu'il a eu de vouloir s'unir à nous si étroitement dans ce mystère, et satisfaire pour toutes les profanations, sacrilèges, mépris et injures qu'il reçoit dans ce sacrement. C'est à quoi nous exhortons toutes les âmes que Dieu a mises sous notre conduite, voulant, par ces présentes, les associer à cette confrérie de l'Adoration perpétuelle (1). »

(1) M^r Le Boux, statuts de la confrérie du Très-Saint-Sacrement.

Avant l'établissement de l'Adoration perpétuelle, il y avait dans un certain nombre d'églises des confréries érigées en l'honneur du Très-Saint-Sacrement.

Les registres de l'hôtel de ville de Périgueux nous en donnent la preuve. « Le 1^{er} juin, est-il dit dans le *Livre-Vert*, MM. les maire et consuls s'aggrégèrent à la

C'est à l'église Saint-Jacques de Bergerac que revient l'honneur d'avoir été choisie pour être le berceau de cette pieuse association. Elle y fut établie au mois de mai 1669. De là, elle se répandit rapidement dans tout le diocèse. Le Saint-Siège l'enrichit de précieuses indulgences ; et les évêques de Périgueux s'en montrèrent, jusqu'à la Révolution, les propagateurs ardents.

Mgr Le Boux avait aussi pour la sainte Vierge un dévouement tout filial. Il aimait à l'invoquer et à visiter les églises bâties en son honneur (1). Notre-Dame de la Garde fut souvent témoin de sa piété. Et quand, à certaines époques de l'année, « le diocèse entier, » selon l'expression d'un ancien historien (2), accourait au sanctuaire de Notre-Dame des Vertus, on était sûr de le voir à la tête de ces foules recueillies que la gratitude et la confiance amenaient aux pieds de la Reine du ciel.

Enfin, il était un autre amour qui remplissait le cœur de Mgr Le Boux : c'était l'amour de sa mère. Loin de rougir de la modeste paysanne, il avait pour elle un véritable culte. Son bonheur était de la voir. D'ordinaire, en revenant de la cour, il passait par Souzai. Le petit village, avec ses maisons de pêcheurs et ses barques retenues par un câble sur les flots lents et jaunes du beau fleuve, avait pour lui un charme inexprimable, et jamais il n'était plus heureux que lorsqu'il venait s'agenouiller dans l'église témoin de sa première communion, et s'asseoir à l'humble foyer d'où la pauvreté l'avait un jour contraint de s'exiler.

confrérie du sacré Sacrement, fondée en l'église de Saint-Front, et pour cet effet firent faire deux beaux flambeaux de cire blanche pour estre portés par deux de leurs corps dans toutes les processions qui se feraient désormais à l'honneur du saint sacrement en l'église Saint Front, et afin que leurs successeurs en la magistrature pratiquassent le même vœu de dévotion, il en fut rédigé par écrit un acte dans le livre-journal de la maison de ville pour prier les confrères de ladite confrérie de les recevoir pour directeurs d'icelle avec MM. du présidial, ce qui fut accepté et exécuté le jour même de l'octave du saint Sacrement, que deux députés du corps de la magistrature politique prirent possession de la direction de ladite confrérie et portèrent deux flambeaux de cire blanche à la main devant le très-auguste et très-adorable Sacrement.

1. *Histoire de D. Garat*, abbé de Chancelade. Liv. 18, ch. 3.

2. *Liste véritable et générale de tous les préd.* Bib. nat.

XII

**M^{gr} Le Boux prêche devant l'assemblée de 1680 ;
le poète Frizon fait l'éloge du prélat.**

Au commencement de février 1679, M^{gr} Le Boux quittait son diocèse pour aller donner le carême à la cour. C'était la troisième station qu'il y prêchait depuis dix ans (1). Louis XIV, à cette époque, avait entendu les plus grands prédicateurs de son temps. Il avait admiré Bossuet, applaudi Mascaron, Fléchier et Bourdaloue ; et pourtant toute leur éloquence n'avait pu lui faire oublier la parole abondante et facile de l'évêque de Périgueux.

La réputation de ce dernier ne fut donc pas un de ces engouements éphémères que la mode fait naître et qu'elle détruit bientôt après. Un incontestable talent la justifia. Et elle se soutint, non-seulement parmi les habitués nécessairement un peu légers de Saint-Germain et de Versailles, mais encore dans les assemblées toujours graves et toujours solennelles du clergé de France.

1. Voici, d'après Colombel et la *Gazette*, la liste des principales stations prêchées à Paris par Guillaume Le Boux : 1649, Carême à l'Oratoire ; 1650, Avent à Saint-Benoît ; 1651, Avent à Saint-Louis ; 1651, Carême à Saint-Séverin ; 1654, Carême à Notre-Dame ; 1654, Avent au Louvre ; 1655, Carême à Saint-Nicolas-des-Champs et Avent à Saint-Benoît ; 1656, Carême et Avent au Louvre ; 1657, Carême au Louvre ; 1658, Carême à Saint-Germain-l'Auxerrois ; 1659, Carême à Saint-Gervais et Avent à Saint-Jean-en-Grève ; 1663, Carême et Avent au Louvre ; 1664, Carême aux Nouvelles Converties ; 1673, 1678, 1679, Carêmes au Louvre.

Ces nombreuses stations, auxquelles s'ajoutèrent un grand nombre d'autres discours à la ville, aussi bien qu'en province, prouvent mieux que toutes les paroles combien fut méritoire et féconde la vie de l'évêque de Périgueux.

A celle de 1680, Mgr Le Boux fut choisi pour prononcer le discours à la messe du Saint-Esprit, bien qu'il y eût parmi les députés « un grand nombre de prédicateurs illustres. » L'assemblée, du reste, n'eut point lieu de s'en repentir. Le lendemain, le rapporteur constatait avec satisfaction que l'éminent prélat « avait fait un sermon après l'Evangile dont la force et l'éloquence avaient parfaitement répondu à ce que la compagnie attendait de lui (1). »

Ainsi, durant plus d'un demi-siècle, disons-le encore une fois, Le Boux, comme orateur, brilla d'un vif éclat. Le poète Frizon (2) n'était que l'interprète de la vérité lorsqu'il lui disait dans la langue d'Horace :

« O grand évêque, l'immense Paris t'a écouté parler avec amour ; toute constellée de ses lys éclatants, la cour t'a présenté son auguste cortège.

» La renommée sur ses ailes a porté ton nom jusqu'aux lointaines régions de l'Aurore ; l'Amérique le prononce avec respect devant ses jeunes habitants.

» Pénétré de la grandeur de ton ministère, tu en remplis sévèrement les devoirs sacrés. Ainsi, tu t'élèves au-dessus de la foule légère des vains orateurs ; ainsi, tu les forces à garder le silence.

» Tu sais associer l'utile au beau, la parole véhémence aux doux accents.

» Tu sais unir la flamme du cœur à la flamme du génie ; et la gloire, cet écho retentissant, a répondu à ta noble éloquence.

» O Vésonne illustrée par les camps de César ! ô cité propre à la guerre et aux arts de la paix qui montres encore debout, comme un monument éternel de la gloire de Saint-Front, ta vieille tour à demi-ruinée, montre-toi fière de l'évêque éloquent qui te gouverne avec sa houlette pacifique, et

1) *Collection des procès-verbaux des assemblées générales du clergé de France*, tom. v, p. 295-296.

2) Léonard Frizon, *Opera poetica*, tom. II, p. 287.

qui, dans sa science divine, t'explique les oracles d'en haut (1). »

Et de fait, le Périgord était fier de son évêque. On exaltait son mérite. On vantait son talent oratoire. On le déclarait sans pareil. On était avide de l'entendre, et chaque fois qu'il parlait il y avait foule au pied de la chaire.

L'histoire, qui nous a conservé la date de ses prédications à la cour, n'a pas oublié non plus celle qu'il fit dans son diocèse, en certaines circonstances mémorables. Sans compter les discours en l'honneur de Louis XIV, prononcés devant les maire et consuls, à l'occasion d'un traité de paix, d'une prise de ville ou d'une victoire du grand roi (2), nous savons qu'il rehaussa par sa parole l'éclat de plusieurs cérémonies.

A l'ouverture de l'hôpital général, ce fut lui qui prêcha. Son zèle pour les pauvres l'inspira si bien qu'il parut « se

(1)

Te, magne præsul, vasta Lutetia
Stellansque amœnis Regia liliis
Augusta dicentem corona.....

.

. O Vesunna,
Cæsareis memoranda castris !
Urbs apta belli, pacis et artibus :
Dejecto Avernî stant ubi numine
Æterna Frontonis trophœa,
Semirutæ monimenta turris !

.

N'oublions pas que Frizon est une de nos gloires périgourdines. Il naquit à Brantôme en 1638. Entré chez les jésuites à l'âge de seize ans, il y enseigna les humanités pendant quinze années. Il professa ensuite la rhétorique et l'Écriture sainte et fut appelé à la direction du Noviciat de la Province, à Bordeaux. A ces occupations, il joignit le culte assidu des Muses latines et laissa dans ce genre un grand nombre d'ouvrages dont on peut voir le détail dans Moréri.

Comme tant d'autres poètes aujourd'hui descendus dans l'oubli, Frizon eut son quart d'heure de célébrité. Sa réputation s'étendit jusqu'en Europe ; et Bayle écrivait, du fond de sa retraite de Hollande : « Il y a longtemps qu'on sait que le jésuite Frizon est un grand poète. »

Il y a dans ses écrits de la facilité et de l'élégance, de la douceur dans le vers, un choix heureux dans les sujets qu'il traite, de la fécondité dans l'invention et de la clarté dans l'expression. Quelques critiques lui ont reproché de n'être pas toujours assez châtié et de s'être trop inspiré de Lucain.

(2) Archives de l'Hôtel-de-Ville. Livre-vert.

surpasser lui-même (1). » La cérémonie eut lieu le 22 février 1669. Deux ans plus tard, nous trouvons l'éloquent prélat dans l'église des religieux Minimes de Plagnac, où il prononce l'oraison funèbre de très-haute et très-puissante dame Françoise de Nompar de Caumont comtesse de Gurson. « Tout ce qu'il y avait dans la province, dit l'abbé de Belzunce (2), de parens des maisons de Foix et de Lauzun et de gens de distinction dans le pays y assistèrent. La princesse de la Teste de Buch, M^{lle} Henriette de Candale (3), voulut être présente à un spectacle si touchant et si douloureux pour elle, et mêla ses larmes avec toutes les paroles de cet excellent orateur, qui joignit l'éloge de la fille à celui de la mère. »

Mais ce n'était pas seulement en ces occasions d'apparat qu'il fallait entendre le vénérable évêque ; c'était devant un auditoire modeste, un auditoire de campagne. Là il s'abandonnait, il se livrait à lui-même. Plus de préoccupations littéraires, plus de rhétorique ; sa parole devenait simple, naïve, toute populaire. Le prédicateur disparaissait : il ne restait qu'un père parlant avec son cœur pour parvenir jusqu'à celui de ses enfants.

(1) *Histoire de D. Garat*, liv. III, chap. 14.

Cet établissement fut fondé par Messire Christophe Raymond de Saint-Paul de Salegourde. « Ce charitable ecclésiastique, raconte un ancien biographe, demeurait dans notre abbaye de Chancelade, où on lui inspirait le chemin de l'éternité par de bonnes œuvres. Il résolut de donner une très-belle maison, et quelques autres domaines pour faire un hôpital général à Périgueux : ce qu'il fit, en effet, le 23 juin 1663 ; et afin que ses bons desseins fussent mieux exécutés, il fit mettre dans l'acte de la donation qu'il vouloit, entendoit et prioit messire T. R. Père Jean Garat, abbé de Chancelade, et ses successeurs abbés réguliers, prieurs et autres religieux députés à cela, d'y tenir la main et d'y surveiller ; et au cas que ladite fondation de manufacture ne pût subsister, il substituoit lesdits Révérends Pères pour reprendre les domaines qu'il donnoit pour ce dessein. »

(2) L'abbé de BELZUNCE : *Vie de M^{lle} Henriette de Candale, dame de Montpon*, p. 31.

(3) Trois ans après, M^{re} Le Boux, assisté de Charlotte de Gramont, abbesse de Sainte-Ausonne, et de Suzanne de Sainte-Aulaire, abbesse de Ligeux, bénissait Françoise de Foix, sœur de Henriette, comme abbesse de Sainte-Marie de Saintes.

XIII

M^{re} Le Boux administrateur.

Mgr Le Boux, dans ses diverses réformes, n'avait rencontré jusque-là aucune difficulté. Chacun avait admiré sa sagesse, sa bonté, sa prudence ; chacun avait loué son zèle : tous, dans le clergé, avaient été heureux de seconder leur évêque.

Il en fut autrement dès qu'il voulut toucher à des privilèges que le temps sinon le droit avait paru consacrer. Les embarras commencèrent ; et l'opposition s'accrut d'autant plus vivement que, de part et d'autre, on croyait lutter pour des principes.

A ce moment, ne l'oublions pas, si nous voulons comprendre ce qui va suivre, en plusieurs diocèses de France, la juridiction épiscopale se trouvait singulièrement amoindrie. Un certain nombre de communautés religieuses, et même des Chapitres, prétendaient en être exempts. Aussi, presque tous les évêques du xvii^e siècle crurent-ils devoir combattre un pareil état de choses. Et personne de ceux qui ont étudié l'histoire de cette époque, n'a oublié les démêlés célèbres de Bossuet avec les abbesses de Jouarre et de Faremoustier.

En arrivant dans son diocèse, Mgr Le Boux avait prévu qu'il aurait, lui aussi, sous ce rapport, des luttes à soutenir. Mais, en homme prudent, il avait compris qu'il ne fallait rien brusquer, et qu'attendre était encore le parti le plus sage. « C'est pourquoi, écrivait-il dans des notes intimes où il se peint tout entier, il est très à propos, dès le commencement, de ne rien innover ni contre le Chapitre, ni contre les autres communautés ; mais, au contraire, protester qu'on veut vivre en paix ; et se maintenir le plus doucement qu'on pourra les

droits acquis et conservés par ses prédécesseurs, jusqu'à ce que l'on ait gagné le cœur des gens de bien et fait voir par un sage procédé que l'on ne se veut servir de sa puissance légitime que pour édifier et non pour détruire (1). »

Cette modération pourtant ne devait pas empêcher certaines difficultés de surgir. Un chanoine de la cathédrale, M. de Méredieu, ayant défendu les droits du Chapitre, les autres chanoines prirent fait et cause pour leur collègue. M. de Méredieu soutenait l'indépendance absolue du Chapitre. Cette indépendance, d'après lui, datait de plusieurs siècles, et les événements, plus d'une fois, en avaient démontré la nécessité, surtout au temps de Bouchard d'Aubeterre (2). L'évêque protesta, mais en vain. L'affaire alors fut portée devant le Parlement de Guyenne; et un arrêt du 16 juin 1677 donna gain de cause à Mgr Le Boux.

Malgré cette condamnation, trois chanoines refusèrent de se soumettre (3). Fidèle à ses principes, l'évêque essaya d'abord de tous les moyens de conciliation; il ne put réussir. Il en appela à Louis XIV, et en obtint des lettres de cachet contre les opposants. Ceux-ci devaient, dans le plus bref délai, quitter Périgueux (4). Déjà l'ordre de partir était arrivé, lorsque les familles des chanoines, qui étaient très-influentes, prièrent le maire de vouloir bien intervenir afin d'empêcher l'exécution de cet arrêt d'exil. M. de Châtillon avait beaucoup de crédit près de Mgr Le Boux. Il réussit pleinement. Les lettres de cachet furent retirées; les choses s'arrangèrent pour le mieux; et la paix ne fut plus troublée de longtemps.

La fin de ces démêlés combla de joie Mgr Le Boux. Il n'y était entré qu'à contre-cœur : car nul plus que lui n'aima son clergé. Convaincu que la grande force d'un évêque est dans ses prêtres, il aimait à les voir, à les encourager, à se concerter avec eux. Un curé venait-il le visiter, aussitôt, nous

(1) M^r LE BOUX : *Avis pour l'épiscopat*.

(2) L'abbé de LESPINE : *Manuscrit*, tom. XXXII.

(3) L'abbé FOUQUET : *Nouvelles Ecclésiastiques*.

(4) Archiv. de l'Hôtel-de-Ville. *Livre-Vert*, p. 317.

dit-il lui-même (1), « il le prenait à part, lui témoignait sa bienveillance, lui demandait depuis quel temps il était pourvu de son bénéfice, de qui il dépendait ; s'il y avait plusieurs fondations, quel revenu avait la fabrique, si l'église était en bon état et pourvue d'ornements ; si le seigneur du lieu avait de la religion, s'il était charitable et gouvernait bien son peuple ; quels abus régnaient dans la paroisse, le nombre des communions pascales et avec quel soin on suivait les offices. Il prenait de là occasion pour l'interroger sur la dernière instruction qu'il avait faite : le priant de lui en donner l'analyse avec les divisions et les principaux développements. Ensuite, selon qu'il le croyait instruit, il lui posait des questions plus ou moins difficiles sur le dogme, la morale, ou la liturgie. » De cette façon, il se rendait compte, et par lui-même, de la capacité de ses prêtres. Dans ses tournées pastorales il ne manquait jamais d'interroger le clerc chargé de la conduite et de l'instruction des petits enfants. « Il s'informait s'il était homme de bien, s'il enseignait le catéchisme, s'il avait ses lettres de maistre d'école. » S'il ne les avait pas, il l'obligeait à les prendre pour offrir plus de garantie aux familles et donner plus d'autorité à son enseignement (2).

Nous ne serions point entré dans tous ces détails, qui peuvent paraître aujourd'hui assez indifférents, s'ils ne servaient à nous faire connaître Mgr Le Boux et à nous montrer en lui les deux qualités éminentes qui font les pasteurs : un esprit pratique et une grande bonté.

Mgr Le Boux ne prit aucune part aux disputes qui, de son temps, agitèrent l'Eglise de France. Il préféra s'occuper des intérêts de son diocèse (3), y faire connaître et pratiquer les règles d'une discipline exacte.

A son avènement il avait trouvé la paroisse de Saint-Front, dans un état déplorable. Il n'y avait « ni œuvres ni marguilliers ni fondation quelconque. Tout le service estant réduit à une basse messe, les dimanches, à laquelle, pour

(1) M^r LE BOUX : *L'Episcopat et sa puissance*.

(2) M^r LE BOUX : *L'Episcopat et sa puissance*.

(3) ADRY, *Histoires des grands hommes de l'Orat.*

l'ordinaire, il n'y avoit pas soixante ou quatre-vingts personnes qui y assistoient, et encore valets, servantes et quelques pauvres artisans. » Tout le clergé se composait « de deux vicaires amovibles qui estoient réduits plus tôt à la condition de porte-Dieu qu'à celle de pasteurs. » Cette paroisse pourtant se « composoit de plus de douze mille âmes et comprenoit presque toute la ville de Périgueux, n'y en ayant qu'une autre dicte de Saint-Sillain (1). »

Mgr Le Boux essaya tout d'abord de remédier à un pareil état de choses. Mais ayant rencontré des difficultés, il s'adressa à Rome, et obtint du Souverain Pontife l'autorisation, jusque-là réservée au Chapitre, de nommer les vicaires perpétuels et amovibles. A dater de ce jour, la paroisse de Saint-Front change de face. Les œuvres s'y multiplièrent, les offices y furent mieux suivis ; et bientôt, grâce au zèle de l'évêque, elle devint la première du Périgord.

(1) *Interrogatoire sur faits et articles subi par messire Guillaume Le Boux, seigneur évêque de Périgueux, au requis de M. Michel Dufaulx, chanoine de l'église cathédrale.* (Archiv. Départem., série B, 174).

XIV

Missions à Périgueux et à Bergerac; Malebranche en Périgord.

Mgr Le Boux acheva de transformer la paroisse de Saint-Front, et, on peut le dire, Périgueux tout entier, en y faisant donner une grande mission par le P. Honoré.

A peu près inconnu aujourd'hui, ce prédicateur fut autrefois célèbre. Il parlait comme un apôtre, sans ornement et sans fard. Bourdaloue, qui l'avait en haute estime, disait « qu'il faisait rendre à ses sermons ce qu'on avait volé aux siens. »

Envoyé par la reine à Sarlat, il y avait obtenu un véritable triomphe. « Les inimitiés les plus profondes avaient été déracinées, les ouvrages profanes brûlés, et il avait été fait jusqu'à dix mille livres de restitutions (1). »

La retraite qu'il donna à Périgueux ne devait pas être moins fructueuse. Commencée le 8 mars 1681, elle dura plus d'un mois. « Pendant ce temps, les audiences de toutes les cours cessèrent, et les artisans eux-mêmes, qui ont peine à nourrir leurs enfants des fruits de leur travail, n'avaient d'autre inclination que d'assister aux sermons et catéchismes pour apprendre de quelle façon ils devaient se réconcilier avec Dieu (2). »

La population entière s'ébranla. On accourut de toutes parts, « vers les quarante confesseurs » choisis par le P. Honoré. Il y eut des conversions éclatantes, des retours en

(1) TARDE : *Antiquités du Périgord et du Sarladais*. Manuscrit de la Bibliothèque de Périgueux. (Collection L. Lapeyre.

(2) *Relation manuscrite de la mission de 1681*, p. 10.

grand nombre. Et de « lieu de perdition, Périgueux devint une cité modèle (1). »

L'année suivante, Mgr Le Boux bénissait la chapelle de la Visitation et la dédiait à saint François de Sales (2).

L'intérêt que Mgr Le Boux portait à sa ville épiscopale ne lui avait point fait oublier Bergerac. Il y continua l'œuvre de ses prédécesseurs; comme eux, il s'y rendait souvent. « Au mois de septembre 1682, est-il dit dans le livre des Jurades, l'Eglise des pères Cordeilhers fust consacrée par Mgr nostre évêque, qui logea au couvent et fust desfrayé avec sa suite par les religieux. Les officiers du sénéchal et baillage et les maire et consuls ly furent visiter en corps et en chef, en

(1) Le dimanche y était parfaitement observé. Un arrêté municipal défendait « à tous marchands et autres personnes faisant trafic en la ville d'ouvrir leurs boutiques pendant ce jour, et de dresser aucuns banes sur les places publiques pour y installer, vendre ny débiter aucunes marchandises. » Cette mesure aussi sage que chrétienne avait valu à M. de Froidefond, alors maire de Périgueux, les félicitations de Mgr Le Boux.

(2) Cette chapelle, aujourd'hui complètement détruite, était bâtie au milieu des Arènes. En creusant les fondations, on fit des découvertes précieuses : malheureusement on n'en sut pas profiter. Les manuscrits de la Visitation nous donnent à ce sujet les plus curieux détails : « On découvrit un mur qui était presque à fleur de terre, d'une prodigieuse longueur et épaisseur, tout bâti de belles pierres de taille. Il y avoit des pièces de six et sept pieds de longueur, trois de hauteur et trois de profondeur, et environ huit ou dix des mieux taillées, sur le devant desquelles on voyoit gravées toutes les lettres capitales de l'alphabet, d'un langage inconnu. Toutes ces lettres étoient entrelacées les unes dans les autres, ne formant aucun mot. Mgr Le Boux, notre évêque, entra dans l'enclos, accompagné de personnes qui savoient parler toutes sortes de langues sans qu'aucune y pût rien comprendre, sinon une seule, travaillée en perfection, où l'on avoit gravé en grand caractère ce seul mot :

P O M P E I U S

A deux ou trois cents pas de ce mur, on s'aperçut que sous un vieux arbre il y avoit des cartiers ; à peine eut-on arraché cet arbre qu'on aperçut un cartier fort large qui avoit des appuis aux quatre coins comme pour le tenir suspendu. On trouva sous ce cartier une statue de Jupiter, en bas-relief, à demi corps, le visage d'une beauté archivée, ainsi que ses autres membres, qui tenoit à la main deux serpents en guise de sceptre. On trouva dans le même endroit une captive qui avoit une chaîne à un bras et un pendant à une oreille; son visage étoit travaillé d'une si grande délicatesse que les meilleurs sculpteurs en furent surpris, surtout d'un voile qu'elle avoit sur sa tête qui la couvroit, et ses cheveux faits avec tant d'art et de dextérité qu'ils paroissoient à travers ce voile. Plus une Vénus de hauteur naturelle, et une Diane à cheval tenant dans sa main une chaîne où un chien étoit attaché, un casque en tête garni de plumets d'une délicatesse et d'un travail achevés.

receurent visite le lendemain. Il prescha à l'esglise de la paroisse et donna la confirmation à plusieurs personnes (1). »

Malgré sa richesse et sa nombreuse population, Bergerac ne possédait encore aucune communauté de religieuses ni aucun pensionnat de jeunes filles. Sarlat était plus favorisé. Une pieuse veuve, M^{me} Marie Baillot de Lagadou, y avait établi les Dames de la Foi. Cet établissement, commencé le 12 mars 1677, avait fait tant de bien, que Mgr Le Boux mit tout en œuvre pour attirer dans son diocèse la noble fondatrice. M^{me} de Lagadou se rendit aux instances du prélat. Le 22 avril 1681, elle arriva à Bergerac avec M^{lle} de Donat, son auxiliaire et son amie. « Ce fut là qu'elles se signalèrent, avec plusieurs de leurs compagnes qui les avaient suivies, par leur ferveur et la grande application avec laquelle elles s'employèrent à l'instruction des personnes de leur sexe, de tout âge et de toute condition. Il leur en fut envoyé un grand nombre par ordre du Roy, et d'autres s'y retirèrent par leur propre mouvement pour y être instruites des vérités de notre sainte religion. Dans peu de temps on comprit combien cet établissement étoit utile pour procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes (2). »

Plus un Hercule, qui, de sa massue, abattoit un monstre à ses pieds. Toutes ces statues auroient été un trésor pour les religieuses si elles avoient su s'en prévaloir ; mais Dieu ne le permit pas : ces statues furent toutes brisées. »

Commencée au mois d'avril 1668, grâce aux pieuses libéralités de M. Desvaux, prêtre-sacriste de Saint-Nicolas-des-Champs, la chapelle de la Visitation fut livrée au culte le 1^{er} juillet 1682. Le principal autel est actuellement au musée archéologique. Il porte l'inscription suivante :

DEO. OPT. MAX.
SVB NOMINE SANCTI
FRANCISCI
SALESII
SACRVM
PER ILL GVIL. EPIS.

(1) Archives de l'Hôtel-de-Ville de Bergerac. *Libre des Jurades*.

(2) *Règle et constitution pour les filles de La Foi de Bergerac*. — Manuscrit de la Bibliothèque de Périgueux.

« Les différentes affaires de M^{me} de Lagadou l'ayant obligée de faire un voyage à Sarlat, elle laissa la conduite de la communauté à M^{lle} de Donat, qui avait un génie

Les Dames de la Foi, d'après leur règle, n'avaient pas seulement pour but la conversion des protestantes et l'éducation des jeunes filles riches, elles devaient encore ouvrir des écoles pour les enfants du peuple, recueillir les orphelines, les instruire, les former à la piété, leur apprendre un état, les garder ou les placer convenablement dans le monde ; « et cela gratuitement et sans aucun salaire (1). »

Introduite à Bergerac dès 1542, la Réforme y avait fait des progrès rapides. Elle s'en était rendue bientôt maîtresse. Plusieurs fois, il est vrai, les catholiques cherchèrent à secouer le joug. Ils y réussirent même. Mais leur prépondérance ne dura pas ; et la ville resta presque toujours aux mains des protestants, jusqu'au milieu du règne de Louis XIII. A cette époque la situation se modifia. Le catholicisme reprit le dessus, grâce aux événements politiques, grâce surtout aux évêques de Périgueux et au zèle de leurs missionnaires.

Le père Dupuy nous a laissé l'intéressante histoire des travaux des Récollets, sous Mgr de la Béraudière (2). C'est un tableau saisissant du Bergeracois à cette époque. Le récit des retraites prêchées du temps de Mgr Le Boux n'offrirait pas moins d'intérêt, mais personne n'a songé à nous en conserver le souvenir. Les documents ont disparu, et c'est à peine si nous avons quelques détails sur la mission qui suivit la révocation de l'édit de Nantes.

Cette mission fut donnée aux nouveaux catholiques. Les oratoriens la prêchèrent. Mgr Le Boux les avait demandés, et le roi, heureux de lui être agréable, les avait accordés. Le vénérable évêque vint lui-même les recevoir à Bergerac, les accueillit comme des frères, et envoya à leur supérieur général une lettre à la fois de félicitations et de remercie-

supérieur et des talents singuliers pour la conduite des âmes ; elle avait une grande force d'esprit et beaucoup de prudence, elle s'attirait les cœurs et la confiance des filles qu'elle avait dans sa communauté, s'en faisant craindre et aimer en même temps. M^{lle} de Donat, après avoir gouverné sa communauté pendant dix-huit ans, mourut le 2 février 1708. » (*Manuscrits des filles de la Foi.*)

(1) *Lettres patentes de Louis XIV. — Règle et constitutions des Dames de la Foi.*

(2) P. DUPUY : *Missio Brageraci Patrum Recollectorum*, archiv. nat.

ments. Il aurait voulu rester avec eux. Mais les occupations, la maladie surtout ne le permirent pas. Il dut se borner à les visiter souvent. « J'arrive de Bergerac, écrivait-il au Père de Sainte-Marthe, où le désir de profiter à mon troupeau de nouveaux convertis et l'intérêt que je prends à tout ce qui regarde la congrégation, ma très-chère et très-honorée mère, m'ont obligé d'aller, quoique très-incommodé. Et, en effet, je n'y ai pas été trois jours que de cruelles douleurs m'y ont mis au lit d'où je ne suis sorti que pour regagner ma maison, dans la résolution, s'il plaît à Dieu de m'en donner la force, d'y retourner passer la quinzaine de Pâques avec nos très-chers pères. » Il y vint en effet, et même plusieurs fois. Pendant ces visites, il vivait en compagnie de ses confrères, disant avec eux l'office et mangeant avec eux. Il prenait part à leurs peines, à leurs embarras, à leurs travaux. Il encourageait les fidèles, soulageait les pauvres, confessait les malades, administrait les sacrements. Ni les contradictions ni les fatigues, rien ne l'arrêtait. D'anciens manuscrits nous le représentent allant de maison en maison, visitant les hérétiques, éclairant leurs doutes, et s'efforçant de les gagner à force de douceur. Souvent même, malgré son grand âge, il montait en chaire ; et il « y faisait paraître un si beau feu, tant d'éloquence et d'érudition, qu'on ne croyait pas qu'il eût jamais mieux prêché (1). »

Les missionnaires ne réussirent pas d'abord. Ils trouvèrent même une certaine résistance dans la population. Car, ne l'oublions pas, Bergerac n'était pas seulement à cette époque une ville en majeure partie protestante. Elle était un des boulevards de la Réforme : « la Genève du Midi », comme disent les historiens.

A la fin, pourtant, les préventions tombèrent. Les oratoriens triomphèrent des plus endurcis. Il y eut des conversions par centaines ; on pourrait dire par milliers (2). « Les résultats sont ici vraiment merveilleux, écrivait le père Bache-

(1) ADRY : *Les Auteurs ecclésiastiques de l'Oratoire*. Manuscrits 120.

(2) Archives de l'hôtel-de-ville de Périgueux : *Livre vert*.

lerie (1). » Devenu vieux, ce bon père aimait à raconter ses succès à Bergerac : « Tous, disait-il, depuis le premier jusqu'au dernier, m'auraient fait Pape, s'il ne m'avait fallu que leur suffrage pour l'être (2). »

Parmi les auxiliaires du père Bachelerie, il en est deux que nous devons citer : le père Ruben et le père Salmon. Le premier était de Vézac; converti par le célèbre père Le Jeune, il devint son disciple et son premier biographe. Le second était l'ami du marquis d'Allemans, un des seigneurs sans contredit les plus distingués de la province. On sait par le duc de Saint-Simon (3), que le marquis d'Allemans était un homme sincèrement vertueux, fort spirituel d'ailleurs, très-savant et du plus grand monde. Il était lié avec Bossuet et Fénelon et très-attaché au père Malebranche. Il venait souvent le voir dans sa modeste cellule et s'entretenait avec lui sur les matières les plus abstraites. De son côté, le philosophe l'aimait comme un frère. Une fois même, quittant ses chères habitudes, il vint voir le marquis dans ses terres du Périgord (4).

Ce voyage eut lieu sous l'épiscopat de Mgr Le Boux, et quelque temps après la mission de Bergerac. M. d'Allemans, qui fit de ce voyage une relation en partie conservée par le père Adry (5), nous apprend qu'une foule d'ingénieurs et d'officiers de marine voulurent conférer avec son hôte illus-

(1) P. BACHELERIE : *Lettres. Manuscrits de l'Orat.*

(2) Archives nation. *Discours sur les commencements de l'Oratoire.*

(3) SAINT-SIMON. *Mémoires*, XI, 148.

(4) BLAMPIGNON : *Etude sur Malebranche.*

M. d'Allemans l'avait plusieurs fois pressé de faire ce voyage. Le 1^{er} juin 1687 il lui écrivait du château de Montardy : « Nous sommes ici, mon très-révérend père, il y a dix ou douze jours. Nous vous y attendons avec impatience et nous vous supplions et le père Salmon de faire en sorte que rien ne nous prive de l'honneur et de la satisfaction de vous posséder le plus tôt et le plus longtemps qu'il se pourra ; certainement ce qui nous en priveroit nous causeroit la dernière mortification et une très-grande peine..... Venez finir ici votre métaphysique ; je vous en supplie, apportez surtout tout ce que vous en avez fait. M^{re} d'Allemans vous assure de ses très-humbles respects et je vous honore, mon très-cher et très-révérend père, avec des sentiments qu'il m'est impossible de vous exprimer. »

(5) ADRY : *Vie manuscrite de Malebranche.*

tre, non-seulement de questions scientifiques, mais encore de philosophie.

On aime à recueillir ce trait, on aime aussi à se représenter l'austère oratorien se déroband à cette foule d'admirateurs curieux. Volontiers, je me le figure gagnant une allée solitaire où il puisse à l'aise se livrer à la méditation. Là, personne ne vient le distraire : il est heureux. C'est en vain qu'autour de lui la nature déroule ses plus gracieux tableaux ; en vain que le soleil donne à la terre ces teintes variées et ces nuances infinies si bien célébrées par la poésie antique. Il ne voit rien, il ne regarde rien : ses yeux sont fermés. C'est en vain que les oiseaux chantent sur sa tête et que le ruisseau murmure à ses pieds : il reste insensible à toutes ces harmonies. Il n'est pour ainsi dire plus de ce monde ; il est tout entier dans ces « régions heureuses et toutes remplies de beautés intelligibles (1) » dont il a parlé avec tant d'amour. Quand il descendra de ces hauteurs, sa physionomie s'illuminera, et sa main tracera peut-être une de ces pages qui charmeront la postérité, et qui mériteront à leur auteur le beau titre de Platon chrétien.

(1) MALEBRANCHE : *Entretien sur la métaphysique*.

XV

Dernières années de M^{sr} Le Boux ; son testament ; sa mort.

M^{gr} Le Boux occupait depuis plus de vingt ans le siège de saint Front. L'âge était venu, mais le zèle de l'apôtre ne s'était pas ralenti : son ardeur, pareille à la flamme, était d'autant plus vive qu'elle allait bientôt s'éteindre.

Malgré les infirmités, il continua ses tournées pastorales. « Il voulait, disait-il, mourir la houlette à la main. » Il établit dans sa ville épiscopale les Dames de la Foi (1), réforma plusieurs monastères (2), fit la guerre aux abus et donna jusqu'au dernier moment l'exemple d'une vie laborieuse et pleine de mérites. Après avoir contribué pour sa part à la fondation de la Grande Manufacture, il en ouvrit une à ses frais, sur ses terres de Château-l'Evêque. Il y appela ceux qui manquaient de travail et de pain. Il aimait à les visiter, à les encourager. Il les instruisait lui-même. Il leur consacrait avec bonheur ses talents tant de fois applaudis sous les lambris dorés du Louvre et de Saint-Germain, et préférait aux bruyants éloges des courtisans l'attention simple et recueillie de cet auditoire moins brillant, mais plus docile.

Pendant les années de disette, il ouvrit son palais aux indigents, les abrita, les nourrit. Voulant enfin prévenir, autant qu'il le pouvait, les suites désastreuses de la famine qui, jusque vers la fin du XVIII^e siècle, ravagea pour ainsi dire

(1) Les Dames de la Foi occupaient une maison de la rue des Farges, où, d'après la tradition, Du Guesclin aurait logé, lors de son passage à Périgueux.

(2) *Gallia christiana*, tom. II, 1487.

périodiquement notre province, il y importa du pays de Bigorre le maïs (1), ce blé du pauvre, et fut le premier à le cultiver en Périgord.

A ces œuvres de charité, l'infatigable évêque se plaisait à unir les nobles labeurs de l'étude. Il revit les conférences diocésaines (2) et cette théologie morale de Périgueux, à laquelle l'avenir réservait les approbations les plus flatteuses. Il aimait aussi, aux rares instants de loisir que lui laissait la charge épiscopale, à retoucher ses discours (3). Il s'étudiait à finir ces ébauches, à leur donner ce caractère de simplicité et de noblesse que les grands écrivains avaient communiqué à la langue française et qu'il avait pu admirer lui-même à la cour de Louis XIV, au pied de la chaire de Bossuet et de Bourdaloue.

Au milieu de ces occupations si élevées et si chrétiennes, Mgr Le Boux fut atteint de la maladie cruelle qui devait l'emporter. Sentant qu'il avançait vers l'inévitable terme, il mit ordre à ses affaires temporelles. Il légua ses livres à M. de Mèredieu, chanoine de la cathédrale, et ses manuscrits à M. Lasserre, supérieur de la mission. Il fit plusieurs fondations pieuses et distribua ses biens entre les diverses communautés de la ville. Mais la plus grande partie fut réservée aux indigents : « Voulant marquer la charité paternelle que j'ai pour les pauvres qui représentent la personne

(1) De là le nom de *bigarroï* donné encore aujourd'hui au maïs, dans certaines parties de la Dordogne.

Dans la *Mercuriale des grains* que possède la bibliothèque de Périgueux, le maïs n'y est coté, pour la première fois, qu'en 1684 : il valait alors 21 sous le boisseau.

(2) Bibl. nat. *Franc.* 20944, *Orat.* 278.

(3) Malheureusement le fruit de ce travail est perdu. La Révolution a détruit tous les manuscrits. De ce prédicateur si fécond, rien n'est resté qu'un recueil de seize sermons : monument mutilé, sinon apocryphe, incapable de donner une idée de son genre et de son talent.

Les sermons publiés à Rouen en 1776, dit avec raison M. Jacquinet, contiennent trop d'attaques contre la philosophie du XVIII^e siècle et beaucoup trop d'expressions étrangères à la langue du XVII^e, pour être acceptés comme son ouvrage. M. l'abbé Hurel, dans son beau livre sur les *Orateurs sacrés*, exprime la même opinion. Ce qui a disparu, ce n'est donc pas seulement le geste, la voix ; c'est la pensée, c'est la vie, c'est l'orateur tout entier. La gloire littéraire de Mgr Le Boux ne lui a pas survécu ; il l'a emportée dans la tombe.

de Jésus-Christ, dit le pieux prélat dans son testament (1), je fais et nomme mes héritiers universels, les pauvres de l'hôpital général et les pauvres et malades de l'hôpital de Sainte-Marthe. »

Ministre du Seigneur, il accepta saintement l'annonce de la mort. Il n'était pas surpris ; il s'y préparait depuis longtemps.

Avant de recevoir le Viatique, il fit une confession générale et parla avec tant d'humilité et de ferveur qu'il arracha les larmes des yeux de tous les assistants. Sa dernière pensée fut pour sa chère Eglise du Périgord ; sa dernière consolation, de contempler de ses yeux qui s'éteignaient l'image du Sauveur sur la croix, et de la toucher fréquemment de ses lèvres défailantes.

Mgr Le Boux mourut le 6 août 1693, et fut enseveli dans le chœur de Saint-Front.

Quelques jours après, le *Mercure de France*, annonçant cette triste nouvelle, faisait en ces termes l'éloge du défunt :

« Nous venons d'apprendre la mort de Mgr l'évêque de Périgueux, qui, par son mérite, sa vive éloquence et sa profonde érudition, a fait tant de fois parler de luy avec des éloges qui n'ont jamais été contestez, ce qui luy faisoit tenir un rang très-considérable parmi les prélats de France. Il y a plus de trente ans qu'il remplissoit les meilleures chaires de Paris, sous le nom du père Le Boux, prestre de l'Oratoire. On ne peut prescher de meilleure grace, avec plus de zèle et avec plus sainte ferveur. Il touchoit et charmoit ses auditeurs, et l'on s'empressoit tellement de l'entendre par le plaisir que l'on y prenoit, qu'il estoit difficile de trouver place dans les lieux où l'on sçavoit qu'on l'avoit prié de donner quelque sermon. Il a presché très-souvent des Avents

1. Ce testament est aujourd'hui aux archives départementales, série B, 214. Nous en devons la communication à l'aimable obligeance de notre savant archiviste. M. Villepelet. Nous l'en remercions ici. Aussi bien, nous associons à notre reconnaissance MM. Clédât, Dujarric et Durand pour le concours désintéressé et intelligent qu'ils ont bien voulu nous prêter.

et des Caresmes entiers au Louvre, et la feuë Reine-Mère l'a esté plusieurs fois entendre dans les principales églises de Paris. Le Roy ne croyant pas juste qu'un si grand prédicateur demeurast sans dignité dans l'Eglise, le nomma d'abord à l'evesché de Daqs et ensuite à celui de Périgueux, où il a mené une vie qui a répondu au zèle qu'il avoit toujours fait voir pour la gloire de Dieu et pour le salut du prochain. (1) »

« Mgr nostre évêque vient de mourir, écrivait de son côté un religieux chanceladai : c'étoit un des prédicateurs les plus fleurys et les plus éloquents du royaume. Je ne parleray point de sa grande charité envers les pauvres nécessiteux qu'il secourut fort bien durant sa vie et qu'il a fait héritiers par son testament, non plus que de ses autres vertus, attendu qu'étant décédé depuis peu, la mémoire en doit être présente à tous ceux qui les lui ont vues pratiquer. »

Le marquis de Dangeau, d'ordinaire si froid, mais si exact, rappela dans ses *Mémoires* (2) la grande réputation de Mgr Le Boux. Enfin la *Gazette*, qui avait si souvent loué les talents oratoires de l'évêque de Périgueux, lui rendit un dernier hommage en célébrant ses mérites et ses rares vertus.

Tels sont les renseignements que nous avons pu recueillir et grouper autour du nom de Mgr le Boux, mettant en relief les lignes essentielles et laissant l'accessoire dans l'ombre. Il est aisé maintenant d'avoir de lui une juste et suffisante idée. Né dans la pauvreté, au milieu du siècle le plus aristocratique de l'histoire, ses mérites lui ouvrirent le chemin des honneurs et lui concilièrent le respect des grands. Religieux, il aima ses devoirs et témoigna toujours à la congrégation qui l'avait élevé la reconnaissance et l'amour d'un fils. Orateur, il sut se faire écouter à côté de Bossuet et conquérir, pendant plusieurs stations, les suffrages de la cour la

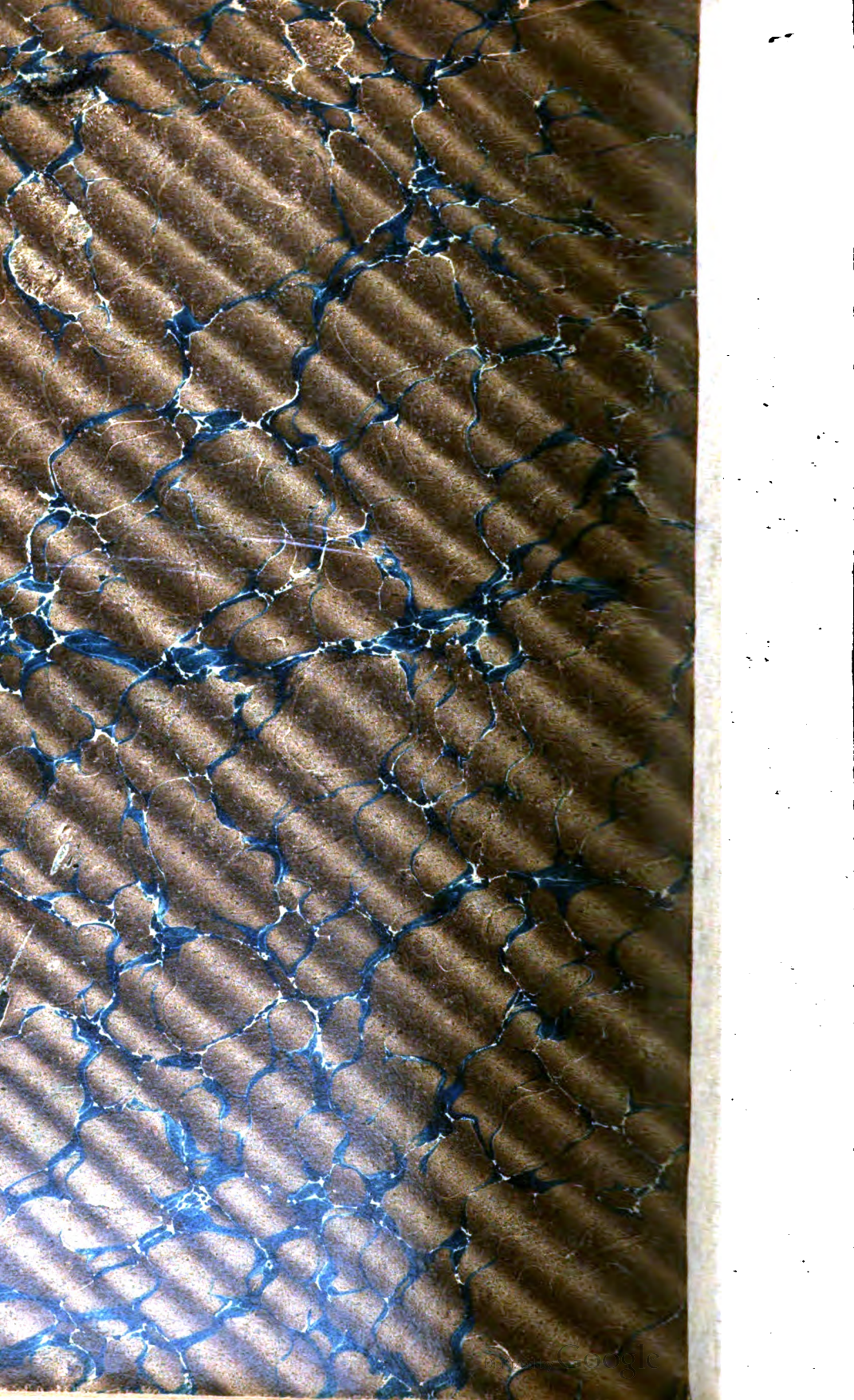
(1) *Mercur de France*, août 1693, page 241.

(2) DANGEAU, *Journal*, tom. IV, 312.

plus littéraire et la plus brillante du monde. Evêque, il rétablit la discipline ecclésiastique, fit fleurir la science parmi les prêtres, et travailla sans relâche à relever les ruines de tous genres que la guerre et l'hérésie avaient accumulées dans son diocèse. Bon, charitable, plein de bienveillance pour tous, il fut regretté de son clergé et pleuré par les pauvres.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
I. — Origine de Le Boux : ses premières années.....	3
II. — Le P. Le Boux durant la Fronde ; accusation portée contre lui ; son exil en province.....	5
III. — Prédications du P. Le Boux à la Cour.....	9
IV. — Physionomie oratoire du P. Le Boux.....	13
V. — Succès du P. Le Boux ; sa réputation au xvii ^e siècle.....	15
VI. — Le P. Le Boux est nommé à l'évêché de Dax.....	18
VII. — Oraisons funèbres de Philippe IV et d'Anne d'Autriche.....	22
VIII. — M ^{re} Le Boux est transféré à Périgueux ; état du diocèse.....	26
IX. — L'église Saint-Front est érigée en cathédrale.....	30
X. — M ^{re} Le Boux établit les conférences et les retraites spirituelles.....	35
XI. — Établissement de l'Adoration perpétuelle ; piété de M ^{re} Le Boux envers la Sainte Vierge.....	40
XII. — M ^{re} Le Boux prêche devant l'assemblée de 1680 ; le poète Frizon fait l'éloge du prélat.....	43
XIII. — M ^{re} Le Boux administrateur.....	47
XIV. — Missions à Périgueux et à Bergerac ; Malebranche en Férigord.....	51
XV. — Dernières années de M ^{re} Le Boux ; son testament ; sa mort.....	58





3 2044 100 874 734